

NEW ROMANCE®

KARINA HALLE

LE JEU

SAISON 3

Parfois l'amour est un jeu
qui vaut la peine d'être joué

Hugo Roman

NEW ROMANCE®

KARINA HALLE
LE JEU

Roman

Traduit de l'américain
par Caroline de Hugo

Hugo ↔ Roman

Édition originale : Metal Blonde Books novembre 2015.
The Play. Copyright © 2015 by Karina Halle

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quel-que citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Ouvrage dirigé par Bénita Rolland
Traduit par Caroline de Hugo

Photo de couverture © GettyImages/Emely
Couverture : Ariane Galateau

Pour la présente édition
© 2016, Hugo et Compagnie
34/36 rue la Pérouse
75116 Paris
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755626650

Dépôt légal : septembre 2016

Pour plus d'information sur cette série :
<http://authorkarinahalle.com/>

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*À Bruce, aux pitbulls et à tous les êtres incompris
à qui l'on donne rarement une seconde chance
dans la vie.*

« *Ill awake you from this living sleep.* »
« Matador » de Faith No More

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE - Édimbourg, Écosse 1987

Chapitre 1 - San Francisco - De nos jours

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

ÉPILOGUE - Neuf mois plus tard

REMERCIEMENTS

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

Édimbourg, Écosse

1987

Il s'était mis à neiger pendant la nuit. Le petit garçon s'était réveillé par terre, près du feu, comme souvent quand il faisait trop froid et que sa mère n'avait pas payé la facture d'électricité. Mais au petit matin, le feu s'était éteint, il ne restait plus que des cendres et il ne sentait plus ni ses doigts ni son nez, bref plus rien de ce qui dépassait de sa couverture de flanelle toute râpée.

Malgré le froid et l'humidité qui avaient envahi la salle de séjour toute sombre, le petit garçon s'était réveillé heureux. Aujourd'hui, c'était un jour spécial pour lui : il avait cinq ans et sa mère lui avait promis, promis l'année dernière, quand il n'avait pas reçu de cadeau pour son anniversaire, que l'année suivante, quand il aurait cinq ans et qu'il serait devenu un grand garçon, il pourrait aller au magasin de jouets choisir ce qu'il voulait.

Toute l'année, il avait passé le plus clair de son temps à feuilleter des catalogues récupérés dans les poubelles du quartier (parfois il avait dû attendre longtemps sur le trottoir que des hommes méchants et imprévisibles, à la recherche de quelque chose à manger ou à revendre, aient fini de fouiller) pour y chercher des jouets qui lui plaisaient. Quand il tombait sur un catalogue, il en arrachait les pages et les rapportait dans la chambre qu'il partageait avec sa mère en les dissimulant dans la poche intérieure du seul manteau qu'il possédait.

Quand malheureusement il n'y avait pas de catalogues, il lui restait toujours les magazines de la bibliothèque. Il y passait le plus clair de son temps. Il n'allait pas à l'école, bien qu'à son âge il aurait dû y être, et sa mère devait bien le déposer quelque part pendant qu'elle travaillait. La bibliothèque était l'endroit qu'il préférait. Dans ce quartier de taudis qu'était Muirhouse, personne ne remarquait le petit garçon aux vêtements trop

grands et élimés, assis pendant des heures sur le plancher de la bibliothèque, qui feuilletait des magazines en rêvant à une vie meilleure.

La vérité, c'est que lorsque son anniversaire était enfin arrivé, il se fichait bien de savoir quel jouet il allait avoir. Il voulait juste quelque chose qui lui appartienne. Et même s'il savait que les petits garçons de son âge désiraient tous avoir des petits soldats ou des voitures, lui voulait juste quelque chose qui le reconforte. Un animal en peluche, un ours peut-être, ou un chien. Il aimait bien les chiens, même celui de son voisin qui aboyait toute la nuit et essayait de vous mordre si vous l'approchiez de trop près. Il aimait aussi ce genre de chien-là.

Le petit garçon se leva en frissonnant malgré la couverture qu'il avait drapée autour de ses épaules et regarda par la fenêtre. Ses grands yeux gris-vert s'élargirent d'émerveillement. La crasse des rues désertes avait disparu comme par enchantement, recouverte d'une fine couche de neige toute propre, immaculée. C'était la première chute de neige à Édimbourg cette année-là, et il ne put s'empêcher de penser que c'était juste pour lui, pour son anniversaire. De ses doigts engourdis par le froid, il sortit sa croix de sous son col de chemise et l'embrassa en remerciant le Seigneur.

Il voulait le dire à sa mère, pour la neige, alors il traversa en courant le tapis élimé recouvert depuis toujours de brûlures de cigarettes et de traces de larmes, jusqu'à la chambre.

Il aurait dû frapper avant d'entrer. Dans son excitation, il oublia unes des rares règles que lui avait inculquées sa mère : « Quand j'ai un ami qui vient à la maison, tu dois dormir au salon », et « Quand ma porte est close, tu ne dois jamais l'ouvrir ».

Mais il l'ouvrit.

La fenêtre était fendue et un vent glacé s'infiltrait à l'intérieur en faisant bouger les rideaux fanés. Dans le lit, sous la fenêtre, sa mère dormait sur le ventre, vêtue d'un déshabillé sale.

Un homme tout nu se tenait à côté d'elle, il fumait une pipe.

Le petit garçon se figea sur place, mais c'était trop tard. L'homme l'avait vu. Il jeta violemment sa pipe par terre, et la seconde suivante, il avait traversé la pièce et l'avait attrapé à la gorge.

– Tu crois que tu as le droit de me juger ?

L'homme lui siffla au visage avec une haleine lourde qui sentait les oignons et le sang. Le petit garçon ferma les yeux et secoua la tête avec crainte.

Il avait déjà vu l'homme à plusieurs reprises – sa mère avait tellement d'amis. Ils disparaissaient tous dans la chambre à coucher. Parfois pour quelques minutes, parfois des heures entières. Les bons jours, il entendait des rires, des bruits de toux et des cris excités. Les mauvais jours, c'étaient des cris, les pleurs de sa mère, le bruit d'objets qu'on jetait à

travers la pièce. Ces jours-là, sa mère était couverte de coupures et d'hématomes. Elle ne lui disait rien et ne sortait pas. Il restait à côté d'elle et lui apportait du thé fadasse, infusé à partir de sachets de thé qu'il avait déjà utilisés plusieurs fois, parce que c'était tout ce qu'il leur restait.

– Tu crois ça ? hurlait l'homme en serrant, serrant son cou.

Le petit garçon ne pouvait plus respirer. Il se dit que cet homme terrible avec son nez rouge et turgescent et ses yeux mauvais allait le tuer.

D'une certaine façon, il avait envie qu'il le fasse.

– Hé, dit sa mère en se redressant lentement, qu'est-ce qui se passe ?

Elle avait la voix rauque et hésitante.

– Laisse mon fils tranquille.

L'homme relâcha son étreinte et se retourna pour regarder la femme. Le petit garçon porta la main à sa gorge. En râlant, il voulut s'excuser, mais aucun mot ne sortait. Ça n'avait aucune d'importance. L'homme se retourna subitement et gifla le garçon à toute volée. Puis il lui explosa la tête avec un tesson de bouteille et l'envoya valdinguer au loin.

Il alla heurter le chambranle de la porte et atterrit par terre violemment. Il eut tout de même le temps de supplier le Seigneur de ne plus jamais ressentir une telle douleur.

Mais ça n'était pas fini pour lui. Il allait devoir vivre toute une vie de douleur. Puis l'homme hurla à sa mère :

– Toi, tu la fermes !

Elle avait l'air morte de peur, mais elle réussit tout de même à dire à son fils de se lever et d'aller s'enfermer dans la salle de bains.

Le petit garçon pouvait à peine bouger. Sans savoir comment, il y parvint tout de même. Il se leva malgré les martèlements dans sa tête et sa toux déchirante et se traîna dans la salle de bains. Le sol était couvert d'urine. Maladroitement, il poussa le verrou, s'assit sur le siège des toilettes et attendit.

À côté, ça hurlait de plus en plus fort et ensuite, finalement, la porte d'entrée claqua.

Puis il y eut quelques coups légers et il comprit que sa maman allait bien.

– Allez, il est temps de te préparer, lui dit-elle quand il entrouvrit la porte. (Elle lui sourit de ses dents jaunes et enfila un peignoir sur son corps frêle. Ses côtes saillaient comme des barreaux de prison.) C'est ton anniversaire, je n'ai pas oublié ce que je t'avais promis.

Sa voix s'étrangla sur ces derniers mots et elle sortit à la hâte, les épaules affaissées, la tête basse.

Bientôt, tous deux furent prêts. Ils se dirigèrent à petits pas vers l'arrêt du bus. Le petit garçon ne pouvait s'empêcher de sourire à tous ceux qu'ils croisaient : ces gens effrayants qui dormaient dans la rue et parlaient tout seuls, ces chiens qui tremblaient et

s'enfuyaient à leur passage, ces rats qui festoyaient avec les charognes dans le caniveau. Rien de tout cela ne comptait pour le petit garçon. Le monde lui semblait lumineux et pur, entièrement pour lui. Il donnait des coups de pied dans la neige et la regardait retomber par terre et il dit à sa maman que le paradis devait ressembler à ça, à marcher dans les nuages toute la journée.

Elle essuya une larme teintée de mascara et acquiesça.

Le trajet en bus dura longtemps, mais finalement, ils arrivèrent dans un de ces grands centres commerciaux tout en béton. C'était le moment que le petit garçon avait attendu pendant un an. Il ne remarqua même pas les regards bizarres que les gens leur jetaient. Il était tellement concentré sur le jouet que le monde autour de lui semblait disparaître. Malgré la bosse à l'arrière de son crâne et sa joue gonflée qui virait lentement au violet, c'était le plus beau jour de sa vie.

– Nous n'avons plus beaucoup de temps, lui dit sa mère, alors dépêche-toi de choisir ton cadeau, et je le paierai.

Le petit garçon entendit l'urgence dans sa voix et se sentit soudain totalement dépassé.

Il y avait des figurines, des super-héros, des voitures et des camions, des chevaux, des poupées, des animaux en peluche, des jeux de construction, de la peinture et des Lego, et un million d'autres choses qui lui faisaient envie.

Il restait là, complètement ahuri, à regarder tout autour de lui, avec le cœur qui battait très fort dans sa poitrine.

– S'il te plaît, lui dit à nouveau sa mère.

Elle était déjà à la caisse, prête à payer. Il eut soudain atrocement peur de ne rien avoir s'il ne choisissait pas immédiatement quelque chose. Et en même temps, il était assez grand pour se rendre compte qu'ils n'avaient pas beaucoup d'argent et qu'il ne pouvait pas choisir quelque chose de cher.

Affolé, il se dirigea vers les peluches. Elles étaient toutes rangées dans une boîte – les girafes, les ours, les chiens, les chats. Toutes semblaient avoir besoin d'une maison, et ça lui brisait le cœur de savoir qu'il ne pourrait en choisir qu'une.

Mais il fallait qu'il fasse un choix. Il hésitait devant un petit chien tout rond quand il remarqua un lion à moitié enseveli sous la pile. Seuls ses yeux dorés de félin et sa crinière jaune dépassaient. Ce n'était pas un endroit pour un animal aussi majestueux.

Le petit garçon extirpa le lion de sous les autres animaux. Il était si doux et si câlin dans ses bras. Il courut avec vers sa mère en espérant qu'elle n'avait pas changé d'avis.

Elle regarda le lion et sourit. Il avait fait le bon choix.

Après qu'elle l'eut payé, il serra le lion contre son cœur de toutes ses forces. C'était si bon de serrer quelqu'un dans ses bras. Il avait l'impression que le lion le tenait lui aussi

dans les siens et le remerciait de l'avoir secouru.

– Comment s'appelle ton lion ? lui demanda calmement sa mère.

Il y avait tant de tristesse dans sa voix que le charme sous lequel était le petit garçon fut presque rompu, ce charme vertigineux de l'amour.

Il réfléchit un instant et répondit :

– Lionel. Lionel le lion. Et je l'aime.

Elle s'essuya le nez sur la manche de son manteau en fausse fourrure. Elle y laissa une trace de rouge à lèvres et lui dit :

– Et tu sais que lui aussi t'aime. Tout comme moi, je t'aime.

Il fut tout surpris, parce que sa mère ne lui disait vraiment pas souvent qu'elle l'aimait. Ça rendit son anniversaire bien plus gai. Bientôt ils remontèrent dans le bus, mais cette fois-ci, ils ne se dirigèrent pas vers chez eux. Les routes qu'ils empruntaient ne lui étaient pas familières. Ils laissèrent peu à peu la ville derrière eux. Les jardins devinrent plus grands, la neige plus profonde.

– Où allons-nous ? demanda-t-il. Ce n'est pas le chemin de la maison.

– Nous allons voir des amis à moi, répondit-elle.

Le petit garçon n'aimait pas ça. Il serra son lion plus fort dans ses bras. Il n'aimait pas les amis de sa mère.

Elle passa sa main sur son épaule, sans le regarder. Ils étaient les seuls dans le bus, du coup il se sentit encore plus seul.

Elle finit par dire :

– Ne t'en fais pas, ils ont d'autres garçons de ton âge là-bas.

Il ne se sentit pas mieux pour autant. Il ne s'entendait pas avec les autres enfants, qu'ils aient son âge ou non. Il était timide et les autres le prenaient souvent comme tête de Turc parce qu'il était trop calme. Du coup, il se renfermait encore plus, comme ça il était toujours en sécurité et à son aise.

Le bus finit par s'arrêter devant d'immenses portes de fer et un mur en pierre. Sa mère le prit par la main en serrant son sac contre elle pendant qu'ils s'enfonçaient dans la neige. Le bus démarra et il se dit qu'il aurait préféré rester dedans. Ils étaient dans les collines, au milieu de nulle part, et même si sa maison était sale et froide, c'était quand même sa maison. Le petit garçon ne pouvait pas déchiffrer le panneau sur le mur, il demanda donc à sa mère ce qui était écrit.

– Ça dit que nous sommes les bienvenus, lui dit-elle en le tirant jusqu'à ce qu'ils se retrouvent devant les portes.

Elle appuya sur le bouton de l'interphone.

Le petit garçon regardait fixement les grilles en fer de l'immense manoir sur la colline. Il ne l'aimait pas. Quelque chose, peut-être les barreaux aux fenêtres, ou l'énorme

lière, ou la façon dont il les surplombait comme une bête en briques, prête à leur sauter dessus. À cet instant, il était bien content d'avoir un lion comme Lionel, mais il se cacha tout de même derrière sa mère.

– Allons-y ! murmura-t-elle en le tirant en avant, jusqu'aux marches de l'escalier.

La porte d'entrée s'ouvrit et un homme grand et mince, avec un nez qui ressemblait à un bec d'oiseau et des cheveux noirs et lisses, apparut. Il les observa d'en haut.

– Bienvenue, Mademoiselle Lockhart, dit-il.

Puis il leur fit signe d'entrer.

L'homme leur parlait toujours quand ils entrèrent dans le manoir, mais le petit garçon n'écoutait pas. Il était frappé par le froid qui y régnait. Depuis les lumières blafardes jusqu'aux murs et au sol en béton, tout respirait l'inhospitalité. Il y avait une mauvaise ambiance. C'était un endroit où il ne pouvait se passer que de mauvaises choses.

Mais sa mère le traîna tout le long du hall glacial jusqu'à un bureau. Tous deux s'assirent sur des chaises en cuir face à l'homme et elle sortit une enveloppe de son sac qu'elle lui tendit.

– J'imagine que tout est en ordre, dit l'homme d'une voix profonde et impassible.

– Oui, répondit sa mère en inclinant la tête.

Puis elle regarda son petit garçon avec des yeux remplis de regrets, avant de dire à l'homme :

– J'espère que vous prendrez bien soin de lui. Ce n'est pas sa faute. C'est la mienne.

L'homme se contenta de hocher la tête en regardant les papiers.

– De quoi tu parles ? demanda le petit garçon.

L'homme releva la tête et le fixa avec ses yeux de fouine. Le petit garçon avait l'impression qu'il essayait de lui transpercer le crâne :

– Fils, voici ta nouvelle maison.

Il n'arrivait pas à comprendre ce que l'homme voulait dire. Il secoua la tête et regarda sa mère, mais elle se leva de sa chaise. Elle pleurait.

Il hurla « Maman ! » en lâchant son lion pour s'agripper des deux mains à son manteau. Elle le souleva presque de sa chaise. Il se redressa pendant qu'elle se dirigeait vers la porte, mais l'homme sans pitié le retint d'une poigne de fer.

– Maman ! cria-t-il à nouveau, les bras tendus vers elle.

Elle s'arrêta à la porte un court instant. Son mascara coulait sur ses joues.

– Je suis tellement désolée, Lachlan, sanglota-t-elle en s'accrochant de toutes ses forces au chambranle. Je t'aime. Mais je ne peux pas vivre avec toi. Je suis vraiment désolée.

Lachlan lui cria d'une voix déchirante :

– Mais Maman ! Je serai gentil, je te promets ! Tu peux rendre Lionel au magasin, mais garde-moi à la maison, s’il te plaît !

Sa mère se contenta de secouer la tête et murmura :

– Au revoir.

Lachlan regarda sa mère d’éloigner, puis disparaître. Il pleurait, gémissait, et tentait d’échapper à la poigne de l’homme.

Il hurlait d’une voix si forte pour un si petit garçon :

– S’il te plaît !

Alors, ses pieds quittèrent le sol. L’homme le soulevait à bout de bras.

– Reviens, s’il te plaît, Maman ! Ramène-moi à la maison, ramène-moi à la maison !

– C’est ici ta maison, répéta l’homme.

Puis il leva Lachlan jusqu’à sa bouche humide et chuchota méchamment :

– Et si tu n’arrêtes pas immédiatement de hurler et de faire tout ce boucan comme un petit con, tu vas recevoir vingt coups de ma ceinture. C’est ça que tu veux pour ton premier jour à l’orphelinat Hillside ?

Mais Lachlan ne pouvait pas s’arrêter. Ça lui était bien égal d’être battu. Il avait déjà été battu le matin même. Et beaucoup d’autres fois. La douleur, la vraie, il la ressentait à l’intérieur, elle faisait rage en lui, elle lui déchirait les entrailles. Il avait l’impression de se noyer dans une eau glacée, qui inondait son âme.

– Très bien, dit alors l’homme, et il jeta Lachlan à terre. Puis il ramassa Lionel et le tint au-dessus du petit garçon.

– Si tu ne fermes pas ta petite gueule, tu ne le reverras plus jamais. Je le donnerai à un autre garçon.

C’était tout ce que Lachlan possédait. Alors, il se tut. Il continua à pleurer en silence, en serrant les dents et en tremblant du menton. L’homme lui rendit le lion et il s’y accrocha de toutes ses forces. Bientôt la fourrure fut tout humide de larmes. Son cinquième anniversaire fut le dernier qu’il fêta avant bien longtemps.

Lachlan ne revit jamais sa mère.

Il ne rentra jamais à la maison.

CHAPITRE 1

San Francisco - De nos jours

Kayla

– Pendant combien de temps dois-tu être privée de quéquette avant d’être considérée comme vierge à nouveau ? Steph et Nicola me regardent fixement, comme si je venais de sortir un truc dément.

Nicola me gronde :

– Kayla !

– Quoi ? je demande en haussant les épaules. C’est sans doute toi qui le sais le mieux de nous trois. On a pratiquement dû te mettre une bite sous le nez pour que tu te décides à baiser avec Bram. Alors, est-ce que tu étais vierge à nouveau ou pas ?

– J’avais mon vibromasseur, espèce d’idiot, rétorque Nicola en s’asseyant dans le box tout en me jetant un regard noir.

Je connais parfaitement ce regard. Il signifie « Mais qu’est ce qui cloche chez toi, et pourquoi diable sommes-nous toujours tes copines ? ».

– Les vibromasseurs, ça ne compte pas. Je parle de vraie baise. Ça t’a fait quoi d’être à nouveau déflorée quand Bram t’a pénétrée ? Bram le coup du bélier. Wham, bam, merci Bram ?

Elle roule de gros yeux et échange un regard avec Steph. Ça fait juste quelques semaines qu’elle et Bram se sont remis ensemble. Elle et sa fille Ava ont quitté mon appart pour aller s’installer chez lui. Et bien que je m’inquiète un peu de temps en temps à propos de Bram – les Écossais sexy ne sont pas dignes de confiance –, je dois dire qu’elles me manquent toutes les deux. Sans elles, je me sens seule. J’en ai marre de me retrouver le soir à manger des plats surgelés en regardant les rediffusions de *Vampire Diaries*.

Bien sûr, si je me retrouve toute seule à m’empiffrer des cochonneries, c’est parce que j’ai fait vœu de chasteté il y a quelques semaines. Pas seulement plus de baise, mais plus

de flirts, plus de drague, plus de Tinder, plus rien du tout. Les garçons, les hommes, je ne les regarde même plus.

Je voudrais pouvoir dire que tout va bien pour moi. Que même si je me retrouve seule la plupart du temps, je préfère lutter contre mes envies pressantes de boire un verre de vin ou de faire du shopping sur Internet, plutôt que de passer la nuit avec un type qui ne reconnaîtrait même pas un clito si on lui en mettait un sous le nez. Putain, je suis pourtant sûre que quand je soulève mes hanches, je leur fous le mien littéralement sous le nez, et pourtant ils font comme s'il n'existait pas.

Sans parler des rendez-vous qui ne mènent à rien, de ces types qui semblent avoir du potentiel mais qui ne veulent voir en moi d'une princesse vaguement asiatique qui ne doit être que douceur et soumission, alors que moi, je leur donne des coups de vagin, tout en me maudissant d'agir de la sorte.

C'est finalement beaucoup, beaucoup plus simple comme ça. Bien moins stressant.

Steph s'inquiète :

– Tu vas bien, Kayla ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que tu t'agrippes à la table comme si tu allais te transformer en Hulk !

Je baisse les yeux sur mes mains, mes articulations sont toutes blanches. Je relâche lentement la pression. Peut-être suis-je stressée, après tout.

– Tu es sûre que tout ce truc « zéro mecs » est une bonne idée ? demande-t-elle en avalant une gorgée de bière.

Franchement, c'est juste ce que je voulais entendre. J'ai besoin d'une bonne excuse pour laisser tomber. Pourtant, je ne suis pas encore complètement décidée. Je lui réponds en relevant la tête et en essayant de me détendre :

– C'est la bonne solution.

J'attrape mon verre de vin. C'est le deuxième et je suis déjà pompette.

J'ajoute avec une certaine gravité.

– C'est la seule solution.

– Mais pourquoi fais-tu ça ? demande à nouveau Nicola.

Je la regarde, elle et ses yeux marron foncé, puis Steph et ses yeux bleu layette. Mes deux meilleures amies, vêtues de vêtements de créateurs et de marques étrangères. Elles sont toutes les deux la raison pour laquelle j'agis ainsi, avec leurs visages heureux, lumineux et leur histoire d'amour avec ces deux fichus frères McGregor. Nicola vient de se réinstaller avec bonheur avec Bram après leur violente rupture, et Stephanie est mariée avec son frère, Linden. Le fait que j'aie eu une aventure avec lui, il y a bien longtemps quand ils n'étaient encore que des amis, n'y change rien. Non qu'il ait brisé mon cœur de

Grinch¹ (il est bien trop petit), mais parfois ça me rappelle ce que j'aurais pu vivre et que je n'ai pas vécu.

Je suis jalouse, tout simplement. Et quand je deviens jalouse, même de mes amies, je peux me transformer en vraie petite Ninja, une Ninja tout à fait ordinaire (sauf que je suis une Ninja asexuée). Renoncer aux hommes signifie renoncer aux déceptions.

Enfin, du moins, c'est ce que je suis censée faire. C'est plus facile quand je suis seule, ou chez ma mère, ou à la salle de sport, ou même quand je dîne dehors. Partout où la tentation n'est pas trop forte. Ce soir, pourtant, Steph et Nicola m'ont pratiquement traînée dans notre lieu de prédilection, le Burgundy Lion dans le quartier de Haight, pour passer une soirée entre filles. Mais boire comme un trou dans un environnement masculin n'est pas une très bonne idée quand vous faites abstinence. Heureusement, je suis sortie sans aucun maquillage, en pantalon de yoga et tee-shirt baggy sur lequel est écrit « Non à la fête du slip », donc les mecs ne vont pas se battre pour m'adresser la parole. À moins qu'ils pensent que le mot « slip » est une invite.

– J'agis ainsi parce que mon petit copain à piles trouve toujours mes zones érogènes et que je laisse mes doigts s'exprimer, j'explique avec un soupir fatigué. Et j'en ai marre des rencards dans cette ville de merde. Je tourne en rond, je perds mon temps, et je vous jure que les mecs sont de plus en plus débiles. Je n'arrive même plus à baiser correctement. On dirait que tous les hommes de San Francisco sont déjà pris ou homosexuels, ou qu'ils ont peur des filles trop voraces.

Elles échangent encore un coup d'œil, cette nouvelle communication secrète qu'elles semblent partager depuis peu. Ma théorie, c'est que d'avoir une bite McGregor pour soi crée une certaine forme de télépathie. Elles sont devenues de vraies accros à la queue écossaise.

– Quoi ? C'est vrai. Et vous seriez d'accord avec moi si vos vagins n'étaient pas pris en otage par ces zozos en kilt.

– Tu veux bien arrêter de dire vagin à tout bout de champ ? Ça finit par ne plus vouloir dire grand-chose, s'écrie Nicola.

– Ouais, surtout pour moi.

– Hmm. Si le vagin de Kayla cessait d'être aussi vorace, existerait-elle encore ?
Steph réfléchit, une petite lueur dans l'œil.

J'avale une bonne lampée de Zinfandel de Napa².

– Peu importe, ma vie va être plus simple comme ça. Vous verrez.

Le téléphone de Steph se met à vibrer sur la table. Elle y jette un coup d'œil :

– Bram est en route.

Je gémissais en portant ma main à mon menton et en la faisant glisser sur mon visage :

– Beurk ! Pourquoi ? Je croyais qu'on avait dit une soirée entre nanas. Je n'ai aucune envie de vous voir vous dévorer des yeux.

– Linden arrive aussi, dit timidement Steph.

Je lui jette un regard noir.

– Désolée, fait-elle. (Elle n'est pas désolée le moins du monde.) Mais si ça peut de rassurer, Linden et moi sommes chiants et mariés, alors tout ce truc de se regarder dans le blanc des yeux, c'est terminé pour nous.

– Oh, arrête, dis-je, alors que Nicolas prend, elle aussi, un air dubitatif. Vous êtes encore pires que Bram et Nicola, vous ne pouvez même pas envisager une seconde que les autres n'aient pas envie de se passer la bague au doigt. Tu te souviens de *Bridget Jones* ? Eh bien moi, je suis Bridget. Et toi tu es... toutes les autres.

Nicola hoche la tête :

– C'est vrai.

Elle me regarde avec un sourire narquois.

– Voilà pourquoi il faut juste que tu rencontres ton Hugh Grant.

Je la dévisage en répondant :

– Mais elle ne reste pas avec Hugh Grant !

Nicola fronce les sourcils, confuse :

– Oh, comme si tu voulais un Marc d'Arcy. Cela dit, Bram et Linden ne viennent pas seuls.

Oh Seigneur ! Une vague de froid m'envahit soudain.

Lentement, je demande :

– Quoi ? Ils viennent avec qui ? Si c'est un type, ça va vraiment m'énerver, surtout s'il est célibataire.

– Leur conversation cochonne te manquerait trop, dit Steph avec un petit sourire, et je sais qu'elle pense à son mari et à son langage obscène.

– Hé, je lui réponds en désignant ma poitrine, je parle assez mal comme ça.

– C'est vrai, surtout quand tu es avec nous, rétorque Nicola.

Je renifle, j'emprunte le poudrier de Steph et je m'examine. Même sans maquillage, je sais que je ne suis pas si mal. J'ai hérité de ma mère mes pommettes saillantes, mes yeux noirs et mes longs cils noirs qui n'ont aucun besoin de mascara. Je tiens de mon père mes lèvres pulpeuses et mes taches de rousseur. Mais malgré tout, je pourrais avoir l'air bien plus belle. J'ai les joues marquées par l'alcool, mes cheveux sont complètement en bataille et je suis fringuée comme l'as de pique.

Et c'est tant mieux, je me rappelle soudain. Tu n'as aucun besoin d'une queue écossaise.

– Ouais, tu as raison, dis-je à voix haute.

– Hein ?

Je regarde Steph un air absent.

– Oh excuse-moi, je me parlais à moi-même. Ça m’arrive parfois, tu sais bien.

– Les voilà, s’écrie Nicola.

Je peux imaginer son sourire niais rien qu’en entendant le ton de sa voix.

Je soupire en tournant la tête en direction de la porte d’entrée. Dans la lumière tamisée qui éclaire le décor vert, cuivre et bois, et le juke-box qui diffuse uniquement la musique de James, apparaissent Bram, Linden et Lachlan McGregor. Le trio écossais de mecs super-hot. Mais au moment même où cette pensée me saute à l’esprit, je cligne des yeux en fixant Lachlan que je détaille vraiment pour la première fois. Je me rends compte que le qualificatif de super-hot est en deçà de la réalité. Alors que Linden et Bram sont tout bêtement beaux à regarder, chacun à sa façon, Lachman est un animal d’un tout autre genre. En fait, il est tout simplement bestial.

Lachman dépasse Bram qui est pourtant très grand d’au moins quinze centimètres et il est presque deux fois plus large. On dirait un chêne, haut, puissant, indestructible. J’ai subitement envie de courir jusqu’à lui et de lui rentrer dedans pour voir à quel point il est solide. J’ai l’impression que je rebondirais. Il a un physique de super-héros de bande dessinée, des bras massifs recouverts de tatouages, une poitrine large, des épaules immenses et un torse en forme de V. Même vêtu d’un simple tee-shirt vert tendre et d’un jean noir, il paraît immense.

Je ne peux pas m’empêcher de le regarder. Et je m’en fiche, parce que tout le monde dans le bar a les yeux rivés sur le trio écossais. Même si je dois passer discrètement ma main sur ma bouche pour m’assurer que je ne suis pas en train de baver. Il est sans aucun doute le type le plus dément que j’aie jamais vu, et j’ai une subite envie de me frotter contre son visage. Si ce n’est pas de l’amour, je ne sais pas ce que c’est.

Alors que Bram hoche la tête et que Linden nous fait signe, Lachman parcourt attentivement la foule des yeux, comme un flic qui cherche à découvrir un suspect ou un criminel à la recherche d’un bon coup. Il y a une étincelle inquiétante dans son regard. Je me demande ce que ça me ferait d’être dévisagée par lui. Je serais sans doute super-excitée. Malheureusement, quand ils approchent et que Lachman croise enfin mon regard, je ne perçois rien d’autre que de l’indifférence dans ses yeux.

Je détourne rapidement le regard, soudain consciente de mon apparence, et je maudis encore une fois mes copines pour m’avoir traînée jusqu’ici alors que je pourrais être en train de regarder *Damon Salvatore*. Quoi qu’il en soit, je me fiche bien qu’il me voie en pyjama.

Bon courage pour ton vœu, me dis-je à moi-même. Voilà que j’oublie de le renier en silence. Vous voyez, je recommence à parler toute seule.

– Salut mon chou, lance Steph à Linden en lui souriant comme une idiote.

Je vous avais prévenus.

J'ignore leurs plaisanteries de couple et je baisse les yeux sur mon verre en attendant avec angoisse d'être présentée. Mon regard glisse vers leurs pieds et je regarde leurs chaussures : des derbies parfaitement cirés pour Bram, des Keds pour Linden et des chaussures de randonnée pour Lachman. Elles sont usées, elles ont l'air d'avoir été bien portées, et oh ! elles sont tellement grandes !

– Kayla, annonce Bram avec une certaine délicatesse.

J'adore la façon qu'ils ont de me présenter comme si j'étais une bombe prête à exploser.

Je lève doucement la tête, je croise ses yeux noirs.

– Notre cousin, Lachlan, dit-il en faisant un petit pas de côté et en désignant cette splendide bête sauvage.

– Lach, voici Kayla.

Il la joue cool, je hoche la tête en disant :

– Ravie de faire ta connaissance.

Mais en fait, ce que j'ai envie de lui dire, c'est :

– Est-ce que je peux te lécher la figure ?

Parce que c'est un sacrément beau visage, surtout de près. Il fronce les sourcils comme s'il essayait de comprendre pourquoi il devrait se soucier de moi, et ça fait apparaître une ride profonde entre ses yeux, le long de laquelle j'aimerais bien passer mon doigt. Ses yeux sont vifs, couleur noisette tendant sur le vert. Il a un creux sous les pommettes, sa large mâchoire est soulignée par une barbe parfaitement négligée, sa chevelure épaisse est brune et super-bandante. Et puis il y a ses lèvres. Elles sont sensationnelles. C'est exactement les lèvres dont j'ai besoin entre mes jambes.

À cette pensée, j'ai une bouffée de chaleur et je me sens rougir.

Ça le fait froncer un peu plus les sourcils.

– Kayla, concède-t-il.

Sa voix est très grave et rocailleuse, comme si elle sortait d'un film noir des années 40, et son accent écossais est mille fois plus prononcé que celui de Bram ou de Linden. Mon nom dans sa bouche ressemble à un genre de dessert gaélique. Naturellement, à cette pensée, je l'imagine en train de m'écartier les jambes sur la table et de me déguster comme un dessert.

Jésus, j'ai besoin d'une douche froide, et sur-le-champ.

– On devrait prendre un box plus grand, dit Nicola.

Sa voix me ramène soudain à la réalité. Même si je n'ai aucune envie de quitter des yeux Lachman dans toute sa gloire, voilà le moment idéal pour faire preuve d'un peu d'intelligence et fiché le camp.

Je termine rapidement mon verre de vin avant de sortir du box. Je m'éloigne de Lachman, j'ai peur qu'être proche de lui ne ressemble à être en orbite autour d'un trou noir. Je me prépare à m'excuser avant de partir quand Bram m'attrape par le bras. Je le regarde, étonnée.

– Kayla, je peux te dire deux mots ?

Pour une fois, il a l'air sérieux, et pour une raison inconnue, j'ai soudain l'impression d'être une petite fille qui s'est fourrée dans le pétrin. C'est probablement parce que les ennuis, c'est une habitude chez moi.

– Ok, je lui réponds en lançant un regard inquiet à Nicola.

Elle se contente de hausser les épaules, l'air étonnée elle aussi ; et ils se lèvent tous pour aller dans un box plus grand.

Bram tapote la table en disant :

– Assieds-toi, j'ai quelque chose à te demander.

– Si tu veux me demander de m'installer chez toi, la réponse est non, lui dis-je en me rasseyant à contrecœur.

– Ha, ha. En fait, je voulais te demander un service. Tu bosses au *Bay Weekly*, n'est-ce pas ?

– Ouais.

Chaque jour que Dieu fait, je songe à quitter mon boulot, mais je m'abstiens de le lui dire.

Il croise les doigts sur la table et découvre ainsi une splendide montre en argent à son poignet qui doit probablement coûter une fortune.

– Comme tu le sais, j'essaie toujours de trouver un financement pour mon complexe de logements. Lachlan est venu me prêter main-forte. Il a fait beaucoup d'investissements rentables au fil des années, il a de l'argent et il s'avère qu'il est très généreux. Mais nous avons besoin d'autres investisseurs, et nous avons fait tout notre possible pour garantir au mieux leurs apports.

Je hoche la tête, mais je ne vois vraiment pas comment je pourrais l'aider. Même si Bram ne m'a pas toujours caressée dans le sens du poil, je sais qu'il a le cœur sur la main et qu'il essaie de trouver des financements pour son complexe d'appartements en ville. Il a acheté un immeuble avec ses fonds personnels et il a offert ses appartements à des familles dans le besoin, des malades et des personnes âgées. Comme me l'a expliqué Nicola, il ne peut continuer que tant qu'il a encore de l'argent. Pour l'instant, la ville de San Francisco n'a pas levé le petit doigt.

Bram poursuit :

– Je me disais que tu pourrais peut-être en parler dans ton magazine. Nous avons besoin de toute la pub possible.

Je fais la moue.

– Je suis désolée, je t'aiderais volontiers si je pouvais le faire, mais je bosse à la pub. Je m'occupe des annonces commerciales publicitaires. Mais je peux peut-être dégotter une pub ou un truc...

– Merci, mais je peux prendre de la pub tout seul. C'est d'un article dont j'aurais vraiment besoin, une chronique, n'importe quoi, ça me serait vraiment utile.

Ma boss, Lucie, n'est pas un problème. Mais Joe, le rédacteur en chef, est un vrai connard. Si je veux obtenir ce que Bram me demande, c'est à lui que je devrai m'adresser.

Mais Nicola est ma meilleure amie, et Bram le mérite. Je soupire :

– Ok, j'en parlerai demain au rédacteur en chef et je verrai ce que je peux faire. Je ne pourrai sûrement pas écrire l'article moi-même, mais je suis certaine que quelqu'un d'autre peut le faire. Si ça les intéresse.

– Nicola m'a dit que tu avais fait une école de journalisme. Pourquoi est-ce que tu ne pourrais pas l'écrire toi-même ? Ça donnerait un tour plus personnel au papier, tu ne crois pas ?

Je sens le pincement familier du regret dans mon ventre. Je le reprends :

– J'ai fait une école de communication et j'ai été directement embringuée dans le monde de la pub. Je sais écrire, mais... même si j'essayais, ils ne me laisseraient pas faire. Ils le donneront à quelqu'un de la rédaction. Mais ils sont tous bons. Je vais voir ce que je peux faire, ok ?

Il me fait un grand sourire. La beauté du diable.

– Merci, Kayla. Tu n'es pas aussi mauvaise que ce que les autres prétendent.

Je hausse les sourcils.

– Permits-moi de ne pas être de ton avis. Après tout, je bosse dans la pub.

J'étais prête à partir, mais quelque chose me pousse à m'asseoir avec les autres. Linden, Steph et Lachlan sont installés d'un côté, Bram et moi nous nous glissons donc à côté de Nicola. Au même moment, une serveuse apporte des boissons. Ils font glisser un verre de vin jusqu'à moi et je gémis intérieurement. Ça serait très impoli de partir maintenant.

– De quoi s'agissait-il ? nous demande Steph.

– Juste voir si Kayla pouvait nous pistonner au *Weekly*, explique-t-il, en regardant Lachlan.

Son cousin hoche la tête en nous regardant alternativement, Bram et moi. J'ai rarement impressionné un homme. Généralement, les gens disent qu'on m'oublie facilement (ce qui n'est pas toujours très flatteur).

– Ça serait génial si tu pouvais, dit Nicola à l'autre bout de la table. Ça éviterait à Lachlan de devoir sortir à nouveau avec Justine.

Bram éclate de rire et Lachlan se penche en arrière sur son siège en faisant tourner sa bière allégée entre ses mains. Merde ! Ses mains. Je suis réellement dingue des mains des hommes, et les siennes sont grandes, larges et puissantes. Des mains tout à fait capables de vider un sanglier avec un simple couteau suisse. Si seulement il pouvait me toucher comme il touche sa bière ! J'en serais complètement chamboulée.

Lachlan jette un coup d'œil rapide à Bram et je remarque alors qu'il a une cicatrice mince sur le front et les pommettes, qui lui déforme très légèrement le milieu du nez. On dirait un boxeur, un combattant, un joueur. Je relie cette information à la découverte récente de ces mains. Je pense que je suis sur le point d'implorer.

– C'est dingue, les choses que je dois faire pour mon cousin, commente Lachlan, et je me perds dans les aspérités de son accent.

Il paraît presque amusé, alors même que son visage reste parfaitement impassible.

– C'est surtout les femmes que tu dois t'envoyer pour ton cousin, plaisante Linden.

Lachlan ne répond pas.

Ah, alors lui aussi est un homme à femmes comme tous les McGregor. Je m'en doutais. Enfin, je veux dire, comment peut-on avoir cet air si mâle, si primaire, si costaud, ces lèvres et ces yeux, sans que toutes les femmes tombent à vos pieds. Putain, si je n'avais pas fait de vœu et si j'étais maquillée, l'haleine fraîche, et sans personne autour, je serais déjà sous la table en train de lui faire une pipe. Je parie qu'elle est sublime.

Je soupire intérieurement. Ça ne me dérange pas qu'il soit joueur, je le suis aussi. Ou du moins je l'étais. Je pense que c'est ça qui me dérange. Je ne pourrai pas goûter à cet échantillon. Même si c'est mieux pour moi de faire abstinence, j'ai une envie féroce de faire l'amour, et Lachlan McGregor serait l'homme idéal pour ça.

Si, bien sûr, il me trouvait séduisante. Ou quoi que ce soit d'autre. Et à la façon dont je croise de temps en temps son regard dur, vert mousse, sans rien pouvoir y lire, je me rends bien compte que ça n'est pas envisageable. Peut-être est-il vraiment accro à cette fille, Justine, malgré la plaisanterie qu'a faite Nicola à ce sujet.

Heureusement, James nous rejoint et nous demande si nous voulons boire quelque chose d'autre. J'en profite pour m'éclipser.

Steph et Nicola protestent, elles pensaient partager un taxi plus tard avec moi, mais je ne peux plus supporter de rester assise là plus longtemps, avec cette bête écossaise en face de moi.

Je dis rapidement au revoir, sans vraiment regarder Lachlan, et je file. Dès que le taxi me dépose devant chez moi, je grimpe et j'ouvre ma cachette, celle de mes petits copains à pile.

Je ne perds pas de temps. Je n'ai aucun besoin de préliminaires, j'ai assez admiré Lachlan comme ça, même si c'était à sens unique. Je mouille déjà rien que d'y penser,

alors je m'étends sur mon lit et j'enfonce mon godemiché profondément en imaginant que c'est sa queue qui me martèle lentement. Je fantasme sur ses muscles tendus, durs, incroyablement sculpturaux au-dessus de moi, sur l'intensité fiévreuse de son regard, sur son accent lorsqu'il prononce mon nom.

Et les foutues piles de mon vibromasseur tombent en rade. Je reste là, coincée avec un faux pénis en panne. En gémissant de frustration, je le jette au loin et je me termine à la main.

Après les hommes de cette ville, voilà que même les godemichés me déçoivent.

Je m'endors en me disant que tout ce qui ressemble à un pénis doit absolument rester loin, très loin de moi.

1. Personnage principal de *Comment le Grinch a volé Noël !*, un dessin animé américain. (NdT, ainsi que pour les notes suivantes)

2. Vin rouge tannique produit, entre autres, dans la Napa Valley.

CHAPITRE 2

Kayla

Le lendemain matin, je me réveille avec la gueule de bois. Voilà ma punition pour avoir bu trois verres de vin la veille. Il ne m'en faut pas beaucoup pour être pompette, et malheureusement pour moi, il ne m'en faut pas plus pour me sentir vraiment mal le lendemain matin.

Je réussis pourtant à me lever avant le dernier rappel de mon alarme, et je prends une douche froide. Vraiment froide. Certains jours, c'est la seule façon que j'ai trouvée pour me réveiller et rassembler un peu mes esprits. Ce qui implique que je dois supporter de me geler sous l'eau glacée deux ou trois fois par semaine. Ce n'est un secret pour personne que je suis, comme le dit ma mère, « une fille fantasque » et que j'ai besoin de mettre mes idées au clair de temps en temps. En plus, ça rend les cheveux super-brillants.

Après quoi, je décide de soigner un peu plus mon apparence pour compenser mon look terrible de la nuit dernière et je pars au bureau juste à temps pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'être en retard. Pourtant, ma nouvelle boss, Lucy, ne me hurle pas dessus alors que je suis tout le temps en retard. La moitié du temps, elle ne me dit rien, ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise chose. Aucune critique, mais aucun éloge non plus.

Quand je suis sortie de l'université, j'étais pleine d'ambition. Comme tout le monde. J'ai cru que j'allais passer directement de la fac à une carrière passionnante. Bram ne s'est pas complètement trompé en pensant que je savais écrire. À l'école, ma matière principale était le journalisme, avec une option publicité. Chacune de ces branches correspondait à un côté de moi, l'un visuel, l'autre intellectuel. Tous deux étaient créatifs.

Mais le monde est cruel, et le marché du travail est rempli de milliers de pauvres rêveuses naïves dans mon genre. J'ai une veine de cocue : après un stage dans la partie

production au *Bay Area Weekly*, un poste s'est libéré. Je suis devenue assistante de pub au service petites annonces commerciales. J'y ai bossé trois longues années, à faire tout et n'importe quoi pour deux patrons différents, avant d'être promue. J'ai repris le compte petites annonces, puis le compte pubs commerciales.

C'est un boulot correct. Pas excitant du tout, ce qui en réalité le rend tout juste correct. Mais pour quelqu'un qui cherche juste à travailler, je me débrouille bien. Comme je travaille dans cette boîte depuis longtemps, j'ai un maximum d'avantages, trois semaines de vacances et un salaire qui me permet de payer un loyer à San Francisco, ce qui est un véritable miracle.

Mais ce n'est pas ce que je veux faire de ma vie, même si je ne m'autorise pas vraiment à rêver. J'ai trente ans. Je sais que je suis terriblement immature, mais tout de même, j'aurais déjà dû régler tout ça. En fait, j'aurais déjà dû comprendre bien des choses.

En un sens, ça a été plus facile pour Nicola et Steph. Toutes les deux savaient qu'elles voulaient bosser dans la mode, et même si elles ont dû avaler bien des couleuvres pour arriver là où elles sont, elles ont réussi.

Stephanie possède un magasin de vêtements qui tourne bien et Nicola, bien qu'elle travaille toujours comme barmaid, se lance dans la création de vêtements.

Et puis il y a moi, qui veux me rendre utile, créer et m'exprimer, mais qui ne sais pas comment. Tout ce que je sais, c'est que bosser tous les jours de neuf heures à dix-sept heures dans un secteur qui ne m'intéresse pas, crée un plus grand vide encore dans mon esprit. Quand j'en ai parlé à mes amies, toutes deux m'ont encouragée à me lancer, à découvrir ce que j'avais vraiment envie de faire. Quand je me plains auprès de ma mère et de mes frères, ils me répondent que je devrais m'estimer heureuse d'avoir ce boulot, d'être capable de payer mon loyer et d'acheter à manger. Le problème, c'est qu'ils ont tous raison.

En fait, depuis que Bram a mentionné cette idée d'interview, quelque chose en moi s'est réveillé. D'abord, j'ai cru que c'était parce que j'imaginai des scénarios érotiques impliquant Lachlan, mais maintenant je réalise ce que ça serait d'écrire un article. De voir mon nom imprimé dans un journal. Que les gens lisent ce que j'écris. Leur apporter quelque chose, d'une façon ou d'une autre.

Alors que je suis assise à mon bureau, que je fais tourner ma queue-de-cheval autour de mon stylo en faisant semblant de lire des e-mails, je me demande comment ce serait d'avoir une petite place dans les bureaux en open-space de l'autre côté du couloir, là où sont les journalistes, pour faire quelque chose qui me passionne.

Je jette un regard à Candace, l'ambitieuse assistante que je partage avec la fille des petites annonces, et je la préviens que je sors un moment. Je rassemble mon courage et je

traverse le couloir jusqu'au bureau de ma boss. Mon courage ne lui est pas destiné, c'est pour la personne à qui je vais devoir parler après elle.

Sa porte vitrée est ouverte, je frappe doucement.

– Lucy ? je demande en ouvrant plus grand la porte.

Elle m'observe par-dessus son ordinateur, à travers ses lunettes.

– Hé ! Kayla, quoi de neuf ? Comment s'est passée ta folle soirée Margarita du lundi ?

– Je n'en ai pas eu. J'ai juste fait un tour dans mon bar habituel pour boire un coup.

Je suis devenue célèbre pour mes soirées « Margarita du lundi ». Et pourtant, je n'aime pas particulièrement la tequila mais j'adore les cocktails de fruits et la cuisine mexicaine, alors depuis quelques années je vais tous les lundis dans un restaurant mexicain. Parfois Steph et Nicola m'accompagnent, parfois des collègues de bureau, parfois le type avec qui je sors. Mais depuis que j'ai décidé de faire abstinence, je ne suis pas sortie.

– Écoute, j'ai un ami qui a un immeuble à SOMA et qui loue ses appartements à des gens dans le besoin. Tu sais, des logements à loyer modérés. Mais il paie lui-même toute la facture parce qu'il ne trouve pas d'investisseurs. Je crois qu'il a simplement besoin d'un petit coup de pouce. Je me demandais si quelqu'un, peut-être un de nos rédacteurs, voudrait bien en parler, pour lui faire un peu de pub. C'est pour la bonne cause, et je crois que c'est quelque chose dont la ville a vraiment besoin.

Lucy hausse les épaules.

– Si je pouvais, je l'aiderais volontiers. Mais à moins qu'il veuille passer une annonce, il faut que tu en parles à Joe. Peut-être pourra-t-il trouver quelqu'un ?

Elle me fait un petit sourire.

– C'est sympa de ta part de vouloir aider ce genre d'initiative.

Je hoche la tête en écarquillant les yeux tout en quittant son bureau. Pourquoi est-ce que tout le monde est tellement surpris que je veuille rendre service ? Ce n'est pas comme si j'étais mauvaise à 100%. Juste à environ 40%. C'est moins de la moitié.

En prenant une profonde inspiration, je me dirige vers le bureau de Joe qui est situé au bout de l'étage, entre les différents services. Je n'y suis allée que très rarement et Joe est le stéréotype du rédacteur en chef grande gueule et odieux. Vous vous dites que je devrais justement savoir le manipuler, mais peut-être sommes nous trop semblables pour ça.

Sa porte est fermée, mais je l'entends hurler sur quelqu'un, du coup j'attends un peu. J'observe certains de mes collègues dans leurs boxes. Certains tapent frénétiquement, un gros casque sur les oreilles, d'autres sont sur leur téléphone portable et prennent des notes tout en discutant, d'autres regardent fixement leur écran devant eux, le regard vide. Et

puis il y a mon ami Neil qui se lime soigneusement les ongles, en fronçant ses sourcils parfaitement dessinés, tant il est concentré.

Chacun des rédacteurs, à part Neil, semble investi, impliqué, dévoué à ce qu'il fait. Ça craint un peu quand même, moi je n'ai pas cette chance.

Finalement, la porte s'ouvre et Mai, une rédactrice que je connais, détale en baissant les yeux, des papiers en main, les joues rouges de colère et d'humiliation.

Oh super ! Il est donc de mauvaise humeur, lui aussi.

Avant de pouvoir changer d'avis, je frappe à la porte.

– Monsieur ?

– Quoi ? aboie-t-il, ce que je prends pour une invite à entrer.

Joe est assis à son bureau. Ses manches de chemise retroussées jusqu'aux coudes laissent voir des avant-bras velus comme ceux d'un singe. Ses cheveux raides soulignent son étrange implantation de cheveux, et on dirait bien qu'il y a des taches de nourriture sur son col. Son bureau est rempli de papiers, d'exemplaires du magazine et de gobelets à café en carton froissés.

– Oh, c'est toi, lance-t-il ironiquement. Tu bosses aux petites annonces, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Je passe juste un pied à l'intérieur, pas plus, pour ne pas me faire happer par ce bordel insensé.

– En fait, j'ai une idée d'article et Lucy m'a suggéré de vous en parler.

Il s'arrête net avant de répondre :

– Une idée d'article ? Toi ? Attends que je devine, tu veux faire une chronique spécial soirées « Margarita du lundi » ?

Comment diable est-il au courant ?

– Non attends, un truc sur la drague qui raconte à quel point c'est galère dans cette ville ?

Je fronce les sourcils. Je ne sais vraiment pas comment il est également au courant de mes galères de drague. Peut-être suis-je plus facile à cerner que ce que je crois.

Je croise les bras avant de répondre calmement :

– Non. En réalité, il s'agit d'une œuvre de bienfaisance.

Je lui explique le projet de Bram en espérant l'impressionner un tant soit peu. Aucune chance. Ses yeux sont partis ailleurs. Il les frotte en disant :

– Vois si quelqu'un veut écrire quelque chose. Si ça n'intéresse personne, tant pis pour toi.

– Et si je l'écrivais moi-même ?

Il en bégaye presque :

– Toi ? Non, non. On peut se moquer de nous de temps en temps, mais nous essayons de sauvegarder notre image de sérieux, pas de la foutre en l'air systématiquement. L'écriture n'est pas ton fort.

– Comment le savez-vous ? je lui demande, incapable de tenir ma langue.

Il me regarde intensément.

– J'aimerais bien que tu me prouves le contraire, mais je n'ai pas le temps.

Il soupire et regarde le sommaire de la dernière semaine qu'il tient entre les mains.

– Mais ton histoire cadre avec notre nouvelle ligne éditoriale. Trouve quelqu'un qui puisse te l'écrire.

À cet instant, j'ai envie de tuer Bram pour m'avoir mise dans une telle position. Mais je remercie Joe et je quitte son bureau. Mes yeux se posent sur Neil et je m'avance vers lui.

– Neil, dis-je gentiment en posant mes mains sur ses épaules et en lui faisant un massage.

– Qu'est-ce que je t'ai dit à propos du harcèlement sexuel au travail ? minaude-t-il à mi-voix, tout en se concentrant sur sa boîte mail et ses millions de messages.

– Tu m'as dit que ça ne compterait que si j'avais une queue.

Il fait un petit bruit affirmatif.

– Et si tu avais une queue, je serais dingue de toi. Rappelle-moi pourquoi déjà, tu ne m'as pas branché avec ton frère ?

Je lui serre les épaules violemment, en espérant bien lui faire mal.

– Parce que tu es une vraie salope et que j'aime bien trop Toshio. J'aurais horreur de voir son petit cœur jeté aux rues de Castro.

– Premièrement, c'est tellement cliché. Castro ? Mets-toi au goût du jour, lieutenant Sulu¹. C'est bon pour les ploucs. Deuxièmement, il trouverait quelqu'un d'autre immédiatement. J'ai vu comme il était mignon. Comme toi. Et à propos, si je suis une salope, toi tu es une poufiasse. C'est tout ce que tu mérites, sale pute.

Je roule des yeux.

– Attends, avant que nous devenions racistes et vulgaires...

– Peu importe, je t'appelle Sulu depuis cinq ans au moins. Puisque toi, tu n'arrêtes pas de m'appeler Diego. Et je ne suis même pas mexicain.

Je l'ignore.

– J'ai besoin que tu me rendes un service. En fait, j'ai besoin de rendre service à un ami, mais je n'arrive pas à le faire.

– Beurk, des services, dit-il.

Je retire mes mains.

– Ne t'arrête pas, ordonne-t-il en tapotant son épaule.

Je reprends mon massage.

– C'est une bonne action.

– Double beurk. Et pourquoi fais-tu une bonne action ?

– Je ne sais pas, je le fais, c'est tout. Mais j'ai besoin de ton aide.

Et pour la troisième fois ce matin, j'explique la situation fâcheuse de Bram.

– Mais ce n'est même pas le mec avec qui tu baisses. Tu es encore dans ce truc débile de vœu de chasteté ?

– Oui, et non, je ne baise pas avec lui, mais c'est le petit ami de ma copine.

– Je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que ça t'intéresse tellement ?

Parce qu'il me l'a demandé, ai-je envie de lui répondre. Parce que c'est chouette de sentir que les autres ont besoin de moi, comme si j'avais le pouvoir de changer les choses. Et parce que, bon, peut-être qu'il y a un foutu joueur de rugby trop sexy à la clé.

– Parce que c'est comme ça. Tu peux me l'écrire ou pas ?

– Non, dit-il.

Je pousse un gémissement et je recule en lançant théâtralement les bras en l'air.

– Pourquoi non ? S'il te plaît ?

– Kayla chérie, je suis absolument débordé. Pourquoi ne demandes-tu pas à quelqu'un d'autre ?

Je regarde autour de moi. Même si la moitié des gens de ce bureau semblent être des fans des soirées « Margarita du lundi » et apprécient quand j'ai bu trop de Tequila Sunrises et que je termine la soirée en dansant sur les tables, je ne crois pas qu'ils m'aient assez pour écrire un papier sur un sujet que j'ai proposé. Parce que c'est leur boulot d'apporter des idées, pas le mien.

– Ou alors, pourquoi tu ne l'écris pas toi-même ? suggère-t-il.

– Vraiment ? Quand j'ai dit ça à Joe, il m'a ri au nez.

– Joe se moque de tout le monde C'est son grand truc. En plus d'être un vieux râleur qui a soit besoin de baiser, soit d'être baisé, je ne sais pas exactement ce qu'il préfère.

Je grimace.

– Je te le dis, écris-le de toute façon et rends-le lui. Je t'aiderai en te corrigeant et, s'il le faut, en coupant. Tu m'as bien dit que tu avais suivi des cours de journalisme, non ?

Je murmure :

– De communication. Avec journalisme comme matière principale.

Il me fait signe de la main et s'arrête pour admirer comment ses ongles accrochent la lumière.

– C'est bien assez. La moitié des gens ici n'ont même pas de diplôme. Je n'en ai pas. Juste une veine de dingue et un joli minois.

– Bon. Tu peux me donner quelques indications ?

Neil fait demi-tour sur sa chaise, les mains repliées sur son ventre moulé dans sa chemise violet foncé super-cintrée. Un sourire amusé se dessine sur ses lèvres et il me rappelle le méchant dans un film.

– Avant tout, chérie, il te faut trouver un angle.

– Je t’ai déjà donné l’angle. Un type riche qui veut faire le bien.

Il fait une moue de dégoût et rejette sa tête en arrière.

– C’est chiant ! hurle-t-il.

Quelqu’un derrière lui crie de la fermer, mais il se contente de le regarder dédaigneusement. Il pose ses coudes sur ses genoux et me pointe du doigt.

– Non, aucun richard ne fait le bien. Les types pleins aux as, ça n’intéresse personne, et à moins que ce soit une actrice qui ait gagné un Oscar, comme Susan Sarandon, les gens se fichent pas mal de ce que font les riches en bien ou en mal.

– C’est faux. Regarde tous ces journaux à scandale qui sont remplis de potins sur les people...

Il m’interrompt

– Trouve un autre angle.

Je me creuse la cervelle.

– La ville en a besoin. Tout le monde n’arrête pas de se plaindre du manque de logements abordables. Partout dans le monde, les gens se moquent de nous à cause de nos SDF. Voilà une solution. C’est une bonne chose, peu importe qui en est à l’origine.

– Écoute, il y a des tonnes de gens qui font le bien chaque jour. La plupart des gens s’en fichent, à moins que tu t’arranges pour qu’ils y fassent attention. Nous sommes bien trop habitués à ignorer tous les détails vraiment merdiques de la vie et les milliards qui sont foutus en l’air. Nous sommes tous trop égoïstes et égocentriques, nous ne nous occupons que de nos besoins personnels, jusqu’à ce que quelqu’un fasse quelque chose qui nous interpelle vraiment. Alors, comment vas-tu t’y prendre ?

Pendant toutes ces années où j’ai travaillé avec Neil, où je suis sortie dans des clubs avec lui, où je lui ai tenu la main pendant qu’il pleurait la perte d’un type à moustache, jamais il ne m’a paru aussi intelligent.

– Bon, Bram est super-sexy.

– Un bon point, dit-il en se redressant imperceptiblement sur sa chaise.

– Et son associé l’est encore plus, dis-je en me rendant soudain compte que je souris aux anges quand je mentionne Lachlan. C’est un joueur de rugby écossais.

Il se redresse vraiment.

– C’est un bon coup ?

– Oh, oui.

– Tu le sais parce que tu as testé ? Et ton vœu de chasteté alors ?

Je soupire très fort.

– Non je n’ai pas testé. Je l’ai juste rencontré hier soir au bar. Et il... il est... c’est... un type incroyable. Je ne peux pas l’expliquer. C’est sans doute le type le plus sexy que j’aie jamais vu. Il est bâti comme un totem.

– Comme un totem indien ? demande-t-il, tout excité.

– Exactement, lui dis-je, contente d’avoir quelqu’un à qui parler de ma nouvelle obsession.

– Il est couvert de tatouages, il est plein aux as, il a des lèvres qui te donnent envie de les sucer ?

– Entre autres choses. Et je crois que quelqu’un m’a dit qu’il était bon dans son domaine. Il a été sélectionné plusieurs fois pour la Coupe du monde dans l’équipe d’Écosse.

— Meeerde ! dit Neil avec un sourire, en agitant sa main devant moi. Tu l’as ton angle, Kayla. C’est une bombe et il est célèbre.

– Tu viens de me dire que tout le monde se fout des people qui font le bien. Et je ne suis pas sûre que c’est une célébrité juste parce qu’il a participé à plusieurs Coupes du monde de rugby. Personne ne regarde ce genre de truc.

– Eh bien, chez lui, il est sans doute célèbre. Et tu vas écrire ton papier comme s’il l’était. C’est toujours plus intéressant. En outre, tu connais le lectorat de notre magazine, les femmes et les homos.

Je lui fais un grand sourire.

– Est-ce qu’on t’a déjà dit que si tu n’étais pas gay et tellement mignon, tu serais vraiment offensant ?

– C’est comme ça que j’arrive à y échapper, dit-il en bougeant ses sourcils de façon comique. Alors vas-y, fais-le. Interviewe-le. Oublie l’autre type. Et essaie de récupérer quelques photos de monsieur Totem. Nu de préférence. Tu sais que de nombreux joueurs de rugby posent nus pour des calendriers. C’est... euh... leur kif.

Mon sourire s’évanouit soudain. Interviewer Lachlan ?

– Est-ce que je ne peux pas simplement, tu sais, écrire sur lui sans lui parler ?

Il me fixe comme si j’étais une débile.

– Comment sauras-tu quoi écrire si tu le connais à peine ?

– Je pourrais demander à Bram, dis-je, pleine d’espoir.

– Non. Tu dois interviewer ce type. Pourquoi est-ce un problème ? Tu devrais sauter partout de joie. Et ensuite le sauter lui.

Je repousse nerveusement mes cheveux en arrière.

– Eh bien, c’est juste qu’il n’est pas vraiment très amical. Ni bavard. Et je ne pense pas qu’il m’apprécie beaucoup.

– Tu veux dire qu’il n’est pas encore tombé sous ton charme ?

Je le fusille du regard.

– Pas encore. Mais ce n’est pas comme si j’avais essayé hier soir.

Il hausse les épaules.

– Eh bien, essaie. Si tu veux qu’il te raconte son histoire, il faut te donner un peu de mal. L’écriture, c’est bien souvent la partie la plus simple du boulot.

Il se tortille sur son siège, plein d’assurance, apparemment heureux que j’apprenne quel boulot difficile est le sien. Je ne vais pas lui faire ce plaisir.

– Bon, très bien, dis-je et je m’en retourne vers mon bureau.

Je l’entends qui braille « bonne chance » derrière moi.

Ce n’est que lorsque j’ai regagné mon bureau que je sens des papillons essaimer dans mon ventre, et pas les bons. Ceux engendrés par la nervosité. Ça ne me ressemble tellement pas.

Avant d’y réfléchir plus avant, je passe un coup de fil à Bram en espérant ne pas interrompre un de ses ébats avec Nicola. On ne peut jamais prévoir ses heures ni leur degré d’excitation.

Il répond d’un air surpris :

– Kayla ?

Je me rassieds lourdement sur ma chaise et m’éloigne de Candace. Elle fait semblant de ne pas le remarquer. Cette fille observe tout ce que je fais, comme si elle prenait un peu trop au sérieux son boulot d’assistante.

– Ouais, salut Bram.

– Tu as parlé à ton patron ?

– Je l’ai fait, mais écoute... c’est moi qui vais écrire l’article.

– C’est génial !

– Mais je vais interviewer Lachlan, pas toi.

Un silence.

– Lach ? Pourquoi ? Qu’est ce qui ne va pas avec moi ?

– Tu ne vaux pas un article.

– Et mon cousin, oui ?

– Ben ouais. Je veux dire, tu l’as vu, non ?

– Et moi, tu m’as vu ?

– Oui Bram, désolée, tu n’es pas mon type.

Il renifle, incrédule.

– N’importe qui avec une queue est ton type.

– Hé !

Je hurle au bout du fil.

Candace sursaute et son stylo tombe par terre.

– Je t'explique comment ça va se passer. Alors, file-moi le numéro de Lachlan ou il n'y aura pas d'article sur tes appart'.

– Ok, ok, c'est d'accord, calme-toi.

– Je suis très calme, je réplique.

Il me donne un numéro international, bien entendu. Je demande :

– Je peux lui envoyer un SMS, puisque c'est un appel longue distance ?

– Bien entendu. Mais je pense que tu ferais mieux de lui parler en direct, il n'est pas très bavard au téléphone, tu sais.

– Sans blague.

– Oui, mais quoi que tu abordes avec Lachlan, ne lui pose pas de questions trop personnelles.

Je me redresse, soudain intéressée.

– Pourquoi ?

Il pousse un gros soupir.

– Ne le fais pas, c'est tout. Kayla, je te connais. Tu t'intéresses toujours à la vie privée des autres, et on trouve tous ça très sympa, mais lui n'est pas comme ça. Si tu es toi-même, tu vas le faire flipper. C'est quelqu'un de secret. Il a eu... enfin, contente-toi d'être professionnelle. Si tu creuses trop profondément, il risque de te mordre et tu n'obtiendras plus rien de lui.

– Me mordre ? je répète. C'est un chien ? Ou une bête féroce ?

– Heu, il est juste aux aguets et il n'a pas de temps à perdre avec des conneries. Cantonne-toi à ce qui est vraiment important.

– Euh, euh...

– C'est-à-dire...

Ses lèvres. Ses mains. Ses yeux. Mais je réponds :

– La situation du logement.

– Exactement. Au fait, est-ce que je t'ai dit merci ?

– Non, tu ne l'as pas fait.

Et je raccroche avant qu'il ait le temps de dire quoi que ce soit. Il ne mérite pas mieux, lui qui m'a expliqué que je ne devais pas agir avec Lachlan comme je le fais naturellement, comme si ma personnalité était un vrai problème.

Avant de perdre mon calme à nouveau, j'enregistre le numéro dans mon iPhone et je lui envoie un SMS. En fait, je fixe l'écran pendant de longues minutes avant de taper quelques phrases, de les effacer, puis de fixer l'écran de nouveau. Tout ce que Bram m'a raconté sur lui m'a rendue encore plus nerveuse. Pourtant, je sais y faire avec les gens. Croyez-moi. Je n'ai pas peur. Mais là, je ne suis pas dans mon élément. Je ne suis pas une

journaliste, malgré ce que j'ai appris à l'école, et soudain, je ressens une pression énorme sur les épaules.

Finalement, je lui écris :

Salut, c'est Kayla. L'amie de Nicola. On s'est rencontrés au bar hier soir. Bram voulait que mon magazine fasse un article sur la situation du logement, et mon rédacteur en chef a pensé que ça serait une bonne idée que je t'interviewe. Serais-tu d'accord ?

Et j'attends.

J'attends.

J'attends.

Les heures passent.

– Tu attends un coup de fil ? me demande Candace un peu trop vivement.

Il est environ seize heures trente et je viens de jeter un coup d'œil à mon téléphone pour la millionième fois. J'ai également vérifié que j'avais bien entré le bon numéro. Je n'ai pratiquement rien fait de la journée, à part attendre cette fichue réponse. Je ne suis pas très douée pour faire plusieurs choses à la fois.

La tête entre les mains et les épaules affaissées, je ne me donne même pas la peine de jeter un coup d'œil à Candace.

Le téléphone sonne.

– Non, non pas du tout, dis-je en l'attrapant comme si c'était mon Précieux et que j'étais le Gollum.

C'est une réponse de Lachman : C'est d'accord.

Merde, c'est tout ?

Je lui réponds sur-le-champ :

Bon, super, merci. Quand pouvons-nous nous rencontrer ? Où ?

J'appuie sur « envoi » et je prie pour que ça ne lui prenne pas encore six heures pour me répondre.

Ce n'est pas le cas.

Tu connais mieux la ville que moi. Je suis libre quand tu veux.

Ok, là, on commence à progresser.

Est-ce que j'ai un peu le vertige ? J'ai un peu le vertige.

Mon bureau est à côté du bâtiment des ferries, alors je lui demande de me retrouver au café Blue Bottle à midi. Ça ne nous laissera pas énormément de temps, ce qui est plutôt bien et plutôt dommage à la fois. Plutôt bien, parce que comme ça j'irai droit au but, sans faire les trucs que Bram pense que je vais faire (c'est-à-dire tout faire foirer). Et dommage, parce que je ne pourrai le mater que pendant une heure.

Mais c'est toujours bon à prendre.

1. Sulu est un de personnages de la série *Star Trek*.

CHAPITRE 3

Kayla

Après le boulot, je cours chez ma mère. Elle habite de l'autre côté de la baie, sur l'île d'Alameda, juste à l'extérieur d'Oakland, dans la maison où j'ai grandi. C'est une sublime maison victorienne avec des pignons et des ornements en fer forgé. Devant, il y a une roseraie qui borde une petite cour face à la rue où les gens et les touristes passent à vélo en été. Ça sent bon l'enfance, le soleil et la paix. Le jardin est la fierté et le bonheur de ma mère, mais ces derniers temps, les roses ont poussé toutes seules sans être taillées.

La maison est peu à peu en train de se délabrer. Maman n'est plus jeune et n'est pas en bonne santé. Elle vient d'avoir soixante et onze ans, un âge auquel je refuse de penser. À ma naissance, mes parents étaient déjà âgés. Mon frère aîné, Brian a quinze ans de plus que moi. Mon frère le plus jeune, Toshio, a six ans de plus que moi. Ma naissance n'était pas du tout prévue, ma mère en parle comme d'une surprise miraculeuse. La fille dont elle avait toujours rêvé. Et je suis ravie d'avoir été un miracle. Mes parents m'ont donné tant d'amour, au point de faire de moi une enfant gâtée, et mes frères m'ont surprotégée et maternée comme pas possible. Mais merde, c'est dur d'avoir des parents âgés, surtout quand on a trente ans et qu'on se sent encore une mère, qu'on a encore besoin d'eux.

Mon père est mort d'un cancer de la prostate quand j'avais vingt-trois ans. Sa mort est quelque chose qui me hante chaque jour. Il a été malade longtemps et il a beaucoup souffert, mais même comme ça... rien ne peut le remplacer. Mon père, malgré tous ses défauts, était quelqu'un que j'aimais sans réserve, je l'ai toujours idolâtré. J'ai cru que je ne pourrais pas surmonter sa mort, mais peu à peu, année après année, j'ai essayé de continuer à vivre. Il le fallait bien.

Ma mère n'a pas eu cette chance. Sa santé flanche depuis lors. C'est comme si elle avait perdu une part d'elle-même à la mort de mon père, elle n'a plus jamais été la même. À présent, je me fais constamment du souci pour elle, et j'essaie de passer la voir le plus souvent possible, bien plus souvent que mes frères en tout cas. Ils ne viennent que parce que je les force, juste pour dire bonjour et vérifier que tout va bien, pour lui donner de l'argent ou pour faire quelques réparations dans la maison. Je sais ce qu'ils voudraient : qu'elle déménage dans un petit appartement ou même dans une maison de retraite. Mais ma mère s'accroche désespérément à sa maison. Elle ne la quittera jamais.

Et je sais qu'à l'instant où elle entrera en maison de retraite, nous la perdrons à jamais. Sa maison, c'est tout ce qui lui reste.

Alors, bien que ce soit une sacrée trotte, j'y vais le plus souvent possible. Elle est toute seule, et c'est quelque chose que je comprends un peu trop bien.

Nous sommes début août, et même si l'été est pourri en ville, sur Alameda, il fait plus chaud. J'arrose ses roses, je vais faire quelques courses dans le magasin le plus proche, je les range et je m'installe sur son canapé avec sa boule de poils blancs, son chat Miou Miou, pour lui donner les nouvelles.

– Devine quoi ?

Elle lève les yeux de son tricot et me regarde avec tellement... d'amour... que je m'en sens tout à coup, vous savez, indigne. C'est étrange que votre mère puisse vous faire cet effet.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? demande-t-elle de sa voix douce et musicale.

– Eh bien, je me lance. Je vais écrire un article, et si ça se passe bien, ils vont l'imprimer.

Elle me fait un grand sourire et je suis frappée de constater comme sa peau reste lisse pour son âge. Elle semble avoir plus de dix ans de moins. J'espère avoir hérité de ses gènes japonais.

– Oh Kayla, c'est merveilleux, je suis si heureuse pour toi !

– Ouais ?

– Oh oui. Regarde-toi. Tu irradies pratiquement. Je me demandais si tu retrouverais un jour cette passion.

Je fais la moue. J'ai toujours cru être une personne très vivante, passionnée. Est-ce que je me suis trompée à ce point ?

– Bon, dis-je en essayant de relativiser, enfin ça dépend si j'arrive à écrire assez bien. Habituellement, ils ne publient pas d'articles écrits par des gens qui ne font pas partie de la rédaction.

– Je me souviens des histoires que tu écrivais quand tu étais plus jeune, pour le journal du lycée.

– Oui, mais c'étaient juste des comptes-rendus de films, ou bien j'annonçais quel groupe allait jouer en ville le week-end suivant.

Elle secoue la tête en souriant toujours avec grâce et se remet à tricoter.

– Ça ne fait rien, ma chérie. J'ai lu tous tes articles et je savais que tu avais du talent. Je savais que tu y reviendrais un jour.

– Même si maintenant je suis vieille.

Elle se rembrunit un peu.

– Tu n'es pas vieille, Kayla. Moi, je suis vieille.

Je soupire.

– Je suis désolée... je ne voulais pas dire ça. C'est juste que je trouve qu'à mon âge, je devrais avoir choisi ma merd... mon truc. Ma vie devrait être sur des rails.

– Ta vie est sur les rails qu'elle doit emprunter. Ce n'est ni un concours ni une course. Ne te compare pas aux autres, compare-toi à celle que tu étais hier encore.

Ouais, mais comment expliquer que parfois je me sens pire que celle que j'étais la veille ? Comme si je prenais mon élan avant de faire marche arrière. Comme si je perdais du caractère au lieu d'en gagner ? Mais je ne veux pas embêter ma mère avec ça. J'essaie de ne pas m'embêter moi-même avec ce genre de pensées. Mais c'est juste que parfois elles vous tombent dessus sans prévenir.

– Je sais, je suppose qu'il n'est jamais trop tard, lui dis-je.

– Non, en effet. Rappelle-toi juste de rester ouverte. De saisir ta chance.

Je lui souris.

– Oh crois-moi, c'est ce que je fais.

Elle m'observe un moment. Elle semble discerner quelque chose en moi qui m'échappe.

– J'ai beaucoup aimé ton père, dit-elle pendant que ses aiguilles cliquettent l'une contre l'autre. (Cette phrase semble hors contexte.) Vraiment, vraiment beaucoup.

– Je le sais. Et lui aussi t'aimait beaucoup.

– Il m'aime toujours.

Elle me lance un sourire tellement doux et tellement triste à la fois.

– Même s'il est maintenant au paradis, j'ai encore de ses nouvelles de temps en temps. Je sais qu'il va bien.

Je sais qu'il m'attend.

Mes yeux se remplissent de larmes. Nous ne parlons pas beaucoup de mon père ensemble, peut-être parce que chaque fois qu'on mentionne son nom, mes larmes se mettent à couler. Pas celles de ma mère. Elle prend tout avec tant de grâce, même si je sais qu'elle est tellement triste et que sa moitié lui manque terriblement.

– Ne pleure pas, mon chou, dit-elle doucement en se penchant pour me prendre la main. Ça va bien, tu sais. Je te le dis juste parce que je ne veux pas que tu aies peur de l'amour.

– Je n'ai pas peur de l'amour, je lui réponds sur la défensive, en essuyant une larme.

– Ça fait déjà plusieurs années depuis Kyle, répond-elle avec un léger sourire.

Putain de Kyle. Pourquoi le met-elle sur le tapis ? Kyle, c'est mon ex. Nous avons commencé à sortir ensemble à la fac, et nous sommes restés ensemble longtemps après. Mais ça n'a pas marché entre nous. Il n'y avait rien qui clochait chez Kyle, c'est juste que... je ne sais pas, je suppose que je me suis lassée. Mais ce n'était pas parce que j'avais peur de l'amour. Il n'était pas celui que je voulais, c'est tout.

Je la rassure :

– Je suis heureuse, Maman. J'aimais Kyle, mais ce n'était pas le bon, c'est tout.

– Oh, je le sais bien. Tu as fait ce qu'il fallait. Mais quand tu rencontreras le bon, je ne voudrais pas que tu partes en courant. Je ne veux pas que tu aies peur. Il faut se battre pour l'amour.

J'écarquille les yeux.

– Encore une fois, Maman, je n'ai pas peur de l'amour. C'est simplement que je préfère m'amuser et faire l'amour.

Elle me regarde fixement.

– Bien. J'essaie simplement de dire que bien que j'aime ton père et que je ne serai plus jamais la même sans lui, le mal l'emporte sur le bien. Même si j'avais su que j'allais le perdre, je serais quand même tombée amoureuse. Je ne regrette rien. Je veux que tu saches, que tu réalises que même si tu perds un amour, il n'est jamais vraiment parti. Il reste en toi pour toujours. L'amour vaut la peine de prendre tous les risques.

Je soupire, je sens un grand poids sur ma poitrine.

– Ok, ok, dis-je sans savoir très bien quoi ajouter d'autre.

Je sais ce que pense ma mère en me voyant toujours seule depuis que j'ai quitté Kyle. Mais je le jure, je n'ai pas peur de l'amour. Il n'y a personne qui soit fait pour moi, et j'ai fait la paix à ce sujet. S'il n'existe pas d'homme à qui vous puissiez offrir votre cœur, eh bien... offrez-lui votre sexe. Bien sûr, je ne fais pas ça non plus en ce moment. C'est peut-être pour ça que je me pose tellement de questions sur la vie et que je suis si frustrée.

Je quitte ma mère et je retourne en ville, en repensant à ce qu'elle m'a dit. Elle m'a dit de ne pas avoir peur de l'amour. Ça me sidère qu'elle puisse me dire ça. Elle dit qu'elle ne sera plus jamais la même sans mon père... Comment ne pas en avoir peur ? Comment peut-on continuer à vivre avec ce manque, en croyant en l'amour, même quand on l'a perdu ? La quantité de foi et d'espoir que ça nécessite est gigantesque.

La nuit suivante, je n'arrive pas à fermer l'œil. Pas uniquement à cause de ce que ma mère m'a dit. Ce sont mes nerfs. Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai été aussi nerveuse. Je ne suis jamais nerveuse.

Et pourtant, me voilà excitée comme une puce à force de penser à l'interview du lendemain. Je ressens une tension tout à fait inhabituelle. Je me réveille toujours aussi stressée. Je pars au boulot avec l'impression d'être une pile électrique. Je reste dans cet état jusqu'au déjeuner, et ça augmente encore, comme si j'allais sauter sur tout ce qui bouge autour de moi.

Je dois reconnaître que toute cette excitation pour un truc aussi simple est toxique. Je décide de rester positive. Je vais me mettre cet homme dans la poche. Ça sera la meilleure interview de ma vie. Bon, enfin pour l'instant, c'est la seule de ma vie.

J'attrape mon sac à main et je vais vérifier ma tenue aux toilettes. Je porte des jeans skinny Capri noirs zébrés et un haut en soie qui laisse à peine deviner mes petits seins. Aujourd'hui, mes cheveux sont détachés, longs et bouclés, et tellement brillants qu'on dirait un bain d'huile. (J'ai bien fait ce matin de me mettre un sérum de brillance.) Mon père était islandais (c'est là que mes parents se sont rencontrés) et si j'ai hérité de la chevelure noire et épaisse de ma mère, j'ai pris de lui cette texture ondulée qui frise encore plus quand il fait humide.

J'ai l'air... respectable. Peut-être même sexy, surtout si je rejette mes cheveux derrière mes épaules et que je me mets un peu de gloss sur les lèvres. J'espère qu'il va me prendre au sérieux et qu'il va avoir envie de moi, les deux à la fois. Je parais quelques petits détails de dernière minute, j'ignore les textos de Steph, Nicola et Bram qui me souhaitent tous bonne chance (et du coup font de la chose un truc bien plus important que ça n'est réellement), et je me fraye un chemin en traversant les rails du tramway vers le bâtiment du ferry.

Le café Blue Bottle est une institution de San Francisco, une sorte d'ancre hipster, et comme je m'en doutais, il y a une énorme file d'attente qui serpente dans le hall. Le café a un nombre limité de places assises, mais j'avais espéré qu'après avoir acheté nos cafés, nous aurions pu aller nous installer dehors pour regarder les ferries et le Bay Bridge. Je veux dire, nous aurions pu faire semblant de regarder les ferries, parce qu'en fait, cachée derrière mes lunettes de soleil, je l'aurais maté, lui.

Mais malgré tous mes efforts, je ne vois Lachlan nulle part.

Je récupère mon téléphone au fond de mon sac et je vérifie, mais rien n'apparaît, à part mon fond d'écran Orphan Black. J'intègre la queue en espérant qu'il ne m'a pas posé un lapin.

Je suis presque arrivée à la caisse, cinq minutes se sont écoulées et j'ai envie d'embrocher tout le monde dans cette queue, quand je sens soudain une présence.

– Kayla ?

Un simple mot rocailleux, imbibé de whisky, et je me sens à nouveau un simple objet.
Joue-la cool, joue-la cool.

Je me tourne vers lui et je lève les yeux. Je les lève encore. Et je lui offre mon plus beau sourire, un peu surprise que ma langue ne se mette pas à pendre.

– Oh, salut ! Lachlan, n'est-ce pas ? dis-je d'un air bien trop enthousiaste.

Il fronce les sourcils. Visiblement, il n'apprécie pas mon énorme maladresse.

– Euh, ouais. Désolé d'être en retard. Je me suis un peu perdu.

Je sais que je devrais détourner le regard. Et dire autre chose. Peut-être : « Pas de problème, qu'est-ce que tu veux boire ? »

Mais je ne peux pas. Cet homme me rend muette. Je suis comme de la jelly, de la pâte à modeler, ou plein d'autres matières très malléables. Je suis tout, sauf Kayla Moore, quand je suis en présence de Lachlan McGregor.

Alors, je le dévisage. Des jeans noirs bien coupés, une chemise en flanelle gris anthracite qui à l'air tellement confortable qu'on pourrait dormir avec et qui met en valeur la largeur de son torse et de ses épaules. Dans la lumière naturelle du bâtiment des ferries, ces yeux sont plus clairs, ils tirent plus vers le gris-vert, comme la baie de San Francisco. Plus il fronce les sourcils en creusant de profonds sillons de part et d'autre de son nez, plus j'aime ça. J'ai l'impression qu'il m'examine aussi. Qu'il me scrute. Et il a l'air dur. Dangereux. Je veux qu'il me livre tous ses secrets.

– Mademoiselle ?

J'entends à peine les mots prononcés derrière mon dos. Lachlan regarde par-dessus mon épaule et me fait un signe de tête.

– C'est toi qu'on appelle, dit-il avec son accent à couper au couteau.

– Oh ? je demande timidement.

Il se retourne vers la fille au bar.

– C'est ton tour.

D'accord. C'est ça. Je souris à nouveau et je me rends compte que j'ai l'air totalement débile.

Je me tourne vers la barmaid et je commande rapidement un latte au lait d'amande.

– Tu veux quoi ?

– Un thé, noir, s'il te plaît.

Je le taquine :

– Oh, du thé noir ! Tu vis dangereusement.

Il ne me sourit pas, il se contente de me regarder, sourcils froncés, comme si j'étais trop conne pour avoir le droit de vivre.

Est-ce que ce n'est pas formidable, tout ça ?

Je dois me rappeler que je ne suis pas là pour faire craquer Lachlan, pour être sexy, mignonne ou quoi que ce soit que je suis habituellement. Je suis ici pour faire un papier sur l'œuvre de charité débile de Bram. Je maudis encore une fois cet Écossais.

Je paie et je me mets sur le côté pour attendre nos boissons.

Lachlan fouille dans sa poche de jean et en sort deux billets d'un dollar tout froissés, qu'il me tend.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est pour le thé, répond-il en grommelant.

– Merci, mais ne t'inquiète pas, c'est pour moi.

Il grogne quelque chose, puis il se penche vers le bar et enfourne les deux billets dans le pot à pourboires, sous les remerciements chaleureux de la barmaid débordée.

Heureusement, il récupère son thé très vite, et mon latte arrive peu après, du coup nous n'avons pas besoin de rester debout comme des empotés pendant que je me demande quoi lui dire.

J'ai passé toute la matinée à faire le tour des questions que j'allais lui poser, mais maintenant qu'il est là devant moi, je me rappelle à peine où je travaille.

– Alors, lui dis-je en regrettant de ne pas avoir tapé mes questions dans mon iPhone au lieu de les avoir notées sur un bloc que j'ai oublié au bureau, bien entendu.

– Tu veux faire un tour dehors ?

Il hoche la tête en prenant une petite gorgée de thé et en regardant partout sauf dans ma direction.

Je m'éclaircis la voix et nous sortons du café en passant devant d'autres boutiques. C'est un bon endroit pour rencontrer quelqu'un que vous ne connaissez pas, il y a beaucoup de choses à regarder.

Mais, bien entendu, j'ai envie de le regarder lui, même si je me rends bien compte qu'il n'apprécie pas beaucoup que j'aie les yeux rivés sur lui en permanence. C'est difficile de marcher aux côtés d'un tel homme. Je me sens toute petite.

– Tu as déjà donné des interviews ? je lui demande.

Il me lance un regard en coin :

– Et toi ?

Je grimace, je me sens toute penaude.

– Euh, eh bien, pas vraiment. C'est mon premier. Je veux dire officiellement. En fac, j'ai écrit pour le journal universitaire, mais c'était il y a un bon bout de temps.

Il hoche la tête et prends une autre petite gorgée de thé.

– C'est ce que Bram m'a dit.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

– Que ça pourrait lui faire un peu de publicité.

– Lui ? Est-ce que tu n’es pas autant partie prenante que lui dans cette histoire ?

Lachlan hausse les épaules.

– Pas vraiment. Je lui ai juste donné un coup de main.

Nous arrivons à la porte qui donne sur l’extérieur et il me la tient.

Au moins, il n’a pas oublié ses bonnes manières.

– Merci !

En réponse, il fait un bruit dédaigneux.

L’air extérieur est merveilleusement frais et semble m’éclaircir les idées. Le soleil brille avec une force dont nous n’avons pas l’habitude en cette période de l’année.

– Bon, revenons-en à toi. As-tu donné beaucoup d’interviews ? Je veux dire, je ne sais pas, tu dois avoir l’habitude avec le rugby. Les joueurs de rugby sont très célèbres chez toi, non ?

Nouveau hochement de tête.

– J’en ai fait un certain nombre.

Nous nous arrêtons sur la rampe qui surplombe les ferries pour regarder les mouettes qui tournent au-dessus de nos têtes, et je me demande si je ne devrais pas commencer à prendre des notes. Mais il ne m’a pas encore donné de vraies infos.

– Tu joues dans quelle équipe de rugby en Écosse ? On m’a dit que tu avais fait partie de l’équipe nationale pour la Coupe du monde.

– Je joue à Édimbourg et j’ai participé aux deux dernières Coupes du monde.

Je lui demande, pleine d’espoir :

– Tu as gagné ?

Il tourne la tête vers moi et la secoue imperceptiblement. J’ai l’impression qu’il a l’air presque amusé.

– Non.

– Aïe, ça craint, dis-je parce que je ne sais pas trop quoi dire.

Il hausse les épaules, s’appuie contre la rampe et regarde au loin. La brise ébouriffe légèrement ses cheveux, ses mèches brun-doré brillent au soleil. Je fais comme lui, je me penche sur la rampe à ses côtés. Mes bras ont l’air de brindilles à côté des siens. Ses manches roulées laissent voir ses avant-bras. Je jette un coup d’œil à ses tatouages, des mots et des dessins, et quand je lève les yeux, il me fait baisser la tête à nouveau. Je ne suis pas sûre qu’il se rende compte à quel point son regard est intense. Je dois prendre sur moi pour détourner le regard. Je parviens à lui demander :

– Est-ce que tes tatouages racontent quelque chose ?

Il continue à regarder au loin, complètement indéchiffrable. Puis il regarde son bras et le replie gracieusement.

– Tout raconte une histoire.

Maintenant, c'est moi qui me tourne pour regarder.

– Ça ne t'ennuie pas de développer ?

– Mes tatouages ont quelque chose à voir avec l'article ?

– Peut-être, je lui réponds, en commençant à me sentir un peu frustrée devant la gêne qu'il semble ressentir. Mais il ne développe pas plus.

– Au fait, comment c'était la fête sans pantalon ? demande-t-il, en bougeant de façon à être en face de moi.

– Quoi ?

Il me dévisage de haut en bas.

– La première fois que je t'ai vue, tu portais un tee-shirt où il était écrit « C'est pas la fête du slip ».

Il plaisante, ou quoi ? Je me mets à le dévisager, exactement comme lui me dévisage. Alors, sa bouche, sa bouche splendide, sa bouche tellement pulpeuse se tord imperceptiblement. C'est très subtil, mais c'est la chose la plus proche d'un sourire que je lui ai jamais vu faire.

– Les slips sont généralement une perte de temps. La seule raison pour laquelle j'en porte en ce moment, c'est parce que mon boulot attend de moi une attitude professionnelle, je lui explique, l'air de ne pas y toucher.

– Comment peuvent-ils savoir que tu en portes ou pas ? demande-t-il en baissant les yeux pour regarder mon cul.

Je suis à la fois flattée et gênée, je me renfrogne.

– Hein ?

– Oh, dit-il en relevant la tête. Au Royaume-Uni, ce mot veut dire sous-vêtements. Je croyais que tu étais prédisposée à ça.

– Non, non. Enfin oui. Je veux dire les sous-vêtements sont bien une perte de temps. Mais le tee-shirt parlait de... de toute façon, ça n'a pas d'importance.

– Je suis d'accord, dit-il.

– Avec quoi ?

– Les slips sont une perte de temps.

Je me mets à gamberger. Je l'imagine sans pantalon et sans slip. J'essaie de garder les yeux sur le haut de son corps, au lieu de chercher la protubérance de son pénis pour m'imaginer de quoi Lachlan a l'air tout nu.

– Bien sûr, poursuit-il, mieux vaut en porter pendant un match. Tu serais surprise de voir le nombre de fois où on te baisse ton short pendant un tacle.

– Les autres te baissent ton short ?

J'ai subitement en tête une suite d'images qui le montrent portant un petit short serré que d'autres hommes s'acharnent à lui enlever.

Il me regarde :

– Tu as déjà assisté à un match de rugby ?

– Non. Mais si tu portes un short et que les autres joueurs essaient de te l'arracher en permanence, je vais m'y mettre.

– Tu regardes d'autres sports ?

Je réfléchis.

– Je regarde le base-ball. Seulement quand les Giants jouent. Mais en général non. Je ne crois pas que ce soit bon pour mon cœur. J'ai tendance à m'énerver facilement. Je suis connue pour balancer tout ce que je trouve autour de moi.

– Tu serais parfaite en Écosse, alors. Nous sommes de vrais passionnés quand il s'agit de nos équipes. Passionnés et un peu dingues.

– Tu me considères comme un peu dingue ?

– Nous le sommes tous un peu, non ?

Je hoche la tête. Il marque un point.

– Ouais. Je ne suis définitivement pas normale.

– En effet.

Je lui jette un regard brusque, sans vraiment savoir si je dois être offensée ou pas.

– Hé.

Ça n'a pas l'air de l'inquiéter.

– Bram dit que tu es vraiment zinzin.

Bien sûr, Bram dit ça. Mais tu sais ton cousin est une vraie merde.

– Il a dit que tu avais encore treize ans et que tu allais sur tes trente.

À nouveau, ses lèvres frisent légèrement, dans un semblant de sourire. Eh bien, je suis contente que ça le fasse marrer.

– J'ai trente ans, dis-je avec une certaine amertume. C'est lui qui agit comme un môme. Pareil pour Linden. Tes deux cousins ont arrêté de grandir.

– Je ne peux pas le nier.

– Mais ils ne sont pas vraiment tes cousins, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous êtes si différents.

Tout à coup, l'air entre nous devient plus vif. Une ride se creuse entre ses sourcils, et son regard se fait plus fixe.

– Ils ne sont pas vraiment mes cousins ?

Son ton est glacé.

Oh merde. J'ai l'impression d'avoir dit ce qu'il ne fallait pas.

– Hum, tu as été adopté, n'est-ce pas ?

Sa mâchoire se crispe à tel point que je me demande s'il était même au courant. Putain, est-ce que j'ai tout fait foirer définitivement ? Un ange passe. J'ai l'impression que

ça dure des siècles. Le silence est mortel.

Puis il dit :

– Oui, j’ai été adopté.

Comment je fais, maintenant ? Qu’est-ce que je dis ?

– Désolée.

Je pose la main sur son avant-bras et je sens la chaleur de sa peau. Il regarde ma main, je la retire aussitôt.

– Je ne voulais pas être indiscreète.

– Mmmm, marmonne-t-il, et il détourne le regard.

Il se tient très droit, les muscles tendus. Je l’ai énervé. Pourquoi est-ce que je me débrouille toujours pour énerver les autres ?

– Désolée, dis-je à nouveau, quasiment impuissante.

Il se racle la gorge et vide son thé. Il doit être encore bouillant, mais il ne tressaille même pas.

– Écoute, il faut que j’y aille. J’espère que tu as eu ce que tu voulais. Je suis sûr que Bram est prêt à te parler de son projet.

Merde. Merde. Merde. Merde. Il ne peut pas partir maintenant ! On n’a pas du tout parlé du projet. Putain, mais qu’est-ce que je vais bien pouvoir écrire ?

Je balbutie :

– Euh, euh, peut-être qu’on pourrait se rencontrer à nouveau, quand tu auras plus de temps ? Je me sens mal, je ne t’ai encore rien demandé d’important.

Il se relève en hochant la tête et en évitant mon regard.

– Je te verrai plus tard, ouais.

Et il s’en va. Je reste là, comme une imbécile, à regarder son cul musclé disparaître au loin.

Kayla, tu es une vraie idiote, dis-je à voix haute.

Un passant me jette un regard inquiet. Je soupire et je m’appuie contre la rampe, en baissant les yeux vers la surface de l’eau mouvante. Bram ne plaisantait pas quand il m’a dit que je ne devais pas lui poser de questions trop personnelles. Et je suppose que l’adoption en est une. C’est vraiment con, parce que j’avais l’impression que nous avions finalement un bon rapport. Obtenir qu’il me donne des réponses, c’était comme réussir à faire saigner une pierre, et j’ai bien cru que j’allais réussir à briser la carapace.

Et bien entendu, il a fallu que je fasse tout foirer, comme d’habitude. Peut-être que s’il n’avait pas été aussi beau garçon, j’aurais un peu plus réfléchi.

Je sors mon téléphone et j’envoie un texto à Bram.

Ça ne s’est pas très bien passé.

Je tape et j’appuie sur « envoi ».

Il répond quasi instantanément.

Je m'en doutais. Que s'est-il passé ?

J'ai posé la mauvaise question et il s'est fermé comme une huître.

Qu'est-ce que tu lui as demandé ?

Je grommelle tout en tapant :

J'ai mentionné le fait qu'il était un enfant adopté. Je pense que ça ne lui a pas plu.

La réponse de Bram n'arrive pas tout de suite. Je vois les points qui clignotent sur mon écran pendant qu'il écrit, et je sais qu'il est furax. Finalement ça arrive :

C'était stupide de ta part. Je suppose qu'il a ravalé tout ce qu'il comptait te raconter. C'est sans doute mieux comme ça.

Habituellement, je m'en fiche, mais après tout ce qui s'est passé, je me sens étonnamment fragile.

Ouais, j'ai foiré. Désolée. Mais je vais écrire ce que je peux. Je viendrai peut-être te poser quelques questions.

Pas de problème.

Mais ça ne veut pas dire que je ne dois pas m'en faire.

Je prends une profonde inspiration et je retourne à mon bureau, où je m'assieds et je fais semblant de me concentrer sur mon vrai boulot pour le reste de la journée.

CHAPITRE 4

Lachlan

Je déteste les interviews. Je veux dire, je les méprise vraiment. Alors, quand Bram m'a dit que la copine de sa nana allait me contacter pour m'interviewer pour je ne sais quel *San Francisco Weekly magazine*, je lui ai tout de suite dit non.

Comprenez-moi bien. Je veux l'aider. Après tout, je suis venu jusqu'ici n'est-ce pas ? Je le soutiens du mieux que je peux, je mets de l'argent dans son projet. J'ai toujours eu un faible pour les œuvres philanthropiques et, bien que je n'aie pas vu mon cousin pendant des années, j'ai également un faible pour la famille.

Mais les interviews, c'est tout autre chose. Il n'y a rien de pire que de devoir parler de soi-même, surtout à quelqu'un qui va déformer vos propos. J'ai si souvent été qualifié de difficile ou de caractériel dans des articles ou des interviews que j'ai décidé de ne plus en accorder. Il s'agissait moins de sport que de détails sordides qu'ils pouvaient déterrer à mon propos, et je ne suis pas bon à ce jeu-là. Or le problème, c'est qu'ils peuvent trouver plein de choses sur moi. Pas forcément des choses dont j'ai honte, mais des choses qui ne regardent que moi. Le respect de la vie privée est un droit pour chacun de nous et, de nos jours, tout le monde pense pouvoir avoir le droit d'y entrer par effraction. Et qu'est-ce que ça peut faire que je joue dans l'équipe d'Édimbourg ? Est-ce que ça donne le droit au public de connaître ma vie privée ? Non, pas du tout.

Mais Bram est très persuasif. Il m'a dit que cet article pourrait l'aider à rassembler les fonds qui lui manquent encore. Puis il m'a expliqué que cette fille, Kayla, essaie de devenir journaliste. Que donc, elle ne serait pas comme tous les autres que j'ai eu à subir jusqu'à présent.

Il avait raison là-dessus. Cette fille est vraiment larguée. Et elle est sexy, même si on aurait dit qu'elle venait de tomber du lit la première fois que je l'ai rencontrée. Mais plus

encore, elle m'a donné l'impression d'être un train lancé à grande vitesse, sur le point d'exploser. Pas vraiment une pro du journalisme. Alors, en pensant à ça, j'ai fini par dire oui. Qu'elle m'interviewe, si Bram pense que ça peut lui être utile.

Bien sûr, il m'a raconté un ou deux trucs au sujet de Kayla. Premièrement, qu'elle est une vraie mangeuse d'hommes et que si je ne fais pas gaffe, elle va me sauter dessus comme la vérole sur le bas clergé. Deuxièmement, qu'elle n'a aucun filtre, qu'elle est capable de dire exactement ce qu'il ne faut pas et que je ne dois pas m'en faire si ça arrive.

Bon, elle ne m'a pas sauté dessus. Je ne peux pas dire que cela m'a déçu, parce que quand vous êtes habitué depuis des années à ce que les femmes se jettent à votre cou, la nouveauté perd vite de son intérêt. Bien qu'elle ne m'ait pas touché, ses yeux m'ont détaillé de haut en bas comme si elle explorait une terre inconnue.

Mais ce qu'elle a fait, c'est qu'elle a sorti un truc incroyablement débile. Peut-être que débile est un terme un peu fort, mais la mention de mon adoption est vraiment sortie de nulle part. Je sais qu'elle l'a immédiatement regretté, son visage s'est empourpré et j'ai lu clairement de l'embarras dans ses yeux, j'aurais probablement dû être plus sympa.

Mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Je n'ai pas honte une seconde que l'oncle et la tante de Bram et Linden m'aient adopté à l'adolescence. Simplement, je n'aime pas qu'une fille que je connais à peine soit au courant. Ce n'est pas comme si je l'avais clamé sur tous les toits et ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Je me suis demandé ce qu'elle savait d'autre. J'ai eu l'impression que, où que j'aille, mon passé me rattrapait toujours.

Je l'ai donc rembarée. Je ne serais pas étonné qu'elle me décrive comme « difficile » dans son article, si jamais elle l'écrit quand même. Je ne suis pas vraiment le genre de type à qui vous avez envie de faire un don, même si j'ai travaillé dur pour changer.

Après l'avoir quittée sur le front de mer, je suis rentré directement à l'appartement que je loue. J'ai résisté à la tentation de l'alcool, j'ai enfilé un short et des baskets et je suis parti faire un jogging autour de Central Basin jusqu'à ce que la brume océanique et l'épuisement aient calmé mes nerfs.

De retour à mon appart', cet espace froid et exigü si différent de mon vrai chez-moi m'a fait replonger dans la déprime. Maintenant, je me sens vraiment mal. Je revois sans cesse les yeux noirs de Kayla pleins d'humiliation, ses épaules qui s'effondrent quand je lui ai dit au revoir d'un signe de tête. Je ne connais pas cette fille, mais quelque chose chez elle, peut-être son culot ou son enthousiasme, me font regretter d'avoir agi comme un con avec elle.

Je fixe mon téléphone et je me demande si je ne vais pas lui envoyer un SMS, pour m'excuser. Au moins, cela apaiserait mon sentiment de culpabilité. Mais j'ai trop de fierté pour ça. À la place, j'envoie un texto à Bram.

Je crois que j'ai été salaud avec ta copine.

Il répond :

Ne t'en fais pas. Elle est plus forte qu'elle en a l'air.

Elle t'a dit quelque chose ?

Elle a tout le temps quelque chose à redire. Tu veux passer au Lion ce soir ?

Une partie de moi a envie de dire oui. Surtout si Kayla y est, comme ça je pourrai m'excuser de vive voix. Mais je suis dans une humeur que je connais bien. Je ne dois pas entrer dans un bar, sinon je risque fort de trop boire et de provoquer une bagarre, et c'est vraiment la dernière chose dont j'ai besoin en ce moment.

La vérité, c'est que je compte les jours avant mon retour à la maison. Il en reste encore quatorze. Ma blessure au talon d'Achille est parfaitement guérie, et on m'attend à Édimbourg mi-août pour reprendre l'entraînement avec l'équipe. Je ne serai pas tout de suite réintégré, je ne suis pas assez souvent resté sur la touche pour me reposer, mais c'est un début. C'est assez pathétique de me rendre compte à quel point ce sport contrôle ma vie, à quel point je suis passionné et combien je suis perdu sans ça. Le fait que j'arrive bientôt à la fin de ma carrière compte aussi, et j'essaie de ne pas trop y penser. Et puis, bien sûr, il y a Lionel qui me manque terriblement. Et tous ceux qui bossent pour moi au sein de l'organisation, mon frère Brigs, mon pote Amara, mon coéquipier Thierry. Même si, ces derniers temps, j'avais l'impression que ma vie avait des ratés, qu'il me manquait quelque chose, venir ici m'a fait réaliser que c'est en Écosse que je suis chez moi. Même si en rentrant, je continue à me sentir oppressé par ce vide qui s'insinue en moi quand je suis allongé dans mon lit, dans le noir, et que j'aimerais bien ne pas ressentir ce besoin d'autre chose. Finalement, je sais que je suis quand même chez moi.

J'envoie un SMS à Bram pour lui dire que je passerai une autre fois, et je m'installe devant la télé. Je me tape quelques émissions US débiles et la moitié d'un match de baseball avant que la curiosité ne reprenne le dessus. Je saisis mon iPhone et je me retrouve à chercher le Facebook de Kayla. J'ai à peine un compte Facebook, et tout y est verrouillé et privé, mais je ne peux m'empêcher de chercher à en savoir plus à son sujet. Je suis tout à fait conscient que j'agis comme un vrai fouille-merde, je ne sais pas vraiment pourquoi je fais ça, et pourtant je le fais.

Je ne peux pas ajouter Kayla au nombre de mes amis, ce serait bizarre et inutile, alors je vais sur la page de Nicola et je cherche, parmi ses photos, celles où il y a Kayla.

Je dois reconnaître que, malgré son comportement grossier, c'est une fille superbe. Des yeux noirs et farouches, de longs cheveux dignes d'une pub pour shampooing, et juste ce qu'il faut de taches de rousseur pour la faire paraître toute jeune et innocente, bien que je sache pertinemment qu'elle ne l'est pas. Elle a ce petit air sûr d'elle qui est toujours un plus. Ça se voit à sa façon de sourire, libre et sauvage. Sans inhibitions. Elle est vraiment canon.

Mais je ne m'intéresse pas à elle autrement que par curiosité. Elle n'est pas mon type. Bien entendu, les filles splendides, c'est super pour tirer son coup, mais en dehors de ça, elles sont généralement sans intérêt. Elles sont superficielles, vaines, insipides. Et quand elles découvrent qui je suis vraiment, que je ne suis pas qu'un joueur de rugby... elles ont tendance à fuir à toute vitesse.

Elles fuient à chaque fois.

Croyez-moi, je les ai vues, je les ai toutes fréquentées. Mais je ne suis pas comme Bram, je n'en suis pas fier. La vérité vraie, c'est qu'au bout d'un moment, être un tombeur, ça devient fatigant. J'ai trente-deux ans et j'ai passé l'âge de terminer mes nuits avec la première qui se jette à mon cou. En ce qui concerne les relations humaines, eh bien, je ne suis pas du genre à chercher la promiscuité. Je ne suis pas fait pour ça. La solitude me convient depuis toujours, et je ne suis pas prêt à changer.

Voilà pourquoi ça me pèse tant d'avoir dû sortir plusieurs fois avec Justine. C'est une fille bien, et plutôt jolie. Nos conversations ont été agréables, et pour l'instant elle se contente d'un simple baiser de bonne nuit. Mais je me sens assez mal de la mener en bateau.

Encore une fois, c'est une idée de Bram. Le père de Justine est plein aux as, et il est connu pour avoir investi beaucoup d'argent en ville. Bram espère que si nous arrivons à la séduire, elle parlera de nous à son père, et que, bam ! nous aurons ensuite assez d'argent pour continuer.

Mais maintenant que Bram est avec Nicola pour le meilleur (tant mieux, parce que je ne supportais plus de l'entendre se languir pour elle), tout retombe sur moi. Je dois faire beaucoup plus que ce qui était convenu entre nous avant que j'arrive.

Et je me rends bien compte que Justine n'est pas dupe. Du moins, je l'espère. Je ne la drague pas vraiment, d'ailleurs ça fait bien longtemps que je n'ai plus dragué personne.

Comme si elle pouvait lire dans mes pensées, mon téléphone s'allume soudain sur un message de Justine.

Tu fais quoi ce soir ?

Je plonge la main dans mes cheveux en soupirant. Je me dis que ça sera toujours mieux que de rester à reluquer des photos de Kayla en rêvant de rentrer à la maison. Peut-être que sortir et penser à autre chose me ferait du bien.

Je lui renvoie :

Rien de spécial, et toi ?

Sa réponse est immédiate, comme si elle l'avait déjà tapée.

Ils ont ouvert un nouveau restaurant sur Grant. Je me demandais si tu avais envie de venir y manger un morceau ?

Je me vautre dans le canapé en regardant fixement mon téléphone pendant un moment. D'un certain point de vue, pour moi ça ressemble à répondre à une interview. En plus, ce n'est pas mon projet, c'est celui de Bram. Moi, j'ai mes propres projets qui m'attendent à la maison, pour lesquels je bosse comme un fou, pour lesquels je sais ce qu'il convient de faire.

Pourtant, je fixe un rendez-vous à Justine et je me prépare en enfilant une chemise noire et un pantalon gris à la place de mes habituels jeans et tee-shirt.

Un quart d'heure plus tard, je saute d'un taxi devant un restaurant qui s'appelle Salt Air. Il y a une queue de gens hyper-branchés devant, c'est exactement le genre de truc que je déteste, le genre de gens qui me mettent mal à l'aise. Cette façon de juger les autres. Toute cette suffisance.

Donnez-moi un bon vieux pub rempli d'odeur de bière plutôt que cette merde chichiteuse lancée certainement sur Instagram.

– Lachlan !

Je me retourne pour voir Justine s'avancer vers moi. Comme d'habitude, elle est habillée de façon impressionnante. Sa petite robe rouge toute simple souligne ses courbes filiformes. Ses cheveux bruns sont relevés en chignon pour mettre en valeur ses hautes pommettes. Je suis un gentleman, donc je lui offre mon bras et je lui dis tout simplement :

– Tu es très belle.

Elle le prend et me lance un sourire timide.

– Tu sais, c'est la troisième fois que nous sortons ensemble, et c'est la chose la plus gentille que tu m'aies dite jusqu'à présent.

Je hoche la tête en serrant les lèvres avant de répondre :

– Je le dis comme je le pense.

Nous ne faisons pas la queue. Nous allons directement voir le maître d'hôtel qui nous installe sur-le-champ. Justine a vraiment le bras long !

Nous sommes assis à une table à l'écart, éclairée à la lueur des bougies. Bien que l'ambiance générale du restaurant soit industrielle et minimaliste, il est indéniable que c'est romantique. Du moins est-ce censé l'être. Pendant que nous regardons le menu et commandons du vin, je me rends bien compte que c'est ce que voulait Justine. Elle me lance des coups d'œil enflammés par-dessus sa carte et passe et repasse son pied le long de ma jambe. Bien qu'elle soit toujours très discrète, je n'ai plus aucun doute sur ses intentions.

– Tu as passé une bonne journée ? me demande-t-elle.

– Très bonne, je lui réponds en me décidant pour le faux-filet, bien qu'il soit servi avec une sauce verte sud-africaine très bizarre.

– Tu sais, Lachlan, dit-elle en faisant tourner son verre de syrah, je ne sais vraiment rien sur toi.

Je lui lance un regard en fronçant les sourcils :

– Il n’y a pas grand-chose à savoir.

– Non ? C’est difficile à dire. Tu ne parles pas beaucoup. Tu es très silencieux.

Il n’y a rien que je déteste plus entendre. Je me recule sur ma chaise et je la regarde fixement un moment.

– Je ne parle que quand j’ai quelque chose à dire.

Elle me rend mon regard jusqu’à ce que je sente qu’elle est mal à l’aise. Elle détourne les yeux et me fait son grand sourire éclatant.

– C’est une chance que j’aime les durs peu bavards.

J’ai déjà entendu ça. Elles le disent toutes. Aucune ne le pense vraiment.

– Mais toi, tu sais plein de choses sur moi, poursuit-elle.

C’est parce que tu ne t’arrêtes jamais de parler.

– Parle-moi de ton enfance, dit-elle innocemment. De ton passé.

Un goût d’amertume emplit ma bouche. Je prends une petite gorgée de vin et une profonde inspiration. Je ne peux m’empêcher de lui lancer un regard noir.

– Mon passé n’appartient qu’à moi, dis-je d’une voix plus dure que ce que je voudrais.

Elle est prise de court. Elle baisse les yeux sur ses mains.

– Oh !

– C’est ce que je dis toujours, j’ajoute rapidement, en me rappelant qu’un peu plus tôt dans la journée j’ai été dur avec Kayla, alors qu’elle non plus ne me voulait aucun mal. L’avenir est un sujet bien plus intéressant, tu ne trouves pas ?

Maintenant, elle sourit timidement en repoussant une mèche de ses cheveux. Je sais qu’elle croit que je parle de notre avenir commun, mais ce n’est pas le cas. Du coup, je lui parle de Bram, de son projet d’habitations à loyers modérés et de mes espoirs de pouvoir améliorer le futur de beaucoup de gens.

Ça à l’air de marcher. Pour une fois, elle semble m’écouter, peut-être parce que, pour une fois, je parle vrai. Peut-être que si j’avais parlé comme ça dès notre premier rendez-vous, il n’y aurait pas eu besoin d’en avoir trois.

Quand nous avons fini nos desserts, Justine me dit :

– Je vais te dire, lundi prochain va avoir lieu un grand cocktail. Mon père sera présent. Je vais te le présenter, peut-être pourra-t-il t’aider pour les appartements. Parfois, il se sent... c’est quoi le mot déjà ?

– Philanthrope, je suggère.

– C’est ça.

Je me demande si elle sait ce que signifie ce mot.

– Ça te dirait ?

Je lui souris.

– Bien sûr !

Bien que ce genre de cocktail mondain soit encore un truc qui me hérissé, je sais que ça serait débile de rater cette occasion.

Pas alors que nous sommes si proches du but.

Plus tard dans la nuit, une limousine la dépose à son appartement qui domine la baie. Mais à la façon dont elle s'appuie sur moi à l'arrière, dont sa main monte et descend le long de ma cuisse, je ne suis pas surpris qu'elle me propose un dernier verre. Je suis tenté d'accepter. Je n'ai pas fait l'amour depuis longtemps et ça me démange de lâcher un peu la vapeur.

Mais mes principes me retiennent. Et avec tout ce qui est prévu lundi prochain, la chance de peut-être réussir à convaincre le gros investisseur qui nous manque, passer à l'étape suivante n'est peut-être pas indispensable. En fait, cela compliquerait sans doute les choses, et je n'ai aucune envie de ça avant de quitter cette ville.

En m'endormant, je ne pense pas à Justine, mais à Kayla. J'ai vu comment en m'ouvrant un peu, en abandonnant mon air bourru et en essayant d'être un peu plus sociable, j'étais arrivé à mes fins.

Si je revois Kayla, j'essaierai que ça se passe autrement.

CHAPITRE 5

Kayla

Je passe tout le reste de la journée à écrire l'article. C'est super-dur. Entre la visite à ma mère, le dîner avec mon frère Toysho et son compagnon Sean, plus ma leçon d'escrime hebdomadaire et mon boulot, il ne me reste plus beaucoup de temps. Dieu merci, en ce moment je ne sors avec personne, parce que le sexe prend toujours le pas sur le travail. Pas étonnant que tous les journalistes que je connais soient célibataires.

De toute façon, cet article ça craint. Je le sais. Et je sais que si j'étais une meilleure écrivaine, je trouverais sans doute le moyen d'y introduire un peu de magie. Mais je manque de pratique et Lachlan ne m'a rien raconté.

C'est vrai que c'est moi qui ai passé trop de temps à le reluquer et pas assez à lui poser les questions qu'il aurait fallu. Nicola m'avait dit que le *San Francisco Chronicle* avait écrit un article sur eux un mois plus tôt, mais que ça ne leur avait été d'aucune aide. C'est la raison pour laquelle Bram voulait que j'en écrive un autre, pour le *Bay Weekly*. Il faut que j'insiste sur l'aspect humain, au lieu d'être purement et simplement factuelle. Malheureusement, comme je n'ai pas eu le moindre atome crochu avec Lachlan, je n'arrive pas à apporter cette touche de vécu. Je suis sur le point de tout effacer pour recommencer quand Neil s'approche de mon bureau.

– Alors, ma louloute, dit-il en se penchant sur mon bureau, tu en es où de cet article ? Laisse ton bon vieux Neil jeter un coup d'œil.

– Euh, l'interview s'est très très mal passée.

– Oh, je parie que ce n'était pas si horrible que ça, dit-il en me poussant du coude pour atteindre mon écran.

Il se met à lire, en bougeant les lèvres.

Il arrive à la fin et se tourne vers moi, l'air surpris.

– Alors ?

– Kayla, c'est de la merde.

– Quoi ? Ce n'est pas de la merde, je lui réponds en criant, même si je sais qu'il a raison.

Il désigne l'écran du doigt :

– Je sais que tu peux faire mieux que ça. Tout ce que tu as là, c'est un baratin foireux à propos des bonnes œuvres. Plus une vague mention d'un joueur écossais de la Coupe du monde de rugby qui file un coup de main.

Il secoue la tête.

– Un coup de main, c'est tout ce que tu as ?

Je le regarde fixement, puis je le repousse.

– Tu vois, je te l'avais dit que ça s'était mal passé !

– Mais Joe ne publiera jamais ça. Je ne peux même pas l'éditer. C'est chiant, et toi Kayla tu es tout sauf chiante. Rappelle-le, refais une interview et mets un peu de ta personnalité dans ce truc.

– Mais c'est justement ma foutue personnalité qui a tout fait foirer !

Il pose sa main sur mon épaule et me regarde avec une tendresse feinte.

– Kayla, sors-toi la tête du cul, enfile ta panoplie de Wonder Woman et essaie une nouvelle fois.

Je déteste me l'avouer, mais il a raison.

Si je pense que j'ai droit à un coup de main pour me lancer dans une nouvelle carrière, il va falloir que je le mérite, et ce n'est vraiment pas ce que j'ai fait en écrivant cette daube.

Quand Neil s'éloigne, j'attrape mon téléphone, je ravale ma fierté mal placée et j'envoie un SMS à Lachlan.

Salut, c'est Kayla. Je voulais juste m'excuser pour l'autre jour. Je suis désolée de n'avoir pas su tenir ma langue. Je n'avais pas l'intention de t'offenser.

Je sais que je prends des gants, mais j'ai l'impression que c'est la seule façon d'arranger les choses.

J'attends, et heureusement, il n'est pas long à me répondre.

Tout va bien. C'est un sujet sensible, et je n'aurais pas dû réagir comme un couillon.

Couillon. J'adore ces expressions écossaises. Et le fait que ça signifie qu'il n'est pas complètement en colère et dégoûté par moi.

Je décide de tenter ma chance et je textote :

Je comprends parfaitement que tu refuses, mais est-ce que je peux essayer à nouveau ? Je te promets que je ne ferai pas l'idiote.

Bien sûr. On se retrouve ce soir à 18h ? Sur le terrain, au croisement de l'avenue D et de la 9^e.

Ce soir ? Je ne m'attendais pas à ce qu'il accepte et qu'il veuille me voir si rapidement. Et en plus sur un terrain ? Je cherche l'adresse sur Google, parce que je n'ai aucune idée d'où ça se trouve. Treasure Island apparaît sur l'écran. J'y suis allée une fois, pour un festival de musique. À part ça, c'est un caillou rocheux le long du Bay Bridge, entre San Francisco et Oakland.

Mais ce n'est pas très loin de là où je bosse, alors j'accepte, même si de gros nuages noirs commencent à s'amonceler au-dessus de nos têtes.

Cette fois, je vais bien me préparer.

Même si j'ai un monceau de boulot qui m'attend, j'en refile un maximum à Candace et je revois plusieurs fois de suite mes questions, avant de les recopier sur le bloc-notes de mon téléphone, puis sur un vrai bloc-notes.

Vers dix-sept heures, il est temps de partir et le ciel se vide dans un véritable déluge. Il pleut rarement à San Francisco – habituellement, on a juste des nuages qui semblent retenir leur respiration mais qui ne se déchirent jamais. J'attrape mon parapluie sous mon bureau.

Treasure Island est assez proche, mais je dois quand même traverser la moitié du pont comme tout le monde. Du coup, quand je quitte les embouteillages, il est déjà dix-huit heures. Heureusement, la pluie s'est un peu calmée pendant que je patine le long des larges avenues jusqu'à découvrir enfin le terrain.

À ma grande surprise, il y a un match qui s'y déroule. Quand je me gare au bord du trottoir, je m'aperçois qu'il s'agit d'un match de rugby. Je coupe le moteur et je regarde par la vitre à travers les gouttes de pluie. Je ne peux pas reconnaître Lachlan dans ces mêlées humaines. Mes yeux parcourent les bancs de touche où s'agglutine le public en imperméable, protégé sous des parapluies. Il n'est pas là non plus.

Je reste là jusqu'à ce que mes vitres se couvrent de buée. J'ouvre mon parapluie et je sors. La pluie n'est plus qu'une bruine légère, mais le terrain est tout détrempé. Les gens, le long des lignes de touche, donnent de grandes tapes dans le dos des joueurs qui sortent du terrain. D'autres se dirigent déjà vers les voitures. Je suppose que le match est terminé. Enfin, je le vois, il est le dernier à quitter le terrain, un ballon sous le bras. On appelle bien ça un ballon, non ? Cela dit, ça n'a aucune importance, parce que je n'ai d'yeux que pour lui. En fait, j'ai les jambes coupées, les genoux qui tremblent, et je dois enfoncer mes talons dans l'herbe pour essayer de rester debout. Lachlan est trempé, des pieds à la tête. Couvert de boue. Il porte des chaussures à crampons, un short noir et un tee-shirt gris qui lui collent à la peau. On devine absolument tout de son anatomie, et je photographie mentalement chacun de ses gestes pour pouvoir m'en souvenir plus tard. Je me dis que si je ne devais plus jamais voir d'homme de ma vie, ça n'aurait aucune importance, parce que cette vision éclipe tout le reste.

Et il sait très bien que je le regarde. Il s'en fiche.

Il s'avance et j'arrache mes yeux de ses cuisses massives, des contours sculptés de ses abdos, de ses tétons qui pointent sous le tee-shirt humide, de ses tatouages – ses sacrés tatouages ! Je discerne ce qui s'apparente clairement à un sourire d'autosatisfaction sur son beau visage.

– Salut, dit-il en s'arrêtant à quelques pas de moi et en passant le ballon sous son bras.

Ce qui fait plier admirablement son biceps.

Je penche mon parapluie en arrière pour regarder son visage. Une mèche de cheveux humides colle à son front. Des gouttes de pluie tombent, de son nez sur ses lèvres pulpeuses, sur sa gorge, jusqu'à la base de son cou. Oh Seigneur, comme j'ai envie de lécher ce cou.

– Sa... lut ! je lui réponds en me fabriquant une contenance. Je ne m'attendais pas à te voir jouer au rugby.

Il s'essuie le front du dos de la main et regarde dans la direction des bancs de touche, d'où l'équipe est en train de partir.

– Oui, c'est juste une équipe d'amateurs. Ça fait plusieurs fois que je joue avec eux.

Je veux suivre son regard, mais je ne peux pas. Je ne veux pas détourner le mien et si je le faisais, je lui donnerais un coup de parapluie. Je ne peux pas me permettre de repartir du mauvais pied.

– Bon, je parie que tu offres un sacré avantage à l'une des équipes. Est-ce qu'ils se sont battus pour t'avoir avec eux ?

Il me regarde, et même s'il ne sourit pas, ses yeux semblent le faire.

– Ils ne savent pas qui je suis.

Je manque éclater de rire.

– Comment ça se fait ?

Il hausse les épaules, attrape le ballon sous son bras et commence à jouer avec. Il fonce les sourcils en regardant de gauche à droite. J'ai remarqué que, parfois, il a du mal à me regarder en face.

– Je ne leur ai pas dit.

– Euh, bon, je ne connais pas du tout ce jeu, mais je suis presque certaine qu'ils se sont parfaitement rendu compte que tu n'es pas un simple Écossais qui joue en amateur, de temps en temps.

Lachlan hoche la tête, il réfléchit.

– Peut-être.

Et ses yeux croisent furtivement les miens.

– Alors, tu as regardé le match ?

– Seulement la fin. Est-ce que tu m’as proposé de venir pour pouvoir frimer ?

L’éclair d’un sourire. Enfin, un semblant de sourire de satisfaction, mais qui transfigure tout son visage. Ses yeux deviennent tout à coup plus doux, plus sensuels, et ses lèvres plus mutines. Il ne ressemble plus à un dangereux molosse mais à un jeune chiot. Je ne peux m’empêcher de lui répondre par un sourire.

– Peut-être, répète-t-il, et l’espace d’un instant, il se mord délicieusement la lèvre du bas. Tu as aimé ce que tu as vu ?

J’ouvre grand mes yeux. Est-ce qu’il flirte avec moi ? Est-ce que c’était du flirt ?

Oh mon Dieu !

Si ça en était, c’est comme s’il m’avait ouvert toutes grandes les portes du paradis.

– Relax ! je plaisante, me dit-il en se positionnant bien sur ses jambes écartées, juste devant moi.

Et hop, il me referme les portes devant le nez.

– Je ne croyais pas que tu étais capable de plaisanter, lui dis-je en ignorant mes espoirs déçus.

– La plupart de mes vanes sont dans ma tête, répond-il doucement. Mais honnêtement, je me disais que si tu en apprenais un peu plus sur le rugby, ça pourrait t’aider pour ton article. (Il fait une pause.) Tu sais, l’inscrire dans le temps, dans un lieu, une action.

Hmmm. Il a raison là-dessus. Ça rendrait l’article plus vivant. Je pourrais commencer par le décrire sur le terrain, trempé, ses vêtements qui lui collent à la peau, chaque courbe tendue et comme sculptée par l’effort, la façon dont ses mains larges et puissantes attrapent le ballon, exactement comme elle attraperaient le cul d’une femme. Mon cul.

Merde, mon article est en déjà train de virer à l’éro-tisme. Je m’aperçois qu’il m’observe en attendant ma réponse, et je n’ai toujours rien dit. Il sourit, en arquant les sourcils.

Je hausse les épaules.

– Désolée, mais si tu joues au rugby sous la pluie et que tu ressembles à ça, tu ne dois pas t’étonner que les filles te matent.

Il se lèche les lèvres du bout de sa langue rose.

– Pas de problème, je suis habitué !

Tu parles !

– Alors, tu as envie d’apprendre ? demande-t-il en plissant le front, de nouveau sérieux.

– Bien sûr. Je peux jouer ?

Ça le prend par surprise.

– Quoi, maintenant ?

– Pourquoi pas ?

Il me montre de la main qui tient le ballon :

– Parce que tu es habillée comme ça.

Je regarde les vêtements que je porte : un jean gris skinny que j'ai acheté à la boutique de Steph, une veste noire et un tee-shirt blanc, tout simple. J'ai des chaussures à plate-forme imprimées léopard. C'est ma parfaite panoplie « boulot » quand je n'ai pas envie de faire d'efforts.

– Et en plus il pleut, c'est boueux, ajoute-t-il.

– Je n'ai pas peur de me salir, attends une minute, dis-je avec un certain culot.

Je l'abandonne, yeux écarquillés, et je cours à ma voiture en fermant mon parapluie. J'ouvre la portière arrière, je retire mes chaussures et ma veste, et je les jette sur la banquette arrière. Je me fais vite fait une queue-de-cheval, et je retourne vers lui en courant, en manquant m'étaler une ou deux fois.

S'il doit m'apprendre le rugby, autant qu'il le fasse correctement.

– Ok, je suis prête, lui dis-je en m'arrêtant à son niveau.

La pluie commence déjà à traverser mes vêtements, heureusement, elle est tiède.

Ses yeux passent rapidement sur mes seins. Il a de la chance que je porte un soutien-gorge. Enfin, du moins c'est moi qui pense qu'il a de la chance.

– Je crois que tu es un peu zinzin, dit-il en se grattant la joue.

– Mais techniquement je suis plus habillée que toi, et quoi qu'il en soit, la boue part facilement au lavage.

– Mais il y a une bonne raison pour que nous mettions des chaussures à crampons.

Je baisse les yeux sur ses chaussures.

Puis je regarde mes pieds nus et mouillés, teintés par l'herbe, et mes ongles vernis orange vif.

– Si je glisse, tant pis. Peut-être que je t'entraînerai par terre avec moi.

Maintenant, il me dévisage en fronçant les sourcils comme si j'étais folle à lier.

– À ta guise, dit-il en secouant la tête.

Il se détourne et se dirige vers le centre du terrain.

J'attends un moment en l'observant, avant qu'il se retourne et me fasse signe de le suivre.

J'avance soigneusement dans l'herbe humide, sur ce terrain boueux. Comme nous avons eu un été très sec, au fur et à mesure que j'avance, le champ probablement plus poussiéreux que gazonné se transforme en boue. Ce qui signifie qu'au centre, ce n'est plus qu'une grande piscine de gadoue.

Et pourtant, je vais jouer au rugby pieds nus, sous la pluie, avec un homme qui s'avère être le mec le plus torride de la Terre. Je sens l'excitation m'envahir et mon cœur

battre la chamade quand je m'approche de lui.

Il pose la balle au sol.

– C'est ta limite. (Il montre l'autre côté.) Voilà la mienne. Pour la faire simple, le but du jeu consiste à comptabiliser le plus de points en marquant des essais ou des buts.

Je lève la main.

– Attends, on peut frapper la balle au pied, comme au soccer ?

Il souffle fort par le nez, ses narines battent, je sais qu'il se retient de lever les yeux au ciel. Il rectifie :

– Comme au football. Partout dans le monde, sauf aux États-Unis, le soccer s'appelle le football.

– Mais le rugby s'appelle bien le rugby ?

Il me jette un coup d'œil en coin.

– Oui.

– Alors, qu'est ce que ça peut faire ?

Et voilà le mouvement des yeux que j'attendais. Il soupire, et bien qu'il ait l'air à nouveau songeur, avec cette profonde ride entre les yeux, je prends un malin plaisir à l'énerver assez pour qu'il me réponde comme si j'étais une adolescente.

– Très bien. Donc tu peux ou bien marquer un essai ou bien le transformer en marquant un but. Mais tu ne peux pas taper dans la balle à travers tout le terrain, ça ne fonctionne pas comme ça. Ton objectif principal, c'est de marquer un essai, ce qui veut dire atteindre ces lignes que tu vois là-bas.

J'ai du mal à les apercevoir à travers la pluie, mais je hoche la tête.

– Et tu peux les atteindre en tapant dans le ballon ou en courant avec le ballon.

– Alors, c'est comme le football. Euh, désolée, le football *américain*.

– Non, ma belle, me dit-il et je ne peux ignorer la vague de chaleur qui envahit ma poitrine quand il dit ça. Ça n'a rien à voir. Premièrement, tu ne peux pas passer le ballon en avant. Tu ne peux le passer que latéralement ou en arrière. Deuxièmement, les joueurs de rugby ne portent pas de rembourrages. Nous comptons sur la force brutale et notre puissance pour tacler.

Mes yeux admirent la taille de sa poitrine et de ses épaules. Pas étonnant qu'il soit bâti comme un foutu char d'assaut.

– Pourtant tout à l'heure, j'ai vu des gens qui portaient de drôles de casques.

– C'est un casque de mêlée.

– Un casque de mêlée, je répète.

Il tire sur ses oreilles.

– C'est pour protéger les oreilles pendant les mêlées ou pendant le jeu, tout simplement.

– Est-ce que les joueurs se mordent les oreilles ? C'est pire que la boxe !

Il me lance un regard apaisant.

– Non. Pas en faisant exprès, en tout cas. Mais si on ne les porte pas, on risque de finir avec les oreilles en chou-fleur.

Je grimace.

– Aïe. C'est quoi ce truc ? Attends, non, je ne veux pas le savoir. Mais je me l'imagine bien.

Il hausse les épaules.

– J'ai eu de la chance, et en plus, je m'en fiche.

Il me montre du doigt la cicatrice qu'il a au sourcil, une autre sur son front, une sur sa joue, une au milieu de son nez.

– De toute façon, ton visage morfle à un moment ou à un autre dans ce jeu. Nous ne sommes pas les plus mignons et nous en tirons une certaine fierté.

– Permits-moi de ne pas être de ton avis, je lui réponds à brûle-pourpoint. Je veux dire que tu es mignon. Enfin, ce n'est peut-être pas le terme qui convient...

Il me jette un regard froid.

– Ce n'est vraiment pas le terme qui convient.

Mais tes yeux sont comme des nuages d'orage et le soleil,
encadrés par des fougères humides, je pense en rêvassant. Je suis tellement contente qu'il ne puisse pas deviner les conneries que je me trimballe dans la tête.

– On revient au jeu.

– D'accord. Salissons-nous, dis-je en frappant dans mes mains.

– Il y a encore quelques règles, poursuit-il patiemment. Quand le joueur qui a la balle est taclé et qu'il est jeté par terre, il doit ou bien lâcher le ballon ou bien le passer à un autre joueur.

– Écoute, si tu me tacles, je suis morte, lui dis-je.

– Je vais y aller mollo.

– Oh, ce n'est pas la peine.

– Ce qui signifie que toi tu ne me feras pas de cadeaux, dit-il lentement en me forçant à regarder ses lèvres qui esquissent un sourire.

– Certainement pas, je vais te mettre à genoux, j'affirme en me sentant gonflée à bloc.

Il m'observe avec soin pendant un moment comme s'il me prenait au sérieux, puis il dit :

– On va bien voir.

Il me tourne le dos et pose la balle sur le sol en semblant l'aligner entre les poteaux du but au bout du terrain.

– C'est quoi l'autre règle ? je lui demande, en essuyant la pluie sur mon front.

– Normalement, tu n’as pas le droit de tacler au cou ou à la tête. Mais pour toi, je ferai une exception.

– Et à tes bijoux de famille ?

Il me regarde en fronçant les sourcils.

– C’est interdit, ça aussi.

– Juste pendant le match ou tout le temps ?

Il se met à rire. En fait, il laisse juste sortir un éclat de rire et c’est un son magnifique.

– Garde à l’esprit qu’au rugby, nous ne portons pas de coque de protection.

Je suis sidérée.

– Jamais ?

Il secoue la tête et prend la balle qu’il tient devant lui.

– J’ai eu le nez cassé à plusieurs reprises, le visage écrasé, une épaule démise, des côtes cassées et le tendon d’Achille déchiré. J’ai reçu des milliers de coups et de blessures. Mais jamais aux bijoux de famille.

– C’est toujours bon à savoir.

Il se remet à rire.

– Vraiment ?

Et soudain il passe à l’action, laisse tomber la balle et donne ensuite un coup dedans de l’extérieur du pied, ses muscles se tendent sous son petit short. La balle part en flèche et atteint pratiquement les limites du terrain.

– Eh, tu viens ? dit-il en se mettant à courir.

Puis il s’arrête pour me regarder par-dessus son épaule et il ajoute :

– Alors, tu joues ou pas, espèce de tapette ?

Tapette ? Ah non, ça je ne crois pas. Et même si c’est tout à fait déloyal de faire courir sur un terrain détrempe une minuscule fille asiatique aux pieds nus après un géant pro du rugby, j’y vais.

Parce que, vraiment, je ne vais pas laisser ce type s’en sortir.

Je sprinte sur le terrain aussi vite que la boue glissante, mes jeans moulants et mes petites guiboles me le permettent. Je sais que ça ne sert à rien d’essayer, mais Lachlan se met à ralentir.

– Tu veux que je te rattrape ? je lui crie en manquant glisser.

Il s’arrête devant la balle.

– Je me rends compte que mes crampons m’avantagent.

– Oh oui, bien sûr, les crampons !

Il va attraper la balle et je sais que je suis assez proche pour pouvoir le tacler.

– Mais, bordel, qu’est ce que tu attends ? me dit-il en se penchant, la balle dans les mains. C’est maintenant que tu dois me tacler pour que je lâche la balle et que tu la

récupères, ou bien que je la passe à un autre joueur. De toute façon, tu dois m'empêcher de marquer un essai.

Il vient simplement de me donner l'autorisation de mettre mes mains sur son corps. Et je ne vais pas m'en priver.

Je cours à lui, en poussant une sorte de cri de guerre, et je me jette sur la partie haute de son corps. J'ai l'impression de m'écraser de plein fouet contre un mur de briques. Je rebondis, mes jambes glissent sur la boue et je me rattrape désespérément à son tee-shirt pendant que je tombe par terre.

Bien entendu, je n'arrive pas le faire tomber. Je ne réussis qu'à détendre le col de son tee-shirt et à m'y accrocher comme un singe à sa liane. Mais je refuse de lâcher.

– Si tu ne lâches pas, tu vas déchirer mon polo, dit-il en me regardant d'en haut, avec la pluie qui dégouline de son visage.

– C'est ça l'idée, non ? Tu dois me donner un truc, là !

Il s'accroupit dans la boue, sa cuisse s'appuie contre la mienne. La chaleur de sa peau à travers mon jean déclenche un incendie entre mes cuisses. Nous n'avons jamais été aussi proches l'un de l'autre. Toute sa peau est humide, brillante, assez proche pour pouvoir la lécher. Je me sens si petite et si facilement dépassée face à sa carrure immense, et il sent un mélange diabolique de sueur et de pluie.

J'avale ma salive, j'ai la respiration lourde. Il m'observe à travers ses cils humides, ces yeux au regard si intense qui me transperce.

Il faut que je reste professionnelle. Je dois garder mon sang-froid. Et mon vœu, il faut que je m'y tienne, à ce stupide vœu. Mais si jamais il m'embrasse, ça va libérer la bête en moi. Rien ne pourra plus m'empêcher de lui arracher le reste de ses vêtements et de lui faire l'amour là, sur le terrain, dans la boue. *Seigneur, je me mets à prier en fermant les yeux un instant, je sais que prier pour une bite n'est pas nouveau pour moi, mais si vous pouviez me permettre de baiser Lachlan McGregor dans la boue, je vous ferais ériger une église.*

– Voilà, dit Lachlan, tu m'as taclé. (J'ouvre les yeux pour le voir repousser la balle entre nous deux.) Je dois lâcher la balle.

Non, non, non. Oublie le jeu. Joue avec mon corps.

Mais Lachlan n'a pas oublié le jeu. Il me donne un coup de coude.

– Allez, va le chercher.

J'oublie temporairement mes hormones, je lui fais un signe de tête courageux et j'attrape la balle.

Dès que je l'ai dans les mains, son poids et sa taille me font penser à une foule de choses très sexuelles, mais il s'écrie :

– Maintenant, cours !

Argl ! On peut dire qu'il a du coffre. Je me redresse et je me mets à courir comme une folle vers le but adverse. Je glisse à plusieurs reprises, mes pieds patinent dans la boue, mais c'est un peu comme courir sur de la glace.

Je tombe en arrière, de la façon la moins gracieuse du monde.

Splash !

La boue vole partout autour de moi.

J'entends Lachlan qui me crie de loin :

– Ça va ?

J'ai le souffle coupé, mais je respire un bon coup et je me relève. Je ne vais pas m'arrêter maintenant, alors que je l'entends qui se rapproche dangereusement. Je me remets à courir en bandant mes muscles, aussi vite que je peux. Peu m'importe d'être absolument dégoûtante, je galope à toute vitesse, je ne sens même plus la pluie sur mon visage. Je vais tenter le coup, et j'adore ça.

Je ne suis plus qu'à quelques mètres de l'arrivée.

Je sais que Lachlan va doucement, qu'il va me laisser gagner, mais ça ne fait rien parce que...

Splash.

Je glisse à nouveau, la tête la première dans la boue. J'essaie tout de suite de me relever, mais je sens Lachlan qui déboule tel un nuage d'orage. Il saute au dessus de moi en m'évitant, puis tombe à genoux en m'écrasant entre ses jambes.

– Bel essai, dit-il d'un ton bourru.

– C'est un jeu de mots ? je demande en recrachant de l'herbe.

Je tente de me retourner, mais ses cuisses en béton me bloquent au sol. Je ne m'en plains pas.

– Ça aurait été un jeu de mots si tu avais marqué l'essai, mais tu ne l'as pas fait, je t'ai arrêtée.

Je me mets à récriminer entre mes dents

– Je suis tombée. J'étais déjà par terre.

Je l'entends grogner derrière mon dos :

– Et je n'allais pas te tacler. Alors, disons que tu n'es pas tombée et que je t'ai fait tomber, comme dans un match normal. Maintenant, rends la balle.

– Tu peux toujours courir, je marmonne en la gardant bien serrée sous mon ventre.

– Ce sont les règles, dit-il en se penchant sur moi de façon à ce que ses lèvres effleurent mon oreille.

Je n'en suis pas sûre à 100%, mais je crois bien qu'il bande et qu'il presse sa queue contre le haut de mes fesses. Il m'a dit qu'il ne portait pas de coque, donc c'est bien ça, du moins je l'espère.

– J'emmerde les règles, je réussis à articuler.

Il s'arrête un instant.

– Pas de règles, alors ? D'accord.

Je le sens qui se penche en arrière et qui se soulève légèrement. Puis ses mains se posent sur mes épaules, il les glisse sous mes bras et il se met à me chatouiller comme un fou.

Je pousse un hurlement de surprise. Putain, il est en train de me chatouiller ?

– Quoi ? (Je pousse des cris, j'ai un fou rire nerveux.) Tu n'as pas le droit de me chatouiller !

– Pas de règles, dit-il, et j'entends du plaisir dans sa voix.

Je hurle tout en riant :

– Arrête ! S'il te plaît, c'est de la torture !

– Rends-moi la balle.

Mais je ne peux pas. Je ris trop fort, mon corps essaie d'envelopper la balle pendant qu'il me serre comme dans un étau.

– Je vais te mordre la jambe, je le préviens en essayant de me retourner pour tenter d'attraper son genou teinté de chlorophylle.

Je suis souple, mais pas à ce point.

– Rends-moi la balle.

– D'accord ! je hurle, mais comme je ne peux pas bouger, je n'arrive absolument pas à l'extirper de sous mon corps. D'accord, tu as gagné, tu peux prendre la balle.

Soudain, il se relève et je suis libre. Je roule sur le dos et je le regarde en lui tendant la balle. S'il était juste un peu plus près de moi et que son short n'était pas si moulant, je pourrais regarder à l'intérieur. Il me regarde sans sourire, mais avec une expression de triomphe dans ses yeux si expressifs. Je secoue la balle devant lui.

– Alors, tu la prends ou pas ?

Il continue à me dévisager. Je ne sais absolument pas à quoi il peut bien penser. J'ai l'impression qu'il essaie de me mémoriser. Quelques secondes plus tard, alors que la pluie nous tombe toujours dessus, il finit par prendre la balle d'une main et attraper la mienne de l'autre.

– Viens, je crois qu'on en a fait assez pour aujourd'hui.

Il me remet sur mes pieds sans effort apparent, je suis à peine à quelques centimètres de son corps. Tous deux nous respirons fort, comme si nous venions de faire l'amour comme des bêtes. C'est du moins ce que j'imagine.

– J'espère que ça va t'aider pour ton article, me dit-il d'un ton grave, ses yeux plongés dans les miens.

Je regarde l'eau ruisseler sur son visage. Je sens à peine le froid s'insinuer dans mes os, j'ai comme l'impression que demain je vais me réveiller en ayant mal partout.

Je hoche la tête en me léchant les lèvres pour goûter l'eau mêlée de sel :

– Oui, je crois.

Il jette un coup d'œil à ma voiture garée plus loin.

– On devrait sans doute se laver et se sécher un peu.

– C'est sûr, dis-je en espérant que nous finissions par nous laver et nous sécher... ensemble.

– Je te dépose chez toi ? Comment es-tu venu jusqu'ici ?

– J'ai pris un taxi, dit-il en reculant d'un pas et en coinçant la balle sous son bras.

Je le mate un peu, en prenant soin ne pas rester prisonnière de ce corps digne d'un semi-remorque. Je serais tout à fait capable de reluquer toute la journée chacun de ses muscles, chacune de ses formes que son short et son tee-shirt mouillés me laissent entrevoir.

– Tu as pris un taxi, habillé comme ça ?

– Mais j'étais sec à ce moment-là. Et rien ne vous étonne à San Francisco, n'est-ce pas ?

Je lui souris.

– C'est vrai. Et à Édimbourg ?

Il détourne le regard en haussant les épaules :

– C'est à peu près pareil.

Il désigne ma voiture du menton.

– Et si on bougeait ? On va attraper la crève en restant sous la pluie comme ça.

Il se dirige alors vers la voiture, et j'attends, juste le temps de pouvoir mater son cul avant de le rejoindre.

CHAPITRE 6

Lachlan

Je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre quand j'ai proposé à Kayla de me rejoindre au match de rugby. Je pensais juste que si elle assistait à un match, ça l'aiderait à écrire son article. Ça lui apporterait plus d'informations que je ne lui en avais donné auparavant, ce qui n'était pas difficile.

Le seul problème, c'est que le match s'est arrêté une demi-heure plus tôt que prévu à cause du temps. Elle n'a pu en voir qu'une toute petite partie, avant que je lui en explique les ficelles. Je sais qu'elle a pensé que j'avais organisé tout ça pour frimer devant elle, mais c'est absolument faux.

Bon. Peut-être est-ce un peu vrai quand même. Mais je ne me doutais pas un instant qu'elle allait vouloir jouer avec moi. Elle a enlevé ses chaussures et sa veste à la mode, et elle s'est jetée dans la boue sans la moindre hésitation.

Ça m'a conforté dans mon idée que cette fille est dingue. Clairement. Mais il y a quelque chose qui m'a intrigué dans sa folie, peut-être même plus que ça n'aurait dû le faire. Assez pour que, quand elle m'a déposé à l'appart que j'ai loué à côté du parc AT&T, je fasse un truc que je n'aurais jamais cru pouvoir faire.

Je l'ai invitée à entrer.

Je n'avais pas reçu de fille chez moi depuis bien longtemps, que ce soit à Édimbourg ou à San Francisco, et je ne pensais pas commencer maintenant, d'autant plus que j'étais sur le point de rentrer en Écosse. Et même si je le fais parce que je suis bien élevé et que je ne veux pas qu'elle rentre chez elle trempée et tremblante de froid, cela m'étonne.

– Tu veux monter un moment ?

Elle me regarde fixement, son maquillage commence à couler sous ses yeux. Nous sommes tous deux complètement boueux, parfaitement sales, et ça m'ennuie que sa

voiture en fasse les frais.

J'essaie de lui sourire, je ne veux pas qu'elle se fasse des idées.

– Ça ne me paraît pas malin que tu conduises jusque chez toi dans cet état.

– Tu as un stock de vêtements féminins là-haut ?

– Non. Mais j'ai des vêtements propres et secs que tu pourras enfiler pour rentrer chez toi.

Je jette un coup d'œil à ses cuisses. Elle va flotter dans mes vêtements, mais c'est mieux que rien.

– Ok, dit-elle en souriant et en rougissant.

Je lui dis de se garer sur la place qui m'est réservée et nous montons.

Je regrette de ne pas avoir rangé un peu.

– Euh, désolé, c'est vraiment crade, lui dis-je quand nous entrons dans l'appartement.

Elle regarde autour d'elle en haussant les épaules.

– Ça ressemble à un appartement de mec. Ça ne me gêne pas.

Je l'observe rapidement.

Ses jeans moulent ses jambes et ses fesses rebondies, ses longs cheveux lui collent au dos. Elle est super-tonique et a prouvé tout à l'heure qu'elle était en pleine forme. Il faut que j'arrête de la reluquer.

– Je vais te chercher un truc, je reviens tout de suite, je lui lance avant de disparaître dans ma chambre à coucher.

J'attrape une serviette éponge dans l'armoire à linge, je sors le plus petit tee-shirt que j'ai, qui lui fera quand même une robe, et un short moulant de jogging.

Quand je reviens, elle est en train d'examiner les tableaux bizarres qui sont accrochés aux murs.

– C'est à toi tout ça ? demande-t-elle quand je lui tends la serviette et les vêtements.

Je secoue la tête.

– Nan. C'était dans l'appartement. Je ne suis pas resté assez longtemps pour m'installer. Il n'y a rien à moi ici.

Elle me remercie et se met à s'essuyer les cheveux.

– Tu pars quand ?

– Dans quinze jours. Un peu moins, même.

Je lui montre la salle de bains.

– Tu veux prendre une douche ?

Elle a un petit sourire.

– C'est une proposition ?

Je la regarde fixement, sans savoir quoi répondre. Elle se met à rire.

– Je plaisante. Vas-y, toi, ça me va parfaitement comme ça.

Je déglutis, hoche la tête et vais prendre une douche rapide. Je drape une serviette autour de ma taille et je m'examine dans le miroir. Torse nu, mes tatouages des épaules, des bras et du torse sont visibles, j'espère qu'elle ne va pas à nouveau me demander ce qu'ils signifient. Chacun représente une partie de ma vie, une fille comme elle ne pourrait pas comprendre. En sortant de la salle de bains, je suis surpris de la trouver assise à la table, un bloc-notes et un stylo à la main. Son téléphone est posé à côté. Elle porte mes vêtements qui ont l'air étranges sur elle. Ils ont l'air... bien.

Quand elle lève la tête, elle écarquille les yeux. Je dois reconnaître qu'elle les baisse très vite sur son bloc. J'entre dans ma chambre, j'enfile un jean et un tee-shirt avant de retourner au salon.

– Bon, dit-elle, et je me rends compte qu'elle évite de me regarder en face.

Je m'assieds et me mets à l'observer. Elle tape sur la table avec son stylo en relisant les questions qu'elle a griffonnées sur le papier, tout en se mordillant la lèvre inférieure. Son mascara bave toujours, mais à part ça, elle a l'air toute fraîche avec sa peau couleur de lait. Je crois qu'elle s'aperçoit que je l'observe, parce qu'elle finit par lever les yeux.

– C'est quoi ça ? je lui demande en désignant le bloc devant elle.

Elle prend un petit air timide.

– Je me suis rendu compte que je ne t'avais toujours pas interviewé correctement.

– Tu n'es pas une vraie journaliste, n'est-ce pas ?

Je sais que je n'ai pas l'air de plaisanter, et pourtant, c'est le cas. Mais Kayla semble soudain très triste. Je me rends compte qu'elle est beaucoup plus sensible que je ne le croyais.

– Non, dit-elle au bout d'un moment. J'essaie simplement de le devenir.

Je n'aime pas entendre cette mélancolie dans sa voix. C'est un vrai changement par rapport à la fille délurée de tout à l'heure. Je la rassure :

– Tu t'en sors très bien.

– Tu veux bien ?

Je hoche la tête.

– Vas-y, pose tes questions. Je te promets de me comporter en gentleman, cette fois.

– Comprends-moi, j'apprécie quand les gens me disent ce qu'ils pensent vraiment. Je ne suis pas tellement différente.

– Non, en effet.

Elle me fait les yeux doux, et je ne peux m'empêcher de lui rendre son regard. On pourrait se perdre dans ces yeux-là. Ils sont tellement sombres, comme une errance dans les bois, la nuit.

Je me racle la gorge en réalisant que je la dévisage et qu'elle se redresse un peu en rougissant.

Elle se lance :

– Ok, j’aimerais savoir pourquoi tu t’intéresses tellement à ce projet ?

– L’initiative de Bram ?

– Ouais. (Elle tapote ses lèvres avec son stylo.) Qu’est ce qui t’a poussé à sauter dans un avion pour venir l’aider ? Est-ce que vous êtes très proches tous les deux ?

Je l’observe un moment. Son expression est pleine d’espoir et innocente à la fois. Elle ne se rend pas compte qu’elle est déjà un peu trop invasive.

– Nous ne sommes pas si proches que ça, mais pour moi, la famille, c’est très important. En vérité, je me suis trompé au sujet de Bram. Vu ce que je lisais sur les réseaux sociaux et ce que mes parents disaient de lui, j’ai cru qu’il n’était qu’un play-boy qui refusait de devenir adulte. Je ne pouvais pas croire qu’il était également le genre à être charitable. Mais ce qu’il fait prouve que ce type s’investit vraiment pour aider les autres. Il veut faire quelque chose de sa vie. Il veut qu’on le voie différemment. Et c’est quelque chose que je peux comprendre.

– Ça semble quasiment tourner à la bromance¹ ! murmure-t-elle.

– En plus, je crois aux mêmes choses que lui. Les pauvres sont sous-représentés. Ils luttent comme on n’a pas idée. Bram donne un toit à ces gens, ceux qui ont été laissés pour compte. Les blessés, les bousillés, les largués. La société ne cherche pas à comprendre leurs problèmes ni à y apporter des solutions. L’immeuble de Bram n’est pas immense, mais c’est un début. Les grandes choses doivent bien commencer quelque part. Et de grandes choses peuvent naître de son initiative.

Elle griffonne frénétiquement pendant que je parle. Je regarde son téléphone.

– Ça ne serait pas plus simple si tu enregistrais ?

Elle sourit sans lever la tête.

– Ça me semble plus authentique comme ça.

Elle se relit à voix basse, puis hausse les sourcils, elle a l’air impressionnée.

– Alors, en rentrant en Écosse, est-ce que tu auras envie de faire la même chose ? De suivre ses traces ?

J’esquisse un petit sourire.

– Ça se pourrait.

Elle fronce les sourcils, elle me jauge en tentant de comprendre ce que je veux dire. Il vaut mieux que je change de sujet. Après tout, nous parlons du projet de Bram, pas du mien.

Nous parlons un peu des prochaines étapes nécessaires au développement du projet, de ma carrière et de l’Écosse. Je dois reconnaître qu’elle s’efforce de rester professionnelle et de ne pas poser de questions trop personnelles. Au bout d’un moment, j’ai envie de retourner la situation et de me mettre à lui poser des questions. Pas pour marquer des

points, juste par curiosité. Je n'aime pas l'admettre, mais j'ai envie d'en savoir plus à son sujet, cette fille dingue, dragueuse, culottée, ambitieuse et pourtant sensible. Entre ce que Bram m'a raconté et ce que je perçois d'elle, il y a une grande différence. Je commence à croire qu'elle est sans doute incomprise.

Mais je ne lui demande rien. Parce que je ne suis pas là pour ça et elle non plus. Peu importe que je chope les regards qu'elle pose sur moi de temps en temps. C'est drôle, quand Justine me reluque en douce, je n'aime pas ça, mais là... avec Kayla, je suis flatté.

C'est peut-être simplement mon ego qui me joue des tours. Parfois, il peut être aussi gros que la lune. À d'autres moments, il n'est pas plus gros qu'un petit grain de poussière.

Quand nous avons terminé, je me lève et lui dis :

– Ça s'est bien passé. J'espère que tu as ce qu'il te faut pour ton article.

Elle me fixe un moment, puis pousse un petit « oh », se lève et commence à fourrer ses affaires dans son sac.

– Oui, merci. Ça devrait le faire. Je crois que j'ai trouvé mon angle.

– Bien, dis-je en me sentant étrangement maladroit. Si tu as besoin d'autre chose, n'hésite pas.

Je ne crois pas avoir autant parlé depuis bien longtemps, et même si dire « au revoir » est en général très simple, là, ça ne sort pas facilement.

Je la regarde enfiler ses chaussures. Je réprime un sourire en la voyant dans mes vêtements d'entraînement bien amples, avec ses chaussures à talons imprimées léopard. Elle lève la tête et surprend mon regard. Elle me lance un sourire espiègle.

– Peut-être que je vais lancer une nouvelle mode.

– C'est bien possible, j'admets en croisant les bras.

Ses yeux se posent furtivement sur mes avant-bras. Elle détourne le regard, passe son sac sur son épaule et se dirige vers la porte.

– Oh, attends, n'oublie pas tes vêtements !

Je vais chercher un sac plastique à la cuisine, puis je ramasse son jeans trempé, son tee-shirt et les sous-vêtements roses minuscules qu'elle avait posés à côté de l'évier, et je les enfourne dans le sac.

Elle me montre le tee-shirt qu'elle porte.

– Et les tiens ? Est-ce que je te reverrai avant que tu partes ?

Je hausse les épaules.

– Peut-être. Si ça n'est pas le cas, garde-les.

Elle fronce les sourcils, puis relève le menton.

– Je vais les rendre à Bram très vite. Eh bien... merci encore pour avoir accepté un nouveau rendez-vous.

– Merci à toi d'être si sportive.

– Ah, dit-elle en ouvrant la porte, j'ai comme l'impression que je vais te maudire demain quand je ne serai plus qu'une énorme courbature.

Elle secoue son index dans ma direction, et s'en va.

Je reste là un moment à l'observer avancer d'un pas léger, son petit cul dissimulé dans mon short. Je rentre dans mon appartement. Je ferme les yeux et vide mes poumons. Dans ma tête, je la vois toujours qui s'éloigne.

1. Relation d'amitié intense, sans connotation sexuelle, entre deux hommes.

CHAPITRE 7

Kayla

Je suis une vraie idiote.

Sérieusement. J'ai cru que si j'oubliais mes vêtements mouillés chez lui, ça me donnerait une bonne excuse pour retourner les chercher. Mais merde, ce mec n'est pas comme les autres. C'est comme si je flirtais avec un glaçon. Ouais, parfois je le vois fondre un peu, je suis par exemple persuadée qu'il bandait quand il m'a coincée par terre sur le terrain de rugby. Et comme il doit bientôt repartir, je ne vais pas avoir beaucoup de temps pour tenter de le séduire.

– Et ton vœu ? me demande Nicola pendant qu'Ava boit son smoothie à petites gorgées.

C'est samedi après-midi, et nous sommes toutes les trois installées au café, en train de fêter le fait que j'ai terminé mon article et que je l'ai passé à Neil hier, qui va le corriger avant de le donner à Joe. J'ai passé trois jours à l'écrire et à le réécrire avant d'être enfin contente du résultat. Et Neil l'a trouvé bien. Nicola vient tout juste de le lire et elle a l'air sacrément impressionnée. Tout naturellement, la conversation dévie sur Lachlan. Enfin, c'est moi qui parle de lui, cet homme animal qui semble définitivement hors de portée.

– Mon vœu ? je répète assez confuse.

Je me tourne vers Ava qui est en train de colorier son cahier en tirant la langue tellement elle est concentrée. Je lui mets les mains sur les oreilles et je m'écrie : « Et merde pour mon vœu ! ». Quand je les retire, Ava regarde sa mère, puis moi, et dit calmement :

– Tante Kayla a encore dit un gros mot.

Nicola la regarde avec adoration et me lance ensuite un clin d'œil moqueur. Ava connaît parfaitement les règles du jeu, vu qu'elles ont habité chez moi pendant un bon

bout de temps.

– Je savais que tu ne tiendrais pas bien longtemps, ajoute-t-elle en me jetant un regard que je trouve un peu suffisant.

– Hé, je tiens toujours. Mais pour Lachlan, je ferais une exception. En fait, si par la grâce de Dieu j'avais la chance inouïe d'entrer dans son froc, je jure que je ne toucherais plus jamais un autre homme.

Elle prend l'air effrayé.

– Kayla, fais attention à ce que tu dis !

Je lui fais un signe dédaigneux avant de me mettre à siroter mon café frappé.

– De toute façon, ça n'arrivera pas. Il est totalement insensible à mes charmes. Tu sais, j'ai couru dans la boue, trempée dans un tee-shirt blanc... je me suis trémoussée sous lui. C'était presque comme faire l'amour. Et... rien. Plus tard, chez lui, il allait prendre une douche quand j'ai fait une vanne sur le fait de le rejoindre. Tu aurais dû voir sa tête !

– Il a eu l'air dégoûté ? me demande Nicola d'un air compatissant.

– Non. Mais merci de penser qu'il aurait pu l'être. Il a simplement eu l'air... je ne sais pas. Je ne le comprends pas. C'est comme s'il ne m'avait même pas entendue.

– C'était peut-être le cas.

– Il m'a entendue, mais il n'est tout simplement pas intéressé, dis-je en me reculant sur ma chaise et en croisant les bras.

– Tu ne peux pas plaire à tout le monde, me dit-elle en prenant un des crayons de couleur d'Ava pour colorier un carré, jusqu'à ce qu'Ava la repousse.

– Je me refuse à le croire.

Elle soupire en me regardant.

– Enfin, quoi qu'il en soit, je ne pensais pas qu'il te raconterait tout ça. (Elle désigne l'article de la tête, que j'ai imprimé et posé sur la table.) Moi, quand je lui parle, il ne me répond que par borborygmes et monosyllabes.

Elle n'a pas vraiment tort. La moitié de ses réponses étaient des grognements et d'autres bruits typiquement masculins, mais je me sens plus capable qu'avant d'en faire le tri.

– Réussir à le faire parler, c'est comme si on lui arrachait les dents. Pendant tout le temps où je l'ai interrogé, j'ai eu la frousse de dire ce qu'il ne fallait pas et de déclencher à nouveau une bombe à retardement.

– Je me demande quel est son problème, réfléchit Nicola à haute voix.

– Oui, je m'écrie en frappant la table avec la paume de mes mains, ce qui fait sursauter Nicola et Ava. C'est quoi son problème ? Tu peux le découvrir pour moi ?

Nicola grimace.

– Mais je t'ai dit, ce type m'adresse à peine la parole.

– Peut-être, mais Bram doit le savoir.

– J'en doute fort. Bram dit qu'il lui répond à peine et que quand il le fait, tu peux être sûre que c'est tout sauf personnel.

Je poursuis :

– Il faut que j'en parle à Bram.

– Eh bien, viens au Lion ce soir, dit-elle. Je termine tôt, du coup Bram me rejoint là-bas. Je suis sûre qu'en plus, il voudra lire ton article.

Elle regarde l'heure sur son téléphone.

– D'ailleurs, il est temps que je dépose Ava chez ma mère et que je me prépare.

Je les embrasse, puis je commande un déca. Je n'ai pas besoin de caféine, j'ai déjà l'impression de planer. Cet article m'a vraiment rabibochée avec la vie, ce qui est bizarre quand on y pense. Et ça fout les jetons. Et si ça ne se passe pas comme je l'espère ? Et si Joe se contentait de prendre mon article, de le publier, et voilà tout ? Je devrais retourner à mon boulot et continuer à m'ennuyer. Que se passera-t-il si je reste toute ma vie au service publicité, à faire chaque jour les mêmes conneries ? Je ne sais pas si j'en aurai la force maintenant que je sais que quelque chose de mieux existe tout près, quelque chose qui me fait me sentir... vivante. C'est comme si quelqu'un vous montrait le soleil quand vous êtes plongée dans l'obscurité. Ok, oubliez ça, c'est bien trop sentimental et mélo. Mais tout de même... ça craindrait vraiment.

Naturellement, mes pensées dérivent ensuite vers Lachlan. Il faut que je me sorte ce type de la tête, mais chaque fois que je pense à son visage, à son corps, à cette voix rocailleuse qui cache tant de secrets, je suis toute chose, comme si des milliers d'oiseaux s'échappaient soudain de leur cage. Ça, plus l'article, et je commence à me sentir un peu dingo, peut-être ai-je besoin de me poser et de calmer ce cœur trop sec qu'habituellement rien ne peut émouvoir.

Mais la curiosité a été plus forte que tout et, plus tard dans la soirée, je déboule au Lion.

Dès que j'entre, je suis saisie par les braillements hystériques des gens bourrés et par la musique de James, *Faith No More*. Nous sommes samedi, tout le monde semble s'être donné rendez-vous ici pour picoler avant de poursuivre la soirée dans différents clubs en ville. Je fais le tour du bar des yeux en cherchant Bram et en m'arrêtant quelques instants sur différents mecs, même si je sais que je ne devrais pas. Je dois pourtant reconnaître que ça serait agréable d'en choper un qui soit assez mignon pour tirer un coup sans conséquence. Peut-être que le manque de sexe me rend dingue. En fait, je suis quasiment certaine que c'est le cas. Trop de frustration sexuelle, sans nulle part pour pouvoir l'évacuer. Mais pour être parfaitement honnête, même si une bonne baise me ferait un bien fou sur le moment, ça ne m'avancerait à rien à plus long terme. Après, je me sentirais

simplement vide, parce qu'en fait, un coup avec un type de passage, ce n'est pas ce que je veux. Je sais parfaitement ce que je veux, et je ne peux pas l'avoir.

J'aperçois Nicola au bar, qui remplit des verres. Elle semble débordée, mais quand je m'approche, elle tente d'attirer mon attention et me fait signe en montrant les toilettes. Il y a une lueur d'avertissement dans ses yeux, ce qui m'arrête net. Mais elle ne peut pas m'expliquer ce qui se passe. Les clients lui jettent pratiquement des billets. James, à l'autre extrémité du bar, me fait un signe de tête, mais lui aussi est occupé. Je me fraye un chemin à travers la foule et j'aperçois enfin Bram, assis dans un box, qui sirote un scotch. Lachlan est assis en face de lui, sa main large entoure ce qui ressemble à un verre d'eau. Mon corps tout entier se crispe en le voyant. Je me tends, mes cuisses se serrent l'une contre l'autre, comme si je sentais déjà sa queue en moi. Merde, j'ai besoin d'aide.

Pendant un instant, je reste plantée là, à me demander si je ne devrais pas faire demi-tour et m'en aller. Je suis venue pour parler avec Bram de Lachlan, et le fait de le voir ici m'excite et me panique en même temps. C'est alors qu'il lève les yeux de sous sa casquette de base-ball et qu'il m'aperçoit. Il ne sourit pas. Mais il arrête de froncer les sourcils et me dévisage, de haut en bas, ce qui est toujours bon à prendre.

J'avale ma salive, me redresse et m'avance, en regardant tour à tour Bram et Lachlan.

– Salut.

– Voilà la femme de la situation, dit Bram, mais à ma grande surprise, c'est Lachlan qui se lève pour me faire une place.

Je lui lance un sourire reconnaissant, avant de m'asseoir à ses côtés. Ce soir, j'ai enfilé une jupe à franges noire sur mes jambes nues, et quand il leur jette un regard furtif, je me prends à espérer qu'il apprécie le spectacle.

Si c'est le cas, il n'en laisse pourtant rien paraître. Il ne dit pas un mot et se contente de boire une petite gorgée de son eau. Je regarde sa gorge pendant qu'il avale, jusqu'à ce que je m'aperçoive que Bram m'observe. Je tourne alors mon regard vers Bram qui secoue la tête, comme si j'étais ridicule. Je l'ignore, je sors l'article de mon sac, le déplie et le tends à Lachlan.

– Est-ce que tu l'as lu ? je demande à Bram qui me l'arrache presque des mains.

Je jette un coup d'œil à Lachlan :

– En fait, il ne parle presque que de toi. Tu devrais vraiment le lire en premier.

Il me fait un vague sourire en se frottant la barbe.

– Je le lirai quand il sera publié. Ce sera plus spécial comme ça.

Bram regarde Lachlan un instant, fronce les sourcils et reprend sa lecture. Je tambourine des doigts sur la table, légèrement inquiète, en attendant son verdict. Il me le rend avec un grand sourire.

– Eh bien, eh bien ! Je suis impressionné.

– Vraiment ?

– Ouaip. C'est exactement ça. Merci.

Et il ajoute avec une certaine emphase :

– Je crois que ça va vraiment nous aider.

– Putain, c'est ce que j'espère. Je me suis donné un mal de chien.

– Ça, c'est vrai. Et tu as transformé notre rugbyman en ange gardien.

Bram fait semblant de lever son verre pour porter un toast à Lachlan, qui grommelle quelque chose, comme pour s'excuser. Je me lève d'un bond et quand il sort, son bras frôle le mien. Je manque implorer à son contact, sa peau tiède me fait bouillir, littéralement.

Il s'éloigne et je prends tout mon temps pour mater son cul bien moulé dans son jean. Ça devient presque une habitude.

– Non mais, regarde-toi ! me taquine Bram.

Je papillonne des yeux un moment avant de le regarder en face.

– Qui dois-je regarder ?

– Toi, dit-il puis il incline la tête vers les toilettes. Lui. Tu es une vraie chatte en chaleur !

– Une chatte en chaleur ? Je crois que tu traînes depuis trop longtemps avec Nicola, toi, je lui dis en me rasseyant.

– Je ne t'ai jamais vue aussi accro à quelqu'un.

– Quoi ? Mais c'est ridicule, je suis en permanence accro à quelqu'un !

Il pince ses lèvres en secouant la tête.

– Nan. Pas comme ça. Je te connais. Tu en baves presque.

– Arrête tes conneries.

Je me penche vers lui à travers la table et le regarde dans les yeux.

– Tu crois que tu me connais, Bram, mais tu ne me connais pas du tout. Ouais, je trouve que ton cousin est sexy, et alors ?

– Simplement sexy ? dit-il. (Il fait tourner son scotch dans son verre en souriant.) D'accord. Dommage que la chatte en chaleur grimpe au mauvais arbre.

Je suis larguée.

– Hein ? Pourquoi parlons-nous tout le temps de chats ?

Il hausse les épaules.

– Je ne voudrais pas que tu t'emballes. Tu sais très bien que ce n'est pas un type facile... à faire craquer.

Je lève les yeux au ciel.

– Crois-moi, j'ai parfaitement compris.

Et pourtant, quand Lachlan revient et me demande si je veux boire quelque chose, mon cœur se met à battre, plein d'espoir.

– Hmmm, fait Bram en le regardant s'éloigner vers le bar.

– Laisse-moi deviner. Habituellement, il n'offre jamais à boire aux filles, c'est ça ?

– Pas que je sache, répond-il. Et de toute façon, il ne boit pratiquement pas.

Je veux que Bram m'en dise plus, pour que je comprenne pourquoi. Avec son look de grand costaud, Lachlan n'a pas l'air de quelqu'un de particulièrement strict. Mais si je pose des questions trop personnelles, je sais que Bram m'enverra balader.

Bientôt, Lachlan revient, avec un verre d'eau pour lui et un Bellini pour moi.

Il le fait glisser sur la table jusqu'à moi en disant :

– C'est pour te remercier pour ton article.

Oh. Alors, ce n'est pas parce qu'il me trouve super-bandante qu'il m'offre à boire. Merde alors.

– Est-ce que James te l'a fait payer ? lui demande Bram.

Il acquiesce.

– Je suppose que sa courtoisie n'englobe pas toute ta famille. Je ne crois pas que ce type m'apprécie beaucoup.

– James n'aime pas qu'on soit plus grand que lui, explique Bram.

– Sauf pour Linden, je dis. Mais ça, c'est une histoire d'amour à la noix entre mecs.

Je remercie Lachlan avec un sourire et me pousse pour qu'il puisse se rasseoir à côté de moi.

– Merci pour le verre. C'est toi qui m'as donné de ton temps en répondant à mes questions foireuses.

Il hoche la tête en tripotant le bord de sa casquette. Au bout d'un moment, il me pose la question suivante :

– Tu pratiques un sport ?

Je hoche la tête et il poursuit très vite :

– Tu sais, tu as vraiment bien joué sur ce terrain. Je veux dire, tu étais infatigable.

– Oh, dis-je en échangeant un regard avec Bram. Merci ! En fait, je fais juste de la gym chaque matin, et je suis un cours d'escrime une fois par semaine.

– De l'escrime ? C'est... rare.

Je lui souris gentiment.

– Je suis quelqu'un de rare.

Je n'ai pas besoin de regarder Bram pour savoir que mes tentatives de flirt ne l'impressionnent pas outre mesure. Je continue.

– Ça me discipline tout en me permettant d'exprimer ma colère.

– Tu as des problèmes de discipline ? demande-t-il sans que je puisse me rendre compte s’il se moque de moi ou pas.

– Ce n’est pas flagrant ? je demande tout en me rapprochant de lui.

Il pèse mes mots, et son regard se fait plus doux quand il me regarde.

– En plus, ça me muscle les fesses. Je ne veux pas avoir un cul tout flasque.

– C’est loin d’être le cas, dit-il, et je ne peux m’empêcher de rougir.

Bram tousse. Fort. Je plisse les yeux, ennuyée qu’il interrompe notre petit échange.

Se rend-il compte à quel point c’est compliqué ? Plaisanter avec Lachlan, c’est comme accéder à un autre niveau du jeu. Et en plus, il vient de me complimenter à propos de mon cul. Mais avant même qu’on puisse poursuivre, Linden fait son apparition et se dirige vers nous à grands pas, un large sourire sur le visage.

– Salut, salut, nous lance-t-il en s’asseyant à côté de Bram.

– Oh, super, le trio écossais, je murmure entre mes dents.

– Tu vas vite changer de ton, Mam’zelle, dit Linden, parce que j’ai des putains de bonnes nouvelles.

Nous le dévisageons. Il sourit triomphalement.

– Un de mes clients sponsorise le Festival Outside Lands. Je suppose qu’il était d’humeur généreuse aujourd’hui, parce qu’il m’a donné cinq entrées VIP pour le festival, le week-end prochain.

– Sympa, commente Bram.

– Bien entendu, je vous les donne, dit Linden.

Je le reprends :

– Mais nous sommes six, en comptant Steph et Nicola. On ne peut pas tous y aller.

– Tout va bien, ne me comptez pas, dit Lachlan.

Je suis super-déçue.

– Ne sois pas idiot. C’est toi l’invité, bien sûr que tu y vas. C’est une institution à San Francisco. Moi, je n’irai pas. Je suis quasiment sûre que, de toute façon, Linden n’allait pas m’inviter.

Je regarde Linden et en voyant son air gêné, je comprends que j’avais raison. Quand il fait des projets, il a tendance à m’oublier complètement, jusqu’à ce que Steph pique une crise. Mais je dois dire que je fais pareil.

– Oh, pour l’amour de Dieu, dit Bram, je vais m’acheter ce foutu passe. Comme ça, le problème est résolu.

Lachlan secoue la tête.

– Ne t’en fais pas pour ça, mon pote. De toute façon, je ne suis pas fan des festivals de musique.

– Tu n’aimes pas la musique ? je lui demande.

Il fronce les sourcils.

– Si, j’aime la musique. Mais pas trop les gens.

Je ne peux m’empêcher de sourire :

– Peut-être sommes-nous plus proches que je ne le pensais.

Et je vous jure qu’il esquisse un léger sourire.

– Ah, mais les filles qui viennent aux Outside Lands sont des nanas très court vêtues qui boivent du vin comme des trous et qui se trémoussent en bikini, même quand la musique s’arrête, dit Linden. C’est l’endroit idéal pour draguer, qu’en dis-tu ?

L’enfoiré. Je dévisage Linden. Je sais qu’il lui suggère toutes ces conneries juste pour me faire chier.

– Nan, répond Lachlan, ce n’est pas mon truc, pas mon monde.

– C’est Elton John la tête d’affiche, dimanche, ajoute Bram, et je me rends compte qu’il donne un coup de pied à Linden sous la table, parce que celui-ci lui jette un regard qui signifie « qu’est ce que j’ai fait ? ».

– Tu ne peux pas laisser passer une légende de la pop.

Lachlan grommelle quelque chose. Je suppose que ça signifie « on verra ».

Le reste de la soirée se passe à discuter festivals et groupes de musique. Le tout avec un maximum d’accent écossais. Lachlan ne participe pas beaucoup à la conversation, et moi non plus. Nous nous contentons d’écouter les arguments de Bram et Linden pour savoir qui est le meilleur groupe, Massiv Attack ou Portishead. C’est assez chouette, en un sens. Leurs bavardages incessants font comme un bruit de fond. Tous deux sont prisonniers de leur bulle fraternelle. Ce qui signifie que Lachlan et moi sommes dans la nôtre. Mais nous ne nous parlons même pas. Il n’est sûrement pas conscient d’être dans une bulle avec moi. C’est simplement agréable d’être assise à ses côtés et de jouir de sa présence, de sentir sa chaleur et le parfum d’ambre tiède de sa peau. Être dans l’ombre de cette bête est étrangement réconfortant. Il me fait tout à la fois battre le cœur et me sentir moins nerveuse, et je ne peux m’empêcher de penser que Bram à raison. Je suis salement accro. Vraiment, vraiment salement. Et je commence à me dire que ce n’est pas seulement physique. Je ne connais même pas ce type, mais je me sens attirée par lui, comme si nos veines étaient remplies d’un aimant liquide qui nous attirait l’un vers l’autre.

Le côté triste de la chose, c’est que toutes ces pensées dingues sont dans ma tête. Et c’est probablement là qu’elles vont rester. Quand la nuit tombe et que Lachlan rentre chez lui, je me sens très seule. Je ne crois pas avoir jamais été triste à cause d’un homme, et il suffit que ce maudit Écossais s’éloigne pour qu’il me manque. Peut-être que ce qui me manque, c’est de ne plus pouvoir regarder ses lèvres en me demandant comment ce serait de les mordiller, quel effet elles me feraient contre les miennes. Peut-être que ce qui me manque, c’est d’admirer ses tatouages en me racontant des histoires à leur propos. Le lion

sur son avant-bras, c'est pour sa fierté, la croix sur son biceps, c'est pour quand il a été moine trappiste dans les Alpes et qu'il distillait de la bière. (Je ne sais pas, ça pourrait être la vérité !) Peut-être que je regrette de ne pas avoir à m'interdire de glisser mes doigts dans sa barbe, sur son nez, de toucher chaque cicatrice sur son visage.

Ou peut-être est-ce que je regrette notre jeu du chat et de la souris. C'est l'excitation de la chasse. Cette façon dont chacun de ses sourires, chacun des mots qu'il prononce est une victoire. C'est incroyablement stimulant d'essayer en permanence de le convaincre. Et s'il y a une chose que j'ai apprise récemment, c'est que j'aime être défiée.

Plus tard dans la soirée, quand je suis couchée, en train de regarder les lumières de la rue à travers ma fenêtre, je réalise que, pour la première fois, mon lit me semble vide. Comme si quelqu'un manquait. Et pas quelqu'un qui part au milieu de la nuit ou le lendemain matin. Quelqu'un qui resterait. La vérité s'insinue en moi. Moi, Kayla Moore, je suis une fille seule, très seule.

*
* *

Quand j'arrive au bureau le lundi matin, je marche d'un pas un peu plus léger. Bien que mon article ne sorte que vendredi, je me sens bien. Super bien, même. M'y voilà. C'est ma nouvelle vie. J'ai mis de côté toute cette merde qui m'a pris la tête pendant le week-end et j'ai décidé de positiver. Quand mon article va paraître, non seulement ça va aider (j'espère !) Lachlan et Bram, mais ça dira au monde entier : « Hé, espèces d'enfoirés ! Et vous tous qui avez douté de moi, regardez ! Regardez ce que j'ai réussi à faire ! »

Mais quand je croise Neil dans le couloir à l'heure du déjeuner, il fait une tête qui n'augure rien de bon.

– Kayla, me dit-il, je dois te parler.

Je ne l'ai jamais vu aussi sérieux.

– Quoi ? je demande en me tordant les mains. Est-ce que tout va bien ?

– Plus ou moins, répond-il.

Il examine ses ongles, puis lève les yeux vers moi en soupirant, l'air complètement désolé.

– Il y a eu un changement dans ton article.

Je me redresse.

– Quel changement ?

– Ne t'inquiète pas, il va bien être publié. C'est juste que, ma douce, Joe ne le signera pas de ton nom. Il a mis le mien à la place.

– Quoi ? je m'exclame, assez fort pour que les gens autour me regardent.

– Désolé, je n’y suis pour rien, Joe dit que personne ne te connaît, mais la bonne nouvelle, c’est qu’il va le publier. Ouais. (Il me fait un léger signe, minuscule, de joie.) N’est-ce pas ?

Je n’arrive même pas à lui répondre. Je le repousse, le contourne et je me dirige d’un pas ferme vers le bureau de Joe. J’entends Neil qui crie derrière moi « Ne fais pas ça, ça n’en vaut pas la peine ! », mais je n’en ai rien à foutre. C’est mon article. C’est ma chance. Ça en vaut la peine.

La porte de Joe est fermée, alors je frappe rapidement, en essayant de respirer à fond, de contrôler ma colère.

– Qu’est-ce que c’est ? aboie-t-il de l’autre côté.

J’ouvre la porte et j’entre en la refermant bruyamment derrière moi. Surpris, il lève les yeux et penche la tête en la secouant.

– Ouais, c’est moi, vous savez pourquoi je suis ici, dis-je, pleine d’amertume.

Il regarde à nouveau ses papiers. Il passe son temps à regarder ses foutus papiers. Il ferait mieux d’utiliser un ordinateur, comme tout le monde.

– Je sais que tu ferais bien de parler avec un peu plus de respect à ton rédacteur en chef, dit-il d’un ton bourru.

J’en ai eu ma dose, de ce ton avec Lachlan, la semaine dernière, donc ça ne m’intimide pas une seconde.

– Vous ne me créditez pas mon article ! je lance, les mains tremblantes. C’est moi qui l’ai écrit ! Ce n’est pas juste ! C’est comme si... C’est comme si...

– C’est comme ça, dit-il en soupirant et en se pinçant l’arête du nez. Ton article est bon, et tu devrais être fière. Et il pourrait même attirer l’attention sur ces œuvres de charité débiles, c’est ce que tu voulais non ? Mais ça ne marchera pas s’il est signé par quelqu’un qui bosse à la pub. Il n’aura plus aucune crédibilité.

– Alors... alors, laissez-moi bosser ici. Vous avez dit que je sais écrire. Vous avez dit que l’article est bon. Alors, prenez-moi dans la rédaction.

Il secoue la tête.

– Kayla, tu es parfaite dans ce que tu fais. L’hebdo ne peut pas fonctionner sans petites annonces. Laisse les journalistes faire leur travail. Ils font ça depuis des années. Toi, tu as juste écrit un (et il pointe son doigt en l’air vers moi)... truc.

– Alors, oubliez mon nom. Laissez-moi essayer encore. Je peux le faire, je sais que je le peux. Je peux faire plus que de vendre des petites annonces de merde !

Ses énormes narines poilues semblent s’embraser. Il croise ses mains devant lui, avec précaution.

– Écoute, au départ, il n’était même pas question que tu l’écrives. Apprécie cette expérience et sois fière qu’il soit assez bon pour être publié, bien que je sois sûr que Neil

en a fait plus que sa part de secrétaire de rédaction. Si tu regardes les choses ainsi, je suis certain qu'il mérite autant que toi de signer ce papier.

Il s'éclaircit la voix et se remet à fourrager dans ses gobelets en carton et ses Post-it sur son bureau.

– Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je vais faire comme si tu n'avais pas fait irruption comme une folle dans mon bureau, avec cette attitude revendicatrice insupportable, et tu peux retourner faire ce que tu es censée faire, d'accord ?

Je serre les lèvres à m'en faire mal. J'ai une envie folle de hurler, de crier, de lui jeter des choses à la tête. Mais ça ne m'avancera à rien. Je déteste, je déteste, je déteste reconnaître ma défaite, mais c'en est une.

Je quitte son bureau en refusant de regarder quiconque aurait pu entendre mon explosion de colère, et je vais droit dans les toilettes. Je constate avec soulagement qu'elles sont vides, et je me rue dans un des box. Je ferme le couvercle de la cuvette de W-C et je m'assieds dessus. La tête dans les mains, je respire, je respire, respire en tentant de me calmer.

Je ne craque pas souvent. Pas au point d'éclater en sanglots, comme je suis sur le point de le faire. Je sais que c'est idiot de me sentir mal à ce point, j'aurais dû m'en rendre compte avant. Ce n'est qu'un article, après tout. Un truc que j'ai écrit. Et j'ai été stupide de penser que cela allait m'emmener vers autre chose, que ça allait changer ma vie.

Mais je ne peux oublier ma déception. Ça fait mal. Plus encore, c'est très gênant. J'ai parlé de mon article à tout le monde. Plein de gens vont le chercher le week-end prochain. Ouais, j'ai bien bossé... mais ce n'est pas pareil.

Je reste sur la cuvette des W-C pendant toute ma pause déjeuner, à lutter contre mes larmes, à ravalier ma colère. Et puis, au bout d'un moment, je laisse ma peine de côté. Je m'en veux d'avoir agi comme une folle avec Joe. C'est un salaud, et il a vraiment tort, mais j'aurais pu perdre mon boulot, mon vrai boulot, en lui répondant comme je l'ai fait. C'était sacrément risqué, je n'ai pas réfléchi. Et même si tout ça est vraiment atroce, je dois retourner m'excuser auprès de Joe d'avoir pété un câble. Mais je suis fière comme une lionne, et au lieu de ça, quand j'ai retrouvé mon calme, je retourne à mon bureau, je m'assieds et je me remets à bosser, à faire mon vrai boulot, celui pour lequel on me paie. Le seul que je sache faire.

Putain de lundi de merde.

CHAPITRE 8

Kayla

Naturellement, j'ai du mal à digérer la chose. Je passe toute la semaine en roue libre, loin du monde. La seule personne que je vois, c'est ma mère, même si je n'avais pas l'intention d'aller lui rendre visite, parce que je sais qu'elle va me poser des questions. Mais elle a l'air si triste au téléphone, peut-être plus fragile encore que d'habitude. Je ne peux pas refuser.

– Est-ce que tu veux m'en parler ? me demande-t-elle depuis sa chaise tout en regardant la télévision, pendant que je nous prépare à dîner.

J'ai fini par lui annoncer qu'il y avait des changements à propos de l'article, sans en dire plus.

– Non, pas vraiment.

– Très bien. Parle-m'en quand tu seras prête à le faire. Simplement, rappelle-toi ce que je t'ai dit la dernière fois. Tu dois suivre ta propre route.

Ouais, mais là c'est officiel, ma route ne mène nulle part.

Je passe le week-end toujours seule, je descends un demi-litre de glace au caramel en faisant une overdose de Netflix. Je sais que c'est le festival des Outside Lands, je sais que Steph et Nicola s'énervent de plus en plus parce que je ne réponds pas au téléphone ni à leurs textos. J'en reçois même un de Bram le vendredi qui dit : « Kayla, qu'est-ce qui s'est passé ? » Je suppose qu'il a lu l'article signé par Neil. Mais je fais comme si de rien n'était.

Quand je me réveille le dimanche matin, ce n'est pas à cause de mon réveil. C'est ma sonnette d'entrée qui me vrille la tête.

J'enfile ma robe de chambre à imprimé léopard en gémissant et je me traîne jusqu'à l'interphone.

– Quoi ? je lance, très en colère, en fixant l'horloge du micro-ondes.

Il est neuf heures du matin, et j'avais prévu de dormir toute la journée.

– Hé ! crie la voix de Steph au milieu des grésillements. Si tu n'ouvres pas, j'appelle ta mère !

Elle serait bien capable de le faire. Elles s'adorent, toutes les deux.

– Ok, dis-je en appuyant sur le bouton de l'interphone puis en déverrouillant la porte d'entrée avant d'aller à la cuisine me faire un café.

J'ai absolument besoin de caféine pour pouvoir commencer cette journée.

Un peu plus tard, Nicola débarque aussi.

– Mais qu'est-ce qui se passe, Kayla ? s'écrie Steph en jetant son sac sur mon canapé. (Toutes les deux ont l'air d'être tombées du lit, elles sont en pantalon de pyjama, tongs et sweat-shirt.) Où étais-tu ?

– J'étais ici, tout simplement, je réponds avec lassitude en ouvrant le paquet de café et en le humant à pleins poumons.

Steph s'avance vers moi en me dévisageant de haut en bas.

– Tu ne réponds pas à nos coups de fil, à nos textos...

Je hausse les épaules et je dose le café dans le filtre avant d'appuyer sur le bouton « on ».

– Je ne me sentais pas très sociable. Désolée.

– Bram nous a prévenues pour l'article dit calmement Nicola. Nous l'avons lu. Il est excellent, Kayla, vraiment. Il est tellement content... mais... qu'est-ce qui s'est passé ?

Je soupire profondément et je me retourne pour leur faire face en croisant les bras.

– Tu veux dire, pourquoi est-ce que mon nom n'apparaît pas ?

– Ouais, dit Steph. Qui est ce Neil ? C'est le Neil que nous avons rencontré ?

Je hoche la tête. On est tous sortis ensemble.

– Ouais, c'est lui. Il a édité mon papier et Joe a pensé que ça serait mieux si c'était lui qui le signait, puisque je ne suis pas journaliste.

– C'est des conneries, dit Nicola en fronçant les sourcils. On ne te raconte pas de bobards quand on te dit qu'il est super. Vraiment, je le pense, tu peux être fière de toi.

Suis-je fière de moi pour autant ? Je n'en sais rien.

Je me retourne.

– Eh bien, c'est comme ça. Je suis passée à autre chose.

– Si tu étais passée à autre chose, tu n'éviterais pas tes meilleures amies, dit Steph en posant sa main sur mon épaule. Tu as besoin d'un câlin ?

Je repousse sa main en faisant demi-tour.

– Certainement pas. (Je les fixe toutes les deux.) Et pourquoi êtes-vous ici à une heure pareille ? Qui est-ce qui se lève à huit heures du matin un dimanche ?

– Tes amies, me répond Steph, qui veulent s’assurer que tu es prête à venir au festival avec elles aujourd’hui.

– Oh sûrement pas ! Je n’irai pas. J’ai déjà raté deux jours, à quoi bon y aller le troisième ...

Steph m’interrompt.

– C’était super ces deux jours. Ne rate pas le dernier. Ça te changera les idées. Je crois que tu as vraiment besoin de sortir de chez toi.

– Avant de devenir comme Howard Hughes, ajoute Nicola.

Je lui jette un regard assassin.

– Ouais, je sais qui est Howard Hughes !

– S’il te plaît ! Même Ava va venir. Elle est si excitée !

– Est-ce que tu vas la déguiser en petite hipster de contes de fées ?

J’imagine sa fille comme ces filles pleines de plumes et de bandeaux qui hantent les festivals de musique.

– Peut-être bien.

– Bon, je suis désolée de vous contrarier, mais c’est un dimanche à rester en chaussettes, et j’ai plein de livres à lire et de siestes à faire.

Et je lève ma jambe pour leur montrer ma chaussette à imprimés Minions qui me monte jusqu’au genou.

– Arrête de nous baratiner avec ton dimanche en chaussettes, dit Steph. Tu sais qui d’autre vient ? ajoute- t-elle avec un air de conspirateur.

Je déglutis, je sens une boule de chaleur dans mon ventre.

– Qui ?

– Lachlan.

Et elle arbore un petit sourire satisfait.

– Et alors ? je lui demande, en ignorant le vide dans ma poitrine.

À la simple évocation de son nom, je me sens revivre comme si on allumait un interrupteur.

– Allez, ne fais pas semblant de ne plus être complètement...

– Complètement quoi ? je la défie.

– Amoureuse de lui !

Je ris très fort.

– Amoureuse ? S’il te plaît ! C’est de moi que tu parles. Kayla Moore. La fabuleuse dévoreuse d’hommes.

Mais cette expression me semble soudain avoir perdu de son sens.

– Bon, pas follement amoureuse, se corrige Nicola. Entichée.

– Accro, ajoute Steph. Kayla est juste une espèce de monstre féminin qui a le feu au cul en permanence.

– Ça a l'air presque terrible quand c'est toi qui en parles.

– Pfff ! Quoi qu'il en soit, tu as vraiment besoin de t'envoyer en l'air. Tout ce truc de célibataire ne te vaut rien du tout.

– Vrai ou pas, nous savons toutes que ce ne sera pas avec lui, je réponds en tapant du pied. (J'aimerais bien que ce fichu café coule plus vite.) Et je pensais qu'il n'irait pas. Il m'a dit qu'il n'aimait pas la foule et que ce n'était pas son truc.

– Bram lui a offert un passe VIP pour la journée. Ça a finalement suffi à le convaincre, explique Nicola qui se met à me sourire avec espoir quand je la regarde. Tu sais, il rentre dimanche prochain en Écosse. Ce sera peut-être la dernière fois que tu pourras le voir.

– C'est vrai, ajoute Steph. Vous pourriez avoir envie de vous dire au revoir.

Je les dévisage l'une après l'autre.

– Je ne sais pas, dis-je à contrecœur, bien qu'en fait je le sache très bien.

J'ai envie de le revoir. Une fois encore. Je sais qu'il n'en sortira rien, mais je suis devenue accro à cette sensation que j'éprouve en sa présence. Je ne suis peut-être pas folle amoureuse, mais il y a quelque chose de tellement... je ne sais pas, rafraîchissant de me sentir comme une ado à nouveau, avec un vrai béguin. Et je pense que Steph et Nicola l'ont très bien compris.

– D'accord, je vais me préparer. À quelle heure faut-il qu'on y soit ?

– Je passerai te chercher à midi, répond Steph avec un sourire triomphant.

Elles se lèvent toutes les deux et quittent mon appart'.

Je pousse un gros soupir et je regarde mon café qui est enfin coulé. Je crois que je vais tout boire avant de me préparer.

Quand midi arrive, je dois reconnaître que je suis assez excitée. Ça me fait du bien de penser à autre chose, même si je sais que demain c'est lundi, que les emmerdements vont recommencer et que ce sera peut-être la dernière fois que je vais me sentir toute chose en regardant Lachlan, les yeux fascinants de Lachlan, en m'arrangeant pour frôler son corps. Je suis prête à vivre ce moment à fond. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui, et rien d'autre.

Naturellement, il faut que je sois au top. Je veux me faire belle, mais je ne veux pas singer pour autant ces minettes qui écument les festivals. Je choisis des bottes en daim, parce que je sais que le parc du Golden Gate est très poussiéreux, un short en cuir pour le côté branché, et j'enfile une chemise épaisse en flanelle sur un débardeur décolleté dans le dos. Aujourd'hui, c'est une des rares occasions où je peux sortir sans porter de soutien-gorge (c'est vrai, une fille sur deux n'en portera pas), alors j'en profite. Je prends un petit sac en bandoulière, et voilà, je suis prête.

Très vite, la Jeep de Linden s'arrête devant chez moi. C'est Steph qui est assise à l'avant. Je m'assieds à l'arrière et j'apprends que Bram va emmener Nicola, Ava et Lachlan un peu plus tard.

Steph me regarde dans le rétroviseur.

– Hé, vous deux, dit-elle pendant que nous descendons le boulevard Geary en direction du parc, je voulais vous dire que je sais bien que vous avez eu des différends, mais qu'il serait grand temps que vous vous mettiez à être sympas l'un avec l'autre.

Linden et moi nous nous regardons.

– Je suis sympa, dis-je.

– Depuis quand je ne suis pas sympa ? demande Linden au même moment.

Steph se moque de nous.

– Je ne suis pas idiote. Vous vous battez froid comme chien et chat. Écoutez, je sais que ça peut paraître bizarre que vous ayez fait l'amour ensemble, au temps où...

– Ce n'est pas ça qui est bizarre, je la coupe rapidement, en me penchant en avant entre leurs deux sièges. C'est qu'après, il se soit comporté comme un salaud avec moi.

Et j'envoie mon poing dans l'épaule de Linden.

– Hé ! s'exclame-t-il en se frottant le bras. (Il me jette un coup d'œil sombre.)
Combien de fois je vais devoir m'excuser d'avoir été un vrai branleur ?

– Combien de fois vas-tu dire le mot branleur ? Vous autres, les Écossais, vous ne connaissez pas d'autres mots ?

– Conneries ! me répond Linden.

– Il s'est déjà beaucoup excusé, Kayla. Et nous savons toutes les deux qu'il était différent à cette époque-là. Tout le monde commet des erreurs.

– Tu as bien baisé avec James, je lui rétorque. (Pendant longtemps, Steph et Linden ont eu une relation très compliquée, avant de finalement s'avouer mutuellement leur amour.) Tu en connais donc un rayon côté erreurs, toi aussi.

Linden se tétanise.

Et je comprends que c'est un sujet délicat entre eux.

– De toute façon, dit Steph en prenant la main de Linden dans la sienne, après toutes les conneries que nous avons pu faire, je veux que vous deux, vous fassiez la paix. Kayla, si tu arrêtes de faire chier Linden, en retour, il arrêtera de se comporter comme un con avec toi. D'accord ?

Je me renfonce dans mon siège et croisant les bras.

– Pourquoi est-ce que toute la pression retombe toujours sur moi ?

– Parce que c'est toi qui es la plus mature des deux, dit Steph, et Linden se met à rire. Elle le tape juste là où je viens de le faire, et il se met à crier :

– Putain, Steph ! Est-ce que vous pouvez arrêter de me cogner dessus, l'une et l'autre ?

– Je suis sérieuse, dit Steph. Kayla, est-ce que tu lui pardonnes ?

Je soupire.

– Bien entendu.

– Bon. Maintenant, cow-boy, arrête juste de faire le con avec elle.

– Je ne le fais pas.

– Arrête quand même.

– Très bien.

Elle nous dévisage l'un après l'autre, elle semble pleinement satisfaite.

– Bon, dit-elle à Linden, parce que je n'ai jamais vu Kayla agir comme une amoureuse avec aucun mec jusqu'à présent, je veux m'assurer que nous ferons tout notre possible pour les brancher l'un avec l'autre.

– Quoi ? je m'exclame.

– L'un avec l'autre ? demande Linden. De quoi est-ce que tu parles ?

– Lachlan, explique Steph.

Linden penche la tête et me regarde dans le rétroviseur.

– Tu aimes Lachlan ?

Je me cache la tête dans les mains en gémissant.

– C'est quoi ce truc, le CM1 ?

Je relève la tête.

– Je trouve que ton cousin est beau comme ça n'est pas permis, ok ?

– Ne l'écoute pas, susurre Steph. Elle est vraiment mordue.

Je ne peux le nier, donc je ne le fais pas.

Je dis à Linden :

– Je croyais que tu le savais. Je pensais que c'est pour ça que tu parlais à Lachlan de draguer toutes ces nanas à moitié à poil pendant le festival.

Il secoue la tête, l'air embarrassé.

– C'est pour ça que Bram me donnait des coups de pied ? Je ne savais pas. Je voulais juste qu'il s'amuse un peu. Ça ne lui aurait pas fait de mal.

– Je suis d'accord là-dessus, je marmonne entre mes dents.

Nous roulons un moment sans rien dire, jusqu'à ce que je m'aperçoive que Linden me regarde avec un petit sourire en coin.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Je ne me doutais pas que tu aimais le genre mutique. Je pensais que tu préférerais les grandes gueules.

– Oh, comme toi ? Je t'en prie. Et ce n'est pas parce que je suis une grande gueule que je les aime. De toute façon, ça n'a aucune importance. Bram m'a prévenue que je faisais fausse route, comme si je ne m'en étais pas déjà rendu compte.

Linden semble réfléchir.

– Je ne sais pas. Il n'est franchement pas du genre à vouloir une relation sérieuse, vu qu'il repart dans une semaine environ, mais ce n'est pas pour ça qu'il te jetterait de son lit.

– Pourtant, il m'a presque jetée de son appartement.

Il hausse les épaules.

– Ce que j'en dis... Il n'est pas facile à atteindre ni à persuader, mais je suis sûr que tu sais très bien y faire, et c'est quand même un mec, avec une bite. Vas-y, retente ta chance, fais-lui bien comprendre ce que tu veux.

Je soupire.

– Il le sait déjà.

– Vraiment ? Essaie de le lui dire.

– Il va me jeter.

– Et je parie que tu le lui reprocheras pendant des années, dit-il sèchement. Mais s'il ne te rejette pas, est-ce que le jeu n'en vaut pas la chandelle ?

Steph sourit à Linden et lui passe sa main dans les cheveux.

– Tu vois ? Tu vois l'harmonie et la bonne entente qui émanent de vous quand vous êtes sympas l'un avec l'autre ?

J'ai du mal à m'avouer qu'elle marque un point. J'essaie également de ne pas me dire que Linden a raison.

Après avoir tourné dans Richmond pendant environ vingt minutes, nous finissons par trouver une place de parking et nous rejoignons la foule de visiteurs qui se dirigent vers le parc. Linden achète quelques bières à un type qui en vend à la sauvette au coin de la rue, et nous les tend.

Moi qui ne bois que rarement de la bière, je descends cette cannette à toute vitesse. Peut-être est-ce à cause de l'ambiance générale et parce que je suis restée enfermée chez moi pendant la semaine. Ou peut-être parce que je pense à ce que m'a dit Linden et que j'ai besoin de rassembler tout mon courage.

Nous traversons la foule, nos bracelets VIP jouent parfaitement leur office, et nous arrivons devant les tentes qui servent du vin et de la bière. La musique assourdie provenant des scènes encore invisibles passe à travers les eucalyptus, portée par la brume omniprésente. Je sais que je ferais bien de manger un morceau, mais mon premier réflexe, c'est de faire la queue pour acheter de la piquette locale vendue au gobelet. Steph attend à mes côtés, pendant que Linden téléphone pour retrouver Bram et les autres.

– Qu'est-ce qui s'est passé avec Neil ? Qui est ce type ? me demande Lachlan qui nous a rejoints.

– Je bosse avec lui, je m'explique en essayant de ne pas avoir l'air trop affectée. C'est lui qui a édité mon article. Je suppose que mon nom n'était pas assez crédible pour être imprimé. Je ne sais pas. Mais si c'est le cas, c'est mieux comme ça. Je ne voudrais pas nuire à votre entreprise.

Il manifeste son approbation en hochant rapidement la tête, l'air toujours aussi fermé et le corps toujours aussi tendu.

– Je pense que ç'aurait été mieux si ç'avait été la vérité. Je n'ai pas accordé d'interview à un connard quelconque appelé Neil. (Il baisse la voix.) Je l'ai fait avec toi. C'est toi qui aurais dû en recueillir les fruits.

Mon cœur tressaille. Je ne sais pas si c'est parce qu'il est furieux que je n'aie pas été créditée ou parce que ses yeux ne quittent pas les miens. Je ressens sa colère, sa frustration. Pour moi.

– Je pourrais parler à ton rédac' chef. Ça m'a l'air d'être un beau salaud. Je pourrais lui remettre un peu les idées en place.

Lui remettre un peu les idées en place ou les lui faire entrer dans le crâne à coups de poing ? Sa mâchoire est crispée. Malgré moi, je pose une main sur son bras.

Mes doigts lui effleurent le poignet.

– Ça va. Je n'aurais pas dû espérer quoi que ce soit. Je suis la fille des petites annonces. C'est ça mon boulot. Et ce n'est pas près de changer.

Il se rapproche un peu et me jette un regard en coin.

– Mais je me rends bien compte que ça ne te plaît pas, pas vrai ?

Nous nous regardons un instant et je ne sais pas ce qui se passe, mais je ne crois pas avoir jamais été aussi... soutenue de toute ma vie.

Je cligne des yeux, il recule.

– C'est comme ça, dit-il finalement en détournant le regard. Et ce n'est que ce que toi, tu en fais.

Ma bouche se tord dans un petit sourire désabusé.

– On dirait ma mère.

– Ta mère est très sage, répond-il.

Il semble s'être calmé, maintenant. Ses yeux s'éclairent.

– Tu veux un taco ?

Je lui souris.

– Avec plaisir !

Nous rejoignons le reste de la bande qui fait la queue devant les baraques de restauration rapide. Lachlan et Linden se saluent en se tapant machinalement dans le dos,

pendant que Steph me prend à part.

– De quoi parliez-vous ? me demande-t-elle, toute agitée.

– De l'article, c'est tout, dis-je en observant Lachlan, pourquoi ?

Elle me tire le bras en souriant.

– Parce qu'il te dévisageait, il était si près de toi que j'ai cru qu'il allait t'embrasser.

Je lui fais les gros yeux.

– Encore une fois, on a quel âge ?

– D'accord, dit-elle en reculant avec son air « de ne pas y toucher », bras croisés sur la poitrine.

– Explique-moi pourquoi Carrie et Samantha peuvent déblatérer au sujet des garçons dans *Sex and the City*, et pas nous ? Nous avons le même âge et les mêmes problèmes, à fond !

– Et je suis toujours comme Samantha, j'ajoute en soupirant, en me rappelant l'époque où Steph, Nicola et moi pouvions passer des journées entières à regarder cette série.

Réelles ou pas, c'étaient ces filles que nous voulions être. Jolies, drôles, insouciantes et vivant leur vie dans une grande ville. La vie de célibataire nous paraissait toujours bien plus marrante quand c'était quelqu'un d'autre qui la vivait.

Après que Lachlan m'a offert un taco, nous nous dirigeons vers l'espace VIP situé à côté de la scène principale.

C'est un tout autre monde qui se déploie dans ces tentes blanches. Non seulement il y a des chaises confortables à disposition mais une armée de serveurs vous propose toutes les boissons dont vous pouvez avoir envie (mais pas gratuitement, une vraie arnaque), et vous passez votre temps à regarder autour de vous si vous voyez passer une célébrité. Bien sûr, la plupart des gens qui sont là ont fait une folie ou bien se sont fait offrir leur passe, donc vous n'avez aucune chance de tomber sur Sam Smith ou sur Elton John. Nous commandons d'autres drinks. Lachlan, lui, opte pour une bouteille d'eau minérale, et nous nous installons sur les gradins qui dominent la scène principale. De cet endroit, nous avons une vue plongeante sur le groupe qui passe, une naserie hipster, pour qui tout le public agite les mains et des bâtons fluorescents. Je me suis assise au bout, à côté de Lachlan. Je l'ai fait exprès. Je lui donne un coup de pied pour rire et quand il se tourne vers moi, je suis subitement sidérée de le sentir si proche de moi. Quel beau, quel splendide visage !

Je souris avant de réussir à lui parler, en m'efforçant de ne pas fixer ses lèvres.

– Alors, tu m'as dit que tu étais fan de musique. Quel genre ?

Il hausse le sourcil, et soudain je comprends pourquoi son regard me paraît tellement intense. Ses pupilles sont dilatées en permanence, noires et immenses. Ça donne à ses

yeux une intensité particulière.

– Oh, un peu tout répond-il. J'aime les vrais performers. Ceux qui ont des trucs à dire.

Il se tait et regarde la foule en passant sa main dans sa barbe.

– Tom Waits, bien sûr. Nick Cave. Jack White, aussi. Pas mal de classiques, les bons vieux chanteurs de soul dont les voix te frappent là.

En disant ça, il me montre sa poitrine.

– Et toi ?

– Je suis un peu ringarde.

– Pourquoi ?

– Eh bien, je ne suis pas fan de rock, de pop et tout ça. J'aime la musique classique. Les compositeurs. N'importe quoi avec des cordes et un piano, en fait.

– Ça n'a rien de ringard, dit-il en secouant la tête.

– Non ? Pourtant, je suis incapable de te dire ce qui passe à la radio, mais je sais quel genre de musique me fait du bien.

Il se penche plus près encore de moi, ses coudes sur les genoux, sa bouteille d'eau à la main. Sa cuisse frôle la mienne.

– Tu connais Ryuichi Sakamoto ?

– Évidemment, ma mère est japonaise. Bien entendu que je le connais. Même si elle ne l'était pas et qu'elle n'avait pas passé la BO du *Dernier empereur* en permanence pendant mon enfance, je saurais quand même qui c'est.

Il incline la tête en signe d'approbation.

– Je l'ai vu il y a quelques années à Édimbourg. Dans un petit théâtre. Un spectacle étonnant.

– Arrête de frimer ! je le taquine.

Il me fait un sourire et nous nous remettons à regarder le concert. Le temps file et la foule grossit de plus en plus. Pendant la partie de Sam Smith, j'ai la tête qui tourne un peu après un autre verre de vin, et je me surprends à me balancer en rythme avec la musique contre l'épaule de Lachlan. Il est si solide qu'il ne bouge pas d'un pouce.

Il fait déjà nuit quand Sir Elton John arrive et entonne « Benny and the Jets ». La foule devient hystérique. Je deviens hystérique. Impossible de ne pas chanter avec lui sur chaque morceau, c'est comme si nous chantions tous à l'unisson, en nous étreignant, ivres de bonheur.

C'est probablement à cause du vin, mais quand il entonne « Your Song », je me penche vers Lachlan et je pose ma tête sur son épaule. Il se raidit un instant et je l'entends qui bloque sa respiration, mais il ne bouge pas, il ne me repousse pas.

Il souffle et se détend. Je sens sa barbe contre mes cheveux quand il tourne la tête pour me regarder. Je ferme les yeux, je pourrais m'endormir comme ça. Avec cette chanson et ma tête sur son épaule. C'est follement agréable. C'est comme la réponse à une question que je ne savais pas avoir posée. Il bouge légèrement et passe son bras autour de ma taille, il me serre contre lui. Mon cœur bat, tout mon corps pétille comme du champagne. Jamais un geste aussi simple ne m'a fait autant d'effet. Je ne peux m'empêcher de sourire d'une joie pure, en chantant les paroles de la chanson. Je voudrais que rien ne change. Je veux que la chanson ne s'arrête jamais, que le concert continue pour toujours. Je veux rester là jusqu'à la fin des temps, avec son bras fort et large autour de mes épaules, qui me protège du reste du monde. Et étrangement, le temps semble s'arrêter. Dans la nuit, avec les faisceaux de couleur des projecteurs sur la scène, avec cette chanson, avec cet homme, le temps se fige. Tous mes soucis et mes inquiétudes ont disparu pour l'instant. Je suis tout sauf seule.

Nous restons ainsi pendant « Daniel », même si la chanson me fait un peu pleurer en pensant à mes frères. Je sens le pouce de Lachlan qui me caresse les côtes dans les deux sens, à travers ma chemise, avec un mouvement lent et excitant, qui met un peu le feu dans la paix qui m'habite.

Regarde-le, me dis-je. Embrasse-le, maintenant. Tu n'en auras peut-être plus jamais l'occasion. Mais je crains de faire autre chose que de me blottir encore plus contre lui. C'est marrant, je me suis tellement préparée, et maintenant que j'y suis, je me contente de ce moment parfait. L'embrasser me semble franchement impossible. Je ne suis pas sûre du tout de pouvoir y arriver. La chanson se termine et c'est le tour de « Someone saved my life tonight ».

Quelque chose dans l'air change. Lachlan se tend, lentement, comme s'il se réveillait. J'entends sa respiration qui devient forte, il déglutit plusieurs fois. Subitement, il retire son bras et se lève en me bousculant.

– Qu'est ce qui ne va pas ? je lui demande en me reculant pour le laisser passer.

Il s'éloigne déjà vers le bas des gradins. Les gens lèvent leurs pieds et déplacent leurs sacs pour le laisser passer, mais il ne les regarde même pas, il ne ralentit pas son allure pour autant.

Je me tourne vers Bram, assis de l'autre côté de moi. Il l'observe qui s'en va en fronçant les sourcils.

– C'est quoi, ce cirque ? je lui demande.

Il se contente de secouer la tête.

– Je n'en sais rien. Il a ses humeurs.

– Tu déconnes ? je réponds en tendant la tête pour essayer de voir où il va.

Il est à peine visible, il se dirige vers les portes de sortie du carré VIP.

Je me lève.

– Je vais voir.

Bram m'attrape par le bras.

– Laisse-le tranquille. Quand il me fait ça, je l'ignore, c'est tout.

Je me dis qu'il a peut-être besoin de quelqu'un à qui parler.

– Ça va, dis-je en attrapant mon sac à main.

Je traverse les gradins en m'excusant auprès des gens qui ont déjà dû laisser passer Lachlan. Je dépasse rapidement la foule des fans qui se pressent autour du bar pour la dernière tournée, en maudissant mes petites jambes qui m'empêchent d'aller plus vite.

Je pousse les portes d'entrée des VIP, et me voilà au milieu de la foule. Beaucoup de gens sont déjà en train de quitter les lieux, essayant d'éviter la cohue de la fin de concert. Je m'affole, je ne le vois nulle part. En plus, il fait très sombre. Je finis par le découvrir près de la barrière, il se dirige comme tout le monde vers la sortie principale.

Je bouscule les gens autour de moi. Une fois arrivée sur la route principale, je le vois qui avance devant moi. Il se dirige vers l'océan, dans la direction opposée à celle de la plupart des gens. Il ne connaît absolument pas le coin.

Je l'appelle en courant derrière lui :

– Lachlan !

Il ne s'arrête pas, il continue à marcher, la tête dans les épaules, comme s'il allait tout casser. Moi je continue à gamberger, à me demander ce qui s'est passé.

– Lachlan, je répète en arrivant à sa hauteur.

– Hey !

Je l'attrape par le bras. Il s'arrête devant un cul-de-sac et se retourne vers moi, pour me faire face, avec une lueur de rage sombre dans les yeux qui me fait lâcher prise.

Il inspire un grand coup sans dire un mot. La fureur dans ses yeux parle bien assez. Les sons du concert nous arrivent très assourdis, nous sommes presque seuls.

Je lui demande avec précaution :

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il secoue la tête et détourne le regard, en baissant les épaules.

– Rien.

J'attrape sa main et je la serre, courageusement. Il baisse les yeux pour la regarder, mais il ne l'enlève pas.

Il ravale sa salive et arrive à articuler d'une voix tout éraillée :

– Désolé... j'ai des moments comme ça.

– On en a tous, non ? dis-je gentiment en le fixant et en souhaitant pouvoir me glisser à l'intérieur de son cerveau pour découvrir ce qui s'y passe.

Il penche la tête, serre les dents :

– Pas comme moi.

Je lui souris timidement. J'ai l'impression d'être la Belle qui tente de calmer la Bête, je fais attention au moindre de mes gestes.

– Dis-moi.

Il semble réfléchir un moment et dit finalement :

– C'était la chanson.

– « Someone saved my life tonight » ?

Il se frotte la barbe en regardant ailleurs.

– Oui.

Je lui serre à nouveau la main et je fais un pas vers lui. Je sens la chaleur de son corps. Je demande doucement :

– Est-ce que tu as sauvé la vie de quelqu'un ?

Ses yeux verts plongent dans les miens. On dirait du verre. Il secoue légèrement la tête et me fait un semblant de sourire.

– Non, je ne l'ai pas fait.

Je prends une profonde inspiration. Je sais que je ne dois pas en demander plus. Soudain, il y a du mouvement dans les buissons, derrière nous. Lachlan se retourne. Je cherche vers le bruit, en m'attendant à voir un type bourré émerger des fourrés. Mais les buissons se contentent de bouger et deux chiens apparaissent.

Tous les deux sont maigres et galeux. Il y en a un qui ressemble à un pitbull, ce qui me fait un peu peur, l'autre est une sorte de bâtard aux longs poils tout emmêlés. Ils nous regardent d'un air apeuré, puis s'enfuient sur la route en direction des arbres. Le pitbull boite beaucoup.

Lachlan s'écrie :

– Il faut que j'y aille.

– Où ça ?

Il montre la direction qu'ont empruntée les chiens.

– Là-bas. Un de ces chiens est blessé.

Il enlève sa main de la mienne et se met à courir sur la route.

Je ne sais pas quoi dire. Je le regarde partir et je réalise que je n'ai que deux possibilités :

Je peux rejoindre le reste de la bande et assister à la fin du concert, même s'il sera sans doute terminé lorsque j'y arriverai.

Ou bien je peux courir après Lachlan, qui non seulement semble vivre un moment difficile mais vient juste de se lancer à la poursuite de deux chiens errants.

Je choisis l'option la plus excitante.

CHAPITRE 9

Kayla

Je cours après Lachlan, mes bottes frappent le sol à chaque pas. Heureusement, il regarde derrière lui et m'aperçoit. Il s'arrête en fronçant les sourcils.

– Je viens avec toi.

– Vraiment ? Je vais les chercher là-dedans.

Il pointe du doigt le bois devant lequel un grand eucalyptus et un pin se découpent comme des lances noires sur le ciel éclairé par les lumières de la ville.

– Bon, allons-y, dis-je.

Il se frotte les lèvres l'une contre l'autre en m'observant. Puis il hausse les épaules, ses yeux s'éclairent.

– Très bien.

– Très bien.

Il fait demi-tour et se met à cavalier dans les bois du parc du Golden Gate, et moi, je le suis à la trace. Je sors mon téléphone, la batterie est faible, mais j'allume la torche électrique pour ne pas me casser la figure. Je sais que ça n'aide pas vraiment Lachlan et je pense qu'il n'en a pas besoin, vu la vitesse à laquelle il avance à travers les fourrés. Si c'est vraiment une bête, il peut voir la nuit.

– Je ne savais pas que tu aimais tellement les chiens, dis-je en enjambant un tronc couché par terre.

En fait, je ne connais pas grand-chose à son sujet.

– C'est ça que je fais, répond-il par-dessus son épaule.

– Comme hobby ? je demande en me glissant sous une branche.

– Comme boulot.

J'allonge mes foulées pour ne pas me laisser distancer.

– Je croyais que tu jouais au rugby.

– On devrait toujours avoir plus d'une seule activité, explique-t-il.

Et soudain, nous sortons des buissons pour tomber sur un des nombreux chemins forestiers qui sillonnent le parc. Il s'arrête et regarde autour de lui. Ses yeux scrutent l'obscurité. Les seules sources de lumière sont le ciel vaguement étoilé et ma lampe torche, que j'essaie de diriger ailleurs que dans ses yeux. Il souffle fort et m'explique :

– Je dirige une association à Édimbourg. Je sauve des chiens, des pitbulls et toutes sortes de chiens abandonnés, quels que soient leur race ou leur caractère.

Je n'en reviens pas.

– Tu diriges une association caritative ?

– Ouaip. Ça fait plusieurs années que je m'en occupe, en fait depuis que j'en ai les moyens.

Je n'en crois pas mes oreilles.

– Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé pendant l'interview ? C'est tout à fait dans la lignée de ce que fait Bram.

– Parce qu'il s'agissait de Bram. C'était pour son œuvre, pas pour la mienne.

Tout à coup, il me fait signe de me taire, de ne pas bouger. Je retiens ma respiration. On entend un bruissement dans les fourrés, mais je n'ose pas lever ma lampe électrique. Deux paires d'yeux brillent dans l'obscurité.

Lachlan chuchote :

– Là-bas, chuchote Lachlan. Ça ne va pas être facile de les attraper. Ils ont peur.

Il commence à avancer tout doucement dans leur direction, et je le suis à contrecœur.

– Ils ne sont pas dangereux ?

– C'est nous qui sommes dangereux, jusqu'à ce qu'on leur prouve le contraire.

– Et comment on fait ça ?

– Avec une sacrée dose de patience, ma puce.

Je souris.

– Est-ce que je t'ai déjà dit que j'adore quand tu m'appelles comme ça ? lui dis-je. Je ne peux m'en empêcher. « Ma puce », c'est tellement... touchant.

Il me jette un regard curieux.

– Je t'ai déjà appelée comme ça ?

Je hoche la tête. Il fronce les sourcils. « Intéressant ».

Il continue d'avancer dans la pénombre. Je le suis en me calant sur ses mouvements et en me demandant comment diable nous allons pouvoir attraper ces chiens. Ils vont se remettre à courir, c'est la nuit noire et le parc est immense. À moins de les coincer dans un coin, on risque fort de courir jusqu'à l'aube.

Mais je ne me plains pas. Même si c'est un peu effrayant d'être dans ce parc la nuit, et même si Lachlan a dit que ces chiens étaient peut-être enragés, je me sens en parfaite sécurité avec lui.

– Attends-moi là et éteins la lampe.

Je lève mon téléphone pour le faire, mais il s'éteint tout seul. Plus de batterie.

– Euh, je ne vais pas pouvoir la rallumer. Tu as ton téléphone ?

Il ne me répond pas. Je cligne des yeux pour essayer d'accommoder ma vision à l'obscurité. Grâce à la pollution lumineuse, j'y arrive assez vite et je l'aperçois qui continue à avancer. Au loin, les yeux des chiens ont disparu, je ne suis même pas certaine de regarder dans la bonne direction. Lachlan s'arrête et se met bouger sur place, les feuilles mortes bruissent sous ses pieds. Je ne peux plus le voir. J'entends un froissement, comme s'il prenait quelque chose dans sa poche. Il se met à parler lentement, d'une voix très grave et étouffée, je n'entends pas ce qu'il dit.

Je voudrais l'appeler, mais je n'ose pas. J'ai l'impression qu'il sait « parler chien » et que je dois rester la plus silencieuse possible. Alors, je reste là, au moins une heure, je crois, ou juste quelques dizaines de minutes, je ne sais pas, pendant qu'il continue à faire ce truc.

Finalement, je l'entends qui revient. Il s'arrête devant moi.

– Maintenant, on attend, chuchote-t-il.

Je suis sur le point de lui demander quoi, mais il m'attrape par la main et me guide jusqu'à un eucalyptus, non loin de là. Il s'assied par terre contre le tronc et m'attire à lui. Pendant un instant, je crois qu'il va passer son bras autour de moi, mais il n'en fait rien.

– Alors, on s'assied et c'est tout ? je lui demande, épaule contre épaule.

Il commence à faire froid et ma chemise de flanelle ne me réchauffe pas vraiment. Mais je n'ose pas me plaindre. Je ne veux pas qu'il pense que je suis une chochette.

– Ouaip, ils vont se ramener. Éventuellement, explique-t-il calmement.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je leur ai parlé en langue de chien.

Je ne sais pas si je dois rire ou pas. Est-il sérieux ? Je ne peux pas le savoir dans le noir – de jour non plus, d'ailleurs. Il n'ajoute rien de plus, ce qui ne m'aide pas vraiment.

Nous nous enfermons dans le silence. Je crois entendre les chiens au loin, qui mangent quelque chose, peut-être, mais je n'en suis pas sûre. Le concert est terminé maintenant, et bien qu'on puisse encore distinguer une pâle lueur à travers la forêt, la musique s'est tue. Il faut vraiment que j'envoie un SMS à Steph ou à Nicola pour les rassurer. Elles doivent être mortes d'inquiétude.

– Je peux utiliser ton téléphone ?

– Je l'ai oublié, dit-il.

– Merde. Le mien est mort. Ils doivent se faire du souci pour moi.

– Tu es partie sans rien dire ?

– Ouais. Enfin, Bram sait que je partais te chercher. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter.

Un silence.

– Je vois.

– Mais je ne l'ai pas écouté.

Son visage se rapproche du mien et je sens ses yeux sur moi. Il murmure :

– Et pourquoi ça ?

– Je ne sais pas, je suis têtue. Et je n'aime pas écouter Bram, dis-je en posant mes mains sur mes genoux.

– Moi non plus, nous sommes deux alors, dit-il simplement.

J'avale les papillons qui éclosent dans ma gorge.

– Et j'étais inquiète pour toi.

– Pour moi ? Pourquoi donc ?

Je hausse les épaules en me demandant ce que je peux dire ou pas.

– Je ne sais pas. Je voulais juste... m'assurer que tu allais bien.

Un ange passe.

– Eh bien, tu vois, je vais bien.

– Vraiment ?

J'ai peur de le contrarier en insistant.

Mais il se contente de soupirer.

– Ouais. Maintenant, je vais bien. Je me sentirai mieux quand nous aurons récupéré ces chiens. Et demain, qui sait. Je prends les choses comme elles viennent. C'est tout ce que je peux faire.

Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? ai-je envie de lui demander. *Qu'est-ce qui t'a fait devenir ce que tu es ?*

Est-ce que je peux t'aider ?

– Toi, ça va ? me demande-t-il.

– Moi. Ouais.

– À propos de cet article, et tout ça ?

Je soupire et je m'appuie contre le tronc de l'arbre. Je me retiens de me frotter les bras pour me réchauffer. Lachlan doit le sentir, il passe sa main sur mon cou.

– Tu as froid ? demande-t-il doucement.

Je sens son souffle sur ma joue, il me serre plus fort.

J'avoue :

– Oui. (Je contrôle ma voix, j'ai peur de rompre le charme.) Et non, ça ne va pas au sujet de cet article. Pas du tout.

Je me lance dans une longue confession décousue, à propos de mes rêves et de mes espoirs déçus. Je balance tout sans avoir peur un seul instant de son jugement. Ça fait du bien. Quand je m'arrête de parler, Lachlan ne dit pas un mot. Il se contente de me serrer contre lui. Je me tourne un peu, je respire son parfum poivré, boisé, je pose avec précaution ma main sur son ventre et je la glisse autour de sa taille pour pouvoir m'accrocher à lui. Ses abdos sont durs et bien dessinés. Je me mords la lèvre tellement j'ai envie de lui.

– Mais pourquoi ne cherches-tu pas un autre boulot ? demande-t-il gentiment. Un truc qui te plaise vraiment ? Ça ne sert à rien de perdre ton temps à faire quelque chose qui ne te branche pas. On n'a qu'une seule vie. Enfin, deux vies. La seconde démarre à l'instant où tu te rends compte que tu n'en as qu'une.

Je lève les yeux vers lui. Il regarde quelque chose au loin.

– Où est-ce que tu as dégotté cette phrase ?

Il sourit rapidement, ses yeux se remettent à briller.

– Je crois que je l'ai lue sur une porte de chiottes. Les gens deviennent philosophes quand ils chient.

Je ris.

– C'est vrai.

– Alors, pourquoi tu ne bouges pas ? demande-t-il à nouveau.

– Tu deviens insistant, lui dis-je en agrippant le tissu fin de sa chemise.

– C'est un juste retour des choses. Tu m'as posé tout un tas de questions. Maintenant, je renverse les rôles. Je veux te connaître mieux.

Il prononce ces derniers mots comme s'ils avaient une signification particulière. Mon cœur tressaute.

– Bon. Eh bien, la vérité, c'est que j'ai peur. J'ai peur de renoncer à un job stable, tranquille, normal, pour un autre où j'échouerais. Tu vois ?

– Je vois. Mais si tu n'essaies pas... tu t'imagines passer toute ta vie sans connaître la passion ? Sans jamais sentir que ce que tu es et ce que tu peux offrir est utilisé comme ça devrait l'être ? Tu as du talent, c'est évident. Et si tu le sais mais que tu ne le partages pas avec le reste du monde... c'est sacrément dommage.

Il a ce don étrange de lire en moi, de comprendre exactement ce que je ressens. Comme si je n'y pensais pas en permanence, aux regrets qui me guettent si je continue comme ça. À faire un pas devant l'autre, sans jamais regarder en haut, sans jamais chercher une voie meilleure.

– Mais ce n'est pas si simple, lui dis-je en m'accrochant plus fort à sa chemise.

– Est-ce que c'est jamais simple ?

– Non, c'est juste que... je ne veux pas que ma mère s'en fasse pour moi.

– Ta mère ?

J'acquiesce. Je prends ma respiration, en cherchant à y puiser de la force.

– Ouais. Elle a plus de soixante-dix ans et elle ne va pas très bien. Elle va mal depuis la mort de mon père, il y a sept ans. Je suis la seule à me sentir concernée. Mes frères sont tous plus âgés et ils ont leur vie, leur famille. Ils ne pensent pas à elle. Ils s'imaginent tous que je vais m'en occuper indéfiniment, comme si c'était mon boulot. Et ce n'est pas mon boulot. Je le fais parce que j'aime ma mère plus que tout, je le fais parce qu'elle s'est occupée de nous. Je le fais parce qu'elle mérite bien plus que d'être une veuve, toute seule dans sa propre maison.

Je marque une pause pour reprendre ma respiration

– Elle est contente pour moi, contente de mon boulot. C'est stable, c'est sérieux. Pour elle, je veux être aussi stable et sérieuse que je le peux. Je ne sais pas bien combien de temps il lui reste à vivre, et l'idée de la perdre... ça me démolit.

Lachlan reste muet un moment. Loin derrière nous, on entend un rire aviné, puis il disparaît. La nuit redevient calme.

– C'est tout à ton honneur. Tu es une chouette fille, Kayla, et elle le sait. Mais je suis sûr que ta mère voudrait le meilleur pour toi. Ce qui te rend heureuse.

Une question me brûle les lèvres, je fais tout ce que je peux pour la retenir.

Mais il sent le changement dans mon corps. Il baisse la tête pour me regarder.

– Quoi ? dit-il.

– Rien.

– Tu peux me demander.

Alors, je lui demande doucement, en retenant mon souffle, comme s'il allait exploser devant moi :

– Est-ce que tu as connu ta mère ?

Il plonge ses yeux dans les miens, et je lui rends la pareille dans l'obscurité. Il se lèche lentement les lèvres et hoche la tête, une seule fois.

– Ma mère m'a abandonné quand j'avais cinq ans. Je n'avais qu'elle. J'aime à croire qu'elle a fait ça pour mon bien. Je ne crois pas qu'elle a réalisé ce qui allait m'arriver. Ce que j'allais devenir.

Ce que j'allais devenir.

Ces mots résonnent dans ma tête, durs et tranchants.

Que lui est-il arrivé ?

Qui est cet homme auquel je m'accroche ? Plus que tout au monde, je veux le découvrir.

Je l'observe, j'aimerais tant qu'il m'en dise plus. Il détourne le regard en grimaçant, presque comme s'il avait mal.

– Tu sais, je n'en ai jamais raconté autant sur ce qui m'est arrivé, à personne, poursuit-il d'un ton bourru.

La densité de sa voix me donne la chair de poule.

Je presse mes doigts contre sa peau, en savourant la sensation d'être tout contre lui.

– Merci de me l'avoir dit. Je n'en parlerai à personne.

Il tourne lentement la tête pour me regarder.

Je suis déjà totalement condamnée.

Je l'étais dès le premier jour.

– Je sais que tu ne le feras pas, murmure-t-il. Tu n'es pas comme tous les autres. Je crois que je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi jusqu'ici.

– Tu veux dire que tu n'as pas de copine immature et bruyante là-bas, chez toi ?

Ma plaisanterie ne le fait pas rire. Il attrape mon menton, en inclinant un peu plus sa tête.

– Tu n'es pas comme ça. Ce n'est pas ce que je vois.

Je voudrais lui répondre que si, que c'est ce que tout le monde voit en moi. Mais pour une fois, je me tais.

Il passe son pouce sur ma lèvre inférieure.

– Je vais t'embrasser, annonce-t-il.

Oh Seigneur, enfin ! Je n'y survivrai pas. Je chuchote :

– Je t'en prie, dis-moi que tu ne plaisantes pas.

Ses doigts se resserrent sur mon menton, et il baisse ses lèvres vers les miennes, l'air toujours surpris, avec cet éternel froncement de sourcils, comme s'il n'arrivait pas à y croire lui-même.

– Je n'ai jamais été aussi sérieux.

Venant d'un homme dans son genre, je sais que ça signifie beaucoup.

Je ferme les yeux et il y a une seconde délicieusement douloureuse avant que ses lèvres rencontrent les miennes. Elles sont douces, insupportablement douces, et je coule en elles, je tombe, profondément, profondément. Notre baiser est tendre, lent, soyeux. C'est comme si je traînais dans des draps de satin avec le soleil qui me réchauffe la peau. Ce baiser est une vraie détente, mais il ne me détend pas le moins du monde.

Il réveille simplement ces sacrés papillons. Il ouvre la cage aux oiseaux. Ma bouche s'ouvre à la sienne, soudain insatiable, avide de tout ce qu'il peut m'offrir.

Il répond sur le même ton. Il gémit dans ma bouche, ça embrase ma colonne vertébrale. Ses lèvres sont avides, elles enveloppent les miennes de douceur, de sauvagerie, de son désir que je perçois.

Il plonge ses mains dans mes cheveux, il me tient, son corps se tortille contre le mien pour se rapprocher encore. Je le serre plus fort. Je sens ses muscles rouler sous mes

doigts. Je glisse mes mains sous sa chemise, sa peau est chaude et douce. Le bout de sa langue touche la mienne et je me perds en lui. L'armure qui protège mon cœur se délite un peu plus avec chacun de ses tendres baisers passionnés, avec chaque mouvement lent et profond de sa langue dans ma bouche. J'ai l'impression que c'est la première fois qu'on m'embrasse. Ce baiser efface tous les autres hommes que j'ai rencontrés. C'est comme si on appuyait sur le bouton « redémarrer ».

C'est le meilleur baiser que j'ai jamais eu.

Et je trouve ça injuste que les plus douces lèvres qui aient jamais touché les miennes doivent partir dans une semaine.

Il recule juste un peu, ses lèvres quittent les miennes et glissent vers ma pommette, elles pincent, sucent, goûtent ma peau. Sa barbe drue me chatouille et attise mon désir. Sa poigne se raidit autour de ma tête, me retient, pendant que sa bouche, haletante, court le long de mon cou. Je ne peux m'empêcher de gémir, je me presse contre lui, je veux qu'il me dévore. Il y a une telle chaleur, une telle tension entre nous, je ne sais pas comment je vais pouvoir m'en extraire. Je l'ai désiré si fort, et maintenant que ses lèvres embrassent mon cou et qu'il me tient serrée, je ne suis pas sûre de pouvoir m'arrêter.

Un bruissement à côté de nous me ramène à la réalité.

Lachlan recule brusquement en respirant très fort, mon visage toujours entre ses mains. Ses yeux cherchent les miens. Il tourne lentement la tête et regarde sur le côté. Je retiens ma respiration, mes lèvres palpitent encore de son baiser. Je suis son regard.

Des yeux nous observent dans les buissons. Je me fige et Lachlan chuchote :

– Chutttt, chutttt, tout va bien.

Il bouge lentement en s'accroupissant et je me pousse un peu pour lui faire de la place. Il se tourne, fait face aux yeux dans les buissons – j'espère que ce sont les chiens – et sort quelque chose de sa poche.

– Vous avez aimé ça ? leur demande-t-il doucement.

Il jette quelque chose dans les buissons. Les yeux se rapprochent, et on entend des bruits de mâchoires qui mastiquent quelque chose.

– Tu trimalles tout le temps des aliments pour chien dans tes poches ? je murmure, mais il ne me répond pas.

Il leur parle, puis il jette à nouveau quelque chose aux chiens et s'avance lentement vers eux, toujours accroupi. Je plisse les yeux en essayant de l'observer dans l'obscurité. J'ai un peu peur que les chiens l'attaquent. Et en même temps, je leur en veux de nous avoir interrompus.

– Doucement, tout doux, dit-il en enlevant sa ceinture.

Va-t-il s'en servir comme d'une laisse ? Quel genre de super-héros pour chiens est donc cet homme ?

Puis il y a une série de bruissements, Lachlan se remet à parler d'une voix plus étouffée, calme, jusqu'à ce que finalement il se relève.

– Bien, j'en ai un, dit-il.

Je me lève, j'époussette mes fesses et je le regarde. J'entrevois l'ombre d'un chien à ses côtés, sa ceinture est passée autour de son cou. Bien que le chien soit inquiet et qu'il tire un peu sur sa laisse de fortune, je suis sidérée qu'il ne se débatte pas, qu'il n'essaie pas de s'enfuir.

– Comment as-tu fait ?

– J'ai utilisé ma ceinture. De toute façon, elle était un peu trop grande pour moi.

– Non, je veux dire tout le truc. Comment as-tu fait pour les amadouer ?

Il tapote légèrement la poche de son pantalon et le chien lève le regard dans cette direction. C'est alors que je remarque le deuxième chien perdu qui s'avance, lui aussi attiré par le bruit. Lachlan sort ce qui ressemble à du bœuf séché de sa poche.

– J'ai toujours de la nourriture sur moi, au cas où.

– Où que tu ailles ? Juste au cas où tu trouves un chien abandonné ?

– Yep, répond-il calmement, comme si c'était parfaitement normal.

Je lui montre l'autre chien.

– On fait comment avec celui-là ?

Il jette un regard au corniaud tout ébouriffé qui se tient maintenant à côté du pitbull en laisse. Il donne aux chiens un peu de viande qu'ils acceptent, avides et suspicieux en même temps.

– Celui-là va suivre l'alpha.

Je demande :

– Ce n'est pas toi, l'alpha ?

– Je le serai avant la fin de la nuit.

Seigneur, il peut jouer à l'alpha avec moi autant qu'il veut. Même en présence des chiens, j'ai beaucoup de mal à oublier que quelques minutes plus tôt, mes lèvres étaient collées aux siennes et que j'étais noyée dans tout ce qu'il m'offrait.

J'ai besoin qu'il m'en donne plus encore. Ce baiser ne me suffit pas.

Mais, à présent, il est préoccupé. Un vent froid et humide apporté par la brume m'enveloppe, je serre mes bras contre ma poitrine.

– Le brouillard arrive à nouveau.

– Allons-y.

– Où ça ? À la SPA ?

– Ah non, répond-il brusquement. Ces chiens seront euthanasiés dans quelques jours si je fais ça.

Visiblement, j'ai beaucoup à apprendre sur le sujet.

– Vraiment, mais pourquoi ?

– Parce que la SPA croule sous les chiens errants, comme dans la plupart des pays. Ils n'ont pas de place pour eux, et ces deux-là sont craintifs. En plus, ça n'aide pas d'être un pitbull. Ils ne seront pas adoptés. Ils ne trouveront pas de nouveaux maîtres. Ils seront euthanasiés.

J'avale péniblement ma salive.

– C'est horrible. Je suis désolée. Je ne savais pas.

– La plupart des gens l'ignorent, dit-il en regardant les chiens. Du coup, je les emmène à la maison.

– À la maison ? En Écosse ?

– Je vais d'abord les prendre dans mon appartement et je vais essayer de leur trouver un foyer pendant la semaine. Si je n'y arrive pas, ils prendront l'avion avec moi.

Seigneur. Je suis sidérée par la bonté de cet homme.

– Mais qui es-tu ? je ne peux m'empêcher de chuchoter.

– Un homme, c'est tout. Viens.

Il fait demi-tour et s'éloigne dans l'obscurité. Le pitbull tire sur la ceinture, mais le suit en boitant. Le chien tout ébouriffé marche juste derrière.

– Il va bien ?

Lachlan regarde le pit'.

– Ça n'a pas l'air grave. Demain, je l'emmènerai chez le vétérinaire.

Je marche de l'autre côté de Lachlan, en faisant attention de ne pas énerver les chiens qui ont l'air de vouloir le suivre. Je ne peux certainement pas leur en vouloir. Moi aussi, je le suivrais n'importe où, qu'il ait à manger ou pas. C'est exactement ce que j'ai fait quand il a disparu dans la forêt.

Il continue à leur parler à voix basse. Mon cerveau carbure à cent à l'heure. Il est difficile de savoir quelle heure il est, et même dans quelle direction nous allons en suivant ce sentier. Je me demande comment diable il va faire pour rentrer chez lui, sans parler de moi. Dois-je mentionner le fait que nous sommes sortis ensemble, au cas où il ait déjà oublié ? Parce que moi, je n'ai pas oublié du tout.

Finalement, la forêt s'éclaircit et nous apercevons des lumières et des bâtiments. La route, la Lincoln Way, passe le long du parc, et il y a encore une poignée de fans qui s'éparpillent le long du trottoir.

– Ça semble assez animé, dit Lachlan alors que nous faisons une pause quelques mètres plus loin. Tu peux choper un taxi d'ici. Tu as besoin d'argent ?

Je le regarde fixement.

– Non. Où vas-tu ?

Il me montre la route qui disparaît vers le centre-ville.

– Les taxis ne prennent pas les chiens.

– Un Uber, si, peut-être.

Il hausse les sourcils.

– Ce truc, Uber, il faut un téléphone pour ça, non ?

– Alors, tu vas rentrer en marchant ? je lui demande, incrédule. Mais c'est à des kilomètres. Il faut traverser toute la ville. Ça va te prendre des heures.

Il hausse les épaules.

– Ce n'est pas grave. Comme ça, j'aurai le temps de connaître un peu mieux les chiens. Si la blessure du pit' empire, je le porterai. S'il me laisse faire.

C'est plus fort que moi, je le regarde comme s'il était fou.

– Ce n'est pas sûr de se balader dans les rues si tard la nuit.

Il se frotte la barbe et m'explique avec un petit sourire :

– Écoute, ma puce, je pense que je peux me débrouiller. En plus, j'ai un pitbull, maintenant. Je suis sûr qu'on me fichera la paix.

C'est un fait, il faut vraiment vouloir chercher les emmerdes pour s'attaquer à lui. Cette carrure de géant, ces yeux durs et sauvages sont autant d'invites à s'éloigner. Sauf pour moi.

– Je viens avec toi, lui dis-je.

– Tu viens de dire toi-même que c'est une longue marche.

Je croise les bras pour me donner un semblant d'autorité.

– C'est vrai, mais tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement.

Au loin, une sirène retentit. Lachlan détourne le regard, mâchouille sa lèvre inférieure, cette lèvre pour laquelle je donnerais n'importe quoi pour pouvoir la mâchouiller moi-même. Finalement, il me regarde avec une lueur d'amusement et de gentillesse dans les yeux.

– D'accord. Si c'est ce que tu veux.

– Ouaip.

– Tu es vraiment quelqu'un, tu sais ? Têtue comme pas une, dit-il en s'approchant plus près.

Je lui souris, et mon sourire s'élargit encore quand il m'attrape la main et la prend dans la sienne.

– On y va ? demande-t-il.

Je lui serre la main à mon tour. Ma paume touche la sienne, de l'électricité parcourt mon bras. Je ne sais pas quand j'ai commencé à trouver qu'un simple baiser et se tenir par la main étaient les trucs les plus érotiques au monde, mais c'est le cas. Tout ça à cause de lui.

Main dans la main, nous marchons à travers la ville.

Je lui parle tout le temps.

De ma mère.

Mes frères.

Mon père.

Mon ex-fiancé.

Mon travail.

Il écoute attentivement chaque mot qui sort de ma bouche. C'est un étrange sentiment d'être vraiment écoutée. En plus, il semble comprendre.

Nous croisons des personnages inquiétants, mais il suffit que Lachlan les regarde pour qu'ils s'éloignent. Nous traversons des parcs, nous croisons d'autres chiens errants et ça lui brise le cœur – le mien aussi – de ne pas pouvoir tous les sauver. Nous traversons des blocs et des blocs de bâtiments dans les quartiers chauds, et Lachlan semble tout à fait à son aise. Il est sur le qui-vive, mais tranquille, même quand nous passons tout près du dangereux quartier de Tenderloin. Pas une seule fois je ne me sens en danger.

Les chiens restent à nos côtés tout le long du trajet, Lachlan leur donne à manger régulièrement du bœuf séché que j'ai couru acheter dans un 7-11¹. Ils ont l'air plus à leur aise, Lachlan m'explique qu'il pense qu'ils ont dû avoir des maîtres à une époque, ce qui facilitera leur adoption.

Quand nous arrivons à son immeuble, mes pieds me brûlent et le ciel semble s'éclaircir à l'est. J'espère que c'est un tour que me jouent mes yeux, parce que je dois quand même aller travailler aujourd'hui.

J'espère que le jour ne se lèvera jamais.

Je voudrais que cette nuit dure toujours.

Nous avons un peu de mal à faire rentrer le chien ébouriffé, d'autant que nous essayons d'être discrets. Lachlan n'est pas certain que les animaux soient admis dans l'immeuble. Finalement, il enlève sa chemise et enroule une de ses manches autour du cou du chien pour le faire entrer.

Enfin, je crois que c'est ce qu'il fait, parce que moi, je n'ai d'yeux que pour son torse nu. Je n'ai même pas la décence de regarder ailleurs. Je suis fatiguée et j'ai mal partout, mais la vue de ces muscles et de tous ces tatouages me fait l'effet d'un vrai remontant.

S'il s'aperçoit que je le mate outrageusement, Lachlan n'en laisse rien paraître. Nous finissons par monter dans l'ascenseur, les chiens deviennent dingues, et nous entrons chez lui. Il va immédiatement leur chercher un bol d'eau fraîche pendant qu'ils tournent en rond en reniflant partout. Il remet sa chemise – et merde – et se met à fourrager dans sa cuisine.

Je lui demande :

– Je peux t'aider ?

Il secoue la tête et sort du beefsteak haché du réfrigérateur.

– Une chance que je mange beaucoup de protéines, dit-il en partageant le bœuf dans deux bols. Voilà qui devrait faire l'affaire.

D'abord, les chiens reniflent prudemment, puis ils se jettent dessus et dévorent le tout en un rien de temps.

Je regarde Lachlan qui les observe, les bras croisés sur sa large poitrine, un sourire calme sur les lèvres. Ses yeux brillent, le coin de ses paupières remonte légèrement. La façon dont il regarde ces chiens n'a rien à voir avec celle dont il regarde qui que ce soit d'autre, moi inclus. C'est un regard d'amour véritable.

Je mourrais pour qu'il me regarde comme ça.

Vas-y mollo, espèce de dingue, je me sermonne. Un baiser et une nuit à lui tenir la main, et voilà que tu t'imagines que tu vas l'épouser.

Je n'ai même pas besoin de me rappeler qu'il part dans une semaine. Comme s'il sentait ce qui se passe dans ma tête, Lachlan se tourne vers moi.

– Je crois que je devrais t'appeler un taxi.

– Oh, ok.

Je cherche l'heure et j'aperçois une horloge sur un mur. Putain, il est 4h 05 heures du matin.

– Et merde ! Je dois me lever dans trois heures pour aller bosser.

Il attrape son téléphone qui est en charge.

– Le temps file quand on traverse San Francisco à pied.

Il téléphone et m'annonce que le taxi va arriver.

Je désigne les chiens qui reniflent la cuisine.

– Ça va aller avec ces deux-là ?

– Ouai, tout ira bien. Viens, je te raccompagne en bas.

Il m'ouvre la porte, nous traversons le couloir. Dans l'ascenseur, c'est bizarre sans les chiens. Nous ne parlons pas et je ne sais pas trop ce qu'on devrait se dire. J'ai tant de choses à lui dire. Et plus encore à lui faire.

Tant, tant de choses.

Mais pendant que nous attendons dehors devant l'immeuble, je scrute la rue, je cherche le taxi. J'ai envie de le regarder, lui. J'ai envie de lui, comme un verre d'eau fraîche. Je suis si tendue, si fatiguée, j'ai peur de faire quelque chose de stupide.

– Merci, me dit-il, et nous nous regardons enfin dans les yeux.

– Pourquoi ?

– Pour avoir été là, dit-il. Cette nuit. C'était bien de ne pas avoir à faire ça tout seul. Il fait une pause, se lèche les lèvres. Parfois... la solitude peut nous aveugler.

Mon Dieu. Je le sais. Ces mots parlent à mon âme. Ma gorge se serre, dans un étrange éclair d'émotion.

Il tend sa main vers mon visage, frôle ma pommette de ses doigts rugueux. Il ouvre la bouche comme s'il voulait dire quelque chose. Je retiens ma respiration, j'attends, je m'émerveille, je le désire.

Le taxi arrive et klaxonne, il me fait sursauter. Je lui jette un regard assassin en soupirant de frustration.

Je regarde à nouveau Lachlan, j'aimerais être deux secondes plus tôt.

– Bon... dis-je maladroitement en cherchant mes mots.

– Bon, dit-il. On devrait prendre un café cette semaine, enfin, si tu veux.

– Un café, ça serait super.

Mais une bite, ça serait quand même mieux.

Il se penche et m'embrasse doucement sur les lèvres.

– À bientôt, ma puce.

Putain. Je craque.

Quand le taxi me dépose enfin chez moi, je titube jusqu'à mon lit et je m'écroule, en me rappelant au dernier moment de mettre mon réveil. Ce matin, je vais me sentir comme une vraie merde. Et je n'ai même pas baisé.

Mais ça en valait vraiment la peine.

Je sais que je m'endors en souriant, parce que, quand l'alarme se met à sonner quelques heures plus tard, je souris encore.

1. Une chaîne de supérettes.

CHAPITRE 10

Lachlan

Dans mon rêve, j'ai cinq ans à nouveau. Je descends Princes Street, à Édimbourg, je suis seul et nu sous la neige qui tombe. Tout est semblable et tout est différent. Les junkies, dans la rue, sont mes amis. Je vois Eddie avec ses mitaines, ses ongles épais et jaunes de nicotine. Je vois Thomas et ses bracelets de sobriété qu'il n'enlève jamais, même s'il ne tient plus debout tellement il a bu. Je vois Jenny avec sa peau qui pèle et ses cheveux emmêlés retenus en arrière par un bandeau écossais.

Et ils me voient. Mais ils ne me font pas signe, ils ne sourient pas. Ils crient quand je les dépasse, jusqu'à ce que le bruit soit trop fort, jusqu'à ce que leurs hurlements me vrillent la tête.

– Où est Charlie ? crie Eddie. (Des postillons s'échappent de sa bouche édentée.) Où il est ? Qu'est-ce que t'as fait de lui ?

Je ne réponds pas. Je cours dans la neige et, soudain, je suis de retour dans l'ancien appartement.

Je n'ai plus cinq ans.

J'ai treize ans. Grand, mince, pas bien fini. La colère commence tout juste à me ronger, et le monde me rend malade. Monsieur Arnold m'a coincé dans l'ancienne chambre de ma mère. Elle est allongée sur le lit et regarde le plafond, comme si je n'étais pas là.

Elle n'a pas bougé le petit doigt pour me sauver quand j'avais cinq ans. Alors, elle ne va pas le faire maintenant.

Je suis face au mur, trop apeuré, trop dégoûté pour regarder mon parent adoptif qui avance ses mains avides.

– Ne dis rien à Pamela, dit-il de sa voix ivre de désir, c'est notre secret.

Ses mains se referment sur ma gorge, mais je ne bronche pas.

Je pleure.

Je n'ai pas encore appris à retourner les coups.

Quand j'apprends, il finit à l'hôpital.

Sa femme, Pamela, dit que je suis pourri jusqu'à l'os. Que c'est moi qui ai entraîné son mari. Et on me renvoie à nouveau.

Maintenant, je suis à l'orphelinat Hillside.

J'ai vingt ans.

Mes bras osseux sont couverts d'égratignures.

Je les gratte un peu plus.

Je meurs de l'intérieur.

Mes dents sont limées, elles se dissolvent comme du sucre et tombent de ma bouche.

Face à moi, dans le bureau du directeur, Charlie est assis.

Il me tourne le dos.

Il ne bouge pas.

Il se tient immobile, comme une statue de pierre.

Charlie n'est jamais immobile.

– Charlie, je lui souffle, Charlie, t'en aurais pas un peu ?

Mais Charlie ne bouge pas.

Je fais un pas vers lui, mes membres tremblent de manière incontrôlée.

Charlie a ce qu'il me faut pour que ça s'arrête.

Le besoin.

Le vide.

Je pose ma main livide comme celle d'un fantôme et couverte de plaies sur son épaule, avant de faire tourner sa chaise.

Il me regarde de ses yeux impassibles et vitreux, du sang coule de son nez.

Ça coule sur le lion en peluche qu'il tient dans sa main.

Soudain, il bouge. Il est collé à mon visage. Des yeux vides. Des dents déchaussées qui pourrissent.

– Tu ne vas pas me laisser ici, balbutie-t-il, avec une voix d'enfant. Tu peux pas faire ça, Lachlan.

L'instant d'après, je suis allongé au sol dans une allée.

Charlie est écroulé à côté de moi. Un des chiens lui renifle le visage et se met à le lécher, après une légère hésitation. Charlie ne moufte pas.

Charlie est mort.

Je ferme les yeux.

Je suis mort, moi aussi.

Quand je me réveille, je suis trempé de sueur. Je m'agrippe à mes draps, la respiration courte. Je crève de faim et meurs d'envie de sortir, comme si un bol d'air frais pouvait nettoyer toute ma saleté intérieure.

Une odeur d'urine me prend au nez. Un instant, je pense que je me suis pissé dessus – tu parles d'un attar-dé – et puis je me souviens des chiens. Je me souviens de la nuit dernière. Je me souviens d'où je suis.

Qui je suis.

Je m'assieds et j'essaie de me reprendre. Je n'ai pas rêvé comme ça depuis des mois et ça m'a franchement foutu en l'air.

Avec une profonde inspiration, je sors mes pieds du lit et les pose par mégarde sur quelque chose de mouillé. Je grimace. Je grogne et je regarde la flaque jaune pâle à mes pieds. Je me demande lequel a fait ça. J'ai dit à Kayla qu'ils ont sans doute eu un maître, mais ça ne veut pas dire qu'ils sont propres.

– Hello, dis-je doucement en marchant jusqu'à la porte, avant de scruter le salon.

Il y a un tas de merde sur le tapis et un second dans la cuisine.

Les deux chiens dorment sur le canapé, l'un contre l'autre. Ce spectacle vaut bien la merde dans lequel je vais me retrouver moi aussi si je les laisse détruire mon appart.

Je prépare un café et me gratte le bras machinalement, un geste ancien ressurgi de mon rêve. Je stoppe ma main et je me force à me concentrer sur autre chose. J'ai sauvé ces chiens la nuit dernière. Il y a de l'espoir pour eux, et c'est grâce à moi.

Et puis, ce n'est pas la seule chose qui s'est passée hier.

Kayla.

Le petit lutin.

Je l'ai embrassée.

J'ai essayé de me retenir, encore et encore.

Mais rien à faire.

Elle file à contre-courant.

Et moi, je suis juste un homme qui n'a pas de rames.

Elle... Elle a commencé à me plaire bien avant la nuit dernière. Je pense à elle depuis notre match de rugby impromptu, depuis qu'elle a quitté mon appartement avec mes vêtements sur le dos, depuis que mes yeux sont tombés sur elle au bar. La façon dont elle m'a regardé... Ce n'est pas une question de désir, je ne doute pas qu'elle en ait. C'est juste que... j'ai l'impression qu'elle voit à travers moi. Sous la surface.

Je ne dis pas qu'elle peut (ou veut) voir tout ce qu'il y a dessous. Mais c'est déjà bien d'avoir quelqu'un qui gratte à la surface, quelqu'un qui désire me voir tel que je suis.

C'est méga-flippant. Mais c'est bien aussi.

Et difficile d'ignorer son côté sauvage et sexy. Ces yeux qui m'implorant de lui livrer mes secrets, qui me conjurent de faire d'elle ce qui me plaît. Ces yeux qui me promettent que je ne l'oublierai jamais si je lui consacre juste une seconde, si je lui laisse sa chance.

Je lui ai donné sa chance hier soir.

Mais je ne l'ai pas fait pour elle.

Je l'ai fait pour moi.

Parce que j'en avais besoin. J'avais besoin de cette sensation, de ce réconfort.

De l'espoir. J'ai ressenti un peu d'espoir.

Je l'ai senti quand j'ai passé mon bras autour de ses épaules, comme pour la garder près de moi.

L'espoir avant la mort.

C'est tatoué sur le côté de mon torse.

Je l'ai fait quelques années après Charlie, pour me rappeler pourquoi j'avais fait le ménage et comment j'avais évolué.

Ou au moins essayé.

Kayla ravive ce sentiment d'espoir, même si je me rends bien compte que c'est une folie de penser ainsi, alors que je la connais à peine. Mais ça fait du bien, même juste un instant, d'avoir un peu d'espoir.

Bien sûr, quand cette foutue chanson a commencé, ça m'a ramené à la réalité. À qui je suis et à ce qui me constitue. Ces événements. Ces batailles. La putain de vérité.

Ça ne collait pas trop avec le décor.

J'ai paniqué. Je me suis levé et je suis parti – pour échapper à la chanson, échapper à mon passé qui aime bien refaire surface les nuits où je suis seul. C'est-à-dire toutes les nuits. Mais pas là-bas, pas là-bas avec elle. Je ne pensais pas qu'elle me suivrait, et quand je l'ai entendue m'appeler la première fois, ça m'a retourné l'estomac. Et soudain elle était là, à côté de moi, avec ses cheveux emmêlés d'avoir couru à travers la foule, et son beau visage empourpré.

Elle m'a suivi.

Elle s'inquiétait pour moi.

Je ne me souviens pas de la dernière fois que quelqu'un s'est inquiété pour moi. Désormais, tout le monde a compris que ce n'était pas la peine, et plus personne ne se pose de question. Il disent : « Lachlan est un guerrier solitaire. Il a survécu. Ça va aller. »

Mais cette fille, cette femme aux yeux souriants et aux lèvres aguicheuses, elle sait, elle, que ça ne va pas.

Et puis elle a voulu me rejoindre et courir après les chiens dans les bois. Et putain, elle n'a peur de rien. On est aussi volontaires l'un que l'autre.

J'aurais pu l'embrasser toute la nuit. Ses lèvres, sa bouche, la chaleur de sa langue. Je ne désirais rien de plus que de la coucher sur le sol parmi les feuilles et d'explorer son corps de mes mains, de ma langue ; et la toucher, tout entière, la découvrir dans l'obscurité. Son corps comme une promesse de voyage.

Pas de doute, je mourais d'envie de Kayla.

Bien entendu, il ne s'est rien passé. Je ne peux pas dire que je sois déçu, parce qu'au moins j'ai sauvé les chiens. Et j'ai presque eu la fille. Et puis j'ai encore le temps. Une semaine avant de m'envoler pour Édimbourg pour reprendre l'entraînement et repasser en mode rugby.

Il y a encore le temps.

Non ?

Quand les chiens se réveillent, j'ai déjà nettoyé l'urine, les crottes et j'ai posé sur le sol des steaks de bœuf décongelés. J'ai des colliers dans mon dressing, je sais que Kayla a trouvé cela bizarre que je sois toujours prêt pour le cas où je trouverais des chiens abandonnés, je les passe à leur cou et je leur fabrique des laisses avec un morceau de corde.

Nous voilà partis pour faire une petite balade. Malgré la laisse, le pitbull est frénétique, tous les bruits ou les mouvements rapides paraissent l'effrayer. Mais avec de l'amour et un bon dressage, il fera un parfait animal domestique. Je le vois à ses yeux. Les yeux des chiens ne mentent pas. Un chien ne ment pas. Si tu lis dans ses yeux que c'est un bon chien, c'est qu'il y a du bon en lui. La nuit dernière, quand je lui nettoyais la patte et que j'enlevais de sa plaie les saletés qui le faisaient boiter, il me remerciait du regard. C'est ce que j'ai ressenti. Le plus petit des deux cleps, celui qui est croisé avec un terrier, est plus fragile. Il reste à proximité du pitbull, il ne me fait toujours pas vraiment confiance. Avec le temps toutefois, il pourrait y arriver. Je crois bien qu'il va rentrer à Édimbourg avec moi. J'ai vu tellement de chiens comme lui, des chiens comme moi. Il a besoin de quelqu'un comme Lionel pour lui montrer les ficelles, c'est ce qu'il fait toujours.

Je les ramène à l'appartement, avant de faire un saut à l'animalerie la plus proche. Il fait étrangement froid aujourd'hui, le temps est encore pire que celui de nos étés en Écosse. Je fourre mes mains dans les poches de ma veste, je remonte mon col et je hausse les épaules pour lutter contre le crachin, pendant que je traverse ces quartiers chauds.

Je ne ressens aucune peur, aucun dégoût ni pitié pour ces gens – les SDF, les junkies, les oubliés. J'étais l'un d'eux. Je sais ce que c'est. Je ne le sais que trop bien. La seule chose que je ressente, c'est un mélange d'espoir et de désespoir. J'espère qu'ils arriveront

un jour, face à cette voie, cet embranchement, et qu'ils décideront de se relever, de repartir du bon pied, de vivre.

Mais c'est un peu désespérant, car je ne peux rien pour eux. Ce choix doit venir d'eux-mêmes, personne d'autre ne peut les sauver.

Et puis il y a l'amère, la dure vérité, celle qui est tapie en nous. Cette vérité, c'est que l'on n'est jamais libre. On n'oublie jamais cette petite musique qui nous tire vers le bas, qui nous met à genoux. Une fois qu'on a compris jusqu'où on pouvait aller, on sait également exactement jusqu'où on peut tomber. Cette vérité, elle nous ronge.

Quand je rentre à l'appartement, les bras chargés de nourriture pour chien, de biscuits et de laisses, je cherche sur Internet l'adresse d'un véto et je prends rendez-vous pour le lendemain. Le pitbull en a bien besoin pour sa patte, et puis il n'est pas castré. Je ne suis pas sûr que la chienne terrier soit stérilisée. Il faut le faire pour qu'ils aient une chance de trouver un foyer.

Je m'assieds par terre et je passe une bonne heure à les regarder, quand mon téléphone se met à sonner. Je repousse le King Kong en plastique que j'ai acheté pour eux, le pitbull se jette sur lui avec voracité. Je me lève pour répondre.

C'est Bram.

– Ouaip.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé hier ? demande Bram. Tu as filé à l'anglaise et on n'a pas réussi à te mettre la main dessus. Et Kayla non plus.

– Je suis parti me promener.

– Tu passes ton temps à te balader !

Il n'a pas tort. Jessica, ma mère adoptive qui est aussi la tante de Bram, dit que j'ai un trop-plein d'énergie que je brûle en marchant.

Je lui demande :

– Nicola a eu Kayla ?

Je ne lui ai pas encore envoyé de texto. J'ai hésité toute la matinée.

– Oui, elle lui a écrit. Kayla lui a répondu que vous aviez trouvé des chiens et que vous les aviez ramenés à ton appart ?

– Exact. Ils sont devant moi en ce moment même.

Je m'éclaircis la voix.

– Écoute, je suis désolé, j'avais laissé mon téléphone à la maison et le sien était mort, alors on n'a pas pu vous contacter.

Bram soupire.

– Ok. Eh bien... vous avez raté la fin d'un super-concert.

Je suppose que c'est une petite pique par rapport au passe VIP.

– C'était une super-journée, merci mec.

– Ne le prends pas mal, Lachlan, dit-il, mais...

Je souffle bruyamment.

– Quoi ?

– Je m’inquiète pour toi. Quand tu fais ce genre de truc. Quand tu disparais. Ma mâchoire se crispe.

– De quoi tu t’inquiètes, exactement ?

Il s’arrête.

– Tu sais, dit-il doucement, je me sens responsable de toi quand tu es ici.

Je serre le combiné, je sens la colère monter en moi.

– Putain, j’ai trente-deux ans, Bram. Je suis venu pour t’aider, pas pour être materné.

Tu penses peut-être me connaître, mais ce n’est pas le cas.

– Je sais, je sais, répond-il calmement. Désolé. Ok ? Désolé.

– C’est pas grave. Je dois y aller.

– Attends, tu te souviens pour ce soir ?

Je fronce les sourcils.

– Ce soir ?

– Avec Justine.

– Oh, putain de merde !

J’appuie mon poing contre mon front.

– C’est ce soir ?

– On est lundi et c’est notre seul espoir, Lachlan. S’il te plaît, ne nous plante pas.

Nicola ne me laissera jamais y aller à ta place et je suis sûr que Justine ne veut pas vraiment de moi là-bas. Ils te veulent, toi.

Kayla. Je pense à Kayla. Est-ce qu’elle en aura quelque chose à faire ? Est-ce ça vaut même la peine de lui en parler ?

– Je n’ai vraiment pas envie de faire des mondanités aujourd’hui, je réponds, tout en sachant très bien que c’est inutile. Surtout avec des gens comme ça.

– Lachlan, soupire Bram. Tu pars la semaine prochaine. Vas-y, tu prends quelques verres, tu rencontres le papa et tu lui déballes notre histoire. C’est tout ce que tu as à faire. Et c’est notre dernière chance.

– Et pourquoi...

Je m’arrête en m’essuyant le nez.

– Pourquoi quoi ?

– Rien. Très bien, je le ferai. J’irai. Mais dès que c’est conclu, je remballe.

– Super. On va au Lion ce soir, tu peux nous y rejoindre après.

– Évidemment que vous y serez.

Je raccroche.

Et la tête pleine de mon trop-plein d'énergie habituel, je pars faire une promenade avec les chiens.

Je m'assieds sur la Giants Promenade pour observer les bateaux dans la marina, les chiens sont à mes pieds. Je vais leur donner un nom. Le pitbull s'appellera Ed. Le terrier, ça sera Emily. J'aime bien donner de vrais prénoms à mes chiens. Ça leur donne un côté plus respectable. C'est un moyen de leur montrer qu'ils sont des nôtres, et de nous le rappeler, nous aussi.

Je n'arrête pas de sortir mon téléphone de ma veste pour regarder l'écran. J'ai envie de parler à Kayla. De lui demander comment elle va. Je veux la prévenir que je vais à cette sauterie avec Justine, mais que c'est juste un rendez-vous pro.

Mais je ne le fais pas. Parce que j'ai peur de sa réponse : « alors comme ça, tu sors avec n'importe qui », ou « t'inquiète, pas besoin de te justifier » ou, pire, « pourquoi tu me dis ça ? » Je veux agir correctement, vraiment, mais je ne suis pas bon pour ça. Je ne suis même pas encore avec Kayla et j'agis déjà comme si je l'étais. C'est pile le piège dans lequel il ne faut pas que je tombe en ce moment. Ou n'importe quand, d'ailleurs.

Finalement, je me décide à ramener les chiens à l'appartement. Je m'occupe. Je vais courir. Je fais de la muscu dans la salle de sport, au rez-de-chaussée. Je passe un peu de temps sur Internet à rechercher des associations spécialisées qui pourraient aider Ed à trouver un foyer.

Et je vérifie si ça tient toujours avec Justine. Ça tient toujours. Elle me rejoindra d'un coup de tramway à sept heures tapant. Je prends une douche. Je coupe un peu ma barbe, le moins possible, coiffe mes cheveux en arrière, enfile mon costume noir et une cravate. Tout ça me semble complètement faux, et c'est seulement en apercevant le tatouage sur mon cou – *nunquam iterum* – que je me souviens qu'il s'agit bien de moi. Un grand méchant loup déguisé en agneau.

Par chance, la soirée n'est pas aussi terrible que ce que j'imaginai. Je ne me sens quand même pas à ma place. Je déteste sociabiliser avec ces gens, ceux qui sont installés tout en haut de la pyramide et qui jettent des pierres à ceux qui sont en dessous. Mais je sais jouer le jeu, quand il le faut. Je fais le bon garçon. Avec Justine. Avec les amis de son père. Avec son père aussi. Dans mon costume cravate, j'ai l'air suffisamment respectable pour qu'ils soient tous dupes, et quand je parle du projet de Bram, de la vision de Bram, je les convaincs. Je vais chercher tout au fond de moi, et ça fonctionne. Parce que j'y crois vraiment, et je veux qu'ils y croient aussi.

Il est juste neuf heures du soir quand je prends Justine à part et que je lui glisse à l'oreille.

– Comment j'étais ? Sois honnête.

Elle sourit timidement et passe ses doigts sur ma cravate, puis elle m'attire vers elle.

– Je pense que tu as très bien vendu le projet. Et je ne serais pas surprise qu’il investisse.

Je ne peux pas m’empêcher de lui sourire.

– Bien.

Elle ne lâche plus ma cravate.

– Tu veux un verre de champagne ?

– Nan, ça ira. Je ne vais pas tarder.

Elle répond, la lèvre boudeuse.

– Pourquoi ?

– Les chiens, je lui explique en sentant mes oreilles rougir. J’ai des chiens. Si je ne les promène pas, ils vont faire leurs besoins partout.

– Depuis quand tu as des chiens ?

– Hier. J’ai sauvé deux chiens errants.

Elle fait la moue. C’est la réaction que j’attendais.

– Des chiens errants ? Tu as ramené deux chiens errants dans ton appartement ?

Je hausse les épaules.

– C’est le moins que je puisse faire.

– Ils ont peut-être des puces. La rage. Ou bien je ne sais quoi d’autre ?

– Ils avaient besoin de mon aide.

Elle lâche ma cravate mais essaie de garder sa contenance en me souriant légèrement.

– Eh bien. C’est que tu es un homme très serviable, pas vrai ?

– Il faut bien que quelqu’un le soit, dis-je, légèrement irrité.

– Je suppose, répond-elle en se reculant. Le monde a besoin de plus de gens dans ton genre.

Je hausse les sourcils.

– Vraiment.

Je remarque une nuance d’incertitude dans sa voix. C’est le genre de phrase qu’on lance quand on ne pense pas ce qu’on dit. C’est ce qu’on dit quand on veut faire croire qu’on en a quelque chose à faire alors qu’il n’en est rien.

Elle avale une gorgée de champagne et commence à chercher quelqu’un à qui parler.

Qui aurait cru que de simples chiens errants la feraient fuir ? Si je l’avais su, je lui aurais parlé de Lionel et de l’organisation dès le premier jour. Mais évidemment, cela ne m’aurait pas permis d’être ici ce soir, et je dois encore assurer mes arrières et ne pas abandonner en chemin.

Je lui offre mon sourire le plus aguicheur, et à la manière dont elle me renvoie un clin d’œil, je comprends qu’elle est sous le charme. J’utilise rarement ce sourire et, lorsqu’il est sincère, je ne l’offre jamais à ce genre de personne.

– Je voulais vraiment te remercier, Justine, dis-je en la prenant délicatement par le bras. De m’avoir invité ici. Cela représente beaucoup pour moi, et pour Bram, que ton père accepte d’aider ceux qui en ont besoin. Son soutien est vraiment apprécié. Comme le tien l’a toujours été.

Elle se radoucit un peu, mais continue de me regarder avec une méfiance que je ne lui connaissais pas. Tous ces jours à se faire du pied sous la table ou à se tripoter dans un taxi sont définitivement du passé.

Je porte sa main à mes lèvres et je l’embrasse.

– Prends soin de toi. Et si tu es d’accord, je dirai à Bram de prendre contact avec ton père.

De l’autre main, je lui montre la carte de visite que son père m’a donnée.

– Bien sûr, dit-elle. Je lui dirai. Prends soin de toi, Lachlan.

Et c’est tout. Même si c’était lourd, c’est terminé. Le temps des fanfaronnades n’est pas encore arrivé, pas avant que Bram et le père de Justine aient négocié et réglé les détails, mais j’ai le sentiment que ça va marcher. Il était partant pour tout ce que j’avais à lui vendre.

Je quitte rapidement la salle de bal de l’hôtel et j’attrape un taxi qui attendait devant l’entrée. Aller à la maison m’occuper des chiens, voilà ce que je devrais faire, mais en vérité, ils ont sans doute déjà fait des dégâts, alors à quoi bon ? Je peux aussi bien aller annoncer la bonne nouvelle à Bram.

Le taxi me dépose au Lion en un rien de temps. Pour un lundi, le bar est étrangement rempli.

Lorsque je traverse la salle bruyante et plongée dans une demi-obscurité, tous les regards se posent instantanément sur moi. Je réalise que je porte un costume-cravate et que je détonne comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

– Regarde qui voilà ! crie Linden depuis l’un des box.

Il est assis avec Bram, Steph et ce connard de James. Un agent secret qui bosse pour le MI6¹ !

Je m’avance vers eux et je reste debout, à l’extrémité de la table, les mains dans les poches.

– Vous voulez entendre la bonne nouvelle ?

Je leur parle tout en me balançant sur mes talons.

Les yeux de Bram s’élargissent.

– Bonne à quel point ?

Je hausse les épaules.

– Rien n’est signé. Mais voilà. (Je jette la carte de visite sur la table.) C’est son contact. J’ai eu une longue conversation avec lui. Il veut investir.

– Quoi ? s'écrie Bram en sautant de son siège.

Je lève les mains.

– Ne t'excite pas, mec. Comme je l'ai dit, rien n'est signé. Mais il est intéressé. Il m'a écouté. Il veut aider. La balle est dans ton camp maintenant.

Linden regarde son frère.

– Je pense que ça mérite un verre.

Puis, d'un air interrogateur, il ajoute :

– On peut fêter ça, n'est-ce pas ?

– Si vous voulez. Si vous me demandez comment je le sens, eh bien, je dis oui.

Bram laisse échapper une exclamation de joie et Linden lui tapote le dos. James se lève pour chercher des verres, et je m'installe dans le box à côté de Stephanie. Elle reste étrangement discrète, elle sourit à Bram et Linden, mais sans me jeter un regard.

Évidemment, ça attise ma curiosité.

Je lui demande :

– Où est Nicola ? avant d'ajouter « et Kayla ? » , comme si je n'y avais pensé qu'après. Ce qui n'est pas le cas.

Stephanie regarde Bram.

– Eh bien, Nicola est à la maison parce qu'Ava ne se sentait pas bien. Et Kayla était là... (Ils échangent un regard plein de sous-entendus. Stephanie soupire puis se tourne enfin vers moi.) Écoute, Linden m'a dit que tu étais avec Justine ce soir.

Ma tête se tourne vers Linden, qui se ratatine sous mon regard.

– Et, continue Stephanie, j'en ai parlé à Kayla.

Mon regard se tourne alors vers Bram.

– Tu sais qu'il ne s'agissait pas d'un rendez-vous sérieux. Tu m'as pratiquement forcé à le faire.

– Je sais ! s'exclame Bram. Je sais. Au moment où je suis arrivé, ils en avaient déjà parlé à Kayla et elle était partie. Furieuse.

Je grommelle, la tête entre les mains.

– C'était juste pour m'assurer qu'il allait investir. C'est tout.

– J'ai essayé de lui envoyer un texto, mais elle ne m'a pas répondu, explique Steph. Mes messages ne sont pas marqués comme reçus. Elle doit avoir éteint son téléphone. (Elle pose sa main sur mon épaule quelques secondes.) Je lui ai dit, simplement parce qu'elle me demandait où tu étais et que je ne voulais pas mentir. Je sais qu'elle t'aime beaucoup... Je ne pensais pas que c'était si sérieux. (Elle s'arrête.) Honnêtement, elle me tuerait si elle m'entendait dire ça, mais vu comment tu la fais réagir... je pense qu'elle est dingue de toi.

Entendre ces mots me fait l'effet d'un mélange brûlant et glacé à la fois.

– Est-ce que toi et Justine... Tu vois, quoi...

Je la regarde et elle s'écarte légèrement.

– Non. Mais quand bien même.

Je me lève juste au moment où James arrive avec une bouteille de vin pétillant. Je demande à Steph :

– Dis-moi où elle habite.

– Quoi ? Tu vas aller là-bas ?

– Oui, dis-je en sortant mon téléphone. L'adresse ?

Elle me la donne et je l'enregistre dans mon téléphone. Je la remercie et m'apprête à partir quand j'entends Bram qui m'appelle. Je ne me retourne pas. Qu'il fasse la fête ! C'est son bébé, son projet. Sa passion.

Je dois aller m'occuper de la mienne.

1. Les services secrets britanniques.

CHAPITRE 11

Kayla

Toute la journée, j'ai eu l'impression de flotter, comme si je marchais sur des nuages de barbe à papa. Peu importe que je n'aie eu que quelques heures pour dormir et que mes yeux soient cernés. Peu importe qu'on soit lundi, que je déteste l'endroit où je travaille en ce moment et que je ne rejoigne pas les rangs des journalistes, de l'autre côté du bureau.

Je sais que je devrais m'en inquiéter. Je sais que dimanche matin, je ressentais encore cette énorme déception, en pensant à cet autre futur que je m'étais imaginé.

Mais Lachlan a tout effacé. Il a remplacé toute la merde par... eh bien, je ne sais pas par quoi, exactement. Quelque chose à quoi aspirer.

Merde, il faut que je le voie. Il avait dit qu'on prendrait un café ensemble cette semaine, mais je ne veux pas boire de café. Je le veux, lui, maintenant. Je veux quitter mon travail et retourner dans son appartement, me pointer devant la porte comme on le fait dans les films et faire de lui mon quatre-heures. Ce baiser, c'était intense, et pourtant c'était seulement la face immergée de l'iceberg. Si ses lèvres peuvent laisser une telle empreinte sur moi, je n'ai qu'une hâte, c'est de voir ce qu'il pourrait me faire d'autre.

J'ai vérifié mon téléphone compulsivement toute la journée, pour voir si je recevais des messages. Me demandant aussi si je devais lui écrire. Je regrette que la Kayla normale, celle qui n'avait aucune difficulté à séduire les hommes, ait disparu. J'ai peur de m'entendre répondre le mot « non ». J'ai peur de briser quelque chose que je n'ai même pas encore atteint.

D'un autre côté, je sais qu'il part bientôt. Très bientôt. Donc il n'y a pas grand-chose à briser, au fond. Je veux juste le revoir.

Mais il ne m'a envoyé aucun texto, et moi non plus. Nicola et Steph, par contre, n'ont pas arrêté. Elles sont complètement surexcitées. Quand j'ai rallumé mon téléphone, des

millions de textos sont arrivés. Je ne voulais pas trop leur en raconter, je leur ai juste dit que mon téléphone était mort et qu'on avait sauvé des chiens errants. Aucune des deux n'a trouvé quoi répondre à cela.

Plus tard, Steph m'a proposé d'aller au Lion prendre un verre. Et moi, idiot, débile que je suis, j'ai accepté. Parce que je me disais qu'il y avait une chance que Lachlan y soit.

J'ai fait un effort pour me préparer. J'ai mis quelques barrettes dans mes cheveux. Du maquillage. Dessiné le contour de mes yeux au liner. Je me suis glissée dans une jupe imprimée léopard en peau de serpent, j'ai enfilé mes talons hauts noirs et un débardeur en dentelle noir. Franchement très sexy.

Je me suis faufilée dans le Lion avec des palpitations dans le ventre. J'ai parcouru tout le bar des yeux, espérant apercevoir le grand méchant Écossais dans un coin. Steph et Linden étaient assis dans un box mais, dès que j'ai croisé le regard fuyant de Steph, j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond.

J'ai ralenti le pas, en tremblant d'anxiété.

– Salut.

– Tu es magnifique, Kayla, a commenté Linden, et je lui ai jeté un regard suspicieux.

J'essayais de savoir s'il le pensait vraiment ou si c'était juste pour « être gentil » comme Steph le dit si bien.

– Merci, ai-je dit en regardant Stephanie, qui ne m'a pas retourné mon regard. Qu'est-ce qui se passe ?

– Ben rien, a-t-elle dit. (Elle a tapoté le siège à côté d'elle.) Assieds-toi. Tu es splendide. Tu as quelque chose de prévu ?

Je lui ai jeté un regard mauvais avant de m'asseoir.

– Pourquoi ? Normalement je ne le suis pas ? J'ai besoin d'avoir une raison particulière pour m'habiller ?

Puis, en regardant autour de moi, j'ai ajouté :

– Bram est là ?

– Pas encore, a dit Linden.

J'ai regardé Steph avec l'espoir qu'elle puisse lire dans mes pensées. Au lieu de cela, elle a baissé les yeux vers le verre de cidre qu'elle tenait entre les mains.

Je me suis éclairci la gorge.

– C'était bien la fin du concert ? J'ai raté le final...

– Oui, c'était bien. Oui.

J'ai soupiré, puis j'ai fini par dire :

– Vous savez si Lachlan vient ce soir ?

– Je ne sais pas, a répondu Linden. Un peu trop rapidement à mon goût.

Je me suis tournée vers Stephanie et lui ai donné un petit coup de coude.

– Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous êtes tous tellement bizarres ?

Ils ont échangé un regard.

Steph se mordillait la lèvre et s'est tournée vers moi.

– Lachlan et toi, dit-elle doucement. Vous vous êtes embrassés hier, non ?

– Oui. Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Eh bien, je voulais savoir jusqu'à quel point tu péterais les plombs. Si vous vous êtes juste embrassés, ça devrait aller.

– Qu'est-ce qui devrait aller ? Stephanie, c'est quoi le problème ?

– Il sort avec Justine ce soir, a-t-elle dit, avant d'avaler le reste de son verre d'un coup.

Mon cœur s'est soudainement mis à vaciller. À vaciller, vraiment, comme s'il quittait ma poitrine et partait ailleurs.

– Quoi ?

Elle a haussé les épaules.

– C'est Linden qui me l'a dit.

Je me suis tournée vers lui, comme si c'était sa faute.

– C'est Bram qui me l'a dit, a-t-il dit, sur la défensive. Désolé, Kayla, je suis sûr que c'est juste professionnel. Ça ne veut rien dire.

Argh. J'ai eu envie de vomir.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Ce n'est pas vraiment son genre.

– Oui, mais moi non plus et... Eh merde, putain de merde. Je suis tellement stupide.

– Mais non, c'est juste un rendez-vous, a ajouté Steph.

– Oui, je sais bien. Il part bientôt, donc qu'est-ce que ça peut faire, hein ? Je suis juste stupide de m'en préoccuper. Mais merde, un simple baiser et me voilà le cœur brisé d'apprendre qu'il voit quelqu'un. C'est qui, cette nouvelle Kayla ? Je ne l'aime pas du tout.

– Eh, a dit Steph, en me secouant par l'épaule, c'est bien de tenir à quelqu'un, tu sais. Je ne t'ai jamais vue t'attacher à quelqu'un jusqu'ici. Peut-être que c'est une bonne chose... Que tu saches ce que tu veux, pour l'avenir.

Je l'ai repoussée. Je ne voulais rien entendre.

– Ce que je veux, en fait, c'est quelqu'un qui sort en ce moment avec une connasse pétée de thunes. Je suis juste... pff. Rien. Je vais y aller.

J'ai quitté le bar dans un état étrange. Pendant tout le chemin, j'ai continué à me flageller, encore et encore, en me reprochant d'éprouver ces sentiments.

Je vivais exactement ce que je ne voulais pas vivre. C'était précisément la raison pour laquelle je m'étais tenue à distance des hommes. Je pensais qu'en ne faisant pas l'amour, je

ne serais pas déçue, mais je n'avais même pas fait l'amour avec lui et j'étais affreusement déçue.

Et me voilà dans mon appartement, recroquevillée sur mon canapé, avec quelques verres d'alcool dans le sang. En mode « Netflix à la cool » et personne avec qui me relaxer. Le vin calme la colère, mais pas ce sentiment étrange qui pèse sur ma poitrine. Je regarde presque toute la saison de *New Girl* en espérant que Schmidt et Nick vont me faire rire, mais je la termine encore plus triste. Encore plus pathétique.

Quelle merde !

Allongée sur le canapé, je regarde le plafond. Je voudrais remonter le temps, quelques semaines en arrière, et faire comme si je n'étais jamais allée au Lion cette nuit-là et n'avais jamais vu Lachlan McGregor, parce qu'avant ça, tout allait vachement bien. Et puis il a fallu que je croise sa belle gueule et que j'en sois obsédée. Comment ce mec, n'importe quel mec en fait, peut me faire cet effet-là, me rendre si vulnérable, comme si j'étais à poil ? C'était pas le plan. Je voulais le rendre fou, pas le contraire. Je devais ressortir de cette histoire gagnante, en me débattant juste un peu avant d'obtenir ce que je voulais.

J'étais censée être meilleure joueuse que lui.

J'ai envie de prendre mon cœur et de m'en servir comme d'une couverture. À partir de maintenant, dès que je rêverai de quelque chose d'autre qu'une histoire purement sexuelle, je ferai demi-tour. Je m'en tiendrai à mon putain de vœu, et si je le romps un jour, ce sera uniquement une histoire de cul et rien d'autre. Tout ce qui n'est pas du sexe n'est pas pour moi.

Je me suis assoupie, soulagée par ce nouveau plan, cette nouvelle résolution. Je veux me laisser emporter par mes rêves et commencer une nouvelle vie dès demain. Revenir à mon ancienne vie, en fait.

La sonnette résonne dans l'appartement et me fait sursauter. J'inspire un bon coup et je cherche à voir l'heure sur mon téléphone, mais je l'ai éteint il y a longtemps maintenant, histoire d'être tranquille. C'est sans doute Steph qui vient voir comment ça va. J'aurais bien eu besoin d'elle plus tôt dans la nuit quand la boule de rage a failli m'exposer à la figure, et j'aurais bien aimé avoir une copine pour médire avec moi et me ressortir nos vieilles histoires habituelles, mais maintenant je me suis calmée, je suis dans le gaz, un peu comme si j'étais saoule, et je ne suis pas d'humeur à bavarder.

Je marche jusqu'à l'interphone et j'appuie.

– Steph ?

– Euh non, dit-on avec un accent écossais marqué.

Je me fige. Mon cœur tambourine dans ma poitrine.

Oh putain. Lachlan ?

– Salut ? ajoute-t-il. Kayla ? Est-ce que je peux te parler, s'il te plaît ?

Non, non, non. Certainement pas. Pense à ton plan, le nouvel ancien toi, me dis-je.

Mais j'appuie sur l'interphone et je le laisse entrer.

Merde.

Comment est-ce que je suis habillée ? Avec le putain de tee-shirt qu'il m'a prêté et rien d'autre.

Oh, merde ! Il faut que je me change. Il faut que je me débarbouille et que j'arrange mes cheveux. Il ne faut pas que je le laisse entrer.

Mais quelques secondes plus tard, il frappe à la porte.

J'inspire profondément, essayant de ne pas laisser ces stupides émotions incontrôlées me submerger.

Je retire la chaîne et ouvre la porte.

Lachlan est là. Il porte un putain de costume-cravate. Ses cheveux sont coiffés en arrière, sa barbe de trois jours révèle le tracé de sa mâchoire, juste ce qu'il faut. Sourcils froncés comme à son habitude. Imposant, tel Zeus dans toute sa gloire.

Oh mon Dieu ! Je suis foutue.

– Tu reviens d'un mariage ? dis-je, tentant une blague.

Ma bouche est sèche comme le désert.

– Bien sûr, dit-il en ouvrant la porte tout en haussant les épaules, comme si je n'étais pas blessée, énervée, et surtout comme si je ne portais pas son tee-shirt.

Il passe derrière moi et je ne rêve que d'une chose, enfin pas seulement d'une seule en fait, sentir son parfum.

Mon front posé contre le chambranle, pendant quelques instants, je rassemble mon courage avant de fermer la porte et de me retourner pour le regarder.

Il se tient debout, au milieu de la pièce, et me dévisage. Mon Dieu. Il est tellement beau que ça me fait presque mal. En fait, ça me fait mal.

– Il faut que je t'explique quelque chose.

Je croise les bras.

– Quoi ?

– Je sais ce que Stephanie t'a dit, répond-il. À propos de Justine et moi.

Je hausse les épaules.

– Oh ça, ce n'est rien.

Il fronce encore plus les sourcils.

– J'ai cru comprendre que ça t'avait blessée.

Je lui souris légèrement.

– Je ne me laisse jamais blesser, dis-je en marchant vers la cuisine pour me donner une contenance.

– Si, parfois, ça se voit, dit-il, les yeux fixés sur moi. Ça s’entend à ta voix quand tu es blessée.

Je voudrais lui dire qu’il ne sait rien de moi. Non, ce n’est pas ce que je souhaite vraiment. Je veux qu’il me connaisse.

– Et donc, je suis blessée, là ? Pourquoi ?

Il mordille sa lèvre inférieure une seconde et détourne le regard.

– Parce que. Tu as envie de moi.

Surprise, je ne peux pas m’empêcher de rire. Évidemment, il a raison, mais je n’en reviens pas qu’il ait l’audace de le dire aussi directement.

Ses yeux se posent sur moi à nouveau, fiévreux et durs.

– Je me trompe ?

Soudain, ce n’est plus un jeu. Je m’appuie contre le comptoir, tout en cherchant comment répondre. Finalement je choisis la vérité.

– Non, dis-je doucement. Et alors ?

– Alors, poursuit-il, la voix plus basse, presque avec douceur, la nuit dernière, ce qui s’est passé... c’est quelque chose que je désirais depuis longtemps. C’était juste une balade dans le parc et un baiser, mais pour moi... c’était bien plus que ça. Et je voudrais savoir ce que ça représente pour toi.

Je le regarde droit dans les yeux à mon tour, saisie par l’intensité de son regard. Il me regarde comme s’il essayait de percer les différentes couches de mon être, pour en sonder la profondeur.

Ma gorge est sèche et mon cœur bat fort. Qu’est-ce qu’il fabrique ? Qu’est-ce que je fabrique ? Il y a tellement d’espace entre nous deux. Je ne sais pas comment nous rapprocher, ou si c’est moi qui dois faire le premier pas, parce que si ça se produit, je ne saurai plus du tout comment gérer la situation.

– Tu pars dimanche, je réponds. C’est dans moins d’une semaine.

– Et alors ? Qu’est-ce que ça a à voir avec ce dont on parle ?

Je penche la tête.

– Ça veut dire que... eh bien, qu’est-ce qui peut se passer entre maintenant et dimanche ?

– Je peux te faire l’amour pendant des heures, répond-il d’un ton bourru. Voilà ce qui peut se passer.

Bordel de merde.

Est-ce qu’il vient de dire qu’il peut me faire l’amour pendant des heures ? Je le regarde avec surprise, très excitée soudain. J’ai du mal à déglutir. Du mal à penser.

– Euh...

– Mais d’abord, poursuit-il en desserrant sa cravate. (Il fait un pas en avant. Oh mon Dieu !) Je veux que tu saches que je rendais service à Bram, ce soir. Justine n’est rien de plus que ça, un service que je lui rends, et non, je n’ai pas fait l’amour avec elle. Ce n’était pas marrant, et c’est fait. Et toute la semaine qui vient, la seule chose dont je veux me préoccuper, c’est de toi. (Il fait encore un pas vers moi, tirant sur sa cravate avant de la jeter à mes pieds.) Sur ce comptoir, dans ton lit, contre le mur. De toutes les manières possibles.

Oh mon Dieu !

Mes jambes commencent à trembler et je m’agrippe au rebord du comptoir. J’en ai tellement rêvé, et maintenant que c’est sur le point de se produire, je me sens prise au piège, je suis muette comme une carpe. C’était tellement différent quand je le draguais. Maintenant, c’est lui qui me veut, il me veut... Je suis terrifiée.

Il n’est plus qu’à un pas de moi et je sens sa chaleur. Son ombre se pose sur moi. Il retire sa veste de costume et la jette sur le comptoir, ne me quittant pas du regard. Ma peau brûle de désir sous son regard.

– Tu portes mon tee-shirt, dit-il de sa voix douce.

Il tend la main, l’attrape et glisse le tissu entre ses doigts. Il est si proche, désormais. Je suis pétrifiée, mon sang palpite dans mes veines et mon cœur bat la chamade, sans que je puisse bouger d’un pouce. Je ne peux rien faire qu’observer chacun de ses mouvements, chaque respiration, chaque regard. Il est tellement imposant, gigantesque.

Il baisse les yeux. Il se penche sur moi, sa bouche contre mon oreille, ses mains descendent le long de mes cuisses.

– Encore une fête sans culotte ? murmure-t-il.

Je frémis, son souffle et le timbre de sa voix me donnent la chair de poule. Ses paumes, larges et chaudes, remontent sur ma peau nue, soulèvent le tee-shirt et survolent la dentelle de mon soutien-gorge.

– Ça dépend ce qu’on entend par sans culotte.

Ses lèvres se referment sur mon lobe, ses dents effleurent ma peau, la chaleur de son souffle embrase mon cou. Ses doigts glissent sous ma culotte, qu’il fait descendre sur mes hanches, me tirant vers lui légèrement pour qu’elle passe mes fesses. Entre ses deux mains chaudes, je me rends compte à quel point je suis menue, comparée à lui.

Ma culotte tombe à mes genoux, puis au sol, et je ne porte plus rien à l’exception de son tee-shirt. Il se lèche les lèvres et j’ai envie de les fourrer entre mes jambes et de les garder là, jusqu’à la jouissance. Je suis sûre que ça ne prendrait pas longtemps.

Il me tient par les hanches, de plus en plus fermement. Il me soulève sans difficulté et m’assied sur le comptoir glacé. Il s’installe entre mes jambes. Ma culotte pend à un de mes pieds.

Ses belles mains sont posées sur mon visage et me maintiennent en place. Ses narines sont dilatées. Il me semble qu'il essaie de se contenir, je veux qu'il lâche prise et qu'il déverse tout ce qu'il a sur moi. Le pli entre ses deux sourcils est plus marqué pendant qu'il me dévore du regard. Je retiens mon souffle et il continue à me détailler, essayant de lire en moi.

Prends-moi putain, ai-je envie de dire. Tu devrais être capable de lire ça.

Ma bouche s'entrouvre.

Ses yeux descendent vers mes lèvres.

Envie de chair.

Comme un prédateur.

Sans hésiter.

Comme l'éclair avant que la bombe n'explose.

Et puis tout explose.

Il m'attire à lui et ses lèvres s'écrasent contre les miennes, brûlantes, folles et sauvages. Ses mains plongent dans mes cheveux tandis que les miennes bataillent avec les boutons de sa chemise. Nos bouches se perdent en une course, dont nous sommes tous deux vainqueurs. Essoufflés, désespérés. Ce baiser n'a rien à voir avec l'autre baiser, il est aussi intense que le feu en fusion, il est plus appuyé, comme si nous tentions de créer un diamant à nous deux.

Mes doigts de pied se contractent.

Mon cœur tressaute.

Je me dilue en lui.

Je me noie contre sa langue. Chacun de ses mouvements, chaud, torride dans ma bouche, me laisse totalement trempée.

Je m'empresse d'enrouler mes jambes autour de sa taille et je le tire vers moi. Nous gémissons tous deux, bouches mêlées. Il est dur comme du béton et s'appuie contre moi, juste aux bons endroits. Avec un très léger mouvement, le tissu de son pantalon effleure mon clitoris et me fait presque perdre pied.

D'une main, il empoigne mes cheveux. Notre baiser se fait plus désordonné et intense, nos dents se heurtent de désir.

Je suis complètement sidérée par la beauté de cet homme. Sa chemise blanche déboutonnée, je promène mes ongles sur son torse musclé, parmi une touffe de poils, jusqu'à son tatouage. Je descends vers la ceinture de son pantalon et j'ouvre le bouton, sa bouche se pose à nouveau sur mon cou. Il le lèche et le mordille. Je rejette alors ma tête en arrière pour lui offrir mon cou tout entier.

Avec dextérité, je défais le bouton et la fermeture Éclair de son pantalon. Je glisse ma main pour sentir à quel point il est dur. Putain de merde. Il est vraiment au garde-à-vous.

Je sens sa queue immense, chaude, battre sous ma paume. Il laisse échapper un grognement.

– Oh putain, gémit-il, dans mon cou. Je suis déjà sur le point d’exploser.

– On est deux, dis-je.

Il a une telle érection que rien que de toucher sa verge, je pète les plombs. Je ne sais pas comment ça va être de l’avoir en moi, mais je crève d’envie d’en arriver là.

Je la prends fermement entre mes doigts et la sors de son pantalon. Je me penche en avant, en jetant un œil pour mieux la voir. Elle devient encore plus dure, plus ferme sous mes doigts. J’ai envie de la prendre dans ma bouche, tout entière, de la lécher et d’en goûter chaque centimètre.

En même temps, je veux le sentir en moi, aussi loin que je pourrai l’emmener, même si cela peut me briser en deux.

C’est une situation dingue.

Je commence à le branler, en massant les perles qui s’échappent de lui vers la pointe soyeuse de sa verge, en m’arrêtant quand j’en atteins le bout avant de redescendre, tandis que mon autre main descend plus bas, vers ses couilles. Lachlan est plutôt poilu sur les bras, la poitrine, et le long de la ligne en dessous du nombril. Dieu merci, l’épilation n’est pas pour les chiens. Je le sens trembler contre moi, ses couilles entre mes mains,

– Oh, ma puce, dit-il, en reprenant son souffle. Ne m’achève pas tout de suite.

Je me mords les lèvres et souris de lui faire tant d’effet. Je veux sa perte et il veut la mienne. Le désir, l’intensité sont étouffants.

Il se recule un instant, observant avec un plaisir évident mes mains qui s’activent sur son sexe. Son regard remonte soudain vers mon visage.

– Il va falloir que tu t’arrêtes ou alors je vais jouir ici, tout de suite, me prévient-il.

Je m’arrête un instant avant de resserrer mon emprise sur sa belle queue. Il roule des yeux et je vois les muscles de son cou se tendre, nettement.

– Essaie de m’arrêter, dis-je, joueuse.

Il grogne et revient entre mes jambes en soulevant le tee-shirt jusqu’à ma tête, ce qui m’oblige à m’arrêter. Mes tétons sont durs comme des galets. Il pose ses mains sur mes seins et lèche la vallée qui les sépare. Il en prend un dans sa bouche, et je me laisse emporter par la chaleur et les pulsations de feu qui irradiant en moi.

– Oh mon Dieu, je laisse échapper dans un demi-cri.

Il acquiesce discrètement, collé à ma poitrine, et continue à me mettre les nerfs en feu. Il glisse sa main plus bas, jusqu’à mon clitoris.

– Tu es trempée, dit-il avant de prendre mon téton entre ses lèvres et de tirer légèrement dessus. Je savais que tu aurais ta petite chatte en feu.

Je gémiss, essayant de lui répondre que c'était évident, mais mes mots se dérobent quand je sens brusquement son doigt en moi, long, qui réveille ma peau tellement sensible. Je ressens la pénétration comme une vague qui roule en moi, et, naturellement, je rapproche mes hanches pour que son doigt pénètre plus loin.

Il laisse échapper un son guttural, grave, et le retire lentement avant d'ajouter un second doigt. Je mords ma lèvre pour m'empêcher de crier son nom alors qu'il fait passer ses doigts sur toutes mes terminaisons nerveuses, comme pour me détruire de l'intérieur.

En gémissant, je lâche un « putain », la bouche ouverte.

– Je vais jouir, dit-il en titillant mon téton avec sa langue. Et toi aussi.

Il retire ses doigts et me pénètre avec trois doigts, cette fois-ci. Je tremble, débordée par mes émotions. Ses doigts sont si épais, c'est presque insupportable. Ils sont environ de la taille d'une verge, et, à la manière dont il les plonge et les ressort, j'ai l'impression qu'il me pénètre, vraiment.

Son pouce me caresse le clitoris et je suis prête à devenir complètement folle, à perdre la raison.

– Attends, je lui crie, désespérément. Attends. Pas encore, pas encore. Je veux jouir sur ta bite.

Il s'arrête et retire son pouce. Sa bouche se détache de mon sein, il lève ses yeux sur moi.

– J'ai prévu de te faire jouir toute la nuit, ma belle.

La respiration lourde, ma main passe derrière sa nuque épaisse, déjà humide de transpiration.

– La première fois, je veux que tu sois en moi. Aussi profond, sauvagement et rapidement que possible. Que tu me baises jusqu'à ce que je perde la mémoire. Et que tu me fasses jouir, encore et encore, et encore.

– Tu es tellement affamée, chuchote-t-il. (Il secoue sa tête légèrement, un sourire en coin sur ses lèvres brillantes.) Tu vas me mettre à genoux, hein ma belle ?

– Je serai à genoux la première, dis-je en me penchant vers lui et lui mordant la lèvre inférieure. Je vais prendre ta bite gonflée et dure dans ma bouche et te sucer jusqu'à ce que tu ne saches plus comment tu t'appelles.

– Putain, il jure avec force. (La lumière de ses yeux verts brille encore plus fort.) Tu aimes bien dire des cochonneries, hein.

Je pose les lèvres sur son point faible, l'endroit précis où le cou rejoint la mâchoire. Sa barbe de trois jours effleure mes lèvres en feu.

– Fais des cochonneries et je continuerai à en parler.

– Je vais te faire regretter ce que tu viens de dire, annonce-t-il entre deux grognements, pendant que je lui lèche le cou. Je suis plein d'énergie.

Je me rends compte qu'il est beaucoup plus bavard qu'avant. Je ne vais certainement pas me plaindre que ma bête sauvage mutique se mette à me raconter des cochonneries au lit.

Il se retire un peu et tend la main vers la poche de son pantalon baissé sur les hanches. Sa bite bat contre moi, au rythme de son cœur. Il sort une capote. L'emballage se plisse quand il le déchire. Un instant, je me demande s'il avait prévu de me voir ce soir.

Je le regarde pleine de désir en retenant ma respiration, pendant qu'il enfle le préservatif. J'apprécie la facilité avec laquelle il prend les choses en main. Son pantalon tombe à ses chevilles et il approche son sexe de ma chatte humide en hésitant, comme pour me titiller. Il me sourit en se mordant la lèvre et me toise de ses yeux rieurs tout en frottant son gland turgescent contre mon sexe gonflé.

– Arrête de me provoquer, lui dis-je en geignant et en glissant mes mains le long de sa taille pour attraper ses fesses.

Mon Dieu, elles sont exactement comme je les imaginai – fermes, dures, rondes, et d'une puissance qui n'attend que de pouvoir s'exprimer. Je presse les paumes de mes mains contre sa peau et je l'attire vers moi. Ses fesses se contractent entre mes mains.

Avec un sifflement, il me pénètre entièrement, d'un seul coup, intense. Si je n'étais pas si mouillée, ça ne rentrerait jamais, et même là, où je me sens délicieusement remplie, j'ai l'impression d'être prête à exploser.

– Oh, gémit-il dans un râle. Putain.

Je halète et je sens mes doigts de pied se recroqueviller pendant qu'il me pénètre.

C'est encore meilleur que ce que j'avais imaginé.

C'est parfait.

Il est parfait.

À chaque coup de reins, je recule sur le comptoir. Il place sa paume de main derrière ma tête, et me maintenant fermement, il cherche à aller plus loin, et encore plus loin, et toujours plus loin.

Mon esprit s'embrume. Je me laisse aller à mes sensations, pleine d'un désir incontrôlable. Et j'en veux plus. Tellement plus.

Je suis affamée, une petite fille affamée.

Je m'agrippe à ses biceps, durs comme des blocs de béton, pendant qu'il va et vient en moi. Je le tiens serré, toujours émerveillée. Je ne désire qu'une chose : le garder près de moi. Cet homme, cette bête, n'est pour l'instant qu'à moi, et il va falloir que je lui prouve que je le mérite.

Sa bouche se colle à la mienne, nous échangeons des baisers torrides. Son corps impose son rythme à nos baisers, ses hanches tanguent en avant, sa verge entre de plus en plus loin en moi. Tous les nerfs de mon corps semblent tendus vers l'intérieur en

s'emmêlant en un nœud serré. Mes terminaisons deviennent vivantes et répondent au plus simple effleurement, avides de jouissance. Chaque poussée de son corps manque causer ma perte.

Je passe mes doigts sur ses avant-bras, pour sentir ses muscles quand il me maintient en place, puis je pousse jusqu'à ses biceps, je monte jusqu'aux formes arrondies de ses épaules, avant de redescendre vers son torse nu, ses abdos dessinés, je titille ses poils drus qui dessinent un chemin vers sa bite. Je la prends à sa base, mouillée par mon propre désir, et il laisse échapper un grognement qui exprime parfaitement cette envie sauvage qui est la sienne.

J'ai envie de lui faire faire ces bruits jusqu'à la nuit des temps. Le mettre à genoux une seule fois seulement ne sera pas suffisant.

Une de ses mains descend vers la mienne, la retire de sa verge et la fait froter mon propre clitoris. Je gémiss, je suis tellement sensible, tellement offerte, que je ne sais pas si je vais pouvoir tenir plus longtemps.

– Tu n'as pas dit que tu voulais jouir autour de ma bite ? susurre-il à mon oreille. C'est ce que tu vas faire maintenant. Et je veux que les voisins t'entendent.

Ce qu'il vient de dire m'excite tellement que je ne lui réponds pas que les voisins savent parfaitement comment éviter de m'entendre, depuis le temps.

Il frotte mes doigts plus rapidement, plus vigoureusement, jusqu'à ce qu'ils me pénètrent, et il penche sa tête légèrement en arrière pour regarder nos deux mains qui me caressent jusqu'à ce que je perde pied.

– C'est ça, dit-il. (Ses yeux maintenant si sombres, son regard si intense est posé sur moi, déterminé à jouir en moi, déterminé à me faire jouir.) Kayla, jouis pour moi.

Je ne peux plus me retenir. Je me laisse aller.

En chute libre.

Le plaisir se répand doucement au début, comme quand on allume une mèche, et l'étincelle voyage en moi, le long de chaque nerf de mon corps. Et j'implose avec une intensité qui me fait hurler. J'ai déjà gueulé, crié, gémi et juré, mais jamais je n'ai poussé un tel hurlement en faisant l'amour. La violence de mon cri s'échappe de moi comme si elle n'avait pas d'autre endroit où aller.

Et ce n'est pas fini. Comme une fusée qui décolle, je frémis, je tremble. Je ne contrôle plus mon corps ni mes pensées, je m'envole loin dans les airs en explosant en une nuée d'étoiles. Mon cœur, plein de lui, déborde d'émotions qui me tirent presque des larmes.

Il m'a anéantie. Il m'a complètement mise en pièces, et je meurs déjà d'envie de recommencer, encore et encore.

– Bordel de merde. (Je pleure contre lui, ma tête enfouie contre son cou couvert de sueur, serrant son corps dur contre moi, comme si j'avais peur qu'il disparaisse.) Mon

Dieu, Lachlan.

Il me répond par un de ses grognements monosyllabiques. Et me sourit. Le désir est toujours présent dans ses yeux, et je me rends compte qu'il n'a pas encore joui.

– C'était l'apéritif, ma belle, murmure-t-il, en frottant ses lèvres contre ma bouche haletante. Je peux continuer toute la nuit.

– J'ai besoin d'une pause. Aie pitié de moi.

Je n'arrive pas à croire que c'est moi qui dise ça. Mes mains sont passées autour de son cou, mon front repose contre son menton.

– Oh, je vois, dit-il doucement.

Je soulève la tête et je plonge immédiatement dans ses yeux magnifiques.

– Tu es encore en moi, je sens tes pulsations, lui dis-je, honnêtement.

Ma respiration s'apaise doucement.

– Je sais, et ça me fait bander encore plus dur.

Il approche sa main de ma bouche, passe un doigt sur ma lèvre.

– J'ai trop envie de te goûter. (Il se retire, enlève ses chaussures et son pantalon, puis me prend par les hanches et me soulève.) Viens ici, dit-il, maintenant dans son plus simple appareil.

Il me porte de la cuisine jusqu'au salon. Il m'allonge de toute ma longueur sur le canapé.

Il grimpe sur moi, ses énormes cuisses fermes entourent mes hanches. J'observe sa verge proéminente, yeux grands ouverts, pendant un bon moment. Je le dévore du regard. Je veux lécher tous les tatouages de son torse, et passer mes lèvres sur tous les reliefs de son corps. Il y a quelque chose d'envoûtant à le regarder, enfin nu, devant moi, mais pas uniquement. C'est aussi la manière dont ses yeux me clouent sur place, ses yeux pensifs et emplis de désir.

Je m'attends à ce qu'il me pénètre, mais il se penche, ses coudes contre mes épaules. Il me sourit, je suis désarçonnée par sa tendresse. Ça le rend plus doux. Des plis se forment au coin de ses yeux et le pli entre ses sourcils s'aplanit. Il est moins sauvage, mais tout aussi beau.

Il passe ses doigts sur mon nez et sur mes lèvres, il me regarde comme s'il me voyait vraiment. C'est si intime que j'ai soudain envie de détourner les yeux, de fuir son regard.

Heureusement, il le fait le premier. Il se met à lécher le long de mon oreille, ma peau me picote.

– Je veux goûter tout ton corps, murmure-t-il. Ça te va ?

J'avale avec difficulté.

– Tu as vraiment besoin de me poser la question ?

– Habituellement, je ne la pose pas, dit-il, en léchant mon cou jusqu'à ce que mon dos se cambre. Mais comme tu avais besoin d'une pause...

Je passe ma main dans ses cheveux si doux et je les empoigne.

– Arrête de bavarder, lèche-moi.

Il glousse.

– Ça, c'est ma nana.

Ma nana. Ses mots me frappent le cœur.

Mon Dieu.

Il continue à me parcourir le corps avec ses lèvres et sa langue, me caresse la nuque, les seins, lèche mes tétons jusqu'à ce que je me sente faible, comme ivre de tant de sensations.

Je plante mes doigts dans les muscles de son dos et je le griffe désespérément pendant qu'il continue de descendre le long de mon corps.

Mon ventre tremble sous sa langue, mes hanches tressaillent sous les chatouilles de sa barbe et le mouvement de ses lèvres.

Sa tête arrive enfin entre mes jambes. Je les écarte pour lui, je meurs d'envie et d'excitation. Évidemment, il prend son temps. Il écarte mes lèvres, passant doucement ses doigts rugueux sur ma peau sensible.

Je halète déjà, je suis incapable de rester silencieuse et de me contenir.

Puis sa langue se faufile le long de mon clitoris, en allumant encore plus de feux d'artifice en moi. Ma respiration est instable. Mes hanches se soulèvent, elles en demandent encore.

Il se dévoue en m'offrant sa bouche et ses lèvres. Et il me regarde. Ces yeux sauvages détaillent chacun de mes mouvements, pendant qu'il me donne toujours plus de plaisir. Ses dents effleurent mon clitoris, sa langue plonge à l'intérieur de moi. Voir sa tête entre mes jambes est la plus belle chose au monde, et je sais que je dois avoir l'air sidérée et le regard un peu fou.

C'est trop. Trop tôt.

Mais merde, ça me manque dès que je détourne les yeux.

Je le fixe à nouveau, son regard plein de désir est encore posé sur moi, il fronce les sourcils avec une incroyable détermination, comme un homme prêt à partir en guerre. Je suis surprise que ce regard ne suffise pas à me faire jouir. Je le sens presque en moi, dans les parties les plus profondes de mon corps, comme s'il essayait de voir et de faire ressortir tout ce qui est en moi.

Putain, ce mec me rend encore plus folle maintenant que quand il prétendait ne pas me voir.

Je ne peux pas soutenir son regard plus longtemps. Je rejette la tête en arrière et le monde devient plus chaud, plus dense, comme si mon univers était fait de petites étoiles brûlantes. Cette force incroyable monte, monte et monte encore en moi, pénétrant chacun de mes nerfs et chaque partie de mon corps, plaies comprises.

Le bout de sa langue appuie sur le déclencheur.

– Putain de merde, je crie, et il murmure, il grogne et vibre profondément en moi, en me poussant de l'autre côté.

Je tombe dans une pluie d'étoiles brûlantes, et mes doigts s'agrippent à ses cheveux. Je le tire désespérément vers moi, alors que je sais que ça ne sert à rien. Mon orgasme semble infini et je ne suis plus ensuite qu'un corps las et tremblant.

C'est seulement une fois allongée là, jambes écartées, en essayant de reprendre ma respiration, que je me rends compte qu'il n'a toujours pas joué.

Je vais encore avoir besoin d'une pause.

Mais avant que j'aie pu le dire, il est sur moi, à genoux, et attrape une de mes cuisses pour la soulever. Il se positionne. Il bande toujours et s'insère en moi. Je suis si mouillée qu'il me pénètre sans aucun problème. Son sexe est toujours aussi épais que quand nous étions dans la cuisine. Il me pénètre, impatient, mais je sais qu'il est capable de tenir longtemps.

– Je vais bientôt jouir, Bébé, susurre-t-il, avec son accent si particulier auquel se mêle le désir.

Il me lamine, ses hanches m'enserrent. Il est sans merci, il pousse, à chaque coup, des grognements bestiaux, de plus en plus fort, plus il est près de jouir.

Je lève les yeux vers lui. Je regarde son corps, ce spécimen splendide bâti à force de discipline, de douleur et de résistance. Il attrape ma jambe et replie ma cuisse vers mon ventre pour pouvoir aller plus loin. Il est presque entré trop profondément en moi, mais il se retire juste à temps, dans un râle.

Je gémiss de plaisir pendant qu'il me travaille, me prend comme une bête, me baise avec un instinct primaire, comme s'il était fait pour ça et uniquement pour ça.

Plus vite, plus fort, plus profondément. Avec un rythme soutenu.

Je vois qu'il n'en peut plus, qu'il est sur le point de jouir, du coup je me sers de ma main pour le rattraper. Ses yeux me brûlent, et il est en moi si profondément qu'il tremble et qu'il murmure mon nom d'une voix gutturale avant de lâcher une bordée de gros mots.

Ces gros mots me déclenchent un troisième orgasme, et je me retrouve une fois encore, flottante, mais cette fois il est avec moi, et nous planons tous les deux, nos corps sont unis, mentalement comme physiquement. À cet instant, nous ne formons plus qu'un seul corps, unis par nos sensations.

Mon cœur est énorme, en pleine extase.

Je suis rassasiée.

Heureuse.

Je suis complètement dépassée.

Lachlan se laisse tomber à côté de moi, son corps dur est couvert de sueur. Et je fais quelque chose que je ne fais jamais, habituellement, après l'amour. Je le prends dans mes bras et je le serre contre moi, essayant de le garder en moi le plus longtemps possible, pour ne pas briser cette chaleur, cette connexion.

Il reste là, son souffle contre mon oreille devient plus régulier, ses lèvres effleurent mon cou rapidement, puis il roule sur le côté et retire sa capote. Il semble avoir tout juste l'énergie d'y faire un nœud, avant de se lever.

– Au lit. Maintenant, dit-il, en véritable homme des cavernes.

Je le suis. Mes jambes tremblent, nous marchons vers la chambre. Nous nous effondrons tous deux, nus, sur le lit, et il m'attire à lui, sans tout à fait faire la cuillère mais sans me lâcher complètement non plus. Je me dis qu'il faudra que je bouge, tôt ou tard. Je ne peux pas m'endormir quand on me touche.

Mais le monde devient noir. Mes rêves m'appellent avec douceur. Et je m'endors dans ses bras.

CHAPITRE 12

Lachlan

Je sens des doigts sur ma joue. J'ouvre les yeux, cligne des paupières dans le noir avant de distinguer dans l'ombre une fille à mes côtés, à travers la lumière vaporeuse qui pénètre par la fenêtre.

Kayla. J'avale ma salive, je panique.

– Ça va ? chuchote-t-elle.

– Ouais... (Je secoue la tête en essayant de reprendre conscience.) Oui. Pourquoi ?
Quelle... Quelle heure il est ?

– Presque midi, dit-elle doucement pendant que ses doigts tracent un chemin jusqu'à ma mâchoire. Tu faisais un mauvais rêve.

Putain de merde. Qu'est-ce qu'elle a pu entendre ?

– Je... Euh... Je ne me souviens pas, lui dis-je, essayant de me remémorer autre chose qu'un vague sentiment de perte.

– C'est sans doute une bonne chose, dit-elle.

– Qu'est ce que je disais ? je demande avec hésitation.

– Tu appelais... (Sa main continue son chemin vers ma poitrine)... Lionel.

Je soupire de soulagement.

– Lionel, c'est mon chien.

Elle incline sa tête vers moi.

– Tu as un autre chien ?

– Chez moi, oui.

Il n'y a pas vraiment de raison de lui dire que j'appelais sans doute un autre Lionel, dans mon rêve. Je rêvais que j'étais enfant à nouveau, je rêvais du jour où ma mère m'a abandonné. Mais le lit de cette magnifique femme n'est pas un lieu fait pour les tragédies.

– Tu dois avoir hâte de le retrouver, dit-elle.

Et même si elle le dissimule, je sens un peu de déception dans sa voix.

Je m’approche de son visage et le prends entre mes mains.

– Ce dont j’ai envie, c’est de faire quelque chose de ces derniers jours, dis-je en l’embrassant doucement au coin de la bouche. Je n’en ai pas fini avec toi.

Kayla a révélé une partie de moi que je ne vais presque jamais explorer. Cela fait des mois que je n’avais pas dormi avec quelqu’un, et la dernière fois, c’était une minette que j’avais rencontrée dans un bar. J’étais bourré et dans un sale état et j’avais honte de moi. On avait baisé dans les toilettes, et puis voilà. Avant cette fois-là, je ne me souviens plus. Après avoir décidé d’arrêter les plans d’un soir, j’avais relégué le sexe au second plan.

Maintenant, au contraire, je brûle de désir, d’une envie diabolique de rattraper le temps perdu. Quand je me suis pointé à sa porte, je n’étais pas sûr de la manière dont elle allait réagir, mais je savais que je ne pouvais plus continuer à prétendre qu’elle ne me faisait aucun effet, que je n’avais pas envie d’elle.

Et putain, elle était plus que prête, elle aussi. Les paroles qu’elle a prononcées m’ont retourné la tête, comme si je n’étais pas déjà complètement sous le charme.

J’en veux plus. Je veux l’avoir tous les jours, tout le temps, jusqu’à mon départ.

– Moi non plus, je n’en ai pas fini avec toi, dit-elle, et rien que de l’entendre, ma bite durcit, chaude et raide.

Ses lèvres s’ouvrent au contact des miennes, puis de ma langue, et je sens le goût sucré de sa petite bouche coquine.

J’ai envie d’elle, de la prendre, sauvagement, maintenant. Je veux la toucher, la sentir, et que sa lumière remplace les ténèbres qui entourent mes rêves.

– Tu es magnifique, je lui murmure, tout en passant mon pouce sur son téton pointu.

Elle se cambre, son corps me supplie d’aller plus loin.

– Il faut que je sois en toi, sans ça je vais devenir dingue.

Elle lève les yeux vers moi, et dans la pénombre, je distingue son sourire, faussement effarouché.

– J’aime rendre les hommes dingues.

– Je sais bien, ma belle. Mais il faut avoir pitié de moi. Ça fait longtemps...

Elle explose de surprise.

– Ah bon ?

– Vraiment. Alors, un peu de compassion et écarte tes jambes.

– Oh non, dit-elle, mettant sa main sur ma poitrine et me repoussant. Tu t’allonges. Tu écartertes *tes* jambes.

– Hein ?

– Tu m’obéis, dit-elle, avec son air impertinent. C’est ce dont tu as envie.

Elle s'assied à califourchon sur moi. Je rêve qu'elle regarde en direction de la fenêtre pour que je puisse mieux voir ses superbes tétons.

– Tu as une capote ?

– Oui, plus tard.

Elle continue à reculer jusqu'à atteindre le niveau de mes genoux.

– Tu ne voudrais pas d'une capote maintenant.

Elle passe ses ongles sur mon ventre, mes abdos se contractent comme s'ils allaient me griffer, et puis elle s'installe entre mes jambes.

Ma verge pointe. Je passe un bras sous ma tête, j'enfonce l'autre main dans ses cheveux, enroulant les mèches autour de mes doigts.

Elle attrape ma queue qui palpite sous sa paume. C'est presque insupportable. Sa bouche s'ouvre, ses lèvres délicieuses jouent avec mon gland et me font mourir de désir. Putain, elle sait s'y prendre. Elle passe sa langue sur les veines, sur l'extrémité de mon gland, comme si elle n'en avait jamais assez, comme si j'étais un cône de glace un jour d'été.

Je lâche un « putain » les yeux fermés, en lui tirant sur les cheveux. Putain, ne t'arrête pas.

Elle retire sa bouche, lâchant un bruit de succion, et je songe un instant qu'elle va s'arrêter, tout mon corps est tendu de frustration. Puis sa main descend vers ma queue, douce comme de la soie, vers la base, jusqu'à ce que je sente que je vais exploser. Soulevant mes hanches, je cherche à relâcher la pression.

Mais elle a prévu autre chose. Elle baisse la tête et, lentement, prend mes couilles dans sa bouche, pendant qu'elle continue à me branler.

Oh mon Dieu. Merci. Merci. C'est rare qu'une femme suce vos couilles comme elle suceraient des bonbons. Je me demande si je peux glisser Kayla dans mon bagage à main, discrètement. Elle pourrait tenir.

Je ne veux pas jouir. Je lève la tête pour parler. Ma gorge est sèche, mes pensées embrouillées. Tout vient comme dans un instinct primaire, l'envie de jouir, de jouir aussi fort que je peux, et ça ne m'aide pas de voir la masse sombre de ses cheveux entre mes jambes, la langue et les lèvres qui lèchent ma peau, jusqu'à m'en faire oublier comment je m'appelle.

– Je veux être en toi, je parviens à articuler.

Ma langue me paraît lourde dans ma bouche.

Elle secoue la tête, et les vibrations me rendent fou. J'empoigne ses cheveux encore plus fort. Je veux lui dire de s'arrêter et, en même temps, je ne veux pas qu'elle s'arrête, mais c'est elle qui tient les rênes.

– Kayla, dis-je, avant de gémir, mais une nouvelle vague de plaisir déferle et me dérobe les mots que j’avais dans la bouche.

Elle resserre son poing autour de moi et je sais que je vais jouir.

Je mets quelques instants à reprendre mon souffle, à ce que les battements de mon cœur s’apaisent. Mes pensées sont désorganisées, je ne parviens qu’à rester là sans bouger, pendant que Kayla s’allonge à côté de moi, la tête dans la main, et que ses doigts suivent le contour des tatouages que j’ai dessinés sur ma poitrine.

– Hey, dit-elle.

Je m’éclaircis la voix.

– Bonjour. C’était...

– Je sais, dit-elle, complètement sûre de m’avoir retourné. C’était la moindre des choses, après les trois orgasmes de la nuit dernière.

Je passe ma langue sur mes lèvres desséchées et je penche légèrement la tête en arrière pour mieux la voir. Ses yeux luisent, sombres. J’ai pris déjà la mauvaise habitude de me plonger dedans, trop longtemps, je ne peux plus m’en empêcher.

Je tends la main et j’attrape une mèche de ses cheveux entre mes doigts, en lui caressant doucement le visage. Il y a quelque chose chez elle qui m’attendrit. Elle fait un énorme effort pour ne pas le montrer, mais je ressens à quel point elle est vulnérable, au fond. Combien elle lutte pour le cacher, avec ses airs pète-sec et son cynisme, mais c’est bien là. Et ça fait ressortir mon côté protecteur.

– J’imagine que tu ne vas pas tarder à y aller, dit-elle avec douceur.

J’ai un mouvement de recul.

– Ok...

Elle passe sa main derrière ma nuque et se rapproche de moi.

– Je n’ai pas envie que tu partes. Mais tu as deux chiens dans ton appartement et moi, je dois bientôt me lever pour aller au travail.

J’opine du chef. C’est vrai. Les chiens. Elle a raison. Je n’avais pas prévu de passer la nuit dehors, mais c’est ce qui s’est passé. Jouir en elle m’a fait l’effet d’un somnifère super-puissant, et comme je viens de recommencer, je suis bien capable de me rendormir.

– Tu as une serviette ou un mouchoir ? je lui demande.

Elle sort du lit, son corps longiligne et souple évoque la silhouette des actrices dans les films d’espionnage. Elle me lance une boîte de mouchoirs qui était posée sur l’étagère.

– Tu veux prendre une douche ? me demande-t-elle, une fois que j’ai fini. (Sa voix baisse d’un ton, pour atteindre la tessiture de Scarlett Johansson.) J’en aurai bien besoin, moi.

C’est comme un signal pour ma queue, et je sens mon pouls qui accélère, malgré sa fatigue. Mais moi, je ne me sens pas fatigué. Je n’ai pas l’intention de rentrer à la maison

tout de suite si je peux faire autrement. Il est encore tôt et les chiens doivent dormir. Ça me laisse encore un peu de temps. Je ne sais pas combien de minutes de Kayla Moore je peux encore obtenir.

– Bien sûr, je lui réponds.

Elle me prend par la main et me tire du lit. Maintenant que je suis debout, elle ressemble à une petite fille, minuscule, je dirais même sans défense, même si je sais que ce n'est qu'une apparence.

Elle baisse les yeux et aperçoit le début de ma nouvelle érection.

– Putain, comment c'est possible ?

Je me tiens, fièrement, devant elle.

– Tout est possible avec moi.

– Tu es vraiment une bête, commente-t-elle.

– Marrant, c'est le surnom qu'on me donne sur le terrain.

– Et au lit aussi, j'imagine.

– Non, je lui réponds en posant mes mains sur sa taille et en la tirant vers moi. Juste avec toi.

Je vois qu'elle sourit. Elle se dégage de mon étreinte de la manière la plus langoureuse qui soit. Ses hanches se balancent pendant qu'elle se dirige vers la salle de bains. Elle allume la lumière et porte sa main à ses yeux, éblouie.

– C'est un peu trop lumineux.

– C'est mieux pour te voir, dis-je, en lui emboîtant le pas.

Sa salle de bains a la taille d'une boîte à chaussures, un lavabo, des toilettes et une douche encastrée. Un grand miroir court tout le long du mur, apportant un peu de profondeur à la pièce. Je regarde nos reflets. J'ai l'air immense à côté d'elle, avec mes cicatrices, mes cheveux emmêlés et mes tatouages. J'ai l'air d'un guerrier, d'un voyou. Elle, à l'opposé, ressemble à une princesse, si délicate, douce et pâle. Dans cette pièce, je suis vraiment la Bête. Heureusement, ça a l'air de lui plaire. Nos yeux se croisent, dans le miroir, et ses lèvres s'entrouvrent juste assez pour que je distingue le bout de sa langue.

– À la douche, dis-je. Et que ça mousse !

Elle fronce les sourcils, entre dans la douche et fait couler l'eau.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? demande-t-elle.

– Y'a à peine la place pour nous deux. Je vais te regarder prendre ta douche. Et puis je vais te plier en deux et te prendre dans la salle de bains.

Elle incline sa tête, me considérant avec un certain émerveillement.

– Mais t'es qui en fait, tu es Monsieur l'Insatiable ?

– Tout à fait, ça fonctionne bien avec Mademoiselle l'Insatiable.

Je lui rends son demi-sourire et je montre la douche de la tête.

– Allez.

– Ok, dit-elle doucement, en haussant les sourcils.

Elle entre dans la douche et laisse l'eau couler sur elle. Sa nuque en arrière, son dos se cambre et l'eau coule le long de ses petits tétons qui pointent, de son petit cul, sur toutes les parties douces et rondes de son corps. C'est comme si je regardais un film porno, sauf que ça se déroule sous mes yeux, en live, et, pour quelques heures encore elle est à moi.

Je m'appuie contre le lavabo, et en moins de temps qu'il n'en faut pour dire ouf, ma bite est dure comme du bois, chaude entre mes mains. Je l'observe pendant qu'elle asperge une éponge de savon liquide et se la passe sur le corps. La mousse blanche coule entre ses seins, puis le long de ses hanches et de son pubis.

– Masturbe-toi, je lui dis.

Elle me regarde, un sourire en coin.

– Tu aimes bien donner des ordres.

– Toi aussi.

Kayla me jette un regard rempli de fierté et, sans détacher ses yeux des miens, elle promène l'éponge entre ses jambes. La plupart des filles détourneraient le regard en faisant ce geste. Mais elle n'a aucun souci avec ça. Elle me regarde droit dans les yeux jusqu'à ce que son propre plaisir la force à s'arrêter. Elle rejette la tête en arrière, ses yeux se ferment, tandis que sa bouche, que j'ai envie de manger, s'ouvre dans un gémissement de plaisir.

Bon. Je ne vais pas pouvoir tenir plus longtemps.

J'avance vers la douche et elle se recule vers le mur pour me laisser de la place.

– Laisse la porte ouverte, dis-je. Pose tes mains sur le mur.

– Le sol va être trempé, répond-elle, tout en s'exécutant quand même.

– Tu as des serviettes.

Elle hausse les épaules, je vois une légère tension pointer derrière son sourcil. Ce n'est pas vraiment de l'inquiétude, plutôt l'envie de savoir ce qui va suivre.

– Est-ce que je vais chercher une capote ?

– Ça dépend, dis-je.

J'attrape ses cheveux et la force à se plier en deux. Ses fesses pleines de mousse se retrouvent tout contre ma bite. Elle tente d'attraper la poignée de la porte et de s'y agripper à deux mains. Le miroir est juste de l'autre côté, mais il se couvre de buée.

– Ça dépend de quoi ? dit-elle, mais je vois qu'elle sait ce que j'ai en tête.

Je glisse mes doigts entre ses fesses, de haut en bas, touchant son clitoris et remontant doucement. Je lui murmure, en faisant des cercles avec mes doigts :

– C'est bien comme ça ?

Elle opine de la tête, mais ne répond pas.

Un premier doigt entre en elle, puis ressort, je m'assure qu'il soit mouillé avant de le renfoncer. Je la sens se contracter autour de moi et je respire profondément, en tentant de garder mon calme pour ne pas jouir avant même de la pénétrer vraiment.

Je prends une bonne dose de savon dans ma main et mes yeux croisent les siens dans le miroir. Je me savonne le gland puis, tenant ses hanches d'une main et l'autre posée à la base de ma verge, je m'insère dans le plus petit de ses deux trous.

Elle pousse un cri mais me fait comprendre de ne pas m'arrêter. J'y vais aussi doucement que possible, mes mouvements se faisant volontairement très lents.

– Ça va toujours ? dis-je, tout contre son oreille, en espérant qu'elle apprécie au moins un peu, même si ce n'est sans doute pas autant que moi.

Elle se relaxe immédiatement. Ses pieds sont maintenant bien écartés, posés sur le carrelage. Ses muscles dorsaux s'aplanissent et sa tête s'abaisse légèrement, comme si elle s'offrait à moi.

D'un ton bourru, je lui ordonne :

– Regarde-toi.

Je veux qu'elle s'observe dans le miroir, qu'elle nous regarde, qu'elle voie la juxtaposition de nos deux corps. La pénombre et la lumière.

– Regarde-moi.

Elle lève doucement les yeux, et ils rencontrent les miens. Je soutiens son regard, j'entre et je sors de son corps, son anus est tellement serré que je ne vais pas pouvoir tenir longtemps, je suis fou de son corps, de la peau couleur de lait de ses fesses. Je suis fou d'elle.

Heureusement, je sais faire deux choses à la fois. Mes doigts s'activent et je la pénètre de plus en plus vite, tout en me contrôlant autant que possible. Je n'arrive pas à remplir mes poumons et les lumières semblent palpiter, mais tout est dans ma tête et j'essaie de maintenir le contact avec ses yeux, à travers le miroir.

Je sais qu'elle est sur le point de jouir quand son visage se contracte, sa mâchoire serrée et entrouverte, ses yeux dans le vague. Elle lutte pour garder les yeux sur ma silhouette embuée alors qu'ils ne demandent qu'à se fermer. Elle jouit de toutes ses forces, tremblant si violemment qu'elle manque tomber à genoux, et je parviens à la maintenir, avec tout son poids dans ma main au bout de mon bras tendu, pendant que mes doigts tentent de faire jaillir les dernières gouttes de plaisir de son clitoris enflé.

Je ne détourne pas une fois le regard. Je vais rentrer seul en Écosse, alors j'essaie de graver chaque instant dans ma mémoire.

Je jouis très vite. Brutalement. Je me laisse surprendre et mon cri résonne dans la salle de bains. C'est tellement bon, c'est presque insupportable. Quand je parviens à

rouvrir les yeux, je vois le reflet de Kayla qui me regarde droit dans les yeux, à travers le miroir.

– Petit pervers, dit-elle. Tu as de la chance. Directement, par-derrrière ?

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je hausse les épaules avant de me retirer.

– Je n'allais pas rater une chance pareille, t'avoir autour de moi. Je ne plaisantais pas en disant que je voulais passer chaque minute avec toi, entre aujourd'hui et dimanche.

– Dommage que tu ne puisses pas venir bosser avec moi, dans quelques heures, pour me lécher sous le bureau.

J'humecte mes lèvres.

– Un mot de toi et j'arrive.

Elle attrape une serviette et se la passe autour des reins.

– Ne me tente pas. Je suis déjà à la limite de quitter mon boulot.

Puis faisant un signe de tête vers la douche, elle ajoute : « prends ton temps », et sort de la salle de bains.

Je me savonne rapidement, sans faire trop attention à ce qui m'occupe l'esprit. Quelques minutes plus tard, j'ai fini et je me sèche.

Je retourne nu dans sa chambre. Mou, certes, mais à voir son regard, elle est impressionnée. Elle est habillée pour le boulot. Le soleil se lève lentement à l'est.

– Tu es rapide.

Elle me lance un petit sourire, tout en mettant une de ses boucles d'oreilles.

– Je fais aussi bien de me préparer. (Ses yeux détaillent mon corps.) Donc, la prochaine fois qu'on se voit, j'espère que tu seras enfin prêt à me parler de tes tatouages.

Mon sourire s'évanouit. Je déglutis, je ne suis pas vraiment prêt.

– Je te raconterai quelques trucs. Mais le reste est ennuyeux à mourir.

– Lachlan, dit-elle, et elle parvient à m'exciter rien qu'en disant mon nom.

S'avançant nonchalamment vers moi, elle pose une main sur mon visage :

– Je vois mal comment tu pourrais être ennuyeux.

Je grogne en haussant les épaules. Elle peut me trouver fascinant tant qu'elle veut, mais je ne vais pas tout lui déballer. C'est l'aventure dont j'avais besoin avant de retourner à mon rugby, à mes chiens et à ma vie normale. Dans ce petit laps de temps, je ne peux pas lui raconter toute ma vie.

Je lui prends la main et embrasse sa paume.

– Quand est-ce que je te revois ? Tu ne veux pas venir après ton boulot ?

Elle semble réfléchir un instant :

– Huit heures, ça irait ?

J'opine de la tête.

– Parfait.

Sa main glisse le long de mon torse, ses doigts passent sur mes tatouages à nouveau, comme si elle lisait en braille.

– Tu veux que je te dépose ? Tu n’es pas trop loin de mon boulot.

En temps normal, j’aurais insisté pour appeler un taxi, mais pour une raison étrange, pas cette fois. J’essaie de gagner un maximum de temps.

– Ça serait super.

Peu après, je suis habillé, mon costume de la veille sur les épaules, et elle me dépose à l’appartement. Le soleil s’est levé et il n’y a pas un brin de brume en vue. Tout scintille de clarté. Vraiment tout.

Je me penche pour effleurer son menton de mes doigts, et je l’approche de mes lèvres.

– Merci.

Elle rougit et ajoute :

– J’ai l’impression que c’est moi qui devrais te dire merci. Beaucoup.

– Pourquoi ?

Elle sourit, mal à l’aise.

– Pour avoir enfin succombé à mon charme.

Je lui souris et secoue la tête.

– J’y avais succombé il y a déjà un bon moment, ma belle. J’attendais juste que mon cerveau réalise. Je suis content qu’il l’ait fait.

Je l’embrasse à nouveau et lui fais un clin d’œil avant de sortir de la voiture. Sur le trottoir, je me baisse pour voir le siège conducteur, puis je lève la main :

– À très vite.

– À très vite, dit-elle, en se mordillant la lèvre avant de démarrer.

Je la regarde partir en inspirant l’air frais du matin, le seul moment de la journée où la ville semble propre. Je me dirige vers mon appartement, prêt à m’occuper des chiens et de tout ce que la journée pourra bien m’apporter.

Je dois avouer que je ne fais pas grand-chose. J’emmène les chiens chez le véto, je rappelle quelqu’un qui pourrait adopter Ed, je vais au sport, mais mon esprit n’y est pas.

Je n’ai pas l’habitude de me sentir l’esprit aussi préoccupé par quelqu’un. Généralement, c’est le rugby ou le refuge. Ça fait du bien, en fait, parce que ça me permet de garder à distance les urgences et les pensées négatives. Habituellement, j’ai l’impression que mon esprit s’éparpille, comme si chaque neurone était vu à travers un prisme qui crée non pas de la lumière et des arcs-en-ciel mais des nuances de gris et de noir. Je reviens encore et toujours au noir, à cet état instable, profondément enfoui en moi, et cela me demande beaucoup d’effort d’en sortir.

Je sais comment domestiquer ce lion, sur mon dos, celui qui veut que je rechute. Mais si je lui prête attention, ça ne fera que renforcer son pouvoir. Avec Kayla... je suis toujours un mec paumé, dépassé par les événements, mais au moins c'est elle la cause de mes émotions.

Je marche dans la rue, je promène les chiens, en essayant d'apprendre à Emily à apprivoiser le monde. Ça n'est pas évident parce qu'elle a peur de tout, de chaque voiture et de chaque objet que nous croisons sur notre chemin. Les chiens sentent mon énergie, quand je suis remonté contre quelque chose, que ce soit pour le pire ou le meilleur. Je décide que ce n'est sans doute pas un bon jour et je me dirige vers l'appartement, bien que je puisse marcher des heures durant, sans jamais me lasser.

Mon téléphone sonne. C'est Bram.

Je décroche :

– Salut.

– Eh bien, eh bien, eh bien, mon vieux, on dirait bien que tu es l'homme providentiel !

– Ça dépend des moments.

– Tout le temps, apparemment. Tu veux que je te donne la bonne nouvelle ou tu veux me donner la tienne d'abord ?

Je m'éclaircis la gorge, incrédule.

– C'est quoi, la bonne nouvelle ?

– Donc, monsieur Mulligan, le père de Justine, et moi, nous avons eu rendez-vous ce matin. (Il s'arrête et je ne lui demande pas la suite parce que je sais qu'il va me la raconter. Il adore faire des effets.) Et il a accepté d'investir dans l'immeuble.

Je souris, soulagé pour Bram.

– C'est super, mec.

– Je te revaudrai ça, mec.

Je grogne, mal à l'aise.

– Ce n'était rien.

– Ce n'était pas rien. Ce ne serait jamais arrivé sans toi, dit-il sérieusement.

Il en rajoute une couche. Je crois que je préfère encore Bram quand il déconne.

– Écoute, dis-je en passant ma main sur mon menton et en tirant les chiens vers moi pendant qu'on attend au feu pour traverser, j'ai fait ce que j'ai pu. Tu sais que j'aime bien filer des coups de main et, cette fois-ci, ça a marché.

– Dommage que tu aies perdu ton temps avec Justine.

– C'est plutôt dommage pour Justine qu'elle ait perdu son temps avec moi, dis-je.

– La pauvre. Comme toutes les autres. Je croyais que c'était ton habitude de choper les nanas à droite à gauche.

Il rigole.

– Les gens changent.

– Ouaip, ils changent. Tu crois vraiment ?

Je sais où il veut en venir.

– Bon, merci de m’avoir tenu au courant, cousin. Je suis soulagé que ça ait marché.

– Tu sais, Lachlan, c’est vraiment dommage que tu t’en ailles.

– Pour toi ? Ouais.

Il laisse échapper un rire qui s’éteint rapidement. Et puis il soupire.

– Ça aurait été cool d’apprendre à se connaître un peu mieux. Honnêtement. On n’a jamais vraiment eu l’occasion, tu sais, à l’époque.

– C’est con, ouais. Mais je ne vous ai jamais simplifié la tâche. Et puis, après, tu as déménagé.

– C’est juste marrant que ce soit elle qui finisse par te connaître le mieux.

– Elle ?

– C’est ta bonne nouvelle, non ? Kayla. J’ai eu mon investisseur, tu as eu ta nana.

Je me frotte les lèvres.

– Je n’ai pas eu ma nana. Et ce que j’ai, je ne l’ai pas pour longtemps. Juste quelques jours, c’est tout.

Bram renifle.

– Tu t’envoies en l’air. Tu devrais être rudement content.

Je n’ai vraiment pas envie de parler de ça avec Bram. C’est super-bizarre, de toute façon, que lui, Linden, Stephanie et Nicola passent leur temps à parler des histoires des uns et des autres. Mes potes à Édimbourg ne font pas ça.

Bon, évidemment, Kayla se détache du lot. Elle a toujours été un peu à côté, et ce dès le premier jour, au bar. Je faisais semblant de ne pas être intéressé mais, évidemment, elle m’intriguait. Ce n’était pas sa personnalité, ou son physique, pas à l’époque. Ça ne m’intéressait pas vraiment de la connaître. Ce que j’avais remarqué, en revanche, c’est qu’elle ne faisait pas vraiment partie du groupe. Qu’elle était avec eux, mais sans l’être vraiment.

J’avais reconnu ce schéma que je connais bien. C’est le mien. Si quelqu’un te ressemble, tu le repères en général. C’est toujours comme ça. Tu le reconnais à son regard, à sa manière de penser.

Mais, à cette époque-là, ce que je voyais de Kayla n’était pas confus. C’était de la lumière.

– Écoute, je vais y aller, Bram. J’ai des chiens qui ont besoin d’attention.

– J’ai entendu dire ça, dit-il.

Je me demande ce qu'il peut bien savoir d'autre. Peut-être que Kayla a la langue bien pendue, après tout.

– Écoute, je me disais... Maintenant que tu es avec Kayla...

– Je ne suis pas avec Kayla, je l'interromps. Vu le temps qui me reste, je ne veux pas que nous... quoi que nous soyons... fassions un plat de cette histoire.

– Puisque t'as plus beaucoup de temps pour baiser, mec, reprend Bram – et ça ne sonne pas beaucoup mieux –, je me disais qu'on pourrait partir en week-end, tous les six.

– Je pars dimanche, je lui rappelle, en jetant un coup d'œil à Ed et Emily qui me regardent avec des yeux ronds. Et j'aurai au moins un des chiens avec moi jusqu'à mon départ.

– Je sais, je sais, écoute-moi. Ton vol est dans l'après-midi, non ?

– Ouais. À trois heures.

– On peut partir vendredi et passer le samedi soir. Tu es déjà allé dans la Napa Valley ?

Je soupire. Je n'ai pas particulièrement envie qu'un plan de dernière minute vienne perturber mes tête-à-tête avec Kayla.

– Non, jamais.

– C'est à une heure et demie d'ici environ, poursuit-il. C'est magnifique. Je peux nous réserver des chambres d'hôtel, je connais un endroit, dans un vignoble, qui accepte les chiens.

– Peut-être que tu devrais commencer à économiser, Bram, je lui conseille. Les Écossais ne sont pas aussi dépensiers que ça.

Il renifle.

– Je ne paie pas pour vous. Vous paierez votre propre chambre, ça te va ? Mais je ne veux pas te forcer la main. Parles-en à Kayla et tiens-moi au courant. Je ne dis rien aux autres pour l'instant.

Il s'arrête.

– Ce serait juste sympa de tous se voir avant que tu t'en ailles, et comme ça, tu peux être avec elle, aussi.

J'observe les embruns qui arrivent de l'ouest entre les buildings, et je me mets à soupirer.

– Ok. Je lui en parlerai. Mais si on y va, ne t'attends pas à nous voir souvent, à part peut-être pour le déjeuner. Et même là, je ne te garantis rien.

– Ok, mec, dit-il avant de raccrocher.

Je range mon téléphone dans ma poche et baisse les yeux sur les chiens. « Bon, c'est râpé pour la discrétion. » Ils opinent de la tête comme s'ils comprenaient. Parfois, j'ai

l'impression que c'est le cas. Heureusement, les chiens ne donnent pas de conseils. Ils sont juste à l'écoute et t'observent faire tes propres choix.

Quand je la retrouve ce soir-là, je demande à Kayla si elle veut y aller. J'ai juste peur que ce type de voyage la fasse flipper. En temps normal, ça ne me ferait pas particulièrement rêver de partir en week-end avec une nana avec qui je viens de coucher, et j' imagine que c'est pareil pour Kayla. Mais comme je pars bientôt, tout est un peu différent. Ça modifie les règles du jeu.

D'ailleurs, au fond, les règles, je ne les respecte jamais vraiment.

CHAPITRE 13

Kayla

Je ne marche pas droit.

J'ai mal partout. Comme après le match de rugby, mais en pire, et mieux en même temps. Quand je sens les frottements entre mes jambes, et ailleurs aussi, je pense constamment à ce qu'on a fait, toute la nuit.

Parce que...

Oh mon Dieu.

Mon Dieu...

Pas besoin de me pincer, toute la journée, mon corps endolori me rappelle ce qui s'est passé. Chaque pas me rappelle Lachlan. Sa queue incroyable. Ses mains adroites et possessives. Ses lèvres magnifiques... posées partout. Ces yeux, ces yeux si intenses qui te cherchent et qui ne se détournent jamais, pas même une seconde. Ces yeux qui m'ont émue, qui m'ont tenue, qui m'ont caressée comme il l'a fait avec tout le reste de son corps. La nuit dernière, je me suis complètement, et parfaitement laissée emporter par la bête écossaise, et j'en ressens encore les effets.

Ça s'est vraiment produit.

C'était le meilleur plan de toute ma vie.

Comment je vais pouvoir m'en remettre maintenant ?

Heureusement, il a prévu de me revoir. Directement. Il suffit que je le rejoigne après le boulot, c'est simple puisqu'il habite tout près des bureaux. Mais j'ai besoin de réfléchir et de me retrouver. J'ai besoin de digérer ce qui s'est passé avant de me laisser emporter à nouveau par ce courant auquel je n'arrive pas à résister. Passer toute la semaine avec lui, c'est un coup à me noyer si je ne reprends pas mes esprits.

Avant la fin de ma journée, je réponds aux fouthitudes de textos de Steph et Nicola et je leur propose de nous retrouver à 18 heures au Lion pour un verre entre filles.

Évidemment, quand j'arrive au Lion et que je vois Steph et Nicola assises dans le box avec leur bière à la main, mon sang se glace. Je n'ai pas l'impression de pouvoir tout leur raconter sans passer pour une idiote ou alors sans faire de gros raccourcis.

J'inspire profondément et j'avance vers elles, en essayant de garder une contenance, même si je sens poindre un sourire sur mes lèvres.

Toutes deux se tournent vers moi et la conversation cesse.

– Mon Dieu, dit Steph doucement en me regardant de haut en bas.

– Quoi ?

Je jette un œil rapide à mes vêtements : un jean noir et une chemise boutonnée jusqu'au cou. Je me suis habillée rapidement ce matin pendant que Lachlan prenait sa douche. Mes pensées dérivent immédiatement vers le regard qu'il a posé sur moi pendant que je me lavais, puis sur nos reflets pendant qu'il me prenait par-derrière. Par-derrière, putain. Ce n'était pas ma première fois, mais ça n'avait jamais été comme ça. Cette fois, c'était bien. Super- excitant. Et puis imprévu, surtout venant de Lachlan, même si, clairement, l'homme avec qui je faisais l'amour était très différent de celui que j'avais côtoyé jusque-là.

Nicola se tourne vers moi :

– Kayla ?

– Oui, quoi ?

Steph me regarde, incrédule, puis éclate de rire.

– Oh mon Dieu. Tu viens de baiser, c'est tellement évident !

Pas moyen de la contredire.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Tu scintilles, répond Nicola.

– Et tu as un sourire qui en dit trop, ajoute Steph. Bon, assieds-toi et vide ton sac.

J' imagine que je ne peux pas faire autrement que de sourire. Je m'assieds à côté de Nicola et lui demande :

– Tu travailles ce soir ?

– Oui, je ne vais pas tarder. Bram s'occupe d'Ava, répond-elle rapidement. Mais n'essaie pas de changer de sujet. Tu nous dois bien ça. Raconte.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Steph, tout excitée, se penche vers moi tout en attrapant sa bière.

– Il est venu te chercher ici et...

– Oui, tu lui as donné mon adresse.

– Tu aurais préféré que je ne le fasse pas ?

Je secoue la tête. Si elle ne l'avait pas fait, rien ne se serait passé la nuit dernière.

– Tu sais qu'il était avec Justine uniquement pour aider Bram, ajoute Nicola.

– Je sais, je sais, dis-je en essayant de ne pas y penser. Il me l'a dit.

– Et après, vous avez baisé, surenchérit Steph avec un hochement de tête.

Je la regarde.

– Ça, on peut dire que oui.

Nicola m'observe attentivement.

– Bon, dit-elle, c'était comment ?

Je m'adosse au siège.

– Difficile à dire.

Incrédule, Steph lance :

– Pourquoi ça ? Tu veux dire que tu ne vas pas nous parler de Hulk et de son pénis ?

L'ancienne Kayla aurait sans doute déblaté à propos de n'importe quel mec avec un pénis de la taille de celui de Hulk, mais la nouvelle... cette Kayla-là n'a pas envie de parler de Lachlan de cette manière.

– Je n'ai pas envie d'en parler, dis-je.

– C'était naze, alors ? dit Nicola, avec sympathie.

– Non, je réponds avec empressement. Non, non. C'était tout le contraire. C'était...

(Je secoue la tête, cherchant le bon mot.) Comme un tremblement de terre. Un grand chamboulement. Sa bite m'a coupé l'envie de toute autre bite sur Terre.

Nicola et Steph échangent un regard.

– Oh, dit Steph. Waouh.

– Ouais, je suis terrorisée. Je suis dans la merde.

Le silence s'installe.

– Donc, il a bien un pénis taille Hulk, reprend Steph.

Je lui jette un regard avant d'ajouter :

– Sa bite est ridicule par rapport à son corps, et pourtant elle est gigantesque. Je ne dirai que ça.

– Heureusement que tu as de l'entraînement, ajoute Nicola avec un sourire narquois.

– Roh, arrête !

– Et donc, maintenant ? demande Steph.

Avec précaution, je réponds :

– Tu me demandes quoi au juste ?

Elle hausse les épaules et prend une gorgée de bière.

– Ben, il part.

– Oui, je sais.

– Donc, tu vas le revoir, avant son départ ?

Je cherche mon téléphone au fond de ma poche.

– J’ai deux heures avant de le rejoindre à son appart. C’est la dernière fois que vous me voyez avant son départ. Ça répond à ta question ?

– Bien compris, répond Nicola.

– Ça fait chier un peu, non ? ajoute Steph, pensive. Je veux dire... Tu l’as... et il se barre.

Je pousse un soupir et repousse une mèche de cheveux de mon visage.

– Ouais, enfin, c’est comme ça, hein ? Je veux dire, sans ça, j’aurais peut-être une chance avec le premier mec dont je tombe amoureuse depuis Kyle.

Elles me regardent toutes les deux, incrédules, avant que je comprenne ce que j’ai dit à voix haute et que j’avais du mal à m’avouer à moi-même.

– Oh mon Dieu, s’exclame Steph. Tu es en train de nous dire que...

Je la fusille du regard.

– Non. (Puis, m’éclaircissant la voix.) Non, ce n’est pas ce que je dis. Évidemment. Je ne le connais pas. C’est juste un coup de cœur.

– C’est bien plus que ça, dit Nicola. Tu peux le dire, Kayla. Ce n’est pas trop tôt, tu sais, il était temps que tu ressenties quelque chose pour quelqu’un.

Je la reprends.

– Pas trop tôt ? Ça ne me semble pas être le meilleur tempo pourtant. Je ne veux pas ressentir autre chose que ce que tu ressens quand quelqu’un te fait prendre ton pied. Vraiment. Donc oublions ce que j’ai dit. J’ai une semaine pour m’envoyer en l’air et après il s’en va, et je redeviens moi-même. Et puis merde. C’est mieux que rien.

Nicola se pince les lèvres, avec un air triste qui ne lui va vraiment pas.

– Quoi ? je demande d’un air exaspéré.

– Tu vas avoir le cœur brisé.

– Pardon ? je m’exclame en tapant des mains sur la table.

Steph la reprend.

– Nic. Ce n’est pas très optimiste.

Le sang me monte à la tête au point que je n’entends plus Nicola.

– Je dis juste que si j’étais toi, explique-t-elle, que j’avais enfin des sentiments pour quelqu’un et que je n’avais qu’une semaine à passer avec lui, eh bien, j’aurais le cœur brisé.

Je réponds, sarcastique :

– C’est parce que tu es une mauviette. Même si tu n’étais pas comme ça avant Bram.

Elle me répond :

– C’était le bon. Et c’est le bon pour toi aussi.

Steph s’interpose :

– Écoutez. On a toute la bite qu'il nous faut en ce moment. Mais Kayla et Lachlan sont différents de Linden et moi. Ou de toi et Bram.

D'une certaine façon, je me sens un peu offensée.

– Ah oui, et en quoi ?

Les sourcils de Steph grimpent au plafond.

– Tu viens de le dire, tu ne connais pas Lachlan. Et il ne te connaît pas.

– C'est vrai.

– Et il s'en va, donc vous n'allez pas avoir le temps de vous connaître.

– C'est vrai, dis-je.

– Et même si tu as l'air de t'être un peu adoucie ces derniers jours, tu restes toi, Kayla. Et je suis sûre que s'il ne partait pas, tu nous trouverais une autre excuse pour y mettre le holà ou te tenir à distance. Donc, en fait, contrairement à ce que pense Nicola, je crois que cette relation, cette histoire, quoi que ce soit, c'est parfait pour Kayla Moore.

Elle lève sa bière et me regarde droit dans les yeux.

– Tu y retournes et tu le baises jusqu'à plus soif cette semaine.

Nicola grogne quelque chose avant de lever son verre.

Je n'ai pas de verre, mais j'acquiesce de la tête.

– Bon, ok. À la baise !

– À la baise ! reprennent-elles à l'unisson.

*

* *

À huit heures tapant, je me gare devant chez lui et reste assise quelques minutes dans la voiture à me tordre les mains, en me préparant à l'idée de monter. Ce n'est pas de la peur. Plutôt de l'anxiété. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis anxieuse. Depuis que j'ai quitté les filles au Lion, je n'ai fait que penser à Lachlan, à ce que nous avons fait ensemble. À ce que nous pourrions faire à nouveau. C'est comme si je fantasmais sur une star, quelqu'un d'inaccessible, quelqu'un qui me fait me sentir complètement à côté de la plaque.

– Reprends-toi, bordel, dis-je à voix haute.

Je lève les yeux vers les larges fenêtres de l'immeuble de Lachlan, essayant de compter les étages pour trouver le sien. J'ouvre ma trousse à maquillage, toujours anxieuse, et j'ajoute un peu de couleur sur mes lèvres, tout en me demandant combien de temps elle va rester une fois que j'aurai pénétré dans l'appartement.

Est-ce qu'il va m'embrasser directement ?

Est-ce qu'on va se faire une soirée tranquille, style Netflix et glandouille ?

Ou faire l'amour tout de suite ?

Autant de possibilités qui me rendent folle.

J'inspire profondément et sors de la voiture pour me diriger vers l'entrée. Mes doigts cherchent le numéro de son appartement. Je prends le temps de jeter un coup d'œil à mon reflet dans les portes vitrées. Je suis passée chez moi me changer après le travail et je porte une robe noire à fines bretelles, qui ressemble à une nuisette, et des chaussures à plate-forme roses. Pas de soutif. Pas de culotte. À quoi ça sert de toute façon ?

J'appuie sur la sonnette et attends quelques instants. J'entends la voix de Lachlan, distinctement, qui me susurre, doux comme du sucre et comme légèrement endormi :

– Kayla ?

– Salut.

Je suis sur le point d'ajouter quelque chose, sans doute quelque chose de maladroit, mais il me fait entrer tout de suite. Je souffle, j'essaie de relâcher la tension, mais dans l'ascenseur je suis toujours excitée comme une puce. La dernière fois que je suis venue ici, on venait de sauver les chiens. Il ne portait plus sa chemise.

À l'époque, il me semblait si proche et en même temps tellement lointain. Et maintenant que j'ai posé mes mains et mes lèvres sur tout son corps, j'ai encore plus envie de lui.

Je frappe à la porte en me mordant les lèvres d'excitation, jusqu'à ce qu'il l'ouvre et s'appuie contre elle. J'entends les notes de la chanson de Fiona Apple, « Slow Like Honey », qui me parviennent depuis la chambre.

– Tu ne devrais pas porter ça, dit-il, un petit sourire sarcastique aux lèvres. Ces lèvres, putain, qu'est-ce qu'elles m'ont manqué !

– Pourquoi pas ? je demande, un sourcil levé.

En une seconde, mes nerfs se relâchent, et je réalise combien il est facile de parler avec lui.

– Je vais avoir du mal à attendre le plat principal, répond-il, en se reculant pour me laisser entrer.

Il est habillé normalement, une chemise en partie ouverte, juste assez pour que je distingue légèrement sa peau bronzée, ses poils, ses tatouages, la chaîne avec la petite croix en bois, et il porte un treillis vert. Il me plaît autant qu'en costard.

J'entre. Mes talons claquent sur le carrelage.

– Je pensais que c'était moi l'apéritif, je minaude en jetant un coup d'œil à l'appartement.

Les deux chiens sont sur le canapé, enroulés l'un contre l'autre. Ils lèvent tous les deux la tête pour me regarder. Le pitbull agite sa queue mais l'autre chien tremble légèrement et me montre les dents.

– Ne t’inquiète pas. Ils s’habituent, me dit-il en fermant la porte avant de se diriger vers la cuisine où je l’ai interviewé la semaine dernière.

– C’est ça, l’apéritif.

Sur la table, il y a une bouteille de vin rouge, deux verres et, sur une planche, du brie, du cheddar, du camembert, des figues, de la confiture, du miel et des crostinis.

– Wouah, dis-je, avec douceur. Tu as fait tout ça ?

Il hausse les épaules, l’air de ne pas y toucher.

– Ce n’est rien.

– C’est mignon, lui dis-je. Je ne t’aurais pas cru aussi romantique.

Il hausse un sourcil, qui forme un parfait accent circonflexe.

– Ah ouais, tu me prenais pour qui ?

Je l’observe remplir lentement le premier verre de vin.

Puis un peu moins dans le second verre. Sur son avant-bras replié, le lion de son tatouage semble rugir. Il a l’air concentré, ou peut-être attend-il ma réponse. Il paraît très à l’aise avec moi, mais je lis dans ses yeux sa nature sauvage, toujours présente. La seule fois que j’ai vu son regard s’apaiser, c’était la nuit dernière, après qu’il a joué.

– Je te prenais pour le genre d’homme qui ne s’intéresse qu’une fois aux nanas.

Le sourire en coin, il remet le bouchon sur la bouteille :

– Eh bien, ma belle, maintenant tu sais que ce n’est pas vrai.

J’avance doucement vers lui, en lui lançant mon regard de femme fatale à travers mes longs cils.

– Pourtant c’est vrai. Tu n’en avais rien à faire de moi.

Son regard s’adoucit un instant. Il se dirige vers la cuisine, attrape deux petites assiettes dans le placard.

– Je n’en ai rien à faire de la plupart des gens. Il ne faut pas le prendre mal.

– Dis ça à l’ancienne Kayla. Elle ne se doutait pas une seconde qu’elle finirait par mettre cette belle queue dans sa bouche.

Les assiettes heurtent légèrement le comptoir.

– C’est clair, tu as une sacrée bouche. Là-dessus, pas de doute.

Il revient vers le comptoir, avec sa démarche de bodybuilder, et pose les assiettes. Il jette un coup d’œil au siège avant de lancer :

– Assieds-toi, je t’en prie.

J’accroche mon sac au dossier de la chaise et je m’assieds. Les deux chiens me regardent depuis le canapé.

– Ils vont comment ? je demande.

Il jette un œil derrière moi et je prends le temps de détailler chacun des muscles de son cou et de ses épaules.

– Comme je te l’ai dit, ils s’habituent doucement. Quelqu’un vient demain et va peut-être prendre Ed. Mais je pense que je vais ramener Emily avec moi.

– C’est lequel, Ed ?

– Le pitbull.

– C’est marrant, j’aurais pensé que ce serait plus difficile de lui trouver un maître.

– En général, oui. Mais Ed est un gros tendre, et les gens d’ici semblent plus tolérants qu’au Royaume-Uni. Emily, en revanche, malgré son air si mignon... (il jette un regard à la chienne qui, derrière ses poils, montre les dents)... elle a un problème comportemental. Il va falloir la dresser.

– C’est toi qui les dresses ? Parce que si c’est le cas, tu es vraiment l’homme qui murmure à l’oreille des chiens. Autant dire qu’il n’y a pas grand-chose que tu ne saches pas faire.

Il baisse les yeux vers ses mains et hausse à peine une épaule :

– J’ai trouvé Lionel dans les rues d’Édimbourg. J’ai réussi à le dresser. Et d’une certaine façon, il m’a appris des choses, lui aussi. Tu ne peux jamais savoir avec les chiens. Mais... tout le monde ne peut pas être dresseur, surtout avec des chiens qui ont été traumatisés ou qui ont été battus. Je ne saurais pas dresser ces chiens-là. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour les sauver, mais je ne suis pas la bonne personne pour leur apprendre à obéir.

– Vraiment ?

Il sourit doucement, un peu mal à l’aise.

– Un chien qui a des problèmes comportementaux ne devrait pas être dressé par quelqu’un qui a lui aussi des problèmes comportementaux.

Je m’attends à l’entendre rire, mais il ne rit pas.

– Tu as l’air de savoir comment faire, naturellement. Ces deux-là étaient de vrais chiens errants, et regarde-les maintenant... Là.

– Je peux gagner leur confiance, dit-il, la voix basse, parce que je leur fais confiance. Mais je ne sais pas comment faire pour qu’ils fassent confiance aux autres gens.

– Parce que tu ne fais pas confiance aux gens ?

Il me fait un petit clin d’œil et avale une gorgée de vin.

– Je pense que je peux te faire confiance à toi. Donc, levons nos verres à ça.

– À la confiance, dis-je en levant mon verre pour trinquer avec lui.

Mes yeux plongent dans les siens et se perdent dans le vert et le gris de l’océan. Ils semblent étrangement sombres.

Des problèmes comportementaux ? Quel genre ? Que vais-je encore apprendre avant qu’il parte ?

Je prends une gorgée de vin, lui touche à peine au sien. Une minuscule gorgée, puis il repose son verre et le repousse au loin.

– Tu ne bois jamais beaucoup, dis-je, en espérant que le ton de ma voix soit assez doux pour ne pas le brusquer.

Il pose un long regard sur moi, avant de se lécher les lèvres et de détourner les yeux.

– Non, c'est vrai.

Je lui laisse une porte de sortie :

– C'est à cause de l'entraînement, j'imagine.

Il acquiesce.

– Oui.

Ses yeux fuient les miens. Il regarde le plateau de fromage, et même s'il ne fronce pas les sourcils comme d'habitude, je perçois la tension dans ses épaules.

– Tu dois faire quoi, pour l'entraînement ? je demande, sur un ton le plus sexy possible.

J'ai l'impression qu'on a un peu reculé, je veux me rapprocher de lui.

Il tapote ses doigts le long de la table, et se penche pour attraper un bout de fromage.

– Beaucoup de muscu en salle. Et pas mal d'entraînement sur le terrain. Et puis il y a le régime alimentaire, évidemment.

– J'imagine que le fromage est proscrit, dis-je, en étalant du miel sur mon morceau de brie.

– Oui, juste des trucs chiants. Du blanc de poulet, du brocoli. Ce n'est pas très drôle, mais à mon âge si je veux continuer à jouer, je suis obligé de faire ça. Quand j'étais plus jeune, je pouvais manger ce que je voulais.

– Tu as quel âge ?

– Trente-deux ans.

Je suis un peu étonnée. J'imagine que c'est son élégance, son air distingué, les rides sur son front et sa barbe de trois jours, mais je lui donnais plutôt dans les quarante ans. Ou peut-être est-ce à cause de ses yeux ?

Je les regarde, ils sont fixés sur la figue, qu'ils fusillent comme si elle lui avait fait quelque chose. Ce sont ses yeux qui m'excitent le plus. Ceux d'un être qui a beaucoup vécu, quelqu'un qui a vu, qui a fait tellement de choses. C'est comme s'il livrait en permanence une guerre intérieure, une guerre que je veux l'aider à gagner.

– Ça te surprend ? me demande-t-il en me jetant un coup d'œil en coin.

Je prends une bouchée de mon crostini.

– Pas vraiment. Tu as juste l'air un peu plus mature.

Il prend un peu de figue et l'étale sur le fromage de chèvre et le pain toasté.

– Quand tu joues encore au rugby à trente ans, c’est vraiment que tu cherches les problèmes. Avec toutes ces années à te prendre des coups, à te blesser et puis à te contraindre. Ça te marque. Je ne sais pas ce qui s’est passé, mais quand j’ai eu trente ans, ça a commencé à se voir un peu.

Il me tend le reste de la figue, mes doigts effleurent les siens. Un simple geste que je ressens dans tout mon bras, jusque dans ma poitrine.

Bam. Une explosion d’étincelles.

J’avale, en essayant de faire comme si de rien n’était.

– Ça fait combien de temps que tu joues ?

Il fronce les sourcils, et plisse les paupières.

– J’avais vingt-deux ans. Ça fait dix ans.

Je cligne des yeux, impressionnée.

– C’est énorme. C’est comme ça en général ?

– Je crois, ajoute-t-il, en réfléchissant à ce que je viens de dire. Je suis plutôt doué. Ils ont besoin de quelqu’un de rapide, quelqu’un qui fasse le ménage sur son passage. C’est ça mon boulot. Mais je ne vais pas pouvoir le faire toute ma vie. Maintenant que je me suis niqué le tendon... je ne vais pas tenir longtemps.

– On dirait que tu es en train d’agoniser.

Il se mordille les joues.

– Le rugby m’a sauvé la vie. Je me demande ce je ferais sans ça.

– Coach ? je suggère avec espoir.

– Nan, répond-il, en mâchant le crostini, adossé à la chaise.

Puis il ajoute :

– Soit je joue, soit je fais autre chose. Il n’y a pas d’entre-deux. Je ne suis pas fait pour ça. Quand c’est fini, c’est fini.

Et quand est-ce que c’est fini ? Je me demande, *et nous, c’est fini ?*

Évidemment que oui... On n’a même rien commencé du tout.

– Peut-être que tu t’occuperas de ton association... Des chiens.

– Ouais, dit-il. (Il attrape son verre et avale une petite gorgée de vin. Sur le point de le reposer, il se décide à prendre une autre gorgée, pour finir son verre.) Ça, je vais continuer. Il n’y a pas de date de péremption, quand on donne des coups de main. Même si ça a l’air complètement débile de dire ça.

– Ça n’est pas débile. C’est attentionné et c’est touchant.

– Viens ici, dit-il sur le ton de la réprimande, l’air un peu embarrassé.

Il regarde ailleurs, les bras croisés sur sa large poitrine. La vision de son corps me captive à nouveau et me rappelle ce tourbillon d’énergie sexuelle. Bien joué, Monsieur McGregor, bien joué.

– C’est quoi ce lion ? je lui demande. C’est quoi son histoire ?

Tout à coup, il semble désarçonné. Je sens que j’ai touché son point faible.

– De quoi tu parles ?

Je pointe son avant-bras.

– Là. Le lion. Tu avais dit que tu me raconterais. Tes tatouages. Pourquoi tu les as faits.

Je vois ses dents mordiller sa lèvre inférieure. Il me regarde d’un air froid.

– J’ai dit ça ?

– Oui, dis-je, impatiente. La nuit dernière... ou peut-être ce matin.

– Ah oui. Ceci explique cela.

– Allez, raconte-moi au moins un peu.

– Si je te raconte quelque chose, tu me donnes quoi en échange ?

Je ne peux pas m’empêcher de sourire.

– Promis, tu seras récompensé.

– Ok, alors.

Il repousse sa chaise et enlève sa chemise, la jetant derrière lui sur le sol. Il écarte ses jambes et se touche l’entrejambe, avec un regard de braise.

– Assieds-toi.

En regardant son torse, j’ai la tête qui tourne. Je parviens quand même à me lever, je suis attirée par lui comme par un aimant. Je pose mes mains sur ses larges épaules et je le chevauche. Nous sommes si proches. Nos bouches sont à quelques centimètres l’une de l’autre.

Il respire fort. Et moi, je ne peux plus respirer.

C’est comme une muraille de muscles et d’encre de Chine. Et moi, je suis toute molle à son contact.

– Vas-y, je t’écoute, dit-il d’une voix douce comme du cachemire.

Cette voix que j’entendrai dans mes rêves, longtemps après son départ.

Ses yeux ne quittent pas mes lèvres.

Je me penche en arrière pour avoir une meilleure vue d’ensemble et je décide de laisser le lion tranquille pour le moment. Je passe mes doigts sur son épaule, sur ses muscles tendus. Une tempête d’encre y explose et un navire déploie ses voiles sur tout son torse.

– Celui-là, dis-je avec douceur. Pourquoi un orage ? Et le bateau, ça représente quoi ?

Il se mord les lèvres un moment, cherchant mon regard.

– J’avais vingt-quatre ans. J’ai galéré un bon moment. Je me suis perdu. Mais je me suis accroché. Un navire, c’est comme un port d’attache, même si ce n’est pas la raison

pour laquelle on construit les bateaux. (Il penche la tête comme pour m'observer, alors que c'est moi qui le regarde.) Ça m'aide quand j'angoisse. À tenir le coup.

– Tu angoisses ?

J'ai du mal à imaginer que cet homme fort puisse avoir peur de quoi que ce soit.

– Tout le temps, répond-il, sans détour. Parfois, je me demande si la vie peut être autre chose que terrifiante. On est né quelque part. On n'a rien demandé. Et on est supposé traverser tout ça et résister chaque jour. (Il regarde au loin en dodelinant de la tête.) Tout le monde flippe... Tout le monde.

Je sais que pour moi, c'est vrai. J'ai peur de tellement de trucs. Mon cœur fond lentement à l'idée que quelqu'un comme lui puisse ressentir la même chose que moi.

Je trace de mes doigts les contours du texte inscrit autour de son cou. Je lis à voix haute :

– *Nunquam iterum*. J'imagine que c'est du latin.

– Oui, répond-il lentement. Ça veut dire « plus jamais ».

– Plus jamais quoi ?

Sa bouche s'élargit en un sourire amer.

– Ne plus jamais faire un certain nombre de choses.

– C'est tout ce que je vais obtenir ?

– Pour celui-là, oui. (Ses pupilles sont dilatées, elles m'hypnotisent.) Tu as le droit à un dernier tatouage. Et après, c'est à ton tour.

J'inspire profondément et j'examine chaque centimètre de son corps.

Le lion. « L'espoir avant la mort » est écrit sur le côté de son torse. Une patte est imprimée à l'intérieur de son bras. Un groupe de corbeaux qui tourbillonnent en un motif tribal sur un de ses biceps. Une vague formée par une inscription qui me semble être du latin, sur son autre avant-bras. Et le même type d'inscription sur sa poitrine. J'appuie sur celui de son torse, qui contient un sanglier au milieu.

– *Corda. Serrata. Pando*, dis-je, et mes doigts dessinent le contour des mots.

– J'ouvre les cœurs enchaînés.

– Quoi ?

– J'ouvre les cœurs enchaînés, répète-t-il. C'est le blason des Lockhart. Je suis né Lockhart. C'est la devise de mon clan.

– Ça aussi, c'est extrêmement romantique. Ça doit te venir de là. (Je touche son autre avant-bras, l'autre devise.) Et j'imagine que ça, c'est McGregor ?

– Ouais, même si ça devrait plutôt être Mac Gregor ou Clan Gregor.

J'essaie d'articuler, mais je bute sur les mots : *S rioghal mo dhream*. Pas simple à lire.

– Royal est mon clan, traduit-il. (Il me sourit à peine.) Mais je ne suis pas un McGregor, ce n'est pas mon clan. Ce qui explique tout.

Je passe ma main sur sa joue et il ferme ses yeux un instant.

– Je pense que je préfère un guerrier romantique à un guerrier de lignée royale.

Il se penche en ouvrant lentement ses yeux, et me regarde à travers ses cils.

– Qui a dit que j'étais un guerrier ?

Je réponds, doucement.

– Moi, j'ai dit que tu étais un guerrier.

Tu es mon guerrier.

Pour l'instant.

Il soulève son menton.

– Tu as quelque chose d'autre à dire ?

Je me repositionne sur ses hanches, je glisse la main vers son pantalon. Je défais le bouton en posant ma tête contre son épaule.

– Je pense que tu devrais lui faire prendre l'air, Monsieur le Guerrier.

Il tend la main vers moi, me caresse les cheveux.

– Pour t'emmener au combat ?

– Quelque chose comme ça.

Je me mordille les lèvres et fais descendre la fermeture Éclair de son pantalon. Je peux sentir sa queue, dure, prête. Et, évidemment, je suis à nouveau toute mouillée.

Il le sait. Il pose une main contre mon dos et glisse l'autre entre mes jambes, en repoussant ma robe. Mon clitoris crie de plaisir au moment où ses doigts l'effleurent.

– Mon Dieu, murmure-t-il en m'observant, les yeux brillants de désir. Tu es toujours prête.

– Seulement pour toi, dis-je, me penchant pour embrasser son cou et renifler son odeur épicée.

Son parfum déclenche en moi une nouvelle vague de désir. Je pourrais vivre toute ma vie, la tête enfouie contre lui, à sentir son pouls dans son cou et renifler chaque centimètre carré de cet homme.

– Ça me va très bien, ma belle, dit-il en attrapant ma robe pour me l'ôter. Enlève ça. Je veux pouvoir lécher tes seins sublimes.

Putain. L'entendre dire ce mot, « seins », pourrait suffire à me faire jouir. Cela dit, il pourrait me lire le Bottin, ça me semblerait plus excitant que le meilleur et le plus osé des livres érotiques.

Je lève les bras et hop ! la robe est envolée. Je me retrouve complètement nue, assise sur ses genoux. L'histoire se répète, apparemment.

Mais je ne ressens aucune honte et j'oublie complètement ma vulnérabilité quand je vois son regard, totalement abasourdi, comme s'il ne pouvait pas en croire ses yeux. Il me dévore des yeux, pleins d'un désir que je peux tout à fait ressentir. Il fronce les sourcils

comme s'il était en colère et murmure quelque chose, tellement bas que je ne parviens pas à l'entendre.

Et puis il se penche vers moi, prend mes seins entre ses grandes mains chaudes et attrape mes tétons entre ses dents. Mon corps se transforme en bougie incandescente, je brûle, pétille, je ne demande qu'à prendre feu.

Je gémiss de plaisir, tout contre son sexe, je meurs d'envie d'être pénétrée.

– Doucement, dit-il.

J'ai des frissons tout le long de la colonne vertébrale. Sa langue lèche mon téton jusqu'à le rendre presque douloureux. Mon autre sein réclame son attention, il approche sa bouche, mon corps tremble de soulagement.

Je gémiss un « putain », ma tête se relâche et j'essaie de le chevaucher sauvagement. J'attrape sa verge, je la sors de son pantalon.

– Doucement, prévient-il à nouveau en écartant sa bouche. Tu ne te rends pas compte de ta force.

Son regard est lourd de sous-entendus. Je réponds d'un ton taquin en resserrant mon emprise :

– Je pense que si.

Il ferme les yeux. Sa bouche grande ouverte laisse échapper un gémissement. Mon Dieu, rien que de l'entendre, je perds pied.

– Je t'en supplie, dit-il, en serrant mon visage entre ses mains et en fixant fiévreusement mes lèvres. Pas tout de suite. Laisse-moi d'abord attraper une capote.

Il essaie de prendre quelque chose dans sa poche, mais je le devance.

– Laisse-moi faire.

Je glisse ma main dans sa poche, sors la capote et déchire l'emballage. Il se penche vers moi et m'embrasse avec délicatesse, en effleurant à peine mes lèvres pendant que je déroule le préservatif sur son gland chaud et humide. Le baiser devient plus intense. Son étreinte me prend, lentement, et nourrit mon désir. Nos bouches, nos lèvres, nos langues dansent comme des sauvages, violentes et dévastatrices.

Soudain, il m'attrape par la taille et me soulève de quelques centimètres, en plaçant sa queue juste sous moi, puis me fait descendre sur lui. Je pousse une exclamation de surprise, je dois faire un effort pour me rappeler de respirer.

– Fais-moi l'amour, murmure-t-il dans mon cou, tout en cherchant à remonter le plus haut possible en moi. (Mes muscles s'écartent le plus largement possible pour le laisser me pénétrer.) C'est tellement bon, Kayla. Tellement bon.

Je ne peux même pas répondre. Je suis saisie par une vague, tout ce que je sens c'est lui, s'insérant en moi, prenant le dessus sur mes pensées et contrôlant chacun de nos mouvements. Je n'ai jamais été si remplie, je ne me suis jamais sentie aussi complète.

Je n'arrive pas à toucher le sol et ses cuisses sont si larges que je ne peux même pas me soulever pour le chevaucher. Au contraire, je suis totalement à sa merci. Les mains de Lachlan me saisissent aux hanches comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume. Il me soulève, d'un centimètre à peine, me pénètre plus profond encore, de plus en plus, jusqu'à ce que je ne puisse plus contrôler les sons qui s'échappent de ma bouche.

Je suis sur le point de jouir. Mais, tout d'un coup, un bruit étrange me fait rouvrir les yeux.

Je regarde par-dessus l'épaule de Lachlan et je vois le pit-bull, sur le canapé, qui essaie de se trouver une place plus confortable tandis que le plus petit des deux chiens nous dévisage.

– Hum.

La respiration de Lachlan accélère à chaque mouvement, il ne semble pas m'entendre.

– Les chiens, je parviens à articuler, tout contre son épaule.

Il ralentit et me regarde, la sueur perle sur son front, ses paupières sont lourdes et ses pupilles ivres d'amour.

– Quoi ?

– Les chiens nous regardent, dis-je en chuchotant.

Il fronce les sourcils avant de se tourner vers eux. Quand il me regarde à nouveau, il a un air totalement perplexe.

– Et ?

– C'est un peu bizarre.

Il sourit.

– Ah bon ? Je pensais que tu étais plutôt du genre exhibitionniste.

– Hé ! Je suis du genre exhibitionniste. Ça ne me gêne pas que des gens nous observent.

Son sourcil se soulève encore d'un millimètre, et je vois l'excitation poindre sur son visage.

– Ah bon ?

Je rétorque en imitant son accent :

– Ouaip, mais les chiens, par contre, c'est tout de même un peu bizarre.

– Très bien, dit-il. (Il me soulève, me déplace légèrement, et je me sens immédiatement perdue sans lui à l'intérieur de moi. Je me recule et pose mes pieds sur le sol pendant qu'il se lève, le pantalon aux chevilles.) Attends-moi dans la chambre, dit-il en repoussant son pantalon plus loin.

Je m'exécute et traverse le salon toute nue, sur mes talons hauts.

– Tu exagères, murmure-t-il quand je lui jette un petit regard coquin.

Il est complètement nu, debout les jambes écartées, sa bite à la main.

Une fois dans la chambre, je sens son odeur mêlée à celle des draps propres et me dirige vers le lit, en jetant mes chaussures dans un coin. Avant que j'aie pu l'atteindre, il a éteint les lumières et m'attrape par le bras.

– Viens par ici, toi, dit-il, en m'entraînant devant les immenses baies vitrées qui vont du sol au plafond.

Il ouvre les rideaux et je m'écarte instinctivement. Non seulement nous sommes au vingtième étage mais je peux voir tout à fait clairement, de l'autre côté de la rue, les autres immeubles, et le pont qui se détache entre les tours. Nous restons là, debout, complètement nus, lumière allumée. Tout le monde peut nous voir.

Et puis je comprends ce que Lachlan est en train de faire. Tout le monde peut nous voir...

Je me tourne vers lui, avec un sourire timide.

– Tu es sûr ?

Il se penche en avant et me prend par la taille, me poussant contre la vitre. J'inspire, tremblante, je sens le vertige me prendre l'estomac. Je n'ai pas le vertige, mais c'est différent quand un géant me pousse contre la fenêtre d'un immense building.

J'ai l'impression que je pourrais tomber à chaque instant.

– Je suis certain, dit-il, en entrant à nouveau en moi. (J'enroule mes jambes autour de lui, bien serrées. C'est ma bouée de sauvetage.) Les voisins, je ne les reverrai jamais.

Oui, mais moi peut-être. Il y a quelque chose d'extrêmement érotique dans tout ça. Je ne vois pas le visage des gens, dans la pénombre, mais s'ils levaient les yeux, je sais ce qu'ils verraient : mon cul pressé contre la vitre et la silhouette d'un homme bestial derrière moi.

Je lui plante mes talons dans le dos, pour me maintenir en place, pendant qu'il me pénètre, de plus en plus loin. Mes mains sont agrippées à sa nuque. Je sens ses muscles bandés, sa peau couverte de sueur, chaude sous mes doigts. Il me lèche la gorge et gémit, ses mains contre mes seins et sa verge poussant plus profondément en moi.

– Tu es tellement sexy, chuchote-t-il.

Il se retire légèrement avant de me faire retomber sur lui en appuyant mes fesses contre la vitre un peu plus fort. Chacun de mes nerfs vibre et mon cœur bat tellement vite que j'ai peur d'exploser avec la vitre.

Il s'enfonce en moi, encore et encore, poussant ses hanches contre les miennes. Sa bite dure et tendue me remplit complètement. Je sens ses fesses sous mes jambes, contractées par l'effort de ce va-et-vient intense, cette force animale. Sa bouche a soif de moi et me dévore le cou. Je me sens tellement désirée.

Lachlan est une machine à faire l'amour, il est fait pour ça, pour jouir, pour me pousser à l'orgasme. Il est sans merci quand il me désire, et je me soumetts à lui,

entièrement. Je ne me suis jamais sentie aussi féminine, je n'ai jamais eu un homme comme lui.

– Tu sens ? demande-t-il, le souffle court, avant de pousser un grognement de désir, qui provoque chez moi un gémissement égal au sien.

– C'est dingue, encore !

Sa main descend vers mon clitoris, il pose son pouce dessus et frotte pendant qu'il continue de me laminer.

– Et comme ça ? (Il lève la tête pour me regarder, ses yeux s'illuminent à chaque pénétration.) Tu sens ça, dans ta petite chatte ?

Mon Dieu. Ses mots, et son accent, c'est trop pour moi. Je m'accroche encore plus fort, mon dos heurte plus fort la vitre. À chaque coup, j'ai peur qu'elle se brise, peur de tomber, de mourir, et chaque coup me rapproche inexorablement de l'extase.

– Regarde-moi, ordonne-t-il, la voix presque cassée.

J'ouvre les yeux, je n'avais même pas remarqué qu'ils étaient fermés, sur les siens, à quelques centimètres à peine de moi. Il ajoute :

– Je pourrais t'admirer jouir toute la journée.

Je me mords les lèvres et je retiens un grognement de plaisir.

– Et je pourrais jouir toute la journée, si tu veux, on essaie.

– Tu es géniale, murmure-t-il, en m'embrassant, tout simplement géniale.

Quelque chose change dans son regard, comme si un bouton avait été enclenché, et ils se font presque menaçants. Il accélère son rythme, ses hanches sont comme des pistons, il s'enfonce encore et encore. Tout mon corps heurte la vitre, jusqu'à ce que je crie, sans savoir si c'est de peur ou de plaisir. Peut-être est-ce la même chose, en fait. Faire l'amour avec lui a quelque chose d'effrayant et de fou.

Il me rend folle. Folle de désir. Chaque centimètre de sa peau en moi, et je ne sais plus qui je suis. Je ne suis plus que l'objet de son désir, épinglée contre une vitre qui surplombe tout San Francisco. Je m'agrippe à cet homme qui va bientôt partir.

L'orgasme s'insinue lentement en moi. Je sens qu'il vient du plus profond de mon être. Je crie, sans bien savoir quoi, toujours agrippée à lui, fuyant son regard que je ne peux plus supporter. Je ne peux plus.

Il jouit en poussant des grognements de plaisir et en me labourant par à-coups comme s'il voulait vraiment me faire tomber de l'autre côté de la fenêtre, mais à vrai dire, je tombe déjà, et de plus en plus loin.

Je m'effondre dans ses bras, je n'arrive même plus à tenir ma tête. Tout mon corps tremble.

Il me prend par la taille et m'éloigne de la vitre, puis me dépose sur son lit. Il grimpe dessus lui aussi et passe une jambe au-dessus de moi, en me tirant vers lui pour que ma

tête repose au creux de son bras.

Je parviens à respirer à nouveau, j'inspire et expire, essayant de revenir à moi, pendant qu'il passe ses doigts dans mes cheveux et que je m'endors presque.

J'ouvre les yeux. Sa tête repose dans sa main et il me regarde avec une expression que j'ai du mal à interpréter. Tout son corps, à cet instant, est doux. Même les rides sur son front et la dureté dans ses yeux ont disparu.

Il s'éclaircit la gorge.

– Tu crois que quelqu'un nous a vus ? demande-t-il gentiment.

J'avale ma salive, j'ai la bouche sèche et mon corps est épuisé.

– J'espère bien. On leur a offert un beau spectacle. Ou la peur de leur vie. J'ai bien cru que j'allais passer à travers la vitre.

– Je serais tombé avec toi, dit-il doucement en passant son pouce sur ma lèvre.

Je l'embrasse avant de fermer les yeux.

Un instant plus tard, on entend un des chiens qui pleure dans le salon. J'ouvre les yeux sur le sourire de Lachlan.

– Bon, dit-il, avant de se lever. Au moins, ils nous auront laissés tranquilles le temps qu'on fasse l'amour.

Je ne peux m'empêcher de sourire en admirant ses fesses pendant qu'il regagne l'autre pièce. Je me retiens de lui courir après pour mordre dedans, comme on le ferait dans une pomme, et je me dirige vers la salle de bains.

Une fois à l'intérieur, je m'observe dans le miroir et reconnais à peine la femme qui me regarde. Mes lèvres sont rouges et gonflées, mon visage et ma poitrine rougis par l'orgasme et mes yeux écarquillés et humides. Mes cheveux forment un nœud indicible. On dirait que je viens de passer plusieurs jours à faire l'amour.

Quand je sors de la salle de bains, je ne sais pas trop quoi faire. Est-ce que je vais rentrer chez moi ? Est-ce que je vais passer la nuit chez lui ? Ou rester un peu plus longtemps ? Mais Lachlan est près de la porte, déjà habillé, les chiens sont en laisse.

– Viens. On va se promener.

Je suis toujours complètement nue. Je jette un coup d'œil à la robe en soie, par terre. Mes escarpins sont dans la chambre. Des fringues idéales pour faire l'amour, pas pour sortir les chiens.

Il me sourit, amusé, pendant que j'enfile ma robe et que je vais chercher mes escarpins dans la chambre. En sortant de la chambre, je le vois qui me tend une veste de moto en cuir noir. Elle est énorme et semble avoir déjà bien vécu.

– Pour te garder au chaud, dit-il en me posant la veste sur les épaules.

Il m'examine de la tête aux pieds, avant de hocher la tête, en laissant échapper un soupir de contentement. Je serre la veste contre moi et j'inspire profondément. C'est une

relique, mais elle sent merveilleusement bon, la même senteur épicée que lui.

Emily, la petite chienne, me regarde toujours comme si j'étais l'ennemi public numéro un, mais nous parvenons tout de même à les faire rentrer dans l'ascenseur avant de gagner le bord de l'océan. Je m'émerveille de voir comment ils se comportent avec lui. Ils se promènent en laisse, comme si ça leur était absolument naturel. Je ne vois pas comment il pourrait être un mauvais dresseur.

Je repense à ses mots de tout à l'heure : des problèmes comportementaux. Je repousse cette pensée. Même si c'était le cas, le fait que Lachlan puisse avoir des problèmes ne me fait pas peur du tout. À dire vrai, c'est flagrant, rien qu'à regarder ses yeux, qu'il est habité par des démons. Mon seul souci, c'est que je meurs d'envie de savoir. Pourquoi il est meurtri, et depuis quand ? Parce qu'il a été placé dans un orphelinat ? J'imagine bien que de grandir ainsi t'apporte tout un tas de démons.

Nous nous asseyons sur un banc.

– Bon, dit Lachlan d'une voix traînante, je me demandais... (Il hésite.) Ça te dirait de partir avec moi vendredi et samedi soir ?

Mon cœur fait un bon.

– Mais je croyais que tu partais dimanche ?

– Ouai, c'est le cas, dit-il en tortillant la laisse qu'il tient entre ses doigts. C'est un peu... un truc de dernière minute.

– On irait où ?

– Dans la Napa Valley, dit-il, en me regardant. Bram nous a invités.

– Nous ?

Il acquiesce.

– Oui. Un dernier au revoir ou quelque chose du genre. Lui et Nicola, Linden et Steph. Et... toi et moi. (Il marque une pause.) Je ne lui ai pas encore répondu. Je voulais d'abord te demander ton avis. Je sais qu'on ne se connaît pas très bien. Partir en voyage comme ça, ça peut sembler un peu étrange. (Le regard dans le vague, il sourit d'un air amer, visiblement plongé dans ses souvenirs. Une ombre passe sur son visage.) Mais je sais aussi que... (il fait un geste du doigt et désigne l'espace entre lui et moi) que ça... c'est différent.

– Ce n'est pas une simple relation, j'ajoute.

En disant cela, je sens ma poitrine se soulever.

Il me regarde longuement.

– Non. Tu en penses quoi ?

– Évidemment que je veux y aller.

– Tu ne trouves pas ça bizarre ? De partir avec moi ?

Putain, je le suivrais n'importe où. Mais, évidemment, ce n'est pas ce que je répons.

– Ça sera marrant. Pourvu qu'on trouve le temps d'être tous les deux.

– Mes cousins devront nous tirer hors du lit, dit-il.

Son expression est sincère, je sais qu'il le pense vraiment. Il soulève ma main, la retourne et l'embrasse. Ses lèvres douces, chaudes et humides sont sur mes doigts, et son regard dans le mien. J'adore quand il fait ça. Il n'embrasse jamais le dos de ma main, toujours la paume, la ligne de cœur, là où ma peau est délicate.

Après être restés assis un moment au bord de l'eau, à regarder les voitures qui passent sur le pont et la réflexion de la lumière dans l'eau argentée de la baie, nous rentrons à l'appartement. Il est encore tôt et nos corps s'effondrent sur le lit, se cherchant encore. Son désir pour moi semble insatiable, tout comme le mien. Nous faisons l'amour, encore et encore, de toutes les manières possibles, jusqu'à ce que minuit sonne. Je sais qu'il est temps de rentrer.

Je réussis à me motiver pour partir. Il est debout, nu, dans le couloir, pas inquiet une seconde à l'idée que quelqu'un pourrait passer, et je l'embrasse pour lui dire bonne nuit. Ses yeux sont doux, de ce regard apaisé qu'il a après l'amour. Il me regarde traverser le hall pour rejoindre l'ascenseur. Il ne sourit pas, il me regarde tout simplement.

Peut-être espère-t-il que nous allons pouvoir oublier le tic-tac de l'horloge. Et les minutes qui s'égrènent.

CHAPITRE 14

Kayla

Je suis complètement obsédée par Lachlan MGregor. Et pas de la bonne façon, pas de la manière timide, policée et calme des gentilles filles bien sages. Oh non, pas moi. Obsédée au point de ne plus pouvoir m'arrêter de me masturber en pensant à lui. Je vois ses hanches qui me lamentent, encore, encore et encore, je vois ses lèvres posées sur ma peau, son accent écossais quand il parle de mon sexe, et la manière dont il me regarde parfois, comme s'il avait du mal à croire que je suis réelle. Je ne peux pas m'empêcher de penser à son beau visage, à ses tatouages, à ce que chacun d'entre eux représente, à ces parties de lui qu'il ne montre presque jamais. Je ne peux pas m'empêcher de fantasmer sur chaque détail de son existence.

Ça me rend tellement heureuse que j'ai l'impression de devenir folle. Mon cœur est gonflé, en permanence, comme un ballon rouge, et plus il appuie contre ma poitrine, plus je me sens vivante. J'ai l'esprit tout embrouillé, je vis dans un océan d'étincelles et de soleil, et chaque instant de la journée ressemble à un rêve. Un magnifique rêve dont je ne vois pas la fin.

Avant, je parvenais à cacher mes obsessions. Je les gardais secrètes. Mais maintenant qu'il est entré en moi, je ne peux plus l'effacer. Mes collègues de bureau en viennent à me demander ce que j'ai pris. Je souris bêtement aux passants dans la rue. Je me demande parfois si je dois m'engager auprès de quelqu'un, parce que ce n'est pas normal d'avoir ce genre de sentiments et que je ne leur fais pas confiance. Mais en fait je m'en contrefous, parce que je me sens parfaitement bien.

Malheureusement, m'exciter toute seule dans mon coin ne suffit pas à me faire oublier ma vie actuelle. Je suis sur le point de me rendre chez Lachlan, en sortant du travail, pour faire l'amour pendant des heures, quand ma mère m'appelle.

C'est comme un coup de massue.

Elle a la voix faible. Triste. Sa voix s'insinue en moi, dans ma tête et mon cœur, et me fait redescendre sur Terre.

Même si je suis complètement folle de Lachlan, de tout ce qui fait qu'il est lui, j'aime ma mère et je ne peux pas, ne veux pas la laisser tomber pour un homme, même le meilleur plan de la Terre, même si je suis dingue de lui.

Je dis à ma mère que je vais la rejoindre et je lui propose de lui préparer à dîner. Elle a l'air tellement soulagée que je suis convaincue d'avoir fait le bon choix.

J'envoie un texto à Lachlan pour le lui dire, en espérant qu'il n'ait rien prévu de particulier. La nuit dernière, il m'avait fait la surprise d'un apéritif avec un bon vin. C'était la dernière chose que j'aurais imaginée de la part de cet immense rugbyman, bourru mais romantique.

Il répond :

Ok, pas de souci.

Et ce texto me brise le cœur, sans que je sache bien pourquoi. J'ai tellement peu de temps avec lui. Je louche sur mon téléphone, pensive, pendant que le bureau se vide. Je veux lui répondre et lui proposer de nous retrouver après. Et je me dis qu'il attend peut-être justement ce texto.

Putain, je n'ai pas l'habitude de faire ça. Je n'en avais pas grand-chose à faire de la façon dont mes textos étaient perçus par les autres types que je voyais ou que je baisais. Mais tout est différent avec Lachlan.

Je mordille mes lèvres et je serre les dents, tout en réfléchissant.

Et je finis par lui demander ce que je veux vraiment savoir.

Tu veux venir avec moi voir ma mère ?

J'appuie sur « envoyer » et je retiens mon souffle. Il va dire non. Ça va le faire fuir. Et moi, je vais faire comme si de rien n'était. De toute façon, il va partir, et ça veut dire qu'on peut faire tout ce qu'on veut, jusqu'à son départ.

Avec plaisir.

Le texto qui s'affiche me laisse pantoise.

Je lui réponds que je passe le prendre dans cinq minutes. Et je commence à me demander si je dois ou non annoncer à ma mère que je viens accompagnée d'un homme, le premier qu'elle rencontrera depuis Kyle. Je décide de garder le secret. Pas la peine de la faire paniquer, surtout qu'elle va se faire des idées. Penser que cette fois-ci c'est le bon, genre.

D'un autre côté, elle est assez tradi. Elle va peut-être tomber dans les pommes devant tous ses tatouages et sa barbe.

On verra bien.

Peu de temps après, je me gare devant chez Lachlan. Pendant qu'il avance vers ma voiture, je le regarde, bouche bée. Je suis totalement émerveillée. Il a dû se changer à la dernière minute parce qu'il porte un pantalon noir, une chemise noire, il s'est coiffé. Il a même caché ses tatouages.

Il ouvre la portière et monte en me jetant un coup d'œil de ses grands yeux brillants.

– Salut, dit-il, avant de mettre sa ceinture.

Je réponds :

– Salut ! Tu es très beau.

Tellement beau que j'ai envie de pleurer.

Il se gratte la nuque et me lance un regard en biais.

– Je ne voulais pas rater l'occasion d'impressionner ta mère.

Mais est-ce que ça sert vraiment à quelque chose, en fait ? Quoi qu'il en soit, je suis complètement survoltée qu'il ait pensé à ça. C'est déjà fou qu'il ait accepté de venir.

Je l'observe un moment, il soutient mon regard. Je veux dire, il me regarde comme lui seul sait le faire, le temps semble s'arrêter. Un regard insistant. Je me demande s'il va m'embrasser. Comme si c'était normal maintenant, comme s'il existait un nous.

Il se penche et je me penche aussi, comme au ralenti. Tout ça pour un baiser.

Mais c'est plus qu'un baiser. Tout paraît toujours tellement plus, avec lui.

Ses lèvres rencontrent les miennes, bouche ouverte, il suce ma lèvre inférieure pendant un moment, avant de s'enfoncer dans ma bouche. Je suis galvanisée et dépassée en même temps, il suffit d'un seul baiser pour que je perde le contrôle.

Je parviens pourtant à démarrer, je ne sais comment. Mes lèvres me brûlent à l'endroit où il les a effleurées, et j'ai presque envie de les toucher pour que la sensation continue.

Il est assis, les jambes écartées, il semble encore plus grand dans ma petite voiture. Je me rappelle notre partie de rugby, la première fois que nous sommes rentrés chez lui, complètement trempés et couverts de boue. On dirait que cela fait des siècles. Évidemment, à l'époque, il n'essayait pas de cacher l'érection évidente qui gonflait son pantalon.

– Tu veux entendre une bonne nouvelle ? demande-t-il après quelques minutes.

– Bien sûr.

– Ed a été adopté, dit-il avec fierté.

– Vraiment ?

Il acquiesce.

– Ouais. Un foyer m'a rappelé pour me dire qu'ils avaient des gens intéressés, pas loin. La nana et son mari sont passés à la maison ce matin et ils en sont tombés amoureux. Ed est parti.

– Ohhh !

Et mon cœur se met battre comme les ailes d'un oiseau en plein vol. Pas simplement parce qu'il a réussi à placer un chien qui en avait bien besoin, mais plutôt parce que j'entends la chaleur de sa voix.

– Je suis heureuse pour lui. Et Emily ?

– Elle est à la maison. Un peu tristounette. Mais dès qu'on sera à Édimbourg, ça ira.

– J' imagine qu'elle vient avec nous à Napa ?

Il me jette un regard légèrement inquiet.

– Ça ne t'ennuie pas ?

– Pas du tout, j'espère juste qu'elle va finir par me faire un peu confiance.

– Ça va venir, dit-il, les yeux fixés sur le pont. On finit tous par s'habituer.

Peu après, nous arrivons chez ma mère.

– C'est joli, dit Lachlan en sortant de la voiture, les yeux rivés sur la maison.

On ne voit pas grand-chose avec la nuit qui tombe, mais il a l'air impressionné.

– C'était magnifique ! (Le bruit du portail qui s'ouvre en grinçant couvre ma voix.)

Quand j'étais enfant en tout cas.

– C'est toujours très joli, dit-il.

Il m'attrape la main et la garde dans la sienne pendant un moment, en me serrant fort les doigts. Il me redonne du courage, il gomme la tristesse et les souvenirs qui ont suivi cette période joyeuse.

On arrive sur le perron, main dans la main, moi et la Bête, et avant que j'aie le temps de frapper à la porte, elle s'ouvre et ma mère passe la tête dehors.

Elle me regarde une seconde à peine, et son regard se pose sur Lachlan. Je vois ses yeux s'élargir. Elle le scrute des pieds à la tête et je ne peux pas m'empêcher de l'imiter. Ça ne doit pas être désagréable d'avoir deux nanas qui te matent en même temps.

Lachlan sourit poliment et lui fait un léger signe de la tête.

– Maman, dis-je, en avançant vers elle.

Elle répond en criant presque.

– C'est lui ? C'est lui l'invité ?

Je regarde Lachlan à nouveau. Son regard croise le mien, il sourit à moitié, le sourcil interrogateur.

– Eh bien...

– C'est lui l'invité-mystère, répète-t-elle en s'avançant vers Lachlan. (Il lâche ma main et lui offre la sienne.) Et tu ne me l'as jamais amené avant ?

Je ris de soulagement.

– Désolée, Maman. C'est plutôt récent.

– Et moi je suis plutôt enchanté de vous rencontrer, dit Lachlan, en lui faisant le baisemain, un sourire aux yeux.

Putain de merde. Je ne l'avais jamais vu être aussi charmant, et connaissant ma mère, je vois bien qu'elle est impressionnée.

– Oh mon Dieu, dit-elle, en me regardant avec un sourire jusqu'aux oreilles. Kayla, c'est bien, très, très bien.

– Je sais. Mais tu commences à me mettre un peu mal à l'aise, Maman.

– Mais non, dit Lachlan, les épaules en arrière et l'air encore plus grand et imposant à côté de ma minuscule maman. Je suis ravi d'apprendre que j'ai dépassé vos attentes.

Je lui souris et lui attrape la main.

– Rentrons avant que ton ego ne passe plus la porte.

À peine franchi le pas de la porte, ma mère insiste pour faire visiter la maison à Lachlan. Elle le prend par la main et il la suit, attentif à chacune de ses paroles. J'en ai presque envie de pleurer, mais je parviens à retenir mes larmes. Même Kyle n'était pas aussi attentif et, pourtant, nous étions sur le point de nous marier.

Pendant qu'ils visitent le reste de la maison, je prends une grande bouffée d'air pour essayer de calmer les battements de mon cœur et me dirige vers la cuisine pour voir ce qu'il y a dans le frigo. J'entends leurs pas dans l'escalier qui monte à l'étage. Leurs pas, celui de Lachlan, lourd, et les petits pas de ma mère, rapides, le long du couloir, jusqu'à la chambre de mon frère, puis ma chambre. Je suis sûre que ma mère déballe à Lachlan un tas d'histoires embarrassantes.

Puis ils vont dans la chambre de mes parents. Je ne sais pas ce que ma mère lui dit, mais ça doit être à propos de mon père et, soudainement, j'ai mal. Comme des couteaux dans la poitrine, au point de devoir m'appuyer contre le frigidaire pour respirer.

J'entends la voix de Lachlan :

– Kayla ? (Il est à mes côtés, les mains sur mon visage, il m'attrape par le bras.)

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je secoue la tête en gardant les yeux fermés.

– Rien, tout va bien.

– Kayla ! crie ma mère, et je perçois l'angoisse dans sa voix.

C'est la dernière chose que je souhaite, qu'elle s'inquiète pour moi, alors que tout va bien, que je suis juste anxieuse que mes démons me pourchassent.

Je lui répète, plus distinctement cette fois :

– Ça va, vraiment, c'était juste une crampe.

– Peut-être que tu devrais me laisser faire la cuisine, dit ma mère.

J'ouvre les yeux et les vois tous les deux. Lachlan me dévisage et cette vision presque comique me donne la force de repousser mes démons.

– Non, non, non, dit Lachlan, se redressant sans lâcher mon bras. Madame Moore, allez vous asseoir. Kayla, assieds-toi avec ta maman. Je vais préparer le dîner.

Je le regarde avec surprise.

– Tu ferais ça ?

– Bien sûr, ma puce, dit-il, tout en déposant un baiser sur mon front. Rejoins ta mère. J'acquiesce, complètement éberluée par ce qu'il vient de faire.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? je lui demande pendant que ma mère se dirige vers le salon en me jetant un regard par-dessus son épaule.

– Va t'occuper de ta mère, répète-t-il, et la détermination que j'entends dans sa voix fait tressauter mon cœur à nouveau. Je m'occupe du reste, ok ?

Je quitte la cuisine et je vais m'asseoir sur le canapé. Ma mère s'installe sur son fauteuil et se met à tricoter. Elle a l'air de bonne humeur, elle me jette des regards furtifs pendant que j'allume la télévision et que je zappe jusqu'à trouver quelque chose qui me plaît. *The Big Bang Theory*. Elle ne fait pas attention à la télé. Elle ne regarde que moi.

– Ça va ? demande-t-elle.

– Oui, oui, je lui réponds avec un geste de la main. Mais toi, ça va ?

Elle soupire, regardant ses aiguilles et l'air perdu dans son petit monde avant de finir par répondre :

– Ça n'était pas trop ça aujourd'hui. Fatiguée. J'avais la tête qui tournait. J'avale difficilement ma salive.

– Maman. Quand tu ne te sens pas bien, tu sais qu'il faut appeler le médecin. Elle secoue la tête.

– Non, ça va. C'est ça la vieillesse, Kayla.

Elle me regarde avec des yeux qui en disent long.

– Pourquoi tu ne m'as pas dit qu'il venait ?

Elle parle tout bas, mais la cuisine est juste à côté du salon et je sais que Lachlan nous entend. Rien ne semble lui échapper.

– C'était un peu en dernière minute, j'espère que ça ne t'ennuie pas.

– Bien sûr que non, Kayla, chérie, dit-elle, avec un immense sourire. C'est parce que je ne t'ai jamais vue aussi heureuse.

À ces mots, je louche en direction de la cuisine. Lachlan me regarde, tout en sortant les casseroles du placard. Je ne parviens pas à voir son expression, mais au moins, il sait que j'ai l'air heureuse.

Je suis heureuse.

Je sens mes joues qui virent pivoine, il m'est impossible de cacher la vérité. Je suis heureuse. Extrêmement. Incroyablement.

Je détourne le regard pour me concentrer sur la télévision et sur Penny et Sheldon. Mon Dieu, je déteste cette série.

– Où est-ce que tu l'as rencontré ? demande ma mère.

– C'est le cousin de Bram et Linden. Tu sais, le mari de Stephanie ?

Elle hoche la tête.

– J'ai toujours beaucoup aimé Stephanie.

– Oui, Maman, je sais. C'est la fille que tu n'as jamais eue.

– Oh, je dis ça seulement parce que je sais combien tu l'apprécies. J'ai été ravie quand elle s'est posée, enfin. Maintenant, c'est ton tour.

Oh mon Dieu, mon Dieu, non.

Je lève les yeux en espérant que Lachlan est occupé et qu'il ne nous écoute pas. Je le vois, debout, en train de mélanger des ingrédients dans un bol, un regard interrogateur posé sur moi.

Je m'arrache à son regard et je réponds, sans doute un peu sèchement.

– Ça n'est pas près d'arriver, Lachlan s'en va dimanche.

Elle fronce les sourcils, ses aiguilles s'arrêtant en plein clic-clic-clic.

– Pour aller où ?

– En Écosse. Au cas où tu n'aurais pas remarqué, il vient de là-bas.

– Oh, dit-elle en clignant des yeux. Oh ma chérie. C'est horriblement triste. Tu pars avec lui ?

J'explose d'un rire bruyant. Et je m'écrie :

– Mais bien sûr ! Mais non, voyons. C'est un rugbyman, sa carrière l'attend en Écosse.

Et moi, eh bien, j'ai ma vie ici.

C'est-à-dire quoi au juste ? Rien ?

Non. Pas rien. Ma maman. Mes frères. Ma carrière qui bat de l'aile et mes amis-tous-casés.

C'est quelque chose.

Mais ce n'est pas le quelque chose que je souhaite.

Ce quelque chose là est dans la cuisine.

Ce quelque chose est hors de portée.

Ce quelque chose me dévisage. Même pas besoin de lever les yeux pour m'en rendre compte. Je peux le sentir. C'est tellement agréable de sentir son regard sur ma peau, son regard qui m'en demande toujours plus.

– C'est dommage, dit-elle.

Elle recommence à tricoter, mais elle a perdu son énergie. Serait-il possible que ma mère souhaite que je suive un homme de l'autre côté de l'océan Atlantique ? J'essaie de ne

pas y penser. Au bout du compte, ce qu'elle souhaite, merde, ce que je souhaite, n'a pas vraiment de lien avec la réalité : Lachlan s'en va.

Et je le connais à peine.

Heureusement, elle change de sujet de conversation, et quand l'épisode se termine, il nous appelle à table.

Ma mère et moi échangeons un regard avant de nous lever pour le rejoindre à la cuisine.

Putain.

Lachlan a non seulement sorti des napperons mais aussi une bonne bouteille de rouge, qui trône au milieu de la table, et même des bougies. Il s'agite autour de la table comme s'il faisait partie de la maison.

– Asseyez-vous, s'il vous plaît, dit-il, en nous montrant les chaises.

Il va jusqu'à tenir la sienne à ma mère. Puis il retourne vers le comptoir et revient, les mains chargées d'un bol rempli de purée de pomme de terre et d'un poulet à la parmigiana. Pas exactement deux plats qui vont bien ensemble, mais ça a l'air délicieux et ça sent extrêmement bon.

– Où tu as appris à faire ça ? je lui demande.

Il désigne le plat et me répond, tout en s'asseyant entre nous :

– Goûte avant de commenter. Je ne promets rien.

Je prends une bouchée de pommes de terre. Elles sont meilleures que celles du dîner de Thanksgiving, avec juste un peu de poivre ou je ne sais trop quelle épice. Quant au poulet, il fond littéralement dans la bouche.

Je suis stupéfaite.

– Donc, dis-je entre deux bouchées, pointant ma fourchette vers lui. L'apéritif de la nuit dernière, ça n'était pas un truc complètement inhabituel.

Il sourit tout en se frottant les lèvres d'un air sérieux.

– J'aime bien faire la cuisine quand j'en ai le temps.

– Tu devrais la faire plus souvent, dit ma mère. C'est vraiment, vraiment, très bon.

– Et tu peux prendre ça comme un compliment parce qu'elle accepte à peine de manger ce que je lui prépare, dis-je, en lui tapant légèrement la jambe sous la table.

– Oh, ce n'est pas vrai, répond ma mère.

Mais c'est totalement vrai. Je fais de mon mieux mais le poulet, ce n'est jamais vraiment ça. Lachlan, en revanche, c'est vraiment son truc. Ce n'est pas possible, il sait vraiment tout faire.

Pourquoi a-t-il fallu que je rencontre cette bête, ce super-héros, qui m'ensorcelle au lit, dont le boulot c'est de défoncer des rugbymen, qui sauve des animaux en détresse, qui

est beau comme un dieu et, en plus, qui fait la cuisine, juste avant qu'il reparte ? Pourquoi la vie est-elle si cruelle ?

– Et moi qui pensais que tout ce que vous saviez faire, vous les Écossais, c'est le haggis¹, je lance pour chasser la boule dans ma poitrine et essayer de me concentrer sur ce qu'il y a devant moi.

– Oh, je sais faire un haggis d'enfer. Si j'avais plus de temps, je te montrerais de quoi je suis capable.

Un sourire léger se dessine sur mon visage.

– Même si j'adorerais que tu restes plus longtemps, je ne suis pas trop déçue de rater ça.

Après le dîner, ma mère insiste pour nous offrir un dessert et sort une glace au thé vert, un truc que Lachlan n'a jamais goûté.

– C'est délicieux, dit-il entre deux cuillerées.

– J'ai grandi en mangeant ce truc-là. Tu sais quoi, mon truc préféré quand j'étais petite, c'était les feuilles de nori. Tu vois, les algues séchées ?

– C'est vrai, dit ma mère en riant gaiement. Je les achetais pour les sushis, mais il fallait tout le temps les cacher. Je retrouvais les paquets déchirés, comme si une souris les avait grignotés.

– Étrange créature, commente-t-il, s'asseyant dans sa chaise pour me détailler. Qu'est-ce que tu aimais faire quand tu étais enfant ?

– Oh, elle était toujours partante pour tout, répond ma mère. Ça n'a pas trop changé. Mais elle avait quatre grands frères pour la garder dans le droit chemin. Brian, Nikko, Paul et Toshio. Kayla, c'est notre petit ange. Elle a débarqué un jour quand son père et moi pensions ne plus pouvoir avoir d'enfant. Je n'aurais jamais cru avoir ma petite fille. Mais la voilà.

En rougissant, je me concentre sur ma glace qui se transforme en soupe verte.

– Malheureusement, ajoute ma mère, c'était un petit démon.

Je lui jette un regard glacial pendant que Lachlan explose de rire.

– Maman, je te préviens...

– Non, mais c'est vrai, dit-elle, en se penchant vers Lachlan, les yeux remplis d'excitation. Déjà toute petite, elle s'enfuyait dès qu'elle pouvait. S'il n'y avait pas eu ses frères, je suis sûre qu'on l'aurait vraiment perdue un jour. Ils étaient doués pour ça, de vrais frères protecteurs.

– Ouais, en même temps au lycée, c'était un peu énervant, je lui rappelle.

– Pour toi, répond-elle, du tac au tac. Mais, pour nous, c'était un cadeau du Ciel. Elle était un garçon manqué, tu vois ?

– Ah oui ? dit Lachlan, qui apprécie clairement la tournure que prend la conversation.

– Oui, vraiment, répond ma mère. Tous les jours, elle avait un nouvel amoureux à l'école. Billy machin ou Tommy truc. Elle a même eu des problèmes un jour, après avoir embrassé un garçon et l'avoir fait pleurer.

La tête dans les mains, je pousse un grognement.

Lachlan éclate de rire.

– Qu'est-ce que tu avais fait, Kayla ?

Je garde ma tête dans mes mains sans répondre, car je sais qu'elle va s'empresser de le faire.

C'est le cas.

– Son professeur m'a dit que le garçon avait refusé de l'embrasser, alors elle l'avait attrapé quand il essayait de partir et elle lui avait donné un coup dans le ventre.

– Dis donc, tu étais faite pour le rugby, lâche-t-il entre deux éclats de rire.

– Donc, reprend ma mère, quand elle est entrée au lycée, ses frères ont joué les chaperons. La pauvre, elle ne pouvait pas sortir sans qu'ils le sachent. Tous les garçons gardaient leurs distances.

– Eh bien, je ne leur en veux pas, dit Lachlan. Tu étais sans doute aussi belle qu'aujourd'hui, à l'époque du lycée.

Oh mon Dieu. Je le regarde, et la sincérité que je lis dans ses yeux me fait presque mal. Je rougis encore.

– Regarde, tu la fais rougir, dit ma mère. Tu lui fais de l'effet.

– Ok, dis-je, rapidement avant de me lever. Je vais à la salle de bains. Quand je reviens, est-ce qu'on peut arrêter de parler de trucs embarrassants ?

— Mais j'adore quand tu rougis, dit Lachlan d'une voix qui ronronne presque.

Je lui fais un doigt, ce qui provoque immédiatement un glapissement outré de ma mère, et je pars à la salle de bains. Une longue respiration. Mon cœur bat la chamade, sans que je sache pourquoi. Tout va si bien, mais tout ceci m'inquiète. Il y a comme un petit trou derrière mon cœur qui ne fait que s'élargir.

Je passe une serviette sous l'eau froide et je me tamponne le visage. Je rougis toujours, j'ai exactement la tête que j'ai après l'amour. Peut-être que c'est pour cela que Lachlan aime me mettre mal à l'aise.

Quand je quitte la salle de bains, Lachlan est assis dans le salon et ma mère essaie de préparer du thé.

– Viens, donne, lui dis-je.

Elle pose sa main sur la mienne. Je la regarde un instant, pale, ridée mais magnifique. Les mains de ma mère, des mains qui m'ont accompagnée toute ma vie, tremblent légèrement. Depuis quand ? Depuis quand est-ce qu'elle tremble ?

Je ne lui pose pas la question, parce qu'elle me regarde, les yeux pleins d'amour.

– Tu ne devrais pas le laisser partir, me dit-elle tranquillement. Il est parfait pour toi. Je lui lance un petit sourire avant de prendre la bouilloire.

– Honnêtement, je ne le connais pas si bien que ça.

J'avale ma salive et jette un coup d'œil au salon, où il regarde la télé. J'aimerais bien, cela dit.

– Parfois on n'a pas besoin de connaître les gens pour vraiment les connaître, dit-elle. Et quand il te regarde, tu t'en rends compte, non ? Il te connaît.

Elle quitte la cuisine pour le rejoindre. Un frisson me parcourt le corps, j'ai froid soudain, et me mets à préparer le thé. On en boit des tasses et des tasses, les yeux rivés sur un épisode de *NCIS*, la série préférée de ma mère, jusqu'à ce qu'il se fasse tard et que je me souvienne que Lachlan doit s'occuper d'Emily.

Pour une raison étrange, j'ai du mal à dire au revoir à ma mère, cette fois. Peut-être parce que la nuit a été chargée en émotions. Je la prends dans mes bras et la serre plus longtemps qu'à mon habitude. Je lui dis que je reviendrai dans une semaine. Peut-être que je pourrai venir avec Toshio.

Lachlan se penche vers ma mère et la prend dans ses bras. Tout mon corps se liquéfie à ce spectacle.

Je fonds complètement.

– Ta mère est adorable, me dit Lachlan une fois dans la voiture.

– Ça, oui.

Je suis heureuse qu'il soit charmé. Et tout aussi heureuse qu'elle ait été charmée par lui.

– Tu m'avais dit qu'elle était malade, dit-il, posant sa main sur ma nuque et me massant avec son pouce. Qu'est-ce qu'elle a ?

Mon poing se resserre sur le volant.

– Je ne sais pas bien. Ça a commencé après la mort de mon père. Ça l'a démolie. Elle était au fond du trou et j'imagine que toute cette douleur cherchait un moyen de s'exprimer. Les docteurs disent qu'elle a une fatigue chronique, d'autres disent que c'est une dépression et qu'elle est anxieuse. Elle ne dort pas bien et sa pression artérielle est toujours beaucoup trop haute. Elle a des crampes musculaires tout le temps. Je ne sais pas quoi faire, mais ça fait des années que c'est comme ça.

– Vous avez de bons médecins ici, aux États-Unis.

Je secoue la tête.

– Non. Enfin, oui. Si tu paies. Elle n'a jamais travaillé, donc elle n'a pas la couverture qu'ont la plupart des personnes de son âge. Mais, mes frères et moi, on lui paie ses traitements. On essaie qu'elle soit soignée le mieux possible. En fait, je pense qu'elle a toujours le cœur brisé.

Il me fait un petit sourire.

– C'est le gros risque quand on tombe amoureuse.

J'acquiesce et je me reconcentre sur la route.

– Un gros risque, oui.

Quand on arrive à l'appartement, Lachlan m'invite à monter. J'hésite. J'ai envie d'y aller, j'ai envie d'être avec lui, le plus souvent possible. Mais je sens comme un poids dans ma poitrine, et si je dors avec lui ce soir, je sens que cela va empirer. J'ai besoin d'être seule pour digérer. Je dois prendre un peu de temps, seule, pour me remettre et redevenir forte. C'est fou qu'un homme si fort me rende si faible.

Cette nuit-là, seule dans mon lit, je regarde l'autre oreiller et je me demande ce que ça ferait d'avoir quelqu'un à côté de qui dormir.

Et puis je me demande ce que ça ferait si je n'avais plus jamais quelqu'un à côté de moi.

À quel point faut-il s'enticher de quelqu'un pour pouvoir parler d'amour ?

J'espère ne jamais connaître la réponse.

1. Le haggis est un plat traditionnel écossais, la fameuse panse de brebis farcie, qui se déguste le 25 janvier.

CHAPITRE 15

Kayla

Vendredi, au boulot, le temps s'étire comme un jour sans pain. Je louche sur l'horloge de mon ordinateur, je compte les minutes avant de pouvoir rentrer à la maison, faire mon sac, passer prendre Lachlan et partir pour la Napa Valley.

Mais, quand l'heure sonne et que je suis fin prête, devant son appartement, toute cette excitation se mue en panique. C'est la dernière fois que je viens ici, que je viens le chercher. Dimanche, il disparaît.

Je n'ai pas dormi avec lui mercredi soir après notre soirée chez ma mère, mais hier c'était différent. J'ai filé chez lui après le travail, je me suis faufilée à l'intérieur et on a fait l'amour comme des bêtes. Dans sa chambre, évidemment, loin du regard réprobateur d'Emily. Je ne sentais plus l'espèce de mélancolie qui me taraudait la nuit précédente, chez ma mère. Je m'oubliais dans son corps, autant que possible, en le prenant dans tous les sens, jusqu'à deux heures du matin, quand j'ai fini par me décider à rentrer dormir.

Mais, alors que je l'attends, qu'on est sur le point de passer nos dernières heures ensemble, la mélancolie ressurgit et résonne dans ma tête comme un air qui ne vous lâche plus.

Ça s'améliore un peu, cela dit, comme souvent, quand Lachlan arrive enfin.

Il marche à pas de géant vers la voiture, avec un sac de sport à l'épaule, et le panier du chien sous le bras. Il porte ses chaussures de marche, un jean troué, un tee-shirt blanc qui met en valeur ses épaules et le tourbillon de tatouages qui s'étale sur ses bras. Ma respiration s'accélère, mes jambes se raidissent, et je sens une chaleur s'emparer de moi. Personne ne pourra jamais me faire autant d'effet.

Il ouvre la portière arrière et met le panier dedans. Je regarde Emily. Sa petite tête couverte de poils est toute proche. Je m'attends à ce qu'elle grogne ou me montre les

dents, mais elle me regarde pendant un moment avant de tourner les yeux vers Lachlan à nouveau. C'est évident, elle l'adore, elle a du mal à détourner le regard. Je me demande si je ressemble à ça, moi aussi.

– Hello, ma belle, dit-il en s'asseyant sur le siège avant.

Il se penche vers moi, prend mon visage entre ses mains et me donne un long baiser qui fait bondir les battements de mon cœur.

Je lui souris, le doigt pointé sur le siège arrière.

– On dirait qu'elle me supporte un peu mieux.

– Je t'avais dit qu'elle changerait d'avis, dit-il, en posant sa grande main sur ma cuisse pendant que nous démarrons.

La route pour aller à Napa est magnifique. Je choisis la plus longue, je me dirige vers le pont du Golden Gate, juste pour le paysage et parce que ça nous laisse plus de temps tous les deux avant de rejoindre les autres. La température monte à mesure que l'on s'éloigne de la ville. Bientôt, un soleil de plomb nous cuit littéralement. Nous filons sur l'autoroute à double voie, vitres baissées. L'odeur des vignes et des champs dorés au soleil emplit la voiture.

– Pourquoi on ne continuerait pas comme ça jusqu'à la fin des temps ? je lui demande, rêveuse et transportée par la chanson de Lana Del Rey, « Honeymoon », que diffuse la radio.

– Pourquoi pas ?

– On irait où ?

– Peu importe, non ?

Sa voix est tellement remplie d'espoir que je suis obligée de me tourner vers lui. Il me lance un petit sourire avant de poser son coude sur le rebord de la vitre, se grattant le menton tout en observant les collines sèches à perte de vue.

En effet, peu importe. On trouverait une colline, une cabane, un torrent au milieu de la montagne. On pourrait aller au Nord, au Sud ou à l'Est. On pourrait prendre la prochaine route de campagne et installer un camp à proximité de la voiture, juste lui, moi et Emily. On pourrait prendre le temps entre nos doigts et l'étirer, et passer la fin de notre vie dans les bras l'un de l'autre.

Mais la réalité n'est pas celle-là. La réalité me paraît bien plus foireuse aujourd'hui. Quand on arrive à Napa et que je gare la voiture dans l'énorme parking de l'hôtel Meritage, je remercie le Ciel que Bram ait organisé les choses afin qu'il puisse voir son cousin avant qu'il parte et que je puisse faire de même.

– Dis donc, c'est pas mal ici, dit Lachlan doucement quand nous sortons de la voiture et rassemblons nos affaires.

La chaleur nous surprend alors que nous traversons le parking et rejoignons le hall de l'hôtel. Nous tombons tout de suite sur la bande.

Bram nous appelle avec un grand sourire, un verre de vin rouge à la main, et s'avance vers nous : « Hééééé ! » Il prend Lachlan dans ses bras, lui administre une grande tape dans le dos et me réserve le même sort.

– Bram, c'est pas possible, tu es déjà bourré ? dis-je quand il s'écarte légèrement.

– On est arrivés tôt, dit-il en montrant le reste du groupe.

Linden et Steph s'approchent doucement vers nous, un verre de vin à la main, et j'aperçois Nicola qui parle à quelqu'un derrière le bureau de l'accueil.

– Salut vous deux, dit Steph, en me prenant dans les bras comme Bram vient de le faire, mais sans faire le même salut à Lachlan.

Ses yeux le détaillent de bas en haut, comme si elle était intimidée. Peut-être est-ce parce que Lachlan la regarde en fronçant les sourcils, le regard noir. Je sais qu'il doit déjà avoir du mal, entouré par ce groupe de gens. Je prends sa main dans la mienne et la serre doucement. Il semble se détendre et Steph nous dévisage tous les deux. Elle me regarde avec un léger sourire et Linden s'approche pour serrer la main de son cousin comme il le fait toujours, avec un geste ample qui secoue tout l'avant-bras.

– Je suis content que tu sois là, dit Linden avant de jeter un coup d'œil au chien. Il se baisse : Salut, tu es qui, toi ?

Emily se met immédiatement à aboyer et Linden fait un bond en arrière.

– Bordel, Lachlan, il est aussi agressif que toi.

– Elle, corrige Lachlan. Voici Mademoiselle Emily.

Linden renifle.

– Un peu un nom de mauviette pour un chien, non ? C'est toi qui lui as donné ce nom ?

– Ouais, dit Lachlan, en lançant à Linden un regard légèrement inquietant.

– On va aller s'enregistrer à l'accueil, dis-je, en tirant Lachlan par le bras dans la direction du desk.

Je lui chuchote :

– Ça va ?

Pour seule réponse, j'obtiens un grognement. J'imagine que ça va. Ou que, de toute façon, je n'ai à m'inquiéter de rien.

On dit bonjour à Nicola, en même temps que l'on s'enregistre et, dès que l'on récupère nos clés, elle me dit de les rejoindre dans le cellier de la propriété pour une séance de dégustation, même si clairement ils ont l'air d'avoir déjà bien commencé.

Notre chambre, de style méditerranéen, est au rez-de-chaussée. Lachlan laisse Emily se promener, puis lui passe la laisse en ouvrant la porte du patio pour qu'elle puisse aller

faire ses besoins. Je me rafraîchis le visage dans la salle de bains. Puis je m'étire, après ces heures passées dans la voiture, et je me jette sur le lit king size pour tester le matelas. C'est parfait. Je pourrai faire l'amour toute la nuit.

Quand il revient, Emily saute sur le lit avec moi, et je me rends compte que ça ne va pas être évident de faire l'amour nuit et jour avec le chien qui nous suit pas à pas.

Lachlan s'allonge près de moi, son bras musclé posé sur mon ventre. Je le regarde inspirer et expirer, sa poitrine se soulève en rythme.

– Déjà marre du monde ?

– Mmmmm, dit-il, en me regardant. Je préférerais rester ici avec toi.

– Eh bien, si tu avais prévu des moments en amoureux, on va devoir les passer dehors, je pense. Mademoiselle Emily est bien partie pour observer chacun de nos faits et gestes.

Il hausse les épaules.

– On la mettra dans la salle de bains.

– Mais elle va aboyer.

Il soupire.

– Oui, sans doute.

Je me tourne vers lui et je passe ma main sur son front, comme pour aplanir les bosses et les creux.

– Toujours très expressif, dis-je, en appuyant sur la ride située entre ses deux sourcils. Toujours à réfléchir à quelque chose.

– Je paierais cher pour que quelqu'un appuie sur le bouton « off », honnêtement.

Je passe mes doigts sur son nez, effleure sa petite bosse et le tracé de ses lèvres. Je baisse légèrement le ton.

– Je sais exactement ce qu'il faut faire pour changer le disque. (Je passe mon doigt sur sa bouche avant de l'embrasser doucement.) Mais avant, on va déguster un peu de vin.

Il ferme les yeux et sa tête retombe sur l'oreiller.

– On est obligés ? On ne peut pas juste rester là, et tu fais le truc que tu disais, qui éteint mon cerveau.

– Allez, dis-je, en repoussant son bras avant de me lever. On y va parce que tu as envie de voir tes cousins avant de partir et ils ont envie de te voir aussi. On profite juste du vin et on file.

Il grogne, mais se lève. Nous laissons Emily et sortons.

Le bâtiment de l'hôtel est gigantesque, et nous nous retrouvons à errer de cour en cour, avant de déboucher sur une magnifique piscine. Il y a du monde, et tous ont visiblement un verre de vin à la main. Tout à coup, je réalise qu'un vignoble n'était peut-être pas le meilleur endroit où aller avec Lachlan.

Je le regarde, il marche derrière moi, ses yeux scrutent les environs, toujours mobiles. Je repense à tout ce que je sais de lui. Ses problèmes comportementaux. Ses tatouages qui évoquent un passé fait de démons. Le fait qu'il boive peu, voire pas du tout, ce n'est peut-être pas uniquement à cause du rugby. Ça pourrait être complètement autre chose.

Mais il ne m'en a rien dit et c'est tellement intime que je ne m'y hasarde pas. Les gens qui font l'amour ensemble pendant une semaine n'ont pas besoin de se raconter toutes leurs vieilles histoires, peut-être douloureuses, ni chaque détail de leur existence.

Le cellier est situé dans la cave à vin, au milieu de la colline et des vignes, sur le côté de la propriété. Dedans, il fait frais et sombre, et on passe devant l'entrée du spa à gauche et du bar à vin à droite. Droit devant nous, de grandes portes noires ne demandent qu'à être ouvertes.

Je suis sur le point de le faire, de passer ma tête par la porte pour observer les voûtes, les murs de pierre incurvés et les chandeliers qui pendent du plafond, quand Lachlan me retient et que Steph me hurle littéralement dessus.

– Trop bien, vous êtes venus, dit-elle.

Quand je me retourne, elle me fait un baiser baveux sur la joue. J'échange un regard avec Lachlan. Elle est encore plus bourrée qu'avant.

– Bien sûr qu'on est venus, dis-je, pendant qu'elle nous invite à la suivre au bar.

Plusieurs personnes font la queue en examinant les cartes des vins, conseillés par des sommeliers en devenir. Mais nous suivons Steph vers le fond pour rejoindre le groupe assis autour d'une table.

Ils ont l'air contents de nous voir et je leur fais un petit salut.

– Bon, vous avez pris de l'avance, dis-je en regardant leurs verres de vin vides.

– On a juste bu un verre, dit Nicola, avant de nous faire un signe en direction des sièges vides à côté des leurs. Lachlan et moi nous asseyons. La serveuse apparaît immédiatement.

– Bonjour ! dit-elle avec une voix enjouée. (J'imagine qu'il faut être enjoué pour vendre des caisses de vin.) Je vous fais le topo à tous les deux ? On a commencé par un sauvignon blanc léger.

Elle attrape la bouteille, versant une gorgée dans mon verre d'une main experte, mais quand elle la tend vers Lachlan, il couvre le sien de sa main.

– Il ne vaut mieux pas, dit-il, sans regarder qui que ce soit dans les yeux.

Je regarde Bram avec curiosité, pour voir si c'est une réaction habituelle chez son cousin. Bram regarde à son tour Lachlan avec attention, même s'il ne semble pas surpris.

– Est-ce que vous voulez un autre vin ? demande la jeune fille.

– Donnez-lui du rouge, dit Linden. C'est plus son genre. Non ? Il y a moins de sucre dans le rouge.

Bram jette un regard à son frère et ouvre la bouche pour dire quelque chose juste au moment où Lachlan hausse les épaules et retire sa main de son verre.

Il concède :

– Oui du rouge, c'est bien.

J'ai l'impression que la tension est montée d'un cran autour de la table et que Lachlan est devenu le centre de l'attention. Je lance :

– Merci d'avoir tout organisé, Bram.

Et tout le monde se tourne vers Bram et le remercie chaleureusement. Je pose ma main sur la jambe de Lachlan, ses muscles sont tendus et il bat du pied sur le sol, avec anxiété.

La serveuse, qui s'appelle apparemment « Jennifer Rodriguez », revient et verse à Lachlan une bonne lampée de leur grenache. Elle est plutôt très mignonne, avec ses dents blanches, sa peau bronzée, ses cheveux couleur de miel, ondulés. Je vois bien qu'elle reluque Lachlan sans arrêt.

Mais il semble ne même pas la remarquer. Pendant qu'elle lui donne toutes les informations sur le vin et qu'elle louche sur les tatouages, sur les bras et les épaules de Lachlan, ce dernier ne lui jette pas un regard. Il prend juste une gorgée de vin et acquiesce.

Pas d'attentions particulières pour le reste d'entre nous, mais le vin est très bon. Bram pose des milliards de questions à propos de tout ce qu'on boit, mais « Jenn » n'a d'yeux que pour Lachlan. À un moment, elle lui touche même le biceps en roucoulant presque.

– J'adore tes tatouages. Mon ex avait une fleur de lys sur son bras et une citation sur le torse. J'ai toujours trouvé ça très sexy sur les mecs.

Je suis à la limite de lui dire de dégager, mais Lachlan croise ses mains devant lui et la regarde calmement.

– S'il te plaît, reverse-nous du vin, ça ira.

Jenn s'empourpre immédiatement, sa mâchoire tombe de quelques centimètres, avant de repasser en mode professionnel pour s'épargner une humiliation de plus.

Après quelques verres de vin, Bram est sur le point de commander une caisse de celui qu'il aime le plus. Lachlan se penche vers moi et me chuchote :

– Rejoins-moi dehors dans quelques minutes.

Il se lève et quitte le bar.

Je me tourne vers les autres, qui semblent tous attendre une explication.

– Quoi ? dis-je, en finissant mon verre de vin.

– C'est quoi le souci ? demande Linden.

– C’est ton cousin. Tu sais comment il fonctionne.

– Ouais, dit-il, mais au point où on en est, j’ai l’impression que tu le connais aussi bien que moi, voire mieux.

Je cherche Bram du regard, mais il continue à remplir son formulaire de commande.

– J’ai bien peur que Linden ait raison, Kayla. C’est toi l’experte, maintenant.

– Il est tellement gentil avec toi, ajoute Nicola, il te regarde tellement tendrement.

– Gentil avec moi ? je répète. Primo, on n’est pas dans le Sud, ok ? Pas besoin de parler comme ça. Deuxio, il est tout sauf gentil. Sauf peut-être avec les chiens.

Bon d’accord, il était plutôt gentil avec ma mère l’autre soir.

Steph secoue la tête.

– Non, non, non. Tu ne te rends compte de rien alors ? Il te veut toi, Kayla.

J’écarquille les yeux.

– Oui, bon, ça, c’est évident.

– Non, dit-elle plus fort, et Linden est obligé de lui demander de baisser d’un ton. (Bon Dieu, ils sont tous complètement bourrés.) Non, laisse-moi te dire un truc, juste un truc.

Je la regarde et j’ouvre les mains en grand.

– Vas-y, Miss Guillerette, balance.

Elle se penche en avant, les yeux pleins d’excitation.

– Il te veut. Je veux dire... il est amoureux de toi.

Cette phrase déclenche un grognement chez Linden et Bram.

– Ne t’emballe pas, dit Bram.

– Vous les nanas, vous pensez que n’importe quel mec qui vous met sa bite est amoureux, lui dit Linden.

– Hé, dis-je, sur un ton un peu abrupt en le pointant du doigt. Merci de ne pas me balancer dans la catégorie des « Vous les femmes ». Et je sais par ailleurs qu’aucune d’entre nous ici présente ne pense ça, surtout ta petite femme qui était amoureuse de toi biiiiien avant que tu la lui mettes.

Steph dévisage Linden, et je continue.

– Et bordel, on se connaît à peine. On fait l’amour, ouais, laissez-nous faire l’amour en paix et arrêter de dire n’importe quoi. (Je regarde Steph.) Et s’il te plaît, je n’ai pas envie que quelqu’un me foute des idées débiles dans la tête. Personne n’est amoureux de personne. Je ne connais pas Lachlan, il ne me connaît pas, et c’est très bien comme ça. Et ça a intérêt à être bien comme ça parce qu’il s’en va dans 48 heures pour un pays très, très loin. Donc, s’il te plaît, laisse tomber. On essaie de ne pas compliquer les choses. On n’a pas besoin d’amour ou de sentiments, parce qu’on a juste une super-connexion, c’est léger, c’est bouillant, et je vais essayer d’en profiter pour baiser autant que je peux. C’est clair ?

Bram, Nicola, Steph et Linden me dévisagent.

– Putain, dit Linden. Je déconnais. Visiblement, c'est un sujet sensible. Super-sensible. Je me lève.

– Eh bien moi, je ne déconne pas. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais aller le retrouver. Quand on revient, j'espère que personne n'aura la bonne idée de prononcer le mot A... ou un quelconque autre mot que « bonne nuit », ok ?

Je tourne les talons et sors du bar. La moitié des serveurs me regardent sortir, mon monologue a sans doute été un petit peu trop sonore. Quoi qu'il en soit, je suis en pétard. Pourquoi est-ce que tout le monde a toujours besoin de tout compliquer ? Pourquoi est-ce que les gens ne peuvent pas juste baiser et puis c'est tout ? Je veux dire, mes amis ne connaissaient même pas le nom de la plupart des mecs que j'ai vus après Kyle. Pourquoi est-ce que c'est si compliqué avec Lachlan ?

Parce que tu as des sentiments pour lui, me susurre la petite voix dans ma tête.

Je me grogne à moi-même un « Argh », et je me bouche les oreilles en trépignant dans le hall de la cave à vin. *Tout sauf donner raison à Steph.*

J'entends la voix de Lachlan :

– Kayla ?

J'arrête de tourner en rond et je lève les yeux vers sa silhouette, de l'autre côté de la lourde porte, dans la cave sombre que je scrutais un peu plus tôt. Je le vois qui me regarde de son air inquiet.

– Ouais, dis-je, prenant l'air on ne peut plus normal.

Il fronce un peu plus les sourcils et me fait signe de le rejoindre à l'intérieur.

Je m'avance et ferme la porte avec précaution. Je jette un coup d'œil autour de nous. Les murs de pierre sont voûtés et soutenus par des étais, qui donnent à la pièce l'aspect d'un demi-tonneau de vin. J'avance encore de quelques pas pour voir le reste de l'espace. On dirait le genre d'endroit où faire une cérémonie de mariage dans *Game of Thrones*, toute la panoplie y est, des alcôves aux candélabres tortueux.

– Qu'est-ce que tu disais ? demande-t-il doucement en posant ses mains autour de ma taille. (Son haleine sent le vin.) Tu ne veux pas que Steph ait raison à propos de quoi ?

– T'inquiète, dis-je, en fermant les yeux et en appuyant ma tête contre son torse. Des histoires débiles de nanas.

– Mmmm. Désolé d'avoir filé comme ça, murmure-t-il, à mon oreille. J'avais atteint ma limite.

Je ne sais pas s'il parle du vin ou des autres, mais je ne dis rien de plus hormis :

– Moi aussi, j'avais envie de sortir de là.

– Parfait, murmure-t-il en glissant sa main vers ma hanche. (Je veux qu'il descende plus bas, entre mes jambes, et qu'il soulève ma robe mais, au lieu de cela, il me prend la

main.) Viens par ici.

Il m'entraîne dans le hall, long et caverneux. On entend mes sandales qui résonnent sur le sol. Au fond, il y a un grand miroir qui permet de voir à gauche et à droite. D'un côté, le passage est fermé par une lourde porte, comme si c'était une réserve. Un caddy rempli de serviettes est posé devant la porte grande ouverte, mais personne ne semble être dans les parages.

– Je crois qu'on n'est pas censés être ici, lui dis-je.

Je me retourne et, quand je distingue une lueur dans ses yeux, je comprends tout de suite de quoi il retourne. Mes poils se hérissent et un long frisson parcourt ma colonne vertébrale.

– Je ne crois pas non plus, ma puce, dit-il, tout en faisant un pas en arrière et en me poussant contre la grille. Mais il n'y a pas de chien ici.

Je me mords la lèvre et je passe ma main autour de sa nuque, pendant qu'il appuie son sexe contre ma hanche, à travers son jean. Il pousse un râle, ses lèvres se collent contre mon cou, et il me pousse plus fort contre la grille. Les barreaux me font mal, mais c'est une douleur assez agréable. Toute douleur liée au sexe est plutôt agréable, surtout si c'est avec Lachlan McGregor.

Il pose ses mains sur mes cuisses et remonte doucement. Le bas de ma robe se soulève légèrement. Ses mains laissent sur moi comme une traînée de paillettes et de chaleur, avant de s'arrêter plus haut sur mes hanches. Je sens son souffle sur mon cou.

– Pas de culotte, murmure-t-il. Pourquoi dois-je partir si vite ?

J'avale ma salive, et je sens un léger pincement au cœur. Il n'y a pas la place pour quoi que ce soit d'autre que le cul, particulièrement ici, particulièrement maintenant.

– Parce que tu es quelqu'un d'intelligent et que ta carrière t'attend.

– Mais est-ce vraiment intelligent de laisser une femme comme toi ?

Je ferme les yeux et je pose la main sur sa fermeture Éclair.

– Nouvelle règle. On a interdiction de mentionner ton départ. À partir de maintenant.

Il s'écarte légèrement pour me regarder, une main entre mes jambes et l'autre posée sur ma joue. Ses lèvres sont entrouvertes, je pourrais les lécher tout entières, et ses yeux sont chargés d'une émotion que j'ai du mal à déchiffrer.

– Je ne suis pas sûr de pouvoir faire semblant, dit-il tout d'un coup.

– Pas besoin de faire semblant, dis-je, avec un doux gémissement alors qu'il passe ses doigts sur mon sexe mouillé. On arrête juste d'en parler. On vit le présent. Juste le présent. (Ma main attrape son sexe, long et dur, et je le sors de son pantalon.) À propos, tu ne portes pas de sous-vêtements non plus.

Il ferme les yeux et expire en une sorte de sifflement pendant que mes doigts se referment autour de son sexe.

– J’essaie juste de me maintenir à ton niveau, dit-il d’une voix fiévreuse.

– J’apprécie l’effort, je parviens à articuler, alors que je sens ses doigts plonger en moi.

Mon corps semble s’ouvrir sous ses doigts, comme s’il avait besoin d’être touché pour respirer. Je me tends autour de ses doigts, avide d’être touchée, d’en recevoir un peu plus, toujours plus.

Mais il ne s’agit pas de moi. Je passe ma main sur sa queue, je veux lui faire perdre la raison. Le mettre à genoux. Plus que tout, je désire lui faire perdre pied, et qu’il sente l’effet qu’il me fait à moi, comme une corde que l’on tend, comme une toupie qui roule, encore et encore, jusqu’à ce qu’elle tombe.

Il penche la tête en arrière et entrouvre la bouche. Il laisse échapper un grognement de plaisir. Les muscles de son cou se tendent. Mon Dieu ! Le voir succomber au plaisir me rend folle de joie.

Évidemment, j’ai envie de lui en donner plus. Mes mains le travaillent, et je sais exactement où le prendre, où tourner, je le sens à son souffle court, je sais qu’il est sur le point de jouir. Mais il relève soudain la tête, ses yeux perdus dans le vide semblent me chercher et lutter contre la brume.

– Tourne-toi, dit-il, la voix si basse qu’elle est à peine perceptible. S’il te plaît.

Je fais ce qu’il me demande. Il soulève ma robe jusqu’à ma taille, et je me penche, m’agrippant aux barreaux de fer pour me soutenir. J’ai l’impression d’être en train de me faire prendre en prison, comme pendant une visite conjugale, et je me perds dans mes fantasmes. Ce qui n’est pas bien difficile quand un homme tatoué partout te saute bestialement par-derrière.

Ses mains s’accrochent à mes hanches, descendent le long de mes jambes. Je le sens derrière moi qui se penche, ses doigts qui m’attrapent les fesses, j’essaie de regarder par-dessus mon épaule pour l’apercevoir. Il est à genoux, je vois juste le dessus de sa tête sous moi.

Je suis sur le point de lui demander ce qu’il compte faire de moi, mais je sens son visage s’engouffrer entre mes cuisses et sa bouche se refermer sur moi, sa lèvre inférieure sur mon clitoris.

Mon Dieu. Il me lèche par-derrière ? Sans problème.

Il grogne et je sens les vibrations dans tous mes os. Je me gonfle sous ses lèvres et il me lèche comme un fruit bien mûr. Il me tire un glapisement, mes mains s’agrippent aux grilles comme si ma vie en dépendait. Je perds presque pied.

– Amour, dit-il, en me tirant vers lui. (Il me lèche les fesses, mon corps explose sous une pluie d’étincelles.) Je ne crois pas que je peux me faire à l’idée de ne plus te goûter.

J'ouvre la bouche en cherchant quoi lui répondre, mais il replonge, non, il s'immerge littéralement en moi et je laisse échapper un bruit sourd et guttural, comme si ma gorge se déchirait.

Je pousse mes hanches vers sa bouche, prise d'un désir absolument brûlant et incontrôlable.

J'ordonne un « plus profond » désespéré. Mes joues s'écrasent contre les barreaux.

Sa langue se faufile en moi, puis un doigt, puis un second, et je pousse de toutes mes forces vers lui comme une bête en chaleur. Je suis sûre que j'ai l'air de ces filles ivres ou sous l'emprise d'une drogue, en pleine orgie, mais je n'en ai rien à faire.

Je suis au bord de la jouissance, je regarde presque de l'autre côté, je suis prête à tomber.

Mais il s'arrête. Je ne peux retenir un gémissement de dépit.

– Tu en veux encore ? demande-t-il dans un grognement, mes fesses toujours entre ses mains. Dis-moi ce que tu veux. Tu veux que je te fasse jouir avec ma langue ? Ou avec ma queue ? Ou les deux.

– Putain, ne complique pas les choses, je gémiss, impatiente et le souffle court.

– Tout à la fois, alors.

Il écarte mes jambes, mes sandales frottent contre le sol, et il enfonce sa tête à nouveau, sa langue, ses doigts et sa bouche me recouvrent.

Je jouis instantanément. Je suis à peine consciente et je ne sais pas comment je tiens encore debout. Je le sens qui se lève derrière moi et j'entends le bruit d'une capote qu'on déchire.

Il attrape mes hanches, se met en position et, lentement, il me pénètre. Je suis tellement trempée et prête pour lui qu'il glisse directement au fond de mon vagin. Mais au moment où il ressort, c'est comme s'il m'entraînait avec lui, touchant tous les endroits qu'il faut, et je pousse de nouveaux cris de plaisir.

Je gémiss « ne t'arrête pas », alors qu'il plonge à nouveau en moi, plus profondément encore, et qu'il me tire un nouveau cri.

– Ne t'arrête jamais.

– Mon Dieu, jure-t-il à voix basse. Je suis prêt à m'enterrer en toi, si tu veux bien de moi.

Puis il se met à accélérer, à petits coups secs, ses hanches poussent de plus en plus loin et sa peau claque sur la mienne de plus en plus fort. L'odeur de sexe, de sueur et de musc remplit la pièce.

Je suis complètement dépassée. C'est trop parfait. C'est tout ce que je désire, tout. Je ferme les yeux et j'imagine ce à quoi on peut ressembler. Avec ses muscles bandés, ses doigts qui se plantent dans mes hanches, ce rythme continu de battements au milieu de la

pièce froide et sombre, son sexe énorme qui s'insère en moi par-derrière, ses couilles qui tangent contre l'intérieur de mes cuisses.

Il se penche en avant, ses doigts cherchent et trouvent mon clitoris tout enflé. Il veut toujours que je jouisse en même temps que lui, et je sais qu'il ne va pas tarder. Mais pour une raison étrange, je me retiens, aussi fort que je peux, pour me concentrer sur la beauté de ce moment où il vient, avant de jouir moi aussi.

Des gouttes de sueur tombent sur mon dos. Il continue son va-et-vient et touche chaque fois un nouvel endroit, ses hanches changent d'angle, jusqu'à ce que je sois obligée d'ouvrir grand la bouche pour prendre une bouffée d'air, le dos cambré sous son poids. Sa respiration est chaotique et ses muscles tremblent sous l'effort, mais il ne s'arrête pas et je l'entends gémir, en me griffant presque.

Il y a comme une pause, il reprend son souffle, puis la pièce se remplit de grognements rauques. C'est le son de sa voix quand il jouit, un son que j'aime tellement entendre que je perds pied, moi aussi. C'est le signal, ses doigts entrent en moi, et j'ai presque peur qu'il me brise en deux. Je suis en train de me briser en deux. Je suis si fine, comme une assiette en verre, et je me brise, je me brise et me brise encore pendant qu'il me harponne par-derrière.

Je peux à peine me tenir aux barreaux. Je tiens à peine debout. À chaque vague de sensations, je suis emportée, comme si le vide se comblait les creux, les parties de moi qui se sont éparpillées dans l'espace. Je respire à peine, la douleur, cette putain de douleur, s'est répandue de mon entrejambe à tout mon corps.

– Kayla, chuchote Lachlan contre mon dos. Oh, mon amour.

Il appuie sa joue contre mes omoplates. Sa respiration rythme la mienne.

Je ferme les yeux pour ne pas me mettre à pleurer. C'est idiot. Ridicule. C'est juste du cul. C'est juste un putain de plan cul. Mais l'émotion reste en moi. Elle s'installe dans mon cœur, et je ne sais pas comment gérer. Est-ce que c'est des larmes de joie ? De tristesse ? Pourquoi est-ce que je ressens autre chose que juste l'extase du relâchement ?

Mes doigts commencent à glisser des barreaux, je dois serrer les poings, et c'est comme si tout se fracturait à ce moment-là. Lachlan sort de moi et, une main sur ma hanche, me tire à lui. Je prends le temps de m'essuyer les joues avant de me retourner.

Il est debout, le pantalon aux chevilles, sa chemise en tas, et je vois ses abdos couverts de tatouages. Il enlève la capote et en fait un nœud, mais j'y prête peu d'attention. C'est son regard qui m'atteint et qui me coupe la respiration. Ses yeux ne sont pas apaisés, doux, comme c'est habituellement le cas après l'amour. Il semble au contraire hanté, comme si j'étais un fantôme passant devant ses yeux.

J'avale ma salive et je réfléchis à ce que je vais dire, mais les mots me manquent. Je le dévisage et il me fixe aussi, une ambiance électrique s'installe et croît parmi le silence

et les non-dits qui s'accumulent entre nous. Il n'y a rien de bizarre et je ne me sens pas mal à l'aise. C'est juste nous, on fait comme d'habitude, on essaie de glaner quelque chose de l'autre qu'on ne connaît pas encore.

Finalement il renfile son pantalon, vient vers moi et m'embrasse passionnément, en appuyant très fort ses lèvres contre les miennes. Sa langue a le goût de ma peau, du sel et de la sueur.

Il prend mon visage dans sa main et passe son pouce sur mes lèvres. Ses yeux sont plongés dans les miens.

– Je suis désolé si c'était un peu violent.

Je souris.

– Plus c'est sauvage, mieux c'est.

Et c'est vrai. Tout ce qui est un peu doux, gentil, ce qu'on appelle « faire l'amour », eh bien, je ne suis pas sûre d'être très douée pour ça. Aussi sauvage qu'a été cette baise, elle a déclenché en moi un torrent d'émotions que je ne sais pas vraiment comment contrôler. Toute ma vie, mon cœur est resté sombre, et il ne sait pas bien comment réagir à ce qui pourrait le faire redevenir tout rose et bien rond.

Soudain, nous entendons des bruits qui viennent de derrière la porte verrouillée, et nous échangeons un regard furtif avant de fuir en courant dans le couloir. Lachlan jette la capote au passage dans une poubelle.

Arrivés dans le hall, nous marquons une pause et nous repérons notre groupe d'amis toujours installés au bar à vin, qui rient à gorge déployée.

Je regarde Lachlan.

– On n'est pas obligés de les rejoindre.

– Ouais, mais on devrait. Viens.

– Est-ce que ça se voit que je viens de me faire prendre bien profond, je lui susurre à l'oreille.

Il me regarde et un sourire légèrement salace se dessine sur son visage.

– Oh oui.

– Vous voilà enfin, dit Steph alors que nous approchons de la table et qu'il est déjà trop tard pour me recoiffer. (Je sais que mon visage et ma poitrine doivent être rouges d'excitation.) Je vous demanderais bien où vous étiez, mais je ne suis pas sûre d'avoir envie de savoir.

Je lui jette un petit regard hautain et m'assieds avec classe, comme une vraie lady.

– On est juste allés prendre l'air.

Nicola renifle, de l'autre côté de la table.

– J'aimerais bien savoir où tu vas prendre l'air.

– Ma chérie, tu as l'« air » parfaite, dit Bram à l'autre bout de la table.

La dégustation étant désormais terminée, les invités profitent de quelques bonnes bouteilles. J'hésite à prendre un verre, déjà saoule de sexe, mais étrangement Lachlan décide d'en prendre un et je le suis.

Nos estomacs finissent par crier famine et nous partons dîner. Lachlan fait une petite pause pour aller chercher Emily, car les chiens sont admis dans le patio, et on passe quelques heures à boire encore un peu plus de vin et à manger, pendant que le soleil se couche en laissant traîner ses rayons sur les vignes.

Je respire profondément en appréciant la chaleur de la nuit et le bruit des criquets qui remplit le silence. Bram et Nicola finissent par aller se coucher, Nicola prétextant qu'elle doit appeler sa mère et parler à Ava avant qu'il ne soit trop tard. Et, finalement, Steph et Linden partent aussi en se soutenant l'un l'autre comme deux poivrots.

– Enfin seuls, dis-je à Lachlan, assis, jambes écartées, de l'autre côté de la table. Il tire sur un cigare sans que le serveur ait osé la moindre remarque. Je pense qu'ils nous ont complètement oubliés. Lachlan laisse échapper un petit grognement, les sourcils froncés et l'air perdu dans ses pensées. Je crois qu'il est bourré, mais c'est dur à dire. Tout ce que je peux constater, c'est qu'il est devenu plus discret.

– Ça va ?

Ses yeux semblent s'agiter. Son regard est dur, froid.

– Ça va, dit-il en me souriant légèrement.

– C'est une réponse de nana, ça.

Il cligne des yeux, ses sourcils se froncent encore plus.

– Pardon ?

Même Emily lève sa tête pour voir ce qui se passe.

Je me penche vers lui légèrement pour le regarder de plus près. J'essayais simplement de le provoquer, mais sa réaction me surprend tout de même.

Quoi qu'il en soit, je refuse de me laisser intimider. On a échangé bien trop de choses pour ça.

– J'ai dit que c'était une réponse de nana. Tu as dit ça va, comme si ça n'allait pas, et si c'est le cas, j'aimerais savoir ce qu'il y a.

Ses sourcils descendent d'un centimètre, et il me lance un regard sombre. Pourtant, il ne dit rien. Il continue à tirer sur son cigare et regarde ailleurs.

Je soupire et pose une main sur son épaule.

– Eh. Tu peux me parler, tu sais.

Il ferme les yeux.

– Ma belle, dit-il, d'un ton tranchant, tout va bien. Je suis juste... en train de réfléchir à ce qui s'est passé.

– Ce qui s'est passé ?

Il secoue sa tête et se penche par-dessus la table, en se versant un autre verre de vin. Je l'observe se servir. Une fois que c'est fait, il s'essuie les lèvres avec le revers de sa main.

– Qu'est-ce qui ne s'est pas déjà passé ? dit-il.

Mais il y a un tel désespoir dans sa voix, une vraie aigreur.

Je me lève pour lui prendre la main.

– Ok, il n'y a plus de vin. On y va.

Il écarte sa main.

– Vas-y. J'ai pas fini mon cigare.

Il doit être un peu bourré, car il articule mal. La face cachée de Mr. Hyde.

Je croise les bras.

– Non, je ne rentre pas sans toi.

– Tant pis pour toi, dit-il en riant, comme s'il venait de faire la meilleure blague du monde.

J'avale ma salive avec difficulté.

– Tant pis pour toi, tu veux dire.

Je me rassieds et le regarde. Le temps semble s'étirer. Et, finalement, il pose son cigare.

– Bon, dit-il, l'air tout sauf réjoui. On peut y aller.

Il se lève en titubant légèrement et se penche vers Emily, mais le chien commence à grogner, soudain à nouveau craintive, comme si elle avait senti quelque chose.

Il me regarde, les sourcils froncés un moment, comme s'il ne pouvait pas y croire. Puis il se frotte les lèvres, les yeux durs, et semble acquiescer sans que j'aie pourtant posé la moindre question.

– Ok, dit-il doucement. (Il me regarde et semble soudain comprendre.) Tu peux la prendre ? J'ai l'impression qu'il vaut mieux que ce ne soit pas moi.

– Oui, bien sûr, dis-je rapidement, et j'attrape la laisse d'Emily.

Elle regarde Lachlan, confuse, et il a l'air confus lui aussi. Elle a compris qu'il y avait quelque chose de différent, et il s'en rend compte.

Les chiens qui ont des problèmes comportementaux ne devraient pas être dressés par des maîtres qui en ont aussi. Et voilà une nouvelle pièce du puzzle Lachlan qui se met en place. C'est presque drôle que ce soit un chien qui me permette de comprendre ce mystère.

J'attrape Lachlan par le bras et il ne bronche pas. Sa démarche est un peu raide, mais je parviens à le ramener jusqu'à notre chambre, en traversant lentement l'hôtel.

Il va droit au lit et tombe la tête la première.

Je verrouille la porte, allume la lumière et laisse Emily se promener avant de le rejoindre et de lui tapoter sur l'épaule.

– Tu ne vas pas dormir tout habillé.

Il grogne.

– Déshabille-moi alors.

– Tu pèses une tonne, littéralement, dis-je, essayant de lui retirer sa chemise.

– T'exagères, marmonne-t-il.

Je lui administre une petite fessée en disant :

– Allez, on s'assied.

Il soupire mais parvient à s'asseoir. Je lui ôte sa chemise, son menton glisse sur sa poitrine et il retombe instantanément sur le lit, ce qui crée un mini-tremblement de terre sur le matelas. Je le fais rouler sur le côté pour lui enlever son pantalon, d'une manière absolument pas sexy, pour une fois.

– Comment tu peux être aussi bourré ? je demande, même si je ne suis pas certaine qu'il m'entende.

Il avale plusieurs fois sa salive, les yeux clos, avant de répondre :

– Je ne bois pas beaucoup.

– Oui, le rugby je sais.

– Non, dit-il en secouant légèrement la tête. Juste, il ne faut pas que je boive. J'aime trop ça. J'en ai trop besoin. Comme j'ai besoin de pas mal de choses. De choses qui ne me font pas du bien. Et après, je suis complètement démoli. Ça m'a déjà démoli plusieurs fois, tu sais.

Je reste silencieuse à ces mots qu'il énonce avec simplicité, et je lui retire son pantalon.

– Je vois, dis-je finalement.

– Tu voulais la vérité, voilà la vérité. J'ai pas mal de vérités du même style. C'est juste l'une d'entre elles.

Je jette ses chaussures sur le sol et pose ma main sur son épaule.

– Merci de m'en parler, dis-je honnêtement.

Mais il ne répond pas, et un ronflement sonore s'échappe de sa bouche. Bizarrement, après ce qu'il vient de me révéler, je trouve ses lèvres toujours aussi attirantes.

Je soupire, j'enfile mon pyjama et je me glisse dans le lit, à côté de lui, mon dos contre le sien.

– Bonne nuit, dis-je, en tirant le drap sur nous deux.

Il dort profondément.

Et il nous reste un jour.

CHAPITRE 16

Lachlan

Je me réveille la tête dans le cul.

Et, évidemment, je regrette. Pas seulement ce que j'aurais pu faire. Je me doutais bien qu'être accompagné vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et avec du vin à disposition en permanence, ce serait plutôt risqué, mais je n'ai pas pu refuser. Je ne voulais pas avoir l'air de ne pas pouvoir résister.

Maintenant, c'est clair, elle est au courant. Plus de doute, et quand je le lui ai dit, elle n'a pas semblé surprise. Ce qui était à la fois un bien et un mal. Mal parce que je ne réalise pas bien à quel point c'est évident. Et bien, car elle n'a pas semblé s'en inquiéter outre mesure.

Ou alors, elle joue bien la comédie. C'est difficile à dire avec Kayla. Une partie d'elle est aussi fragile qu'un pétale de rose, mais l'autre partie est toujours en train de faire semblant.

Le bruit de la porte du patio qui s'ouvre me fait l'effet d'une râpe à fromage. J'ouvre difficilement les yeux pour apercevoir Kayla qui rentre, avec Emily en laisse.

Elle se rend compte que je suis réveillé et me fait un petit sourire, tout en refermant la porte.

— Bonjour, dit-elle, avec douceur en libérant Emily.

La chienne saute directement sur le lit et se met à me lécher le nez. Je veux bouger ma tête, mais c'est trop douloureux. Merde, je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai eu une pareille gueule de bois.

— Hé, je parviens à articuler, d'une voix bien plus faible que je ne le voudrais.

J'aimerais aussi qu'elle ne soit pas aussi belle. La lumière qui passe à travers les voilages l'illumine comme un ange. Elle s'avance vers moi, vêtue d'une robe de plage, et

j'ai déjà envie de la prendre. Ses cheveux sont relevés en queue-de-cheval, elle ne porte aucun maquillage sur son visage à la carnation diaphane.

Quelque chose en moi saigne. Une mauvaise blessure au cœur, une plaie qui coule, mortelle. Ça me fait mal de la regarder en sachant que je vais partir. Cette douleur est plus forte que celle dans mon crâne. Pas étonnant que j'aie bu la nuit dernière. La pression du groupe. Et puis le besoin de relâcher la pression dans ma poitrine, celle qui s'est créée petit à petit, brique après brique, durant toute la semaine.

J'avale ma salive et m'humecte les lèvres pendant qu'elle pose délicatement ses doigts frais sur ma joue. Je ferme les yeux, inspirant son odeur, et je me laisse bercer par son geste.

– Comment te sens-tu ? me demande-t-elle.

J'ouvre les yeux, elle est penchée sur moi, elle me regarde avec ses grands yeux sombres.

Demain, je ne verrai plus ces yeux.

Comment je me sens ?

Pas bien.

Mais je ne peux pas lui avouer que la nuit dernière, quand j'étais saoul, j'essayais de m'affranchir de mes sentiments, ces sentiments que je ne sais pas gérer. Ça fait des années que je n'ai pas été avec une fille à laquelle je tiens, ne serait-ce qu'un peu, et même ça, ça me terrifie. La dernière fois, ça ne s'est pas bien terminé. J'ai picolé jusqu'à me retrouver en centre de désintoxication, et elle a fui le plus loin possible.

Quoi qu'il puisse exister entre nous, nous n'étions pas censés être ensemble. J'aurais dû rentrer à l'appartement, faire mon sac, passer des coups de fil à Alan, notre coach, pour organiser les choses et retrouver Brigs, mon frère, à la descente de l'avion. Je devrais être en train de me préparer à retrouver ma vie d'avant, celle que j'ai mise entre parenthèses pendant six semaines.

Au lieu de ça, je suis prostré dans un lit, et je regarde une femme que je connais à peine.

Quel bordel !

– Tu ne peux pas savoir comment je me sens, je t'assure. Pas au mieux de ma forme.

– C'est bien ce que je me disais, répond-elle en m'embrassant sur le front.

Elle se lève, se dirige vers la salle de bains pendant que je tente de m'asseoir. Quand elle revient, elle me tend un verre d'eau et deux Ibuprofène.

– Prends ça, bois tout, dit-elle, avant de s'asseoir sur le canapé, de l'autre côté du lit, pour me regarder.

Je fais comme elle m'a dit, je me force à tout boire pendant qu'elle m'observe, anxieuse.

– Dis-moi, dit-elle soudain, en pointant le lion sur mon bras, « pour le lion ».

Ma tête esquisse un mouvement de surprise, ce qui me fait souffrir évidemment. Je me gratte un œil et cligne de l'autre.

– Maintenant ?

Elle croise ses bras.

– J'ai dû te mettre au lit la nuit dernière. Je pense que ça mérite une explication.

Je fronce les sourcils.

– Je ne suis pas sûr que mon tatouage réponde à ta question. Quelle est la question au juste ?

– Le lion. Quand est-ce que tu l'as fait ? Ça signifie quoi ?

– Comment ça ?

– Tu le regardes tout le temps.

J'écarquille les yeux, surpris par ce qu'elle vient de dire.

– Ah bon ?

Merde, je n'avais même pas remarqué.

– De temps en temps, dit-elle. Tu ne dois pas t'en rendre compte, mais c'est un des nombreux endroits où tes yeux se posent.

Je souffle bruyamment. Elle s'est incrustée sous ma peau, comme quand on fait un tatouage. Je pourrais ouvrir un nouveau chapitre pour elle. Je pourrais lui laisser voir mon histoire de l'intérieur. Et comme je m'en vais, elle ne pourra pas me la balancer à la figure. Les pages resteront juste là, jetées sur le sol.

– Ok, dis-je, en tenant mon avant-bras pour qu'elle puisse mieux le voir et pour que je puisse me remémorer les détails de l'histoire. C'est Lionel. Pas mon chien. Mon lion. J'ai fait ce tatouage quand j'avais seize ans. Je vivais chez les McGregor mais... (Je m'arrête en me demandant comment je peux expliquer ça à quelqu'un qui ne l'a pas vécu.) Quand tu grandis dans un univers masculin, que tu n'as personne qui t'aime, qui prend soin de toi, qui pense à toi, eh bien, tu t'attaches au plus petit détail de beauté qui puisse exister. Lionel, c'était ma peluche, un cadeau d'anniversaire que j'avais reçu. Le jour où ma mère m'a abandonné.

Je lève les yeux vers elle, lentement, mais je suis surpris de ne pas lire de pitié dans son regard. Elle semble comprendre mon monde, comme si elle en faisait partie. J'avale avec difficulté avant de continuer.

– Lionel, je l'aimais vraiment et c'était le seul être qui m'aimait en retour. Il était doux, tu vois, par rapport à l'endroit où je vivais, très dur, très froid et très noir. Ce lion me donnait de l'espoir, même quand tout semblait perdu. Il était avec moi pendant toute cette succession de familles d'accueil qui ne parvenaient pas à... me gérer. D'ailleurs parfois moi non plus je ne les supportais pas. Et puis, finalement, ce sont les McGregor qui

m'ont recueilli, mais... (Je me lèche les lèvres.) Parfois même les meilleures choses ne peuvent faire oublier les mauvaises. Tes démons te poursuivent. À vie.

Je me tapote l'arrière de la tête.

– Les miens sont là, et ils sont noirs et ils attendent le moindre signe de faiblesse de ma part.

C'est toi ma faiblesse. Tu vas les faire revenir.

Je ferme les yeux.

Kayla pose sa main sur mon bras, et je les ouvre en prenant une large bouffée d'air.

– Tu n'as pas besoin d'en dire plus, dit-elle, j'ai compris.

Je secoue ma tête.

– Non. Non, tu ne peux pas comprendre.

Et j'en suis content, à dire vrai.

Je pousse un long soupir.

– Lionel le Lion, du coup, il me rappelle ce qu'il y a de bon dans le monde. Qu'il existe toujours une raison de s'accrocher. C'est un autre mot pour dire l'espoir, si tu veux. Tu vois ?

Elle hoche la tête lentement.

– Je vois.

Puis elle détourne le regard un instant, ses yeux sont remplis de tristesse.

– Putain, Lachlan, ça me brise le cœur.

Je me rassieds, un peu plus droit, et je pose ma main sur sa poitrine.

– Non. C'est incassable, ça.

Elle me regarde sous ses longs cils, sa bouche légèrement tordue dans un semblant de sourire.

– J'espère.

Mes yeux sont plongés dans les siens, et presque sans m'en rendre compte, je me penche et je pose mes lèvres sur les siennes, comme si je voulais que son goût efface ces tristes pensées.

On s'embrasse un long moment, nos bouches semblent se chercher pour se retrouver dans une embrassade langoureuse et désespérée. Mais je sens mon corps se durcir, se tendre et brûler.

Elle recule, une main posée sur ma poitrine, et passe le pouce de l'autre sur mon sourcil.

– J'ai promis aux autres qu'on déjeunerait ensemble. On va visiter une cave.

Je me renfrogne à l'idée de voir quelqu'un d'autre qu'elle. Je ne veux surtout pas aller dans une cave, après la nuit dernière.

Elle continue, tout en détaillant mon visage.

– Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de dégustation. Enfin, si, mais ils y sont déjà, je crois. Je leur ai dit qu'on les rejoindrait au restaurant de la cave pour le déjeuner. Ce n'est pas loin et, apparemment, la cuisine est super. Genre bouffe campagnarde.

Je grommelle quelque chose en regardant la pendule. Il est onze heures. Je n'arrive pas à croire que j'aie dormi si longtemps. Habituellement je me lève à sept heures.

Elle me prend la main et la serre doucement.

– Après le déjeuner, je suis à toi. Ils sont au courant. Ils n'ont pas l'intention de te voler ton temps.

Je plisse les yeux, l'air soupçonneux.

– Comme le feraient de vrais amis.

– Ils savent que tu me rends heureuse.

Ses mots me font l'effet d'un coup de poing dans le ventre et me laissent quasiment sans voix.

Je te rends heureuse ? J'ai envie de poser la question. J'abandonne. Je digère ses paroles, en faisant comme si ça me faisait moins d'effet qu'un putain de shot de vodka.

– Ok, je vais me préparer.

Un peu plus tard, me voilà habillé, Emily a été nourrie et promenée, Kayla et moi sommes dans sa voiture, en route pour la cave à vin. Je dois reconnaître que le soleil, absolument rayonnant, et l'air de la campagne me font le plus grand bien. La brume de San Francisco m'avait comme embrouillé l'esprit et je me laisse bercer en pensant à Édimbourg, à ses petites rues calmes et ses bâtiments en pierre, à sa douceur de vivre.

J'observe Kayla par-dessus mon épaule. Elle conduit, ma main posée sur sa nuque. Mon pouce la masse doucement. Je pourrais rester comme ça des heures, à la toucher. Je me demande, un instant, juste un instant, comme un flash, ce qu'elle penserait d'Édimbourg. Est-ce qu'elle aimerait l'Écosse ? Est-ce qu'elle verrait dans ce pays, dans cette cité, ce que j'y vois ? Est-ce qu'elle comprendrait pourquoi c'est vraiment chez moi là-bas ?

Mais ces pensées sont futiles. Elles m'entraînent dans un cul-de-sac. Alors, mon regard se perd à travers la vitre, j'observe les tourterelles qui dansent dans le ciel et les pentes vallonnées des vignes qui s'étendent sur les collines.

Nous arrivons rapidement au vignoble, composé d'immenses granges. Dans l'une d'elle se trouve le restaurant où nous retrouvons mes cousins et leurs copines déjà installés, et prêts à trinquer, un verre de vin à la main.

Je m'accroche à Kayla. Tous les quatre sont si intimes, j'ai du mal à imaginer Kayla avec eux après mon départ. Est-ce qu'elle s'assiéra là, avec eux, seule mais heureuse avec ses amis, même si elle sera redevenue la cinquième roue du carrosse ? Aura-t-elle

quelqu'un à ses côtés, je ne sais quel mec ? Celui avec qui elle fera l'amour ou celui dont elle sera amoureuse ?

Cette pensée me rend presque malade. Je dois faire une pause en chemin pour reprendre ma respiration.

– Ça va ? demande Kayla, et je hoche timidement la tête, content que personne d'autre ne m'ait vu.

– Juste à temps, s'écrie Bram en levant son verre. On porte un toast aux gueules de bois.

– Ça me semble assez approprié, en effet, dis-je, essayant de reprendre un peu contenance.

Je m'assieds en souriant. Mon verre est rempli de vin, mais il y en a un autre à côté, plein d'eau celui-là. C'est avec lui que je trinque.

– À ce merveilleux sentiment de se réveiller avec la tête dans le cul.

– Allez, tchin-tchin, disent-ils en chœur.

Ils approchent tous leurs verres, et je vois dans les yeux de Bram ce regard rempli d'amour que je pense être le seul à percevoir. Je lui fais un signe de tête, tout en essayant de garder une contenance, et je trinque avec Kayla qui a, elle aussi, levé son verre d'eau.

Je fixe intensément ses yeux. La lumière de la grange y fait ressortir différentes nuances d'acajou et de teck.

– À toi, ma belle, dis-je doucement, d'une voix à peine audible. Tu es le remède parfait après une cuite.

Le coin de sa bouche se fend d'un léger sourire et je me penche instinctivement pour l'embrasser.

Bram s'éclaircit la gorge, et je suis contraint de me tourner vers lui. Il doit sentir, à la façon dont je le fusille du regard, qu'il n'a pas intérêt à faire de commentaires. Il détourne les yeux et se plonge dans le menu. Ce qui me fait sourire. Malgré tout son argent et ses relations, son petit-cousin l'intimide toujours.

Le déjeuner traîne en longueur. Linden qui m'énervait hier est plus cool aujourd'hui. Peut-être que c'est la gueule de bois. Tout le monde s'est un peu calmé. Pourtant, quand la serveuse vient enlever nos assiettes, je soupire de soulagement. Même si j'aime beaucoup Bram et Linden, et que Nicola et Steph sont plutôt cool, je n'ai qu'une envie, c'est de passer mes derniers instants ici avec la fille qui est assise à côté de moi. Peu à peu, je sens mes démons revenir, leurs doigts noirs qui enserrant mon cerveau, et je m'efforce de les garder à distance.

Ils semblent gagner en puissance dès que je pense à Kayla, mais en même temps elle agit comme un remède.

On se donne rendez-vous plus tard au bar de l'hôtel où il y a un bowling, même si je sais que je n'irai jamais. Je dirai au revoir à tout le monde demain matin. Ça sera très bien comme ça.

Dès qu'ils remontent dans leurs voitures, j'attrape Kayla par la main et je l'entraîne vers la barrière à la peinture tout écaillée, près de l'une des granges. Contrairement aux autres, celle-là a l'air assez abandonnée.

– Où est-ce que tu m'emmènes ? demande-elle en jetant un œil autour d'elle, pour vérifier que personne ne nous a repérés.

D'ici, on ne voit rien, sauf les champs et des rangées de vignes.

– Je sais que tu n'aimes pas trop quand le chien nous observe, je plaisante en la poussant dans la grange au milieu du matériel agricole, et jusqu'à une échelle qui mène vers une sorte de grenier.

– Mais moi, je n'adore pas me rouler dans les crottes de souris.

– Attends-moi ici. Je jette un coup d'œil.

Je lui souris et je grimpe à l'échelle.

Je passe la tête pour regarder. Il n'y a pas beaucoup de foin. Les ballots sont rangés d'un côté, il y a juste un peu de paille étalée au sol. Ça sera plutôt confortable. Et non, il n'y a pas de rats.

– Allez, je dis doucement. La paille est nickel.

Elle fait une moue. Je reste à l'écart et j'ouvre la fermeture de mon pantalon de treillis. J'en sors ma verge qui est déjà dure comme du bois.

Ses yeux s'ouvrent en grand, comme je m'en doutais. Ma nana est un petit animal vorace.

– J'arrive, dit-elle, et sa bouche s'entrouvre légèrement pendant qu'elle grimpe à l'échelle.

Arrivée en haut, elle reste à genoux. Ses mains attrapent l'arrière de mes cuisses, ses ongles se plantent dans ma peau, et elle me regarde, les yeux chargés de désir.

Elle ne me lâche pas. Je me demande si c'est de me voir tellement excité qui l'excite. J'ai été avec pas mal de nanas, mais aucune n'était aussi culottée qu'elle.

Elle me prend dans sa bouche et me travaille doucement, tendrement, mais en même temps, très sauvagement. Je ferme les yeux, j'espère qu'elle va s'arrêter, tout en ayant une folle envie qu'elle continue.

Quand je suis sur le point de jouir, je me retire, le souffle court. Elle me regarde, pleine d'espoir et de désir. Sa bouche parfaite, entrouverte et luisante, semble presque me supplier.

Je l'attrape par les bras. Je la soulève et l'attire à moi. Je place une main derrière sa tête et, tout à coup, je me rends compte combien elle est menue. Elle tient parfaitement

dans ma paume de main. J'hésite entre deux désirs contradictoires, la protéger ou la baiser. C'est comme un combat intérieur. Elle me rend fou, vraiment.

Mû par le désir de lui faire ressentir cette fièvre qui m'emporte, je la serre fort dans mes bras. Je pourrais la dévorer. Tout ce qu'elle m'offre est si beau, je ne peux pas m'en rassasier. Je n'ai pas seulement envie de la sentir, je veux fusionner avec elle. Je veux plonger en elle tellement profondément qu'après, elle se sentira vide sans moi. Je veux combler cette petite sauvageonne qui a chamboulé ma vie.

Elle m'embrasse, elle aussi, sauvagement, éperdument. Elle enfonce ses doigts, ses ongles me griffent le dos à travers ma chemise. Je m'agrippe à elle si fort que j'ai l'impression qu'elle va se briser.

Je lui retire rapidement son tee-shirt.

– Viens, je grommelle dans son cou.

Je l'allonge sur le foin et elle se tortille pour baisser son short en jean. Elle ne porte pas de culotte, évidemment. Je ne me lasserai jamais de la voir sous moi, parfaite, toute en courbes et en rondeurs. Mes lèvres et ma langue en sont complètement folles. Son sexe est un vrai trésor, et à cet instant, après tous ces moments passés ensemble, j'ai l'impression qu'elle m'appartient tout entière.

L'idée qu'elle puisse être à moi est ahurissante. Peut-être, que dans un autre monde, dans une autre vie, elle aurait pu l'être réellement.

Je cligne des yeux, comme pour chasser cette idée. Mais elle ne s'en va pas. Elle se transforme, se modifie, s'améliore, et je ressens ce désir de la posséder, tout entière, de toutes les manières possibles, pour qu'elle voie ce que ce serait.

– Tu as pris une capote ? me demande-t-elle, le souffle court.

Je secoue ma tête. Je n'y ai pas pensé avec ma gueule de bois.

– Non, dis-je, plein de regrets mêlés de frustration. Je n'en ai pas.

– Je prends la pilule, dit-elle. (Ses yeux se troublent, remplis d'un désir qui ne l'empêche pas pour autant de garder la tête froide.) J'ai fait un test. Je n'ai rien.

Je hoche la tête.

– Pareil pour moi.

Plus jeune, je me suis fait des frayeurs plus d'une fois. J'étais toujours sur les meilleurs coups, à faire les trucs les plus dingues. Depuis, je me suis calmé.

– Ok, dit-elle doucement.

Et je lis dans ses yeux que cette fois-ci, ça va être différent. Je vais sentir sa peau contre la mienne. Je vais être totalement nu, avec elle.

Je suis obligé de reprendre ma respiration. Sans plus aucune barrière entre nous, je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir avant de me perdre en elle.

Qu'est-ce que je raconte ? Je me suis déjà perdu en elle.

Je me place entre ses jambes. C'est presque douloureux de ressentir un tel désir, un tel besoin d'elle. À la vue de mon sexe nu, dur et dressé face à son sexe ouvert, rose, et si tendre, j'ai l'impression que je vais mourir des milliards de fois, de ma belle mort.

J'essaie de me reprendre, mais rien n'y fait. La raison et la logique n'y font rien. À cet instant précis, je veux être en elle, pour ne plus jamais en sortir.

Doucement, extrêmement doucement, je la pénètre, pendant qu'elle soulève ses hanches pour me guider plus profondément. Sa bouche s'ouvre, elle aussi, de plus en plus, et sa peau glisse contre la mienne comme un océan de soie.

Je l'embrasse, je suis au plus près possible de son corps.

Je murmure à son oreille :

– Je ne vais pas pouvoir tenir longtemps, je suis désolé.

– Tu t'excuseras plus tard, répond-elle, et son souffle, aussi léger qu'un chuchotement de plaisir, me fait pratiquement perdre pied.

Mais je sais que je ne peux pas. Je dois simplement m'assurer de ne rien regretter plus tard.

Nos visages sont à peine à quelques centimètres l'un de l'autre quand je ressors, avant de la pénétrer à nouveau. Nous ne nous lâchons pas du regard. Le sien est plein de désir et d'envie, c'est comme si elle me voyait pour la première fois. J'espère qu'elle aime ce qu'elle voit. Quand nos bassins se rencontrent, je m'arrête un instant. Je dois reprendre mon souffle pour garder le contrôle. Il y a quelque chose en elle qui me donnerait presque envie de tout lâcher. En fait, j'ai l'impression que j'ai lâché prise dès le jour de notre rencontre.

Elle passe ses jambes autour de ma taille, elle tangué d'un côté et de l'autre. Chacun de ses mouvements me permet d'aller plus loin en elle. Ses mains sont posées sur mon dos, elles appuient sur mes muscles. Nos corps dansent à l'unisson, comme si nous ne faisons plus qu'un.

– Putain, mon amour, dis-je d'une voix rauque, en faisant glisser ma langue de son cou vers ses seins.

Je titille ses tétons en les suçant. Elle gémit tellement fort, sans la moindre retenue, que j'ai l'impression d'être le roi de la baise. C'est tout juste si je me souviens que nous sommes dans une grange, au milieu du foin, quelque part en Californie. Je ne vois plus qu'elle.

– Plus fort, dit-elle en se cambrant. Putain. Lachlan.

Elle prononce mon prénom avec force. Et je fais jouer mes hanches comme des pistons, toujours plus profondément en elle. La friction répétée sur la paille me brûle les genoux. Ses seins parfaits tressautent à chaque coup, et soudain je ne pense plus à rien. Plus aucune douleur. Plus rien, et pourtant je sens tout. Ce sentiment de tomber. Je me

rends compte à quel point c'est merveilleux de baiser quand on tient à la personne avec qui on le fait.

Et je tiens à elle. Plus que je ne le devrais, plus que je ne pourrais jamais l'admettre.

– Lachlan, chuchote-t-elle, sans jamais finir sa phrase.

Elle répète juste mon nom. Comme une adoratrice, comme si j'étais son dieu.

Encore.

Et encore.

Et encore.

La rougeur de son visage se répand sur sa poitrine et ses jambes s'accrochent à ma taille.

Je vais caresser son clitoris pour la faire jouir, mais trop tard, elle atteint déjà l'orgasme. Elle crie, ses hanches se lèvent, tout son corps tremble. Elle est incroyable lorsqu'elle jouit. C'est moi qui mets cette petite créature à genoux, qui lui fait perdre les pédales.

Et elle me fait le même effet.

La force de mon orgasme me surprend. C'est comme si quelqu'un m'avait donné un coup par-derrière. Il me déchire. C'est magique.

Je m'effondre contre elle. De la sueur coule de mes sourcils jusqu'à mon nez. J'ai du mal à respirer, mais peu importe. Je frissonne de l'intérieur.

Cette femme. Cette merveilleuse femme dans laquelle je viens de jouir, cette femme dont j'embrasse le cou si gracieux, si beau, car je ne peux rien faire d'autre.

Je ne peux pas la quitter. Je ne peux tout simplement pas.

Je reste en elle aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que je la sente se déplacer légèrement sous moi. Quand je me retire, je suis encore plus vidé que je ne l'aurais cru.

Je passe ma main dans ses cheveux, je les écarte de son front trempé.

– Salut, dis-je doucement.

C'est comme si nous nous rencontrions à nouveau pour la première fois.

– Bonjour, répond-elle, langoureuse.

Un sourire se dessine sur son visage. Ses mains se promènent sur mon dos, de haut en bas, comme si elle n'arrivait toujours pas à croire que je suis là.

– J'ai plutôt bien aimé, dis-je.

Elle sourit, narquoise.

– Moi aussi.

– Je ne serais pas contre une deuxième tournée.

Comme avec douleur, elle avale sa salive, passe ses doigts, doux, et légers, sur mon cou et répond :

– Moi non plus.

Je prends une grande bouffée d'air, et je vais droit au but.

– Je n'ai pas envie de te dire au revoir.

Elle cligne des yeux, apparemment surprise. Après un instant, elle répond :

– Moi non plus.

On fait quoi alors ?

La seule réponse, c'est rien.

Mais je ne veux pas.

*

* *

– Tu es prêt ? me demande Kayla en balayant une dernière fois la chambre d'hôtel du regard.

J'acquiesce, même si je suis tout sauf prêt. Après mon réveil, nous avons passé le plus de temps possible ensemble au lit, et finalement, l'heure de partir est arrivée. Nous sommes un peu en retard, ce qui n'est pas idéal quand on a un avion à prendre.

Pourtant, je traîne des pieds. J'essaie de grappiller encore quelques secondes, mais elles me filent entre les doigts.

J'attrape le panier du chien, mon sac de sport et nous nous dirigeons vers la voiture. J'avais prévu de retourner à l'hôtel dire au revoir à Bram et aux autres, mais ils nous attendent dehors tous les quatre, leurs valises déjà prêtes.

– Désolé d'avoir raté le petit déj, dis-je à Bram lorsque nous arrivons à son niveau.

– Pas de souci, dit-il.

Je ne distingue pas ses yeux sous ses Ray-Ban, mais je devine qu'il a le même regard ému que la veille, pendant le déjeuner. Je déteste les adieux. À dire vrai, toute ma vie, j'ai évité ce genre de situation.

Je ne pouvais pas partir sans leur dire au revoir, mais on fait ça rapidement. Je prends mes cousins dans mes bras, leur dit combien ça a été sympa de les voir et je fais mon possible pour qu'ils sachent que je le pense vraiment. J'embrasse Steph et Nicola, elles me regardent comme on regarde un pitbull imprévisible et sur les nerfs, et je monte en voiture avant que quiconque ne puisse se mettre à me la jouer fleur bleue.

Quelques minutes plus tard, nous roulons sur l'autoroute qui nous ramène vers San Francisco. Le soleil brille, mais l'ambiance est lourde et un nuage semble nous suivre à la trace. On ne parle pas, pas de musique. Le silence est presque réconfortant, c'est quelque chose que nous partageons.

Je repense sans cesse à la grange. À ses yeux quand elle a joui, à la manière dont ses mains me serraient contre elle, comme si elle ne voulait plus me lâcher. Ça m'a fait un tel

effet que je ne suis pas certain de pouvoir l'oublier. Mes mains cherchent sa nuque. Je l'attrape doucement pour essayer de la rapprocher de moi.

Elle me lance un regard très doux et rempli de tristesse.

– Je pense que tu vas manquer à Bram. Il n'a pas beaucoup d'amis ici, tu sais, à part Linden.

Je hoche la tête, je n'ai pas vraiment envie de parler de Bram. Je veux parler de nous.

– Et toi ? Je vais te manquer ?

Ses sourcils se détendent, et j'ai envie de l'embrasser sur le front, de la sentir, d'enfoncer mes mains dans ses cheveux doux comme la soie. Je sais très bien ce que je veux entendre comme réponse. Je veux qu'elle arrête la voiture, qu'on arrête le temps. Je veux l'avoir pour moi, juste quelques secondes de plus.

– Bien sûr que tu vas me manquer, dit-elle, et sa voix semble calme, posée. (Et je comprends ce que ça sous-entend. Pour elle aussi, c'est difficile.) Tu me manques déjà et tu n'es pas encore parti.

J'avale ma salive avec difficulté. Je comprends exactement ce qu'elle veut dire.

Mais que répondre, bordel ? On savait tous les deux que ce jour arriverait. On le savait très bien. On n'avait juste pas prévu que ce serait si dur.

Ça me tue, putain.

Je glisse mon pouce le long de sa nuque, et immédiatement, une foule de pensées folles m'assailent, d'envies, de désirs, que je n'ose même pas m'avouer à moi-même. J'ai du mal à m'imaginer que la semaine prochaine je serai de retour à Édimbourg. Évidemment, le rugby va m'accaparer de nouveau, et l'association aussi. Mais maintenant que je me suis laissé embarquer avec elle, je ne suis pas sûr que ça sera suffisant.

J'ouvre la bouche pour lui répondre, pour lui dire quelque chose qui l'apaisera, mais en vérité il n'y a rien à faire. Et le silence retombe sur nous.

Jusqu'à ce que Kayla s'écrie :

– Putain, y'a du monde sur la route.

Je lève les yeux. L'autoroute est noire de monde.

– On a le temps. Tout ce que j'ai à faire à la maison, c'est d'attraper mes deux valises qui sont déjà prêtes et de partir. Emily est dans son panier, je lui ai donné un somnifère pour le voyage. Bram a un double des clés de l'appartement, il a demandé à une femme de ménage de passer après mon départ.

Mais une demi-heure plus tard, nous sommes toujours coincés dans les bouchons.

– Merde, répète Kayla, les mains crispées sur le volant. Tu peux vérifier à nouveau ?

J'ouvre mon téléphone et je charge les nouvelles données dans l'application de la circulation. Nous ne sommes plus trop loin du Bay Bridge, mais l'autoroute sur laquelle nous sommes n'est qu'un trait rouge.

– Il y a toujours des bouchons jusqu’au centre-ville, mais apparemment ça ne devrait pas prendre plus de dix minutes.

– Oui c’est ce qu’ils disent et pourtant... (Elle me regarde l’air anxieux.) Je suis vraiment désolée.

Je la rassure :

– Je l’aurai, cet avion. Ne t’inquiète pas. Ils disent que tu dois être là trois heures à l’avance pour les vols internationaux, mais en réalité une heure et demie, ça va très bien. On est bons. Il faut juste que je coure, que j’attrape mes affaires et que j’y aille.

Mais le temps nous joue des tours. Au début, je le maudissais, il me semblait que ce voyage en voiture aurait dû être plus long, que je n’avais pas assez de temps avec elle. Et maintenant, on dirait qu’il ne va jamais se terminer.

– Tu sais, je n’imaginai pas que je passerais mes derniers moments avec toi à stresser dans la bagnole, dit Kayla, en posant sa tête contre le volant. Qu’est-ce qui se passerait si je me mettais à klaxonner ?

Je regarde autour de nous. Il n’y a pas l’air d’avoir d’accident, mais c’est comme si la planète entière s’était donné rendez-vous sur la route, file après file, jusqu’au pont, et les péages ralentissent le tout.

– Ça n’irait pas plus vite. Et puis il faudrait que je sorte de la bagnole pour me battre avec deux ou trois types ensuite.

– Tu gagnerais, de toute façon, dit-elle. Peut-être même que tu enlèverais ta chemise pour te battre.

– Toujours à me vouloir à moitié nu, dis-je en rigolant.

– Pardon ? Complètement nu, tu veux dire.

Je ne peux pas m’empêcher de sourire au son de sa voix, qui trahit son honnêteté. Qu’est-ce que je vais bien pouvoir faire sans elle, putain ? Personne ne me fait sourire comme ça.

Une heure passe et nous sommes toujours dans la voiture. Kayla perd les pédales, elle s’excuse sans arrêt. Je lui masse les épaules pour l’apaiser et essayer de la calmer. Mais à un moment, il faut se rendre à l’évidence.

Je ne vais pas réussir à prendre mon avion.

– Je suis vraiment navrée, dit-elle à nouveau, et je lui réponds par un regard calme.

– Je te le répète, ce n’est pas ta faute. On ne pouvait pas prévoir les embouteillages. Si quelqu’un est responsable, c’est moi, de ne pas avoir pris la route plus tôt. Mais... c’était juste trop difficile de quitter le lit ce matin.

On n’avait même pas fait l’amour. On était juste restés collés l’un contre l’autre, respirant l’odeur de l’autre, ensemble, simplement.

– Si seulement je pouvais remonter le temps, dit-elle, et sa voix se brise.

Elle me fait presque mal. Mais, très vite, elle reprend ses esprits et secoue la tête.

– Je vais appeler la compagnie et prendre le prochain vol, dis-je en sortant mon téléphone.

Je cherche mon numéro de commande dans mes mails et je me prépare à appeler.

– Ça va te coûter beaucoup plus cher, non ? demande-t-elle.

– Ce n'est pas grave.

– Mais...

– Peut-être que c'est une bonne chose, au fond. Pour qu'on ait plus de temps ensemble, dis-je.

Elle plisse ses paupières en réfléchissant.

Au moment où nous arrivons enfin vers le Bay Bridge, je parviens à joindre la compagnie. Je m'excuse et j'explique la situation.

– Malheureusement, M. McGregor, me dit l'opératrice, il n'y a aucun vol pour Édimbourg avant demain, même si nous vous faisons passer par Glasgow.

– Très bien.

Ce n'est pas trop grave. Mon premier entraînement d'équipe n'est pas avant mardi.

– Je préfère rester sur un vol direct. Est-ce qu'il y a des frais pour le changement de vol ou bien... ?

– Non. Pas de frais, vous êtes en business.

– Le vol est plein ?

– Presque, mais ce devrait être plutôt calme en business.

Je marque une pause.

– Combien coûte le billet actuellement ? je lui demande.

Mais avant qu'elle me réponde, j'ajoute :

– Peu importe, ce n'est pas la question. (Je fais une pause pour reprendre ma respiration, mon excitation monte d'un cran.) Je peux vous mettre en attente une seconde ?

Je n'attends pas sa réponse. J'éloigne le téléphone et je regarde Kayla. Elle se mord la lèvre, sourcil froncé, inquiète, triste peut-être. Elle a une petite cicatrice en forme de lune sur le menton, et je me rends compte que je ne lui ai jamais demandé d'où elle venait. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre ces détails.

Mais il existe toujours des opportunités. Il faut juste les saisir.

– Kayla, dis-je tranquillement, sans en croire mes propres oreilles.

Elle tourne la tête vers moi. Ses yeux brillants se perdent dans les miens.

– Quoi ?

– Tu viens avec moi en Écosse ?

Et c'est plus une requête qu'une question.

Mais je l'ai dit.

Elle me regarde un instant, les yeux fixes, jusqu'à ce que je tapote sur le tableau de bord pour qu'elle continue à regarder la route. Elle appuie sur le frein et nos deux corps sont projetés en avant.

– Quoi ? dit-elle doucement, comme si elle ne m'avait pas bien entendu.

Je m'éclaircis la voix, pour me donner le courage de le dire une seconde fois.

– Viens avec moi en Écosse. Demain. Je peux te prendre une place sur le vol.

Sa bouche s'ouvre en grand, mais elle ne répond pas. Elle me regarde en souriant, un peu confuse.

– Je ne... Tu es sérieux ?

– Tu m'as déjà vu ne pas être sérieux ? (Si elle pouvait entendre la vitesse à laquelle mon cœur bat, elle ne poserait pas la question.) Je suis sérieux. Je te prends un billet. Viens avec moi. S'il te plaît.

Elle me dévisage, essayant de lire dans mes pensées, et je sais qu'elle ne parvient pas à lire quoi que ce soit. Finalement, elle secoue la tête. Et je ne peux pas prétendre ne pas ressentir un pincement au cœur.

– Je ne peux pas, dit-elle. J'adorerais. Je veux dire... Si je pouvais. Mais... y'a le boulot.

– Prends tes vacances.

– Je ne peux pas juste leur dire, là, que je pars. Ils ne me laisseraient pas les prendre. Je sais que ça ne sert plus à rien, mais je ne peux pas m'en empêcher.

– Demande. Ils te doivent bien ça non ?

Merde. Je reprends le téléphone.

– Allô ? Oui, je vais prendre un autre billet, en business, puisqu'il y a de la place. S'il y a un siège à côté du mien, ce serait parfait.

– Qu'est-ce que tu fous ? demande Kayla, paniquée.

Je pose une main sur sa bouche.

— Ne t'inquiète pas.

L'opérateur me demande alors le nom et prénom du passager.

– Kayla Moore, dis-je, et puis je marque une pause.

Je ne connais même pas sa date de naissance. Qu'est-ce que je fabrique ?

– Humm, ma puce, tu pourrais me donner ta date de naissance ?

– Lachlan, dit-elle, ne fais pas ça.

Je lui lance un long regard, essayant de voir ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent, ce qu'elle a dans la tête.

– Ne fais pas quoi, tu ne veux pas venir ?

Elle semble totalement désespérée et je me sens presque mal de la mettre dans cette situation. Mais, merde, c'est juste une lueur d'espoir.

– Je veux venir, dit-elle. Ça me semble juste impossible. À la dernière minute. Tu veux vraiment que je vienne avec toi ?

J'acquiesce immédiatement.

– Je prends le billet.

– Non.

– Non, toi, écoute-moi. Je prends le billet. L'avion décolle demain à trois heures. Je serai dedans. Si tu ne fais pas en sorte que ça puisse se faire, eh bien tant pis. Mais tu auras un billet à ton nom.

Elle secoue la tête.

– Je ne peux pas te laisser faire ça. Ça va coûter...

– Ça en vaut la peine, si tu te décides à venir.

– Et si je ne viens pas ? Je veux dire, si ça ne marche pas.

Je parviens à lui faire une sorte de demi-sourire.

– Au moins j'aurai essayé. Je soupire. Ta date de naissance, ma puce ?

Je vois les rouages tourner dans sa tête. Et tourner. Se faisant tous les scénarios possibles. Sans savoir quelle est la bonne réponse.

Finalement, elle me répond :

– 1^{er} juillet 1985. Et je m'appelle Kayla Ann Moore.

Je souris et reprends le téléphone.

– Excusez-moi, vous êtes toujours là ? J'ai les informations que vous me demandiez.

Et juste comme ça, l'espoir renaît.

CHAPITRE 17

Kayla

En quelques secondes, tout a changé. Tout. Je suis passée d'un profond sentiment de tristesse et de désespoir à un nouveau champ des possibles, en un instant.

Parce qu'il m'a proposé de venir avec lui.

C'est tout ce dont j'avais rêvé. Tout ce que j'avais espéré. C'est exactement le scénario que je me rejouais, encore et encore, ces derniers jours. Je rêvais qu'il me le propose, qu'il veuille que je parte avec lui. Un signe que ce nous représentait vraiment quelque chose. Quelque chose qui ait du corps et qui puisse continuer, si les circonstances étaient réunies, bien sûr.

Il raccroche, comme s'il ne savait pas très bien comment faire. Il tourne sa tête vers moi, il a un petit sourire timide. Cela me désarme de le voir incertain, anxieux. Je ne sais pas s'il regrette ce qu'il vient de faire ou bien s'il est inquiet de savoir si je vais pouvoir l'accompagner.

À dire vrai, je ne sais pas quoi dire. Mais je sais ce que je ressens. Je ne veux pas lui dire au revoir tout de suite. Et soudain, j'ai le pouvoir de le suivre, ailleurs, de prendre le risque.

C'est fou. Je sais. C'est complètement fou.

Je ne devrais même pas me poser la question.

Mais je le fais.

Je ne veux pas donner d'espoir à qui que ce soit, surtout pas à moi-même.

– Bon, dit-il finalement, après une longue pause. Tu as une place, si tu la veux.

J'éclate d'un petit rire, secouant la tête.

– Je suis en train de réfléchir, c'est fou. C'est fou non ?

– Ouais, dit-il en hochant la tête une seule fois d'un air déterminé. C'est fou. Mais... pourquoi pas ?

– Tu veux dire, hormis le fait que mon taf ne me laissera sans doute pas partir ?

Il sourit.

– Tu sais qu'ils vont peut-être te l'accorder...

Je grommelle en moi-même, en imaginant la réponse de Lucy. Et en même temps, Candace reprendrait ma place. Je suis sûre qu'elle n'attend que cela.

– Merde, s'ils me laissent prendre toutes mes vacances, je pourrais perdre mon boulot. Ils pourraient facilement me remplacer.

Il plisse les lèvres, fronçant les sourcils tout en me regardant.

– Tu sais bien que personne ne te remplacera si tu ne le veux pas.

Et en même temps, à quel point j'en aurai envie quand je rentrerai ? Je déteste mon boulot. Je n'ai pas du tout aimé voir ce que j'aurais pu devenir pour qu'ensuite, on me prive soudain de ce rêve. Je n'ai pas aimé voir qu'on ne me prenait pas au sérieux, et je n'ai pas aimé qu'on me dise ce que je devais faire, surtout quand c'est si éloigné de ce qui m'intéresse dans la vie.

– On n'aura pas plus de trois semaines ensemble, dis-je.

Il cligne des yeux, exprimant son accord.

– Mais ce sera trois semaines super.

Super ? Ça sera mieux que ça. Trois semaines de plus à faire l'amour avec le meilleur plan cul de ma vie, avec cet homme dont je suis devenue complètement fada ? Ça serait les trois meilleures semaines de ma vie.

Je souffle essayant de faire disparaître la boule qui me tord le ventre.

– Mais, et toi ? Et le rugby ? Ça ne va pas t'ennuyer ?

– Non ma puce, ça ne va pas m'ennuyer. Si quelqu'un risque être ennuyé, ce sera toi. Si je t'ai pour moi, jour et nuit, et que tu n'as pas d'endroit où aller, à part la chambre.

– Je ne veux pas m'imposer dans ta vie, même quelques semaines, je murmure, presque sans voix.

Il se tourne vers moi et pose sa main sur ma joue pour attirer mon attention. Heureusement, nous sommes toujours dans les embouteillages.

– J'ai envie de toi, dit-il en un grognement tendre. J'ai envie de toi, encore. Et peu importe jusqu'où il faut aller pour l'obtenir.

Mes yeux se perdent dans les siens, qui me semblent plus verts que jamais. Ils brillent, deux billes de feu, et je sais qu'il me désire. Je le sens dans tout mon corps, et l'excitation se répand en un million de petites bombes qui explosent toutes d'un coup. Comment ai-je pu en arriver là ? Je suis complètement dingue de lui.

Je m'éclaircis la gorge, mais même ainsi, ma voix reste fluette.

– Je suis à toi.

Sa bouche s'anime et ses yeux s'écarquillent un peu.

– Pas encore.

On roule et le reste du trajet est silencieux, mais maintenant le silence est différent. Avant, quand mon cerveau et mon cœur luttait à l'idée de devoir lui dire au revoir, il était plutôt mélancolique. Le silence actuel est énergisant. Terrifiant.

Quand je le dépose à son appartement, cette peur devient tellement aveuglante qu'elle m'étrangle littéralement. Je reste collée à mon siège dans la voiture. Il attrape Emily sur le siège arrière, prend son panier et fait le tour pour m'ouvrir la porte.

– Allez, dit-il. Fais-moi un câlin.

– Quoi ?

Il m'attrape et me fait sortir de la voiture. Je suis tellement écrasée contre lui qu'une vague de terreur me submerge soudain, à l'idée que je pourrais ne plus jamais le revoir.

Il passe ses bras autour de moi, et je sens ses muscles, sa chaleur et son odeur si douce, ses baisers sur mon front.

– Juste au cas où ce soit la dernière fois.

Je secoue la tête. Non, non. Pas possible. Pas encore.

– Il faut que je parle à maman, aussi, je murmure, mes doigts agrippés à son tee-shirt. Je n'aime pas l'idée de la laisser seule trois semaines.

– Je sais, dit-il.

Je le dévisage.

– Si mes frères me promettent de lui rendre visite plus souvent, je pense que ça ira. Mais je ne pense pas pouvoir parler à ma boss avant demain matin. Si elle dit oui, il faudra que tout soit prêt pour que je puisse partir. Tu as dit que le vol était à trois heures, c'est ça ?

– C'est ça.

Je ferme les yeux pour retenir mes larmes.

– Je vais faire mon possible pour la convaincre.

– Je sais que tu le feras, dit-il. J'ai confiance en toi.

– Bon, eh bien, voilà. Ça ne peut pas se terminer comme ça.

Il ferme les yeux et se penche pour m'embrasser avec la plus grande douceur et... C'est horrible. J'ai envie de pleurer. Je le serre encore plus fort. Quelque chose me bouleverse au plus profond de mon être.

– Rentre, dit-il. Fais ce que tu pourras. Et on se voit demain.

– Et qu'est-ce qui se passe si ça ne marche pas ?

Il sourit tristement.

– Au moins j'aurai eu un peu d'espoir.

Merde.

Je ne sais pas comment je fais pour me séparer de lui, mais j'y parviens. J'ai beaucoup de mal à conduire jusqu'à chez moi. Je suis une véritable loque, un zombie, et pourtant je n'ai jamais autant eu besoin de réfléchir de ma vie.

Je ne sais pas quoi faire. Je sais ce que j'aimerais faire et ce que je devrais faire, mais je ne crois pas que ce soit la même chose. Ce que je dois vraiment faire, c'est parler à ma mère. Même si mon travail m'autorise à prendre mes trois semaines de vacances comme ça, à la dernière minute, c'est surtout à cause d'elle que l'idée de partir me pose problème.

Mais avant de pouvoir l'appeler, je sais ce que je vais faire.

J'envoie un texto à Steph et Nicola.

Quand vous êtes de retour, est-ce que vous pouvez passer à l'appart ? C'est une urgence. J'ai besoin de vous parler.

J'hésite à m'arrêter sur ces mots, mais je ne suis pas sûre que ce soit suffisant et j'ajoute :

Lachlan m'a demandé de venir en Écosse avec lui. Demain.

Elles me répondent toutes deux immédiatement, par une déferlante de questions, et confirment que les garçons vont les déposer à la maison.

Je me verse un verre d'eau que je vide en moins de deux. Puis j'attrape une bouteille de vin à moitié pleine et je bois directement au goulot. Malgré tout ce qu'on a bu ce week-end, je peux encore continuer. Pour être plus exacte, j'en ai besoin. Je flippe totalement.

Quand Nicola et Steph sonnent et que je les fais monter, je n'ai toujours pas pris de décision. J'ai l'esprit tellement embrouillé que je n'arrive à rien décider.

– Kayla, s'écrie Steph en entrant. Qu'est ce qui s'est passé pendant ce trajet ?

J'arrête de ruminer et je les regarde, en tapant dans mes mains comme un oiseau inquiet qui battrait des ailes.

– Ok. Ok. Bon. Il a raté son avion. Il y avait des embouteillages.

– Je sais, nous aussi on était bloqués dedans, dit Nicola. Il a vraiment manqué son vol ?

– Oui. Il a été booké sur le suivant, mais il ne part que demain. Et puis... Soudain il m'a regardée...

Il m'a regardée, et c'était la première fois que je voyais ça : de l'espoir. J'ai senti cet espoir jusque dans ma moelle épinière, et j'ai su, j'ai su que quelque chose avait changé entre nous.

– Et ? demande Steph, en s'asseyant en tailleur sur le canapé.

– Et il m'a demandé si je voulais venir en Écosse avec lui. Il m'a dit qu'il allait m'acheter un billet.

– Donc tu as dit oui ? demande Nicola.

Je secoue la tête.

– Non. Oui. Peut-être ? Je veux dire... Je ne sais pas si c'est possible. Et si le taf me le refuse ? Je vais faire quoi, aller au bureau demain et demander si je peux partir et ne revenir que trois semaines plus tard ? Et puis il y a ma maman. Je ne peux pas la laisser si longtemps.

Steph étudie mon visage.

– D'accord. Tout cela tient la route. Donc tu ne pars pas ?

Je soupire et je m'étale sur le canapé, jambes allongées, sans aucune énergie.

– Je ne sais pas. Il a pris mon billet de toute façon.

– Oh mon Dieu, dit Nicola, de sa voix douce. Il a fait ça ?

Je déglutis avant d'acquiescer.

– Je t'avais bien dit qu'il était gentil avec toi, dit-elle d'un air suffisant.

Je suis trop claquée pour lui faire les gros yeux.

– Je ne m'y attendais pas.

– Mais tu en avais envie ? demande Steph. Quand il t'a posé la question, à quoi tu as pensé en premier ?

Je repousse une mèche de cheveux. Je voudrais oublier tout ce stress.

– J'ai pensé... Faites qu'il soit sérieux. Pitié, faites que ce ne soit pas une mauvaise blague.

– Bon, Kayla, poursuit-elle, me regardant de ses grands yeux complices, il faut que tu y ailles.

– Mais je ne peux pas juste partir comme ça. Ce n'est pas si facile.

– Ok, bon, faisons comme si ta mère et le boulot n'existaient pas là. Et à propos, ta mère, ça ira très bien. J'irai la voir si tes frères ne le font pas.

Je souris pour la remercier.

– Donc, ne te prends pas la tête avec ça. Est-ce qu'il y a autre chose qui te retient ? Je ne parle pas d'une circonstance extérieure, genre le jet-lag, ou la bouffe écossaise, ou un truc du genre. Je veux dire en toi. Ta balance interne.

Je me mordille la lèvre.

– Je ne le connais pas, dis-je doucement. Je l'ai rencontré il y a trois semaines. Et ça ne fait qu'une semaine qu'on se connaît vraiment. On ne part pas comme ça avec un inconnu à l'étranger. Sur un coup de tête.

– Et pourquoi pas ? demande Steph en me lançant un regard étrange. Tu crois qu'il va t'assassiner et te balancer dans une poubelle, ou quoi ?

– Euh non.

– Tu lui fais confiance ?

Ma bouche s'entrouvre, mais rien n'en sort. Je hausse les épaules en guise de réponse.

– Je crois. Je veux dire... Est-ce qu'on peut faire confiance à quelqu'un qu'on vient de rencontrer ?

– On peut faire ce qu'on veut, dit-elle. Tu lui fais confiance ? Tu es amoureuse ?

Je prends une grande bouffée d'air et je regarde Nicola qui me répond de ses grands yeux curieux.

– Tu veux dire amoureuse, amoureuse ?

Steph penche la tête vers moi.

– C'est ça qui t'inquiète ? De partir, de tomber amoureuse et de devoir le laisser ?

Aïe. Une seule question, et j'ai l'impression que ma poitrine n'est plus qu'un tronc évidé dont il ne reste que l'écorce.

– Eh bien, maintenant que tu le mentionnes, oui putain, ça m'inquiète !

Je me relève en disant cela. Je pousse un long soupir et je me frotte le visage :

– Je suis inquiète... Oui, ça me fait flipper. Bordel. Mais j'ai peur d'être déçue, aussi. Peur d'apprendre à le connaître et qu'il ne soit pas la personne que je pensais.

Je leur fais un sourire timide.

– Il représente tout pour moi.

Steph hoche la tête et se lève pour aller vers la cuisine.

Nicola se mordille la lèvre tout en souriant.

– Tu n'as jamais dit cela de personne, Kayla. Tu sais qu'il faut que tu y ailles. Tu t'en voudras si tu ne le fais pas. Et je t'assure, tu n'as aucune envie de vivre avec des regrets.

Steph revient avec la bouteille de vin et trois verres.

– On est déjà bourrées, mais je m'en fous.

Elle verse le peu qui reste de la bouteille dans les verres, et m'en tend un.

– On n'a vraiment rien à fêter, dis-je, mais je lève quand même mon verre.

– On fête ta décision. C'est rare d'avoir une chance comme celle-là. Tu la prends, quelle qu'en soit l'issue, et ça, c'est quelque chose. (Nicola et elle trinquent contre mon verre.) La dernière fois qu'on a levé nos verres, c'était à la baise. Cette fois, on porte un toast à... eh bien, à un peu plus de baise. Mais on trinque à toi, Kayla. Écoute ton cœur.

– Espèce de fleur bleue, je marmonne en prenant une gorgée de vin. Fleur bleue, mais super. Tu iras vraiment voir maman ?

Elle pose sa main sur mon épaule et me regarde dans les yeux.

– Je te le promets.

– Je me demande comment elle va réagir, dis-je.

– Elle sera heureuse si tu l'es aussi. Les mères ne demandent que ça. Enfin, la plupart du temps. Je suis sûre que ma mère rêve d'avoir un petit-fils ou une petite-fille prochainement.

Je la regarde avec surprise.

– Elle a déjà commencé à te bassiner ? Tu viens à peine de te marier.

Steph sourit et détourne le regard, en replaçant une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Eh bien oui. Je dois avouer que je ne suis pas complètement opposée à cette idée. On essaie en fait.

Je regarde Nicola pour voir si elle est au courant, mais elle a l'air aussi surprise que moi.

– Vraiment ? s'écrie Nicola. C'est génial. Oh, je suis trop contente pour vous.

Je me gratte le nez.

– Vraiment, Steph ? Tu rejoins Nicola dans le club des mamans ?

– Ce n'est pas une tare, me dit Nicola en riant. Tu pourrais changer d'avis toi aussi, un jour.

Je la regarde d'un air dégoûté.

– Tu sais combien je déteste que les gens me disent ça.

Elle me répond par un sourire satanique.

– Oh, je sais bien. C'est pour ça que je te le dis.

– Comme je te le disais, reprend Steph, on essaie. Il n'y a rien de fou à raconter, à part qu'on fait beaucoup l'amour, et je sais que vous n'avez pas envie d'entendre parler de ça. Mais c'est ça qui est excitant. Et toi, Kayla. Tu ferais bien de commencer à faire ta valise.

C'est comme si un millier d'éclairs s'abattaient sur moi en même temps. Faire mon sac. Pour aller suivre Lachlan en Écosse. Pour vivre avec lui pendant trois semaines. Le voir jouer au rugby, le voir avec Lionel, l'aider à l'association, dans un autre pays. Avoir des heures devant nous pour faire l'amour. L'idée est tellement excitante et tellement flippante que j'ai l'impression que je pourrais exploser en plein milieu de mon salon.

– Allez ! (Steph me tape sur l'épaule.) On va te filer un coup de main en attendant que Linden vienne nous chercher.

Ma chambre est un bordel pas possible, et à l'idée de faire mon sac pour un voyage impromptu de l'autre côté de la grande bleue, je me sens totalement dépassée. Est-ce que le climat est le même qu'à San Francisco ? L'ambiance est plutôt genre décontractée, ou chic ? Est-ce que je dois emporter mes vibros ? (La réponse est oui.)

Heureusement Steph et Nicola sont là pour m'aider à organiser et à rester concentrée. Toutes les cinq minutes, j'ai envie d'exploser de joie et de me mettre à sautiller partout. Je fais ce truc. Je fais ce truc fou, le truc le plus inattendu et fou que j'ai jamais fait de ma vie. Et même si j'ignore de quoi l'avenir sera fait, et ce qui va se passer demain, j'ai le sentiment que ça va marcher. C'est ce sentiment qui m'inquiète le plus. Parce que putain.

Je sais, je sais... que si je pars avec Lachlan, je vais tomber raide dingue de lui. Je n'en suis déjà pas très loin.

Quand Linden se pointe à ma porte, et qu'elles se préparent à décamper, je suis presque prête. On s'embrasse avec une certaine tristesse parce que je ne vais pas les revoir avant trois semaines.

– Dis bonjour à ma tante et mon oncle, me dit Linden en me prenant dans ses bras, pour une fois avec une certaine sincérité.

– Tu crois qu'il va me présenter à ses parents ?

Linden sourit.

– Kayla, s'il t'a invitée à Édimbourg, c'est qu'il est sérieux. Donc, oui. Tu vas rencontrer ses parents et tout le monde. Son frère Brigs aussi, je suis sûr. Putain. Je suis vraiment jaloux. (Il regarde Steph.) Tu ne veux pas aller en Écosse ?

Elle secoue la tête.

– Je suis ravie de rester ici. Mais tu peux vivre ça par procuration avec Kayla.

Il grimace.

– Je n'en suis pas si sûr, parce qu'en fait, elle va passer son temps à baiser avec mon cousin.

– Tu me connais, dis-je en haussant les épaules avant de serrer Steph et Nicola dans mes bras.

Nicola a les yeux humides, je lui embrasse la tête en lui demandant d'arrêter. Steph est un peu plus calme, elle est ravie pour moi plutôt qu'autre chose.

Une fois qu'ils sont partis, je prends mon téléphone en tremblant un peu pour appeler ma mère.

– Coucou ma chérie, dit-elle. C'était comment ce voyage à Napa ? Tu as bu du bon vin ?

– Ils étaient tous délicieux, dis-je, en m'appuyant contre le comptoir de la cuisine.

Je ne sais pas pourquoi mes jambes tremblent, et pas comme quand Lachlan et moi avons fait l'amour ici pour la première fois. Putain, c'était tellement bon.

– Et l'hôtel ? demande ma mère. (Je dois secouer la tête pour chasser mes pensées.) Il était comment ? Je me souviens que ton père et moi, nous allions tout le temps à Napa quand il est arrivé d'Islande. On allait toujours au même endroit. C'était tellement joli.

J'inspire profondément. Ça ne m'aide pas beaucoup qu'elle me parle de mon père.

– L'hôtel était vraiment sympa. Il y avait un vignoble. On ira un jour. Un petit voyage mère-fille.

– Ça serait super. Si je suis plus en forme, évidemment.

Argh. C'est comme si j'avais déjà un pied en Écosse et que, soudain, je me souvenais pourquoi mon autre pied doit rester ici.

– Kayla ?

Je me rends compte que je suis silencieuse.

– Oui. Je m'éclaircis la gorge. Écoute, Maman. Il s'est passé un truc... Et il faut que je t'en parle. J'ai besoin de tes conseils.

– Oh. Qu'y a-t-il ?

– Hum, bon. Tu te souviens de Lachlan ?

– Oui, bien sûr. Il va bien ?

– Oui, oui... Oui, ça va. Mais il part en Écosse demain. Enfin, il était censé partir aujourd'hui, mais il a raté son avion à cause des embouteillages.

– Oh non.

– Et, euh, quand il a appelé la compagnie pour réserver un vol pour demain, il m'a plus ou moins pris un billet, à moi aussi.

Il y a une longue pause.

– Pardon ?

– Il veut que je vienne avec lui.

– Et tu as répondu ? demande-t-elle, anxieuse.

– Eh bien, je lui ai dit qu'il fallait que je réfléchisse. Je suis censée aller au travail et je ne sais pas s'ils me laisseront prendre des vacances à la dernière minute. Et puis il y a toi.

– Moi ?

– Je ne me sens pas trop de te laisser, Maman.

– Oh mon Dieu, Kayla. Ne sois pas ridicule.

– Je suis sérieuse. Je sais que ce n'est pas la grosse forme et...

– Tout va bien.

Elle me coupe d'une voix qui me semble plus forte que d'habitude.

– Ne t'inquiète pas pour moi. Tu ne peux pas refuser une opportunité aussi merveilleuse parce que tu t'inquiètes pour ta mère. C'est complètement absurde.

– Je sais... Mais...

– Non. Pas de mais. Tu veux aller en Écosse, non ?

Je suis surexcitée.

– Oui, dis-je vivement.

– Eh bien, vas-y. Va au travail demain et pose tes vacances, et s'ils refusent de te les donner, demande-leur quand tu peux les prendre, le plus tôt possible. J'ai rencontré Lachlan. Tu ne devrais pas le laisser filer.

– Ok.

– Kayla, dit-elle, soudain sérieuse. Ne fais pas des choix que tu regretteras après coup. C'est ta vie. Avance et vas-y. Pars avec lui. Tu ne peux pas savoir ce que l'amour

t'apportera.

Je ne l'aime pas, ai-je envie de répondre. Mais je ne dis rien. Parce que je sais que ça viendra. C'est inévitable, et il faut que j'arrête d'essayer de lutter contre.

– Ok. Tu es sûre que ça ira ? Et s'il t'arrive quelque chose ?

Elle rit.

– Il ne m'arrivera rien. Je te le promets. S'il te plaît, Kayla. Je veux juste que tu sois heureuse, et il te rend heureuse. Ton père aurait voulu la même chose, je le sais. Saisis cette opportunité de partir avec lui.

Je me mords les lèvres. Je dis à ma mère que je viendrai la voir dès mon retour et que je l'appellerai dès mon arrivée à Édimbourg, peu importe quand ce sera. Puis j'appelle Toshio et Paul, et leur fais promettre de venir la voir quand je serai partie. Pas besoin de le rappeler à Steph. Je sais qu'elle le fera.

Et puis voilà.

C'est fait.

*
* *

Je dors à peine cette nuit-là. Je me tourne et me retourne, je serre mon oreiller contre moi et j'imagine que je dors contre Lachlan. Je passe par tout un éventail d'émotions, comme on le ferait dans un rêve, et quand mon réveil sonne, j'ai l'impression que le vrai rêve commence à peine.

Je ne sais même pas comment je fais pour me préparer et tenir le coup.

Je me brosse et les dents et soudain...

Boum.

Je pourrais être en train de me brosser les dents en Écosse, bientôt.

Je bois mon café et...

Boum.

Bientôt, je pourrais boire mon café en Écosse.

J'imagine le visage de Lachlan, ouvert, curieux, à l'écoute et...

Boum.

Je pourrais le voir pendant trois merveilleuses semaines. À l'idée de ne pas avoir encore à lui dire au revoir, et d'être dans ses bras forts, chauds dans quelques heures à peine, j'ai l'impression d'être saoule, alors que le jour se lève.

Mais avant tout, il faut que j'aille au travail. Je peux paraître mener une vie plutôt désordonnée, mais en fait, je ne pourrais pas quitter mon boulot comme ça.

Je vérifie l'appartement une dernière fois, je risque de ne pas le revoir avant un moment, et je jette ma valise dans ma voiture pour partir au travail.

Je suis nerveuse, évidemment. Inquiète à l'idée que Lucy me dise non. J'ai peur de perdre mon boulot, et alors, que me restera-t-il ?

Au moins, je serai en route pour l'Écosse.

J'arrive au travail quinze minutes plus tôt, dans l'espoir de pouvoir voir Lucy avant qu'elle ne soit trop occupée à autre chose. Elle me lance un regard surpris, devant mon pantalon de yoga moulant, mes tennis et mon tee-shirt (il faut être à son aise en avion), mais aussi étonnée sans doute que je sois là si tôt.

– Kayla, dit-elle quand j'entre dans son bureau.

– Que, euh... Que se passe-t-il ?

Je lui jette un petit sourire.

– Est-ce que je peux te parler ?

Elle ôte sa main de sa souris et me regarde, attentive.

– Oui...

– Je ne vais pas te prendre trop de temps, mais sache que c'est important pour moi, c'est vraiment une chance que je ne peux pas refuser, une comme on n'en a pas souvent. Ça fait longtemps que je travaille ici, et j'ai toujours bien fait mon travail. Parfois, très bien même. Bref, normalement je ne demande jamais ce genre de choses.

Elle fronce un sourcil.

– Ok. Mais je ne sais pas bien ce que tu vas me demander.

Je prends une grande inspiration et redresse les épaules.

– Je sais que c'est à la dernière minute mais... Est-ce que je peux poser mes vacances ?

– Bien sûr, dit-elle, en regardant son ordinateur pour chercher mon dossier, sans doute. Quand ?

– Aujourd'hui.

Elle s'arrête.

– Pardon ?

– Oui. J'ai un vol à trois heures pour Édimbourg, en Écosse.

– Aujourd'hui ? répète-t-elle.

– Oui.

– C'est plus que dernière minute.

– Je sais, je sais, dis-je, d'un ton suppliant. S'il te plaît.

Elle se frotte le front.

– Tu veux tes trois semaines entières ?

– Oui, oui, si possible.

– Tu sais qu'on arrive à l'automne là, les choses vont devenir plus chargées.

– Je sais, mais Candace pourra gérer.

J'ai du mal à croire que je sois sur le point de faire ça, mais je passe ma tête dans le bureau et je lui crie.

– Candace, si je pars pour les trois prochaines semaines, tu penses que tu peux prendre mes dossiers ?

Elle se lève d'un coup, les yeux brillants de joie, et court pratiquement vers nous. À cet instant, je sens que je lui offre mon boulot sur un plateau d'argent, tout ce sur quoi j'ai travaillé toutes ces années, mais il n'y a rien d'autre à faire. Je sais que, quoi qu'il arrive, ça en vaudra la peine.

Et, heureusement pour moi, comme Candace ne rêve que de ça, elle parvient à convaincre Lucy.

– C'est d'accord, dit Lucy, me regardant soudain d'un air fatigué. Tu peux y aller, Kayla.

– Quoi ? je demande, la respiration coupée.

– Vas-y. Va en Écosse. Mais quand tu reviens, prépare-toi à travailler beaucoup. Et reviens avec des idées pour les mois qui viennent. On devra peut-être t'appeler pour deux trois choses.

Elle continue à parler, mais je n'entends plus rien. Je souris stupidement, mon cœur se gonfle comme une bulle qui ne veut pas exploser. Cette bulle m'entraîne en dehors du bureau et je flotte, ivre de joie, jusqu'à ma voiture. Je flotte en conduisant, la voiture et moi nous tanguons joyeusement, pendant que je file sur l'autoroute, en route pour l'aéroport. « Supernaturally » de Nick Cave résonne dans les baffles, j'écoute cette chanson régulièrement depuis que Lachlan m'a dit à quel point il aimait Nick Cave. Encore un nouveau truc que je me suis mise à faire, à penser, à ressentir, à cause de Lachlan.

Et maintenant, maintenant je pars avec lui.

Et il est à moi.

Mon Lachlan.

Ma bête.

Mon grand homme abîmé.

Je suis en chemin vers lui. Je vais m'offrir à lui, de toutes les manières possibles.

Mon corps.

Mon cœur.

Mon âme.

Je vais monter dans cet avion et arrêter d'être terrorisée pour la première fois de ma vie. Je vais le laisser entrer, et espérer, prier qu'il me laisse entrer lui aussi.

Je suis tellement heureuse que je pourrais pleurer. À la place, j'éclate de rire et je me rends compte, petit à petit, de ce qui est en train d'arriver, à mesure que ce sentiment monte en moi.

Je n'arrive pas à croire que je sois en train de faire cela.

C'est tellement l'opposé de moi.

Mais peut-être, en fait, que c'est la personne que j'ai toujours rêvé d'être.

Et quand j'arrive à l'aéroport et que je vois Lachlan devant le comptoir de Virgin Atlantic où il m'a demandé de le rejoindre, j'ai l'impression que le soleil brille jusqu'en moi. Il illumine tout ce qui m'entoure et me convainc que je suis en train de faire ce qu'il faut.

Que c'est ce qui devait se passer entre nous.

Je suis censée être avec lui.

Je m'arrête et le regarde comme ça, je regarde son dos, large. Je le regarde en cachette. Comme un fantôme. Je dois me pincer parce que, putain, il porte son treillis, ses bottes de marche, son tee-shirt noir délavé, il est trop beau, trop magnifique, trop tout pour être vrai.

J'ai tellement de chance qu'il m'ait invitée.

Qu'il m'ait invitée.

C'est comme s'il sentait ma présence derrière son épaule.

Il se retourne.

Ses yeux se plissent, légers, joyeux, et il me sourit.

Il est tellement beau.

Il me sourit parce qu'il sait, il sait, que je lui appartiens.

– C'est moi, lui dis-je, tout en avançant vers lui, d'une voix à peine audible.

Il acquiesce.

– Tu es venue.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 18

Lachlan

– Lachlan ?

Comme un rayon de soleil dans la pénombre, la voix douce de Kayla me tire de mes rêves. J'ouvre lentement les yeux, sans trop savoir où je suis. Ça semble fou dans un avion, mais mes songes, sombres et amers, dont je ne me souviens jamais bien, me laissent souvent dans cet état d'entre-deux.

Quand je me suis endormi, les lumières de la cabine étaient à moitié éteintes. Désormais, tout est allumé, et je vois la lumière filtrer sous le volet du hublot. La lumière du jour.

Je relève la tête et pousse un grognement. J'ai le cou ankylosé, sans doute à cause de la position dans laquelle j'ai dormi. Je regarde Kayla qui me sourit.

Elle est venue. Je n'arrive pas à y croire.

– Bonjour, dit-elle, en se frottant les yeux. Je voulais te laisser dormir, mais l'hôtesse de l'air essayait désespérément de te réveiller. On atterrit dans vingt minutes.

J'essaie d'avaler ma salive, j'ai la gorge sèche. Je me tourne vers elle :

– Tu es vraiment là.

Je tends la main pour caresser son visage, sa peau est douce.

Elle tourne la tête et embrasse ma main. Ses yeux ne quittent pas les miens.

– Bien sûr que je suis là. Où est-ce que je serais partie ? M'asseoir à un autre siège ?

– J'ai cru que ce n'était qu'un rêve. Et que quand je me réveillerais, tu serais partie.

– Non, dit-elle, et je lui caresse les cheveux en repoussant ses mèches douces comme la soie derrière ses oreilles, comme pour me prouver qu'elle est bien réelle. Ce n'est pas un rêve. Mais ça y ressemble, non ? Je veux dire... J'ai du mal à y croire.

J'acquiesce.

– Tu as dormi un peu ?

Elle secoue la tête.

– Pas beaucoup, beaucoup trop excitée pour dormir. J'ai regardé un tas de films. Et puis je t'ai observé dormir un peu, en bonne perverse que je suis.

Je souris, je la trouve étonnamment mignonne.

– J'aime quand tu joues à la petite perverse, ma belle. Tu vas pouvoir le faire encore plus dès que nous serons au sol. J'ai bien peur de ne pas te laisser me quitter d'une semelle, à Édimbourg.

– Ça sera bien plus facile pour te mater.

L'hôtesse de l'air s'approche de moi et me demande de relever mon siège et d'ouvrir le volet du hublot sur ce ton assez condescendant qu'elles ont toutes, et peu de temps après l'avion commence sa descente. Kayla se penche au-dessus de moi pour regarder par la fenêtre, même si l'on ne voit pas grand-chose de plus que des pelouses vertes à travers les nuages gris. Je ne peux pas m'empêcher de fermer les yeux pour mieux sentir son odeur. Même après treize heures d'avion, elle sent merveilleusement bon. Ce n'est pas une odeur de savon, ce n'est pas du parfum, c'est juste son odeur. Quelque chose que l'on ne pourrait pas mettre en bouteille. Mais qui me provoque certains afflux sanguins...

Je me tortille sur mon siège en essayant de ne pas penser à mon érection. Kayla est tellement occupée à regarder par la fenêtre qu'elle ne remarque rien. Ce qui n'est pas plus mal, parce que je sais qu'elle ferait tout pour m'exciter encore plus. Dès qu'on sera à l'appartement par contre, je ne vais pas me retenir.

Mon appartement. Ça me paraît complètement fou d'être de retour ici avec elle. Je ne sais même pas comment je vais faire pour lui montrer la ville, car je n'ai qu'une envie, c'est l'enfermer dans ma chambre pendant plusieurs jours.

Mais je reviens à une vie que j'avais mise sur pause. Il y a pas mal de choses à reprendre. J'espère juste pouvoir l'intégrer à tout ça. Une fois que je l'aurai présentée à Amara et Thierry, ce sera sans doute plus facile. Et, si j'en ai le courage, à mes parents et à mon frère Brigs. Le rugby et l'association vont occuper pas mal de mon temps, mais je serai ravi d'y emmener Kayla avec moi, autant que possible, autant qu'elle en aura envie du moins.

L'avion tangué, descend de quelques mètres et s'incline sur sa gauche. Plusieurs personnes poussent de petits cris, Kayla attrape ma main et la serre fort.

– Ce sont juste des turbulences, lui dis-je avec un sourire rassurant.

Elle hoche la tête, mais semble ne pas trop apprécier.

– Je ne suis pas fan des voyages en avion, admet-elle, en serrant ma main plus fort encore pendant que l'avion tressaute à nouveau.

– Tout va bien, dis-je, et je lui serre la main à nouveau. (Je regarde par la fenêtre, le sol semble se rapprocher, l'aéroport se dessine de plus en plus nettement.) On y est presque.

Je sens son pouls battre contre ma main, et je sens également le mien qui fait de même. Je n'ai pas peur de l'avion, mais plutôt de ce qui va se passer une fois que nous aurons atterri. C'est compliqué, car je suis profondément heureux qu'elle soit là et, en même temps, je suis anxieux de savoir ce qui va se passer. Ça fait très, très longtemps que je n'ai laissé personne entrer dans ma vie et je suis sur le point de le faire avec elle. Je n'ai aucune idée de ce qui arrivera quand elle s'en ira. Pire, je n'ai aucune idée de ce qui se passera lorsqu'elle découvrira mon moi véritable. J'ai envie de lui ouvrir grand les portes et de la laisser entrer, de lui montrer toute la pénombre et les horreurs qu'il y a à l'intérieur.

Si elle part en courant et ne revient jamais, je ne pourrai en vouloir à personne d'autre qu'à moi-même. J'ai peur de faire en sorte, comme j'en ai l'habitude, que ça foire et de me détester après.

Les roues se posent et crissent, l'avion roule sur la piste jusqu'à ce que les freins agissent. Une fois que l'avion ralentit, je sens Kayla se détendre, mais de mon côté, c'est l'inverse.

– Je ne savais pas que tu avais peur, toi aussi, dit-elle en me lâchant la main.

Je lui souris. J'aimerais tant lui parler.

Peu après, nous sortons de l'avion et nous nous retrouvons devant le tapis roulant, à attendre les valises. Je rigole en voyant celle de Kayla qui arrive, visible de loin à cause de sa couleur rose flashy.

– Quoi ? dit-elle, sur la défensive. Au moins comme ça, je sais que c'est la mienne.

– Oui mais bon, ce n'est pas la peine non plus d'aveugler tout le monde, mon amour, je lui rappelle en tendant le bras pour attraper la valise.

Puis nous nous dirigeons vers l'espace réservé aux colis volumineux pour récupérer Emily.

Elle a l'air apeurée et le panier sent très mauvais, mais elle est encore assez droguée pour rester relativement calme et ne pas trop paniquer. Je lui chuchote des mots doux pendant que nous sortons, et elle semble comprendre que ça va aller mieux.

Initialement, le plan, c'était que mon frère vienne me chercher, mais, avec Kayla, et puisque nous n'étions pas sur le vol prévu, un taxi m'a semblé une bien meilleure option.

Nous sautons dans un taxi, et Kayla s'émerveille déjà de tout ce qui la surprend.

– J'avais oublié que vous conduisiez de l'autre côté, dit-elle. Et ce taxi est hallucinant avec ses sièges qui se replient et tout.

Elle tape dans le siège en face d'elle comme pour illustrer son propos, ce qui fait lever la tête à Emily.

– Je crois que tu devrais dormir, je lui dis gentiment, en posant mon bras autour des épaules de Kayla et en la serrant contre moi.

– C'est la dernière chose dont j'ai envie, dit-elle, en posant sa main sur mon ventre. Mais cinq minutes plus tard, elle s'endort contre moi.

Mon appartement est dans le quartier de Stockbridge, ça nous prend un moment pour arriver jusque-là, avec tous les gens en route vers leurs bureaux. Au moment où nous arrivons à North East Circus Place, j'ai presque envie de laisser Kayla tranquille tellement elle dort profondément.

– Hé, je lui chuchote pendant que le chauffeur ouvre la porte pour sortir nos valises. On est arrivés.

Je retire mon bras et je la secoue doucement. Ça lui prend un sacré moment avant d'ouvrir les yeux mais, quand elle y parvient, elle semble confuse. Quand elle me reconnaît enfin, elle sourit.

– Waouh, dit-elle, d'une voix endormie. J'étais bien loin.

– Dès qu'on est chez moi, je te mets au lit, lui dis-je en détachant nos ceintures puis en l'aidant à sortir du taxi.

Elle s'appuie contre la voiture, titubant un peu, pendant que je paie. Elle regarde l'immeuble.

– Tout est à toi ? demande-t-elle.

Je lui attrape le bras.

– Juste le premier étage, lui dis-je. Celui que vous appelleriez le rez-de-chaussée aux États-Unis.

Elle ne semble pas m'entendre et cligne des yeux, émerveillée.

J'imagine que ça ne ressemble à rien de ce dont elle a l'habitude. Toute la rangée de bâtiments qui s'aligne sur le bloc forme un grand complexe immobilier. Les faux balcons et le fer forgé sont assez similaires à ceux que j'ai pu voir à San Francisco, mais la pierre, pas du tout. Et puis ça a été construit il y a deux cents ans.

– C'était une grosse maison de ville à l'époque, dis-je, en prenant nos sacs et le panier d'Emily pour passer la porte blanche. Je désigne de la tête le jardin et les appartements qui se divisent de chaque côté de l'allée de pierre. Tout le haut du bâtiment appartient à un couple de personnes âgées, mais ils sont rarement à Édimbourg.

– Donc, tu peux avoir plusieurs étages dans la même maison ? demande-t-elle.

J'acquiesce.

– Oui, c'est plutôt fréquent ici.

Elle pose son regard au-delà des arbres du parc dont les feuilles brillent sous la rosée matinale, de l'autre côté de la maison.

– C'est Circus Place, dis-je en pointant du doigt l'espace derrière les arbres. Un des endroits où j'emmène Lionel et les chiens que je dresse. Quelques rues plus loin, tu as Queen Street Gardens. C'est un quartier où il y a plein de chiens et c'est à deux pas de Princes Street, du château et de tout ce qu'il y a à voir en ville.

– Lionel est à l'appartement ? demande-t-elle pendant que j'insère la clé dans la serrure.

Je secoue la tête.

– Il est chez Amara. Elle le déposera plus tard. Mais avant, je m'occupe de toi.

– Oh, moi ça va très bien, dit-elle en bâillant.

Je laisse le sac en bas de l'escalier et monte au premier avec le panier d'Emily et Kayla.

– Je n'arrive pas à croire que c'était une seule et même maison, dit-elle en admirant le tapis de sol bleu roi dans les escaliers et les boiseries sur les murs.

– Les gens avaient beaucoup d'argent à l'époque, dis-je en la menant jusqu'à la porte principale, sur le palier. Et les gens riches avaient des domestiques pour tenir leur maison. Et probablement une maîtresse et un bâtard, également.

Elle hausse un sourcil.

– Où est-ce que tu caches ta maîtresse, alors ?

– C'est toi ma maîtresse, ma femme, mon amie, tout, quoi.

Ça me prend un moment avant de me rendre compte que je viens de lâcher quelque chose de peut-être un peu excessif, mais elle rougit si joliment.

Je pose Emily dans l'entrée, referme la porte derrière nous et prends Kayla par la main.

– Je te fais visiter rapidement, parce qu'il faut que j'aille acheter à manger et que je donne un peu d'eau à Emily.

Le couloir mène à différentes portes, côté rue et côté cour. Au fond de l'appartement, il y a la cuisine et la salle à manger, avec de grandes fenêtres qui vont du sol au plafond et qui donnent sur un petit jardin privé entouré de murs de pierre, que je partage avec les autres copropriétaires.

– Putain de merde. (Kayla tourne dans l'appartement et regarde chaque détail.) La chambre est énorme. Ce sont les plus hauts plafonds que j'aie jamais vus.

Je me dirige rapidement vers la cuisine pour apporter des croquettes et de l'eau au chien. Habituellement, Lionel mange de la viande crue, mais mieux vaut commencer avec quelque chose de plus simple pour Emily.

Je sors de la cuisine et retrouve Kayla qui tournicote dans l'appartement, en passant sa main sur la table en chêne et s'émerveillant de tous les détails. Comme la pièce est très grande, j'ai un bureau avec un ordinateur dans un coin et un grand canapé en cuir blanc tout le long d'un mur.

– Y'a assez de place pour mes invités, dis-je, et elle me suit dans l'entrée où j'installe les bols avant de laisser sortir Emily. Je me baisse et tente de la faire sortir du panier, mais elle résiste.

– On va lui laisser un peu de temps. Viens, je vais te montrer le reste de l'appartement. (Je désigne la porte devant nous.) Là, tu as la salle de bains. J'aurais préféré qu'elle soit attenante à la chambre, mais bon...

J'ouvre la porte du séjour, et la lumière se répand à travers les fenêtres.

– Le séjour, c'est-à-dire, pour vous les Américains, le salon.

– Sauf que ce n'est pas n'importe quel salon, dit Kayla, impressionnée, en observant les canapés, les rangées de livres et le lustre qui pend au plafond.

C'est marrant comme, parfois, on ne voit les choses qu'à travers les yeux de quelqu'un d'autre. Je sais que j'ai eu de la chance quand j'ai acheté l'appartement il y a cinq ans. J'avais enfin reçu un peu d'argent à investir. (Quelques années plus tard, j'ai acheté un appartement à Londres, minuscule, mais qui est loué.). Avec ses parquets, ses moulures et sa cheminée en marbre, il m'a toujours paru un peu trop bien pour un mec comme moi. Mais mon père adoptif, Donald, m'a toujours dit qu'il fallait investir, et avoir acheté cet appartement, c'est vraiment l'une des choses les plus intelligentes que j'ai faites de ma vie.

Je montre rapidement à Kayla la chambre, toute en longueur, mais qui donne à la fois sur la rue et le parc. D'habitude, le panier de Lionel est posé dans un coin, mais Amara l'a pris et, de toute façon, il ne l'utilise pas très souvent. Il préfère se faufiler dans mon lit, au beau milieu de la nuit.

– Bon, lui dis-je en la prenant par les épaules et en l'asseyant sur le lit. Tu te poses. Je vais chercher les bagages et m'occuper d'Emily.

– Non, non, dit-elle, en tentant de se lever.

Mais je l'en empêche.

– Je ne te laisserai pas passer toute la journée au lit, tu sais, lui dis-je pour la rassurer. Je ne voudrais pas que ton jet-lag empire. Mais une sieste de deux heures ne te fera pas de mal, ma puce.

Elle pose ses mains sur mon visage, et la douceur de ce geste me fait fermer les yeux.

– Viens te coucher avec moi, dit-elle doucement, en se penchant et en effleurant mes lèvres.

Mon corps se détend, je n'avais pas senti à quel point j'étais tendu depuis que nous avons atterri et soudain c'est la seule chose dont j'ai envie, c'est de me glisser sous les

draps avec elle.

Malgré tout, je parviens à lui résister.

– J'arrive. Laisse-moi juste m'occuper de deux ou trois trucs avant.

Elle acquiesce et se love sous les draps. Ses cheveux noirs s'étalent sur l'oreiller comme une tache d'encre. Il va falloir que j'évite la chambre, sinon je vais avoir un mal de chien à faire quoi ce soit d'autre.

Je ferme les deux portes et je m'organise. Ça ne me prend pas longtemps, à dire vrai, même si j'ai l'impression que je bâcle les choses. Mon pouls ne veut pas se calmer, je me sens plein d'énergie et un peu excité. Je monte mon sac, je le pose dans l'entrée et j'en sors ce dont j'ai besoin, en essayant de rendre l'appartement un peu plus accueillant. Puis j'envoie un texto à Amara pour lui dire de venir avec Lionel quand elle sera disponible, dans l'après-midi, car elle va sans doute passer la plupart de la journée à l'association. Après cela, je nettoie le panier d'Emily et je la sors pour la promener autour de Circus Place, même si elle ne semble pas encore tout à fait à son aise.

Bien qu'il soit assez tôt, plusieurs voisins se promènent. Ils me saluent de la main de loin mais ne s'approchent pas pour me demander où j'étais ni pourquoi ils ne m'ont pas vu depuis un moment. Ils savent que je ne suis pas du genre bavard, et même si j'ai toujours été cordial, je n'ai jamais essayé de me rapprocher d'eux. Cela dit, ici, mieux vaut avoir les voisins dans sa poche quand tu as un pitbull ou n'importe quelle race de molosse. Si tu emmerdes quelqu'un, il peut te le faire retirer. C'est déjà arrivé, et Lionel en mourrait.

Emily me regarde avec des yeux compréhensifs, comme si elle sentait que je réfléchissais. Je lui lance un petit sourire.

– Pas de panique. Tu es en sécurité. On va trouver quelqu'un de bien pour Mademoiselle Emily, pas vrai ?

Je fais le tour du bâtiment et je prends à gauche sur Circus Lane pour aller voir ma Range Rover. La Freelander est toujours là, elle n'a pas un pet. Si je n'avais pas entraîné de rugby demain, je ferais grimper Kayla et les chiens dans la voiture et je filerais vers le château Dunnottar, ou même dans les Highlands. Mais j'ai déjà raté l'entraînement aujourd'hui, le premier de la saison d'ailleurs.

À cette pensée, mon estomac se noue. Je sais que j'aurais dû y être, surtout après que j'ai loupé pas mal de choses à la fin de la saison dernière, mais je ne vais pas laisser Kayla toute seule pour son premier jour ici. La pauvre est en plein décalage horaire et, en plus, elle ne connaît personne. Et moi, je suis un vrai égoïste. Alors qu'on vient à peine d'atterrir, je sens déjà le temps qui file et, bientôt, elle sera partie. Il faut que je passe le plus de temps possible avec elle, que j'aspire le plus de soleil possible avant que l'hiver n'arrive.

Je retourne à l'appartement et j'enlève la laisse d'Emily pour qu'elle puisse visiter tous les lieux comme bon lui semble. Elle prend tout son temps dans chaque pièce, je sais qu'elle sent l'odeur de Lionel. J'espère que, quand il rentrera ce soir, ils vont bien s'entendre. J'ai déjà eu des chiens qui ne pouvaient pas se supporter, mais tant que je les garde dans des pièces séparées, ça se passe bien.

Pendant qu'elle renifle le canapé, je me faufile dans la chambre.

À la vue de Kayla dans mon lit, mon cœur tangué. Je reste là sans bouger, à la regarder. Elle a enlevé ses chaussures, ses chaussettes, son jean, elle ne porte plus que son tee-shirt blanc et une culotte. En dentelle. Rose flashy.

Bordel.

Le soleil traverse la fenêtre et baigne la pièce d'une lumière diffuse. Son visage est magnifique. Calme et intense à la fois. Elle est incroyable, je deviens dingue à la regarder. Elle m'émeut terriblement, je ne crois pas que je puisse m'en détacher.

– Kayla, je chuchote.

Elle bouge légèrement en laissant échapper un léger grognement qui immédiatement éveille mon désir. J'ai soudain envie de lui faire pousser des grognements plus sonores. J'ai envie qu'elle jouisse dans ma maison. Je n'ai jamais ramené de fille ici, et nous ne sommes allés que chez elle.

D'habitude, je ne suis pas le genre à penser à ce genre de choses. Je me déshabille et je croise les doigts pour qu'elle soit partante pour un peu de sexe post-jet-lag.

Je grimpe doucement dans le lit. Le matelas bouge sous mon poids. Elle s'agite à nouveau et je l'enjambe, je passe mes cuisses de chaque côté des siennes, et mon sexe dur et long se tend au-dessus de son ventre. Je me penche sur elle, je coince ses épaules entre mes bras et lui caresse le front, le nez et la bouche avec mes lèvres.

– Mmmm, dit-elle doucement. Où est-ce que je suis ?

– Avec moi, je murmure en me promenant sur sa lèvre inférieure, avant de descendre vers le coin de sa bouche et vers son menton.

Elle passe ses bras derrière ma nuque.

– En Écosse ? demande-t-elle, encore endormie.

– Plutôt, oui, dis-je en m'appuyant contre elle.

Elle pousse un petit glapissement.

– Tu es nu ?

– Ouaip.

Je lui suce la nuque, et son goût me rend fou. Et très, très dur.

– Et bien, je suis contente que tu m'aies réveillée alors, dit-elle, en glissant son bras vers ma queue.

Je n'ai pas besoin de lever la tête pour imaginer son regard de diablesse.

Un soupir de plaisir m'échappe au moment où ses doigts ensèrent mon sexe. Le poids de mon corps qui repose sur elle rajoute encore à cette pression ferme. Je ferme mes yeux et je succombe. Je pose ma bouche dans son cou d'albâtre et je la serre contre moi en bougeant légèrement. L'effet de friction contre son ventre est incroyable, et une petite giclée luisante coule déjà de mon gland.

Avant de jouir comme un collégien, je me retire et je me mets à la lécher. Je pars de son épaule en passant par sa gorge, je descends ensuite vers ses seins, que je prends dans ma main, l'un après l'autre. J'adore titiller ses tétons et la manière dont elle se cambre, folle de désir, pour mieux les pousser vers moi. J'essaie de faire durer cet instant le plus longtemps possible, ma langue vagabonde tout autour de ses tétons, en formant des cercles, avant de se mettre à les téter. Je regarde sa peau se couvrir de frissons, son téton devenir dur, plus sombre, et j'ai un mal fou à me retenir de les mordre un bon coup.

– Oh mon Dieu, gémit Kayla, en plongeant ses mains dans mes cheveux et en tirant presque dessus.

– Dis-moi ce dont tu as envie, ma puce. Dis-moi ce que tu veux et je te le ferai.

Elle attrape ma tête et la pousse vers son téton.

– Là. Fais-moi mal.

J'adore l'entendre me donner un ordre, auquel je me sou mets sur-le-champ, en mordant son téton tout dur. Elle pousse un cri puis un long gémissement qui résonne en moi. Ma bite me fait presque mal, je ne pense à rien d'autre qu'à plonger à l'intérieur d'elle.

Avec une sorte de désespoir, je lui arrache sa culotte. Elle est tellement humide. J'attrape la base de mon sexe et je me redresse en agrippant ses hanches. J'entre en elle. Je suis à peine capable de me retenir.

Elle est tellement bonne. Toujours si bonne.

Elle crie, ses yeux s'élargissent, et je ne peux plus m'en empêcher. Je ne peux pas y aller plus doucement. Un feu brûle en moi et c'est elle la seule issue.

Je m'accroche à ses cuisses, mes mains plongent dans la douceur de sa peau. Je maintiens ses jambes écartées pour mieux la pénétrer. Elle m'observe et je regarde aussi, excité de voir nos corps, nus, sauvages, se donner du plaisir, et de les voir si bien fonctionner ensemble. Le géant mutique et la petite sauvage. Qui aurait pu penser que ça se produirait un jour ?

– S'il te plaît, ne t'arrête pas, murmure-t-elle.

Sa voix est tellement belle quand elle est excitée. Je pourrais la baiser jusqu'à en mourir, pour avoir le plaisir de la voir se détendre, de voir son corps répondre au mien. Elle me veut tout entier, et quand je lui donne tout ce que je suis, elle en redemande encore.

Je ne m'arrête pas, mais il va falloir que je change un peu de position si je veux pouvoir continuer.

– Attends ma belle, je lui susurre en me retirant un instant tout en posant ma main sur sa joue gauche, avant de la faire rouler sur elle-même.

J'attrape sa jambe, en admirant au passage la manière dont les muscles de sa cuisse se dessinent et la finesse de ses articulations. Tout en tenant sa cuisse, je pousse mon sexe en elle, et en dehors à nouveau, puis m'enfonce encore plus profondément qu'auparavant. Je touche le point sensible, sa bouche s'ouvre, ses yeux se ferment. Elle est douce, sans défense, alors que mes coups deviennent de plus en plus rapides, et je suis émerveillé de la voir ainsi sous moi.

Je passe ma main sur son clitoris. Il est déjà tout gonflé, rose et humide, il ne demande que cela. Son corps se tend et elle laisse échapper un soupir pendant que mes doigts la titillent en traçant de petits cercles très légers.

Elle en veut plus, elle me fait la pénétrer plus profondément encore. Elle veut jouir à la fois de mon sexe et de mes doigts. J'abandonne, car la voir prendre son pied me rend fou. Mes coups deviennent plus rapides, plus secs, mes hanches impriment un rythme qui va me faire perdre pied, tôt ou tard.

Elle est sur le point de jouir. Son corps tremble, sa respiration devient haletante et plus rapide. Sa lèvre inférieure commence à trembler si fort qu'elle doit la mordre, presque jusqu'au sang. J'aime à penser que c'est le moment précis où elle se sent dépassée, mais où elle ne veut pas encore lâcher prise.

– On se retourne, dis-je, en me retirant et en la mettant sur le ventre. Soulève tes hanches.

Je glisse ses bras sous son ventre et je la soulève jusqu'à ce que son petit cul ferme soit tout près de moi. Je passe mes mains autour de sa taille et j'admire avec passion sa silhouette si menue, avant de me positionner.

– C'est une sacrée façon de se remettre du jet-lag, dit-elle doucement, tête baissée, ses cheveux forment un rideau noir devant son visage.

Je ne veux pas qu'elle se cache. Je me penche, j'attrape une mèche de ses cheveux et la tire en arrière jusqu'à ce que son cou se cambre et empêche sa tête de se baisser.

– C'est le meilleur remède qui soit, dis-je, m'insérant en elle d'un seul coup.

Elle crie et gémit.

– C'est le remède pour tout, ta queue.

En retenant ses cheveux d'une main, je me penche jusqu'à poser mon torse humide de sueur sur son dos. Mon sexe est si profondément enfoncé en elle que nous respirons tous deux bouche grande ouverte. Je passe une main autour de sa gorge et serre légèrement, comme pour l'étrangler, tout en effleurant des lèvres son oreille.

– Tu aimes ça ? je chuchote en léchant son lobe.

Je ressens quelques frissons et sa gorge qui bouge sous ma main.

– C'est le paradis, parvient-elle à dire. On dirait que tu viens du ciel. (Elle avale sa salive et je relâche la pression.) Maintenant, baise-moi. Baise-moi et fais-moi jouir.

Je grogne, ses ordres ont le don de m'exciter. Mes hanches tangent, mes doigts se tendent autour de son cou et de ses cheveux, pendant que mon torse monte et descend contre sa peau. Elle pousse ses fesses vers moi et j'en perds la raison. Tout devient flou hormis la sensation de sa peau de satin.

Je ne suis rien de plus qu'un animal. Je glisse en elle, encore et encore, et ma tête de lit heurte le mur à chaque coup. Je peux presque nous voir de dessus, moi qui la baise violemment et profondément par-derrière et mes muscles qui se détendent à chaque coup, rapide, dur, et nos corps qui exultent d'un désir sauvage.

Elle jouit, et son pouls s'accélère sous mes doigts, sauvage et délicat. Ses cris puissants, qui traduisent un abandon, me bouleversent complètement.

Je tire sur son cou, sur ses cheveux, et je jouis. C'est comme un lever de soleil à l'intérieur de moi, qui me transperce et me laisse trempé, bouillant et vidé tout à la fois.

Mon Dieu. Je ne sais même plus où je suis.

Je m'effondre à côté d'elle en respirant lourdement et je plonge mon visage dans ses cheveux.

Merde. Son petit corps et son cœur immense suffisent à emprisonner tout mon être.

J'ai du mal à avaler ma salive et à reprendre mon souffle. J'ai toujours un moment de lucidité après avoir joui, mais celui-ci me fait l'effet d'un véritable tremblement de terre.

Cette femme va finir par me posséder.

Et je ne sais pas si je parviendrai à la faire rester.

– Merde, dit-elle dans un souffle.

Au bout d'une minute ou deux, la température de nos corps redescend un peu.

– Quoi ? je parviens à lui répondre, en espérant qu'elle me dise ce qu'elle ressent.

Dis-moi que tu ne veux plus jamais me quitter.

Dis-moi que tu vas rester et me laisser le temps de te découvrir.

Dis-moi que tu m'appartiens.

J'ai la nausée à l'idée d'être devenu aussi dépendant. Pourquoi ne puis-je me réjouir de sa présence, tout simplement ? Si je n'avais pas eu le courage de lui proposer de venir, nous serions déjà à des milliers de kilomètres l'un de l'autre et nous ferions nos vies séparément. C'est ce qui était censé se passer.

Mais ce n'est pas le cas. Et si elle est avide, je le suis encore plus. Je n'en aurai jamais assez.

– Tu sais vraiment bien comment m’accueillir chez toi, dit-elle, en tournant son visage vers moi.

Ses yeux brillent.

– C’est le moins que je puisse faire.

J’embrasse sa nuque en goûtant sa peau. Je me suis endormi dans l’avion, mais ce n’était pas un sommeil réparateur. J’ai tellement envie de rester au lit avec elle, même si je sais qu’en moins de deux nous dormirions profondément, ce qui ficherait en l’air tous mes plans.

Je parviens à nous tirer du lit pour nous faire prendre une douche. Ma serviette est encore nouée autour de ma taille quand la sonnette retentit. C’est Amara.

– Monte, lui dis-je.

Kayla me regarde nerveusement, dans son legging et son petit débardeur. Elle n’est pas maquillée, ses cheveux sont mouillés.

– Elle est déjà là, gémit-elle. Je ne suis même pas habillée correctement.

Je la regarde avec douceur.

– Moi non plus. Elle fait juste monter Lionel, et puis c’est une vieille amie. Ne t’inquiète pas, tu es parfaite.

– Oui, mais toi tu es ultra-sexy avec ta serviette.

– Écoute, je poursuis, pas très fier de ce que je vais dire. Elle m’a déjà vu sans tee-shirt.

Ses yeux s’écartent et j’ajoute :

– Pas comme toi. Mais ça va avec le rugby, tu sais ?

Elle acquiesce et on frappe à la porte.

J’ouvre et je remarque à peine Amara. Je ne vois que Lionel qui me saute dessus.

– Salut toi !

Je l’attrape et le soulève. Il gigote tellement que c’est pratiquement impossible de le retenir, c’est comme essayer de retenir une loutre toute mouillée.

Je n’ai jamais été éloigné de Lionel si longtemps et j’avais peur qu’il ne se souvienne plus de moi à mon retour, mais apparemment ce n’est pas le cas. Il m’a déjà inondé avec au moins un litre de bave en léchouilles. Derrière moi, Kayla s’éclaircit la voix et me ramène à la réalité.

– Kayla, voici Lionel, dis-je, en essayant de le repousser.

– Oui, j’avais compris. Pourquoi ne me présenterais-tu pas les êtres humains plutôt, dit-elle, sarcastique.

Oui. Évidemment.

Je leur fais un petit sourire contrit et je repose Lionel par terre. Il s’apprête à bondir à nouveau sur moi quand il aperçoit Emily qui passe la tête par la porte, et il se lance à sa

poursuite.

– Pardon, pardon, je suis désolé, dis-je, tout en sachant qu’Amara me comprend parfaitement. Elle a l’habitude.

– Kayla, je te présente ma pote Amara. Elle travaille avec moi à l’association. Je ne sais pas où j’en serais sans elle. Amara, voici Kayla. Elle...

Et soudain j’ai un blanc, je ne sais pas qui elle est. On n’a jamais vraiment parlé de notre statut.

– Je passe un moment chez Lachlan, intervient Kayla, et elle serre la main d’Amara.

Je regarde Kayla d’un air interrogateur, pour voir si elle va regarder Amara de travers. Ça ne m’étonnerait pas, et ça ne me déplairait pas vraiment qu’elle ait un accès de jalousie. Cela dit, même si Amara est magnifique avec son nez droit, ses cheveux roux et ses taches de rousseur, Kayla semble parfaitement à l’aise et chaleureuse à son égard.

– Ravie de te rencontrer, dit Amara, tout en me jetant un rapide coup d’œil.

Son visage reste de marbre, mais je vois qu’elle est surprise et qu’elle ne sait pas trop quoi penser. Je ne lui ai pas parlé de Kayla et Amara n’aurait jamais pu imaginer que je revienne avec une fille. Heureusement, elle ne bronche pas.

– Alors, il a été sage ? je lui demande pour changer de sujet.

– Il déteste la muselière, dit-elle en haussant les épaules. Du moins quand c’est moi qui la lui mets.

Kayla recule un peu, cherchant Lionel du regard. Il trotte dans le salon en reniflant Emily.

– Il faut qu’il porte une muselière ? demande-t-elle.

Je hoche la tête et je sens la colère qui monte.

– Non. Il n’a pas besoin de muselière. Il n’a jamais mordu qui que ce soit. Mais au Royaume-Uni, on pense que les pitbulls sont une espèce dangereuse. Une espèce à bannir. Ce n’est pas évident d’en avoir un. Tu dois prouver qu’il n’est pas dangereux et, même comme ça, ils doivent porter une muselière. Même quand ils sont vieux, et qu’ils n’ont jamais fait de mal à une mouche. Parfois, je promène Lionel dans le quartier sans muselière, mais les voisins me connaissent. Ailleurs en ville, tu ne sais pas trop qui tu croises.

– C’est ridicule, dit Kayla, en prenant ma main, qui est désormais serrée, poing fermé. Elle la déplie et glisse ses doigts entre les miens. Mon cœur explose.

– Oui, c’est complètement stupide, approuve Amara, en hochant la tête, visiblement en colère. La loi date des années soixante-dix, quand il y avait fréquemment des combats de chiens. Il suffirait de la mettre à jour, mais notre gouvernement n’est qu’un ramassis de demeurés. On y travaille, cela dit. On essaie de leur faire comprendre que ce sont les gens qui font ce genre de choses qu’il faudrait interdire, pas les pitbulls.

– Bon, on arrête de parler de ça. Pas besoin de se mettre en rogne.

Kayla serre ma main, hoche la tête et regarde Amara.

– Tu as quelque chose de prévu, là ? Tu veux venir dîner ou déjeuner sur le tard avec nous ?

On n'en a pas parlé, mais le fait que Kayla accueille Amara à bras ouverts me plaît bien.

– Merci, mais je vais retourner au boulot. Peut-être demain, Lachlan ? Tu peux l'amener avec toi et lui montrer ce qu'on fait ?

– Ouais, j'acquiesce. Avant l'entraînement. Ça serait parfait.

Elle nous fait un signe de la main et elle s'en va. Je sais qu'elle n'est pas censée retourner au bureau, mais j'ai l'impression qu'elle essaie de nous laisser du temps tous les deux. Bon évidemment, j'ai juste une serviette autour des hanches.

Je me retourne vers Kayla.

– À propos de ce déjeuner, tu as prévu quoi d'autre pour nous deux ?

Elle me sourit en penchant légèrement la tête avec un petit air coquin.

– Je ne te dis pas. Comme ça, tu continues à marcher sur des œufs.

Et elle part en direction du salon. Je la regarder filer.

Elle essaie de me séduire en secouant ses petites fesses en forme de pêche. Mais il n'en faut pas plus pour que Lionel surgisse de nulle part, lui saute sur les jambes et la couvre de léchouilles.

Elle pousse un cri de surprise qui se transforme en éclats de rire. Lionel est sans pitié, il en redemande, et Kayla fait semblant de crier de terreur alors qu'il la poursuit de pièce en pièce, la langue pendante, quémandant juste un peu plus d'attention.

Je sais ce que tu ressens, mon vieux, je pense, avant de prendre part à la course-poursuite.

CHAPITRE 19

Je rêve. Je coule. Tout est mouillé.

Mon visage est mouillé.

Il sent...

L'haleine de chien.

Je me réveille, juste à temps pour voir une longue langue rose s'approcher de mon visage avec un filet de bave.

– Salut, Lionel, balbutie Lachlan, en sortant ses bras des couvertures pour tirer le chien entre nous. Voyons, et tes manières !

Je m'assieds lentement, en passant ma main sur ma joue pour essuyer la bave. Je regarde Lachlan qui tient Lionel dans ses bras et me sourit timidement.

– Désolé, dit-il. Il aime les bisous du matin.

Je fronce le sourcil, totalement sous le charme de Lachlan, de ses tatouages et de ses muscles, alors qu'il tient contre lui le chien le plus baveux et mignon du monde, sous les draps blancs.

– Je ne me plains pas, mais je préfère tes bisous.

Il me sourit, d'une façon adorable, une mèche de cheveux collée sur le front.

– Je peux arranger ça.

Je me suis débrouillée pour arranger ça, la nuit dernière. J'avais réussi à tenir toute la journée et presque toute la soirée mais quand onze heures ont sonné, après que nous avons promené Emily et Lionel dans le quartier, je me sentais absolument épuisée. Malgré cela, je me suis réveillée à trois heures du matin, prête à tout. Ce n'était sans doute pas une bonne idée de faire cette sieste, mais je ne regrette pas le sexe qui a suivi.

Et, évidemment, quand tu dors à côté d'un dieu de la baise écossais et que c'est le milieu de la nuit, tu le réveilles avec une pipe.

Heureusement, Lionel n'était pas dans le lit à ce moment-là. Il a dû se faufiler dans les draps quand on s'est endormis, après coup. Emily aboie depuis l'autre pièce, ce qui réveille Lionel. Ses oreilles se dressent et son front se plisse, comme son maître le fait si souvent, puis il saute du lit et court vers le salon.

– Tu ne peux jamais faire la grasse mat' avec des chiens, dit Lachlan, d'une voix encore tout endormie mais déjà très sexy. Ce qui m'allait très bien jusqu'à ce que tu débarques dans ma vie. Maintenant, le moment où on traîne au lit me semble le meilleur moment de la journée.

– On est d'accord sur ce point, dis-je doucement.

J'en profite pour me rallonger et tirer les couvertures à moi, avant de me lover dans mon recoin favori, entre son bras et sa poitrine. Je pose mes doigts sur son torse si large. Je dessine le contour de ses tatouages. J'ai l'impression que je ne cesserai jamais de m'émerveiller à la vue de ce spécimen de l'idéal masculin. À chaque seconde qui passe, je le regarde d'une manière différente. Je lis en lui. Et maintenant que je suis là, dans sa maison, je crois que c'est sans espoir.

Hier, quand je me suis réveillée après ma sieste post-jet-lag et que je l'ai vu sur moi, avec ce regard dans ses yeux, pas uniquement sexuel mais bien plus profond, plus intense, nous avons fait l'amour comme jamais. C'était cru et intense. Je sentais l'urgence de chacun de ses gestes, et son cœur qui battait comme celui d'une bête sauvage. Il me regardait avec une honnêteté désarmante, comme si j'étais de la poussière d'or, précieuse et prête à exploser.

Nous avons fait l'amour. Il n'y a aucun autre mot pour le dire. Ça me faisait bizarre, et même me faisait rire, quand les gens utilisaient cette expression un peu désuète, mais maintenant, je la comprends. C'est une question de désir et de passion brûlante pour le corps de l'autre, pour le plaisir, pour le besoin de ressentir l'autre en soi.

Je ne voulais pas simplement les muscles de Lachlan, ou ses lèvres, ou même profiter de ses talents au lit. Je le voulais lui, tout entier. Ses côtés sombres, cachés et à peine trahis par ses tatouages. Je le désirais tout entier.

Je n'ai aucune idée de la manière dont je vais me remettre de tout ça dans trois semaines. Vraiment aucune idée.

– À quoi tu penses ? me chuchote-t-il à l'oreille, pendant que ses doigts jouent avec mes cheveux.

Que tu es le premier, pour tout un tas de choses, me dis-je en moi-même.

– À rien de spécial.

– Ah. Je vois.

– J’imagine que j’essaie d’y voir plus clair.

Il me serre dans ses bras. J’adore quand il fait ça. Je me sens complètement en sécurité.

– Si on se ressemble un tant soit peu, ça va te prendre quelques jours pour t’habituer. Je me souviens, quand je voyageais en Australie pour la Coupe du monde de rugby, c’était un calvaire. Je n’arrivais même pas à attacher mes lacets. Pas étonnant que nous ayons perdu.

Je lui souris, avant de l’embrasser sur la poitrine.

– J’ai du mal à croire que tu puisses perdre à quoi que ce soit.

Il grogne.

– Eh bien, je n’ai aucune envie de détruire le piédestal sur lequel tu m’as installé, ma belle.

Je ferme les yeux et j’écoute les battements de son cœur, le rythme de sa main qui passe dans les cheveux. Je suis prête à me rendormir. Des rêves surgissent comme des flashes, prêts à m’emporter, quand son alarme se met à sonner.

– On peut faire comme si ça n’avait pas sonné ? je murmure.

– On peut l’ignorer, répond-il. (Il se repositionne juste au moment où Lionel saute sur le lit et se fraye un chemin entre nous.) Mais pas lui.

– J’ai juste envie de dormir, dis-je, quelques secondes avant qu’une patte ne se pose sur mon visage.

– Ouais, mais nous avons une grosse journée devant nous.

Mon cerveau se met à mouliner. Je passe en revue les plans qu’il a prévus pour moi. Il a son entraînement de rugby à deux heures et il veut passer à l’association avant et me présenter les gens qui bossent avec lui. J’imagine qu’il se sent mal à l’idée de me laisser seule toute la journée dans l’appartement avec les chiens, même si honnêtement, ça ne me poserait aucun problème. Lionel est une crème et Emily semble m’apprécier de plus en plus.

Et puis l’appartement de Lachlan est absolument merveilleux. Je n’aurais jamais imaginé qu’il puisse vivre dans ce genre d’endroit, où l’histoire se mêle à une déco parfaite. Mais après avoir admiré toutes les maisons de la rue et avoir observé leurs façades, il me semble évident que c’est le genre d’appartement qu’ont tous les gens ici, comme une version sexy d’un épisode de *Downtown Abbey*.

Amara, que j’ai rencontrée hier rapidement, m’a paru très sympa, même si elle semble un peu effacée. Et je sais que Lachlan a envie que je m’intègre et que je prenne part à sa vie. Je ne veux surtout pas qu’il s’inquiète pour moi.

Nous parvenons à sortir du lit, sans bien savoir comment. Lionel court autour de nous au salon comme une bête enragée, la gueule ouverte en permanence, avec un sourire un

peu baveux. Pendant que Lachlan enfle des chaussures, un pantalon noir un peu ample, un tee-shirt blanc et une casquette de base-ball pour sortir Lionel et Emily, je me promène dans sa cuisine, épurée et très chic, en essayant de trouver de quoi nous préparer un café. Je découvre dans un placard qui déborde de sachets de thé, un petit paquet de café et, après un certain temps, une cafetière à piston.

Je soupire de soulagement en allumant la bouilloire et en essayant de résumer la situation. D'habitude, visiter l'endroit où vivent les gens vous en apprend énormément sur eux, mais pour être tout à fait honnête, ici, ce n'est pas très différent de l'appartement qu'il louait à San Francisco. Il y a quelques toiles accrochées au mur, des affiches de concert, mais rien de tout cela ne semble vraiment refléter sa personnalité. Il en va de même pour les meubles. Tout est très joli, mais la seule chose qui lui ressemble un tant soit peu, c'est la table en bois, avec ses nœuds, son grain et ses imperfections.

Les étagères contiennent des ouvrages théoriques, qui vont des mémoires aux guides touristiques, avec seulement quelques objets et des photos posés au-dessus de la cheminée. Sur les photographies, on le voit au club Édimbourg Rugby, lui et Lionel, et puis lui avec des gens qui doivent être ses parents adoptifs, après un match, les yeux mis clos, à peine souriant dans son uniforme. Si c'était chez moi, j'aurais des trucs étalés partout. Il vous suffirait de rentrer dans mon appartement, de faire quelques pas, pour immédiatement comprendre que vous êtes bien chez Kayla Moore.

Si j'avais rencontré Lachlan dans la rue, et que j'avais été invitée ici par hasard, je ne suis pas sûre que j'en aurais tiré quoi que ce soit que je ne sache déjà. Cela dit, l'appartement est confortable, exactement comme lui. Je suis sûre qu'avec le temps, ça le deviendrait encore plus. Je changerais quelques trucs et ça deviendrait tout de suite plus personnel.

Quand il revient de sa promenade, je l'entends dans le couloir qui parle aux chiens d'une voix joyeuse, et joueuse. Le café est prêt et je suis accoudée au comptoir, en train d'en savourer une tasse, quand il entre dans la cuisine.

– Wouah, s'écrit-il en m'apercevant.

Il s'arrête à la porte pour me dévisager en secouant légèrement sa tête.

– Quoi ? dis-je en me demandant pourquoi il me regarde d'un air aussi émerveillé.

Il passe sa main sur son menton.

– Toi. Ici. Dans ma cuisine. En petite culotte.

Je lève ma tasse :

– Et avec du café.

– La femme de mes rêves, voilà ce que tu es, dit-il en s'approchant de moi langoureusement.

S'il semble impressionné, je le suis sans doute moi aussi, surtout quand il porte son baggy si bas sur la taille que j'entrevois son V parfait et que je devine la forme de sa queue. Je suis ravie de pouvoir l'impressionner, autant que faire se peut.

Il s'approche de moi, prend mon visage entre ses larges mains et me serre contre lui. Ses yeux me détaillent. Je vois apparaître un sourire coquin sur ses lèvres.

– Je pense que je pourrais m'y faire, dit-il.

Je me liquéfie sur place, ma peau se réjouit à l'avance, parce que je sais, je sais qu'il va me toucher et que mon corps n'attend que cela.

– À quelle heure on doit sortir ? je lui demande, en fermant les yeux pendant qu'il se penche pour m'embrasser dans le cou.

Il grogne, ce qui déclenche une série de frissons tout le long de mon cou.

– On doit aller où déjà ?

– À l'entraînement. Et tu m'emmènes quelque part avant. À ton travail. Même si j' imagine que ça peut attendre, je lance avec espoir.

Il soupire.

– Non. (Il se recule et me regarde.) J'aimerais bien, mais si je n'y vais pas, je serai vraiment dans la merde.

Il n'a pas besoin de me le dire. Je sais que le rugby, c'est sa carrière et je sais combien c'est important pour lui. La dernière chose que je souhaite, c'est qu'il se sente coupable.

Je décide de détendre l'atmosphère. Je passe mes mains sur ses hanches et je le regarde avec douceur.

– Qu'est-ce qui se passe quand c'est la merde ? Les autres types te baissent ton short et te donnent la fessée ?

Il hausse un sourcil.

– Petite cochonne, murmure-t-il.

Je passe mon pouce sous la ceinture de son pantalon et je sens la chaleur de sa peau si douce.

– Ne détruis pas mon fantasme tout de suite.

– Très bien. Bon, oui, évidemment, on se baisse nos shorts en chœur et on se tape avec des bâtons. Parfois, on se tartine de beurre les uns les autres et on fait une grosse mêlée. (Il s'arrête.) À dire vrai, ça s'est produit une fois, mais je crois qu'on avait tous un peu trop bu. Ce n'est pas facile, une mêlée, quand tu es nu et recouvert d'huile. Mais c'était un bon entraînement.

Je l'observe sans réussir à savoir s'il est sérieux ou pas.

– Le rugby est un sport très étrange.

Il attrape la tasse posée devant lui.

– Tu viendras me voir à l'entraînement tôt ou tard et tu t'en rendras compte très vite.

– Je peux ? dis-je, soudain excitée à l'idée de le voir en action.

Je m'écarte pour lui verser du café.

– Si tu en as envie dit-il. Je ne sais pas si je serai au mieux de ma forme, mais c'est possible. Espérons que ce soit un bon jour. Je préfère ne pas penser au jour où tu découvriras que je suis un moins bon joueur que ce que tu imagines.

– Oh, je n'ai jamais pensé que tu étais vraiment un joueur, je le taquine. Un homo, peut-être un peu.

Les yeux au ciel, il me répond :

– Parfait, et puis cette image de beurre sur nos corps nus n'a pas vraiment arrangé les choses, j'imagine. (Il avale une gorgée de café et ferme les yeux.) À propos, ma puce, c'est délicieux. Si tu fais du café comme ça tous les matins pour le restant de ma vie, je mourrai heureux.

Ses yeux n'expriment pas grand-chose, mais je suis frappée par ses paroles. Mon Dieu, serait-ce possible ? Mes pensées flottent un instant et je m'imagine ici, dans cette cuisine, dans quelques semaines, quelques mois, plusieurs années. Comment est-ce que ça serait ? Rester longtemps avec quelqu'un comme lui ? Contrairement à ce que je pensais, du moins avec Kyle, ce n'est pas si terrifiant. Au contraire, mon cœur semble se réchauffer à cette idée, il tressaute légèrement.

– La seule chose qui me manque encore, poursuit-il sans se douter qu'il a comme ouvert un monde imaginaire dans mon cerveau, c'est que tu me voies en action. Notre premier match a lieu la semaine où tu pars, et je doute qu'ils me fassent jouer.

J'avale ma salive et je me cramponne à son tee-shirt.

– Nouvelle règle. On ne mentionne plus le fait que je m'en vais dans trois semaines.

Son regard se referme et il acquiesce.

– Ok. C'est d'accord. Même quand tu achèteras ton billet de retour ?

– Ne t'en occupe pas, dis-je, sachant qu'il a déjà proposé de me l'offrir. Et ne t'inquiète pas. Je m'en occuperai quand je m'en occuperai.

– Ou alors tu ne t'en occuperas pas, et tu resteras ici pour toujours, dit-il en fixant sa tasse de café, avant de me jeter un petit coup d'œil. (Il hausse les épaules.) Ça peut être une option.

Cet homme essaie de me tenter toutes les cinq minutes. Je lui assène un petit coup sur son épaule dure comme la pierre.

– Hé oh, j'ai dit quoi ? On n'en parle pas, ok ? Essayons juste de... profiter de tout ça.

– Pour le temps qui nous reste à passer ensemble ? dit-il, et je vois de la tristesse dans ce sourcil qui se fronce.

– Pour le temps que nous avons à passer ensemble.

Quelques heures plus tard, après un petit déjeuner rapide, fait de saucisse et d'œufs et préparé par Lachlan, nous laissons les chiens à l'appartement et nous sautons dans la voiture. Je ne suis jamais montée dans une Range Rover, mais ça semble être sa voiture de prédilection, spacieuse, un peu nerveuse et robuste. Au lieu de partir dans la nature, nous nous dirigeons vers le centre-ville. L'association est à l'autre bout de la ville.

Je ne peux pas m'empêcher de coller mon nez à la vitre pour tout regarder. Les bâtiments sont tellement différents, tous anciens et charmants ; avec ce je-ne-sais-quoi qu'il serait impossible de reproduire. Ils transpirent l'histoire, et j'ai de plus en plus hâte de visiter la ville. Il me semble déjà que le temps file trop vite pour tout faire, et même si j'ai envie de passer le plus de temps que possible avec Lachlan, je veux aussi visiter Édimbourg.

Nous nous arrêtons devant un bâtiment en pierre, situé dans ce qui semble être un quartier avoisinant le centre-ville. Je sors de la voiture en faisant bien attention de regarder à droite pour ne pas me faire écraser, puis j'observe la pancarte sur la porte en bois.

– Animalerie Ruff Love¹ ?

Je le regarde d'un air surpris. C'est trop mignon.

– Ouais. En effet. Les gens sont surpris, surtout que c'est moi qui ai choisi ce nom. Mais en même temps, il faut bien faire un peu de pub pour ces animaux. Si les gens les imaginent tout mignons, adorables, ils ont plus de chance de se faire adopter.

Argh. Encore une fois, il a réussi à me surprendre. Je regarde le bâtiment, puis la pancarte à nouveau, puis lui, debout dans la rue, vêtu de ses bottes noires, d'un jean noir et d'un tee-shirt gris, droit et solide, comme d'habitude, et pourtant, c'est lui qui a réussi à faire tout ça, par pure générosité.

Il me prend le bras.

– On y va ?

Je m'accroche au sien, impatiente, et je le laisse me guider à l'intérieur.

C'est moins bordélique que je l'aurais imaginé. Je repère Amara au téléphone, à l'accueil, qui nous fait un petit signe de la main, et une rangée de cages. Je sais que Lachlan fait quelque chose de bien, mais je ne peux m'empêcher de serrer les dents à l'idée que certains animaux passent toute leur vie enfermés.

– Tout va bien, me chuchote-t-il en m'attrapant par la main et en la serrant fort. Les chiens qui sont ici ont une chance énorme. La plupart finissent adoptés et vivent une longue vie heureuse.

Il m’emmène dans le couloir et, même si mon cœur se brise à la vue des tous ces animaux, il me montre les choses positives que je ne remarque pas. Tout d’abord, tous les chiens ont des paniers et des jouets, et ils ne dorment pas à même le sol. Ils ont plus d’espace que dans la plupart des chenils et ils peuvent le partager quand ils apprécient la compagnie d’autres chiens. Grâce aux bénévoles et à Amara, ils sont tous promenés au moins trois fois par jour, quatre fois quand il y a beaucoup de monde, dont une excursion d’une heure dans un des parcs alentour. Parfois ils sortent en groupe, d’autres fois seuls quand il s’agit des promenades de dressage.

On s’arrête à côté d’une vieille pitbull, prénommée Jo, qui adore baver à travers les barreaux de sa cellule. C’est elle qui est ici depuis le plus longtemps, parce que les gens ne choisissent pas les vieux animaux, même si elle est en bonne santé et plutôt facile. Il espère qu’elle sera vite adoptée.

– Parfois, je la prends à la maison, m’explique-t-il pendant que Jo le regarde avec amour, en battant de la queue sur le sol. Elle a passé pas mal de week-ends avec Lionel et moi à regarder la télé.

Je lui demande :

– Pourquoi tu ne l’adoptes pas, alors ?

– Si elle ne part pas, c’est sans doute ce que je ferai, répond-il, mais l’idée, c’est de partager cette affection pour les animaux avec les autres. Si quelqu’un l’adopte et découvre à quel point elle est géniale malgré ces histoires de races interdites et malgré son âge, il y a plus de chance qu’il le fasse à nouveau ou qu’il incite son entourage à le faire. On a des gens qui reviennent ici, tu vois, des gens qui reviennent après avoir adopté un chien, quand ils se rendent compte à quel point c’est facile de changer les choses.

Il passe devant tous les autres chiens dont j’ai du mal à retenir les noms, mais je tombe littéralement amoureuse de chacun d’entre eux. L’un d’eux, gris acier avec une large poitrine, file dans un coin jusqu’à ce que Lachlan s’approche des barreaux à genoux en le regardant. Il lui parle tout bas, c’est presque inaudible, jusqu’à ce que le chien se décide à approcher. Il semble apeuré quand Lachlan tend la main pour lui donner un biscuit, mais la faim finit par prendre le dessus et il l’avale goulûment.

– C’est Bussy, m’explique-t-il. Je l’ai trouvé, il avait été maltraité et battu, et il était attaché à une chaîne très courte dans une allée, quelque part dans Londres. Il avait reçu un mauvais coup sur la tête et il avait perdu la moitié de son pelage, je ne sais pas pourquoi. Je ne pensais pas qu’il survivrait, mais il a tenu le coup. Il est terrifié dès qu’il voit des gens, évidemment. Les salauds qui lui ont fait ça lui ont ôté toute foi en l’humanité. Et on dit que c’est un chien dangereux, uniquement à cause de sa race. Ce sont ces gens qui devraient être bannis, pas lui. Les gens sont cruels, tarés et souvent bien pires que n’importe quel animal.

Il soupire lourdement, en passant sa main sur son visage.

– Honnêtement, on ne pensait pas que Bubsy puisse un jour s'intégrer ou être adopté. Nous avons eu pas mal de chiens que nous avons aidés à remonter la pente et puis... (Il se frotte les lèvres tout en secouant la tête.) C'est vraiment honteux. Mais Bubsy va mieux, et ça s'améliore. Si on trouve le bon maître, quelqu'un de patient et de gentil, d'un peu fort, ça pourrait le faire.

Mes yeux me picotent, mais je me retiens de pleurer.

– Je ne sais pas comment tu fais. Comment tu peux voir ça tout le temps et ne pas être complètement écoeuré ?

Il penche un peu la tête, ses yeux sont perdus dans ses pensées.

– En fait, je suis dégoûté la plupart du temps. Mais je comprends ces chiens. Je sais ce que c'est que d'être seul, de se sentir indésirable et de croire que personne ne se battra pour toi. Je suis passé par là. Plusieurs fois. C'est douloureux, mais si je ne me bats pas pour eux, qui le fera ?

Je le regarde, emportée par ses paroles et, et... putain.

Ce mec.

Je suis complètement amoureuse de ce mec.

Est-ce que je viens juste de l'admettre ? Est-ce ce que je viens de penser cela ?

Je crois bien que oui.

Heureusement, il regarde Bubsy, avec cette merveilleuse petite étincelle dans les yeux, encore un autre truc qui me rend folle, pendant que je réalise mes sentiments et que je perds les pédales. Je respire mal, j'ai la tête qui tourne un peu.

C'est peut-être simplement parce que le mec qui est devant toi te parle de sa passion pour une association de défense des chiens battus, me dis-je.

Évidemment qu'il y a de ça. Et d'autres choses aussi. C'est un tout.

Et je suis complètement folle de lui.

Ses yeux reviennent à moi et je le vois froncer légèrement les sourcils.

– C'est presque toujours une histoire qui finit bien, conclut-il. (Je dois cligner des yeux pour me replonger dans la conversation et comprendre de quoi il parle.) Et puis si on ne court pas le risque de les prendre au chenil, même si ça nous fait de la peine quand ça ne marche pas, rien ne changera.

Oh mon Dieu, s'il continue à parler comme ça, je vais devenir folle.

Il me sourit et je suis obligée de regarder ailleurs, car je déteste qu'on devine mes faiblesses.

– Tu veux aller marcher un peu ? Je vais proposer à Amara de venir avec nous.

J'acquiesce, ma langue me paraît lourde et mon cerveau semble bloqué sur pause. Mon cœur, lui, bat la chamade en pensant que je viens enfin de découvrir ce qu'est

l'amour.

C'est la sensation la plus merveilleuse, et la plus terrifiante, que la vie ait à nous offrir.

Je suis un peu perdue, et soudain Amara apparaît. J'espère que je lui parle normalement et de manière sensée, mais toutes mes pensées concernent mon amour pour Lachlan. Peut-être qu'il ne s'agit que d'un fantasme, représenté par un bel homme tatoué et engagé. Peut-être que c'est juste l'adrénaline, l'excitation d'être de l'autre côté de l'océan pour la première fois, et de prendre des risques. Peut-être est-ce tout un tas de choses.

Mais ça n'empêche, je ressens tout cela.

C'est un sentiment que je ne peux nier.

Il est véritable, et il bat dans mon cœur à un rythme impossible à suivre, bien présent. Il bat si fort qu'il me demande l'énergie de toutes mes cellules.

Il faut que j'en parle à Steph et Nicola. Il faut que je leur demande conseil. Venir en Écosse pour poursuivre mon aventure et nos parties de jambes en l'air endiablées, c'est une chose, mais venir et réaliser que je suis amoureuse, le premier jour, c'est une autre histoire. C'est dangereux et vain, et il me semble que je prends encore un nouveau risque.

Je n'arrive pas à me changer les idées. Je suis perdue dans mes pensées jusqu'à ce que Lachlan s'aperçoive qu'il doit partir à son entraînement au plus vite. Il me dit qu'Amara s'occupera de moi et me déposera à l'appartement. J'ai un double des clés dans mon sac.

– À plus tard, ma puce, dit-il, en me tirant à lui, si gentiment, et en déposant un baiser sur mes lèvres.

Je soupire à nouveau,

– Ok, dis-je, sans voix. Bon courage.

Il hoche la tête et sort, et je me tiens là, complètement molle, comme un gros morceau de marshmallow.

– Alors, lequel tu veux ? me demande Amara, en me tendant une laisse.

Je la prends et je secoue la tête pour me réveiller.

– Pardon ?

Elle me sourit. Elle a les dents du bonheur et ça lui donne un côté ultra-sexy.

– Les chiens, dit-elle. Quel chien tu veux promener ?

– Oh... Celui qui en a le plus besoin.

– Mmm, commençons par celui qui sera le plus facile. Jo, dit-elle, en se dirigeant vers sa cage et en ouvrant la porte.

La chienne s'avance vers moi et me regarde comme si j'allais la ramener à la maison et ne plus jamais la laisser seule. Impossible de ne pas craquer.

– C’est la chouchoute de Lachlan, dit Amara, en passant la laisse à Jo, tout en me jetant un regard entendu. Même si c’est sans doute toi la chouchoute maintenant.

Je détourne les yeux en espérant que mes joues ne me trahiront pas.

– Hé, dit Amara, tout en se dirigeant vers une autre cage. Ça va ? C’est cool tu sais. Je ne l’ai jamais vu agir comme ça. Je ne sais même pas s’il a jamais été comme ça avec qui que ce soit, je veux dire.

Je la regarde sortir deux chiens d’une cage commune.

– Laisse-moi deviner, tu vas me dire de faire gaffe, me prévenir qu’il est mutique, qu’il a l’air menaçant et qu’il est compliqué. T’inquiète, j’ai déjà remarqué. Et ses cousins m’ont avertie, eux aussi.

– Oh non, ça c’est évident, dit-elle avec légèreté. Mais je ne dirais pas qu’il a l’air menaçant, c’est juste qu’il réfléchit beaucoup. Il n’est pas compliqué non plus, il est simplement honnête, il sait ce qu’il fait et ce qu’il ne veut pas faire. Personnellement, j’ai toujours trouvé ça plutôt noble chez Lachlan, et on n’en trouve plus beaucoup, des hommes comme ça. Je suis contente, vraiment, de le voir avec quelqu’un qui le rend si heureux. Tu as déjà rencontré ses parents ?

Je secoue la tête.

– Je suis sûre que ça ne va pas tarder, dit-elle quand nous quittons les locaux. (Elle s’arrête et ferme à clé, pendant que les chiens s’excitent sur les laisses.) Ce sont des gens charmants. Ils vont t’adorer et vont adorer le fait que tu sois venue ici.

Au moins, elle n’y va pas par quatre chemins.

– Je ne sais pas quoi te dire. Je... Je l’aime vraiment beaucoup.

Pas besoin de lui dire à quel point c’est tellement plus que ça.

Ses yeux se fendent et elle sourit.

– Je sais. Oh, avant que j’oublie ! (Elle décroche trois muselières qui étaient suspendues au mur avec quelques laisses.) Si les chiens ne sont pas muselés, on peut avoir des problèmes.

Elle m’en passe une et je regarde le beau visage de Jo, ses grands yeux pleins d’espoir et son généreux sourire.

– Ça me paraît un peu fou de faire ça, lui dis-je en avançant la muselière au bout de son museau, Jo l’accepte sans broncher. Ça ne fait qu’inquiéter les gens un peu plus, non ? Je suis sûre que Jo ne ferait pas de mal à une mouche.

Amara soupire pendant qu’elle passe leurs muselières aux autres chiens.

– Oui. Mais dis ça au gouvernement. Soit on les muselle, soit on n’a pas le droit de les prendre du tout. La plupart des gens au Royaume-Uni ont des idées très arrêtées à propos de ces chiens, et leur mettre des muselières n’aide pas vraiment. Si seulement ils pouvaient les voir, voir la manière dont ils sourient, ils ne seraient pas si effrayés. C’est

juste un symbole, tu sais, mais on essaie d'y travailler. Les gens veulent croire aux sales histoires qu'ils entendent sur ces chiens, et c'est vraiment difficile de ne pas s'engueuler avec eux.

– C'est pareil aux États-Unis. Depuis qu'on en a parlé avec Lachlan, j'ai fait plus attention à ce que les médias véhiculent. Si un labrador attaque un enfant, ce qui se produit plus souvent qu'on ne le pense, les journaux n'en parlent pas, et quand c'est le cas, ils parlent d'un « chien qui a attaqué ». Mais si c'est un pitbull, toutes les radios en parlent avec des titres bien racoleurs. (Je souris à Amara avec un air un peu gêné.) Mais j'avoue que je n'en avais pas du tout conscience avant d'avoir rencontré Lachlan.

Elle acquiesce en posant sa main sur ses hanches.

– Il a beau ne pas être un grand bavard, sauf si tu le connais très bien évidemment, quand il parle des chiens, il ne s'arrête plus. Il a fait tellement de choses ici. Il est très, très convaincant.

Elle passe la tête dehors et je la suis dans la rue. Les chiens ont l'air horribles avec ces muselières, mais leurs queues se balancent et leurs museaux se remplissent d'odeurs nouvelles, au moins.

– Du coup, comment se porte l'asso ? je demande avec curiosité. Je veux dire, financièrement et tout ça.

Elle hoche la tête, réfléchissant, pendant que nous nous arrêtons pour laisser les chiens flairer une pelouse.

– Ça va. Je suis payée, quoi qu'il se passe, directement par Lachlan. Mais s'il n'avait pas fait quelques investissements ces dernières années, je n'aurais jamais pu être payée.

– Et les bénévoles ?

– Ils vont et viennent, mais nous en avons quatre qui sont très motivés. L'un d'entre eux, Rennie, jouait au rugby avec Lachlan il y a quelques années. (Ses yeux s'illuminent lorsqu'elle évoque son nom.) Il n'est pas là en ce moment, mais il aide vraiment beaucoup.

– Est-ce que Lachlan a organisé des levées de fonds récemment ?

– Il est parti un moment, mais au début de la saison de rugby, on organise un gala... Tu seras là ? C'est dans quelques semaines.

Mes mâchoires se serrent.

– Je ne pense pas...

– Il m'a laissée organiser tout ça et je ne sais pas si ce sera aussi bien que d'habitude. Heureusement, la mère de Lachlan, Jessica, m'aide. Elle a l'habitude d'organiser ce genre d'événements. Lachlan serait complètement paumé sans elle, pour ce qui est des soirées et des rapports avec les riches investisseurs.

– Et pourquoi pas faire, genre, un calendrier rugby ?

Je me souviens ce que Neil m'avait dit à propos de ça en France.

Elle sourit.

– Tu veux dire le faire poser nu pour sauver les animaux ?

Je souris, moi aussi, à cette idée.

– Je ne voulais pas dire ça, mais après tout, si je vois un calendrier avec lui nu, je l'achète. Je m'en fous de la cause. Les femmes ne sont pas forcément très compliquées.

– Ça ne te ferait pas bizarre que le monde entier puisse regarder ton mec ?

Un frisson me parcourt quand je l'entends dire mon mec. Est-ce que c'est mon mec ? Je n'en ai aucune idée. Mais je ne vais surtout pas la reprendre. J'aime bien comment ça sonne.

– Ça ne me poserait pas de problème. Ce serait une raison de plus pour frimer, dis-je en riant.

On passe deux heures à promener plusieurs chiens dans le quartier, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de fermer. Amara dit qu'elle repassera vers huit heures avec Charlotte, une des volontaires, pour promener les chiens une dernière fois. Je dois avouer que, même s'il semble y avoir peu d'espoir pour ces chiens, ils ont l'air de bien s'occuper d'eux. Je n'aime pas imaginer les autres chenils, notamment ceux où les animaux sont entassés et meurent les uns après les autres.

Amara me dépose chez Lachlan. Je rentre dans l'appartement en m'attendant à le trouver tout en désordre. Mais les deux chiens se sont bien comportés. Lionel saute du canapé où il était allongé tout contre Emily et court vers moi, la queue frétilante.

Je m'assieds et je le gratouille derrière les oreilles. Impossible d'échapper à ses léchouilles, qu'il me prodigue sur tout le visage.

– Je vais te sortir dans quelques minutes.

Il me regarde avec de grands yeux, je détourne le regard. Si c'était mon chien, il serait pourri gâté. Maintenant je comprends mieux pourquoi Paris Hilton trimballe son petit chihuahua dégoûtant partout. Je me dirige vers la chambre et j'ôte mon tee-shirt pour me sentir un peu plus fraîche. Je choisis un débardeur noir, décolleté, qui laisse apparaître légèrement mon push-up en dentelle. Mes seins ont intérêt à être au mieux de leur forme. Comme Lachlan est à l'entraînement de rugby en train de transpirer, en courant en compagnie d'autres grands gaillards, avec une détermination de brute, je me sens presque l'envie de faire un petit coucou à mon vibromasseur qui est encore dans ma valise.

Mais, au lieu de ça, je décide de l'attendre en m'occupant de sortir mes affaires.

J'ouvre son placard, pour voir la place qu'il y a, mais évidemment je me mets à farfouiller.

J'ai plus ou moins vu l'intégralité de sa garde-robe, il y a juste un peu plus de tout. Néanmoins, vu tout l'argent qu'il a, finalement, il n'y a pas grand-chose. La Land Rover a

dû lui coûter un peu cher, et cet appartement aussi évidemment, mais pas les meubles, et j'ai plutôt l'impression que Lachlan mène la vie de Monsieur tout-le-monde. Il a quelques costumes, tous faits sur mesure pour que ses larges épaules puissent rentrer dedans, mais ce ne sont pas des costumes de créateur. Ses chemises et ses jeans viennent pour la plupart d'H&M ou de boutiques dont je ne reconnais pas le nom. J'apprécie cela chez lui, le fait qu'il soit tout sauf prétentieux.

Puisque j'en suis à farfouiller, et qu'apparemment ça ne me procure aucun sentiment de culpabilité, je me concentre sur le reste de la chambre. Il me semble que toutes ses affaires sont bien rangées et que tout est propre, mais en fait il n'y a pas grand-chose.

Je me dirige ensuite vers la salle de bains, je suis le couloir et les murs peints en bleu vif. Je sais, je sais que c'est mal d'espionner les gens, surtout quand on va regarder leur armoire à pharmacie. Mais je me pose quelques questions. Ça peut être ses tics, ceux que personne ne remarque sans doute, la manière dont il serre les mâchoires, dont il se gratte les bras, une sorte de lueur dans ses yeux quand il s'excite sur quelqu'un, ou une certaine frustration qui transparait parfois dans sa voix. Nous avons tous ce genre de réactions, mais lui... J'ai envie d'en savoir plus, quel que soit le moyen.

Et, pour parler franchement, j'ai envie de savoir dans quoi je me suis lancée. Je ne suis là que pour trois semaines, mais je veux connaître Lachlan autant que possible. Il a l'air de trimballer pas mal d'anciennes casseroles... Mais est-ce qu'il y en a de nouvelles ? Combien de démons le travaillent encore ? Est-ce que les choses vont changer maintenant qu'il est de retour sur le terrain, ou bien est-ce toujours le Lachlan de San Francisco ?

Je prends une grande inspiration et je jette un coup d'œil nerveux par-dessus mon épaule, comme si Lionel m'observait, prêt à tout balancer, puis j'ouvre l'armoire.

Il y a un savon, encore emballé. Une lame de rasoir, une tondeuse, un de ces blaireaux qu'on utilisait dans le temps. Une brosse à dents, du bain de bouche, du dentifrice, de la crème à la cortisone, de la crème antibactérienne et de l'arnica. Quelques pilules contre les allergies et un paquet de relaxants musculaires. De l'Ibuprofène. De l'aspirine.

Et trois boîtes de pilules prescrites par un médecin.

L'une des boîtes contient encore un quart de barrette : de l'Ativan².

Je connais bien ça. C'est pour l'anxiété. Ça ne me surprend pas. Beaucoup de gens en prennent, et Lachlan n'est pas la personne la plus calme que je connaisse. Je veux dire, il est intense, il a pas mal de trucs à gérer. Et ça, ça vous calme vraiment.

La seconde bouteille contient du Percocet. Des antidouleurs. Peut-être pour sa blessure au tendon.

Et puis il y a du Fluoxétine, une sorte de Prozac. Ma mère en a pris pendant longtemps, mais cette bouteille est presque vide. Ce qui est soit une bonne chose soit une

très mauvaise. J'ai vu la manière dont ma mère en prend puis arrête, puis recommence. Et elle s'est souvent plainte de la manière dont cela endort la douleur, mais également toutes les joies simples de la vie. Bon évidemment, elle en avait bien besoin par moments.

Je referme l'armoire à pharmacie avec précaution, et je retiens mon souffle, en imaginant qu'il pourrait soudain apparaître dans le miroir, comme dans les films d'horreur. Mais ce n'est pas le cas. Je suis seule dans la salle de bains et Lionel pleure dehors.

Ça ne me regarde pas et je ne vais pas lui demander pourquoi il a des antidépresseurs, et Dieu sait que, vu son passé, enfin le peu que j'en sais, il a bien des raisons d'en prendre. Mais même en sachant ça, je suis extrêmement curieuse. Je veux savoir et je veux qu'il m'en parle. Je veux qu'il me confie toutes ces choses, qu'il me laisse pénétrer ses défenses et qu'il m'explique tout. Qu'il me montre ses faiblesses et évoque ses démons avec moi. Et j'aimerais me perdre dans les profondeurs de son être.

Bien sûr, je souhaite que mon amour lui apporte de la lumière. Mais, au bout de seulement quelques jours, et vu notre situation, je me suis demandé si c'était possible. Je ne pense même pas lui dire ce que je ressens vraiment, parce que je ne suis pas certaine qu'il me croie. Nous nous connaissons mal. Peu importe que les gens tombent fous amoureux, chaque jour. Je ne sais pas si je le laisserai voir mes sentiments, voir vraiment ce que je ressens. Ce qui est compliqué, c'est que ça empire de jour en jour, que je suis de plus en plus sous le charme.

Ce soir-là, je me fais un thé et je m'installe sur le canapé avec le plus gros des coussins, Lionel et Emily à côté de moi. Je zappe et j'essaie de découvrir un peu de la culture écossaise.

Quand Lachlan rentre à la maison, je me rends compte que j'aurais dû me servir de mon vibro quand c'était encore possible. Il a l'air complètement épuisé et s'il ne boite pas, il marche très lentement, comme si un camion venait de lui rentrer dedans.

Il me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il a sans doute un peu forcé pour se prouver qu'il en était capable, et que ça ira. Mais j'aime bien jouer à l'infirmière. Je lui fais couler un bain chaud et mets dedans un peu de ma crème pour que ça fasse des bulles et qu'il puisse laver ses plaies dans l'eau.

– Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose, dis-je, de l'autre côté de la porte, en le regardant plonger dans l'eau mousseuse.

Mais la manière dont il me regarde me fait stopper net.

Il ne me lâche pas du regard.

C'est un regard qui dit qu'il a besoin de moi, et de moi seulement.

Ou alors, est-ce ce que j'espère y lire ?

1. L'amour du collier.

2. L'Ativan est un anxiolytique.

CHAPITRE 20

Lachlan

Je fais le même rêve depuis trois nuits.

Les premières nuits où Kayla était ici, à Édimbourg, je ne me souviens d'aucun de mes rêves. J'ai dormi comme une souche, des nuits complètes et, pour la première fois de ma vie, je me suis endormi en un clin d'œil. Je me rappelle avoir fermé les yeux avec Kayla à mes côtés, et les avoir rouverts, et la voir encore là.

Mais, la quatrième nuit, j'ai revécu toutes mes angoisses, je n'ai pas pu trouver le sommeil, je suis resté parfaitement bien ancré dans la réalité.

Parfois, je me réveille le souffle court, ce qui semble inquiéter Kayla. Elle m'interroge des yeux, me demande de parler, de m'expliquer. Mais je n'y arrive pas, pas encore. Pas tant que je n'y suis pas obligé. Pas tant que je ne sais pas si elle tiendra le coup. L'idée de perdre la face devant elle me fait peur, ou qu'elle ne me regarde plus de la même façon, avec des yeux pleins de douceur et d'espoir.

J'ai fait ce rêve plusieurs fois, et le lui faire partager, ce serait la faire entrer dans ce monde de noirceur avec moi, et elle comprendrait quel type horrible et pathétique j'étais.

C'est le jour où Charlie est mort.

Bien entendu, dans mon rêve, c'est déformé et un peu différent de la réalité. Juste suffisamment pour me faire péter les plombs. Mais c'est la même allée, pas trop loin d'ailleurs des HLM dans lesquels j'ai grandi. C'est le même Charlie. C'est le même Rascal, ce chien abandonné que j'appelais mon chien jusqu'à ce jour-là. Après, je ne l'ai plus jamais revu. Comme si la mort de Charlie nous avait tellement effrayés qu'elle nous avait remis les idées en place.

Dans mon rêve, cela dit, il neige. Et contrairement à la réalité, nous ne sommes jamais seuls. Il y a des gens qui font la queue le long des murs, dans l'allée, et ils portent

tous des vêtements aux couleurs noir et rouge, ceux du rugby. Certains secouent des drapeaux sur lesquels est écrit McGregor, numéro onze. Ils sont silencieux, et c'est ce qui me fait le plus peur. Ils me soutiennent, nous soutiennent, sont là pour assister à la mort, avec leurs bouches grandes ouvertes et leurs yeux qui me jugent, mais je n'entends que la neige qui tombe et la respiration haletante de Charlie.

C'était la seconde fois qu'il prenait de l'héroïne. La première fois, je n'étais pas d'accord. Même si la partie gauche de mon cerveau, la partie logique et cohérente, ne fonctionnait pas, je savais qu'un shoot d'héroïne, c'était aller trop loin. C'était vraiment pire que la méthadone.

Mais cette seconde fois, eh bien, c'est moi qui lui en avais acheté. La première fois s'était si bien passée. Il avait été différent pendant un moment. En fait, c'est toujours comme ça, non ? Une première fois, ça ne te fait pas de mal. La première fois, c'est toujours bien. La seconde, ça serait pareil.

Mais ça n'allait pas. Je me lève et même dans le rêve, je ne sens plus mes jambes gelées. Je boite jusqu'à la ligne de supporters de rugby et leur demande si je peux avoir de l'héro. Personne ne répond. Ils me crient dessus, sans bruit. Les hommes, les femmes, jeunes et vieux, ont tous les traits torturés. Je supplie, je me mets à genoux, juste un peu, mais rien n'y fait. Personne ne m'entend, tout le monde s'en fiche. C'est comme si j'étais invisible.

Charlie, par contre, est tout sauf invisible. Il a toujours été intense. Il me hurle de me dépêcher, de l'aider, il me dit que je suis le pire des potes, alors que lui, il a fait tellement de choses pour moi.

Charlie est probablement le seul ami que j'aie jamais eu, et bien sûr, je fais tout ce que je peux pour lui faire plaisir. Je continue d'essayer, même si les expressions sur les visages des gens changent, elles sont de plus en plus distordues et démoniaques. Le mal est partout, c'est une tache d'huile noire qui s'insinue jusque dans tes pensées et jusque dans ton âme. Même après toutes ces années, c'est toujours là, à guetter ma rechute. C'est seulement lorsque j'atteins la dernière personne, et que je m'aperçois que c'est moi à cinq ans, maigrelet, couvert de bobos, et pas tellement différent de moi dans mon rêve, que je saisis ma chance.

Le Lachlan de cinq ans me tend Lionel, le lion. Il hoche la tête en me regardant, et semble vouloir me dire quelque chose. J'ouvre le lion en deux, à la couture le long du ventre, et l'héroïne se déverse comme du sable blanc. Ça remplit l'espace, tout autour de mes pieds, et ça monte, monte, monte. Des mains m'agrippent les chevilles et me tirent au sol. Ma bouche, mon nez, mes oreilles se remplissent de poudre, ma tête explose dans une série de feux d'artifice.

Charlie est au-dessus de moi, il me dit au revoir de la main. Du sang coule de son nez et de ses yeux.

– À bientôt, mec, dit-il avec un sourire ensanglanté. Un aller pour l'enfer.

La drogue m'emporte, et le monde devient noir.

Pas étonnant que je me réveille le cœur battant à deux cents à l'heure, et les poumons douloureux.

– Encore un rêve ? me demande Kayla doucement.

Elle est appuyée sur ses coudes et me regarde attentivement, en essayant de ne pas avoir l'air inquiète, mais je lis l'anxiété dans ses yeux.

Ma bouche est sèche.

– Ouais.

– Tu en as, d'habitude ?

J'acquiesce.

– J'ai besoin de boire un peu d'eau, je crois.

Je me lève. Lionel dort profondément au pied du lit et il ne bouge pas d'un poil quand je passe au-dessus de lui.

Dans la salle de bains, je m'asperge d'eau et je regarde mon reflet dans le miroir. Des cernes noirs entourent mes yeux. Comment peut-on se sentir si heureux et avoir l'air aussi horrible en même temps ? J'ouvre l'armoire à pharmacie et regarde mes médicaments. J'avais volontairement laissé le Percocet¹ à la maison en partant pour les États-Unis. La douleur avait diminué, inutile d'être tenté. Les analgésiques me détraquent de toute façon. Et l'Ativan me suffit la plupart du temps.

Je remplis un verre d'eau du robinet et avale un Percocet et un Ativan. Si ça ne m'aide pas à dormir, au moins ça me fera tenir jusqu'au lendemain matin. Peut-être même jusqu'à demain soir, quand arrivera le moment où, je pense, j'en aurai le plus besoin car je vais présenter Kayla à mes parents, Jessica et Donald, les vrais McGregor. J'aimerais pouvoir dire que ça ne m'inquiète pas, mais ce serait un gros mensonge.

Le truc, c'est que je ne sais pas bien pourquoi je suis aussi inquiet. Est-ce parce que j'ai peur qu'ils mentionnent mon passé ? Ça m'étonnerait beaucoup. Mes parents me respectent assez pour ne jamais en parler. Est-ce parce que j'ai peur qu'ils n'apprécient pas Kayla ? Ça m'étonnerait aussi. Ce sont les personnes qui ont le moins d'a priori que je connaisse, avec qui que ce soit. Kayla ne pourra que leur plaire.

Ou bien est-ce parce que le simple fait de la présenter à mes parents, sachant que je n'ai jamais amené personne, puisse en dire long sur mes sentiments pour elle.

J'ai l'impression que c'est la dernière réponse qui pourrait bien être la bonne.

Je ferme l'armoire à pharmacie et je pose ma tête contre le miroir froid en fermant mes yeux.

J'entends Kayla m'appeler de sa voix douce, de l'autre côté de la porte :

– Lachlan ? Ça va ?

Je grommelle une réponse, tout en m'éclaircissant la gorge.

– Juste une minute.

Je pisse et, quand je retourne au lit, elle m'observe.

– Tout va bien, dis-je, en grimpant sur le lit et en m'installant derrière elle. Viens par ici.

Je passe mon bras autour de ses épaules et je l'installe contre moi. Mes doigts se promènent dans ses cheveux soyeux et le long de sa peau. Je m'endors peu à peu, grâce aux médicaments et à son effet apaisant.

*
* *

Jessica et Donald habitent à environ une heure d'Édimbourg, tout près de Firth of Moray et son fabuleux Fish and Chips où je dépensais tout mon argent quand j'étais jeune.

Au bout de vingt minutes de route, je gare la Range Rover à côté du Robbie's Bar.

– On est où ? demande Kayla. Ils habitent dans un pub ?

– Non. Mais je venais souvent ici quand j'étais jeune. À quinze ans, j'ai grandi tout d'un coup, je n'ai même pas eu besoin de me faire de fausse carte d'identité. C'est moins craignos que ça en a l'air. Viens, on va prendre une bière.

Elle fronce les sourcils et je lui réponds par un sourire.

– Ne me dis pas que ce n'est pas assez classe pour toi, dis-je en sachant parfaitement quelle réaction cela va provoquer chez elle.

– Hé, dit-elle, en levant la paume de sa main, ne me parle pas de classe. On rencontre des gens tout à fait cool dans les pubs.

– Ouais, il s'agit bien d'un pub, en effet, donc allez, on y va. Je te déconseille juste de commander de la nourriture.

– Ça serait dommage de me couper l'appétit.

– Et surtout de tomber malade.

Je sors de la voiture et je l'attrape par la main. Pour être honnête, je ne suis pas revenu ici depuis le lycée, mais l'odeur est exactement la même. De la graisse et du sel sur le gril, l'odeur du poisson, de la bière éventée qui orne la moquette rouge et vert. Les souvenirs me reviennent par vagues ; tous ne sont pas si horribles.

Il est juste cinq heures passé, et le pub est déjà assez rempli. Les habitués viennent de sortir du boulot. On repère une table haute près de la porte, et je demande à Kayla ce qu'elle veut boire.

– Surprends-moi, dit-elle, un peu d'hésitation dans la voix, comme si j'allais lui rapporter une bière appelée Haggis Surprise.

– Ok.

Je me dirige vers le barman qui porte un tee-shirt gris, taché de sueur. Je suis sûr que c'est le gars qui bossait là il y a quinze ans.

Je m'appuie au comptoir et attends qu'il me repère, et quand c'est le cas, ses yeux s'écarquillent. Mais je ne ressemble plus du tout au petit gars de l'époque...

– Eh ben, putain, s'écrie le barman, en s'essuyant le front du revers de la main. Lachlan McGregor. (Je plisse les yeux, en cherchant à le reconnaître.) Le meilleur de l'équipe de rugby d'Édimbourg. Tu t'es remis de ta blessure ? Ils jouent tous comme des pieds depuis que tu es parti.

Ce n'est pas tout à fait vrai. La fin de la saison n'a pas été géniale, mais ça aurait été la même chose si j'avais été là.

– Je suis de retour, dis-je.

– Parfait. L'entraînement se passe bien ? Tu es prêt pour le grand jeu ?

– Ouais, je lui réponds sans vouloir vraiment trop développer. Est-ce que je pourrais avoir une pinte de blonde, et une pinte de cidre pour la demoiselle là-bas ?

Je montre Kayla. Elle est assise à la table et observe tout ce qui l'entoure.

– Pas de souci. C'est pour la maison, dit-il en me tendant rapidement les deux pintes.

– À la tienne, dis-je en prenant les verres.

Je regarde le liquide ambré un moment, et soudain, je me sens extrêmement assoiffé. Je pourrais la descendre en une seconde, ou deux gorgées, et je me sentirais immédiatement mieux. Mais au lieu de ça, je rapporte les deux verres vers la table, les mains légèrement tremblantes.

– Et voilà, dis-je.

– Le gars te connaissait ?

Je hausse les épaules.

– Pas vraiment. Il savait juste qui j'étais.

Elle s'extasie, tout en tirant le verre de cidre à elle.

– C'est génial. Tu es connu.

Je grogne en portant la bière à mes lèvres.

– Ça n'arrive pas si souvent.

– Noooooon, dit-elle. Arrête, l'autre jour quand on se baladait, je ne sais plus où, à Princes Street, tout le monde te regardait.

– Ils te regardaient toi, dis-je tendrement. Ma belle. (Je lève mon verre et je trinque avec elle.) À...

– La rencontre avec tes parents, dit-elle.

Je hoche la tête.

– Oui. À ça.

Je bois la moitié de ma bière d'un seul coup.

Elle met un temps fou à finir son verre, et quand j'ai fini le mien, elle pousse le cidre vers moi.

– Tiens, je ne peux pas finir.

J'hésite. Juste un moment. Juste le temps de me reprendre. Le verre est à moitié plein et j'ai déjà bu une pinte. Si je le termine, je sais que je vais me retrouver dans cet état où je ne saurai plus ce que se sentir coupable veut dire.

J'en ai envie, surtout maintenant, avec cette merveilleuse et belle femme que je ne mérite tellement pas.

Mais je ne le fais pas. Je secoue la tête et repousse le verre. Nous repartons vers la voiture. Le vent souffle fort, ramenant les nuages gris de la côte et recouvrant les alentours d'une fine brume. Ce qui fait que le paysage paraît très verdoyant.

La maison de Jessica et Donald a environ trois cents ans, et elle les fait bien. Le portail de pierre s'effondre un peu, certaines des pierres les plus larges sont tombées de l'autre côté. Le reste de la maison est couvert de vigne vierge, mais le jardin de Jessica est parfait, comme à son habitude. Les tournesols du côté Sud sont déjà à hauteur de taille.

– Oh mon Dieu, dit Kayla, une main sur la poitrine, en arrêt devant la porte en métal. On dirait une maison tout droit sortie d'un film. C'est là que tu as grandi ?

– Ouais. Ça n'a pas beaucoup changé.

– On dirait un conte de fées.

Quelque chose se noue dans ma poitrine. Autant le pub me rappelait des souvenirs agréables, sans doute parce que j'y allais toujours avec mes potes, autant la maison en véhicule bien d'autres. C'était ma première vraie maison depuis qu'on m'avait placé à la DASS, et c'était également celle dont je me sentais le moins digne. Un symbole de l'époque où ma vie est partie en cacahuète, par ma seule et unique faute.

Bordel. J'aurais dû boire ce cidre, finalement.

Avant que j'aie le temps de me perdre dans de plus longues réflexions, la porte principale, peinte en rouge vif comme toujours, s'ouvre, et Jessica et Donald sortent en nous saluant de la main.

– Lachlan, appelle la voix chantante de Jessica.

Elle est vêtue de noir, elle pense que ça l'amincit, même si elle est toujours assez mince. Ses cheveux gris sont lisses et brillants, elle porte quelques bijoux et visiblement un peu de maquillage. Donald est toujours aussi élégant avec son gilet, ses mains dans les poches et ses lunettes posées sur ses yeux de lynx. Mes parents adoptifs sont toujours sur

leur trente-et-un. Je me suis souvent demandé comment ils avaient bien pu vouloir de moi.

Je fais rapidement les présentations, en les prenant dans mes bras avant de leur présenter fièrement Kayla.

– Jessica, Donald, voici Kayla, leur dis-je.

Même si je les ai prévenus par téléphone, il y a quelques jours, que je serais accompagné, je ne crois pas qu'ils soient remis du choc. Ils ont l'air abasourdis.

Finalement, Jessica secoue la tête.

– Oh, elle est magnifique, dit-elle, avant de prendre Kayla dans ses bras. (Quand elles se séparent, Jessica l'attrape par les épaules et la dévisage.) Où as-tu bien pu rencontrer une aussi jolie fille ? Et qui plus est, qui veuille bien te suivre jusqu'ici ? ajoute-t-elle en me lançant une petite pique au passage, comme elle le fait souvent.

Kayla rougit. J'adore la regarder. Quand on la complimente, c'est comme si on ne le lui avait jamais dit, qu'elle l'entendait pour la première fois. Ça me donne envie de le lui répéter, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle y croie. Elle est tellement merveilleuse dès qu'elle rougit.

– C'est un plaisir de vous rencontrer, dit Kayla. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

Je hausse les sourcils. À dire vrai, je n'ai pas beaucoup parlé d'eux, mais il me semble que c'est la bonne chose à dire, car Jessica a l'air ravie.

– Ah oui ? dit-elle, me jetant un regard interrogateur. En bien, j'espère ?

– Toujours, dis-je pendant que Donald s'avance, la main tendue.

– Nous sommes ravis de vous avoir parmi nous, lui dit-il. Comment trouvez-vous l'Écosse ?

– J'adore tout ce que j'en ai vu, répond-elle. Ça ne va pas être facile de rentrer.

Si j'étais insensible, ces mots ne me feraient pas si mal. Elle semble s'immobiliser un petit peu, le sourire figé. Elle m'a dit il y a quelques jours que nous ne devions plus mentionner son départ, et nous nous y sommes tenus, vivant notre rêve, prétendant que les jours étaient infinis et que le temps n'existait pas pour nous, mais seulement pour le reste du monde.

– Eh bien, restez ici autant qu'il vous plaira, dit doucement Donald en passant son bras sur son épaule et nous guidant vers la maison. Nous avons un bon thé qui vous attend.

Pendant qu'il l'emmène vers la maison, Jessica m'attrape le bras et me tire à elle.

– Je veux juste te dire, dit-elle doucement, les yeux brillants, que je ne savais pas à quoi m'attendre quand tu nous as dit que tu viendrais avec une jeune fille. Je ne veux pas en faire tout un plat. Je te connais bien, Lachlan. (Je fronce les sourcils et elle continue.)

Tu n'as jamais été très sentimental. Mais je voulais juste te dire que je suis heureuse pour toi. Elle a l'air très gentille et elle est ravissante.

J'avale ma salive.

– Merci.

– Elle s'occupe bien de toi ?

Je lui réponds par un petit sourire.

– Oui. Très.

Elle me tapote le dos, satisfaite, et nous entrons dans le salon où Donald verse un peu de thé à Kayla. Je m'assieds à ma place habituelle, sur une vieille chaise tapissée que Jessica a toujours voulu jeter parce qu'elle était élimée par endroits mais que je l'avais convaincue de garder. Ils ont toujours eu beaucoup d'argent mais sont très discrets à ce sujet. Le style et la déco de la maison sont assez cossus, et clairement, Jessica n'est pas une fan des meubles bringuebalants. Cependant, cette chaise était la seule chose à laquelle j'étais attaché, même si cela semble idiot. Quand vous êtes orphelin, vous cherchez le confort partout où vous pouvez le trouver.

Pendant que Jessica va et vient, en attrapant les shortbreads et les scones et en les posant sur la table, dans sa plus fine porcelaine de Chine blanche et rose, Donald demande à Kayla si elle vient de San Francisco, et ils commencent à parler de la ville. Donald a travaillé dans la finance depuis son plus jeune âge et sa carrière l'a poussé à voyager partout dans le monde. Né dans une famille pauvre, il s'est fait lui-même, et c'est une des raisons pour lesquelles je l'admire autant, outre le fait qu'il m'a accueilli chez lui et m'a mené à la baguette quand il le fallait.

– Et votre travail ? demande Donald, en mordant dans un shortbread qui s'éparpille en miettes sur le tapis.

Jessica fait un petit geste désapprobateur et s'assied en poussant l'assiette vers lui, afin que cela ne se reproduise plus.

C'est là que Kayla se met à balbutier. Elle se frotte les lèvres et je sais qu'elle cherche la bonne réponse. Finalement, elle prend la parole :

– Je travaille pour un journal. Le *Bay Area Weekly*. Je m'occupe de la publicité.

– Ah, dit Donald, en remettant ses lunettes en place. Ce doit être très intéressant.

Kayla me regarde et répond :

– Non. Pas vraiment. (Elle laisse échapper un petit rire en haussant les épaules.) J'ai toujours voulu être journaliste, écrire des articles, mais il semble que quoi que je fasse, ça n'arrive pas.

Je m'éclaircis la gorge.

– En fait, Kayla a écrit un superbe article sur Bram et moi, pour son projet sur l'habitat à loyer modéré.

– Oui, c’est vrai, poursuit Kayla en hochant légèrement la tête. Malheureusement, je ne crois pas que j’aurai une seconde chance. Je n’ai même pas été créditée pour cet article. C’est quelqu’un d’autre qui l’a été.

– C’est ridicule, s’écrie Donald en se tapant le genou et en essayant de parler sans laisser échapper des miettes partout.

C’est Jessica qui reprend.

– Qu’avez-vous fait ?

– Rien. Je veux dire, je me suis plainte, mais le rédacteur en chef ne m’écoute jamais. Moi ou qui que ce soit d’autre, d’ailleurs.

– Avez-vous déjà pensé à écrire en dehors de ce journal, peut-être gratuitement au départ ? lui demande-t-il en l’observant par-dessus ses lunettes. Pour vous constituer un book et vous faire une réputation, pour faire voir de quoi vous êtes capable. Avant de chercher un emploi où vous pourrez être payée pour ce que vous écrivez ?

J’aurais souvent aimé être le véritable fils de Donald, ou du moins avoir hérité de son cerveau. Être le fils d’un junkie n’est jamais un avantage.

– Oui, Donald, dit Jessica. C’est une excellente idée. Pourquoi ne pas commencer par des articles de tourisme ? Vous êtes ici, et peut-être que Lachlan peut vous montrer quelques endroits secrets de notre pays, des endroits sur lesquels personne n’écrit ? (Elle me montre la tasse de thé.) Ou un autre article sur l’organisation. Ou même sur le gala de la semaine prochaine. Vous pourriez vous aider l’un l’autre.

Kayla et moi échangeons un regard. Je n’y avais pas pensé et, clairement, elle non plus.

– Je ne saurais pas pour qui écrire, dit-elle.

Jessica rejette cette idée d’un geste de la main.

– Oh, il ne faut pas vous inquiéter pour ça. Je connais beaucoup de monde. Et Donald aussi. Ce ne serait pas payé, comme Donald l’a dit, mais plutôt pour vous mettre le pied à l’étrier et faire parler de vous. En même temps, ce pourrait être utile à Lachlan et pour les chiens. Qu’en dites-vous ? Si je pouvais vous trouver quelque chose, cela vous intéresserait ?

Kayla cligne des yeux un moment, puis se redresse.

– Oui. Oui, bien sûr ! Ce serait merveilleux. Le gala est quand, déjà ?

– Vendredi, dit Jessica. Connaissant Lachlan, il a totalement oublié cette affaire. Ce ne serait pas la première fois. Une année, il est arrivé habillé en rugbyman, directement de l’entraînement.

Je m’éclaircis la voix. Ce putain de gala sert à lever des fonds pour le chenil. Jessica s’en occupe tous les ans et je me pointe, je signe quelques autographes, je rencontre les

gens, et ça nous fait des RP pour l'association. Habituellement, j'emmène Lionel avec moi, et il gagne le cœur des gens bien plus vite et mieux que moi. Je balbutie :

– Ça m'a échappé. J'ai été... occupé.

Kayla sourit, elle a l'air de savoir de quoi je parle.

– Tout va bien. Amara m'en a parlé hier. Je n'étais juste pas sûre de la date.

– Toujours au début de la saison. Les gens sont à nouveau portés sur le rugby, et en général je peux avoir quelques-uns de mes coéquipiers au gala.

Je marque une pause, conscient que Donald et Jessica me regardent attentivement.

– J'adorerais que tu m'y accompagnes, tant que tu acceptes de me partager avec Lionel.

– Tu sais bien que cela ne me pose pas le moindre problème.

– Il est plutôt gentil, n'est-ce pas ? dit Jessica gentiment.

– Qui ça, Lachlan ou le chien ?

Je laisse échapper un petit rire.

– Oh, ma puce, pitié, ne choisis pas.

À ces mots, Donald et Jessica se regardent avec un air que j'essaie d'ignorer de mon mieux.

La sonnette tinte et Jessica se lève.

— Ce doit être Brigs.

Brigs, c'est mon frère, et je m'en veux de ne pas l'avoir appelé depuis que je suis rentré. Nous sommes plutôt proches, même si je lui en ai – c'est aussi le cas pour Jessica et Donald – fait voir des vertes et des pas mûres étant enfant. Mais depuis quelque temps, il s'éloigne. Sa femme et son fils sont morts il y a trois ans dans un horrible accident de voiture, et depuis, il n'est plus le même. Je ne peux évidemment pas comprendre sa douleur et je n'en ai pas le courage, non plus. Mais je comprends pourquoi il a eu besoin de prendre ses distances vis-à-vis des gens qui l'entouraient. Ce n'est pas simplement la douleur de la perte. Il s'en veut pour l'accident, parce qu'ils s'étaient disputés juste avant. Je n'ai jamais su de quoi ils parlaient mais, d'après Brigs, c'était suffisant pour penser que c'est sa faute. Parfois, j'ai envie d'aller vers lui, de lui dire que je sais ce que c'est de se sentir coupable, mais je n'ai pas le courage d'aborder le sujet.

– Coucou Maman, dit Brigs, en embrassant Jessica sur les deux joues.

Même si je les appelle mes parents, je n'ai jamais pu les appeler Papa et Maman. Je ne sais pas si c'est un mécanisme de défense ou quoi.

Brigs nous regarde avec surprise. Il ressemble beaucoup à mes cousins. Il est grand, athlétique, même s'il a un peu minci ces derniers temps, avec des yeux bleu vif que je ne saurais décrire autrement que par le mot « hanté ». Il a les pommettes de Jessica, hautes et larges. Quand il est en pétard, il vaut mieux ne pas se trouver sur son passage. Je peux

faire taire quelqu'un avec mes poings, mais lui peut faire taire une salle entière d'un seul regard.

– Lachlan, dit-il, avec une gaieté dans sa voix que je n'ai pas entendue depuis longtemps.

Je me lève et le prends dans mes bras en lui tapant dans le dos.

– Ça fait du bien de te voir, frerot, dit-il, en me regardant droit dans les yeux.

– Pareil.

Il regarde par-dessus mon épaule et hausse un sourcil en découvrant Kayla.

– Et qui est-ce donc ?

Je ne peux pas m'empêcher de sourire fièrement. Je dois avoir l'air idiot, mais je m'en fous.

– C'est Kayla. Elle vient de San Francisco.

– Vraiment ? demande-t-il en hochant la tête. C'est la première fois que tu viens en Écosse ?

– Oui, lui répond Kayla.

– Et tu as ce singe comme guide ? Je devrais peut-être te faire visiter les environs. La vraie Écosse, pas celle vue à travers les yeux d'un rugbyman surexcité, dit-il avec un grand sourire.

Il passe de l'aigri au fanfaron en un clin d'œil et je vois les épaules de Kayla se relâcher.

– Brigs, l'avertit Jessica, sois gentil.

Ça fait du bien de le voir heureux, et tout d'un coup, je me rends compte que ce doit être agréable pour eux aussi de me voir heureux.

Nous nous asseyons tous autour de la table, pendant que Jessica file à la cuisine préparer le dîner, un succulent canard rôti que Donald nous raconte qu'il a chassé la semaine passée dans les Highlands. On sort le vin. Ça me demande un gros effort, mais je décline et prends un verre d'eau minérale à la place.

La conversation s'oriente sur différents sujets. Donald parle de son travail avec le Lions Club, Kayla parle du problème du logement à San Francisco et je raconte mon entraînement. Brigs est discret, encore plus que moi, jusqu'à ce que Jessica débarrasse la table et aborde son nouveau travail.

Je n'en fais pas tout un plat, parce que c'est juste la façon de faire de Brigs. Il a perdu son boulot de prof après l'accident et depuis il cherchait du travail. Je ne me suis jamais inquiété, il est malin et c'est un bosseur, il avait juste beaucoup de choses à gérer. Mais Jessica explose de fierté. Et je vois que ça le met mal à l'aise.

– Félicitations, lui dis-je. Il était temps. À toi.

Et peut-être ai-je dit ce qu'il ne fallait pas, parce que ses yeux se plissent et il lève son verre.

– À moi ? Non, non. À toi, Lachlan.

Je fronce les sourcils et il continue, l'air complètement sincère.

– Je suis sérieux. Vraiment, je suis sérieux. Je ne crois pas avoir déjà porté un toast à Lachlan et à la personne qu'il est devenu.

Je commence à me sentir mal à l'aise.

Brigs regarde ses parents.

– Vraiment, je ne crois pas que nous l'ayons fait. Je crois que nous avons ouvert nos bras à Lachlan et que nous l'avons accepté, mais nous ne lui avons jamais dit combien nous étions fiers qu'il ait réussi à se défaire de cette addiction.

La Terre arrête de tourner autour de son axe, juste assez pour que je me sente malade.

– Brigs ! le menace Jessica, à peine plus fort qu'un chuchotement.

Mais Brigs n'écoute pas, ne voit pas mes mains qui se sont transformées en poings serrés, et ne perçoit pas les regards de Donald et Jessica, ni bien sûr Kayla qui me dévisage, confuse. Il ne remarque rien, car il regarde son verre de bière comme si ce dernier lui dictait ce qu'il fallait dire.

– Nous pensions vraiment t'avoir perdu, frérot. La meth, l'héroïne. Peu de gens arrivent à quitter la rue, à s'en sortir et à faire quelque chose de leur vie, mais toi tu as réussi. Toi. Tu as fait tout ce que tu as voulu faire. (Il lève sa tête et me regarde, complètement honnête, ne remarquant pas mes yeux exorbités.) À toi, mon frère. Je suis heureux que tu sois rentré. Et je suis heureux qu'elle soit rentrée avec toi.

Un silence de plomb tombe sur la pièce. Tout le monde se regarde et attrape son verre. Je n'essaie même pas de prendre le mien. Je suis complètement paralysé. Pas juste humilié, quand on vit des années dans la rue, on a l'habitude d'avoir honte. Pas du tout humilié. Mais j'ai peur, une angoisse qui me saisit le cœur, parce que Kayla ne savait rien de tout cela, et je ne suis pas sûr de pouvoir aborder le sujet avec elle.

Mais voilà, c'est fait, et elle n'a plus qu'à y réfléchir, à me juger, et je me dis que cela va sans doute l'effrayer.

Je n'arrive même plus à la regarder en face. Je sors de table rapidement et je me dirige vers la salle de bains en traversant la cuisine, m'arrêtant un instant pour prendre une bière dans le frigo, et je m'enferme. Je m'appuie contre le lavabo, inspirant et expirant, jusqu'à ce que la douleur disparaisse, jusqu'à ce que mes regrets se calment, mais ça ne vient pas. Je tape le dessus de la bouteille contre l'évier et le bouchon saute ; la bière, elle, est vidée en cinq secondes.

Un rot. J'attends. J'espère que tout va disparaître, que mon pouls va se ralentir.

Plus je reste dans la salle de bains, plus ça empire. Je jette la bière dans la poubelle et retourne au salon. Et je vous jure, c'est le moment le plus angoissant de ma vie, bien pire que sur un terrain de rugby.

Heureusement, ils parlent tous d'Obama, et je me rassieds sans qu'ils me remarquent trop.

Sauf Kayla, bien sûr, car elle remarque tout. Et il n'y a aucune chance qu'elle laisse passer ça.

Je décide d'écourter la soirée. Juste après le dessert, j'annonce que nous devons aller nous occuper des chiens, surtout d'Emily qui n'a pas l'habitude de rester seule. Nous disons au revoir à tout le monde, même si je sais que nous allons revoir Donald et Jessica au gala. Quand Brigs me prend dans ses bras, il me tire à lui et me chuchote dans l'oreille.

– Si elle t'aime encore, il faut la garder.

J'ai envie de lui éclater la gueule et ne peux que grogmeler de colère en retour.

Le trajet vers Édimbourg est le plus silencieux qui soit. J'essaie de me concentrer sur la route, sur les lignes blanches qui passent sous la voiture et sur l'autoroute noire qui nous mène droit vers les phares.

Ce moment a quelque chose d'un rêve éveillé, nous roulons après dîner, tard, mais la gravité de la situation me ramène à la réalité.

Je ne tiens plus. M'éclaircissant la gorge et, les yeux toujours rivés sur la route, je m'accroche et je dis :

– Tu veux en parler ?

Ma voix est basse et on sent mon malaise.

Elle prend son temps avant de répondre :

– De quoi, exactement ?

Je n'ai pas envie de le lui répéter, mais s'il le faut, je le ferai.

– De ce dont Brigs parlait. Quand il a porté un toast. De la personne que j'étais.

Elle lâche un gros soupir.

– Oui. La personne que tu étais. Dis-moi.

– Tu veux vraiment savoir ?

Je la regarde hocher la tête, les yeux fixant la pénombre par la vitre.

– Oui, dit-elle. Je veux tout savoir de toi. Surtout ce qui a fait de toi ce que tu es aujourd'hui.

Ça vient du cœur :

– Je suis qui ? (Je lui parle doucement.) Je suis qui pour toi ?

Elle tourne son visage vers moi, sa peau luit légèrement dans la lumière du tableau de bord.

– Tu es Lachlan McGregor. Et tu es à moi.

Encore un coup de poing dans le ventre, mais plus doux cette fois, comme trempé dans du miel.

– S'il te plaît, dis-moi tout, ajoute-t-elle. Tu ne me dois rien, mais je... j'aimerais comprendre. J'aimerais être là pour toi, je veux tout connaître. Ça ne va pas me faire fuir.

Mais c'est un mensonge. Dans quelques semaines, tu ne seras plus là du tout. Et puis tu posséderas mon cœur et tous mes secrets.

Je ravale cette pensée et je hoche la tête.

– Je vais faire court et essayer d'être direct parce que... (j'expire, mes mains transparentes sur le volant) il faut que tu comprennes que ce n'est pas évident pour moi de parler de cela. Je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit, et j'y pense moi-même assez peu. Bien des choses doivent rester dans le passé, et la personne que j'étais en fait partie. Mais je veux que tu saches que tout ça est fini, et bien fini. Tout ce qui s'est passé est terminé. Il faut que tu me fasses confiance là-dessus. Tu me fais confiance ?

– J'ai confiance en toi, chuchote-t-elle.

– Ok, dis-je, en hochant la tête. Ok. Hum... Quand Jessica et Donald m'ont récupéré, ça me semblait trop beau pour être vrai. Tu les as rencontrés, tu as vu comment ils sont. Ce sont des gens bien. Ils m'ont accueilli, moi le petit garçon, maigre comme un clou et mal en point, celui qui n'avait pas d'avenir, et ils ont fait tout leur possible pour me prouver que le monde n'était pas mon ennemi et que tous les gens n'étaient pas mauvais. Mais... Après tout ce que j'avais connu, encore et encore, j'avais du mal à y croire.

Je cligne des yeux, essayant de trouver les mots justes.

– Ils m'ont tout donné, tout ce que je voulais, et surtout leur amour, vrai, sincère. Mais je ne m'en suis jamais senti digne. Je suis allé au lycée, j'ai eu mon diplôme et j'ai essayé d'avoir une vie normale. Le problème, c'est que... Les gens que je connaissais savaient que je n'étais pas leur fils, et même si ce n'était pas souvent abordé, sauf si un connard décidait d'en parler, c'était quelque chose qui me pesait vraiment. J'imagine que je ne leur faisais pas confiance, ne sachant pas quelles étaient leurs intentions. Je ne défaisais pas mon sac, il était près de la porte, toujours prêt, au cas où... parce que j'avais été jeté de tellement de foyers et que j'avais été obligé de fuir tant de fois. Je voulais faire confiance à Donald et Jessica, et même à Brigs, mais je n'y parvenais pas. Ma dernière année de lycée a été un retour en arrière. L'histoire typique. Je traînais avec les mauvaises personnes. Je volais des voitures, je buvais du whisky de contrebande et je tirais en l'air, en visant les étoiles. Et puis les drogues ont fait leur apparition, et je passais mes week-ends à Glasgow, à serrer des nanas et à faire ce que je savais bien faire. Aucune dignité, tu vois ? Je ne méritais rien de ce qui m'est arrivé.

Je la regarde pour voir si elle m'écoute. Elle me détaille, le regard attentif, concerné, et j'ai l'impression qu'elle est presque avec moi, dans le passé, qu'elle me tient la main.

Je continue, la gorge de plus en plus sèche.

– C'est la drogue la moins sexy qui m'a fait basculer. Ce serait la coke, ça serait moins étonnant, mais je n'ai jamais été classe. Jamais. C'était la méthadone. Et l'alcool, aussi. Parfois un peu de coke, parfois des antidouleurs, quand on arrivait à en choper. Du moins au départ. Au départ, tu choisis. Et puis tu arrives à un point où tu voles de la muscade dans la cuisine de ta mère en pensant que ça va te défoncer. Tu peux mettre ses bijoux et ses manteaux de fourrure en gage. Tu peux voler tout ce qui leur appartient, tout ce qu'ils t'ont donné pour te sauver, tu peux tout balancer par la fenêtre. Tu deviens un putain d'égoïste, un pleutre. Une couille molle. Tout ce qui t'importe, c'est de faire disparaître le monde et chacune de tes cellules. Il n'y a plus que ça. Toute ta vie devient une quête d'effacement de la vie, comme on effacerait une clé USB. J'ai pris des drogues, j'ai volé, j'ai menti et je me suis fait mal, et mal, et encore mal jusqu'à ce que la clé soit vierge et qu'il n'y ait plus rien pour me faire mal.

Je respire à peine. Le seul son que l'on entend dans la voiture est celui de ma respiration. Je viens de dire à Kayla la pire des choses qu'on puisse admettre. Je viens de le lui dire que j'étais un junkie, à elle, la seule femme à laquelle j'ai jamais tenu, pour laquelle j'ai ressenti quelque chose de profond, de fort. Il n'y a aucune chance que son opinion reste inchangée. Dire la vérité ne me fait pas me sentir mieux parce qu'il s'agit de ce type de vérité qui ne devrait jamais apparaître au grand jour.

Plusieurs secondes passent. Lourdes, pesantes. Mon sang bat fort contre mes tempes et je repositionne mes mains sur le volant. Je continue à fixer la route, trop effrayé pour la regarder, mais en même temps angoissé par son silence.

– Brigs a dit que tu vivais dans la rue, dit-elle calmement, et je ne parviens pas à savoir si elle est dégoûtée ou sous le choc.

– Ouais. Quand tu mets les affaires de tes parents en gage pour de la drogue, ils finissent par perdre patience. Ils ont fait ce qu'ils ont pu. Je leur en ai fait voir de toutes les couleurs, avant d'en voir moi aussi de toutes les couleurs. Il y avait des engueulades, toujours. Je criais et je pleurais. J'étais un vrai connard, impossible à décrire. Juste une merde, pathétique. Je ne peux pas... je ne peux même pas te dire à quel point je me hais, je hais cette personne, la personne que j'étais, et tout ce que j'ai fait. Ils ont fait le bon choix, tu sais. Ils m'ont lancé un ultimatum. C'est comme ça que tu nous remercies de t'avoir accueilli ? Eh bien, dans ce cas, tu prends tes affaires et tu t'en vas. Et j'ai décidé de m'en aller. C'est ce que je méritais, de toute façon. La rue. C'est là que j'ai vécu pendant quelques années.

– Plusieurs années ? dit-elle, criant presque.

Je n'arrive même pas à déglutir tellement j'ai honte.

– Oui. Parfois en foyer, parfois dans la rue. Moi et les chiens errants, tu sais, on est identiques. Mais un chien essaie de survivre, juste de survivre. Je n’essayais pas de vivre. J’essayais de mourir.

Et j’ai presque réussi à mourir. Et puis Charlie... Charlie est mort. Ça aurait pu être moi. Ça aurait dû être moi. Mais je n’arrive pas à articuler son nom.

– Merde, dit-elle, et elle me surprend en posant sa main sur mon bras et en le serrant doucement. Je n’en savais rien. Je savais que tu avais eu des galères, je veux dire, le simple fait d’avoir été adopté, ce n’est pas facile. Mais ça ? Je ne peux... Tu as été tellement fort.

Je la regarde en fronçant les sourcils.

– Fort ?

– Oui, dit-elle avec emphase. Tu es solide. Tu es courageux. Et c’est presque magique. Comment tu as réussi à arriver là où tu en es aujourd’hui, en ce moment ? Avec ta carrière, ta Range Rover ? Comment ça s’est passé ?

Je penche légèrement la tête.

– Ça s’est passé. Ça ne s’est pas fait en une nuit. Mais c’était une nuit. Une horrible nuit. Un jour, je me suis pointé chez Jessica et Donald et je leur ai dit que j’avais besoin d’aide. Je les ai suppliés. À genoux, je les ai suppliés de me sauver, de me reprendre. C’est à ce moment-là que je me suis rendu compte que je ne voulais pas mourir. Je voulais vivre. Et si ça avait été d’autres gens, ils m’auraient tourné le dos. Je n’étais pas leur fils, et ils ne me devaient rien. Mais ils ne l’ont pas fait. Ils m’ont repris. Et je suis parti en cure de désintox pour arrêter la méthadone et les autres drogues. Je me suis concentré sur mon corps. Ça arrive souvent, tu sais, quand tu as abusé de ton corps, tu veux te rattraper. J’ai commencé à faire du sport comme un fou, à faire attention à ma santé, et finalement j’ai rejoint l’équipe locale de rugby. Le rugby est devenu ma nouvelle obsession, tu vois ? J’avais cette vitesse, cette force et cette colère, et je savais qu’elles ne me quitteraient jamais, et tout ça combiné, ça donnait un super-carburant. Je suis vraiment devenu bon, très rapide.

– Quelle histoire ! Je n’en avais pas la moindre idée. Et j’en suis navrée.

– Je ne voulais pas t’en parler, évidemment. J’avais envie de tuer Brigs quand il a commencé à porter ce toast, même si ça venait du cœur.

– Je comprends que tu aies voulu garder ça pour toi, mais.... Ce n’est pas fatigant ? Ça ne te fait pas souffrir de garder tout ça enfoui ?

Je hausse une épaule.

– Peut-être ?

– Je suis heureuse que tu m’en aies parlé, dit-elle en se déplaçant pour passer sa main dans mes cheveux. Je ne veux pas que tu aies peur de me dire les choses.

- Même quand ça implique que tu puisses fuir dans la direction opposée ?
 - Ça n'arrivera jamais, jamais Lachlan. Je ne courrai que vers toi. Toujours.
- Mon Dieu, comme j'aimerais que ce soit vrai.

Quand nous arrivons enfin en ville, je suis épuisé et je me sens émotionnellement vidé. Kayla me conseille de me mettre au lit et propose d'aller promener les chiens. J'ai envie de protester, mais je vois à son regard qu'elle a envie de faire ça pour moi, cette chose si simple qui veut dire beaucoup. Elle tient vraiment à moi, putain. Elle n'est pas partie en courant. Je ne sais même pas comment digérer tout ça.

Je me mets au lit et j'essaie de rester éveillé jusqu'à son retour. Je l'entends parler aux chiens dans l'autre pièce pendant qu'ils s'installent sur le canapé pour dormir, comme ils le font avant de se mettre dans leur panier ou dans notre lit. Il y a quelque chose de tellement réconfortant et calme dans sa voix. Dans un autre monde, un monde plus clément, ce ne serait pas la première fois ni la dernière. Toutes ces nuits tomberaient, encore et encore, et elle s'endormirait dans mes bras, en prenant toutes les ombres, les démons et les horreurs, pour les ranger dans son cœur. Dans un monde parfait, elle les garderait tous loin de moi, pour mieux me comprendre, et je ne souffrirais plus jamais.

Elle prendrait la vérité et l'installerait dans son for intérieur.

Et je serais prêt à la laisser faire.

Mais le monde n'est pas parfait.

Je ne sais pas dans quel genre de monde nous évoluons en ce moment.

1. Le Percocet est un puissant narcotique analgésique.

CHAPITRE 21

Kayla

– **T**u es certain que personne ne va te baisser ton short ? je demande à Lachlan en sortant de la Range Rover.

Je dois l'avouer, je suis sacrément nerveuse à l'idée de le voir jouer, même si ça, il n'a pas à le savoir. Une foule de choses me mettent les nerfs en boule, mais ça non plus, il n'a pas à le savoir.

– Je ne peux rien te promettre, répond-il.

Puis il pointe de son menton l'immense stade qui se dresse devant nous. La voilà. La Mecque du Rugby à Édimbourg.

J'avoue que, ce matin, j'ai été très surprise lorsque Lachlan m'a proposé de venir assister à un entraînement. Après la soirée que nous avons passée, le dîner chez sa famille adoptive et sa confession complètement dingue dans la voiture, je m'attendais à ce qu'il se renferme et garde une certaine distance.

Mais pas du tout. Dès le réveil, il m'a sauté dessus et s'est montré extrêmement tendre. Sa gaule matinale était devenue rare cette semaine, mais cette fois, il y avait quelque chose de différent. J'ai eu l'impression qu'il voulait non seulement posséder mon corps mais tout mon être. Il me regardait passionnément, comme s'il ressentait soudain une soif de moi inextinguible.

Évidemment, je ne m'en suis pas plainte. Après ce qui s'était passé la nuit dernière, j'avais besoin, moi aussi, de me sentir proche de lui.

Je ne vais pas vous mentir. Ce qu'il m'a avoué m'a effrayée. Je pensais avoir compris qui il était, un peu du moins, mais savoir qu'il a été accro à la meth et qu'il a vécu dans la rue m'a vraiment fait flipper. C'était mille fois pire que ce que j'aurais pu imaginer. Chaque mot qu'il prononçait me brisait le cœur. Pas étonnant qu'il soit si intense, si

écorché vif. Cet homme est revenu de l'enfer et même s'il est né à nouveau de ses cendres, tel le Phénix pour devenir l'homme qu'il est aujourd'hui, l'envie de la fumette ne l'a pas vraiment quitté. Je le sens.

Et c'est ça qui m'effraie. J'ai peur que tout ça ne soit pas terminé. Comment cela pourrait-il l'être ? Comment une personne peut-elle vivre tout ça et ensuite balayer le passé ? C'est impossible. Même avec les meilleures thérapies et les traitements les plus pointus, personne ne peut être certain de réussir à surmonter un abandon, une adoption, puis l'addiction aux drogues et la vie de SDF. Ces choses sont plus terrifiantes les unes que les autres. Le simple fait qu'il soit toujours en vie et en bonne santé m'étonne déjà.

Je ne veux pas vivre en ayant peur pour lui, en me disant qu'il peut dérapier à n'importe quel moment. Je ne suis pas assez naïve non plus pour fermer les yeux sur certains faits, comme son rapport à l'alcool par exemple. Je veux qu'il reste fort, puissant, noble. Je ne veux pas qu'il ait honte de son passé, parce que c'est ça aussi qui en a fait l'être humain formidable qu'il est aujourd'hui. Même s'il pense le contraire, j'ai encore plus de respect pour Lachlan depuis que j'ai appris la vérité à son sujet.

Et maintenant, maintenant seulement, je comprends vraiment son amour pour les chiens, son besoin de secourir les « chiens méchants » abandonnés. Il a été l'un d'eux, lui aussi a dépendu de la générosité d'inconnus.

Nous voici donc, lui et moi, sur le point d'entrer dans le stade. Là où je pourrai constater de visu combien cet homme s'est métamorphosé.

– Il faut que je te prévienne, me dit-il en glissant une clé magnétique dans l'une des portes de derrière, tu vas peut-être t'embêter. On ne va pas sortir le grand jeu. Je vais travailler sur mes esquives aujourd'hui, parce que j'ai trop tendance à aller au corps-à-corps.

– Oh, je sais, dis-je gaiement. Je l'ai lu sur ta page Wikipedia.

Il grommelle.

– Parce que j'en ai une ?

– Ça, ça signifie que c'est toi qui l'as écrite !

– Putain ! Quoi qu'il en soit, je ne peux plus foncer dans le tas sans risquer de me blesser, c'est pour ça qu'il faut que j'esquive.

– Est-ce que je vais au moins te voir dans une mêlée ? je lui demande alors que nous avançons en direction de la pelouse verte tout éclairée, au bout d'un tunnel bétonné, froid et sombre.

– Non. Un ailier ne fait que regarder la mêlée. Tu vas voir ça tout à l'heure.

Et il me lance un regard désabusé, les lèvres pincées.

– Tu n'as rien retenu des leçons de rugby que je t'ai données ?

Je rigole.

– Soyons honnêtes. C’était un prétexte pour te séduire et pourquoi pas, au passage, te tripoter un peu les fesses.

– Si je m’en souviens bien, c’était de la drague, pure et simple.

Je lève les yeux au ciel.

– Eh bien, tu n’avais pas l’air de t’en rendre compte à l’époque.

Il m’attrape et m’attire à lui.

– Je m’en étais très bien rendu compte, ma puce. Il fallait juste que je trouve le courage pour me lancer.

Il m’embrasse sur le front et nous continuons notre chemin.

Comme nous sommes arrivés un peu tôt, il m’entraîne dans les gradins pour me choisir la meilleure place.

– Tu es assez proche pour pouvoir entendre notre entraîneur, Alan, nous gueuler dessus. Surtout sur moi d’ailleurs, et tu pourras voir tout le monde. Bon, je dois aller me changer aux vestiaires.

Je le retiens par le bras, un peu anxieuse.

– Quoi, tu dois déjà partir ?

– Je reviens tout de suite. (Il montre le terrain.) Essaie de ne pas t’endormir.

Il descend l’escalier au pas de course, et moi, j’observe les mouvements de ses fessiers.

Au bout de quelques minutes, je comprends que l’entraînement n’est pas près de démarrer. Je sors donc mon portable et commence à envoyer des mails. D’abord un à Steph et Nicola. J’ai terriblement envie de leur raconter ce que Lachlan m’a avoué, mais je sais que je ne peux pas leur demander de comprendre. C’est son passé que Lachlan m’a confié, je me dois de respecter sa confiance.

J’écris à ma mère. Le dernier mail que j’ai reçu d’elle date de quelques jours. Elle disait que je lui manquais énormément, mais qu’elle allait bien et que Toshio et Sean étaient venus la voir. Comme elle ne mentionnait pas mes autres frères, Nikko, Paul et Brian, j’ai envoyé un mail à Toshio pour qu’il leur demande de donner signe de vie.

Après tout ce que Lachlan m’a raconté, je me sens étrangement fragile. Plus que jamais, j’ai besoin de savoir que tout le monde va bien. J’aimerais qu’il existe une machine à remonter le temps pour que je puisse retourner, juste un court instant, dans les bras de ma mère, pour la serrer dans mes bras. Le genre de câlin qui apaise tous les problèmes.

Mais c’est impossible. Au lieu de ça, j’attends sur les gradins d’un stade vide, l’homme dont je suis éperdument, désespérément tombée amoureuse. Je déteste le fait qu’on ne puisse pas tout avoir dans la vie. Et plus encore notre nature humaine qui nous pousse à en vouloir toujours plus.

Soudain, des cris montent du terrain. Je lève des yeux de mon écran pour regarder une bande de gros types costauds qui débarquent en maillots et shorts moulants. Lachlan est à l'arrière du pack, il parle à un petit type fluët, affublé d'un anorak aussi large que lui. Je suppose que c'est Alan, son entraîneur.

Mon cœur fait un double salto arrière quand j'aperçois Lachlan dans sa tenue qui met si bien en valeur chaque centimètre de sa splendide musculature. C'est un vrai dieu du stade, et surtout un dieu avec qui je baise. Je me pince, mon pouls menace de ne plus suivre la cadence.

Même si sa démarche est comme toujours assurée, il a l'air différent. Il est fier. Il n'est pas sûr de lui, il est ultra-sûr de lui. Comme si le terrain lui appartenait. Si j'habitais dans le coin, j'assisterais à chaque match, juste pour le regarder. En fait, je ne serais pas surprise que la moitié de ce stade soit remplie de filles à la poursuite de leur Lachlan McGregor.

L'entraînement en lui-même n'est pas passionnant. Il y a à peu près une douzaine de types sur le terrain, et l'entraîneur alterne les séquences de jeu collectif de quelques minutes et les exercices par paires. Comme Lachlan me l'a dit, il passe beaucoup de temps à courir avec le ballon en esquivant les joueurs qui foncent vers lui. Il les évite, ce qui a parfois pour effet de faire tomber le plaqueur face contre terre. D'autres fois, il ne les évite pas et fonce droit devant. Mais je me rends bien compte qu'il s'écarte à la toute dernière seconde pour ne pas rentrer dans son adversaire de toutes ses forces. Si c'était un vrai match, que ce n'était pas son coéquipier qu'il était en train d'écraser, je parie qu'il ne se retiendrait pas. C'est une sacrée bête.

Et c'est dingue comme il est rapide. Même s'il n'est pas tout le temps sur le terrain et qu'il passe beaucoup de temps en retrait, quand on lui passe le ballon, il décolle comme s'il était sur le point de s'envoler. C'est incroyable qu'un homme de sa carrure soit capable de courir aussi vite.

Je pourrais passer des heures, assise à le regarder. Je n'arrive pas à le quitter des yeux. Il est tellement absorbé par le jeu qu'il regarde à peine les gradins. Mais quand il m'aperçoit, il me fait un signe de la tête et je me surprends à le saluer timidement de la main comme une mère.

Difficile de l'imaginer décharné et désespéré, errer dans les rues en cherchant sa dope. C'est un homme tellement différent sur le terrain.

L'entraînement se termine. Alors que tout le monde se dirige sous les gradins ou vers les vestiaires, il monte vers moi en grimpant les marches quatre à quatre, infatigable.

– Comment ça va ? demande-t-il le front plissé, luisant de sueur.

– Bien, lui dis-je. Tu es une vraie... *rugby machine*.

Il jette un regard sur le terrain en grimaçant et s'essuie le front avec le bras.

– Ah ouais ? Je n'ai pas eu cette sensation.

– Tu fais sensation. J'ai... de la chance. Beaucoup de chance. Tu es incroyable. Tu m'as impressionnée, j'en ai mouillé ma culotte.

Il me regarde, avec un sourire en coin.

– Ah bon ?

– Je n'ai jamais eu autant envie de te baiser, lui dis-je franchement.

Il rigole.

– Bon. Ça peut s'arranger. Ça ne t'embête pas que je prenne une douche avant ?

Je fronce les sourcils.

– Tu es sérieux ?

– Ma puce, je suis toujours absolument sérieux quand il s'agit de coucher avec toi. Et qui sait... tirer un coup dans les vestiaires est peut-être un de mes vieux fantasmes.

Putain. Où est-ce qu'on s'inscrit ? Comme si le voir tout suant sur le terrain, affirmant sa domination, ne m'avait pas assez excitée ! Voilà qu'il me fixe avec un regard sans la moindre équivoque.

– Et tes coéquipiers, tu en fais quoi ? Je ne suis pas trop du type exhibitionniste.

– Content de l'entendre. Mais il y a un vestiaire réservé à l'équipe adverse. Il est probablement ouvert.

Il m'attrape par le bras et m'attire à lui.

– Au fait, mon pote Thierry nous invite dans un pub ce soir. Il veut te rencontrer. Ça te dit ?

Je suis très flattée que son coéquipier sache que j'existe.

– Bien sûr.

– Parfait, dit-il en m'embrassant doucement sur les lèvres. Je veux te présenter à tout le monde, murmure-t-il tout contre ma bouche.

Je me mets à fondre. Je l'embrasse avec passion. Nos lèvres, nos bouches sont brûlantes. J'ai envie qu'il comprenne l'effet qu'il me fait. Je ne suis d'ailleurs pas certaine de pouvoir le décrire.

Il m'entraîne au bas des marches, puis vers l'autre côté du terrain, vers un second tunnel. Je m'arrête un instant, je regarde autour de moi. J'essaie de me mettre à la place de Lachlan. Je m'imagine en train de débarquer devant une foule de fans qui m'observent depuis les gradins et qui m'acclament. Je ne sais pas comment il fait, il doit entrer dans une sorte de transe.

C'est aussi ce qu'il fait parfois avec moi, je pense. Comme s'il ne voyait plus que moi, et rien d'autre, comme si j'étais à moi seule son univers tout entier.

Et même en ce moment, alors qu'il m'entraîne dans le tunnel sombre, cette façon tellement intense qu'il a de me regarder me captive totalement. Et puis merde. Tout me

captive chez lui. Sa beauté, sa noirceur. Sa bite. Oui, sa bite.

Surtout maintenant.

Il me conduit à une porte dont il tourne la poignée. Elle ne s'ouvre pas. Il me fait reculer un peu, jette un œil des deux côtés du tunnel, puis lui assène un grand coup de pied.

– Ouah. ! Tu es sûr que...

Je m'interromps en croisant son regard.

Il me pousse à l'intérieur de la pièce. Il ferme la porte derrière nous et allume la lumière.

Ça ressemble à tous les vestiaires que j'ai pu voir. Casiers, bancs, douches au fond. Dieu merci, celui-ci est vide. Je me retourne vers Lachlan, déjà en train d'enlever son maillot trempé de sueur. Ses chaussures, chaussettes et son short y passent aussi. Quéquette à l'air.

– Euh... Je pensais que tu portais toujours un caleçon quand tu jouais, lui dis-je, les yeux scotchés sur sa gigantesque queue en érection qu'il maintient de la main en la caressant doucement, du haut en bas, tout en me pénétrant du regard. Tu sais. À cause des shorts qu'on baise...

Les mots s'évanouissent sur mes lèvres. Le voir dans ce vestiaire, débarrassé de ses vêtements de rugby me coupe la parole. Mon Dieu, je viens d'admirer tout ce que son corps est capable de faire sur le terrain, et voilà il s'apprête à me montrer tout ce qu'il peut *me* faire ici... J'en suis toute pantelante, et déjà trempée comme ça n'est pas permis.

– J'aime bien varier les plaisirs, un jour avec, un jour sans, répond-il.

Je déboutonne mon jean, je le fais glisser sur mes hanches devant lui. Je suis sur le point de l'enlever quand il s'écrie, une lueur dans les yeux :

– Non. Laisse-le sur tes chevilles.

Je hoche la tête. Qu'a-t-il donc en tête ?

Il passe devant moi à grands pas, son sexe toujours en main, et part tout au bout de la pièce vers les douches. Il ouvre l'une d'entre elles et laisse l'eau couler sur son corps. Ses mouvements de va-et-vient s'accélèrent et je regarde, très excitée, sa main glisser de l'épaisse base de sa queue jusqu'à son gland violacé, gonflé.

– Regarde bien, dit-il dans un gémissement, la tête renversée. (L'eau coule sur la gorge, sur sa large poitrine, sur son ventre.) Je veux que tu me supplies pour l'avoir.

– Je t'en supplie, lui dis-je, en me sentant un peu ridicule de le regarder se branler dans la douche avec mon jean et ma culotte sur les pieds.

J'ai une folle envie de me mettre à genoux, de me fourrer cette queue splendide dans la bouche et de recevoir cette cascade d'eau sur moi. Je me fiche d'être mouillée. Je veux le faire jouir. De préférence dans ma bouche, mais je me contenterai de tout ce qui vient.

– Mets-toi sur le banc, juste là, m’ordonne-t-il en ouvrant les yeux sous l’eau qui coule sur sa tête et lui aplatit les cheveux.

Quand il ouvre la bouche, le bombé de la lèvre inférieure est tellement sexy.

L’expression de son visage est totalement jouissive.

Je m’exécute et me mets à genoux. C’est follement excitant quand il est autoritaire. Son scénario est digne d’un film porno.

– Tourne-toi, dit-il en éteignant la douche. Face au mur.

– Je préférerais pouvoir te regarder. Tu t’es vu ?

Un léger sourire satisfait se dessine sur ses lèvres.

– Fais ce que je te dis.

Je lui lance un regard un peu contrarié.

– On ne pourrait pas satisfaire nos désirs à tous les deux ?

– T’inquiète, tu vas être satisfaite. Maintenant, tourne-toi.

Il avance vers moi, l’air presque menaçant, avec sa queue qui se balance à chacun de ses pas.

J’obéis, mais uniquement parce que je sais que ça en vaut la peine.

J’attends, le cul en l’air, le haut du corps encore habillé, en équilibre précaire sur le banc.

Je l’entends arriver derrière moi, je sens sa présence et je m’accroche instinctivement au bord du banc.

Deuxième passage. Je suis folle d’impatience. J’ai l’impression d’avoir les yeux bandés et que chaque partie de mon corps, en alerte, attend la luxure.

J’ouvre ma bouche pour le supplier, quand soudain :

CRAC.

Sa main humide, large, puissante, m’envoie une fessée tellement forte que j’en tombe presque du banc.

Je crie, fort.

Ça brûle.

Oh mon Dieu, ça brûle, mes yeux s’embuent de larmes.

Mais la douleur disparaît aussi vite qu’elle est arrivée. Ma respiration devient plus saccadée, je comprends que je suis prête à en recevoir une autre.

– Tu as aimé ça ? demande-t-il, d’une voix basse qui trahit les pensées cochonnes qui lui traversent l’esprit.

Je reprends mon souffle.

– Oui.

CRAC.

Il m’en donne une autre, sur l’autre fesse.

Mon dos se cambre et je pousse un cri. « Putain ! » J'ai l'impression que ma tête est bouillante, comme si elle allait exploser, et j'ai des fourmis partout dans les fesses. Mais jamais je ne me suis sentie aussi sexy de toute ma vie. Je n'ai pas l'impression que nous jouons, ou que faisons semblant, mais plutôt que c'est sacrément réel et extrêmement excitant.

Il pose sa main sur ma hanche, ce qui me fait tressaillir. J'attends la suite. Alors qu'il me maintient ainsi, je sens son gland, encore humide après la douche, glisser sur la peau si sensible de mes fesses encore irritée par ses fessées.

S'il essaie de m'apaiser avec son pénis, ça ne va pas marcher. Ça ne fait que m'exciter davantage. Je le veux profond, tout au fond de moi, jusqu'à ne plus y voir clair.

Je le lui dis.

Il me répond par un énorme grognement.

Il recule de quelques pas et me claque à nouveau les fesses, plus fort encore.

– Putain de merde !

Mais avant même que mon corps n'ait le temps de ressentir de la douleur, sa langue se met à lécher chaque millimètre de mon cul, des petits coups doux et délicats. Il gémit et là, putain, je plane. Avec ce mélange de douleur et de plaisir, j'ai du mal à me contrôler. Je bouge mes hanches de haut en bas pour l'attirer en moi.

Il comprend vite.

Il m'attrape par la taille dont il fait presque le tour. Ouais, ses doigts sont très longs et ma taille est très fine.

Je suis tellement trempée qu'il n'a qu'à avancer sa verge pour qu'elle glisse toute seule à l'intérieur.

Et je la sens.

Bien.

Putain.

C'est bon.

L'angle aussi y est pour quelque chose. Il s'introduit et j'ai l'impression de m'élargir autour de son sexe qui attise sur son passage chacun de mes nerfs.

Un long gémississement m'échappe.

– Tu aimes ça aussi, hein, grogne-t-il. Tu en veux plus.

Je halète, je m'agrippe aux rebords du banc, mais mes mains sont tellement moites que j'ai du mal. S'il lâche ma taille, je risque de tomber, tellement mes membres sont relâchés. Je suis entièrement pleine de lui. Plus rien n'a d'importance, à part jouir, vite et fort.

Il me ramone, les mouvements de son bassin s'accélèrent, à chaque fois il atteint le bon endroit. Et cette sensation monte, se développe et se précise en même temps, jusqu'à

ce que j'aie l'impression que je vais m'évanouir. Nos peaux claquent l'une contre l'autre, créant une sorte de bande-son de notre partie de jambes en l'air frénétique.

Dans un mouvement plein de délicatesse, il tire mes hanches vers le haut, puis tente une longue et puissante poussée et atteint mon point G.

Toute la tension s'évanouit. On vient de débrancher le fil qui me reliait à la prise.

Je pousse un cri, je me délite, jusqu'à craindre de disparaître entièrement.

Il se met à gémir, tandis que je vibre autour de lui et que son rythme accélère encore.

Il me pénètre, entièrement, avec tant d'acharnement qu'on dirait qu'il veut me punir. C'est du pur bonheur, totalement primitif.

– Tu me tues, mon amour, grommelle-t-il, dans un rythme sauvage et fou.

Puis il ralentit et me porte un seul et énorme coup. Ses doigts s'enfoncent dans ma peau, assez violemment pour y laisser des bleus, dans un grand gémissement qui se mêle au mien.

– Putain. Tu me tues.

Il ne bouge plus, il reste serré contre moi. Des gouttes de sueur tombent sur mon dos. Nous respirons fort, à l'unisson. Il lâche mes hanches.

Quand il finit par se retirer, je sens son sperme qui coule. Il pose une main sur ma cuisse, l'essuie au passage et se penche pour déposer un baiser sur ma colonne vertébrale.

– Merci, dit-il doucement, Je ne suis pas près d'oublier ça.

Me faire baiser et recevoir la fessée dans le vestiaire d'une star de rugby ? Moi non plus, je ne vais pas l'oublier de sitôt.

*

* *

Je suis tout excitée à l'idée de passer une vraie soirée au pub avec Lachlan et ses amis, même si je suis encore stressée par les révélations qu'il m'a faites hier soir. Je ne vais pas remettre ça sur le tapis, je ne veux pas qu'il ait l'impression que je le surveille, mais je me rappelle ce qu'il m'a dit à Napa sur son rapport à l'alcool. Je dois lui faire confiance, il sait ce qu'il fait. Il m'a affirmé que tout ça était fini, que c'était derrière lui, qu'il ne rechuterait pas. Il faut le croire.

Je passe un temps fou à chercher la tenue adéquate pour la petite amie d'une star du rugby. Je ne suis pas sa copine, mais... et merde. Je ne vois pas ce que je pourrais être d'autre.

– Tu es prête ? me demande Lachlan, pendant que j'essaie un haut blanc en dentelle pour la centième fois.

J'ai choisi un jean moulant et des talons hauts, mais j'ai l'impression que ce n'est pas suffisant.

– Beurk... dis-je en grimaçant devant mon propre reflet. Je ne sais pas. (Je me tourne vers lui alors qu'il s'appuie contre la porte de la salle de bains). Je suis bien ?

Il soulève un sourcil.

–Tu déconnes ?

– Non, je ne déconne pas, même si je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu veux dire.

Il secoue la tête et se dirige vers moi. Il étudie mon visage d'un air incrédule, avant de passer une main dans mes cheveux.

Je ferme les yeux, je m'abandonne un instant.

– Tu es vraiment dingue si tu penses que tu n'es pas canon, affirme-t-il en grognant. À mes yeux, tu es tout le temps magnifique.

– Tu sais toujours trouver le bon truc à dire, je lui réponds en frissonnant sous ses baisers.

– C'est parce que je suis avec la bonne nana, minaude-t-il, la bouche collée à ma peau.

Je déglutis en essayant de trouver le courage de poursuivre.

– Ça alors, dis-je doucement. Comme ça, je suis ta nana ?

Il se fige un instant, recule pour m'observer, sourcils froncés.

– Qu'est-ce que tu cherches à savoir ?

– Est-ce que je suis ta nana ? Je veux dire, on n'a jamais vraiment discuté de notre relation, de ce qu'on est l'un pour l'autre, alors... Je ne voudrais pas être présomptueuse et imaginer que je suis plus pour toi que ce que je suis en réalité. Donc, je voulais juste savoir, pour que ce soit clair... ce que tu ressens.

Oh mon Dieu. Je suis folle, et totalement incohérente de surcroît.

Il me fixe un long moment, je me crispe davantage. Et finalement, il m'explique :

– Je t'ai invitée à venir en Écosse avec moi. Je t'ai acheté un billet d'avion sans savoir si tu viendrais ou pas. Kayla... tu es ma nana. Tu es mon monde enchanté. Et je serai tout ce que tu veux que je sois. Il faut que tu saches que je n'ai jamais, jamais, ressenti ça pour qui que ce soit, de toute ma vie.

Il baisse les yeux et me regarde.

– Je me perds en toi. Tous les jours. Et c'est le sentiment le plus merveilleux et le plus terrifiant au monde. Pour être honnête, j'ai l'impression de devenir fou, tellement mes sentiments pour toi sont forts. Je me demande si, un jour, je vais retrouver la raison.

Bon sang. Mon cœur est sur le point d'exploser. Ses paroles sont comme un soleil éclatant, elles chassent la peur et les ténèbres. C'est tout ce que je voulais entendre.

Je m'éclaircis la gorge, j'essaie de paraître cool.

– Alors, je suis ta copine... ?

Il me lance un grand sourire.

– Tu es ma copine. Ma nana. Ma femme. Et je t'appartiens.

– Mon homme, dis-je en embrassant la barbe naissante qui envahit sa joue. Ma bête.

(Un instant, je reste silencieuse.) Mon esclave sexuel.

– Ça, c'est sacrément vrai, acquiesce-t-il avant de m'embrasser, si intensément que j'en perds presque le souffle.

Je suis contente que mon look lui plaise. J'attrape mon sac à main et nous sortons. Lachlan hèle un taxi. Ça nous prend dix minutes, à peine, pour arriver à Grassmarket et entrer dans le pub. Il est situé en sous-sol, et la déco intérieure est tout à fait traditionnelle, avec du teck partout et des banquettes recouvertes de tartan orange et vert.

Lachlan fait un signe de tête à une table située au milieu de la pièce, où sont assis ses coéquipiers. Je les reconnais, je les ai déjà vus sur le terrain, même de loin.

– Salut, s'écrie l'un d'eux, le nez crochu et une grosse touffe de cheveux marron sur le crâne.

Un autre, peau mate et beauté ténébreuse, me lance un petit signe de la tête en souriant timidement.

– John, dit Lachlan au rouquin.

Puis il salue l'autre type de la tête.

– Thierry. Il prononce son nom « Ti-éri », ce qui sonne terriblement français à mes oreilles. Voici Kayla.

– Ah, répond Thierry, avec un léger accent français. Heureux de te rencontrer enfin. Tu dois être la raison pour laquelle Lachlan était tellement empoté pendant tout l'entraînement.

Lachlan lui lance un regard assassin qui effraierait n'importe qui, mais Thierry y répond par un sourire, il semble content de lui.

– Hé, dit John, en donnant un coup de coude à Thierry. Tu devrais faire attention à ce que tu dis, mon pote, parce que je peux raconter à Lachlan tes dernières escapades estivales.

– Ses dernières escapades ? répète Lachlan, visiblement intéressé. (Il s'assied en face d'eux et m'entraîne à côté de lui.) Qu'est-ce que j'ai manqué ?

Thierry lève les yeux au ciel, mais ne dit rien. Il croise les bras sur sa poitrine et détourne le regard.

– Alors voilà, dit John dans un sourire en se penchant vers nous. Je viens juste de l'apprendre il y a quelques minutes. On ne pourra donc pas me dire que ce n'est pas frais dans mon esprit. Il se trouve que Thierry a rencontré une fille cet été, à Paris. Elle lui a totalement brisé le cœur, même si, on connaît bien notre Thierry, il a certainement brisé le sien aussi. Toujours en train de jouer la victime, hein, Thierry ? Sur le terrain comme en dehors.

Lachlan sourit et me lance un regard de connivence.

– Thierry est ce qu'on appelle un tombeur, alors l'idée que quelqu'un ait pu lui briser le cœur est presque réjouissante.

Je regarde Thierry et comprends immédiatement pourquoi. Il n'est pas aussi grand ni aussi balèze que Lachlan, et il n'a que quelques tatouages sur l'un de ses biceps, mais avec ses yeux foncés chaleureux, ses lèvres lisses et ses épais cheveux noirs, il est très attirant. Si je ne m'étais pas avec l'homme le plus splendide, le plus sublime de la planète, je pourrais très bien tenter ma chance.

– Alors, lui dit Lachlan avec un petit signe de tête. Tu veux en parler ?

Thierry lui lance un regard froid.

– Allez tous vous faire... hein.

Lachlan hausse les épaules.

– Très bien.

– Mais je dois avouer que je suis surpris que tu nous fasses rencontrer une femme aussi magnifique, dit Thierry. (Il m'envoie un sourire, l'air de s'excuser.) Les joueurs de rugby ne sont pas connus pour leur grande classe.

– Tu veux dire les joueurs français, blague John. Tu devrais le voir quand il marque un essai. Il nous fait presque une danse des sept voiles sur les lignes, une vraie femmelette.

– Ben, moi non plus, je n'ai pas beaucoup de classe, leur dis-je. C'est probablement pour cette raison que je m'entends aussi bien avec Lachlan.

– T'entendre ? répète John. Tu parles comme lui.

– Je vais nous chercher des verres, dit Lachlan en quittant rapidement la table.

Et je ne rate pas le regard d'avertissement qu'il lance à ses coéquipiers avant de partir.

Eux, bien entendu, l'ignorent.

– Alors, où as-tu bien pu rencontrer Lach ? demande John. Ne me dis pas qu'on joue au rugby en Amérique.

– En fait si, on y joue. Il a rejoint un club amateur quelque temps.

Thierry rigole.

– J'adorerais voir ça. Les forces devaient être totalement inégales pendant les matchs.

– Il essayait de se mettre au niveau des Américains, mais je ne pense pas que ça ait marché, dis-je en me tournant vers John. On s'est rencontrés par des amis. Mes deux meilleurs amis sont ses cousins.

– Oh, dit John. On dirait qu'il faut aller jusqu'en Amérique pour rencontrer une femme géniale.

– Non, dit Thierry en le pointant, bière en main. Il suffit d'aller en France.

John secoue la tête.

– Elles brisent trop de cœurs là-bas, non merci. Comme tu peux le constater, Kayla, au fond de nous, on est juste de gros nounours à la recherche du grand amour, mais on cherche au mauvais endroit.

Je hausse les épaules :

– Comme nous tous, non ?

Ils échangent des regards interrogatifs. Thierry penche la tête vers moi.

– Tu penses qu'on cherche aux mauvais endroits ?

Je ne suis pas certaine de savoir quoi faire de sa question, qui est drôlement sérieuse par rapport au reste de notre conversation jusque-là.

– J'espère que non, je lui réponds, pendant que Lachlan revient et pose deux grandes pintes de bière noire dont la mousse déborde sur la table.

– Désolé, ma puce, me dit-il. Ils n'ont plus de cidre et leur vin est dégueulasse.

– Ce n'est pas grave. De toute façon, je préfère la bière écossaise à celle que je trouve dans mon pays.

– J'espère qu'ils ne t'ont pas embêtée, dit-il, en les observant attentivement du coin de l'œil.

– Eux ? Ce sont de vrais agneaux.

Je lève mon verre.

– À la vôtre, les gros nounours.

Nous trinquons, et le volume de la musique semble augmenter.

Plus de gens entrent dans le pub.

Le ciel s'assombrit derrière les fenêtres étroites du sous-sol.

Quand j'ai enfin fini ma bière géante, Lachlan, Thierry et John en sont à leur troisième.

Ils sont tous saouls et ils ont du mal à se suivre. En fait, on ne s'entend plus. Il y a plein de filles qui lancent des regards insistants à Lachlan et Thierry, la musique est énervante et je me sens mise à l'écart de leurs conversations de mecs bourrés. Ils essaient de m'intégrer, mais leur accent est de plus en plus prononcé, au point que je n'y comprends quasiment plus rien. Je voudrais juste boire encore, pour que tout ça cesse de m'énerver. Mais la bière est tellement forte et épaisse que je mets un temps fou à vider ma seconde chope.

L'atmosphère du pub a complètement changé. Les gens n'arrêtent pas de cogner dans notre table et de bousculer nos verres. J'ai vu Lachlan serrer et desserrer les poings plusieurs fois, son visage est devenu tout rouge, son regard féroce.

Mais Thierry et John sont trop saouls pour s'en rendre compte ou pour en avoir quelque chose à faire, trop occupés aussi à chanter à tue-tête sur des chansons vraiment

insupportables.

Je me penche vers Lachlan et, malgré notre proximité, je dois hurler pour qu'il entende.

– Tu ne veux pas aller ailleurs ? On ne s'entend pas ici et les gens n'arrêtent pas de nous foncer dedans.

Je n'entends pas ce qu'il me répond, mais ça ressemble à une sorte de grognement.

Je ne sais pas ce qui se passe. J'ai une drôle d'impression. Il était décontracté au début de la soirée, et là, il semble très tendu. Je ne veux pas tout mettre sur le compte des quatre pintes, mais je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. Je sais qu'il n'aime pas trop les attroupements, surtout quand certains commencent à faire les idiots. En ajoutant l'alcool à tout ça, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de rester ici. Si on pouvait juste rentrer à la maison, on se vautrerait sur le canapé pour regarder la télé, ou on se retrouverait sous la couette.

Soudain, une fille aux cheveux peroxydés et à la peau orange, les seins remontés jusqu'aux joues, se rue sur Lachlan en titubant sur ses talons.

– Tu es Lachlan McGregor ! crie-t-elle avec un terrible accent britannique nasillard. (Ses faux cils semblent l'empêcher de garder les yeux ouverts.) J'ai vu des photos de ta queue.

J'écarquille les yeux et je deviens toute rouge. Est-ce qu'elle vient de dire ce que je pense qu'elle vient de dire ?

Elle me regarde rapidement, juste assez pour me scanner de bas en haut, puis se tourne vers Thierry.

– J'ai vu la tienne aussi d'ailleurs. Toutes les deux sont super-impressionnantes. Au fait, je m'appelle Polly. Tu me payes un verre ?

J'attends que l'un des gars m'explique. Je fixe Lachlan, la bouche grande ouverte, mais il ne me regarde pas. Pour être honnête, il n'a même pas relevé la présence de cette fille. Il fixe juste sa pinte à moitié vide, comme s'il avait envie de l'écraser sur la tête de quelqu'un.

C'est John qui m'explique :

– Ils ont fait tous les deux des photos de nus pour un calendrier de rugby, il y a quelques années, dit-il très fort. Moi, évidemment, on ne m'a pas demandé. Je pense que c'est parce que les pubis roux sont difficiles à photographier, même en noir et blanc.

Alors, le calendrier avec des rugbymen à poil, ça existe vraiment. Quand Neil et Amara m'en avaient parlé, je pensais qu'ils blaguaient. Apparemment pas.

Cette explication me calme un peu. Si elle a vu sa bite dans un calendrier, il est fort probable que tout le monde l'ait vue, et je n'y peux pas grand-chose, si ce n'est être fière qu'elle m'appartienne.

Et même si je n'apprécie pas que cette poufiasse touche à mon homme, je ne vais rien dire, rien faire. Comprenez-moi bien : chez moi, à San Francisco, je n'ai aucun problème pour défoncer la tronche de quelqu'un. Je me souviens d'être intervenue une fois, alors qu'une meuf faisait chier Stephanie à propos d'un mec dont je ne me souviens même pas. J'ai dû la jouer « tu sais pas à qui tu as affaire ? Les Asiates dans mon genre ne font qu'une bouchée des meufs comme toi ». Heureusement, c'en est resté là. Mais j'ai la nette impression que les filles écossaises ou britanniques ne sont pas du genre à se laisser emmerder. Je me tais donc et n'y prête plus attention.

Jusqu'à ce que ça devienne impossible de faire autrement. Parce que cette pute minable, debout derrière Lachlan, est en train de frotter ses sales pattes sur ses bras, en lui chuchotant quelque chose à l'oreille.

– Euh, excuse-moi, Polly, c'est ça ? dis-je mon doigt pointé en l'air. Je ne pense pas que tu veuilles vraiment faire ça.

Elle me regarde, un seul œil grand ouvert. On dirait un pirate éméché.

– Mêle-toi de tes affaires, répond-elle.

Je regarde Lachlan en me demandant pourquoi il ne bouge pas, pourquoi il ne réagit pas. Je ne suis même pas certaine qu'il comprenne ce qui se passe. C'est comme s'il était dans une sorte de transe, ce qui n'arrange rien.

Tant pis. Je peux m'en charger toute seule. Je me penche et je pose une main sur son bras. C'est froid et collant.

– Polly, je ne suis pas sûre que tu le réalises, mais cet homme, c'est mon copain, ce qui veut dire que ça me regarde, justement. Maintenant, si tu veux bien retirer ta main, il y a plein d'hommes libres dans ce bar qui, j'en suis certaine, adoreraient passer la nuit avec une fille dans ton genre.

Elle me rit au nez.

– Oh, dégage, salope.

Je fais un bond en arrière. Je suis sur le point de me tourner vers John et Thierry pour avoir du renfort puisque Lachlan est catatonique, quand soudain, une ombre menaçante surgit au-dessus de notre table.

– Qu'est-ce qui se passe ici, bordel de merde ? gronde une voix.

Je lève les yeux et j'aperçois un malabar à la tête rasée qui nous dévisage, avec des yeux perçants, juste derrière la garce. Il foudroie du regard la fille qui se vautre sur Lachlan, comme si ses yeux étaient des rayons laser et qu'il essayait de percer un trou au travers de Lachlan et de cette fille.

– Hé ! s'écrie le type en attrapant la fille par le bras et en l'éloignant de Lachlan. À quoi tu joues avec ma meuf, connard ?

Mon visage se crispe. Oh non. Oh non.

Il ne fallait pas dire ça, mec.

Je suis scotchée sur ma chaise. Je fixe Lachlan en retenant ma respiration. Je sens que Thierry et John en font autant. En fait, tout le bar me semble soudain silencieux, même si c'est sans doute mon imagination qui me joue des tours. On dirait que tout s'est figé, comme en suspens.

Lachlan ne se retourne pas, il incline simplement la tête, comme s'il s'était enfin mis à écouter. Il a le regard d'un chien enragé. Ses épaules et son cou sont tendus, comme si déjà on l'avait poussé trop loin. Il semble prêt à bondir.

– Quoi ? articule-t-il d'une voix froide, si basse que je l'entends à peine.

– Putain, mais t'es sourd ou quoi ? dit le type en s'approchant si près qu'il crie dans l'oreille de Lachlan. J'ai dit : « Ne t'approche pas de ma nana, sale con. »

Lachlan déglutit lentement. Je vois ses poings se serrer si fort que sa peau devient blanche. Son regard devient plus vif, sa pupille se dilate, il a le regard sacrément mauvais. Je ne désire plus qu'une chose, c'est le faire sortir de là. J'aurais dû le faire il y a longtemps.

Le type ne recule pas. Il a peut-être du muscle, mais il a l'air débile. Il sourit à Lachlan, dévoilant une dentition toute pourrie.

– Vous, les joueurs de rugby, vous pensez tous que vous êtes les rois, pas vrai ? Genre, vous pouvez faire tout ce que vous voulez. Ben tu sais quoi ? Tu ne peux pas. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur vous, bande de petits merdeux. Vous voulez tout, mais vous ne méritez rien. Nous, si.

Il me regarde par-dessus la tête de Lachlan, et il y a tant de dégoût dans son regard que je me sens presque nauséuse.

– Occupe-toi de ta putain de copine bridée, et laisse la mienne tranquille, okay !

J'ai l'impression d'avoir reçu une gifle en plein visage. J'ai mis un moment avant de réaliser qu'il m'avait traitée de « putain de bridée », l'une des plus vieilles et des plus désuètes de toutes les injures racistes. Je ne peux plus ni penser, ni respirer, ni réagir. Je suis juste capable de le regarder stupidement, comme si je ne savais plus qui j'étais. Et putain, j'ai l'impression d'être une merde.

La réaction de Lachlan, elle, par contre, est immédiate.

Il explose en se levant de table dans un rugissement terrifiant qui fait taire le bar en entier. Puis il frappe le type à pleine vitesse, directement dans la figure. C'est si violent que le sang jaillit de sa bouche. On entend ses os craquer, et que je sais que cette image ne me quittera plus jamais.

L'homme est propulsé vers l'arrière, mais ne tombe pas. Il prend son visage entre ses mains, toujours souriant, pendant qu'une dent tombe de sa bouche. Il continue à se moquer de Lachlan du regard.

Lachlan fonce vers lui, poings en l'air, épaules en avant, avec un regard dément que je ne lui ai jamais vu. C'est comme s'il était une toute nouvelle personne. Si ce type avait un peu de bon sens, il s'enfuirait très loin d'ici, parce que je ne crois pas qu'on puisse arrêter Lachlan.

Et il ne s'arrête pas. Le mec lui envoie un coup de poing qui l'atteint à la mâchoire. Il n'essaie même pas d'esquiver ni de bouger. Il reçoit juste le coup, puis continue, comme si de rien n'était. Et quand Lachlan frappe à nouveau, c'est avec ses deux poings : le type part valdinguer au beau milieu des tables et de chaises.

Lachlan l'immobilise à terre et le cogne sur le nez.

Sur la joue.

Le menton.

Encore.

Et encore.

Je vois encore le sang jaillir et j'entends les os se fracturer.

C'est un cauchemar.

– Stop, arrête ! crie la fille en essayant de retenir Lachlan.

Il s'immobilise un instant et l'envoie promener en la repoussant du bras et en hurlant :

– Ta gueule, connasse !

Thierry et John se réveillent enfin, sautent de leurs chaises et se précipitent vers lui pour essayer de l'arrêter.

– Lâchez-moi, dégagez ! hurle Lachlan qui balance un autre coup.

Le type est maintenant sur une table, il gémit et bouge à peine. Son visage est en sang. Lachlan s'empare d'une bouteille de bière, éclate le cul de la bouteille contre la table et l'approche de la gorge du type.

– Tu vas t'excuser auprès d'elle, éructe-t-il en bouillonnant, le visage couvert du sang du mec.

Mais le type ne peut même plus parler. En s'y mettant à deux, John et Thierry arrivent finalement à lui faire lâcher prise.

Lachlan reste là, à fixer le type. Il règne un silence de mort dans le pub. Même la musique s'est tue. Les seuls sons qu'on entende, c'est le bruit de la salive du type qui essaie de bouger sa bouche fendue et pleine de sang, et la respiration lourde et sifflante de Lachlan.

Soudain, Thierry me tend mon sac à main tout en murmurant :

– Faut que vous partiez tous les deux, maintenant. (Il pointe de sa tête le barman qui est au téléphone.) Il appelle les flics. Il faut que tu l'emmènes loin d'ici.

J'opine bêtement, pendant que je retrouve lentement l'usage de mes membres.

J'ai honte de l'avouer, mais j'ai peur quand je m'approche de Lachlan pour l'attraper par la main. Je ne pense pas qu'il pourrait me faire du mal, mais je ne suis pas certaine qu'à cet instant précis, il sache où il se trouve ni même qui je suis. Il tressaille lorsque je le touche, mais tourne lentement la tête vers moi. Je retire ma main : mes doigts sont rouges et collants.

– Il faut qu'on parte, lui dis-je, d'une voix aiguë. S'il te plaît ?

Il me regarde un moment, avant de sembler enfin me reconnaître. Il opine, se retourne et sort comme un fou du bar en poussant les chaises sur son passage.

– Je m'occupe de tout, me dit Thierry, en me poussant vers la porte. Veille seulement à le ramener à la maison.

Je me mords les lèvres et je me lance à la poursuite de Lachlan. Je le rejoins dans la rue. Il marche vite, tellement vite, que je dois le suivre au pas de course. Je le supplie :

– Lachlan, Lachlan, parle-moi.

Il ne répond pas. Lorsque je vois un taxi arriver dans notre direction, je lui fais signe. Pendant qu'il ralentit, j'attrape mon cardigan dans mon sac et j'essuie le sang sur le visage de Lachlan. S'il a l'air trop amoché, le chauffeur pourrait bien nous laisser sur le trottoir.

Il me laisse faire, totalement docile, mais il ne me regarde pas ; son regard est fixe. Mon cardigan est désormais couvert de sang, mais au moins, Lachlan semble à nouveau faire partie du genre humain. Parce que dans le pub, ce n'était pas le cas. J'ai assisté à beaucoup de bastons dans les bars, même comme celle-là, jamais.

C'était bestial, primitif, brut. Et totalement dangereux.

Le taxi s'arrête à notre hauteur. J'ouvre la porte en poussant Lachlan à l'intérieur. Je suis soulagée qu'il n'oppose aucune résistance. Le chauffeur nous jette un regard dans son rétroviseur. Je joue l'Américaine sobre et coincée.

– Numéro quatre, Place North East Circus, lui dis-je avec aplomb.

Il nous observe et opine du chef.

– C'est parti, dit-il. Rude soirée ?

– On pourrait dire ça, je lui réponds dans un souffle.

– Bienvenue en Écosse, ma p'tite dame, dit-il avec un léger sourire pendant que nous démarrons.

Lachlan s'effondre de tout son poids sur mon épaule. Je passe mon bras autour de son cou et je le serre contre moi. Je ne sais pas si c'est lui ou moi que j'ai envie de réconforter. Nous sommes tous les deux en état de choc.

– Je suis tellement désolé, marmonne-t-il contre moi. Je suis vraiment navré, ma puce.

– Chuuuut, je lui dis doucement en serrant son épaule. Ça va aller.

Il secoue la tête.

– Non. Ça n'ira jamais.

Et après ça, il ne dit plus rien.

Quand nous arrivons en bas de son appartement, je donne au chauffeur une liasse de billets américains que j'avais au fond de mon sac comme pourboire et j'aide Lachlan à descendre du taxi. Il tient à peine debout. Je le conduis jusqu'à la porte, je fouille ses poches de jean à la recherche de sa clé. À n'importe quel moment, j'aurais fait une blague sur le fait qu'il ait besoin de mon aide, mais pas ce soir. D'ailleurs, je ne vois pas quand on pourra rire à nouveau, de quoi que ce soit.

J'ouvre la porte et je l'aide à monter les marches. Quand nous entrons, Lionel et Emily viennent nous faire la fête en quémendant une promenade. Mais en voyant Lachlan, ils s'éloignent un peu, méfiants, comme s'ils voulaient d'abord vérifier que cet homme est bel et bien leur maître. J'entraîne Lachlan vers le lit. Il s'y effondre. Ensuite j'attrape la laisse des chiens pour leur faire faire un rapide tour du parc.

Les chiens semblent se détendre en ma présence, mais je suis profondément blessée. Je ne sais pas comment je vais pouvoir fermer l'œil cette nuit. J'aimerais bien parler de tout ça à quelqu'un, mais j'ai peur. Lachlan est tellement pudique, tellement réservé, que ce ne serait pas juste de ruiner sa réputation. Même auprès de Stephanie, à qui je dis beaucoup de choses, et même si je sais qu'elle ne nous jugerait ni lui ni moi.

Je décide de n'en parler à personne pour l'instant. Peut-être qu'un jour, j'en toucherai deux mots à Thierry. John et lui n'ont pas eu l'air surpris devant la tournure qu'ont prise les événements. Battre à mort quelqu'un fait peut-être partie de la culture locale. Mais nous avons quand même dû prendre la fuite, avec la police à nos trousses.

En outre, il ne me reste plus beaucoup de temps à passer dans cette ville. Et même si, plus tôt dans la journée, nous proclamions que nous étions un vrai couple, même si chaque jour qui passe je l'aime encore plus, je ne suis pas sûre que nous ayons un avenir commun. Si je pars, qu'arrivera-t-il ? Une relation longue distance ? Est-ce que ça peut vraiment fonctionner ?

Et si je reste, en supposant que ce soit possible, serai-je en mesure de le gérer, lui et ses démons ? Est-ce seulement une aventure ou le début de quelque chose de plus grand ? Il me dit que son passé est derrière lui et je suis censée le croire. Mais je vois bien qu'il est encore tributaire de son côté sombre. Si tout ceci est un avant-goût de la suite, suis-je assez forte pour me frayer un chemin jusqu'à lui ? Et y survivre ? Ces choses sont peut-être trop intenses pour qu'une relation aussi récente que la nôtre puisse y résister.

Mais je brûle sans doute les étapes. Bien sûr, ça a été effrayant et horrible de voir se manifester sa rage, mais cette soirée n'était peut-être qu'une exception, qui ne nous empêchera pas de vivre une formidable histoire d'amour.

C'est trop compliqué. Ça part dans tous les sens. Je pars dans tous les sens. Pourquoi les choses ne peuvent-elles pas être simples ? Pourquoi ne puis-je pas juste l'aimer et qu'il m'aime en retour ? Et pourquoi l'amour ne peut-il pas être la seule chose avec laquelle nous avons à jongler ? Au lieu de ça, son passé s'accroche à lui et notre relation a une date de péremption.

Je suis amoureuse d'un homme cassé, abîmé, qui va nous entraîner tous les deux dans sa chute.

Je ne vois pas comment tout ça pourrait bien se terminer.

Plus tard cette nuit-là, en me glissant dans le lit, je fais tout ce que je peux pour ouvrir mon cœur en grand, à nouveau. J'ai envie de me sauver, de l'envoyer balader. J'essaie de me convaincre que tout reste possible et magnifique.

Puis il se retourne et attrape ma main. Il s'y accroche avec force, en la serrant.

Si fort.

Les yeux à peine entrouverts, il murmure quelques mots à peine audibles.

–Kayla, je t'aime.

Je m'effondre en larmes.

Lui se rendort.

CHAPITRE 22

Lachlan

C'est une nuit sans rêves. Sans cauchemars, sans rien. D'une certaine manière, c'est pire, parce que quand je me réveille, je réalise peu à peu où je suis et je me rappelle la nuit dernière, ce que j'ai fait, et... il aurait mieux valu que ce soit un cauchemar.

Mais c'est vraiment arrivé.

Ma tête m'élançe, c'est une douleur désagréable. J'ai dans la bouche un goût de pourriture, aigre. Mes articulations qui ont servi à frapper, frapper encore et encore ce type, sont en feu.

Je suis au-delà du dégoût pour moi-même.

Et c'est ça qui me blesse le plus.

Je suis terrifié à l'idée d'ouvrir les yeux.

Si je les garde clos, je n'aurai pas à affronter la réalité.

Mais les images reviennent sans cesse à mon esprit, elles me rappellent que cette partie de moi-même ne disparaîtra jamais. Ce qui est fait est fait, et c'est arrivé devant les yeux de la femme que j'aime.

– Hé.

J'entends sa voix angélique, pure et lumineuse, tout l'inverse de moi.

– Hé, répète-t-elle, me secouant doucement. Je te laisserais bien dormir, mais tu as un entraînement dans une heure.

Merde.

Putain.

L'entraînement.

– Fait chier, je suis un vrai nase.

J'ouvre lentement les yeux, la lumière m'explose la tête. Je vois Kayla qui m'observe avec attention. Ses yeux sont gonflés et elle a l'air fatiguée. Toujours aussi belle, mais ça me fait mal de savoir que je suis probablement la cause de son insomnie, de sa peur et de sa tristesse.

J'humecte mes lèvres, j'essaie de parler, mais je n'y arrive pas. Aucun mot ne sort.

– Hé, dit-elle encore en effleurant doucement ma joue.

Elle semble avoir encore de l'affection pour moi. Je ne vois pas comment c'est possible. Elle a vu qui j'étais vraiment. Je suis même surpris qu'elle soit encore là.

Je tente de m'éclaircir la gorge.

– Je suis désolé, dis-je d'une voix éraillée en la suppliant du regard et en espérant être capable de m'ouvrir à elle totalement, afin qu'elle voie à quel point c'est vrai.

– Ça va. Je comprends, dit-elle.

Je secoue la tête, même si ça me donne l'impression que mon cerveau en entier s'écroule.

– Tu ne devrais pas comprendre. Je n'ai pas d'excuses. Je suis juste... désolé. Je ne sais pas ce qui est arrivé.

– Bah, tu étais bourré, dit-elle.

Je ferme les yeux, en me massant le front. Cette foutue honte est comme un poids qui pèse sur ma poitrine. Je ne peux m'en départir. Et je ne le devrais pas, je la mérite.

– J'étais saoul, je sais, et je n'aurais pas dû l'être.

– Ce type était un vrai trou de cul. Il l'a cherché. Il voulait se battre avec toi.

– Je sais. Je sais, et j'ai essayé de me retenir, je lui réponds, affligé. Mais ensuite, il t'a injuriée avec ce mot et je... je ne pouvais pas laisser passer ça. Je suis désolé. Je supporte encore moins les enculés de racistes que les hommes qui ne respectent pas les femmes. J'ai craqué. J'ai juste totalement craqué.

– Je sais, répond-elle calmement.

Je n'ai pas envie qu'elle soit calme. Parce que tout ça n'est ni bien ni normal. Ça ne le sera jamais. Je ne mérite pas qu'on me rassure.

Je ferme les yeux un instant.

– Je n'aurais pas dû craquer. J'aurais dû me casser. Je n'aurais même pas dû aller là-bas au départ. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Tout allait bien au début, et puis... je me suis retrouvé à défoncer un sac de viande.

Elle fait une grimace et je regrette immédiatement ces derniers mots.

– Désolé, lui dis-je rapidement. Je suis juste... ça ne se reproduira plus.

– C'est déjà arrivé ? demande-t-elle prudemment. Parce que Thierry m'a laissé entendre que tu avais déjà eu des ennuis avec la police.

– Ben, ouais, c’est vrai. Mais pas pour les mêmes raisons. Je veux dire, j’ai déjà été mêlé à des bagarres. On est à Édimbourg, hein. Ça arrive. Et je suis un joueur de rugby. Tout le monde a quelque chose à prouver face à quelqu’un comme moi. Et j’ai eu des ennuis dans le passé. Dans la rue. Tu sais... à cette époque. Mais, je n’ai jamais été arrêté, je te le jure.

Je soupire et m’appuie sur mes coudes en relevant le buste, la couverture retombe sur ma taille. Je la regarde droit dans les yeux.

– Quand j’ai eu Lionel, un connard est allé déposer plainte contre lui. Sans aucune raison. Lionel a toujours été un chien adorable. Mais cette personne m’en voulait, et la haine est un poison. On m’a donc brièvement enlevé Lionel, sous couvert de la loi sur les races interdites¹. Je n’ai pas vu Lionel pendant des semaines, pendant qu’ils évaluaient son comportement. Heureusement, il a passé leurs soi-disant tests haut la main. En fait, c’était à mon sujet qu’ils étaient indécis. Bizarrement, le juge me l’a rendu, et voilà. Tant qu’il était muselé, j’avais le droit le garder.

Je m’interromps un instant.

– Si jamais je me fais arrêter par la police, j’ai peur qu’ils ressortent le dossier de Lionel et qu’on me le reprenne. Définitivement, cette fois. Ils l’enverraient à la mort, parce que c’est ce qu’ils font. Il faut donc que je sois irréprochable.

– Désolée de te le dire, mais tu étais loin d’être irréprochable la nuit dernière, soupire-t-elle.

Elle baisse les yeux vers ses mains. Une mèche de cheveux mange en partie son visage.

– Je suis navrée de te l’avouer, mais... tu m’as fait peur. Très peur.

Merde. Je reçois son aveu comme un coup de poing en plein cœur.

Elle continue :

– Pas parce que j’avais l’impression d’être en danger. Mais parce que je ne te reconnaissais pas. Je ne savais pas ce que tu allais faire. Tu es... Je t’en prie, essaie de prendre du recul, de rester calme à partir de maintenant. Je ne voudrais pas que tu te blesses.

Elle finit par me regarder, les larmes aux yeux, elle me brise le cœur en mille morceaux.

– Je tiens vraiment à toi. Tu n’imagines pas à quel point, Lachlan. Tu ne le sais même pas.

Je me rapproche d’elle, j’essuie ses joues, je suis totalement submergé par toutes sortes d’émotions. Avec, en tête, de l’espoir.

Un souvenir me revient soudain, flou, mais le sentiment qui y est lié est limpide.

– La nuit dernière, dis-je d'un ton bourru en plongeant au fond de son regard si tendre, je t'ai dit que je t'aimais. J'ai rêvé ou c'est vraiment arrivé ?

Elle me lance un sourire un peu grimaçant.

– Oui, tu m'as dit que tu m'aimais.

Je pousse un grognement, je détourne le regard en hochant la tête.

– Ok. Et tu as répondu quoi ?

– Tu t'es endormi avant que j'aie eu le temps de répondre quoi que ce soit.

Je la regarde, soudain paniqué qu'elle poursuive sa phrase.

– Mais qu'est-ce que tu aurais dit ?

Je maudis ma voix, soudain si faible et trop aiguë.

Elle me fixe si longtemps que je me noie dans ma peur d'être rejeté, de n'être qu'un imbécile pathétique.

– Tu sais quoi ? dis-je dans un souffle. Je ne veux pas savoir. Oublie ça. Ça n'a aucune importance.

Elle se penche subitement et m'embrasse sur la bouche. C'est doux, d'un abandon total, bref, toujours aussi merveilleux. Elle pose son front contre le mien, nos bouches sont à quelques millimètres l'une de l'autre.

– Je t'aurais répondu que je t'aime aussi. Que je suis désespérément, follement amoureuse de toi.

Je ferme les yeux en tentant de retenir le sanglot qui soulève ma poitrine.

– Et là ? je murmure. À la lumière du jour ?

– À la lumière du jour, je t'aime encore plus.

J'ai du mal à y croire.

– À la lumière du jour, me dit-elle, je peux voir tous ses défauts, tes failles, ta noirceur. Et je t'aime avec tout ça. J'espère que tu pourras m'aimer pour tout ce que je suis, avec tout ce qui se cache dans ma noirceur et tout ce qui brille dans ma lumière. J'aimerais que tu aimes chaque infime morceau de ce que je suis, car ils t'appartiennent tous.

D'abord, ses mots m'entaillent, ils résonnent en moi si profondément, ils agissent comme un couteau plongé directement dans ma chair. Mais ce n'est pas de la douleur que je ressens. C'est de la joie, une joie si vive que je n'arrive pas à l'appréhender. Et ce couteau, qui était brûlant, devient tiède. Il répand une substance dans mon corps, infiniment meilleure que la meilleure de toutes les drogues.

J'ai envie de pleurer. De crier. Hurler. Je ne suis pas fait pour ça. J'ai l'impression d'être une fusée qui décolle à plein gaz mais qui n'a nulle part où aller.

Je peux seulement chuchoter « Je t'aime », même si ma voix se brise.

– Je t'aime, lui dis-je en l'embrassant.

– Je t’aime, répond-elle.

Je l’embrasse sur la joue.

– Je t’aime.

Je l’embrasse dans le cou.

– Je t’aime.

J’embrasse le galbe de ses seins.

Et puis mes mains glissent le long de son corps et je me hisse au-dessus d’elle, avide de la moindre parcelle d’amour que je pourrais recevoir.

J’avance au ralenti, comme dans du miel, lentement et doucement. Je retire sa culotte et m’enfonce en elle. Elle s’ouvre à moi comme si c’était la toute première fois. Ses jambes, qui entourent ma taille, me donnent l’impression qu’elle ne va plus jamais la lâcher.

Et je veux croire qu’elle ne la lâchera plus.

Qu’elle ne repart pas dans deux semaines.

Je ne suis pas certain que le cœur humain soit apte à supporter ça. Comment peut-il à la fois se laisser aller à l’amour, vivre l’extase d’être aimé en retour, et être terrorisé à l’idée d’être blessé ?

Parce que la blessure est imminente.

Pendant combien de temps encore pourra-t-on l’ignorer ?

– Reste ici, je lui murmure, alors que je la pénètre profondément.

– Je ne vais nulle part, répond-elle haletante, le cou arqué, la tête renversée.

C’est une putain de déesse.

Mais ce n’est pas ce que j’ai voulu dire.

Je ne mets pas beaucoup de temps à jouir, et quand ça se produit, nos regards sont plongés l’un dans l’autre. Je me sens glisser de plus en plus. Vers le passé. Vers le futur. Je me perds complètement. Je ne sais même pas où je vais me retrouver ni si je serai toujours entier au bout du voyage.

– Reste ici, je répète, la voix éraillée par l’effort. Ne retourne pas chez toi.

Elle se crispe en gardant, malgré tout, ses mains sur mes épaules.

– Que je ne rentre pas ?

– Démissionne. Déménage ici. Pour être avec moi.

Je n’arrive pas à croire que je suis en train de lui dire ça, mais c’est trop tard. Elle me veut comme je suis, alors elle m’aura en entier.

– Lachlan, dit-elle prudemment. Je ne peux pas faire ça.

Je recule ma tête pour la regarder.

– Pourquoi pas ?

Elle fronce les sourcils.

– Parce que j’ai travaillé dur pour obtenir le boulot que j’ai.

– Tu détestes ton boulot.

– Mais ça reste mon travail. Qu’est-ce que je ferais ici ? Je ne peux pas trouver de job.

– Tu peux faire tout ce que tu as envie de faire.

– Ouais, c’est facile à dire pour toi. J’ai passé ma vie à trimer pour obtenir ce que j’ai, ne suis-je pas censée continuer dans cette voie ? Ce serait fou de tout abandonner, comme ça.

– Ce n’est pas ça qui est fou. Ce qui l’est, c’est de ne jamais évoluer, de ne pas essayer d’atteindre ton plein potentiel, de ne pas découvrir ce qui fait battre ton cœur un tout petit peu plus vite dans cette vie. Kayla, ce que tu es et ce que tu penses que tu devrais être sont deux choses différentes.

Elle me regarde d’un air implorant.

– Alors, qui suis-je ?

– Tu es toi, mon amour. Et tu sais ce que tu veux faire. Jessica a dit qu’elle pouvait t’aider avec l’écriture.

– Ouais, répond-elle. Gratuitement. Écrire pour pas un rond. Qu’est-ce que je fais en attendant que mon CV soit assez impressionnant pour qu’on m’offre du boulot ?

– Je pourrais…

Elle me fait taire en posant son doigt sur ma bouche.

– Et ne me dis pas que tu vas m’aider financièrement. Je sais que tu le peux et que tu le ferais, mais moi, je ne l’accepterai pas. Je suis comme ça. Je me débrouille toute seule.

Je secoue la tête devant son entêtement.

– Je pourrais au moins t’aider à te faire embaucher. Tu pourrais travailler au refuge, comme Amara.

– Amara m’a dit que tu arrives à peine la payer, me dit-elle, ce qui me fait grimacer parce que c’est vrai. Tu n’as pas les moyens de m’engager en plus.

– Je pourrais, lui dis-je. Je vendrais mon appartement à Londres s’il le faut.

– Non. Pas question. Pas question que je te laisse faire ça pour moi.

– Pourquoi pas ?

– Parce que tu me connais à peine. Je ne mérite pas tout ça.

Je soupire en plissant les yeux.

– Ne dis pas ça, s’il te plaît. Ne te dis pas ça alors que j’ai l’impression de te connaître depuis toujours. Ne me sors pas ça, en me disant en plus que tu ne le mérites pas. C’est à moi de décider, d’accord ?

Elle détourne le regard en clignant des yeux.

– Je ne veux pas que tu fasses quoi que ce soit pour moi.

– Eh bien, on dirait que ça n'est pas ton jour de chance, ma belle, parce que moi, je veux que tu restes ici avec moi, et je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que ça arrive. Après, c'est toi qui choisiras le fin mot de l'histoire. Tu pourras rester ici autant que tu le voudras.

– Ce serait insensé, dit-elle calmement.

– L'amour nous fait faire des trucs dingues. Alors sois dingue, fais des choses un tout petit peu folles.

– Je... je ne peux pas, Lachlan.

Je grogne en m'agrippant à l'oreiller. Je sais que c'est totalement égoïste de ma part de lui demander de tout abandonner pour venir vivre avec moi. Je le sais.

– Si je pouvais déménager à San Francisco... dis-je lentement.

– Pas question, répond-elle.

– Tu ne veux vraiment pas de moi, on dirait !

Elle m'attrape par le menton pour que je la regarde.

– Écoute-moi bien, dit-elle avec les yeux qui cillent. Tu as raison sur le fait que j'ai moins de choses à perdre que toi.

– Je n'ai jamais dit ça.

– C'est pourtant la vérité. J'ai un boulot que je n'aime pas et que je rêve de quitter. Et même si mes amis me manqueraient cruellement, et qu'il y a ma famille que j'aime plus que tout... Je ne pense pas que la peur d'être loin d'eux soit suffisante pour m'empêcher de déménager. Mais il est absolument hors de question que tu envisages, même une seconde, de t'installer en Californie. Ta carrière est ici, une sacrée carrière d'ailleurs. Et tu as tes chiens, ton boulot au refuge, et plein de belles choses qui s'annoncent. Si l'un d'entre nous doit déménager, ce sera moi.

Ma poitrine me fait mal tant cette possibilité m'enfièvre.

– Alors, dis-le. Dis que tu veux rester, que tu vas essayer et je te promets, je te jure que je vais tout faire pour que ça marche.

Elle scrute mes yeux, elle semble plongée dans ses pensées. Je la vois presque pencher d'un côté, puis de l'autre, comme dans la voiture, lorsque je l'ai invitée ici la toute première fois. J'ai l'impression que c'était il y a des lustres.

– J'ai besoin d'y réfléchir, dit-elle. Donne-moi une semaine, et je saurai quoi faire.

Je frotte mes lèvres l'une contre l'autre, en opinant.

– D'accord, lui dis-je en l'embrassant sur le front. Merci.

– Maintenant, dit-elle en me mettant une claque sur les fesses, sors de ce lit et va à ton entraînement. Déjà que ça ne va pas être simple, avec ta gueule de bois. Je n'ai aucune envie que ton entraîneur m'appelle pour se plaindre de toi.

J'acquiesce. La honte de ce qui s'est passé la veille remonte lentement dans ma gorge, comme de la bile. Je m'habille rapidement et je sors de chez moi en un rien de temps. Je m'arrête au magasin du coin pour m'acheter une bouteille de Gatorade et de l'Ibuprofène. Puis je passe quelques minutes à me donner une certaine contenance avant de me présenter à l'entraînement.

Je m'attends à ce que tout le monde soit au courant de ce qui s'est passé. Non que l'équipe s'en soucie, mais Alan nous exclut du terrain en cas de mauvaise conduite. Tout le monde agit normalement, sauf bien sûr Thierry et John, qui m'observent avec inquiétude. Personne ne semble remarquer mes jointures bousillées ou le léger bleu sur ma mâchoire, là où le type m'a flanqué son seul et unique coup.

Tout ça me confirme que le mec est bel et bien vivant. Mais je vais quand même voir Thierry pendant la pause et le prends à part.

– Hé, merci pour hier soir, lui dis-je rapidement à voix basse, tout en jetant un œil aux alentours.

Il me regarde avec colère et secoue la tête en signe de désapprobation.

– Tu m'en dois une, répond-il avec son accent français. La police s'est pointée. John et moi avons dû inventer une histoire super-élaborée, à propos d'un type qui aurait débarqué à notre table et qui voulait se bagarrer.

– Vous avez balancé mon nom ?

– Non, pas du tout, dit-il, indigné. John a endossé la faute avec joie. Dès qu'on lui donne l'occasion de parfaire son image cool et sa réputation de bad boy... Tu as de la chance d'être un héros local, tu le sais, ça ? Tous les témoins avaient mystérieusement perdu la mémoire ou allaient dans le sens de John. Un gros enculé débarque en cherchant les ennuis, John lui pète la gueule. Fin de l'histoire.

Je déglutis, me sentant mal.

– Comment va le type ?

Il hausse les épaules et prend une gorgée d'eau.

– Je ne sais pas. Je ne lui ai pas tenu la main. Mais il est sorti du bar sur ses jambes avant que la police arrive, si ça peut te rassurer. Ça aurait pu se terminer en meurtre, cette fois. À quoi tu as pensé, bordel ?

Je lui lance un regard perçant.

– De toute évidence, je n'ai pas réfléchi.

– Je sais, détends-toi, mec. Je n'aurais pas dû t'emmener dans ce bar. Je pensais que tu allais mieux. La dernière fois, ça avait l'air d'aller.

– C'était il y a deux mois. Et je vais bien, j'ajoute rapidement. J'ai juste plein de choses à gérer en ce moment. Ça me déstabilise.

– Cette fille, dit-il d'un air songeur.

– Ce n'est pas de sa faute, dis-je sèchement. Elle n'a rien à voir avec ça.

– Mais c'est bien elle qui prend toute la place dans ta tête et qui te déstabilise, non ?

Je bouge ma mâchoire d'avant en arrière, essayant de relâcher la tension.

– Je traverse plein de trucs en ce moment. Ça ne se reproduira plus.

– Il vaudrait mieux, Lach, me dit-il en posant sa main sur mon épaule. Parce que cette fille est amoureuse de toi. Et crois-moi, tu ne veux pas foutre ça en l'air.

Je plisse les yeux vers lui.

– Qu'est-ce qui s'est vraiment passé à Paris ?

Il me lance un sourire et tourne les talons.

Je soupire et je retourne à l'entraînement.

Le terrain de rugby a toujours été l'endroit où je peux tout laisser derrière moi, mon passé comme mon avenir, pour ne vivre que l'instant présent.

Mais à la fin de cet entraînement, je me sens aussi mal. C'est peut-être la gueule de bois, mais tout le reste aussi. J'ai du mal à vivre ce contraste : d'une part les moments délicieux que j'ai passés au lit avec Kayla, qui m'a dit qu'elle m'aimait et qu'elle pourrait peut-être même rester, et d'autre part, mon amertume face à la nuit dernière, la honte de mon attitude si violente et de ce que Kayla a dû ressentir. Et puis, il y a le fait d'être passé si vite d'un « je prends un verre pour me détendre » à « je n'ai plus aucune limite ».

– McGregor, me crie Alan alors que je sors du terrain. Réveille-toi, la prochaine fois !
On a besoin que tu sois au top.

J'acquiesce en grognant et me dirige vers le vestiaire pour prendre une douche.

Il faut que je me réveille, et vite. Pour que tout aille mieux.

1. Le Banned Breed Act interdit de posséder certaines races de chiens au Royaume-Uni.

CHAPITRE 23

Kayla

Reste avec moi, je t'en prie.

Je ressasse ces mots, encore et encore. Et chaque fois que je revois la scène, et son visage désespéré et implorant, mon cœur se brise. Comment puis-je me sentir si vivante, savoir qu'il me veut auprès de lui, qu'il l'a même envisagé, et en même temps avoir envie de m'effondrer en larmes parce que ça me paraît totalement impossible ?

Je veux dire, comment pourrais-je rester ici ? Est-ce que je le désire vraiment ?

Je connais la réponse à cette dernière question, mais c'est la première qui exige beaucoup de réflexion.

– Ça va aller ? me demande Lachlan.

Sa voix est si grave, si calme, que je détourne les yeux de la fenêtre pour le regarder.

Il a son sac de sport sur son épaule, les sourcils froncés, l'air inquiet. Après m'avoir dit qu'il voulait que je reste, son attitude avec moi a changé. Comme s'il avait peur de dire un mot de trop, celui qui va me faire fuir à toutes jambes.

Je lève ma tasse de café.

– J'ai ça. Tout va bien.

– Il ne fait pas très beau, dit-il.

Je me retourne et vois la pluie tomber par la fenêtre.

Je hausse les épaules.

– C'est une journée parfaite pour rester à la maison. Par contre, je regrette de ne pas pouvoir t'admirer couvert de boue sur le terrain.

– En fait, ce sera plutôt des exercices de gym aujourd'hui, dit-il. Mais tu es la bienvenue, si tu as envie.

Je ne suis pas certaine d'en avoir envie, pas après ce qui est arrivé l'autre soir. Parfois, je me dis que c'est ma présence sur le terrain, autour de ses coéquipiers, qui l'a déstabilisé. Je lui fais non de la tête avec un petit sourire.

– Non, ça va. Je vais plutôt en profiter pour paresser ici avec les chiens et pour regarder *Le pasteur de Dibley*¹. De toute façon, il faut que je me prépare pour ton supergala et ça va me prendre un temps fou pour réussir à être absolument sublime.

Ses yeux s'attardent sur mon corps, ma culotte en dentelle et mon léger débardeur.

– Tu peux simplement y aller comme ça. Ça ne me dérange pas.

– Je ne suis pas sûre que cette tenue fasse honneur à la réputation du refuge *Ruff Love*. À quelle heure rentres-tu ?

– Trois heures et demie.

Il humecte ses lèvres, j'ai l'impression qu'il va dire autre chose. Mais il me fait simplement un signe de la tête.

– À toute à l'heure, beauté.

– À toute, dis-je doucement en le regardant partir.

Quand j'entends la porte se refermer, je m'installe dans le canapé et je m'enroule dans une couverture. Il ne fait pas très froid, mais j'ai besoin de réconfort.

Après avoir regardé quelques épisodes avec l'actrice Dawn French², je décide de sortir mon ordinateur portable. J'ouvre ma boîte mail que je n'ai pas consultée depuis que je suis ici, je dois l'admettre. Je fais le tour des messages.

À ma grande surprise, Candace s'est occupée de répondre à tous les messages. J'imagine que Lucy lui a donné mon mot de passe. Rien n'est privé quand on travaille pour quelqu'un d'autre. Candace semble avoir très bien géré ma première semaine d'absence.

Je lis certaines de ses réponses, et il paraît évident qu'elle fait mon travail bien mieux que moi. Probablement mieux que je ne le ferai jamais.

Ça me rend triste. Très triste. Et pleine de regrets. Pas qu'elle fasse du meilleur boulot en soi, mais parce que ce travail ne m'a jamais assez intéressée pour que j'y investisse de la passion, de l'engagement, ou tout simplement pour que je m'en soucie. Et si je continue comme je l'ai toujours imaginé, je n'arriverai jamais à m'y investir totalement.

Parce qu'au final, ça n'a pas beaucoup d'importance pour moi. J'ai toujours cherché le bonheur et l'accomplissement en dehors du travail.

Et maintenant, j'ai trouvé Lachlan. Et même s'il n'est pas ma raison de vivre, il m'apporte tant de joie, d'amour, d'émotions que j'ai la sensation de vivre en technicolor, au lieu de le faire dans des nuances de gris. Et si je pouvais trouver un boulot qui m'apporte une joie similaire au quotidien ? Et trouver un sens profond aux choses que je

fais chaque jour ? Ou encore une passion qui peut rivaliser avec celle que j'entretiens pour Lachlan ? Qui a décrété qu'un seul aspect de notre vie pouvait être fantastique ?

Plus je fixe mes mails, plus je réalise que Candace, pour une raison que j'ignore, aime son travail et plus encore, elle aime mon travail. Qui, de mon côté, me déplaît profondément. Maintenant que j'ai découvert l'amour, je ne veux plus être prisonnière de quelque chose dont il est absent.

Je prends une profonde inspiration, je suis toute tremblante en réalisant tout cela. J'ai besoin d'être passionnée, de m'accomplir. Je dois quitter mon boulot et prendre un risque. Je dois rester ici, avec lui, et commencer une nouvelle vie.

Mais je sais que tout ça ne sera pas simple.

La peur peut toujours être un frein.

Je prends mon téléphone et calcule l'heure qu'il est à San Francisco. Tout le monde dort. Je ne peux pas appeler ma mère et lui demander ce qu'elle penserait de mon éventuel emménagement ici, même si la simple idée de lui en parler m'attriste. Je ne peux pas non plus parler à Stephanie et Nicola, leur dire que je suis amoureuse de Lachlan, que lui aussi m'aime, et que même s'il est perdu, confus, j'ai quand même envie de tenter ma chance et de rester avec lui pour toujours.

Alors, je me fais une tasse de thé, je me blottis contre les chiens en regardant la pluie tomber, comme on le fait quand on se laisse aller à sa rêverie.

Au bout d'un certain moment, j'ai dû m'endormir, parce que c'est Lachlan qui me réveille en entrant dans la pièce et en déposant un baiser sur mon front.

– Rude journée ? demande-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Je lève les yeux vers lui. Son visage est rougi par l'effort. Il respire la santé. Difficile de l'imaginer, il y a quelques jours à peine, complètement bourré et plein de remords.

– Ouais, épuisante, je réponds en bâillant. Il est déjà trois heures et demie ?

Il acquiesce.

– Ouais, mais le gala est à sept heures. Tu peux prolonger ta sieste si tu veux.

Mon corps voudrait dormir pour toujours, mais je ne veux pas manquer l'occasion de me faire belle pour ce grand événement. Je suis allée faire les boutiques sur Princes Street avec Amara l'autre jour, pour trouver la tenue parfaite. Je ne vois pas pour quelle autre occasion je pourrais porter une robe pareille. Mais chaque fille a droit à son moment « Cendrillon », et cet événement, c'est mon moment. Je ne vais pas me gêner, je vais en profiter à fond.

Je me prépare lentement, en appréciant chaque instant. La robe que j'ai choisie n'était pas très chère, bien qu'elle ait l'air hors de prix. C'est une longue robe noire avec une encolure haute et un dos nu, pratiquement jusqu'aux fesses. Elle est fendue de chaque

côté, ce qui permet de voir mes chaussures, mes plates-formes roses, histoire de ne pas avoir l'air de me prendre trop au sérieux.

Une fois habillée, je sors de la chambre et entre dans la pièce où m'attend Lachlan, qui est déjà prêt. Il se lève, nous restons un long moment à nous regarder. Je pensais qu'il opterait pour un smoking, mais c'est un costume trois-pièces bleu marine.

Avec un kilt.

Doux Jésus.

– Oh mon Dieu, dis-je.

Il a l'air d'un putain d'Highlander.

– Tu es magnifique, me dit-il en s'approchant et en me prenant la main pour me faire tourner. Bon sang. Je ne pense pas que je vais pouvoir te laisser sortir d'ici.

– Tu n'es pas mal non plus, je lui réponds en lui faisant signe de tourner sur lui-même. Montre-moi tout ça.

Il s'exécute.

– Tu n'as jamais vu d'homme en kilt avant ?

– Seulement des joueurs de cornemuse dans la rue et je n'ai jamais eu envie de leur faire ça.

J'approche ma main pour caresser ses pectoraux chauds et fermes, puis mes doigts font remonter l'ourlet de son kilt, pour glisser ma main en dessous.

Je souris.

– Pas de caleçon, hein, dis-je en me moquant gentiment de lui.

Il durcit sous ma main.

– C'est risqué, une érection là-dedans. Ça peut vite ressembler à un piquet de tente.

– Sans blague, dit-il. Si tu n'arrêtes pas de me malmener, nous allons être en retard, très en retard. Crois-moi.

C'est très tentant, d'autant plus que ce que j'ai entre les mains est délicieusement chaud, long et épais.

– Je vais faire vite.

Je m'agenouille et passant la tête sous son kilt.

– Oh, putain, souffle-t-il dans un gémissement, les doigts glissés dans mes cheveux, alors que j'essaie de mettre tout son sexe dans ma bouche.

Le goût salé qui se dépose sur ma langue me stimule encore davantage. J'ai envie de le rendre dingue. C'est un homme tellement costaud, viril, avec des côtés si sombres, si déglingués, que le simple fait de pouvoir le faire grimper au rideau avec ma langue, ma bouche et mes mains est devenu totalement addictif.

Ça ne prend pas trop de temps, et il éjacule direct au fond de ma gorge.

– Putain, marmonne-t-il, à bout de souffle. Ma puce, tu sais me remettre d'aplomb.

– Tant mieux, dis-je en essuyant ma bouche du revers la main, en sortant de sous son kilt.

Il me regarde avec des yeux langoureux, et je comprends que j'ai fait du bon travail. Il est passé d'un état un peu stressé au calme plat. Peut-être que si je continue à le baiser toute la soirée, tout va se passer à merveille.

– Je suis prête, lui dis-je en me levant. Je t'avais dit que je serais rapide.

Il secoue la tête et m'embrasse fougueusement.

Je lui demande s'il va appeler un taxi, mais comme on emmène Lionel, Amara vient nous chercher en voiture. Elle aussi est magnifique dans sa robe de cocktail verte, ses cheveux roux remontés sur la tête.

– Regardez-moi ça, les trois stars de la soirée, lance-t-elle alors que nous montons dans sa voiture.

Même Lionel est chic, avec sa laisse en cuir sombre et son nœud papillon en tartan, assorti au kilt de Lachlan.

– Tu n'es pas mal non plus, tu sais.

Je suis ravie de lui avoir suggéré de choisir cette robe lors de notre sortie shopping. Le gala a lieu dans un hôtel près de Royal Mile, donc le trajet est court. Amara nous dit qu'elle nous dépose d'abord et qu'elle va ensuite chercher une place de parking. Quand je vois tous ces gens chic qui font la queue pour rentrer, je deviens nerveuse. Il y a même un type qui prend des photos de chaque personne qui s'apprête à entrer dans l'hôtel.

– C'est un paparazzi ? je demande à Lachlan.

Il regarde par la vitre de la voiture et grogne, en haussant les épaules. J'imagine qu'il ne sait pas. Ça me rappelle que j'avais promis à Jessica que j'essaierais d'écrire un article. Je sors mon téléphone de mon sac et regarde l'état de la batterie pour m'assurer que j'ai assez de jus pour prendre quelques notes. Ça va peut-être m'aider à affronter cette soirée.

Je me tourne vers Lachlan et j'étudie son beau visage. Il n'a pas l'air particulièrement nerveux, mais toute la douceur a disparu de ses yeux. Il regarde les gens avec une certaine froideur.

– Hé, dis-je doucement, amoureusement, en prenant sa main. Merci de m'avoir invitée.

Il me regarde comme si j'avais deux têtes.

– Évidemment que je t'ai invitée. C'est décidé, non ? Où tu vas, je vais.

Mais ces mots restent suspendus un instant dans les airs, parce que nous savons tous deux que c'est faux. Si je lui demandais de venir à San Francisco avec moi, est-ce qu'il le ferait ? Abandonnerait-il tout pour moi ? Pourquoi ne peut-on pas avoir une relation dans laquelle aucun de nous ne doit se sacrifier ?

Je suppose que les choses ne fonctionnent pas comme ça. Je ne suis pas une experte, mais quand j'observe les effets de l'amour autour de moi, je sais que ce n'est pas vraiment simple. Nicola a eu sacrément du mal à trouver un amoureux avant de rencontrer Bram, et même à ce moment-là, elle a dû affronter des vérités dérangeantes et surtout, les accepter. Stéphanie et Linden étaient amis depuis toujours, bien avant de passer leur stupide pacte. Avant que Linden ne foute tout en l'air et que ça les sépare un bon moment, pour finalement réaliser qu'ils avaient vraiment besoin l'un de l'autre. Et puis, il y a aussi mon père et ma mère. Leur histoire semblait tout droit sortie d'un conte de fées, mais au final, la mort les a séparés.

Il n'y a aucune raison que la route soit plus sûre pour nous. Mais je ne comprends simplement pas pourquoi ça doit être aussi difficile. J'ai toujours pensé que si je rencontrais quelqu'un que j'aime de tout mon cœur, de toutes mes forces, au moins ce serait facile au début, avant que les obstacles ne nous barrent la route.

Mais ce n'est pas le moment de s'apitoyer. Pas maintenant. Je suis sortie avec Kyle pendant des années et des années, après une longue période pendant laquelle il m'avait fait la cour, et je n'ai jamais ressenti pour lui ce que je ressens pour Lachlan. Juste pour ça, le jeu en vaut la chandelle.

– Viens, ma belle, me dit-il alors qu'Amara est partie se garer.

Au même moment, le photographe se retourne vers nous et nous éblouit de son flash.

Je me fige, mais Lachlan pose une main dans mon dos et m'entraîne en chuchotant.

– Ça va aller. Souris. Je n'aime pas ça non plus, mais, c'est seulement pour ce soir, et c'est pour une bonne cause. Pense aux chiens.

Je pense à Lionel, en montant sur le trottoir, tandis que Lachlan m'attire, sa main sur ma taille, en regardant stoïquement les caméras. Lionel se glisse entre nous et s'assied quand Lachlan le lui ordonne gentiment.

Je l'avoue, il est difficile de ne pas sourire quand on est au bras de cet homme, particulièrement quand tout le monde crie son nom. Je sais qu'être le centre de l'attention est la dernière chose que désire Lachlan, mais il gère la situation avec une aisance surprenante.

Puis il m'entraîne à l'intérieur de l'hôtel. Lionel trotte fièrement à ses côtés.

L'intérieur est dément. Les gens sont d'un chic absolu, et même si ce n'est pas mon monde, je ne me sens pas rejetée du tout. Je n'ai jamais fait partie du gratin, mais grâce à la main de Lachlan, vissée dans la mienne, je me sens sûre de moi. Il ne la lâche que pour serrer une ou deux mains. Le reste du temps, il la tient en permanence.

Je ne me souviens d'aucun prénom. J'aperçois Thierry, John et quelques joueurs de rugby ici et là. Puis, plus tard, je vois Amara, Jessica et Donald. Toutes les autres personnes semblent former une seule masse indistincte. Il est évident que la majorité

d'entre eux ne s'intéresse pas vraiment aux animaux, ni d'ailleurs à Lachlan en particulier. Ils veulent seulement être vus en train de faire une bonne action. Mais une bonne action en reste une, même si elle est faite pour de mauvaises raisons, et tout ce qui peut apporter de l'aide aux chiens est le bienvenu.

Je dois le dire, je suis absolument éblouie de voir la façon dont Lachlan me traite. Ce gala me rendait nerveuse, bien plus que je n'osais l'admettre. Mais il n'a pas bu un seul verre, et pendant que je m'enfile coupe sur coupe de champagne avec une certaine culpabilité, il reste à l'eau pétillante avec une rondelle de citron. Il est sans cesse approché par des gens et il me présente, encore et encore, comme sa petite amie. Il m'intègre à chaque conversation, sans jamais me laisser de côté, et sa main est toujours dans la mienne ou autour de ma taille. Il m'associe à son univers le plus possible, comme si j'allais rester ou comme si j'avais toujours été là.

Je ne peux m'empêcher de le regarder avec de grands yeux énamourés. Je suis éblouie par sa façon de parler si élégante et si concise, par son accent. Et aussi par le fait qu'il accorde une attention particulière à chacun, avec son regard magnétique qui les hypnotise. Je sais qu'il ne le fait pas par complaisance. Il n'est d'ailleurs peut-être pas aussi charmant au quotidien, mais là, il est tellement parfait que je suis dupée, moi aussi.

Plus la soirée avance, plus je suis amoureuse de lui. Je jure que si vous regardiez d'assez près, vous pourriez voir mon cœur dans ma cage thoracique qui va faire éclater tous mes vaisseaux. Je ne peux me retenir de sourire. Et je ne veux jamais plus m'arrêter de sourire.

À un moment, un groupe de musiciens se met à jouer. Lachlan confie Lionel à Amara et m'entraîne sur la piste de danse.

– Tu dances ? je lui demande, alors qu'il m'enlace et que débute « Young and Beautiful » de Lana Del Rey.

– Absolument pas, m'avoue-t-il avec un sourire qui me fait frémir jusqu'aux orteils. Mais je peux faire semblant un instant.

Ok, bon, la danse ne fait pas partie, en effet, des talents cachés de Lachlan. Cet homme ne peut pas être doué pour tout. Mais il ne s'en sort pas trop mal et au moins, il ne me marche pas sur les pieds.

Nous restons sur la piste de danse encore quelque temps. Je ne suis pas pressée de retourner aux conversations triviales, et je pense que Lachlan non plus.

– Je te veux juste pour moi, dit-il en enfouissant sa tête dans mes cheveux, comme s'il avait lu dans mes pensées.

– Il dure encore longtemps, ce gala ? Je veux dire, à quel moment pars-tu, habituellement ? je demande en regardant tous ces gens élégants s'amuser autour de nous.

– Je suis normalement le dernier, répond-il. Je ne veux pas être le type qui organise une fête, demande de l'argent et part avant tout le monde.

– Non, en effet, ce n'est pas ton genre. On restera jusqu'à la fin alors.

– Jusqu'à la toute fin, dit-il.

« All My Loving » des Beatles se fait entendre. Il me serre plus fort contre lui, ses mains glissent le long de mon dos nu jusqu'à ma taille. Il chantonne doucement les paroles à mon oreille et je ferme les yeux pour que ce moment dure le plus longtemps possible. Le reste des convives disparaît. Il ne reste que lui et moi, dans notre monde à part.

– Je suis tellement amoureux de toi, murmure-t-il, et sa joue rugueuse se presse contre la mienne. Tellement amoureux. Je m'embrase, toujours plus.

Je m'embrase aussi. Et mon cœur s'est laissé pousser des ailes. Et il risque de vouloir me porter pour toujours. Et chaque fois je sombre dans l'abîme, il me rattrape. Je n'aurais jamais pensé que ça puisse être ainsi.

Je ne veux plus jamais qu'il en soit autrement.

– Je t'aime. (Ma voix s'étrangle, tant l'émotion qui me saisit est forte.) Je ne veux pas te quitter. Je ne vais pas te quitter. Je veux rester ici.

Les mots sont sortis tout seuls. Ils me surprennent, mais ça ne signifie pas qu'ils ne sont pas sincères.

Le haut de son corps se tend, ses pas ralentissent. Il éloigne sa tête et me regarde attentivement.

– Tu es sérieuse ?

Je déglutis et acquiesce.

– Oui, oui. Je veux rester. Je ne peux pas supporter l'idée de te perdre, de te quitter. Je ne peux pas retourner à la vie que j'avais, pas après ce que j'ai vécu ici, même brièvement. Je sais ce que je veux : toi.

Il s'immobilise et prend mon visage dans ses mains. Je sens toute sa force s'insinuer sous ma peau.

– Tu ne sais pas à quel point tu me rends heureux, dit-il en secouant la tête. Tu n'en as pas idée.

Il m'embrasse avec passion, en plongeant ses doigts dans mes cheveux.

– Je t'offrirai tout ce dont tu as besoin. Je serai celui que tu veux que je sois. Je prendrai soin de toi.

Je suis sur le point de protester. Je n'ai pas besoin d'un homme pour prendre soin de moi, mais je me tais. Parce que j'ai besoin de Lachlan, du moins en ce qui concerne mon cœur, et je sais à quel point il est important de sentir que l'autre a besoin de vous. Je veux qu'il ressente ça, qu'il sache que j'ai autant besoin de lui que lui de moi.

– Je sais que tu le feras, je finis par dire. Tu es mon homme.

Il inspire profondément, par saccades, au creux de mon cou.

– Je vais te rendre très heureuse.

– Tu me rends déjà heureuse, lui dis-je, sincère. Parfois, je me dis que ça ne peut pas être mieux.

Il sourit de bonheur en me serrant contre lui. Puis il murmure :

– Il faudrait qu'on se trouve une chambre.

Sa voix chaude est de retour, celle qui me fait immédiatement mouiller ma culotte.

Oh putain, oui, il nous faut une chambre tout de suite. Toutes ces déclarations d'amour ont besoin d'un lieu où s'exprimer.

Il m'attrape par le bras et me fait traverser la piste de danse à grandes enjambées. Je cherche désespérément les toilettes des yeux, pendant que nous essayons d'éviter les gens çà et là, surtout Jessica, qui n'a aucun besoin de savoir ce que nous nous apprêtons à faire. Nous nous éclipsons en passant par la réception de l'hôtel et nous trouvons les toilettes. C'est la meilleure option qui s'offre à nous.

Il m'attire à l'intérieur, en regardant vers le hall pour s'assurer que personne ne nous a vus, puis ferme à clé.

Je m'appuie sur le lavabo, les mains agrippées au rebord, prête pour son assaut.

Mais il ne me saute pas dessus, en tout cas, pas tout de suite. Il me fixe, et nos regards se perdent l'un dans l'autre.

– Quoi ? je murmure, pour ne pas rompre le charme.

Il penche la tête sur le côté et m'observe, les sourcils froncés, comme si j'étais une énigme à résoudre.

– Tu le pensais vraiment ? demande-t-il. Ce que tu as dit tout à l'heure ?

Ça me fait presque mal qu'il en doute.

– Bien sûr. Je pensais chaque mot que j'ai dit.

– Tu le promets ? demande-t-il encore en s'avancant vers moi et en posant ses mains sur le lavabo.

Je lève la main, prête à cracher.

– Je le jure.

Il jette un coup œil à ma main.

– Nan. Baisse ta main. Ta parole me suffit amplement. Je veux que tu ressenties tout ce que je ressens pour toi.

Il m'attrape par les hanches et me juche sur le lavabo. Mes jambes pendent dans le vide et mes mains s'agrippent fermement au rebord pour ne pas tomber. Il remonte ma robe puis se penche, la tête entre mes jambes.

J'ai à peine le temps de me mettre en condition, de me préparer. Il est déjà en train de me dévorer, affamé, avec ses doigts qui ouvrent mes lèvres, puis avec sa langue si

douce et chaude. Je veux tout de lui. Je veux le sentir en moi, profondément et tout entier. Mais je comprends qu'il veut simplement me dévorer. Il veut que j'aie autant de plaisir qu'il peut m'en offrir.

Sa bouche est sauvage. Il est insatiable. Sa langue plonge loin en moi, puis se met à sucer mon clitoris. Il m'aspire dans sa bouche. Je pousse presque un cri. Tout mon corps est tendu, en alerte. Il avance une main et plonge profondément en moi deux doigts en les faisant tourner. La chaleur devient intense et mes nerfs sont comme des millions de bouteilles de champagne prêtes à exploser. L'attente me laisse bouche bée.

Je suis à la fois hypersensible et presque inconsciente. Mes jambes s'enroulent autour de son visage, guidant ses lèvres, sa langue et ses doigts vers moi, en moi, plus vigoureusement, plus loin. Sa réaction me fait comprendre que je suis tout ce dont il a besoin dans sa vie, qu'il en mourrait si je n'étais pas là.

Je veux le sentir, le sentir, le sentir. Mes hanches frappent violemment contre lui. Il repose sa langue sur mon clitoris, et la fait tourner si rapidement de haut en bas, encore et encore, que je n'arrive plus à respirer.

Il gémit contre moi.

Et puis je me laisse aller.

Putain de merde, comme je me laisse aller.

Je suis en chute libre, je jouis dans sa bouche, je manque tomber du lavabo. Ses mains me retiennent par les hanches, et il m'achève avec un suçon intense qui m'arrache un cri au passage.

Un cri puissant. Je le sais. Mes cris le sont toujours. Et je me fous que quelqu'un, de l'autre côté de la porte, entende mon hurlement. Parce que le monde entier doit savoir quel genre d'amant il est.

Quand mon orgasme s'apaise contre ses lèvres, il se redresse et me regarde avec des yeux fiévreux. Son regard me dit qu'il me connaît, qu'il sait ce que j'aime et qu'il ne cessera jamais de me donner du plaisir.

Je suis complètement centrée sur moi, je dois y remédier. J'attire sa tête vers moi et je l'embrasse dans un long et doux baiser. Le goût de ma chatte sur sa langue m'émoustille.

Il gémit en m'embrassant.

– Tu vois comme tu as bon goût, chuchote-t-il, et ses lèvres se déplacent le long de mon cou. Je ne m'en lasserai jamais.

Je me glisse sous son kilt à la recherche de sa queue. Je palpe sa vigueur retrouvée dans ma paume. Il s'avance et je le guide, tellement mouillée et si prête à le recevoir qu'il glisse en moi comme de la soie.

J'enserme sa taille avec mes jambes, j'enfonce mes talons dans son cul bien ferme. Il se met à me pénétrer et m'enflamme à chacune de ses poussées.

Je gémiss, nous trouvons notre rythme, comme chaque fois que nous faisons l'amour. Mais cette fois, je sais que ce n'est pas la dernière fois. Mon corps me fait mal tellement je le désire intensément, et sans que nous ayons à dire un mot, son corps me répond, me donnant toujours exactement que ce dont j'ai besoin.

– Oh Kayla, gémit-il contre moi, à bout de souffle, tandis qu'une perle de sueur tombe de son sourcil sur ma clavicule.

Il pousse en moi plus durement et plus profondément. Je m'accroche à son corps et son allure s'accélère.

Je m'arrime solidement à son dos pour pouvoir poursuivre notre tour de manège. Nos peaux claquent violemment en produisant un beau son qui résonne dans la pièce. Chaque pénétration est longue et puissante. Il grogne et parvient à atteindre l'endroit parfait avec sa bite.

J'explose comme une bombe atomique.

Ses hanches s'abattent sur moi, brutalement, et il jouit dans une rafale de gémissements. Il murmure mon prénom encore et encore, tout en s'agrippant à mes hanches, libérant chaque parcelle de lui en moi.

C'est sacrément beau.

Quand nous reprenons enfin notre respiration et que les battements déments de nos cœurs ont enfin ralenti, il se retire et je descends de l'évier, le cul totalement engourdi.

Nous ne savons pas quoi nous dire, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire. Nous nous sourions, nous nous comprenons mutuellement. Il va chercher quelques mouchoirs en papier et m'essuie l'intérieur des cuisses, en vérifiant que je sois bien sèche. Puis il me tend la main, comme un vrai gentleman.

Comme une dame, je la prends et nous retournons vers la soirée.

1. *The Vicar of Dibley* est une série télé britannique créée en 1994 par Richard Curtis. Dawn French y joue le rôle titre.

2. *Id.*

CHAPITRE 24

Kayla

Nous avons passé les jours suivants sur un petit nuage. Depuis que j'ai dit à Lachlan que je resterais en Écosse, je me suis contentée de me réjouir à cette idée. Et ce bonheur signifie également du sexe torride pour nous deux. Nous réalisons que notre relation, qui était initialement limitée à quelques jours, bénéficie désormais d'une prolongation, qui peut durer indéfiniment.

En revanche, je suis en train d'éviter d'affronter les décisions difficiles. Les coups de fil délicats. Je n'ai pas envie d'appeler ma mère pour lui apprendre que je ne rentrerai pas à la maison. Je ne veux pas écrire de mail à Stephanie et Nicola pour leur dire que je mise tout sur Lachlan. Et j'ai encore moins envie d'appeler mon boulot pour leur donner ma démission sans préavis, de l'étranger de surcroît.

Lachlan m'a suggéré de repartir régler tout ça sur place et de revenir ensuite. Mais il y a quelque chose dans cette proposition qui me rend nerveuse. C'est sans doute la meilleure chose à faire, mais j'ai l'impression que ça rendrait notre situation plus épineuse. Si je revois ma mère et qu'elle me paraît encore plus fragile qu'avant ou affreusement triste, je ne suis pas sûre d'avoir la force de la quitter. Et où tout ça me mènera-t-il ? La dernière chose que ma mère voudrait, c'est que je lui en veuille. Et même si ce n'est pas le cas, je sais que je passerai le restant de ma vie à panser mon cœur meurtri et à me demander comment les choses auraient pu se passer.

Je fuis donc l'adulte responsable et raisonnable que je suis. Je rejette toute la responsabilité de mon indécision sur le compte de l'amour et des hormones. Je ne demande que quelques jours de plus à l'abri des décisions compliquées, des adieux et des justifications. Comme ça, Lachlan et moi pouvons continuer d'imaginer mon futur ici, et tout ce que ça comporte.

J'ai déjà mentionné toutes nos putains de parties de jambes en l'air torrides, n'est-ce pas ? Et à cause de Jessica qui m'a promis de m'aider avec cette commande d'article, il faut que je me concentre d'abord sur l'élaboration de mon CV. Le lendemain du gala, j'ai écrit quelques paragraphes dans le style des magazines people qui tenaient sur une simple colonne, même si j'avais une petite gueule de bois. J'ai envoyé le tout par mail à Jessica qui a fait quelques corrections et m'a dit qu'elle le transmettrait à quelqu'un qu'elle connaît.

Je n'ai toujours pas de nouvelles, mais je suis contente qu'elle veuille bien m'aider, et surtout, qu'elle pense être en mesure de le faire. Lachlan semble le croire également.

Je voudrais trouver un boulot par moi-même, mais ce n'est pas chose aisée quand on vit en Écosse en tant qu'immigrée illégale. Je peux rester ici un certain temps, mais pas travailler sans visa. Lachlan affirme qu'il pourrait me parrainer et qu'une autre option est de travailler au noir, dans un bar par exemple. Ça ne me paraît pas être une mauvaise idée.

En fait, je trouve que cette perspective a quelque chose de romantique. Si j'étais chez moi, je détesterais l'idée de travailler dans un bar. Bien sûr, Nicola bosse au Burgundy Lion, mais c'est temporaire et elle est ultra à l'aise avec la clientèle. Moi, je déteste les gens. L'idée de les servir toute la journée, et de l'alcool qui plus est, me donne envie de me mettre ma tête dans le sable.

Mais ici, en Écosse, je pourrais carrément être serveuse. Ici, je peux être tout ce que je veux. C'est ça, le charme des voyages : pouvoir mettre de côté tout ce qu'on connaît et recommencer à zéro.

Cela dit, je ne veux pas me mettre à chercher sérieusement avant que tout soit officialisé. Dès que j'aurai démissionné de mon travail, dès que j'aurai prévenu mes amis et ma famille, alors seulement je pourrai commencer à chercher du boulot.

Par contre, j'aimerais ne pas avoir cette sensation vague, tout au fond de la poitrine, qui me souffle que les choses ne vont pas se passer comme je le voudrais. Que ce ne sera pas si simple. Qu'une tonne de maux de tête m'attend.

Quand le lundi matin arrive, je me réveille avec l'intention d'appeler tout le monde, dès que le soleil se lèvera pour eux, sur la côte californienne. Peut-être que cette décision me rend un peu irritable, je ne sais pas. Lachlan aussi se lève du pied gauche. Même Emily est un peu agitée. Seul Lionel semble toujours aussi calme et nous observe avec circonspection.

Je crois que je suis en train de m'en remettre au destin. Techniquement, il ne me reste plus que quelques jours ici, et si je m'étais bougée pour réserver un vol, je partirais à la fin de la semaine. Peut-être que cette incertitude s'ajoute au reste.

Mais un bon café résout habituellement tous les problèmes. Je me dirige donc vers la cuisine pour préparer une grande cafetière, pendant que Monsieur Lachlan le grognon emporte ses propos monosyllabiques d'homme des cavernes vers la salle de bains.

Après une tasse de café, je me sens mieux. J'ai l'esprit plus clair lorsque Lachlan débarque les cheveux encore tout mouillés dans la cuisine, une serviette de bain autour de la taille. Je passe un moment à le mater, je ne peux pas m'en empêcher. Vivre avec lui, c'est comme vivre à l'intérieur d'un blog de fille qui ne posterait que des images d'hommes tatoués, grands et musclés. Et par « fille », j'entends moi-même, il y a quelques années, sur mon propre blog.

– J'ai fait du café, je lance un peu bêtement.

Mon cerveau ne fonctionne à plein régime qu'au bout de la deuxième tasse.

Il ouvre le frigo et en sort une boîte d'œufs.

– Merci, répond-il sans me regarder.

– Rude soirée ? je demande.

Nous sommes allés nous coucher assez tôt, même si j'ai mis plusieurs heures à m'endormir, en ressassant toutes les choses importantes que je dois faire.

Il hausse les épaules et me regarde enfin. Ses yeux sont gonflés, injectés de sang. Je devine que lui aussi a mal dormi.

– Ça va, dit-il, en s'emparant d'une poêle pour faire cuire ses œufs. Alors, aujourd'hui, tu parles aux gens de ton boulot, c'est ça ?

C'est bien ça. Ça le tracasse.

J'acquiesce en espérant que mon sourire dissimule mes incertitudes. Encore une fois, pas au sujet de vivre ici, c'est simplement que... rien n'est sûr et certain, et toutes mes peurs refont sans cesse surface.

– Dès qu'il est neuf heures du matin là-bas, j'appelle.

Il m'étudie avec attention.

– Tu vas vraiment quitter ton boulot ?

Bon sang. Fallait-il vraiment qu'il le dise haut et fort ? Ma peur décuple.

– Comme on a dit, oui.

– Bien, dit-il en retournant à ses œufs qui cuisent.

– Est-ce que ça va ? je lui demande en m'approchant et en posant mes mains sur les muscles vigoureux de son dos.

Il se fige un moment, le menton baissé.

– Ouais. Non, Désolé. Désolé, ma puce, dit-il en me lançant finalement un petit sourire. C'est un de ces matins où on se réveille la tête dans le cul, tu vois ?

– Bien sûr, je lui réponds, en attrapant une tasse et en la lui remplissant de café. Mais le café remédie à tout. C'est de notoriété publique.

– Merci, dit-il doucement en me prenant la tasse des mains. Tu as sans doute raison. J'ai juste l'impression de... d'avoir du mal à respirer.

Il boit une gorgée avant de reposer la tasse et de retourner à ses œufs.

– Le prochain match, c'est contre Glasgow, et j'ai à la fois envie de jouer, à la fois pas. Je veux prouver que je peux retourner sur le terrain, mais je ne veux pas non plus tout foutre en l'air en y allant. Ou pire, me foutre en l'air, moi.

– Je pense que tu connais ton corps mieux que n'importe qui, lui dis-je, en espérant faire sens. Et ton corps sait exactement quoi faire pour gagner un match. Je te l'accorde, je ne t'ai pas beaucoup vu pendant l'entraînement, mais je mentirais en te disant que je n'ai pas regardé, en boucle, chaque vidéo en ligne où on peut te voir jouer, foncer dans le tas, marquer des essais et être en totale maîtrise. Ça va aller, je ne m'inquiète pas pour toi.

– Et pour nous ? demande-t-il en me lançant un regard. Nous, dans tout ça ?

– Je ne m'inquiéterai jamais pour nous, lui dis-je.

Et en disant cela, j'y crois complètement.

*
* *

Lachlan part à son entraînement de rugby et je reste à l'appartement à réfléchir à tous les appels que j'ai à passer. Je sais que je dois le faire, mais je ne suis pas certaine que ce soit une décision très responsable. En fait, je sais plutôt à quel point ça ne l'est pas. C'est ce qui me fait hésiter. Alors, je fixe le téléphone, le tournant encore et encore entre mes mains pendant que le compte à rebours commence.

Et si ça ne marchait pas entre nous ? Si j'abandonne tout pour rester avec lui et que notre relation n'est pas assez solide pour surmonter les obstacles qui ne vont pas manquer de se dresser devant nous ? Tout ça est tellement nouveau. Nous n'avons tous deux que peu d'expérience. Du moins moi, je sais que j'en ai peu. Et pas de cet ordre-là. Et s'il s'avérait que déménager était plus difficile qu'il n'y paraît, et qu'après la période de lune de miel, je commençais à en vouloir à Lachlan de n'avoir fait aucun sacrifice ?

Je ne veux pas que ça arrive. Mais si je ne prends pas de risques, je ne le saurai jamais. C'est la stricte vérité. Je l'aime tellement que ça me consume. Notre première rencontre a planté une graine, et je ne savais pas à quelle vitesse ni à quel point elle allait pousser en moi. Je suis emberlificotée dans mon amour, tandis que cette magnifique plante grandit et s'enracine en moi.

Une partie de moi veut prendre du désherbant et faire sortir cette chose de mon corps parce que je n'ai jamais été le genre de fille à ressentir ça, à faire des trucs dingues comme ceux que je suis sur le point de faire. Une autre partie de moi veut lui laisser la liberté de se déployer, la faire mienne pour qu'elle grandisse comme une herbe folle, farouche, libre.

Vers 16 heures, Lachlan n'est toujours pas rentré de l'entraînement. Je décide de passer mon coup de fil. Je choisis ma mère, parce qu'elle passe avant tout le reste.

Le téléphone sonne, sonne et sonne encore. Il est tôt là-bas, mais elle a toujours été matinale. Elle se lève aux aurores. Je soupire et raccroche, en me sentant étrangement soulagée de ne pas avoir à lui apprendre la nouvelle maintenant.

Je suis sur le point d'appeler Stephanie, juste pour avoir l'impression d'avoir accompli quelque chose, lorsque j'entends Lachlan qui rentre. J'entends aussi une autre voix.

Je tends le cou et je le vois dans l'entrée avec Brigs. Lionel et Emily, qui étaient à côté de moi, sautent du canapé. Lionel remue la queue à l'intention du frère de Lachlan, tandis qu'Emily lui aboie dessus.

– Oh ta gueule ! lance Lachlan.

C'est la première fois que je l'entends crier sur un chien. Ça me laisse un goût amer.

Je me lève avec précaution du canapé et je me dirige vers eux.

Lachlan est différent. Le changement qui s'est opéré en lui est flagrant. Sa tête est plus basse, ses épaules voûtées, et son regard dur. Il ne porte pas sa tenue de rugby, mais un jean et un t-shirt col en V. Je ne pense pas qu'il ait pris de douche après l'entraînement. Il a de la terre collée sur le bras.

– Salut, dis-je à Brigs en me tournant vers lui. Contente de te revoir. Si j'avais su que tu venais, je me serais débrouillée pour être plus présentable.

– Oh, arrête, répond Brigs, avec un charmant sourire. Tu es ravissante.

Lachlan s'éloigne de la salle à manger et se dirige vers la cuisine. Je le regarde partir, puis je me tourne vers Brigs avec un regard interrogateur.

– Il s'est passé quelque chose ? je lui demande rapidement à voix basse.

Il se pince les lèvres en lançant un regard vers la salle à manger.

– J'avais du temps aujourd'hui, alors je suis passé le voir à l'entraînement. Je lui en avais parlé il y a quelques jours, il était au courant. J'essaie toujours d'aller le voir jouer, une sorte de tradition, hein ! Eh bien, j'étais en retard, je suis arrivé à la moitié de l'entraînement, juste à temps pour le voir démolir Dennis. Dennis, c'est un de ses coéquipiers. Lachlan lui a foncé direct dessus, sans se pousser au dernier moment, comme il le fait d'habitude. Dennis est sacrément blessé, qui sait à quel point c'est sérieux ! Il a peut-être l'épaule déplacée.

Je suis bouche bée.

– Merde. Est-ce que Lachlan va avoir des problèmes ?

Brigs fronce les sourcils et ses yeux bleus deviennent glaciaux.

– Difficile à dire. Je ne pense pas. Lachlan est connu pour ne pas y aller de main morte et parfois, on a l'impression qu'il ne connaît pas sa force. L'entraîneur le sait. Je

dirais même qu'il l'y encourage. Mais Lachlan sera tenu pour responsable si Dennis n'est pas remis d'ici leur prochain match.

Je ne sais pas comment prendre tout ça. Et la dernière chose dont Lachlan a besoin, c'est d'être blâmé. Je cherche mes mots, j'espère que Brigs va me rassurer, mais soudain Lachlan sort de la cuisine, les yeux baissés, et nous passe devant pour se diriger vers la porte d'entrée.

– Où vas-tu ? lui demande Brigs.

– Je vais marcher, marmonne Lachlan, en fermant la porte derrière lui.

– Je ferais mieux d'y aller, dis-je à Brigs.

Mais il pose une main sur mon épaule.

– Laisse-le un peu seul, dit-il d'un regard implorant. Crois-moi.

– Il doit se sentir tellement mal.

Je croise les bras, j'ai soudain froid. Je n'ai pas envie de laisser Lachlan seul, perdu dans ses tourments intérieurs. Il a besoin de moi pour le sortir de toute cette noirceur.

– Je pense qu'il se sentait déjà mal avant, dit Brigs. Autrement, il n'aurait pas plaqué Dennis si fort.

Il me regarde avec sérieux en enfouissant ses mains dans ses poches.

– Écoute, je ne prétends pas savoir ce qui se passe entre vous. Je peux à peine décrire les rapports que j'ai avec lui. Je venais de terminer mes études quand nous l'avons accueilli chez nous. J'ai vu passer beaucoup de frères et sœurs adoptifs dans notre famille, mais pour une raison que j'ignore, Lachlan est resté, même s'il était pratiquement impossible de vraiment apprendre à le connaître. Ma mère a vu quelque chose en lui et n'a pas voulu baisser les bras. Je suppose qu'il voyait la même chose en nous. Mais ça n'a pas été facile. Et j'étais tellement en colère contre lui, ce petit con qui agissait comme si nous n'avions jamais rien fait pour lui. Je n'ai jamais compris ses démons intérieurs.

Il s'interrompt en détournant le regard, l'air affligé.

– En même temps, je comprends. Je sais ce que c'est de vivre avec la culpabilité, et de croire qu'on ne vaut rien. Je comprends vraiment.

Il s'éclaircit la gorge et fixe le plancher.

– J'ai moi-même dû affronter pas mal de trucs, pour le dire poliment. Et je suis désolé de ne pas avoir été là pour Lachlan, il y a longtemps, quand il en avait vraiment besoin. Mais je suis là, maintenant. Tu peux en être sûre. Le truc, c'est que...

Il me lance un regard, puis enchaîne :

– Il est en train de retomber dans ses anciennes habitudes. Lentement, mais sûrement. Je ne sais pas pourquoi, mais je le devine. Ce sera toujours un problème. Il ne va jamais enterrer son passé, parce que ça fait partie de lui et de ce qu'il est aujourd'hui. Les junkies... c'est naïf de penser qu'ils seront un jour guéris. Ça ne marche pas comme ça.

C'est une maladie permanente, tu vois ? Une maladie pour laquelle il n'y a pas de vrai remède. On peut seulement apprendre à vivre avec. Et il ne peut pas gérer ça tout seul. Il a besoin de gens autour de lui qui l'encouragent, tu comprends ?

Son ton me met sur la défensive.

– Je comprends. Je *suis* là pour lui.

– Je sais. Tu tiens beaucoup à lui.

Je me redresse.

– Je l'aime, dis-je, d'une voix douce.

– C'est encore mieux. Mais parfois, l'amour ne suffit pas. Il faut que tu saches qu'il va te faire mal, encore, encore et encore, et tu devras apprendre à l'aimer même quand tu le détesteras. C'est ça, la réalité. Ce sont les faits. Tu dois savoir que si tu aimes Lachlan de tout ton cœur, et que tu veux être là pour lui et le sortir de cet enfer, il va falloir sérieusement t'accrocher, parce que ça va être les montagnes russes. Et ça va se reproduire tout le temps. C'est la triste vérité, et peu de gens sont capables d'accepter ce genre de responsabilité.

Il me regarde attentivement, il attend ma réponse. Mais je suis encore tellement en mode « défensif » que je n'ai pas enregistré tout ce qu'il a dit. Il ne me connaît pas et ne sait pas ce que j'ai pu vivre.

En outre, je refuse de croire que l'amour ne suffit pas. Comment pourrait-il ne pas suffire alors qu'il peut changer le monde. Il faut que ce soit plus que suffisant.

– Je suis plus forte que tu ne le crois.

– Content de l'entendre, répond-il. C'est un bon gars, tu sais. Vraiment bon. Avec un cœur immense. Tout ça, c'est bien dommage. Il est tellement solide à l'extérieur et c'est un petit enfant apeuré et abandonné à l'intérieur.

– Ce n'est pas un cas désespéré, je lui réponds, tout en sachant que mes mots ne pèsent pas lourd car je viens à peine de débarquer dans sa vie.

– Non, je suppose que non, dit-il avec un grand soupir. Mais j'en ai la nette impression parfois.

Il sort son téléphone pour regarder l'heure.

– Tu veux que je reste jusqu'à ce qu'il rentre ? Il ne sera peut-être pas... euh... sobre quand il reviendra.

Je cligne des yeux.

– Peut-être pas sobre ?

– En ce moment, il doit être au pub, au coin de la rue.

J'ai l'impression qu'un tapis vient d'être retiré de sous mes pieds.

– Il est en train de boire ? Pourquoi tu ne m'as pas laissé le rejoindre ? J'aurais pu l'en empêcher !

Il secoue lentement la tête.

– Non, tu n’aurais pas pu. Tu ne peux pas. Tu penses pouvoir le convaincre d’arrêter de boire, en lui disant qu’il ne devrait pas le faire ? En lui dictant des règles ? Ce n’est pas comme ça que ça marche.

– Il m’écoute !

– Qu’est-ce que je viens de dire à propos de l’amour qui ne suffit pas toujours ? Il ne va pas t’écouter, Kayla. Lui seul peut reprendre les choses en main, et quand il est dans un certain état d’esprit, c’est comme si tu n’existais pas.

Ma gorge se serre. Impossible de déglutir.

– S’il te plaît. Je t’en prie, est-ce qu’on peut aller le chercher au pub ? Comment peux-tu savoir qu’il ne nous écouterait ni l’un ni l’autre ? Je ne peux pas le laisser boire comme un trou. Il pourrait se blesser. Il pourrait se retrouver dans une bagarre et blesser quelqu’un d’autre. Et s’il ne revenait pas de la nuit ? Merde, tu viens juste de dire qu’il se sentait mal à cause de ce qu’il a fait à l’entraînement. Je ne peux pas...

Je ne peux pas rester ici en me croisant les bras.

Je me retourne, attrape mon sac et les clés sur l’étagère.

– Je vais le retrouver. Quel est le pub en question ?

– Kayla, il m’avertit en me barrant le passage.

Brigs est grand et fort mais il se repousse facilement.

– Ok, ne me le dis pas, alors. Je vais passer dans chaque pub du coin. J’aime ton frère, ok ? Je ne vais pas le laisser se faire ça à lui-même.

Il lève les yeux, il semble réfléchir.

– Bon, ok. Je t’accompagne.

Brigs et moi sortons. Le soleil est déjà bas derrière les maisons, il colore le ciel d’un halo doré. Les gens promènent leurs chiens, rien, il est difficile de croire que nous sommes à la recherche de Lachlan, un homme prisonnier de ses démons au point de ne pas pouvoir voir ce soleil. Je ne me sens pas bien, mon cœur bat de façon irrégulière, j’imagine le pire. Je me dis qu’il n’est pas parti depuis très longtemps, peut-être sera-t-il d’humeur à m’écouter.

Si nous arrivons à le trouver.

Parce qu’il n’est pas au premier pub où Brigs m’emmène.

Ni dans le deuxième ou le troisième.

Il ne répond à aucun de nos SMS ni à nos appels.

Et je me rends compte que Brigs est désormais très inquiet. Des rides se creusent aux coins de ses yeux. Édimbourg est une grande ville, pleine de pubs et de gens qui cherchent des noises. Nous avons déjà fait le tour de plusieurs quartiers quand nous décidons de faire

demi-tour en quittant Old Town, et de passer par Dundas Street. Le soleil est couché depuis longtemps et les ténèbres se sont emparées de la ville.

Pendant tout ce temps, j'ai la sensation que je me noie. Mes lèvres sont desséchées et douloureuses à force d'être mordillées. Je n'arrête pas de me répéter que Lachlan est un grand garçon et qu'il sait ce qu'il fait. Il va probablement très bien, c'est ce que je continue à me répéter. Je finis par ne plus penser à rien. J'apprivoise ma panique.

– Peut-être qu'il est de retour à l'appartement, dis-je à Brigs, alors que nous tournons dans la rue de Lachlan.

Il ne répond pas.

Mais quand nous arrivons devant la porte d'entrée, elle est déverrouillée.

– Il y a quelqu'un ? je demande en entrouvrant la porte.

Je m'attends à ce que les chiens viennent à notre rencontre, mais rien du tout.

Brigs passe devant moi, comme s'il s'agissait d'un guet-apens ou quelque chose comme ça.

– Lachlan ? dit-il, alors que nous entendons du bruit provenant de la cuisine.

Nous entrons et traversons la salle à manger. Lachlan est assis à la table de la cuisine, tête baissée, yeux clos. Sa main est posée sur une bouteille de scotch. À ses pieds, sous la table, Lionel et Emily nous regardent avec de grands yeux.

– Hé, dit Brigs calmement, en passant à côté de lui et en tirant une chaise. (Il se penche, il essaie de voir son visage, d'attirer son attention.) On t'a cherché partout.

Lachlan marmonne quelque chose, la main agrippée fermement à la bouteille. Il n'ouvre toujours pas les yeux.

Brigs me regarde, l'air interrogatif. Je ne suis pas sûre qu'il sache vraiment quoi faire. Je ne le sais pas moi-même. Mais alors qu'il continue de me lancer ces regards, Lachlan relève le menton de quelques centimètres et me regarde droit dans les yeux.

Ses yeux font peur. Injectés de sang, durs et froids, ils pourraient tout aussi bien être faits de glace.

J'essaie de détendre mes traits pour lui montrer que je ne suis pas inquiète et lui dire que tout va bien, même si ce n'est pas le cas.

Ça ne semble pas fonctionner. Il pose son regard dur sur Brigs un moment, et je suis persuadée qu'il va casser sa bouteille en deux. Puis il baisse à nouveau le regard, les narines frémissantes, et referme les paupières.

Brigs finit par se lever. Il vient vers moi et se penche sur mon oreille. Lachlan nous fixe à nouveau. Devant moi, ce n'est pas mon petit ami. C'est la bête de l'autre soir, mais en pire, cent fois pire.

– Veux-tu que je reste ? me chuchote Brigs.

Je n'ai pas peur de Lachlan. Je refuse d'en avoir peur. Je peux le gérer quand nous sommes tous les deux. J'ai l'impression que c'est peut-être la présence de Brigs qui met Lachlan dans cet état.

– Ça va aller. Et j'ajoute rapidement : merci.

Il me fait un signe de la tête et me tapote l'épaule avant de quitter la pièce.

– Prends soin d'elle, Lachlan, lance-t-il.

Et il se passe une éternité avant que j'entende le bruit de la porte d'entrée qui se ferme.

J'expire comme si j'avais retenu ma respiration tout ce temps. Maintenant, c'est seulement lui et moi. Je me tiens près de la porte de la cuisine et il est assis à table. Ses jointures sont encore blanches d'avoir serré la bouteille si fort. Je ne sais pas s'il est complètement ou légèrement saoul. Il a l'air tout à fait lucide, et s'il n'y avait pas cette bouteille à moitié vide, je pourrais penser qu'il n'a pas bu du tout. Ses yeux, aussi durs qu'ils soient, semblent voir les choses avec une effrayante clarté.

Je marche vers la table et je m'assieds en face de lui, en plaçant mes paumes vers le haut, espérant une caresse, un doux baiser de ses lèvres.

– Parle-moi, lui dis-je.

Il soutient mon regard, mais je ne peux rien lire dans ses yeux.

– S'il te plaît, Lachlan. Brigs m'a raconté ce qu'il s'était passé pendant l'entraînement.

Je suis désolée. Ce n'était pas de ta...

– Brigs te l'a dit, répond-il d'une voix rauque.

C'est là que je comprends qu'il a bu.

– Oui. Il m'a expliqué. Il est inquiet.

Il opine, une moue cruelle sur les lèvres.

– Je vois.

– Et nous étions inquiets pour toi quand tu es parti sans une explication.

Il soulève un sourcil.

– Oh vraiment ? Pourquoi ?

Mon Dieu, comment dire ça avec tact.

– Tu te souviens de l'autre soir dans le bar ? Je ne voulais pas que ça se reproduise.

Il me regarde si durement que je me liquéfie.

– Putain, tu ne comprends absolument rien, pas vrai ?

Un poing serre mon cœur.

– J'essaie, dis-je calmement.

– Oh, tu essaies, dit-il, en se levant et se retournant, tout en posant ses mains sur sa tête.

Il penche légèrement vers la gauche, titube presque, mais parvient à rester stable. Putain, il est vraiment saoul. Il répète :

– Tu essaies. Et c’est comme ça que tu essaies ?

Le sol de la cuisine se transforme en sable mouvant. Il m’aspire. Je m’étais sentie démunie, découragée quand nous étions en train de le chercher en vain à travers les rues. Et là, maintenant que je l’ai devant moi, en sécurité, je ressens toujours la même chose.

Je ne sais pas quoi dire, pas quoi faire. C’est comme s’il parlait à quelqu’un d’autre, pas à moi.

– Ai-je fait quelque chose de mal ? je lui demande.

Soudain, il se retourne vivement, attrape la bouteille et la jette contre le mur en criant :

– Putain, mais tu t’écoutes parler ?

Les chiens s’enfuient de sous la table, les morceaux de verre volent sur le plancher. J’entends le son d’un marteau-piqueur qui démarre, puis je réalise qu’il s’agit de mon cœur. Je regarde le scotch couler sur le plancher, et malgré le choc, je suis contente qu’il ne puisse pas terminer cette bouteille.

Je reste sans voix. Figée. Je suis seulement capable de le fixer en espérant qu’il s’agisse d’un mauvais rêve, que ce soit quelqu’un d’autre. Je veux retrouver l’homme que j’aime.

– Tu n’as plus rien à dire, là, hein ? me crie-t-il dessus en postillonnant, le visage écarlate. Je parie que tu avais plein de choses à lui raconter.

Je secoue la tête, je ne comprends pas.

– Lui ?

– Mon frère, dit-il d’un air méprisant.

Mon cerveau fait une pirouette pour essayer de saisir ses propos.

– Brigs ? Quoi Brigs ?

– Bien sûr, évidemment, dit-il, en se dirigeant vers le frigo et entrouvrant la porte.

Il attrape une bière qui n’était pas là plus tôt, et l’ouvre avec colère.

– C’est toujours le même refrain. Toujours des mensonges, des putains de mensonges.

– Lachlan, dis-je en élevant la voix. Je n’ai aucune idée de ce dont tu parles.

– Tu penses que je ne connais pas tous les mensonges qu’il répand à mon sujet ?

Il articule si mal que je comprends à peine ce qu’il dit. Il s’assied et s’enfile la moitié de la bière.

– S’il te plaît, lui dis-je, désespérée. Calme-toi, on peut parler de tout ça comme deux adultes raisonnables. Explique-moi simplement ce que tu veux dire ?

Il secoue la tête rageusement et m’envoie un sourire sarcastique :

– Tu es exactement comme tous les autres. Tu attends que les gens foirent tout pour te débarrasser d’eux, juste pour pouvoir passer au prochain mec. Je le sais. Je te connais, et je le connais. Et puis tu ne m’as jamais vraiment aimé, ni lui d’ailleurs.

Est-il en train de sous-entendre ce que je pense ?

Si c’est le cas, il est fou. Il est fou.

– Tu penses qu’il s’est passé quelque chose entre... ton frère et moi ? je lui demande en riant presque, tellement c’est absurde. À l’instant ?

– Ça fait des heures que je suis ici ! dit-il, en frappant la table d’un poing, ce qui fait mousser sa bière davantage.

– Quoi ? Nous sommes partis à ta recherche ! Dès que tu as claqué la porte !

– J’ai dit, je t’ai dit, que j’allais faire un tour.

Il secoue la tête, en se répétant : « Je t’ai dit que j’allais faire un tour. »

– Tu es allé au putain de pub, c’est là que tu es allé, pour noyer ta rancœur et faire sortir ta colère !

– Tu... dit-il sèchement en me fusillant du regard, le doigt pointé sur moi, tu ne sais absolument rien de moi, ok ? Hein ? Tu comprends ça ? Que tu ne sais rien ! Alors, ne reste pas là, sur tes grands chevaux, putain, à me juger.

– Je ne te juge pas ! Je dis simplement ce qui est. Tu es allé te bourrer la gueule. Brigs et moi...

– Ne prononce même pas son nom, dit-il entre ses dents.

– Brigs, je répète plus fort, et moi sommes partis à ta recherche. Pour t’arrêter.

Sa tête est projetée en arrière, comme s’il venait d’être giflé.

– Pour m’arrêter ? Pour m’empêcher d’aller dans un pub et prendre quelques putains de bières ? Tu te prends pour qui ?

– Lachlan, je l’implore, avec la nette impression que tout ça est en train de dérapier.

– Non, crie-t-il en se levant, et sa chaise fait un grincement insupportable sur le sol.

Non ! Pour. Qui. Tu. Te. Prends ?!

– Pour quelqu’un qui t’aime.

Il rit. Il est littéralement en train de rire, et c’est le son le plus triste, le plus désolant que j’aie jamais entendu.

– Aime ? Tu ne m’aimes pas, non.

Les larmes coulent sur mes joues. Je secoue doucement la tête, pendant que je suis emportée par ce sable mouvant.

– Tu entends ce que tu es en train de dire ? Je t’aime, tu comprends ?

– Si tu m’aimais vraiment, je ne pourrais qu’avoir de la pitié pour toi.

– Je t’en prie. Ne dis pas des choses pareilles.

– Tu me ferais pitié parce que tu aimerais un pauvre tas de merde comme moi. Aie donc un peu de respect pour toi-même, hein !

– Ce que tu dis n’a aucun sens.

– Au contraire. Tu n’es qu’une conne qui a fait tout ce chemin jusqu’ici parce qu’elle pensait être tombée amoureuse. Je parie que ça fait mal quand on réalise qu’on s’est trompée.

Je n’arrive plus à respirer. Tout simplement plus.

– Tu as besoin d’aide, je parviens à articuler. (Mes mots restent en suspens.) Tu as besoin d’aide, Lachlan. Tu n’es plus toi-même.

Un autre gloussement sournois.

– Si, c’est bien moi. Le cinglé. Je t’avais pourtant avertie. Je t’avais dit ce que je suis vraiment. Ce n’est pas de ma faute si tu es trop stupide.

Mon estomac se contracte si violemment que je dois fermer les yeux, tant la douleur est forte. Mes poings se serrent. J’essaie de prendre une profonde inspiration pour calmer la douleur, mais je n’y parviens pas.

– Je savais que je n’aurais pas dû venir ici, dis-je tout bas, pour moi.

– Personne d’autre n’est à blâmer que toi, ma beauté.

Mes paupières battent rapidement, de la bile remonte dans ma gorge.

– Comment oses-tu me parler comme ça ?

Je supplie, espère, prie pour que quelque chose change dans son regard, qu’il réalise ce qu’il est en train de dire et sur qui il est en train de crier. Qu’il se rappelle ce que je suis pour lui. Ça arrive tout le temps dans les films. Quand le héros ivre mort réalise les erreurs qu’il est en train de commettre, il redevient sobre en un claquement de doigts et ressent tout de suite d’énormes remords en comprenant quelle femme il malmène. Je me contenterais de ça, s’il pouvait simplement voir à quel point il me blesse.

Mais nous ne sommes pas dans un film. Dans la vraie vie, c’est-à-dire maintenant, il ne se radoucit pas. Ses yeux sont encore remplis de violence, de méchanceté et de haine, je le ressens dans chaque cellule de mon corps.

J’aurais dû demander à Brigs de rester. J’aurais dû être préparée à ça. J’aurais dû savoir que ça pouvait mal tourner, qu’il pouvait être aussi monstrueux.

Mais je ne l’ai pas fait. Je suis une sacrée conne.

– Alors ? dit Lachlan. Tu ne trouves plus rien à dire ? Rien d’important à rajouter ? (Il me jette un coup d’œil en finissant sa bière.) Tu ne protestes pas au sujet de cette bière ? Hein ?

Je fais une dernière tentative.

– Lachlan, dis-je d’une voix tremblante. Je t’aime. Peu importe ce que tu dis ou ce que tu penses. Et je sais que tu me croyais, il y a à peine quelques heures. Mais il faut que tu

fasses un effort. Il faut que tu comprennes que tu es saoul.

– Oh ! Va te faire foutre.

– Tu es saoul, je répète plus fort, en essayant de ne pas crier, du moins jusqu'à ce qu'il comprenne, qu'il se rende compte. Tu as un problème, et tu n'as pas à en avoir honte, mais ça va nous tuer, te tuer, si tu n'arrêtes pas. Je t'en prie. Si tu n'y arrives pas, s'il te plaît, laisse-moi t'aider.

Il me regarde quelques secondes, puis lève un sourcil.

– C'est tout ?

– Non, je réponds, la frustration m'étouffant. Non. Ce n'est pas tout. C'est l'essentiel. Je fais une pause, fermant les yeux car j'ai peur de voir la vérité en face.

– Est-ce que tu m'aimes ?

Le temps s'étire. Les secondes s'accumulent et mon cœur bat si fort que je crains de ne même pas entendre sa réponse.

Il dit finalement, d'une voix calme :

– Comment est-ce que je pourrais aimer quelqu'un qui m'aime ?

Putain.

Ça fait mal.

Mes yeux s'écarquillent et la colère m'envahit d'un seul coup.

– Tu sais quoi ? je lance froidement. Je commence à en avoir sérieusement marre de tes histoires pathétiques et de ta victimisation de merde !

Mais il hausse simplement les épaules et détourne le regard.

– Tu sais où est la porte.

– Incroyable, dis-je. Tu t'entends parler ?

– Tu veux que je te montre où est la porte ? demande-t-il en me regardant à nouveau, le plus sérieusement du monde.

– Es-tu sérieusement en train de me menacer de me foutre à la porte ?

– Ai-je besoin de te menacer ?

Aïeééé. Tout l'air s'échappe de mes poumons.

– Non, je réponds, alors que mes larmes se mettent à couler. Non, tu n'as pas besoin de me menacer, connard. Je pars.

Je passe devant lui en m'arrêtant brièvement à sa hauteur, le fixant avec une rage sans doute égale à la sienne.

– Je ne sais pas qui tu es ou ce que tu as fait de Lachlan. Mais sache que la personne qui est devant moi, je ne l'aime pas. Je n'éprouve que de la haine pour cette personne.

Il ne dit rien, mais qu'importe.

Je le dépasse en fulminant et je rejoins l'entrée. Je n'y vois plus clair, mes yeux sont noyés de larmes. Je ne sais pas où je vais, mais j'ai mon sac à main, et pour une raison que

j'ignore, j'ai l'impression que c'est tout ce dont j'ai besoin, que ça suffit pour que je m'en sorte.

Lionel est assis devant la porte, quémendant une promenade, l'air effrayé et piteux. Si je ne prends pas les chiens avec moi, personne ne le fera. Lachlan est une cause perdue.

Tellement, tellement perdue.

J'attrape leurs laisses, j'accroche Lionel à l'une d'elles et je trouve Emily, tremblante, sous la table basse. Je quitte rapidement l'appartement. Je descends les escaliers pratiquement en courant et me retrouve dehors, dans la nuit. Je cours dans la rue, avec les chiens qui cavalent à mes côtés, nerveuse, apeurée, pas certaine de comprendre ce qui m'arrive.

En fait, je n'y comprends rien du tout.

Je continue seulement d'avancer, encore et encore.

Parce que je n'ai nulle part où aller.

Finalement je m'écroule sur un banc de parc, près de Leith Waterway. Il fait noir et c'est probablement très dangereux, même accompagnée par deux chiens. Mais à cet instant, je ne crains rien d'autre que des démons qui se sont emparés de l'homme que j'aime.

Je pose ma tête entre mes mains et m'effondre, secouée par de violents sanglots. Je pleure parce que je suis désemparée, parce que je l'aime tellement que je ne peux plus vivre sans lui. Je pleure parce qu'il n'a pas mérité tout ça, parce qu'il n'a jamais demandé à avoir cette vie de merde.

Ma bête meurtrie.

C'est un tour bien cruel que nous joue notre cœur, qui nous permet à la fois d'aimer et de détester une même personne.

Je ne sais pas combien de temps je reste sur ce banc, mais les chiens finissent par s'agiter. Ils veulent rentrer. Je n'ai pas vraiment d'autre choix que de retourner à l'appartement. La place de ces chiens est auprès de leur maître, et la mienne aussi, même si ce n'est que pour une dernière nuit. Je ne sais pas ce dont demain sera fait.

Je rentre donc. J'ai peur qu'il soit encore debout, en colère, sous les traits de cet horrible personnage que je hais. Les choses qu'il m'a dites résonnent encore dans ma tête, et je revois ce regard lointain, indifférent, qu'il avait. Chacun de ces instants me blesse, comme un pic à glace : avec froideur, profondeur, violence.

Quand j'arrive à l'appartement, il n'y a heureusement aucune trace de lui. Alors, je vais jeter un œil dans la chambre. Il est affalé sur le lit, il ronfle bruyamment. Normalement je lui apporterais un peu d'eau et une aspirine, mais ce soir, il peut aller se faire foutre. Si en se réveillant il se sent comme une merde, tant mieux, il le mérite amplement, et même bien pire.

Je n'envisage pas de dormir à côté de cette chose qu'il est devenu. J'enfile mon pyjama et je m'installe sur le canapé du salon. Lionel vient se coucher en boule à mes pieds et Emily sur le tapis à côté de moi. Leur présence me reconforte un peu.

J'essaie de ne pas recommencer à pleurer, mais je n'arrive pas à évacuer mes émotions. La colère qui emplissait mon cœur a fait place à une immense tristesse. L'avantage de pleurer toutes les larmes de son corps, c'est que ça agit comme un somnifère. Je ne tarde donc pas à m'endormir.

Je me réveille brièvement, dans la pénombre, au milieu de la nuit, quand j'aperçois la silhouette de Lachlan au pied du canapé.

Je retiens ma respiration et j'attends.

Il pose une grosse couverture chaude sur moi et me borde. Puis il retourne dans la chambre.

Je remonte la couverture sur mes épaules et je ferme les yeux.

CHAPITRE 25

Lachlan

La culpabilité n'est pas une émotion.

C'est un organisme vivant, qui respire. C'est une autre personne qui vit à l'intérieur de vous, hurlant parfois tellement fort que vous voudriez vous arracher la peau pour qu'elle puisse sortir.

Mais vous ne pouvez pas.

Et il n'y a rien que vous puissiez faire pour la faire taire.

Rien du tout.

Vous pensez que certaines choses pourraient vous aider.

Des choses formidables, magnifiques.

Le sexe.

Les drogues.

L'alcool.

Toutes ces choses qui vous ensorcellent. Ce sont des tentatrices, elles vous promettent d'atténuer votre douleur. Elles vous enlacent tendrement, doucement. Elles vous promettent la lune.

Et elles tiennent leurs promesses. Toujours. Peut-être juste un instant, ou quelques heures, elles vous emportent au gré du courant.

C'est pour ça que vous y revenez toujours. Parce qu'elles ne mentent pas.

Et le jour suivant, votre culpabilité est multipliée. Vous êtes une personne encore plus détestable qu'avant, si c'est possible.

Et c'est ainsi.

Encore et encore.

Jour et nuit.

Et il n'y a qu'une façon d'y faire face.

Pour atténuer la douleur.

Masquer le désespoir.

Apaiser la haine.

Vous vous retournez à nouveau vers elles.

Jusqu'à ce que soit comme ça pour le restant de votre vie.

Mais je ne veux pas que le reste de ma vie se résume à ça.

Parce qu'il y a quelqu'un dans ma vie, qui fait qu'elle vaut la peine d'être vécue. Quelqu'un qui me donne envie d'être un homme meilleur. Qui me donne envie de me battre contre les démons qui m'assaillent.

L'ironie, c'est que je pense avoir perdu cette personne.

Je n'ai même pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir qu'elle n'est pas à côté de moi.

Son absence me fait plus souffrir que la douleur qui enserme ma tête et qui me tord le ventre. Quand Kayla n'est pas à mes côtés dans le lit, je me sens complètement abandonné.

Seul.

Je ne sais pas comment, mais j'arrive à oublier un instant mon auto-apitoiement, ma répugnance et ma haine de moi pour essayer de réfléchir à ce qui va suivre. Mon cerveau fonctionne au ralenti, il préfère s'attarder aux connexions qui ont forgé mes mauvaises habitudes. C'est difficile de le remettre en route, de me concentrer pour trouver un moyen d'arranger tout ça, avant qu'il ne soit trop tard.

S'il n'est pas déjà trop tard.

J'ouvre les yeux, la lumière de la fenêtre m'aveugle presque. Je cligne des paupières, je rassemble mon courage en surmontant l'angoisse qui s'empare de moi.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de la journée d'hier, et ça, c'est un problème.

Avant, ça ne m'en posait pas. Les trous de mémoire. Je dirais même qu'ils avaient quelque chose de pratique. Peu importait ce qui arrivait, je ne m'en souvenais pas. Même si on me racontait que je m'étais battu avec quelqu'un, que j'avais dit quelque chose d'horrible ou encore que j'avais vomi partout dans un bar, je ne me rappelais pas, en toute bonne foi. Alors, j'ai vite pris l'habitude de prétendre qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre qui faisait toutes ces choses, parce que moi, moi, je m'en souviendrais si j'avais fait quelque chose de mal.

Et là, je n'ai aucune idée ce que j'ai pu faire, mais je ne peux plus prétendre qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Car maintenant, ça implique Kayla, et je tiens à elle plus que tout au monde.

Je me souviens de l'entraînement. Enfin, je rappelle de ce qui a précédé l'entraînement. Je suis allé au pub du coin et j'ai bu deux pintes de bière. Je n'avais rien

avalé ce matin-là, à part des œufs, et avec ma logique étrange, je m'étais dit que deux bières ça serait mieux que rien.

Mais c'était juste une excuse. Je le savais. Je m'étais réveillé mal en point et inquiet à cause de la décision de Kayla. Elle m'avait dit qu'elle restait, mais ça ne deviendrait réel que si elle le disait à quelqu'un d'autre que moi. J'ai l'habitude que les gens me disent ce qu'ils pensent que je veux entendre, j'avais besoin de preuves concrètes.

Je voulais me débarrasser de la pression. Et ne plus m'inquiéter. Mais les tentations ne se sont pas manifestées de la même manière que d'habitude.

Elles sont venues me titiller.

Elles ont mis de l'huile sur le feu.

Dennis m'avait déjà fait chier au tout début de l'entraînement, et pour une raison obscure, je voulais lui péter la gueule. Lui faire vraiment mal. Comme si le fait d'avoir quelqu'un sur qui reporter ma colère allait tout arranger.

Donc, je l'ai déchiré. Je lui ai foncé dedans, alors qu'il arrivait sur moi pour me prendre le ballon, en me répétant à moi-même : « Pas question, mec. Tu ne vas pas m'arrêter. »

C'est moi qui l'ai arrêté. J'ai à peine ressenti l'impact.

Alan était furieux. Tout le monde l'était. Et j'ai vu Brigs dans les gradins, qui me regardait. Je pouvais lire sa déception, de là où je me trouvais.

J'avais merdé.

De l'une des pires façons.

J'avais blessé l'un des miens, mon coéquipier, ce qui revient à dire me blesser moi-même.

Mais c'était ça le but, non ?

Après cet épisode, tout est devenu flou.

J'ai quitté le stade et suis retourné dans le même pub que plus tôt dans la journée. J'ai bu une pinte. Brigs a débarqué et a essayé de me parler, mais il est souvent la dernière personne que j'ai envie de voir. Parfois, c'est mon frère. À d'autres moments, sa présence ne fait que me rappeler que je n'ai pas de vraie place. Que ma famille et moi ne sommes pas du même sang. Et que je ne valais pas la peine d'être élevé au sein d'une vraie famille.

Je me souviens être rentré à l'appartement, tellement honteux de ce qui venait de se passer et tellement en colère que je ne supportais même pas de me retrouver là. Je ne voulais pas que Kayla me voie ainsi. Je ne pouvais même pas lui parler ou la regarder dans les yeux.

Ensuite, ma mémoire flanche.

Ce dont je me souviens, c'est de mon état émotif. Le goudron noir et putride dans lequel baignaient mon cœur et mon âme, et cette noirceur qui s'est répandue en moi comme un cancer. Je me rappelle la colère, la rage, la paranoïa, la jalousie, et tout ce qui fait mal, coupe, vous meurtrit jusqu'à la moelle.

Je sais que toutes ces choses ont été dirigées contre elle.

Je sais que c'est contre elle que ma colère a éclaté.

Je déglutis avec peine, comme si ma bouche était remplie de sciure de bois, et je sors lentement du lit.

Je marche d'un pas chancelant vers la porte, la chambre semble tanguer sous mes pieds. J'ouvre les doubles-portes et je jette un œil sur la pièce principale. Il n'y a personne, sauf Lionel et Emily qui se sont installés sur la couverture placée sur le canapé.

Un flash traverse alors mon esprit, comme le fragment d'un souvenir.

Je me souviens de m'être levé au milieu de la nuit et de l'avoir recouverte avec cette couverture pendant qu'elle dormait.

Je m'en souviens.

Ce souvenir me déchire.

Je dois retenir ma respiration longtemps pour éviter de laisser échapper un sanglot.

Elle n'a même pas voulu dormir avec moi, la nuit dernière.

Et là, elle a disparu.

Je fais le tour du hall, de la salle de bains, de la cuisine.

Il n'y a que moi et les chiens.

Comme d'habitude.

Comme pour toujours, en fait.

Lionel, le fidèle, me suit partout alors que je la cherche. Il ne m'aime que parce que moi je l'aime. Mais, au moins, il est constant. Il ne partira jamais, même s'il a connu le pire de moi, et un nombre de fois incalculables.

Pour Emily, c'est nouveau. Elle reste tranquille, elle m'observe avec méfiance. Elle ne me connaît pas encore par cœur. D'une certaine manière, elle est comme Kayla. Elle pense qu'elle peut me faire confiance, elle espère que je serai à la hauteur. Mais là, je ne le suis certainement pas. Elle me voit dans mon pire état, et sa confiance est en train de s'envoler lentement. Je pense qu'Emily va finir par revenir vers moi parce que je l'ai secourue, que je l'ai sauvée et qu'elle reste malgré tout un chien.

Mais avec Kayla, c'est infiniment plus compliqué. Elle est belle, aimante, sacrément sexy. C'est un être humain riche, aux multiples facettes, et je sais que j'ai dû la blesser si profondément que c'est sans doute irrémédiable. Sa loyauté n'est pas infinie. Elle ne peut pas m'aimer d'un amour inconditionnel, simplement parce que je l'ai accueillie et que je lui ai dit quelques mots gentils. Je devrai passer ma vie entière à essayer de la

reconquérir, à faire mes preuves, à lui offrir constamment mon cœur et mon âme. Il n'y a aucune garantie concernant l'amour ou la vie, et son amour ne m'est pas forcément acquis. Et puis, éprouve-t-elle encore de l'amour pour moi ?

Je cherche autour de moi des traces de sa présence. Son sac à main n'est plus là, mais sa valise et le reste de ses affaires, oui.

Je n'ai aucune idée d'où elle peut être. Je songe à appeler Briggs, ou même Amara, mais je ne sais pas quelle explication leur donner. Évidemment, je l'appelle plusieurs fois, mais je tombe systématiquement sur sa boîte vocale. Même le son de sa voix, que j'entends sur son message gentiment sarcastique, me transperce le cœur. Je saigne à nouveau.

Et si je ne pouvais pas réparer tout mon merdier ?

Si je l'avais définitivement perdue ?

Putain de merde. Qu'est-ce que j'ai fait hier soir ?

Alors, j'attends. Je m'assieds sur le canapé et j'attends, encore et encore, jusqu'à ce que la colère prenne le pas sur l'attente. Parce que la culpabilité, la haine, la honte ne sont pas très loin, elles essaient de m'attirer et de m'étouffer, jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer du tout.

Et dehors, dans la rue, dans un magasin ou dans un pub, il y a quelque chose qui pourrait facilement gommer toute cette douleur. Je l'entends même m'appeler de l'armoire à pharmacie de la salle de bains. Je ne peux pas nier que je me suis envoyé quelques médocs tous les jours, en plus de tout le reste.

Mais je me bats avec férocité. Je reste là, les pieds plantés au sol, même si de toute façon, je sais que j'aurais mal physiquement si je bougeais. Je ne calcule plus le nombre de fois où j'ai vomi depuis ce matin.

Midi approche, elle n'est toujours pas revenue, mais je dois partir à l'entraînement. C'est la dernière chose que j'ai envie de faire. Je n'ai pas envie d'affronter les regards accusateurs de mes coéquipiers, me sentir à nouveau coupable, et je ne peux pas bouger un seul muscle tellement ça me rend malade.

Mais je ne peux pas faire foirer absolument tout en même temps, dans ma vie.

Je me prépare lentement et laisse une note à Kayla, de mon écriture illisible, sur la table de l'entrée : *Je suis parti à l'entraînement. Je reviens directement après. S'il te plaît, ne pars pas. Je t'aime. On peut surmonter tout ça. Je t'en prie, reste et attends-moi.*

Je relis la note, et les mots me paraissent futiles, sans âme. Je doute fort qu'ils convainquent une femme comme Kayla si elle a déjà pris une décision. Mais je la laisse quand même sur la table, parce que c'est la seule chose que je suis capable de faire.

L'entraînement a été insupportable. S'il n'y avait pas des gens comme John, Thierry ou mon entraîneur qui croient en moi, même quand je merde, j'aurais tourné les talons au moment où j'ai posé le pied sur le terrain. Je serais tout simplement reparti. J'ai surmonté bien des choses, mais tout le monde peut atteindre son point de non-retour et aujourd'hui, ça aurait bien pu être le cas si je n'avais pas eu ces quelques soutiens.

La bonne nouvelle, c'est que Dennis va s'en sortir. J'imagine que comme j'étais déjà un peu bourré avant l'entraînement, quand je l'ai plaqué, le choc n'a pas atteint directement ses articulations. Par contre, il ne s'est pas pointé à l'entraînement, ce qui est plutôt une bonne chose, car je ne sais pas comment j'aurais réussi à gérer la situation. Alan dit qu'il sera de retour dans quelques jours, prêt pour le grand match. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si l'une des stars de notre équipe n'était plus en mesure de jouer. Je n'aurais pas joué ce match, moi non plus.

La route jusqu'à mon appartement me semble interminable. Je broie mon volant tout du long, mes jointures sont toutes blanches. Je crève de trouille à l'idée que Kayla puisse ne plus être là. Est-il possible qu'elle ait pris le premier avion ? Peut-être qu'elle a trouvé que m'attendre pendant des plombes ne valait plus la peine. Peut-être que fuir, fuir l'endroit qui a vu notre relation tomber en pièces, était la seule solution pour elle ? Si elle avait son passeport dans son sac à main, elle n'avait besoin de rien d'autre pour disparaître.

Je ne peux pas lui en vouloir. Tout ce que je sais, c'est que mon espoir de revoir son merveilleux visage pourrait fort bien être déçu. Elle pourrait être en ce moment même quelque part, au-dessus de l'Atlantique, sur le point de retourner à son ancienne vie, sans même jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. C'est peut-être pour cette raison que je tombe sur sa boîte vocale quand j'appelle et que mes textos ne sont jamais indiqués comme « reçus ». Son téléphone doit être en mode avion et elle est en train de partir loin, très loin.

La dernière fois que j'étais avec elle, je ne l'ai même pas regardée. Est-ce que le dernier souvenir que je garderai sera d'avoir été trop honteux pour oser lever les yeux vers elle ? Si j'avais su que cet instant serait le dernier, je l'aurais prise dans mes bras et serrée de toutes mes forces. Je l'aurais regardée si profondément que nous n'aurions fait qu'un.

J'aurais agi différemment. Je ne lui aurais jamais donné de bonnes raisons de partir.

Je dois me garer sur le bas-côté. Un motard klaxonne et m'évite en me doublant. Je m'en fous. Je suis incapable de respirer. L'idée de l'avoir perdue aussi vite, sans même un au revoir, me panique.

Je reste comme ça, garé n'importe comment, à essayer de reprendre ma respiration, la tête appuyée sur le volant, jusqu'à ce que je trouve le courage de redémarrer pour aller affronter la vérité, si dure soit-elle.

Je trouve une place non loin de mon appartement. Devant ma porte d'entrée, je m'immobilise et j'écoute un instant, espérant entendre un bruit à l'intérieur qui calmerait ma souffrance, du moins à ce sujet-là. Si elle est encore là, j'ai une chance de pouvoir arranger les choses.

Je déverrouille rapidement la porte et j'entre. Lionel arrive en courant. Il me supplie de lui gratter l'oreille. Je m'accroupis et je le caresse distraitement, attentif à tout son qui pourrait se faire entendre.

En voilà un, provenant de la cuisine. La porte du réfrigérateur qui se ferme.

L'espoir renaît au fond de moi.

Je m'avance et je la vois debout, un verre de jus de fruit à la main. Elle me regarde comme si elle attendait depuis longtemps. Ses cheveux tout emmêlés retombent de part et d'autre de son visage. Ses yeux sont rougis et boursoufflés, et je peux sentir chaque atome de douleur irradier d'elle comme les rayons d'un soleil empoisonné.

– Je pensais que tu étais partie, j'arrive à articuler, en laissant tomber mon sac sur le sol.

Elle me regarde un instant, son visage se tord.

– J'ai essayé.

Je passe la langue sur mes lèvres, incapable de trouver les mots justes. Tout ce que je trouve c'est :

– Kayla, je suis désolé.

Elle lève le menton. Elle essaie de l'empêcher de trembler. Je voudrais pouvoir traverser la pièce, la serrer dans mes bras et lui promettre que tout ira bien.

Mais je reste immobile. Car je sais que lui dire tout ça maintenant ne servirait à rien.

– De quoi es-tu désolé ? demande-t-elle d'une voix éteinte.

– Pour ce qui est arrivé ?

– Et qu'est-il arrivé ? Tu t'en souviens ?

La culpabilité m'étreint, elle tente de m'écraser. Je secoue la tête.

– Non.

Elle se pince les lèvres.

– Alors, pourquoi es-tu désolé ?

– Parce que. Parce que je sais que j'étais bourré, j'étais dans un certain état d'esprit, et j'ai sans doute fait quelque chose de très, très moche. Je ne sais pas quoi, mais... je le sens. Je peux deviner ce que tu as dû endurer.

Je fais une pause en essayant de reprendre mon souffle.

– Je sais que je t’ai blessée. Et tu ne peux pas savoir à quel point je suis désolé. Pour tout le mal que je t’ai fait.

– Mais tu ne le sais même pas, dit-elle à bout de souffle, comme si elle ne me croyait pas.

Le désespoir dans son regard m’assène un autre coup, jusqu’au plus profond de moi.

– Tu ne sais même pas ce que tu as fait, ce que tu as dit. Tu ne sais pas en quel genre de personne tu t’étais transformé.

– Je peux l’imaginer.

Elle me lance un sourire amer.

– Oh non. Tu n’en as aucune putain d’idée. Tu n’avais rien à voir avec l’homme qui se trouve devant moi. Tu n’étais plus toi. Tu étais quelqu’un d’autre, et je déteste cette personne. Tu étais le diable. Méchant. Atroce. Tu me regardais comme si tu ne me reconnaissais même pas, tu me parlais comme si j’étais quelqu’un d’autre, et peu importait ce que je disais, les efforts je faisais pour te raisonner, rien ne marchait. C’est comme si j’avais cessé d’exister pour toi. Comment pourrais-je gérer ce toi-là ? Comment pourrais-tu me promettre de ne plus jamais me montrer ce côté de toi ?

J’aimerais pouvoir promettre. En désespoir de cause, je veux tout lui promettre. Mais je sais que je ne le peux pas. Parce que si je le promets et que ça se reproduit, ce sera fini.

– Écoute, ma puce, je t’en supplie. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que ça n’arrive plus jamais.

– Tu m’avais dit que ta dépendance était derrière toi. Clairement, ce n’est pas le cas. Et tu le sais.

La vérité, c’est que je ne le savais pas jusqu’à maintenant. Je me suis inventé des tas d’excuses et de justifications pendant des années. Tant que ma carrière roulait, que je n’errais pas dans les rues, que j’avais l’air d’aller bien aux yeux des autres, je n’étais pas retombé dedans. Je n’étais pas comme les junkies. Je n’étais pas impuissant et dépendant de quelque chose que je ne pouvais pas contrôler. Je n’étais pas Lachlan Lockhart.

Parfois, ça prend des années pour regarder la vérité en face. Parfois, ça se fait en un instant.

La vérité est que je serai toujours Lachlan Lockhart.

Et je vais toujours devoir me battre, dans une guerre sans merci.

– Tu vas me briser le cœur, gémit-elle, en essuyant rageusement les larmes qui coulent sur son visage.

– Non, lui dis-je en secouant la tête.

Je m’avance vers elle et je lui saisis les épaules avec désespoir.

– Non, non, non.

– Si, crie-t-elle, en évitant mon regard.

D'aussi près, son chagrin est terrifiant.

– Si. Si ça continue comme ça, tu vas me détruire. Ou bien je me détruirai avant.

J'ai l'impression de suffoquer.

– Je t'en prie. On peut s'en sortir. Je te promets qu'on le peut.

– Non, dit-elle, en secouant la tête, lèvres pincées. Nous ne pouvons pas. Nous ne sommes pas assez forts. Je ne suis pas assez forte.

– Bien sûr que tu l'es. Tu es la personne la plus forte que je connaisse, Kayla. Je sais que je te mets beaucoup de pression sur les épaules, juste en te demandant de me supporter et de venir vivre ici en plus, mais, s'il te plaît, je t'aime. Je t'aime si fort que plus rien n'est clair, et ça me détruit. Tu m'achèves, tu ne le vois pas ? Je ne veux rien d'autre qu'être à tes pieds.

Je m'effondre à genoux en enserrant ses jambes.

– Je ne peux pas te perdre. Ne t'en va pas. Ne me quitte pas. Je t'ai enfin trouvée. Toi. Je ne veux pas vivre le reste de ma vie sans toi à mes côtés. Je crois que je n'en suis même pas capable.

Ses jambes sont rigides sous mes bras et je pleure entre ses cuisses, en la serrant fort parce que j'ai l'impression que si je ne la lâche pas, elle ne pourra jamais partir. Je suis un homme ravagé, à genoux devant la femme qu'il aime et qui la supplie de rester.

Quand ses yeux se posent sur mes cheveux, et que ses doigts caressent doucement mon crâne, je pleure presque de soulagement. Son geste tendre m'apaise comme un pansement qu'on pose sur une plaie, et je fonds entre ses mains.

– Je t'en prie, je murmure contre ses jambes. Je n'ai jamais été aussi sérieux. Je ferai tout ce qu'il faudra.

– Une cure de désintox, dit-elle tout bas. Ou une thérapie. En tout cas, quelque chose, Lachlan. Tu as besoin d'aide, d'une aide plus importante que celle que je peux t'apporter.

– Oui, je réponds, même si je trouve honteux de retourner en cure de désintoxication pour alcoolisme, dix ans après y être allé pour mon addiction à la meth.

Si j'y vais, ça ne pourra pas rester secret, le monde entier sera au courant et découvrira quel genre de personne je suis réellement. Mais je le ferai pour elle.

– J'irai.

– Il faut que tu veuilles y aller, répond-elle.

Je lève les yeux vers elle, mon menton repose sur ses cuisses.

– Je veux y aller, lui dis-je.

– Mais tu ne peux pas le faire pour moi, répond-elle.

Mais je le ferais pour elle. Je ferais n'importe quoi pour elle, n'importe quoi.

– Je ne veux plus être comme ça. Je ne veux pas être l'homme que tu détestes, juste celui que tu aimes.

Elle soupire bruyamment et je me rends compte à quel point son cœur est lourd. Je me hais de lui avoir fait ça à elle, ma tendre et joyeuse amoureuse.

– Je ne sais pas... dit-elle en laissant traîner sa voix. Notre relation est tellement récente... est-ce que ça ne devrait pas être plus simple ?

J'ai du mal à déglutir. Je n'ai pas de réponse. Parce que si mon amour pour elle m'effraie, ne pas l'aimer est encore plus terrifiant. Comment l'amour peut-il être simple ? Comment est-ce que ça peut ne pas être totalement terrorisant ?

– T'aimer, c'est ça qui est simple, je lui réponds au bout d'un moment. C'est tout ce que je sais.

Elle baisse les yeux vers moi, ses traits s'adoucissent, même si j'entrevois au fond de ses yeux la bataille qu'elle se livre à elle-même. Je n'ai pas encore regagné son estime, pas entièrement.

– Je dois aller à la salle de bains, murmure-t-elle.

Je lâche alors ses jambes et je me relève. Elle me lance un léger sourire quand je suis de nouveau debout, devant elle. Je tire une chaise et je m'assieds, la tête dans les mains, en guettant un signe, quelque chose qui me confirme que tout ira bien. Mais il n'y a jamais vraiment de signe tangible pour ce genre de choses, si ?

Tout ce que je sais, c'est que les choses doivent changer. Et aussi difficile et effrayant que ça puisse être, je dois opérer ces changements. Je dois faire face, la tête froide et je vais le faire, tant qu'elle reste avec moi. À la seule pensée de la voir partir, mon cœur se transforme en un immense trou noir sans fond.

Sur la table, son téléphone se met à sonner et me fait sursauter. J'y jette un coup d'œil. Elle ne reçoit pas beaucoup de coup de fil, et le nom qui s'affiche est celui de Toshio, son frère. Normalement, je le laisserais sonner, mais vu l'état émotionnel dans lequel elle se trouve, je me dis qu'elle a peut-être besoin de lui parler. Qui sait, peut-être l'a-t-elle déjà appelé, pour lui dire qu'elle voulait rentrer.

Je décroche.

– Allô, Lachlan à l'appareil.

Court silence. Puis :

– Lachlan. Est-ce que Kayla est là ?

Quelque chose dans sa voix me rend nerveux.

– Elle est à la salle de bains. Elle devrait en sortir dans quelques instants. Je peux vous faire patienter une seconde ?

– Bien sûr, dit-il si doucement qu'on l'entend à peine.

Je me lève et me dirige vers la salle de bains avec le téléphone. Je frappe à la porte.

– Kayla ?

Elle ouvre la porte et s'avance dans le hall. Je lui montre le téléphone.

– C'est ton frère, Toshio.

Elle fronce les sourcils.

– Ok, merci. Elle approche le téléphone de son oreille, se détourne légèrement. Elle s'éclaircit la voix.

– Salut Toshio.

Une longue pause.

– Heu, non, répond-elle, la voix un peu chevrotante.

Elle lève les yeux vers moi, mais ne me regarde pas vraiment. Son regard est en train de devenir fou.

Elle halète bruyamment, la bouche béante.

– Quoi ?! Quand est-ce que...

Elle pose ses mains sur sa poitrine. Je suis juste à côté d'elle, je la regarde avec attention, en essayant de comprendre ce qui se passe. Quelque chose de terrible est arrivé, quelque chose de bien pire que ce qui s'est passé la nuit dernière.

Elle secoue la tête en fixant le vide avec douleur, les yeux emplis de larmes, elle essaie de reprendre son souffle.

– Ok. J'y serai. J'arrive. Juste... (Elle se tape le front avec son poing et crie.) Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Elle lâche son téléphone qui rebondit sur le plancher.

Je me penche rapidement pour le ramasser et je le lui tends, mais Toshio a déjà raccroché. Elle se détourne, les doigts pressés contre ses yeux, la bouche ouverte. Je la tire par le bras, mais elle semble fermée comme une huître.

– Qu'est-ce qui se passe ? je lui demande en lui baisant les doigts. Kayla ?

Elle me regarde, ses yeux sont remplis d'effroi. Ses lèvres s'ouvrent et se ferment. Elle finit par dire :

– Ma mère. Elle a eu une attaque. Mais ils n'en sont pas certains. Oh mon Dieu. Ils... Ils l'ont trouvée... Toshio l'a trouvée, il y a quelques heures chez elle, et... et... (Elle déglutit bruyamment, humecte ses lèvres.) Elle est dans le coma. Les docteurs ont dû la plonger dans le coma pour protéger son cerveau. Oh mon Dieu.

Le souffle coupé, elle tombe presque à la renverse. Je passe vite mon bras autour d'elle pour la soutenir. Elle se met à trembler.

– Je dois rentrer à la maison. Je dois rentrer maintenant. Je n'aurais jamais dû partir. Je n'aurais jamais dû la laisser.

– Ce n'est pas de ta faute.

– Je dois rentrer, répète-t-elle. (Son visage se fige dans un état d'absolue terreur.) Je dois prendre le prochain avion.

J'enterre ma propre peur au plus profond de moi.

– Bien sûr. Je m’en occupe, ok ? Va faire tes valises. Je vais m’arranger pour que tu arrives auprès de ta mère au plus vite. Tout va bien aller. Ok, ma puce ? Ça va aller.

Elle hoche la tête, se retourne, abasourdie, et se dirige vers la chambre.

J’ai l’impression que je viens de me faire renverser par un camion. Si sa mère ne s’en sort pas, Kayla sera complètement dévastée. Et plus encore, elle sera orpheline, comme je l’ai été. Et même si elle a grandi avec deux parents aimants, alors que je n’en ai eu qu’un, pendant un court moment, je sais ce que ça fait de se sentir complètement seul au monde.

Ça va la détruire.

Je m’appuie contre le mur. Notre relation ne tient plus qu’à un fil. Je suis probablement la personne en qui elle a le moins confiance en ce moment, et elle doit rentrer chez elle. Je ne peux pas l’accompagner à cause du rugby, même si elle voulait de moi à ses côtés.

Mais je n’en suis pas certain, après tout. Je pourrais essayer de l’accompagner.

Dans la chambre, elle est en train de tout mettre en vrac dans sa valise, le regard vide.

– Tu veux que je vienne avec toi ? je lui demande.

Elle me regarde à peine.

– Tu ne peux pas. Tu as le rugby.

– Je sais, mais ça, c’est plus important.

Elle secoue la tête, en attrapant une paire de jeans dans le panier de linge sale. C’est arrivé tellement vite. Elle est sur le point de partir.

Ce serait totalement égoïste de ma part de craindre qu’elle ne revienne pas.

– Reste ici, répond-elle. C’est... Je dois être avec mes frères. Il faut qu’on pense à la suite des événements.

– Je sais, dis-je doucement. Mais je pourrais essayer de m’arranger. Si tu as besoin de moi. Pour te soutenir.

La vérité, c’est que je ne pourrai probablement pas m’arranger. Pas maintenant, juste avant notre premier match. Mais, si elle a besoin de moi là-bas, si elle veut que je l’accompagne, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la suivre.

– Reste ici, répète-t-elle.

J’acquiesce.

– Ok. Je voulais juste être sûr.

J’ouvre mon ordinateur et je lui réserve un billet pour le prochain vol qui part d’Édimbourg. Il y a un avion qui part ce soir, en passant par Newark, puis Los Angeles, mais au moins, elle sera rapidement auprès de sa mère.

Et voilà, nos univers respectifs sont complètement bouleversés pour la seconde fois de la journée. Nous restons tous les deux silencieux, comme étourdis, sur le chemin qui nous

mène à l'aéroport. Lionel et Miss Emily sont avec nous, sur la banquette arrière, pour me tenir compagnie pendant le trajet du retour, qui sera, je le sais, un grand moment de solitude.

Tout est arrivé tellement vite que mon cœur et ma tête ne sont plus capables de suivre. Pendant une minute, je la suppliais à genoux de rester et de me donner une seconde chance. Et la suivante, elle est sur le point de partir, et tout m'échappe. Elle s'en va, alors que ce que nous sommes en tant que couple, ou l'un pour l'autre, reste complètement incertain. Mais c'est le cadet de nos soucis pour le moment et je ne crois pas avoir le droit de m'apitoyer sur mon sort.

Je dois penser à Kayla. Et là, mon cœur de brise à nouveau. Parce que je sais à quel point elle aime sa mère et à quel point elle s'en sent responsable. Je voudrais juste être avec elle, à ses côtés pour affronter tout ça. Je voudrais être le roc dont elle a tant besoin. Je veux être la main qu'elle saisit la nuit, la poitrine sur laquelle elle peut pleurer.

Le temps passe de plus en plus vite.

J'ai l'impression de prendre une grande gifle.

Nous sommes maintenant devant les couloirs de sécurité. Elle a déjà dit au revoir, en pleurs, à Lionel et Emily dans la voiture. Elle a enregistré ses bagages, et les quelques pas qui nous séparent semblent déjà être aussi larges qu'un continent.

– Je sais que je vais regretter ce moment, dit-elle doucement, d'un ton monotone, toujours choquée.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? je lui demande en lui prenant la main.

Elle est froide et molle dans la mienne.

Elle cligne des yeux un instant, puis étudie mon visage. Ses yeux s'arrêtent sur mon nez, mes lèvres.

– Je sais que dans le futur, quand les choses se seront tassées, d'une manière ou d'une autre, je vais me rappeler ce moment et regretter de ne pas avoir pu vraiment le vivre. De ne pas avoir vu qui se tenait devant moi. Et je vais souhaiter être capable de me rappeler ton visage.

Elle secoue la tête et une larme coule sur sa joue.

– Plus rien n'a de sens. Que je parte. Je ne sais pas ce qui va arriver. Avec ma mère. Avec nous.

Je soulève sa main, la retourne et j'y dépose un baiser.

– Ça va aller pour ta mère. Tu vas rentrer et tout ira bien pour elle. Elle saura que tu es là. Elle va s'en sortir, ok ? Et nous. Nous aussi, ça va aller. Tu reviendras en Écosse quand elle ira mieux, ma puce.

Mais dès que je dis ces mots, je vois l'expression dans ses yeux. Cette expression qui dit qu'elle n'en est pas certaine, qui dit qu'elle avait peut-être l'intention de partir de toute

façon.

La douleur se creuse dans ma poitrine.

Elle n'avait jamais prévu de rester.

J'ai besoin de rassembler toutes mes forces pour ne pas m'effondrer sur le sol, juste là, dans cet aéroport.

– Je suis désolée, me dit-elle.

J'essaie de sourire. Je n'y parviens pas.

– Ne le sois pas.

– Je t'aime, tu sais.

Ma vision devient floue.

– Je t'aime aussi.

Mais ma voix se brise, et il devient évident que je suis totalement anéanti.

C'est sûrement la toute dernière fois que je la vois.

Et je sais que moi aussi, je regretterai ce moment.

Pour n'avoir pas pris cet avion avec elle.

Pour avoir tout foutu en l'air et nous avoir empêchés de vivre une belle histoire.

Pour l'avoir laissée partir.

Je ne peux pas la laisser partir.

Les larmes aux yeux, j'attrape son visage et l'embrasse intensément sur les lèvres, en y mettant tout mon amour, toute mon affection, en laissant toute ma tristesse se fondre en elle, comme si je m'abandonnais entièrement à elle.

Je laisse échapper un sanglot contre sa bouche, mes mains commençant à trembler.

C'est la fin.

Nous sommes tous deux pris de court.

Elle se détache de moi en premier, en reniflant, son mascara coule sous ses yeux.

– Il faut que j'y aille, murmure-t-elle.

Elle se retourne.

S'éloigne.

Disparaît derrière les portiques de sécurité.

Et je suis perdu, dans cette distance qui nous sépare.

CHAPITRE 26

Kayla

L'hôtesse de l'air me demande d'attacher ma ceinture de sécurité, mais c'est tout juste si je l'entends. Je peux à peine bouger mes doigts, ils sont gelés. J'ai l'impression d'être un fossile, un bloc de glace, je suis engourdie jusqu'à la moelle. Seuls l'inquiétude et le chagrin me maintiennent en vie et m'empêchent de devenir dingue. Je teste la façon dont je bouge, comme au ralenti, comme si j'étais sous l'eau. J'espère que ça me protégera de tout ce qui va arriver. Dès que j'y pense, mon ventre se met à se fissurer, et j'essaie de toutes mes forces de rester entière.

D'un côté, il y a ma mère qui est dans le coma, entre la vie et la mort, et rien de tout ça ne serait arrivé si j'avais été là. C'est ma faute, je ne dois blâmer personne d'autre que moi.

De l'autre côté, il y a Lachlan, l'homme que j'aime, avec ses démons contre lesquels je ne peux pas me battre, et que j'ai quitté.

Je l'ai laissé en Écosse, j'ai abandonné notre relation en miettes, sans aucune chance de retour. Je ne le reverrai sans doute jamais, et même si c'est de sa faute à cause de son côté autodestructeur et de ses terribles addictions, ça ressemble quand même fichtrement à une mort. La ferme, me dis-je en moi-même. Reprends-toi et oublie tout ça.

C'est la honte. Mais c'est la seule façon de faire que j'ai trouvée pour pouvoir m'en sortir entière, même si je sais que j'ai laissé en Écosse une partie essentielle de moi. Quand mon avion atterrit enfin à San Francisco, je ne suis plus qu'un automate. Je continue à avancer pour une seule et simple raison, mon frère Nikko et Stephanie qui m'attendent aux arrivées.

– Oh ma chérie, dit doucement Stephanie en courant à ma rencontre, les bras grands ouverts.

Elle m'étreint en reniflant. J'ai un mal de chien à ne pas craquer. Il faut que je sois forte, parce que s'il suffit que je la voie pour avoir envie de pleurer, je ne sais pas comment je vais faire dans les jours qui viennent.

– Je suis tellement désolée, murmure-t-elle en reculant un peu.

Ses yeux sont remplis de larmes.

– Toshio m'a appelé et m'a dit ce qui était arrivé. Il a dit que Nikko venait te chercher. Il fallait que je vienne, moi aussi. (Elle regarde autour de nous.) Lachlan n'a pas pu venir ?

Je secoue la tête. Je ne peux pas lui expliquer.

Elle tressaille.

– Ce n'est pas grave. Je suis là. On est tous là pour toi. Nicola, Bram, Linden. On va te sortir de là.

Je hoche la tête, ce qu'elle me dit me fait du bien. Je me tourne vers Nikko et je lui souris tendrement.

Nikko est le second. C'est un ingénieur, un crack en informatique, il est marié et a un enfant. De nous tous, c'est le calme, le tranquille. Je suis contente que ce soit lui qui soit venu me chercher.

Nikko est toujours très réconfortant.

– Kayla dit-il en m'embrassant, j'aurais dû être là. Nous aurions dû être plus présents.

Je secoue la tête.

– Non, c'est moi qui n'aurais pas dû partir.

– Non, répond-il catégoriquement. (Il recule pour pouvoir me regarder dans les yeux.) Kayla, tu as beaucoup fait pour elle. Énormément, même. Nous ses fils, n'avons pas été là quand il aurait fallu l'être. On n'aurait jamais dû te laisser prendre tout ça sur tes épaules.

Oh, mon Dieu ! Il a les larmes aux yeux. Je ne peux pas le supporter.

Je me détourne.

– S'il te plaît, allons-y. J'ai besoin de la voir.

Le trajet jusqu'à l'hôpital me semble irréel. C'est comme si je faisais un mauvais rêve. Ces dernières vingt-quatre heures n'ont été qu'un long cauchemar, déclenché par Lachlan. Je ferme les yeux, en le revoyant se jeter à mes pieds en sanglotant et me supplier de lui pardonner. Je sais qu'il était sincère, je le sais. Mais le mal était fait.

Mon bel animal.

Je ne crois pas que je le reverrai jamais.

Je me plie en deux tellement j'ai mal. Stephanie s'avance sur le siège arrière, elle me caresse le bras en me disant que tout ira bien. Elle ne peut pas comprendre.

Arrivés à l'hôpital, nous montons à l'étage. Je suis saisie par l'odeur de désinfectant, l'ambiance lourde. Dans le couloir, chaque pas me semble plus difficile que le précédent,

Je commence à paniquer, à penser que nous allons arriver trop tard. Nous finissons par atteindre l'unité de soins intensifs. Là, nous tombons sur Paul et Brian qui discutent avec les médecins dans une petite salle d'attente. Je les embrasse rapidement, ils m'expliquent que Toshio est en route, qu'il a d'abord dû déposer Sean quelque part. La doctoresse, une grande femme blonde au visage très empathique, se met à m'expliquer ce qui se passe pendant que Steph me serre la main.

Ma mère a eu une attaque cérébrale, elle a un caillot de sang dans le cerveau. Toshio est arrivé à la maison et l'a trouvée par terre dans la cuisine, inanimée. C'est lui qui a appelé les secours. Il semblerait, vu les séquelles, qu'elle soit restée très longtemps au sol. Je me rappelle alors que je lui ai téléphoné pour lui donner de mes nouvelles et qu'elle n'a pas répondu. Était-elle déjà tombée ? J'ai été égoïste au point de l'appeler pour lui dire que j'allais rester avec Lachlan, pendant qu'elle faisait une attaque ? Je me déteste de plus en plus.

Le docteur nous explique ensuite qu'elle a été plongée dans un coma artificiel pour tenter de résorber son œdème. Le coma bloque l'activité cérébrale, pour que dans les cas extrêmes comme le sien, il ait une chance de se remettre.

– Et quelles sont ses chances de rétablissement ? je demande d'une voix calme, tout en jetant un coup d'œil à mes frères.

Je suis frappée par leur air sinistre. Ils sont déjà au courant. Bien sûr qu'ils savent. Les chances sont infimes.

Le docteur me répond avec un petit sourire contrit :

– Nous ne pouvons pas savoir pour l'instant. Ça dépend. Si l'œdème se résorbe, nous pourrions essayer d'atténuer la profondeur de son coma, pour voir si elle peut se réveiller et comment elle réagit.

– Si elle peut se réveiller ? je lui demande d'un air incrédule.

– Notre but, c'est de la sortir le plus vite possible du coma. Nous ne voulons pas qu'elle y reste plus longtemps que nécessaire. Mais il y a toujours un risque. Nous ne savons jamais si le patient va se réveiller.

Elle hoche la tête gentiment.

– Lorsque nous prenons la décision de plonger un patient dans le coma, nous sommes déjà face à un cas extrême. Votre mère a devant elle des moments très difficiles. Il faut que vous soyez tous très courageux.

Je suis sur le point de m'évanouir. Steph me serre plus fort, en me regardant droit dans les yeux. Je chuchote :

– Je peux la voir ?

– Bien sûr, répond le docteur, suivez-moi.

Nous pénétrons dans la chambre la plus proche et le docteur tire un rideau. Voilà ma mère.

Mais ce n'est pas ma mère. Ma mère était petite, mais pas autant. Pas aussi vieille, non plus.

J'ai face à moi une mourante, minuscule, à la peau grise, presque translucide, douloureusement amaigrie et branchée à des dizaines de machines qui bipent. Elles sont l'unique preuve qu'elle est encore vivante.

Je regarde les battements de son cœur sur l'écran du moniteur, puis je la regarde elle, en essayant de super-poser ces deux images, pour me persuader qu'elle vit toujours.

– Ça n'est pas elle, je chuchote, les mains sur la bouche, en attendant que quelqu'un m'approuve, me dise que tout ça n'est qu'une énorme farce.

Mais personne ne dit rien. La douleur qui nous assaille tous est immense.

Je lui prends la main, sa main si petite, à la peau fine comme du papier de soie, et je la serre pour lui insuffler de la force, en hurlant intérieurement, s'il te plaît, s'il te plaît, sors de là.

Je n'obtiens aucune réponse. Je ne sais pas comment j'ai pu espérer en avoir une. De toute façon, ils doivent attendre avant de la sortir du coma. Pourtant, je me suis dit que peut-être la présence de tous ses enfants autour d'elle lui ferait comprendre que ça vaut la peine de se battre.

Je suis terrifiée, terrifiée à l'idée que où qu'elle soit à présent, elle puisse voir mon père lui tendre la main et qu'elle s'en saisisse. Elle va le laisser l'emmenner, parce que c'est tout ce qu'elle désire, depuis le jour où il est mort. Je ne peux pas retenir mes larmes. Steph me soutient, je suis tellement contente qu'elle soit là, et mes frères aussi, mais je sais également de qui j'ai vraiment besoin, dans les bras de qui je voudrais tant pouvoir m'écrouler ce soir. Après tout ce qui s'est passé, tous les gens que je perds, je suis surprise de sentir encore les battements de mon cœur dans ma poitrine. J'aurais cru qu'il n'y aurait plus que du vide en moi.

*

* *

Les jours qui suivent sont fantasmagoriques. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais je suis retournée au boulot. Au bout d'une journée où j'ai avancé au radar, Lucy m'a dit de prendre quelques jours supplémentaires. Je sais que c'est aussi parce que Candace a repris mon poste tout à fait efficacement, mais je n'en ai absolument rien à faire. Je me fiche de tout.

Donc, je passe le plus clair de mon temps à l'hôpital. Je reste assise à côté de ma mère, je lui prends la main, je lui parle. Je parle, c'est tout. De tout. Des trucs heureux. De

nos souvenirs communs, du bon vieux temps. Tout était si beau, si simple alors. Tout notre passé me semble briller d'un éclat particulier. Plus rien ne sera comme avant, je le sais.

Steph passe quand elle peut, parfois avec Linden. Parfois, c'est Nicola et Bram. En général, un de mes frères est là aussi. Ils s'excusent tous auprès de moi, en me disant qu'ils n'auraient pas dû me laisser tout gérer pour notre mère, que j'avais besoin de leur aide, qu'ils auraient dû se montrer moins égoïstes.

Mais ce qu'ils disent ne compte pas vraiment. Je n'accuse aucun d'entre eux. Je m'accuse moi de ne pas avoir été là. Si je n'étais pas partie en Écosse, peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne sais pas s'il y a eu des signes avant-coureurs, mais je suis certaine que si j'avais pu l'emmener à l'hôpital, nous n'en serions pas là.

C'est bizarre, mais je comprends de mieux en mieux Lachlan. Son chagrin et sa culpabilité sont différents, mais au bout du compte, nous sommes rongés par nos émotions de la même façon. À la maison, je me surprends à boire quelques verres de vin, afin de m'engourdir assez pour ne plus penser, ou juste pour plonger dans les bras de Morphée.

Je ne lui ai pas beaucoup parlé. Il m'envoie des SMS pour me demander comment je vais, comment va ma mère. Je lui réponds juste par quelques phrases. Ça me paraît plus simple comme ça, même si je tiens toujours à lui. Même si j'ai envie de savoir comment il va, et s'il se fait aider. J'aimerais savoir comment ça se passe au rugby. Mais plutôt que de lui poser la question, je regarde sur Internet. Il n'a pas joué le premier match de la saison contre Glasgow, mais son équipe a gagné, et ça déclenche chez moi un semblant de sourire.

Cela fait presque une semaine que ma mère a eu son attaque. Les docteurs disent que son œdème a un peu diminué, et qu'ils sont légèrement plus optimistes sur ses chances de s'en sortir.

Nous nous retrouvons tous à l'hôpital, mes frères et moi, à tourner en rond, à attendre qu'un miracle se produise. Ça arrive parfois. On pourrait entrer dans sa chambre et la retrouver souriante mais un peu groggy. Elle nous raconterait les rêves qu'elle a faits à propos de notre père et nous nous mettrions à rire, à pleurer, à la remercier d'être revenue jusqu'à nous, ses enfants, qui avons encore tellement besoin d'elle. Mais quand le médecin sort de sa chambre, nous comprenons tout de suite qu'elle a de mauvaises nouvelles. Elle pousse un profond soupir et nous regarde bien en face :

– Nous n'avons pas réussi.

Le sol disparaît sous mes pieds.

– Elle est vivante, mais on n'a pas pu la débrancher de l'assistance respiratoire. Elle n'a pas repris conscience.

– Alors, elle est toujours dans le coma ? demande Paul, d'un air furieux.

Ça a toujours été le genre de mon frère Paul. Se mettre en colère. Le docteur baisse la tête.

– Comme je vous l’avais expliqué, plonger quelqu’un dans un coma artificiel est un geste qu’on pratique en dernier recours, surtout pour quelqu’un de son âge. C’est un pari.

– Et maintenant, on fait quoi ? demande alors Toshio, complètement affolé. Que... qu’est ce qu’on peut faire pour elle ?

– D’abord, nous avons supprimé les barbituriques qui mettent le cerveau sur pause. Mais parfois, le cerveau ne se remet pas à fonctionner. Il est encore impossible, à cette étape, de savoir quels dommages ont été provoqués par son attaque, et ceux qui sont dus à son coma. Mais pour avoir de bonnes chances, elle aurait déjà dû se réveiller. Elle ne l’a pas fait. Nous allons encore attendre quelques jours, mais je suis désolée, je ne crois pas qu’elle va reprendre conscience. La seule chose que vous puissiez faire, c’est d’attendre. Et prier, si vous le pouvez.

– Prier ? s’exclame Paul sur un ton ironique.

Nikko lui donne un coup de coude pour le faire taire et, s’adressant au docteur :

– Bon, mais combien de temps peut-elle rester dans le coma ? C’est son corps qui décide pour elle, n’est-ce pas ? Il y a des gens qui se réveillent du coma tout le temps. Je pense qu’on ne devrait même pas en discuter avant de lui avoir laissé le temps nécessaire.

Toshio hoche la tête, en écrasant une larme.

– Parfois, les gens se réveillent après des années et ils vont bien.

Ouais, je pense tristement. Mais ils sont jeunes. Notre mère ne l’est pas, elle. Je jette un coup d’œil au docteur et je vois bien qu’elle pense la même chose que moi. C’est la vérité, celle que j’ai passé toute ma vie à tenter d’assumer, à savoir que je serais probablement encore jeune quand j’aurais à assister à la mort de ma mère. Mais le docteur ne dit pas ça. Au contraire, elle poursuit :

– Nous la garderons sous assistance respiratoire aussi longtemps que vous, sa famille, le voudrez.

Je ferme les yeux et je sens Nikko qui passe son bras autour de mes épaules.

Je veux croire que nous n’aurons jamais à prendre une décision aussi horrible.

Je veux croire que ma mère va s’en sortir.

Je veux croire tant de choses.

Mais je ne suis pas sûre d’avoir encore suffisamment la foi.

CHAPITRE 27

Lachlan

Pendant les jours qui ont suivi le départ de Kayla, les seules personnes que j'ai vues, ce sont mes coéquipiers et Amara. Tout mon monde s'est réduit à ça. Quand elle était là, le monde me paraissait immense, infini. Maintenant, pour moi, c'est le retour à la case somnambulisme, comme avant que je la rencontre.

J'ai ignoré les appels de ma famille, tout comme ceux de Bram depuis les USA, du coup je ne suis pas surpris outre mesure qu'un jour, en fin d'après-midi, Brigs se mette à lancer des cailloux sur mes carreaux. Je passe la tête à travers la fenêtre et je lui crie :

- Tu sais que j'ai une sonnette ?
- Oui, mais... tu y répondrais ? me demande-t-il.
- Pas plus qu'à un connard qui bombarde ma fenêtre de cailloux.

En soupirant, je sors ma clé de ma poche et je la jette en bas. Pour parler franchement, je suis inquiet à l'idée de le voir. La dernière fois, c'était quand tout s'est terminé entre Kayla et moi, et je n'arrive toujours pas à me rappeler exactement ce qui s'est passé. Mais il était présent, du moins pendant un temps.

Il ouvre la porte, puis la referme derrière lui.

– Salut !

Il enfonce ses mains dans les poches de son costume et hésite en regardant ses pieds, avant de finalement me lancer avec un coup d'œil :

- J'ai vu le match. Félicitations.
- Merci. Mais tu sais que je n'y suis pour rien, je lui réponds en m'asseyant sur le canapé avec Lionel qui se vautre sur mes genoux.
- Je suis certain que tout le monde a mieux joué parce qu'ils savaient que tu allais bientôt les rejoindre.

Puis il fait une pause en me regardant en coin.

– Comment va Dennis ? Il avait l'air en forme.

Je baisse la tête en essayant d'ignorer la honte qui me reprend.

– Ouais, il va bien. Je suppose que le fait que j'étais bourré pendant l'entraînement a aidé. Ça m'a empêché de faire de plus gros dégâts.

Je guette sa réaction.

Il se contente de hausser le sourcil.

– Je vois. Je m'en doutais. Bon, tu sais Lachlan, ce n'est pas vraiment une visite amicale que je te fais.

Je m'enfonce un peu plus en regardant Lionel, tout en lui grattant la poitrine.

– Je suppose que ça serait trop demander de la part de mon frère.

– Oh, je vois, maintenant je suis ton frère. C'est juste quand tu es à jeun, alors.

– Je suis désolé. Je suis pitoyable.

– Je sais que tu es désolé, dit-il. Mais je ne pense pas que tu le sois suffisamment. Lachlan, je te connais pas mal, je crois. Je ne prétends pas tout savoir sur toi, mais c'est uniquement parce que tu caches ton jeu. Et tu as de bonnes raisons pour ça. Tu sais, je pense que, même si nous ne sommes pas parents par le sang, nous faisons face aux événements de la même façon. Nous nous laissons aller. Parce que quand la douleur devient trop forte, ça devient confortable. On peut tomber amoureux de sa propre tristesse ou de sa honte. Je le sais d'expérience.

Il se mord la lèvre et lève les yeux au plafond, comme s'il parlait au Tout-Puissant.

– C'est ce que j'ai fait. Et c'est seulement maintenant que je me sens assez fort pour m'en sortir. Mais il faut toucher le fond pour pouvoir rebondir. Toi, tu as atteint ton point de non-retour il y a une dizaine d'années, quand ton pote est mort et que tu étais trop défoncé pour pouvoir le sauver. Mais en fait, toi et moi, les gens, tout le monde, on a tous plusieurs points de non-retour au cours de notre vie. Aujourd'hui, tu es face à un autre. Tu dois te battre pour t'en sortir.

Je regarde droit devant moi, je laisse le poids de ses paroles me faire courber les épaules.

– Ce n'est pas si facile, lui dis-je.

Et je regrette immédiatement d'avoir dit ça. Je tourne la tête vers lui, et je lis sur son visage tellement de tristesse et de colère que j'en ai honte.

— Ne me dis pas que ce n'est pas facile, me répond-il d'une voix tremblante. J'ai perdu ma femme et mon fils. D'un seul coup. On me les a pris, et je n'ai personne d'autre que moi à blâmer pour ça. Tu sais les derniers mots que je lui ai dits ?

Je secoue la tête, je n'ai pas envie de le savoir.

– Je lui ai dit, s’il te plaît, pardonne-moi. Je l’ai suppliée de me pardonner parce que j’avais merdé grave. Et elle n’a jamais pu me pardonner. Elle a embarqué Hamish avec elle, et elle m’a quitté. Elle conduisait vite, la route était humide, et voilà, je n’ai plus de famille. L’ironie de la chose, c’est que de toute façon, j’allais les perdre. Alors, ne me dis pas que ça n’est pas facile. C’est le truc le plus dur au monde de réussir à sortir de ce putain de trou noir, et d’affronter la merde dans laquelle tu te trouves. Et je continue à lutter pour en sortir, mais au moins, maintenant, je sais que je vais y parvenir.

Il ferme les yeux.

– Il le faut. Je ne peux pas passer le restant de mes jours à me détester moi-même. Ça n’est pas une vie.

Je n’ai rien à répondre à ça.

Il s’assied en face de moi et se penche en avant, la tête dans les mains.

– Je ne te raconte pas ça pour diminuer tout ce par quoi tu es passé. On ne fait pas la compète de la vie la plus merdique. Hein ? Ce que je fais, c’est que j’essaie de t’atteindre pour pouvoir t’aider. Est-ce que tu vas me laisser faire ? Je sais que c’est ce que voulait faire Kayla, mais elle n’est plus là. Moi si.

J’ai envie de lui dire que ce n’est pas de sa faute si Kayla est partie, mais je pense que nous savons parfaitement, lui comme moi, que c’est bien de la mienne.

– M’aider comment ?

Il sort de sa poche un morceau de papier plié en quatre et me le tend entre deux doigts.

– C’est le numéro de téléphone de mon psy.

Je le regarde sans réagir, jusqu’à ce qu’il le secoue devant moi.

– Appelle-le. Prends rendez-vous. S’il te plaît.

J’hésite. Ma fierté me dit de refuser.

– Brigs...

– Non. Tu veux sombrer complètement ? Tu veux que ce qui est arrivé avec Kayla se reproduise avec quelqu’un d’autre ? Tu veux perdre ton association, ta carrière ? Parce que je te garantis que c’est ce qui va arriver si tu ne réagis pas, maintenant.

– C’est une sacrée décision à prendre, je grommelle entre mes dents, mais je prends quand même son papier.

– Oui, c’en est une, répond-il. Nos parents n’ont pas besoin d’être au courant, c’est un secret entre toi et moi. Mais j’ai besoin de savoir que tu vas l’appeler. Je pourrais exiger que tu le fasses maintenant devant moi, mais je ne suis pas ta nounou, pas vrai ? Je peux te faire confiance, hein, je peux ?

Il se relève.

– J’espère aussi que tu vas t’inscrire à un programme de désintox. C’est très simple pour les sportifs. Ils sont très discrets. Et tu sais bien qu’il n’y a plus de raison d’avoir honte. Ne me force pas à te chanter la chanson d’Amy Whinehouse.

Il me fait un signe de tête.

– On reste en contact. Et arrange-toi pour que ton entraîneur te remette sur le terrain. Tu en as besoin.

Et sur ces mots, il sort en m’abandonnant sur mon canapé.

– Qu’est ce que tu dis de tout ça, Lionel ? je fais en lui montrant le papier.

Il le flaire, il ne semble pas du tout intéressé et se rendort. J’ai déjà fait des cures de désintox, mais un psy, c’est autre chose. Jusqu’à présent, ce sont les médecins de l’équipe qui m’ont fait mes ordonnances. Dites-moi ce qui ne va pas, voilà un médoc qui va tout arranger, et hop, c’est réglé.

Mais un psy fouille dans chaque recoin de votre passé. Je ne pense pas être assez fort pour revivre tout ça. J’ai déjà mes cauchemars. Mais je ne rejette pas l’idée pour autant. Je respecte trop Brigs. Je me lève et j’accroche le papier avec un aimant sur la porte du frigo, afin d’être obligé de le voir chaque jour, jusqu’à ce que j’aie enfin assez de courage pour réagir.

*
* *
*

Le match suivant, c’est demain, et je sais qu’Alan va me faire jouer. Je suis stressé, et en même temps soulagé. Je ne veux pas merder et je suis tellement content que l’attente soit terminée. Depuis que Kayla est partie, je croise son fantôme partout ou je pose les yeux, elle me hante, j’ai besoin d’être occupé pour pouvoir continuer à vivre, pour me pousser dans la bonne direction.

Mais j’ai besoin d’entendre sa voix. Juste un peu. Tous mes textos et mes appels sont restés sans réponse, ou bien ont obtenu des réponses laconiques, alors que j’ai besoin de beaucoup plus venant d’elle. Et j’ai aussi besoin d’être à ses côtés. Je ne peux pas imaginer ce qu’elle traverse en ce moment. Je l’appelle.

Ici, c’est l’heure du dîner, ça doit être le matin chez elle. Comme d’habitude, le téléphone sonne, sonne dans le vide.

Je suis sur le point de raccrocher lorsqu’enfin elle répond.

– Allô ?

Le son de sa voix me bouleverse.

– Kayla ? C’est moi. C’est Lachlan.

– Je sais, répond-elle.

Elle renifle, je me demande si elle ne vient pas de pleurer.

– Tu vas bien ? Comment va ta mère ?

– Elle... elle est toujours dans le coma.

– Merde, ma puce. Je suis désolé. J'ai essayé de t'appeler...

– Je sais. Je suis très souvent à l'hôpital. Ils n'aiment pas trop qu'on téléphone.

– Oui, je comprends.

Je fais une pause, je ferme les yeux en appuyant mon front sur mon poing.

– C'est juste... tu ne sais pas à quel point ça fait du bien d'entendre ta voix. Tu me manques tellement...

Tellement que ma poitrine me brûle en disant cela.

Je l'entends déglutir au bout du fil.

– Ouais. Tu me manques, à moi aussi.

Sa voix semble si fragile, fragile comme du verre, comme si elle ne pensait pas vraiment ce qu'elle dit. Mais je m'y raccroche quand même. Je lui manque. Je lui murmure :

– Je... je pense à toi tout le temps. Je t'aime.

Mais elle me répond par du silence, un océan de silence entre nous.

Je poursuis :

– Je sais que j'ai merdé grave, ma puce, mais...

Elle me coupe avec lassitude.

– Lachlan, ça n'a pas d'importance.

– Mais si. Ça compte beaucoup. Tu comptes pour moi. Je suis en train de changer, je te le jure. Je sais que j'ai un problème.

Elle se met à gronder.

– Oui, tu as tes problèmes. Et moi aussi, j'ai les miens. Ma mère est dans le coma, bordel. Pardonne-moi si je n'ai pas le temps d'écouter ton histoire tellement triste.

Aïe. Aucun coup au rugby ne peut faire aussi mal que ça.

– Bien sûr, je dis, totalement dévasté. Je suis désolé.

– Je sais. Écoute, je dois partir à l'hosto. Je... C'est ma vie à présent, tu comprends. Je vis au jour le jour.

– Je pourrais venir te rejoindre. Je pourrais t'aider.

– Non, tu ne peux pas, répond-elle du tac au tac. Tu ne peux même pas prendre soin de toi. Reste chez toi. Ok ? Écoute, je ne peux pas penser à nous en ce moment, à ce que nous avons vécu. S'il te plaît, ne... ne m'appelle plus, d'accord ? Ne m'envoie plus de SMS non plus. Je ne peux gérer qu'un seul immense chagrin à la fois.

Je sens tout à coup disparaître mon dernier semblant d'espoir, à tout jamais.

– Au revoir, Lachlan.

Je n'arrive même pas à remuer les lèvres pour lui répondre. Elle raccroche, elle vient de couper tout ce que nous avons ensemble. Je le sens, la coupure est sans fond.

Je l'ai vraiment perdue.

Mon amour.

Je me lève, j'attrape mon portefeuille et mes clés, et je sors dans la nuit. Je rentre dans l'épicerie la plus proche où je prends une bouteille de scotch et je pars avec m'asseoir dans le parc à côté de chez moi. Je reste là des heures. Je descends presque toute la bouteille. Quand je me réveille, je suis toujours assis sur ce banc, un type essaie de me piquer mes chaussures. Je lui balance un coup de pied dans la figure, et il part en cavalant à travers la pelouse, avant de disparaître en sautant une barrière.

Je me lève en titubant. Je laisse la bouteille derrière moi. Je ne sais pas comment je parviens à rentrer chez moi. Quand je me réveille à nouveau, je suis à plat ventre dans mon entrée. Avec une flaque de vomi autour de moi.

Mon vomi.

Quelques étrons et de la pisse également. Heureusement, ce ne sont pas les miens. Ce sont ceux de ces pauvres Lionel et Emily. Je ne les ai pas fait sortir hier soir. Non, à la place je me suis totalement déchiré en noyant mon chagrin dans une foutue bouteille de scotch.

Je ne peux plus continuer comme ça. Brigs a raison. Ce n'est pas comme ça que je récupérerai Kayla, de toute façon je ne la récupérerai pas, mais si un jour, par miracle, j'ai à nouveau une chance, je ne peux pas la foutre en l'air. Je ne peux plus foutre ma vie en l'air.

J'ai ces chiens. J'ai mes amis. Mon frère, ma famille. J'ai tous ces beaux, ces merveilleux aspects de ma vie, alors que tout petit garçon, je n'avais rien d'autre qu'un lion en peluche.

J'ai commencé avec rien et on m'a tout donné. Pourtant, regardez-moi, en train de picoler comme un fou, de m'apitoyer sur mon sort, de tout laisser tomber.

Je me relève lentement.

Je nettoie le bordel.

J'emmène les chiens faire une longue, très longue promenade, pratiquement jusqu'à la mer, aller et retour. Je leur parle, je m'excuse auprès d'eux sous les regards interloqués des passants, comme chaque fois que je parle aux chiens, mais je m'en fous. Il faut qu'ils entendent toute l'histoire. J'ai besoin que ça sorte.

À notre retour, je vais directement à l'armoire de pharmacie, et l'espace d'un instant, j'entends à nouveau la vilaine petite voix de la culpabilité qui essaie de m'entraîner vers le fond. Le Percocet m'appelle, me tend une corde à laquelle me raccrocher, comme le scotch l'a fait hier soir.

Mais il s'avère que cette corde est un nœud coulant.

Je sors les cachets, et bien qu'il n'en reste pas des masses, je les jette dans les toilettes et je tire la chasse. Puis je vais à la cuisine, j'attrape le numéro de téléphone sur le frigo, et dans la foulée, avant de changer d'avis, je prends rendez-vous. La secrétaire est assez aimable pour m'indiquer une clinique qui pratique des cures de désintox sur un week-end, pour que ça n'interfère pas avec les matchs.

Il y a des gens à qui je dois maintenant parler. Jessica et Donald. Alan. Amara et Thierry. Il faut que je sois honnête avec eux, autant que Brigs l'a été avec moi. Ils ont le droit de savoir ce qui se passe dans ma vie. Il faut qu'ils sachent que je ne vais pas bien, que je fais des conneries et que j'ai un énorme besoin de leur aide et de tout leur amour. Je veux faire ça pour moi, mais je ne peux pas le faire seul. Je l'ai fait seul pendant trop longtemps. Et ça n'a pas été suffisant.

Je sais à présent qui je veux être. Je veux toujours être moi.

Mais en mieux.

CHAPITRE 28

Kayla

Ça fait maintenant trois semaines. Trois semaines qu'elle est dans le coma.

Ma vie est devenue un véritable enfer. Mais je n'ose même pas penser à ce qu'elle traverse, elle qui est dans un monde sans espoir, en état de mort cérébrale. J'espère juste que là où elle est, dans ces limbes, mon père est à ses côtés. Je sais que plus il est proche d'elle, moins il y a de chances qu'elle revienne vers nous. Mais, en même temps, je ne supporte plus l'idée qu'elle soit seule, emmurée et perdue en elle-même.

Parce que, moi aussi, je suis perdue.

Perdue.

Malgré tout mon chagrin, je pense en permanence à Lachlan, à la façon dont je l'ai traité au téléphone. Je lui ai dit de me fichier la paix, de ne plus jamais m'appeler, mais c'était un mensonge. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup. Je l'ai repoussé, je l'ai puni, je l'ai poussé à culpabiliser encore plus, j'en suis sûre. Je voudrais revenir sur ce que j'ai dit. Entendre sa voix, qu'il me serre dans ses bras et me dise que tout ira bien, même si nous savons, lui et moi, que ce n'est pas vrai. Mais l'entendre le dire me donnerait l'impression que nous sommes ensemble contre vents et marées et qu'il va pouvoir me protéger.

Il n'a même pas pu me protéger contre lui. Et il n'a pas pu se protéger contre lui-même.

Je ne mentais pas quand je lui ai dit qu'il me manquait. Parce qu'il me manque. Tout le temps. Constamment. Ce poids douloureux dans ma poitrine ne veut pas s'estomper. Ce chagrin est d'un genre différent que celui que j'éprouve pour ma mère, mais tous les deux sont insupportables.

Et quand il m'a dit qu'il m'aimait... je me suis souvenue, l'espace d'une seconde, comment c'était quand nous nous aimions, si librement, avant, quand nous étions juste deux jeunes gens amoureux et que le monde autour de nous semblait sans limites et inondé de soleil. Je regrette tellement ces jours passés que ça me tord le ventre. Je sais que je ne revivrai jamais pareilles émotions.

Vendredi, Paul m'appelle au bureau et me demande de les retrouver à midi, à l'hôpital. Je ne demande même pas l'autorisation à Lucy, je pars, c'est tout.

J'ai l'impression qu'à mon boulot, ils attendent juste le bon moment pour me virer, parce qu'ils ne veulent pas se comporter comme d'infâmes salauds en se débarrassant d'une ancienne salariée alors que sa mère est en train de mourir. Mais vraiment, je n'ai plus rien à faire de mes journées car Candace a tout repris. Même quand je fais des efforts et que je suis dans le bon état d'esprit, je me borne à de timides tentatives. J'en ai trop sur la patate et je n'ai pas la force de me battre pour garder un job que j'étais prête à abandonner.

Je décide de passer prendre Toshio sur le chemin de l'hôpital. J'ai besoin d'aide, même pour conduire. Nous avons tous compris de quoi il s'agit, nous savons à quoi nous en tenir.

En trois semaines, il n'y a eu aucune amélioration. Le temps est venu de décider combien de temps nous voulons encore lui faire subir cela. Et, soyons réalistes, combien de temps nous voulons nous le faire subir. Bien que son attaque nous ait rapprochés les uns des autres, nous sommes épuisés. Ce n'est pas ce que notre mère aurait voulu.

– Alors, tu penses que ça y est ? me demande Toshio.

Le chagrin est lisible sur son visage.

Je déglutis en hochant la tête.

– Oui, je pense que nous sommes arrivés au moment où nous devons prendre une décision. Tous ensemble.

Il regarde fixement ses ongles un moment, puis il me dit :

– Sean m'a quitté.

Je suis scotchée, je ne m'y attendais pas du tout.

– Il a quoi ?

– Ouais, quelle sale petite bite, hein ? (Il essaie de sourire, mais une larme coule le long de sa joue.) Désolé. Je suis tellement... tellement en colère. Je veux dire, j'ai traversé tant de choses difficiles avec lui. Sa précédente rupture. La mort de son chat. Sa peur d'être séropositif. Après, il a perdu son boulot et j'ai dû l'entretenir, tu te rappelles ? Et ensuite... ensuite il m'annonce qu'il ne peut plus rester avec moi, que j'ai trop changé. Que je suis trop triste. Triste ! Bien sûr que je suis triste, putain !

Il envoie un coup de poing sur le tableau de bord.

– Je suis triste et je suis dans la merde. Pourquoi ne peut-il pas m’aimer malgré tout ?

Je marmonne vaguement,

– Je n’arrive pas à y croire. Comment peut-on laisser tomber quelqu’un qui traverse des moments si difficiles ? Bien sûr, ma boîte voudrait se débarrasser de moi, mais au moins ils attendent, par correction.

– Eh bien, lui n’a aucune correction. Normalement, je m’en foutrais, mais merde, quoi, il aurait pu faire semblant, le temps que j’aille mieux.

Je suis absolument furieuse d’apprendre ça. Toshio était avec Sean depuis au moins un an.

– Je vais le tuer.

– Je le tuerai avant toi, dit-il en plissant les yeux. Tu pourras m’aider à ensevelir le corps.

Nous nous enfermons dans le silence. Je ne veux pas croire que ce trou du cul brise le cœur de mon frère, alors qu’il a déjà tant de chagrin. Je n’arrive pas à imaginer le stress qui doit être le sien. Mais si, en fait, je peux. Je vis la même chose. Seulement c’est de ma faute, pas de celle de Lachlan. Lachlan lui, me tendait la main chaque jour, tout le temps. Lachlan m’aimait de tout son cœur, même quand il n’avait plus la moindre possibilité de s’aimer lui-même. Lachlan qui ne m’aurait jamais abandonnée quand je souffrais, que j’avais de la peine. Il se serait contenté d’ouvrir grand ses bras et de m’embrasser jusqu’à ce que la douleur ne soit plus qu’un souvenir.

Il m’a offert tout ce qu’il pouvait, chaque partie de lui, même les plus sombres, les plus froides, les plus sales. Il était complètement coincé, prisonnier de démons qu’il n’avait pas sollicités. Et, finalement, c’est moi qui n’ai pas supporté. C’est moi qui l’ai laissé tomber.

J’avais tout ce dont je rêvais, j’ai tout perdu et je me suis perdue moi-même en même temps. Même si ça n’aurait pas été facile de tenir ses dragons à distance s’il avait fallu lutter en permanence pour l’aider à se libérer de ses chaînes, ça ne signifiait pas pour autant que ç’aurait été une mauvaise chose. L’amour est toujours une bonne chose, peu importe qui vous l’offre.

Une fois arrivés à l’hôpital, nous devons attendre Brian dont les horaires ne sont pas très souples. Nous tournons en rond en nous dévisageant, bras croisés sur la poitrine, en passant d’un pied sur l’autre. Personne ne veut prendre la parole avant que nous soyons au complet.

Puis Brian arrive et Paul lance les hostilités.

– J’ai parlé avec le médecin ainsi qu’avec le neurologue et...

Il ferme les yeux et secoue la tête.

– Nous ne pouvons plus continuer. Elle n’a pas le moindre espoir. Je le regrette, nous le regrettons tous, mais... je crois qu’on devrait penser à ce qu’elle aurait voulu.

– Elle ne voudrait pas que nous renoncions, dit Toshio très calmement. Je ne veux pas que ce soit la fin. Pas encore. Je ne suis pas prêt.

– Aucun de nous ne le sera jamais, reprend Nikko. Je n’étais pas prêt non plus à dire adieu à papa. Je ne le suis toujours pas, vous savez. Parfois, je le vois en rêve et je suis si heureux qu’il ne soit pas mort, que ce soit juste une mauvaise blague. Mais... on ne peut pas la maintenir dans cet état. Paul et les médecins ont raison. Elle est coincée dans les limbes, entre papa et nous. C’est égoïste de la maintenir ainsi juste pour nous.

– C’est pour elle, s’écrie Toshio avec colère, en serrant les poings. Et si elle se réveillait ? Que se passerait-il si elle avait une chance ? Si nous mettons fin à sa vie, ce sera un meurtre.

– Elle est déjà partie, répond calmement Brian. Elle est partie le jour où c’est arrivé. Depuis, nous ne faisons que nous raconter des histoires.

– Ah ouais ! Vas-y, jette de l’huile sur le feu, fais-nous tous passer pour des idiots de vouloir qu’elle vive. Si on ne lui laisse pas la moindre chance, on s’en voudra toute la vie.

– Au bout d’un moment, il n’y a plus aucune chance possible, intervient Paul. Tu ne t’en rends pas compte ? C’est la fin pour elle. Et pour nous. Il faut la laisser partir. C’est ce qu’il convient de faire, même si c’est très dur.

Toshio tourne en rond dans la pièce en lançant au passage des coups de pied dans les fauteuils.

– Je ne peux pas... je ne peux pas accepter ça.

– Il le faut pourtant, parce que nous devons prendre cette décision ensemble. On a besoin de ton accord, Toshio. Tu nous en voudras toute ta vie, si tu ne le fais pas, et nous sommes une famille déjà tellement peu unie. Nous n’y survivrons pas.

Toshio s’arrête, me lance un regard.

– Bon, et qu’est-ce que Kayla en pense ? C’est elle qui est la plus proche de maman. C’est à elle de décider.

Mes frères se tournent vers moi, avec le même regard interrogatif.

Je secoue la tête.

– Non, je vous en supplie, ne me mettez pas ça sur les épaules.

Nikko s’écrie :

– Elle a raison, elle en a déjà bien assez fait. Elle était là quand personne d’autre ne l’était. Mais tout de même, Kayla, on a besoin de connaître ton sentiment.

Je presse la paume de ma main contre ma poitrine.

– Mon sentiment ? Qu’est-ce que tu crois ? Parfois, je suis même étonnée d’être toujours en vie, d’avoir encore le cœur qui bat. Ces trois dernières semaines, je les ai

passées dans un brouillard total. Je fais tout mon possible, mais je n'arrive plus à y voir clair. Vous savez... je pense à la façon dont j'ai abandonné maman... j'aurais dû me rendre compte que quelque chose n'allait pas. Ses mains, ses mains tremblaient, vous voyez, j'aurais dû dire, faire quelque chose. Je n'aurais jamais dû partir en Écosse, je n'aurais jamais dû la laisser.

– Elle tremblait déjà avant, dit Toshio. Ses mains, et ses jambes quand elle marchait. Ça durait depuis un certain temps Kayla, je pensais que tu l'avais remarqué.

Je ferme les yeux, j'essaie de me rappeler, mais à présent mes souvenirs sont flous. Je n'arrive plus qu'à la voir sur son lit d'hôpital.

– Je n'avais pas remarqué, dis-je doucement. Je me sens terriblement coupable, moi qui pensais être si proche d'elle.

– On ne remarque pas toujours ce genre de détails quand on voit quelqu'un en permanence, dit Paul. Ça n'est la faute de personne. Parfois, c'est la vie qui décide.

Il soupire en se passant la main sur le crâne.

– Mais nous cinq, nous sommes responsables de ce qui se passe maintenant. Kayla, s'il te plaît. Nous pensons qu'il est temps de la débrancher. Nous pensons que le moment est venu de lui dire adieu. Qu'en dis-tu ?

Mon menton se met à trembler, je retiens difficilement mes larmes. C'est trop dur ! Je ne suis pas Dieu. Je ne voudrais l'être que pour pouvoir la ramener à la vie.

Mais je sais au plus profond de moi qu'elle ne reviendra jamais.

Qu'elle a choisi de nous quitter. Et qu'elle attend, quelque part. Sur un bateau, au milieu d'un grand fleuve. Nous sommes sur une berge et l'amour de sa vie sur l'autre.

Je pleure doucement, sans prendre la peine d'essuyer mes larmes. Je me contente de hocher la tête.

– D'accord. Disons-lui adieu. Mais... dans vingt-quatre heures seulement. Pour nous laisser du temps à tous, en tête à tête avec elle. Et pour Toshio, si jamais elle revenait à elle.

Il me lance un sourire reconnaissant, mais je n'arrive pas à le lui rendre.

Je quitte la salle d'attente, descends les escaliers et me retrouve à l'extérieur. La brume épaisse qui recouvre le parking me fait frissonner, mais je me sens tout de même mieux dehors qu'à l'intérieur. Je m'assieds sur le trottoir et je prends ma tête entre mes mains. Je n'arrive pas à croire ce que je viens de dire. Je n'arrive pas à croire ce qui est en train d'arriver. Dans vingt-quatre heures, si elle ne s'est pas réveillée, je n'aurais plus de mère. Je ne verrai plus jamais son sourire. Je serai orpheline.

Orpheline.

Un sanglot me déchire la poitrine. Je me mets à trembler. Il y a bien trop de disparitions dans ma vie. Mes mains tremblent, comme celles de ma mère.

Je sors mon téléphone pour pouvoir raconter ce qui arrive à Stephanie.

Mais ce n'est pas à elle que j'ai envie de parler. Pas maintenant. Je compose le numéro de Lachlan, et pendant que ça sonne, je me calme en tentant de deviner quelle heure il est là-bas. Ce doit être le soir. Seigneur, faites qu'il soit là, qu'il tienne encore à moi, qu'il n'ait pas trouvé quelqu'un d'autre, même si je me doute bien, étant donné la force de son amour, que c'est vraiment improbable.

Quand je l'entends enfin : « Kayla ? », je respire si profondément que je me mets à tousser.

– Kayla, c'est toi ?

J'arrive quand même à balbutier :

– Oui. Je voulais juste... te parler.

– D'accord, dit-il avec son merveilleux accent.

Je ferme les yeux, j'imagine qu'il m'enveloppe.

– Je suis si heureux que tu m'appelles.

Je murmure :

– Moi aussi. Je suis désolée d'avoir été si désagréable la dernière fois.

– Non, écoute, je l'ai plus que mérité, vu la façon horrible dont je me suis comporté avec toi.

– Tu n'es pas horrible.

– Allons, ma puce, tu sais que je peux être horrible.

– Mais ce n'est pas toi. Ce n'est pas le toi que je connais. J'aurais dû être plus compréhensive. Je ne voulais pas que ça se termine ainsi.

– Je sais, mais tu n'avais pas le choix. Il fallait que tu partes.

Il fait une pause.

– Comment... comment est-elle ?

Je pousse un petit gémissement.

– Nous allons arrêter l'assistance respiratoire demain. Je dois réussir à trouver comment faire pour lui dire adieu pendant les prochaines vingt-quatre heures.

Il gémit doucement.

– Je suis vraiment désolé, mon amour. Je ne peux pas... Si je peux faire la moindre chose pour toi, dis-le moi. J'aimerais pouvoir prendre tout ton chagrin. Je ferais n'importe quoi pour t'aider.

– Je sais. Je suppose que c'est ça qui me fait le plus de peine. De savoir que tu aurais pu être là. Je veux dire, s'il n'y avait pas le rugby... Comment se sont passés tes matchs ?

– Bien, répond-il lentement. J'en ai perdu certains, gagné d'autres. Kayla... dis-moi ce que tu veux que je fasse.

J'ai besoin qu'il soit là, mais je sais que c'est impossible. À la place, je lui demande crânement :

– Est-ce que... est-ce que tu m'aimes toujours ?

J'ai l'impression qu'il a soudain le souffle coupé.

– Je n'ai jamais arrêté de t'aimer. Je t'en prie, crois-moi. Toi seule me permets de voir la lumière.

Mon cœur chavire, je ressens soudain ce sentiment étrange que j'avais presque oublié ces derniers temps.

– Alors, s'il te plaît, continue de m'aimer. J'en ai besoin. Comme tu ne peux pas être là, j'ai besoin de ton amour. Même si ça paraît complètement ringard, j'en ai besoin. J'ai besoin de cette force.

– Tu l'as, totalement. Et tu m'as, moi tout entier.

Puis, après une pause :

– Tu es à quel hôpital ? Les médecins sont efficaces ? Ils s'occupent bien d'elle ?

– Je suis à UCSF¹. Eh ouais, ce sont parmi les meilleurs. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient, ils sont vraiment patients. Ils veulent ce qu'il y a de mieux pour elle, tout comme nous.

— Tant mieux. C'est bien, dit-il doucement. Elle a les meilleurs pros autour d'elle. C'était la seule chose à faire, Kayla. Tu as fait tout ce que tu pouvais.

– Et maintenant, je dois lui dire adieu.

– Je suis tellement désolé.

J'ai du mal à respirer. Je me redresse, lève les yeux sur le haut du bâtiment, je sais que je vais y passer tout mon week-end. Je ne partirai pas avant la toute fin.

– Merci, lui dis-je.

– Pourquoi ?

– Pour avoir décroché ton téléphone.

– Je décrocherai toujours quand tu m'appelleras. Tu le sais.

Comme c'est merveilleux que ce soit vrai.

– Je dois y aller, dis-je doucement.

– Je t'aime.

– Je t'aime aussi.

Et je raccroche. J'ai l'impression que tout mon courage s'évanouit.

Mais, malgré tout, ses mots ont instillé en moi un peu de force.

Je glisse mon téléphone dans ma poche et je retourne vers l'hôpital.

Je ne sais pas comment je passe la nuit, je dors une heure sur deux dans un des fauteuils de la salle d'attente. Nous nous relayons à ses côtés pendant la nuit. C'est Nikko, le premier, qui lui dit au revoir avant de retourner dans sa famille. Nous nous étreignons en pleurant, c'est tellement horrible de se dire que nous allons tous devoir en passer par là.

Quand je suis à ses côtés, je parle, simplement. Je garde des mots pour la fin, je veux lui dire ce que je ressens au dernier moment. Je ne veux pas faire comme si elle était déjà morte. Alors, je lui parle comme pendant toutes ces dernières semaines. De tout ce qui me passe par la tête. Finalement, les oiseaux se mettent à gazouiller, l'aube va poindre, je sais que la fin est proche. Pour nous. Pour la mère comme pour la fille.

Je lui prends la main, je la serre en la caressant avec mon pouce, tout en pensant que ce n'est plus qu'une enveloppe vide. Que son moi réel, avec cette façon qu'elle avait d'esquisser quelque pas de danse quand elle dégustait un bon morceau de chocolat et celle qu'avait mon père de la faire rire si fort qu'elle en tombait presque de sa chaise, est déjà parti. Je me souviens de son air concentré quand elle élaguait ses rosiers. Il y avait tant de joie en elle. Tout lui procurait du plaisir. Elle aimait tellement la vie. Simplement, je crois qu'elle aimait mon père encore plus.

Je pleure, la tête enfouie sur son bras, en m'accrochant à elle comme un bébé. Je suis toujours son bébé. Je ne sais pas comment je vais pouvoir passer le restant de ma vie sans elle. Elle a toujours été présente, elle a toujours pris soin de moi, elle m'a toujours aimée. Même quand je faisais quelque chose qui la contrariait, elle ne m'en tenait jamais rigueur.

Je hoquette, secouée par les sanglots.

– J'espère avoir beaucoup appris de toi. J'espère que tu seras fière de moi. Je t'aime tellement, Maman. Je pense que je ne te l'ai pas dit assez, mais j'espère que tu le sais maintenant. Tu es ma meilleure amie. Je ne sais pas comment je suis censée réussir à vivre le reste de ma vie sans toi à mes côtés.

Je pleure si fort que je fais trembler son lit et que son bras est tout trempé. J'aimerais tellement qu'elle se réveille, que j'entende autre chose que le bip de ces machines. Mais non. Elle est partie, et je me retrouve toute seule.

Je ne sais pas combien de temps je pleure ainsi. Je sais qu'à un certain moment, quelqu'un ouvre la porte et regarde à l'intérieur de la chambre, un de mes frères ou peut-être un médecin, et qu'il me laisse à mon chagrin. C'est une véritable agonie qui me consume. Mes larmes semblent ne jamais vouloir diminuer, j'ai mal au visage, mes yeux et mon nez sont complètement congestionnés. Mes poumons me brûlent, fort.

Et pourtant, elle ne se réveille toujours pas.

Je sais qu'elle ne va plus se réveiller.

À la fin, je ne suis plus rien. Je me sens desséchée, épuisée, le cœur trop lourd. Mes larmes s'arrêtent de couler. Je ne suis plus qu'une masse engourdie, douloureuse.

Je prends une profonde respiration, je regarde ma mère en espérant, en désirant, en suppliant.

C'est peine perdue.

Je lui prends la main et je la serre entre les miennes. Ma bouche est tellement sèche qu'elle me fait mal, mais je dis doucement :

– Tu sais, Maman, je suis tombée amoureuse. Juste comme tu me l'avais dit. De Lachlan.

Le simple fait de prononcer son nom me fait du bien.

– C'était inévitable. Je pense que tu l'as tout de suite compris, mais tu me connais. Je me refusais à croire au coup de foudre, au grand amour, cet amour fou qui vous consume, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien en vous, à part l'amour. Le genre d'amour qui existait entre papa et toi. J'ai toujours trouvé ça atroce.

Je laisse éclater un petit rire.

– Et d'une certaine façon, ça l'est, parce que c'est une maladie qui envahit toute votre vie, jusqu'à la moindre cellule de votre corps. C'est comme si tout ce que je faisais était, d'une manière ou d'une autre, en relation avec Lachlan. Il est devenu mon tout et mon toujours. Mais... je suppose que tout amour digne des contes de fées a une part sombre. Ça ne se termine pas toujours en happy end. Par moments, le prince peut se mettre à ressembler au méchant, mais... la princesse aussi. Mais je l'ai vraiment aimé, Maman. Je l'aime toujours. Il a fallu que je fasse cette expérience jusqu'au bout. Et ensuite je l'ai perdu, et c'était ma plus grande peur. De perdre cet amour sauvage et splendide, le même amour que celui que tu éprouvais pour papa. Mais maintenant... Maintenant, tu vas le retrouver. Et je sais combien tu vas être heureuse.

J'embrasse doucement sa main.

– Moi aussi, je te reverrai un jour. Et je te raconterai tout cela à nouveau. Et je vais faire en sorte d'avoir de belles choses à y ajouter.

Une seule larme roule sur mes joues, je l'essuie avant de me lever et de lui serrer la main une dernière fois.

– Je t'aime.

Je me retourne et je quitte la pièce. J'avance dans le couloir. Paul, Brian et Toshio me regardent. Toshio se lève pour me serrer fort dans ses bras. Je croyais ne plus avoir de larmes, mais son étreinte les fait jaillir à nouveau. Je lui murmure à l'oreille :

– C'est ton tour.

Je regarde Paul, ses yeux et son nez tout rouges.

– Ensuite on lui dira adieu tous ensemble. Au tout dernier moment.

Paul acquiesce et Toshio recule, tête baissée, l'air complètement perdu.

– Elle t'attend, lui dis-je en posant une main sur son épaule. Essaie juste de ne pas lui dire trop d'horreurs sur Sean, d'accord ? Elle a déjà bien assez à faire avec cinq enfants.

Il me répond avec un sourire triste :

– Elle a l'habitude.

Et il part en direction de la chambre.

Je m'assieds à côté de Brian et de Paul, et j'attends. Je me pelotonne sur mon siège et je m'endors.

Deux heures passent. On est arrivés au bout des vingt-quatre heures fatidiques. Bien sûr, tout ça n'est pas gravé dans le marbre, si nous avons besoin de plus de temps, il suffira de le dire aux infirmières, elles nous en donneront. Mais nous avons fait nos adieux. Le moment est venu de conclure.

– Est-ce que tu es d'accord ? je demande doucement à Toshio pendant que nous entrons dans la chambre en compagnie de la doctoresse.

Il hoche la tête.

– Elle ne reviendra plus. Je le sais maintenant.

J'ai passé mon bras autour de son cou. Je pose ma tête sur son épaule. Nous sommes en cercle autour du lit, nous regardons ma mère. Chacun de nous lui fait ses adieux à sa façon. Je lève la paume de ma main et je lui dis que je l'aimerai toujours.

Ce n'est pas un simple petit au revoir, c'est le plus grand que vous puissiez jamais dire à quelqu'un. Les infirmières vont et viennent, elles débranchent doucement les appareils qui la maintenaient en vie. On nous a expliqué que ça pourrait prendre quelques heures, voire quelques jours pour qu'elle meure. Le docteur nous a dit qu'elle partirait quand elle serait prête à le faire, et qu'il était difficile de prévoir combien de temps son corps allait s'accrocher à la vie. Mais le moniteur indique que sa tension baisse rapidement. Sa fréquence cardiaque ralentit, ralentit, ralentit.

Elle s'en va.

Elle a assez attendu.

Et nous la voyons partir sous nos yeux.

Et voilà, elle est partie, tout simplement.

Elle est vraiment partie.

Un silence de mort s'installe dans la pièce.

– Je suis désolée, dit la doctoresse, et je sais qu'elle le pense vraiment.

J'éclate en sanglots dans les bras de Toshio. Paul et Brian s'approchent et nous nous serrons tous dans les bras les uns des autres autour du lit.

– Je vous aime, les mecs.

Je suis ravagée. Totalemment ravagée.

– Vous êtes mes frères. Et vous êtes mon sang.

– Nous aussi, on t'aime, répond doucement Paul. Maintenant, on est tout seuls. J'aurai vraiment besoin de vous voir de temps en temps.

– Vous croyez qu'elle sera fière de nous ? demande Toshio en reniflant dans sa manche.

– Toujours, dit Brian. Tant que nous n'oublions pas qui nous sommes les uns pour les autres.

– Sans ça, papa et elle nous enverrons une bonne torgnole de là-haut, dis-je en tentant de plaisanter.

Nous nous séparons. Leurs sourires sont tristes, mais ils sourient tout de même. Je me dis que moi, je ne pourrai plus jamais sourire vraiment.

Nous quittons la pièce, je jette un dernier coup d'œil à maman par-dessus mon épaule.

Elle nous a quittés pour toujours.

Mais entourée de tant d'amour.

Je sors dans le couloir.

Et...

Lachlan est là, debout ?

Je m'arrête net, en tentant de deviner à travers le rideau de mes larmes si c'est vraiment lui ou une sorte d'apparition. Mes frères s'arrêtent eux aussi. Ils le regardent d'un air circonspect, du coup je comprends qu'il est bien là. Comment ne pas voir cette montagne toute tatouée dans cette petite salle d'attente ?

– Lachlan, je m'écrie, et ma voix déraile.

Je n'arrive pas à y croire. Sa barbe a poussé et il a l'air aussi fatigué que moi, mais il est là. Il est réellement là. Comment est-ce même possible ?

– Je ne pouvais pas te laisser traverser ça toute seule, dit-il calmement.

Et il ouvre ses bras. Je m'y précipite, je m'écroule contre sa poitrine, mes jambes cèdent sous mon poids. Il me retient de toutes ses forces dont j'ai désespérément besoin, et je me mets à pleurer contre lui, je suis tellement, tellement bouleversée.

– Je suis là, dit-il doucement, je suis là.

Il respire fort, je sens sa poitrine bouger contre mon visage.

– Je suis tellement désolé pour toi, Kayla.

Il me serre plus fort encore, je m'accroche à son dos à travers sa chemise. Je balbutie sans pouvoir croire que je suis dans ses bras.

– Comment as-tu fait pour arriver si vite ? Et le rugby ?

Il est là.

Seigneur, je ne me rendais pas compte à quel point j'avais besoin de sa présence.

– J’ai pris le premier avion ce matin. Et j’ai filé jusqu’ici, poursuit-il tranquillement. Nous n’avons pas de matchs pendant quelques jours. Alan m’a donné son accord. Mais je serais venu même s’il ne l’avait pas fait. Je ne veux pas que tu puisses croire que tu dois tout supporter toute seule. Je suis là pour toi, je le serai toujours.

– Merci !

Je ressens en même temps tellement de chagrin et tant de gratitude. Ma peau me brûle à son contact. Il m’a tellement, tellement manqué. Lentement, je me recule et je le regarde droit dans les yeux. Il est bien là. Il est encore à moi.

1. L’hôpital universitaire de San Francisco.

CHAPITRE 29

Lachlan

J'ai désiré tellement de choses lorsque j'ai eu trente-deux ans, mais rien autant que de pouvoir être celui qui allait dissiper son chagrin. Dès l'instant où elle m'a appelé, j'ai su que rien ne pourrait m'empêcher de la rejoindre. J'ai pris le premier avion après avoir appelé Alan pour le prévenir que j'allais rater une séance d'entraînement. Ça ne lui a pas fait plaisir, mais je lui ai dit que c'était comme ça.

J'ai fait ma valise, j'ai déposé les chiens chez Amara et j'ai débarqué à San Francisco. J'espérais y arriver à temps pour être aux côtés de Kayla quand elle devrait dire adieu à sa mère, mais je suis arrivé juste après.

La voir sortir de cette chambre, avec une telle tristesse sur ses frêles épaules et le visage ravagé par la douleur, m'a totalement bouleversé. J'ai eu du mal à supporter de la voir souffrir autant, mais il fallait que je sois fort pour pouvoir la soutenir.

Elle s'est effondrée dans mes bras. Elle s'est effondrée contre mon cœur. Je me suis accroché à elle le mieux que j'ai pu, et je lui ai dit que j'étais là.

Elle n'a pas protesté, n'a montré aucun signe de colère. Elle m'a accepté et en un instant, tout est rentré dans l'ordre dans mon monde.

Mon monde merveilleux.

Mais où tout est, bien sûr, encore si difficile.

Ce soir-là, je rentre chez Kayla. Je lui ai dit que je pouvais très bien aller à l'hôtel, que je ne voulais pas m'imposer. Mais elle n'a rien voulu entendre.

C'est bizarre de me retrouver ici. J'ai l'impression que c'était il y a des décennies que j'y suis venu la première fois, aveuglé par mon désir pour elle, sans me douter une seconde de ce qui allait se passer entre nous. Je devais pourtant savoir au fond de moi-

même qu'elle allait devenir l'amour de ma vie. Mais je ne me rendais pas compte que notre amour allait devoir faire face à tant d'épreuves.

Ou peut-être que je le savais. Mais je n'en avais rien à foutre, et quoi qu'il en soit, je suis allée vers elle.

Si c'était à refaire, je recommencerais.

– Je vais prendre une douche, dit-elle en posant son sac à main sur la table. Ça fait longtemps que je ne me suis pas lavée.

Un instant, je me dis qu'elle va m'inviter à la prendre avec elle, comme elle l'a toujours fait. Mais elle se contente de me faire un petit sourire fatigué et referme la porte derrière elle.

Je m'assieds dans le canapé et je me mets à réfléchir.

J'aimerais bien savoir ce que nous sommes l'un pour l'autre. Au téléphone, elle m'a dit qu'elle m'aimait. Est-ce que ça a la moindre importance en ce moment, avec tout ce qui se passe ?

Elle reste longtemps dans la douche, et quand elle sort, les cheveux humides sur les épaules, enveloppée dans un drap de bain, elle est d'une beauté à couper le souffle. Tellement belle que ça fait mal.

– Tu viens te coucher avec moi ? demande-t-elle.

Sa voix est calme, elle me regarde timidement, comme si elle n'était pas sûre de ma réponse.

Je hoche la tête en me levant :

– Bien sûr !

Je la suis dans sa chambre. Même dans le noir, c'est une véritable zone de guerre, un lieu où quelqu'un a vécu l'enfer, et pour qui plus rien n'a d'importance. J' imagine son sommeil solitaire, dans une telle souffrance. Elle enlève sa serviette et se glisse sous les draps, et je fixe son corps nu, terriblement excité et désespérément amoureux.

Mais je ne veux pas être présomptueux. J'enlève mes bottes, mes chaussettes et mon pantalon, et je garde ma chemise et mon caleçon. Je sens bien que j'ai une érection, c'est irrépessible quand elle est nue à côté de moi, surtout quand ça fait un mois que je ne l'ai pas vue. Je ne veux pas commettre d'impair, pas maintenant, alors qu'elle est sur le point de craquer. Je la rejoins sous les draps en lui jetant un regard prudent, sans savoir comment agir. Elle se tourne vers moi et s'installe entre mes bras, elle pose son visage sur ma poitrine et sa main sur mon cœur.

Je voudrais que ce moment dure toujours, avec le contact si doux de sa peau contre la mienne.

– Merci d'être venu, dit-elle au bout d'un moment.

Je lui caresse le dos, je tressaille en sentant ses côtes. Elle a tellement maigri.

– Ce n'est rien du tout. Merci de m'avoir dit que tu m'aimais.

Elle reste silencieuse, et un instant, je pense que j'ai dit ce qu'il ne fallait pas.

– Au téléphone, j'ajoute. Vrai ou pas, merci de l'avoir dit. Tu ne peux pas imaginer ce que ça signifie pour moi.

Les secondes passent et semblent bien lourdes dans l'obscurité.

– Je t'aime toujours, dit-elle en appuyant sa main sur ma poitrine. Je t'aime là, j'aime ton grand cœur, ton cœur immense.

Ces mots, ces mots. L'espoir renaît en moi.

– Mais ce n'est pas assez, dit-elle et aussi vite qu'il était né, l'espoir retombe et s'écrase, les ailes brisées.

– Je comprends, je lui réponds, la voix étranglée par le chagrin, même si je ne comprends pas. Je ne peux pas comprendre. Parce que mon amour pour elle est si profond qu'il peut tout vaincre.

Cela dit, bien peu de choses peuvent vaincre la mort.

– C'est juste que... C'était si dur, tu sais ? Par moments. Je sais que nous aurions pu traverser tout cela, mais tu avais besoin qu'on t'aide et je ne pouvais pas le faire.

– Je sais. Mais c'est différent à présent. Je vois un psy. Je suis sobre. J'ai passé plusieurs week-ends en désintox. Je veux m'améliorer, pas seulement pour toi, mais pour ma famille, pour moi. Pour pouvoir vivre.

Je peux sentir qu'elle sourit contre moi.

– Bon... Ça... ça me fait un bien fou, tu ne peux pas t'imaginer à quel point.

Elle pousse un gros soupir.

– Mais c'est comme ça. Tu sais quoi ? Je ne crois pas que nous puissions revenir en arrière. Pas maintenant. Pas avec ma mère... C'est trop dur. Je ne sais pas comment je vais réussir à passer la journée, sans parler de demain. Et du jour suivant. Comment je vais mettre un pied devant l'autre ? Je risquerais de tomber. Et je resterais par terre. Je n'arrive déjà pas à me relever après ça.

Je lui réponds dans un murmure,

– Kayla, prends ton temps. Rien ne presse. Je serai toujours là, j'éprouverai toujours la même chose pour toi. J'attendrai.

Elle s'écrie alors,

– Mais je ne veux pas que tu m'attendes !

Je ferme les yeux, je ravale mon chagrin.

Elle me quitte.

Je la quitte.

– D'accord, dis-je, la voix cassée.

– Ce ne serait pas juste envers toi. Je dois gérer ma propre merde, je n'ai pas la force de supporter une culpabilité supplémentaire. Je ne pourrais pas supporter de te savoir de l'autre côté de l'océan, à m'attendre, pendant que moi que je ne te donnerais rien. Je ne peux plus rien te donner à présent. Tu ne comprends pas ?

Je hoche la tête, en sachant parfaitement ce qu'elle veut dire, et en détestant ça.

– Oui, je comprends. Tu sais il y a quelque chose que je ne t'ai jamais dit à mon propos.

Elle se fige contre moi, dans l'attente de ma confession. J'encaisse le choc.

– Quand j'ai décidé de devenir clean, quand j'ai décidé de retourner voir Jessica et Donald pour leur demander pardon et les supplier de me reprendre, ce n'était pas un choix mûrement réfléchi. C'était tout le contraire. J'avais un ami. Charlie. Un drogué comme moi. Toutes ses conneries étaient dues à son addiction. Mais si tu faisais abstraction de cela, c'était un garçon gentil, vraiment chouette. Drôle comme tout.

J'humecte mes lèvres et je me rends compte que raconter cette histoire ne me démolit pas totalement, contrairement à ce que je pensais. Le chagrin, la honte, la culpabilité que j'ai ressentis sont curieusement mis de côté.

– Charlie voulait absolument essayer l'héroïne. Je n'en ai jamais pris, même si Brigs et les autres pensent le contraire, mais non. Cela dit, ça ne change rien, la méthadone, c'est tout aussi dégueulasse, peut-être même pire. Mais je ne l'ai jamais fait, et quand Charlie a voulu se défoncer à l'héro, j'ai refusé de l'aider. J'ai refusé d'y toucher.

Je fais une pause, je baisse les yeux. Elle écoute, elle a les yeux grands ouverts. Je poursuis.

– Je l'ai vu se shooter et prendre son pied. Et quand il est redescendu, ça ne ressemblait pas à une descente sous meth. Ça semblait facile. C'est en tout cas ce que je me suis dit. Je me suis raconté pas mal de bobards. Et quand il en a voulu à nouveau, quelques jours plus tard, je lui ai dit que j'allais lui en trouver. On s'aidait comme ça tous les deux, et je croyais vraiment que je l'aidais. Alors, je suis allé voir des mecs que je connaissais, des sales types, mais ils en avaient, et c'était pour Charlie... Je les ai payés avec le fric que j'avais mendié dans la rue. J'aimais mieux ça que de le dépenser pour de la bouffe. C'était vachement rare qu'on mange, tu sais. On aurait pu, mais ça ne semblait tout simplement pas important. Il n'y avait qu'une chose qui comptait, cette putain de défonce. Donc j'ai rapporté la poudre à Charlie. Il s'est piqué devant moi. Peut-être qu'il en a trop pris, peut-être que c'était de la merde, peut-être que son organisme ne pouvait pas en supporter plus. Le problème, c'est que j'étais tellement défoncé à la meth moi-même que je ne me rendais plus compte de rien. Il est mort sous mes yeux.

Elle chuchote, en retenant son souffle :

– Non... Lachlan...

– Si, je réponds tout en me découvrant bien plus de force que je ne l’imaginai.

– Il est mort devant mes yeux et nous l’avons regardé mourir, moi et mon chien des rues. Et je n’ai absolument rien pu faire. Je n’ai même pas pu réagir. Je suis resté là, assis à ses côtés à me balancer d’avant en arrière, jusqu’à ce que je redescende de mon trip. Et alors, je me suis levé et j’ai couru. Je me suis enfui. Je ne me souviens pas des jours qui ont suivi, bien que je travaille là-dessus avec mon psy, mais je sais que j’ai choisi de sauver ma propre vie. Je me rappelle avoir frappé à la porte de Jessica et Donald, et tout ce qui a suivi. C’est ce jour-là que j’ai compris que je n’avais qu’une seule vie et que je suis né une seconde fois.

Elle respire fort contre ma poitrine. Mais je n’ai pas peur de ce que je lui ai raconté.

Lui dire la vérité m’a libéré.

– Pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça ? me demande-t-elle d’une voix presque inaudible.

– Parce que je sais ce que c’est que la culpabilité. Et je sais ce que c’est que la mort. Et j’ai fini par comprendre qu’il ne faut pas lier l’un à l’autre. Sans ça, ça finit par te détruire.

Je dépose un baiser sur le sommet de son crâne.

– Je sais que tu vas souffrir pendant longtemps et que tu te détesteras pour ça, mais je t’en supplie, rien de tout cela n’est de ta faute. Ne laisse pas ta culpabilité prendre le dessus. Aie de la peine pour ta mère, mais ne laisse jamais la honte te détruire. Il n’y a aucune place pour ça. Oublie-la.

Elle laisse glisser ses doigts le long de ma poitrine, sans rien dire.

Nous n’avons, l’un comme l’autre, plus rien à ajouter.

Nous nous contentons de respirer. Nos cœurs battent.

Nous nous raccrochons à cet instant, jusqu’à ce qu’elle s’endorme contre moi.

Je la serre dans mes bras. Dire la vérité m’a libéré.

J’espère que cette même vérité pourra la soulager.

Tout comme son amour m’a sauvé.

*
* *

Je décide de rester pour les obsèques.

Alan n’est pas content.

Thierry n’est pas content

Édimbourg n’est pas content.

Ma décision ne contente personne. Ça veut dire que je vais manquer un match. Ça signifie que je suis dans la merde et que je fous mon équipe dans la merde, d’autant plus

que nous jouons contre Leeds.

Mais je ne peux pas abandonner Kayla. Pas alors qu'elle a tant besoin de moi. Je reste à ses côtés quand elle doit faire face à toutes les paperasses administratives, à ses frères, aux avocats et aux dernières volontés de sa mère. Je suis là pour la soutenir quand elle craque, et elle craque souvent. Parfois, la tension est trop forte pour moi, mais je le supporte, parce qu'elle, elle ne le peut pas.

Après ma confession sur la mort de Charlie, nous ne parlons plus de notre relation. Elle m'a dit tout ce qu'elle avait à me dire. Elle ne pense pas pouvoir être avec moi, même si elle m'aime, et bien que j'aie envie de la secouer, de lui faire comprendre que, quoi qu'il arrive, je serai là, je l'attendrai, elle ne peut pas l'entendre. Pour l'instant, nous ne pouvons pas être ensemble.

Pour l'instant, elle pense que ça n'arrivera jamais. Pour l'instant, je ne suis que le bras qui la console.

Aux obsèques, je vois Bram, Nicola, Linden et Stephanie. C'est le seul rayon de lumière dans toute cette tristesse, bien que nous n'ayons vraiment pas le cœur à fêter nos retrouvailles. Je parle un peu avec Bram des développements de son affaire, il me raconte que le père de Justine a entraîné d'autres investisseurs de ses connaissances. Il m'est profondément reconnaissant, et je lui suggère d'orienter certains de ces investissements sur mon projet de refuge canin. C'est dur de leur dire au revoir, surtout à Bram. Dire adieu à la mère de Kayla, alors que le cercueil est descendu en terre, est également très difficile. Et dire au revoir à Kayla, sans doute pour la dernière fois de ma vie, est la chose la plus difficile que j'aie jamais eu à faire. Elle m'accompagne à l'aéroport, et je suis soudain submergé par le souvenir de la dernière fois. J'étais sur le point d'enregistrer, très nerveux à l'idée qu'elle ne vienne pas, à l'idée d'avoir un siège vide à côté du mien pendant mon voyage de retour. Et, tout à coup, j'ai senti sa présence derrière moi, comme un lever de soleil dans mon dos. En me retournant, j'ai vu son beau visage rempli d'espoir, d'interrogations, de questions. Elle tirait derrière elle une valise ridiculement flashy. Et je suis tombé fou amoureux d'elle.

Maintenant, tout a changé. Même mes sentiments pour elle.

Parce que c'était juste un avant-goût de l'amour. Ce que je ressens aujourd'hui est bien plus profond.

– Lachlan, me dit Kayla pendant que nous attendons devant le contrôle de police. (Elle m'attrape la main, la serre fort tout en baissant les yeux.) Je ne sais pas comment te remercier. Pour tout.

– Tu n'as pas à me remercier, je lui réponds en lui serrant la main, moi aussi. Je serai toujours là pour toi. J'espère que tu le sais, à présent.

Elle hoche la tête, renifle.

– Je sais. (Quand elle relève la tête, ses yeux sont pleins de larmes.) Je veux être prête. Je veux être avec toi à nouveau. Mais je ne sais pas comment faire.

Je lui fais un petit sourire.

– Oh ma puce, tu sais où me trouver. Si jamais tu as besoin de moi, si tu me veux, tu sais où je suis.

– Mais est-ce que tu auras envie de me reprendre ?

Je secoue la tête en retenant mes larmes,

– Comment peux-tu me dire ça ?

Je la prends dans mes bras et je la serre le plus fort que je peux, puis je chuchote :

– Comment peux-tu même me poser la question ? Je t'aime. Mon cœur est à toi.

Je recule, conscient que les larmes coulent sur mes joues. J'attrape son visage entre mes mains, je le caresse avec mes pouces, pendant qu'elle me regarde avec tout l'amour que je sais être profondément enfoui derrière son chagrin.

Je l'embrasse doucement, un baiser interminable qui signifie tout. Plus beau que tous nos baisers précédents. Et je murmure contre ses lèvres :

– Reviens-moi, je t'en supplie. Quand tu pourras, quand tu seras prête, si un jour tu es prête. Reviens, s'il te plaît.

Et je recule, incapable de rester là une seconde de plus. Elle m'a déjà vu m'effondrer. Inutile de recommencer. Je me redresse, fais demi-tour et je m'éloigne.

Je me demande si elle va attendre que je disparaisse ou si elle est déjà partie.

J'ai trop peur de regarder, comme si ce simple geste allait me donner un indice sur l'avenir de notre relation. Je montre rapidement mon laissez-passer à l'un des agents de sécurité et je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule avant de disparaître derrière le mur.

Elle est toujours là.

La main levée.

Je lève la mienne pour lui répondre.

Et je lui souris.

CHAPITRE 30

Lachlan

Trois mois plus tard

Je descends Queen Street quand mon téléphone se met à sonner. Il est à peine audible à cause des chants de Noël qui hurlent à plein tube dans les boutiques tout autour. Je fouille maladroitement dans ma veste en cuir en essayant de jongler avec un sac d'épicerie et Lionel, Emily et Jo qui tirent chacun sur leur laisse avec impatience. Même muselés, Lionel et Jo charment les passants. Emily continue à être un peu compliquée, à grogner, mais on ne peut pas gagner à tous les coups.

Je réponds sans avoir vu qui m'appelle.

– Allô ?

J'espère que c'est soit un des footballeurs les plus célèbres qui veut faire un don à mon association, soit Kayla.

– Salut, dit Kayla, et sa voix a un goût de miel. Je te dérange ?

– Pas du tout. Je suis juste obligé de jongler et de jouer les super-héros, c'est tout. Comment vas-tu ? Ça fait des siècles que nous ne nous sommes pas parlé.

– Ça fait juste quatre jours, répond-elle sèchement. Et tu sais que je ne roule pas vraiment sur l'or.

– Tu sais que je peux te rappeler, lui dis-je pour la millionième fois.

Mais elle est têtue, ce n'est pas nouveau.

– Je sais, mais je préfère quand c'est spontané. Alors, comment ça va ?

– Bien.

Depuis trois mois que je ne l'ai pas vue, ça a été à la fois un peu compliqué, tumultueux et super. Quoi qu'il en soit, les choses évoluent dans le bon sens, et c'est bien connu, après chaque changement, arrive toujours une période d'adaptation.

Je suis sobre depuis environ quatre mois. Quatre mois difficiles, stimulants, mais c'est un combat quotidien nécessaire. Le seul truc que j'avale, ce sont des anxiolytiques faiblement dosés et sans accoutumance. Je vois mon toubib une fois par semaine, et grâce à ça, je n'ai pas besoin d'antidépresseurs. C'est dur de fouiller dans mon passé pour faire remonter à la surface un tas de souvenirs que j'aimerais mieux laisser enfouis. Mais, en même temps, je suis plus conscient des choses. Ça me permet d'accepter ma responsabilité quand c'est nécessaire et pas quand ça ne l'est pas. Ça m'aide à faire avec les cartes que j'ai reçues à la naissance et à comprendre pourquoi je réagis comme je le fais. C'est douloureux, mais c'est fascinant et ça en vaut la peine, parce qu'ainsi je gère mieux la dépression et la colère, sans prendre de médicaments.

La dépendance ne vient pas de nulle part, vous ne pouvez pas améliorer les choses si vous ne vous attaquez pas aux causes.

Je me suis également mis à la boxe. Je sais que ça ne cadre pas forcément avec le rugby, que mon corps ne peut pas supporter beaucoup plus de tension, mais je suis doué pour la boxe, et c'est un bon moyen d'exprimer mon agressivité.

Selon mon toubib, je suis en excellente forme, peut-être meilleure que quand j'avais vingt ans, grâce à l'arrêt de l'alcool et à l'exercice. Peut-être même est-ce une bonne chose pour le rapport corps/esprit, parce que le corps semble mieux répondre quand la tête et le cœur sont en joie. Mais je n'en suis pas complètement certain.

Quant à mon cœur... eh bien, il ne va pas mal. Il bat. Mais il ne fonctionne pas à plein régime, pour ne pas dire plus. Kayla et moi nous nous parlons une fois par semaine, et nous nous envoyons des textos, des SMS, des mails, plus souvent encore. Mais la distance entre nous est toujours présente. Nous n'avons aucune relation amoureuse, nous ne nous parlons plus intimement depuis bien longtemps. Après tout ce qui est arrivé, la mort de sa mère a porté un coup fatal à notre relation. La dernière fois que je lui ai dit que je l'aimais, c'était il y a un mois, et elle ne m'a pas répondu. Quelques semaines plus tard, elle m'a annoncé au détour d'une phrase qu'elle avait rencontré un type dans un bar et qu'elle allait sortir avec lui. Je suppose que c'était une manière de me demander ma permission.

Évidemment, ça m'a rendu malade. J'ai mis longtemps à avoir à nouveau le courage de l'appeler. Je suppose qu'il ne s'est rien passé avec ce type, parce qu'elle n'en a plus jamais parlé et que je n'ai rien vu passer à son sujet sur son réseau social. J'ai juste posé une ou deux questions à Bram à son sujet. Il m'a répondu qu'elle était toujours célibataire et qu'elle essayait d'avancer. Je ne sais pas s'il voulait parler de la mort de sa mère ou de moi, ou des deux. Mais mon amour pour elle n'a jamais varié, il n'a jamais diminué. Je ne lui en parle plus, parce que je ne veux pas la mettre mal à l'aise si elle est définitivement passée à autre chose. Je ne veux pas la bousculer après tout ce qu'elle a vécu.

Du coup, je garde mon amour pour moi. Mais j'espère qu'elle le sait. J'espère qu'elle l'entend au ton de ma voix, à ma façon de rire de ses blagues idiotes, parce que, putain, elle arrive encore à me faire rire.

Et je sais que ça serait plus facile pour moi si je ne lui parlais plus du tout, mais ce n'est pas ça que je veux. Je préfère l'aimer sans réciprocité, secrètement, de loin, que de la perdre. Ce ne serait plus vivre. Elle fait partie de ma vie, à tous les niveaux. Finalement, aimer Kayla m'a sauvé. Je lui en suis redevable.

– Simplement bien ? demande Kayla, en me ramenant à la conversation.

– Eh bien, les chiens vont bien, et la boxe également. Mon vieux pote de rugby, Rennie, est revenu, c'est fantastique. À part ça, il ne s'est rien passé de particulier depuis quatre jours.

– J'ai quitté mon travail, annonce-t-elle.

Je suis abasourdi.

– Vraiment ? Je pensais que tu l'aimais.

Kayla a quitté son boulot précédent, au *Bay Area Weekly*, une semaine après la mort de sa mère. De toute façon, ils voulaient la virer, pensait-elle, et il était donc grand temps. Elle a ensuite répondu à une annonce pour un poste de rédactrice dans la rubrique faits-divers d'un magazine local. À sa grande surprise, ils l'ont embauchée et formée. C'est un magazine online sur la Californie du Nord, du coup, je lis chacun de ses articles. Elle a vraiment du talent, même si je sais que ça prendra du temps avant que ça paye vraiment. Le problème, c'est qu'elle a dû accepter une grosse baisse de salaire. Mais Kayla s'est débrouillée. Elle a renoncé à son appartement et a emménagé chez son frère Toshio.

– J'aimais vraiment ce boulot, mais il était temps pour moi de progresser. J'ai acquis l'expérience dont j'avais besoin. À présent, j'ai envie d'autre chose. J'ai répondu à toutes les annonces de presse depuis deux jours.

– Et alors ?

– J'ai un entretien demain.

– Où ça ? Dans quel canard ? Je vais me renseigner.

– *Vingt-Quatre Heures*. C'est un quotidien gratuit.

– Je connais ce nom.

– Ils sont présents dans toutes les grandes villes. Ils sont distribués dans les gares.

– Ah oui, je l'ai déjà vu. C'est super. C'est mieux payé, j'espère ?

– On verra. J'espère que ce sera suffisant pour que je puisse continuer à partager un appartement. Mais parfois, ce n'est pas l'argent le plus important.

Elle marque une pause.

– Où es-tu ?

– Je viens d’emmener les chiens faire une petite balade et acheter quelques provisions. J’arrive à Frederick Street. Il fait un froid de gueux.

– Je sais, dit-elle et je l’entends presque frissonner. Tu as des plans pour ce soir ?

– Pas vraiment. Je vais rester à la maison, et peut-être regarder un film de Noël débile à la télé, puisque c’est la saison.

– Ce n’est pas franchement gai. Tu vas regarder ton film tout seul ?

– Euh, moi et les chiens, ouais.

– Pas de femme en vue ?

Je déglutis.

– Non.

– Tu es sûr ? insiste-t-elle.

Je fronce les sourcils.

– Je crois que je me souviendrais si j’avais invité une femme à passer la soirée chez moi. Tu as été la dernière, de toute façon. Bref, j’en suis sûr et certain, je serai seul.

On dirait qu’elle réfléchit à ce que je viens de lui dire, et j’ai vraiment l’impression qu’elle pousse un soupir de soulagement.

– Comment es-tu habillé ? me demande-elle.

– Comment je suis habillé ? (Je ne peux m’empêcher de sourire.) Voilà une question que je n’ai pas entendue depuis un sacré bout de temps.

– Laisse-moi deviner. Ta vieille veste en cuir. Des jeans gris foncé. Un pull vert olive style scandinave qui a l’air de gratter. Des boots Timberland couleur camel. Oh, et des mitaines noires.

Je baisse les yeux, j’ai complètement oublié ce que je porte.

– C’est exactement ça, dis-je, estomaqué. Comment as-tu...

Alors, je lève les yeux vers mon appart, de l’autre côté de la rue. Et je vois Kayla debout devant l’immeuble. Le sac de courses me tombe des mains. Je ne sais pas comment je rattrape mon téléphone et les laisse. Ça ne peut pas être elle.

Mais la queue d’Emily se met à frétiller quand elle lève la main pour me faire un petit signe. Elle porte un caban violet, des jeans, des bottes et un bonnet enfoncé sur les oreilles. Elle sourit en baissant son téléphone.

J’avance vers elle, hébété.

– Ton épicerie ! hurle-t-elle, heureusement.

Comme si j’étais sur pilote automatique, je me retourne rapidement, je ramasse et je reviens vers elle. Tant que je ne peux pas la toucher, elle n’est pas réelle. Plus j’avance, plus elle le devient. Je la dévisage, l’air totalement ahuri.

– Qu’est-ce que tu fais là ? je demande, et mes paroles semblent flotter comme dans un rêve.

– Je me demandais si tu avais besoin d’une colocataire, dit-elle en enfournant ses mains dans ses poches et en détournant les yeux avec un air coquin.

– Une colocataire ?

– Ouais. Mon entretien d’embauche. Si j’obtiens ce poste, j’aurai besoin d’un endroit où vivre.

Je me contente de la regarder en clignant des yeux et en me demandant si c’est une blague.

Elle se mord les lèvres, fronce les sourcils.

– Si tu veux encore de moi, bien entendu. Je ne t’en voudrais pas de ne plus avoir envie de me voir.

J’avance encore, puis je m’arrête à un pas d’elle. Les chiens reniflent ses jambes. Elle leur sourit, les caresse distraitement tout en me regardant.

– Kayla, comment se fait-il que tu sois là ?

– Je te l’ai dit. J’ai démissionné, me répond-elle avec un regard plein d’espoir. J’étais prête. Il fallait que je bouge, que je change de vie, après ces trois mois. Ce n’était pas une vie. J’étais juste... je sais, j’aurais dû t’en parler par téléphone, mais j’avais tellement peur que tu ne me croies pas, ou que tu me dises de ne pas venir. J’avais tellement peur que ça ne marche pas. J’ai quitté mon boulot, j’ai acheté un billet d’avion et j’ai juste... prié pour que tout aille bien. Parce que vraiment... il fallait que je te le dise de vive voix.

J’ai du mal à articuler, tellement ma bouche est sèche.

– Me dire quoi ?

Elle me regarde fixement avec ses grands yeux, comme si je l’intimidais.

– Me dire quoi ? je répète désespérément.

Elle sourit légèrement.

– Que je suis toujours amoureuse de toi.

Je baisse la tête. Je n’ai pas dû bien entendre.

Elle poursuit.

– Et je sais que j’ai peut-être attendu trop longtemps, mais je ne peux plus l’ignorer. J’ai essayé, tu sais. Vraiment. Je suis même sortie avec quelqu’un d’autre. Je pensais que, peut-être, ça m’aiderait. Au bout d’une minute à peine, je me suis levée et je suis partie. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais même pas le regarder. Lachlan, tu as définitivement éliminé tous les autres hommes. Aucun ne pouvait être comparé à toi, avant. Aucun après, non plus. Il n’y a que toi, seulement toi.

Mon cœur bat la chamade comme celui d’un oiseau blessé. J’essaie de toutes mes forces de garder le contrôle de la situation.

– Je ne comprends pas. Tu savais ce que je ressentais pour toi pendant tout ce temps. Je n’ai pas cessé de te répéter que je t’aimais... jusqu’à ce que tu ne me le dises plus en

retour.

En me rappelant la douleur que j'ai ressentie à ce moment-là, je plisse fort les paupières.

– Pourquoi ? Tu ne savais donc pas ce que ça m'a fait quand tu as arrêté de me le dire ?

Elle détourne son regard en inclinant la tête, l'air blessé.

– Si. J'étais vraiment démolie, Lachlan, et je le suis toujours. Il ne se passe pas de jour sans que je pense à ma mère, à combien elle me manque, à ce que je donnerais pour qu'elle revienne, juste une seconde, juste le temps de lui sourire.

Elle lève les yeux au ciel, ils sont remplis de larmes.

– J'ai tenté de dépasser mon chagrin, mais je n'ai pas réussi. Mais ça ne voulait pas dire que je ne t'aimais plus. Je ne voulais plus t'aimer, c'est tout. Je ne voulais pas te donner mon cœur, jusqu'à présent. Comment allais-je faire pour le récupérer ensuite ? Il était déjà tellement fragile. C'était finalement plus simple de... le fermer. Mais j'avais tort. Parce que ça me faisait encore plus de mal de faire comme si je n'en avais plus rien à faire. Et toi, du coup, tu as fait pareil.

– Mais je faisais semblant, je n'ai jamais arrêté de t'aimer, je lui réponds en m'éclaircissant la voix.

Elle me regarde d'un air triste.

– Alors, pourquoi tu restes planté là, comme ça ?

Je commence :

– Parce que...

Mais mes paroles meurent sur mes lèvres. Elle se jette sur moi. Elle attrape mon visage entre ses mains, tourne ma tête vers elle jusqu'à ce que nos bouches soient collées l'une contre l'autre.

À nouveau, je laisse tomber le sac de courses.

Je laisse tomber les laisses.

Ça m'est égal. Je suis à peu près sûr que les chiens ont la tête dans le sac mais ça m'est complètement égal.

Je m'offre à la sensation que me procure son baiser tendre et féroce. Il me ramène dans ce monde merveilleux où je ne pensais pas pouvoir revenir un jour. Je plonge mes mains dans ses cheveux, lui tiens la tête, la caresse pendant que nos bouches dansent tendrement l'une contre l'autre, pleines de désir. Je n'arrive pas à croire que je l'embrasse à nouveau, que je la touche à nouveau, que je la sens à nouveau.

Je n'arrive pas à croire qu'elle m'aime encore.

Il faut que je fasse une pause, j'ai besoin de respirer, j'ai besoin de savoir.

Je recule en fixant ses beaux yeux bruns si profonds.

– Tu m’aimes ? je murmure.

– Je t’aime, murmure-t-elle à son tour, en me caressant les bras.

Je souris tellement que je pense que j’aimerais que mon visage reste comme ça pour toujours.

– Tu m’aimes.

Elle rit, folle de joie.

– Oui. Oui, je t’aime. Je veux être avec toi, et nulle part ailleurs.

Je la prends dans mes bras, je la serre contre moi et lui fais un énorme câlin. Elle glisse ses bras autour de ma taille. Je presse mes lèvres sur le sommet de son crâne en fermant les yeux. J’ai l’impression qu’une nouvelle aube se lève dans ma poitrine.

C’est un nouveau départ.

– Entrons, lui dis-je au bout d’un moment, le froid de décembre nous engourdit peu à peu. Réchauffons-nous.

Dans ses yeux brille soudain un éclair incroyable. Ça fait si longtemps que je n’ai pas vu ce regard. Ma réaction corporelle est immédiate. Je lui prends la main, j’ouvre la porte et je les pousse, elle et les chiens, à l’intérieur.

Je n’ai plus de temps à perdre.

Mon besoin d’être en elle, de ne plus faire qu’un avec elle est si puissant, si urgent, si enivrant, qu’à l’instant où nous entrons dans mon appartement – notre appartement – et que la porte est refermée sur nous, je la traîne jusqu’à ma chambre à coucher. Je ferme la porte d’un grand coup de pied, je jette ma veste, mon pull et mon pantalon, je me déshabille comme si mes vêtements étaient en feu, et je saute sur elle. Mes doigts palpent chaque centimètre carré de sa peau, j’éprouve un besoin frénétique d’être au plus près d’elle. J’ai envie de sentir la chaleur de ses hanches contre les miennes, la douceur soyeuse de sa peau, la façon dont nous nous imbriquons si parfaitement quand je suis profondément en elle, comme si nous avions été conçus l’un et l’autre, uniquement pour faire l’amour ensemble, pour nous aimer.

Elle aussi effeuille ses vêtements et m’agrippe frénétiquement. Nos bouches se touchent, c’est chaud, humide et tellement passionné. Je la caresse sauvagement, elle bout sous mes mains. Je l’allume comme le ferait un incendiaire.

– Kayla, Kayla, Kayla.

Je gémis dans son cou tout en la goûtant. J’ai tellement envie d’elle qu’à la fois ça me fait peur et m’excite comme un fou. Je bascule sur le lit au-dessus d’elle, je la coince entre mes cuisses, en espérant être capable de prendre mon temps pour pouvoir m’imprégner de chacun de ces instants, mais je ne peux pas. J’aurai le temps demain. Dans quelques heures, peut-être. Mais maintenant, à cet instant, alors que mon amour m’est revenu, cet

instant est trop précieux. Si je ne peux pas la posséder maintenant, j'ai peur de ne plus jamais pouvoir le faire.

Elle m'entoure de ses jambes et glisse une main le long de mon cou jusqu'à l'arrière de mon crâne. Nous nous embrassons toujours sauvagement. Nos langues qui glissent l'une contre l'autre dansent une danse endiablée.

– Je ne peux plus attendre, murmure-t-elle. (Je recule, je me perds au fond de ses yeux, je sais qu'elle ressent le même désir brûlant que moi.) S'il te plaît, pénètre-moi.

Je ferme les yeux, je pose mon front sur le sien et je me glisse entre ses jambes. Ma bite est dure, elle palpite. Je la pousse à l'intérieur, je glisse et je glisse, je ne peux plus respirer. Je suis purifié, sanctifié, je suis en elle.

– Putain, je grogne en lui mordillant le cou et en poussant encore plus loin.

Cette fois, mes bras se mettent à trembler, mon corps est survolté. Je la veux, je veux chaque parcelle de son corps, et mon âme est tout aussi affamée que le reste de mon corps.

– Plus fort ! demande-t-elle.

Ses ongles fouillent l'arrière de ma tête pendant que je dévore ses seins et que je donne des petits coups de langue assassins à ses mamelons. J'attrape violemment ses hanches et je la soulève. Mon sexe la pénètre loin et fort, je grogne sous l'effort, en la baisant, encore et encore.

– Plus fort ! crie-t-elle à nouveau en me regardant dans les yeux.

Elle a besoin de tout sentir.

Je lui donne tout ce que j'ai.

Un grondement sauvage me traverse la gorge et je la baise, je la baise, je la baise, comme si j'allais mourir. Je suis une machine, je la martèle encore et encore, puis je recule, ma poitrine presse ses seins luisants de sueur, nos cœurs battent l'un contre l'autre, ils sont tellement remplis de désir que je ne sais plus quoi faire. Je lui mords la clavicule, les épaules, les seins, les tétons, elle pousse des cris très doux, elle en demande toujours plus, elle me veut en entier. J'agrippe ses hanches comme dans un étau, j'ai peur de la casser en deux.

Et alors, tout se met à tourbillonner. Je glisse la main jusqu'à son clito, et je le masse en faisant des cercles frénétiques qui la font se révolter. Les sons que fait sa gorge délicate sont les plus érotiques, les plus primaux que j'aie jamais entendus.

Elle me tue.

Comme à chaque fois.

Putain de merde.

Je continue, je continue jusqu'à ce que je n'en puisse plus, jusqu'à ce que ma sauvagerie cède, et dans un violent coup de reins final, je me répands en elle en hurlant.

Nous nous laissons emporter ensemble par le plaisir, nos corps comme nos âmes sont étroitement entrelacés. Je me vide en elle, et pourtant je ne me suis jamais senti aussi plein.

Je m'effondre sur elle de tout mon poids, je respire si fort que le lit tremble. Elle s'accroche à mon dos de toutes ses forces comme si j'étais sa bouée de sauvetage, et qu'elle risquait de se noyer en me lâchant.

Mais je l'ai eue. Je l'ai eue.

Nous restons ainsi, soudés, quelques minutes. Nous nous accrochons l'un à l'autre parce que nous ne l'avons pas fait assez auparavant. Cette fois-ci, je sais qu'aucun de nous ne lâchera.

– Tu sais, ça n'a jamais été prouvé, dis-je d'une voix grave en caressant ses cheveux humides, mais je crois que je pourrais vivre seulement grâce à toi. Sans boire ni manger. Juste avec Kayla. Tu serais partante pour tester cette théorie dans les jours qui suivent ?

Elle me répond par un sourire qui me fait littéralement fondre. Ses yeux pétillent, si admirablement pleins de vie.

– Je serais ravie de t'aider pour tes expériences. Donne-moi quelques minutes et nous pourrons réessayer.

– J'ai comme l'impression que cette expérience va durer un sacré bon moment, je l'avertis en souriant.

– Tant mieux, répond-elle en passant son pouce sur mes lèvres. Parce que je n'ai pas prévu de partir, je ne vais nulle part.

Cette fois, je sais que c'est vrai.

Cette fois, elle va rester.

ÉPILOGUE

Neuf mois plus tard

Lachlan est une machine qui sue, qui grogne, mais il est infatigable. Ses membres remuent, ses muscles se tendent quand il se baisse, qu'il se jette en avant et qu'il laboure le terrain. Quel bel animal ! J'aime tellement le regarder, ses mouvements sont tellement fluides et agiles.

Il est à couper le souffle, et en plus, ça m'excite énormément.

Je ne peux pas être la seule à qui il fait cet effet. Je regarde le stade autour de moi, tous ces spectateurs qui hurlent en agitant leurs écharpes rouges et noires, et je sais qu'au fond, la plupart des femmes pensent comme moi, et peut-être aussi certains hommes.

Cela va sans dire, il ne faut pas sous-estimer Lachlan McGregor. Ça, je suis payée pour le savoir. Maintenant plus que jamais. Et de la meilleure façon possible. Il y a neuf mois, je ne me doutais pas une seconde de ce qui allait arriver dans ma vie. Tout ce que je savais, c'était qu'il y avait un homme que j'aimais et qui m'aimait, et que j'avais besoin d'être avec lui. Peu m'importait qu'il soit assailli par ses démons, j'étais noyée dans le chagrin, je n'avais plus aucun but autre que lui. Je me fichais de risquer le tout pour le tout pour une relation qui ne mènerait peut-être à rien. J'avais déjà tout risqué auparavant, et ça avait marché. Ma mère m'avait dit un jour que ma vie suivait le chemin qu'elle devait suivre. Je pense qu'elle avait entièrement raison. Ce vieux sentier m'a menée jusqu'à Édimbourg en compagnie de Lachlan, où je suis tombée folle amoureuse de lui. Mais la vie a ses propres plans qui nous sont incompréhensibles, et le chemin a dévié. Ça m'a pris un certain temps de le remettre dans la bonne direction. Ça m'a demandé un certain temps pour comprendre ce dont j'avais vraiment besoin.

C'était Lachlan, depuis le début.

En neuf mois, beaucoup de choses ont changé. Lachlan n'a pas bu une seule goutte d'alcool, bien qu'aucun de nous ne prenne ce résultat pour acquis. Je sais qu'il ne s'en sortira jamais totalement. Il a ses bons et ses mauvais jours. Ces jours-là, nous partons

faire de grandes promenades et je le fais parler jusqu'à ce que nous réussissions à trouver une solution. Nous y faisons face ensemble maintenant et il a compris, je crois, qu'il ne peut pas résoudre ses problèmes tout seul.

Son psy l'a beaucoup aidé, tout comme son mode de vie très sain. Il est vraiment doué pour la boxe qu'il pratique toujours en amateur et qui n'a rien à voir avec l'évolution de sa carrière, mais qui lui permet d'exprimer sa colère mieux que n'importe quel médicament ou n'importe quel alcool.

J'aime à penser que c'est grâce à tout cela qu'il est devenu meilleur au rugby. Quand je l'ai rencontré, il s'inquiétait pour sa carrière à cause de son âge, il pensait qu'il devrait bientôt s'arrêter. Cela ne semble plus être le cas. Non seulement il joue mieux que jamais mais il est le plus ancien joueur de son équipe et il vient d'être nommé capitaine pour la saison qui débute. Il assume cette nouvelle responsabilité à merveille. Quant à moi, eh bien, je me bats toujours, mais c'est un combat passionnant.

Je n'ai pas obtenu ce poste à *Vingt-Quatre Heures*, mais j'ai trouvé un boulot de rédactrice pour un magazine de mode et de déco écossais en ligne. Je suis payée à l'article, et en plus je bosse à temps partiel avec Amara à Ruff Love. Toutes les deux, nous tentons de réunir nos forces pour créer un poste d'attachée de presse pour l'association. C'est peut-être elle qui l'aura, peut-être que ce sera moi, mais si cela prend forme, ça aidera énormément Lachlan à obtenir des subventions et toute l'attention dont il a besoin pour les chiens.

À ce propos, Lionel et Emily sont toujours avec nous. Malheureusement Jo est morte il y a quelques mois. D'un cancer. Nous n'avons rien pu faire, et quand Lachlan a vu qu'elle souffrait trop, il l'a fait piquer. Pour dire la vérité, ça m'a fait une peine atroce de voir ce beau toutou si tendre trembler de peur sur la table du vétérinaire. Au dernier moment, elle a levé les yeux vers Lachlan. Il lui a fait un sourire plein de larmes et j'ai eu l'impression qu'elle aussi lui souriait. Elle s'est calmée. Le vétérinaire lui a fait la piqûre et elle est morte paisiblement.

Bien sûr, ça a fait remonter les souvenirs douloureux et encore frais de la mort de ma mère. C'est quelque chose qui ne disparaîtra jamais complètement. J'aimerais bien pourtant. Mais d'un certain côté, ça ne serait pas bien, parce que quelqu'un comme ma mère devrait toujours être au premier plan dans mes pensées.

Ressentir ce chagrin, cette perte, c'est comme une forme d'hommage envers la personne formidable qu'elle était. Mais, parfois, j'ai quand même du mal à me lever le matin. Parfois, je me réveille pleine de rêves la concernant, et il y a cet instant merveilleux, entre le sommeil et la réalité, où je crois que tout est à nouveau comme avant. Et puis je réalise que tout a changé. Je réalise qu'elle n'est plus là, et j'ai la poitrine soudain très lourde.

Ces matins-là, je cherche Lachlan et il est toujours présent. Parce qu'il est mon point d'ancrage, mon rocher, mon amour, mon tout. Je ferais n'importe quoi pour lui, et lui aussi. Seigneur, la puissance de cet amour me fait peur, vraiment, mais je ne le changerais pour rien au monde.

Je sais bien que j'avais l'habitude de penser que ce genre d'amour, comme celui de ma mère pour mon père, pouvait être destructeur. Si grand, si profond, si puissant, qu'il vous volait toute votre vie. Et c'est vrai. Mon amour pour Lachlan est de ce genre. Il est plus grand que nous. Il possède le pouvoir de nous avaler. Mais c'est si merveilleux de vivre un amour tellement profond qu'il est capable de vous mettre à genoux. Un amour capable de renaître de ses cendres, plus fort et plus beau que jamais.

Amara me donne un coup de coude dans les côtes qui me ramène au jeu. Je suis assise à côté d'elle sur un des gradins du bas, mais je sais que Jessica, Donald et Brigs sont assis plus haut, dans les loges.

– Plus qu'un essai et ils ont gagné, hurle Amara en secouant son verre de bière, qui est complètement vide tant elle l'a secoué comme une folle.

J'ai pratiquement arrêté de boire pour soutenir Lachlan. Peut-être juste un verre de vin quand je passe une soirée entre filles chez Amara, mais quand je suis avec Lachlan, je suis sobre comme un chameau. Cela ne m'affecte pas vraiment, c'est juste quelque chose que je dois faire pour lui, et je le fais non pas parce qu'il me l'a demandé mais parce que je le veux. Et parce qu'il ferait tout pour moi.

Amara est devenue une véritable amie. Elle me ressemble beaucoup, elle a des opinions très arrêtées, elle n'a pas sa langue dans sa poche, bien que sa vie amoureuse soit assez terne. Lachlan et moi essayons en permanence de la brancher avec un joueur de rugby, et je ne pense pas qu'elle puisse trouver à y redire. Mais elle le fait quand même. Bien sûr, je parle tout le temps à Steph et à Nicola, je suis restée intime avec elles. Toutes deux veulent venir me rendre visite avec Linden et Bram, mais... eh bien, il y a une légère complication à présent.

Stephanie est enceinte.

Je sais, c'est très égoïste de ma part, mais ça me rend triste parce que ça signifie qu'elle aborde une partie de sa vie dont je ne ferai pas partie, et j'ai peur que notre relation amicale change. Mais, en même temps, il s'agit de Steph. Elle sera toujours là pour moi, quoi qu'il arrive, et je sais que je peux être tout à fait franche avec elle. Et puis c'est une telle joie pour elle et Linden qu'elle attende un bébé, que son excitation est contagieuse. Je me contente d'acheter tous les vêtements de bébé écossais que je peux dégotter, jusqu'à un minuscule kilt en tartan MacGregor.

Garçon ou fille, Stéphanie sera une mère parfaite, et j'ai vraiment hâte de voir quel être humain fascinant elle va mettre au monde. Je pense que je ferai le voyage jusqu'à San

Francisco à cette occasion. Je suis également en rapport permanent avec mes frères. En fait, je suis beaucoup plus proche d'eux qu'auparavant, et je me dis que, où que soient ma mère et mon père, ils doivent être heureux de voir que nous nous sommes finalement retrouvés.

Les gens autour de nous se mettent à chanter un chant en l'honneur d'Édimbourg. Pendant la mêlée qui suit, Édimbourg prend le dessus sur Munster, Thierry récupère le ballon et l'envoie rapidement à un de ses coéquipiers, qui l'envoie à son tour à Lachlan, en embuscade sur le côté.

Lachlan part en flèche, le ballon sous le bras, malgré les joueurs adverses qui tout en observant le moindre de ses mouvements, se jettent sur lui comme des oiseaux de proie.

Mais ils ne sont pas aussi rapides que lui.

Le regarder courir est toujours aussi impressionnant. Il bouge avec une telle fougue qu'on dirait un étalon, ou un taureau sauvage qui galope en liberté.

Je retiens mon souffle. Tout le monde en fait autant.

Un joueur essaye de le choper, Lachlan esquisse un geste pour l'éviter, mais au dernier moment il change d'avis et lui rentre dedans. Le type s'écroule et Lachlan poursuit sa course, ses jambes et ses bras bougent en cadence, si vite que je me dis qu'il pourrait bien franchir le mur du son. Il n'est plus qu'une boule de muscles en mouvement.

Quelqu'un s'avance alors pour le tacler, mais Lachlan rebondit et repart de plus belle. Il envoie le ballon en l'air, évite un autre joueur et court pour récupérer le ballon.

Nous sommes tous debout, en train de hurler et de faire de grands gestes parce qu'il est sur le point de marquer un essai et de gagner le match.

Lachlan rattrape le ballon comme s'il l'attendait là depuis toujours et tombe sur la ligne en faisant un plongeon spectaculaire sur la pelouse et en se laissant glisser ensuite sur le ventre. Je sais que c'est juste pour la frime, mais la foule adore ça.

Et moi aussi, j'adore ça.

C'est rare de le voir faire son numéro, mais je sais qu'il doit être heureux à cet instant.

Moi aussi. Je hurle de toutes mes forces, en sautant en l'air avec Amara.

Lachlan se relève, jette le ballon sur le terrain, et je souris aux anges pendant que des larmes de joie inondent mon visage. Le reste de son équipe court le féliciter et lui saute dessus pour fêter la victoire lors du premier match de la saison.

Alors, il fait un truc marrant. Il s'éloigne de son équipe en courant, ainsi que des joueurs de l'équipe adverse qui s'apprêtaient à lui serrer la main, et court vers les caméras installées sur la ligne de touche. Alan, son entraîneur, le suit et lui passe quelque chose avant de s'en retourner vers le reste de l'équipe. Lachlan parle avec l'un des cameramen,

puis une journaliste arrive, saisissant l'occasion de faire une interview. Lachlan lui sourit et lui murmure quelque chose à l'oreille.

Il prend le micro.

Soudain, son beau visage apparaît sur l'écran géant du stade. Il arbore un large sourire qui le fait paraître plus jeune, plus doux. Il porte le micro à ses lèvres et prononce quelque chose que l'on n'entend pas. Il essaie de nouveau, sans résultat. Ses lèvres bougent, il sourit, ses yeux se plissent joyeusement, mais nous ne comprenons pas ce qu'il dit.

Je demande à Amara :

– Que fait-il ?

Elle secoue la tête.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Finalement, il fait un signe de main à quelqu'un qui lui passe un bloc-notes et un stylo. Il l'attrape, il est sur le point d'écrire quelque chose, mais s'arrête et me regarde, droit dans les yeux.

Je sens le regard d'Amara sur moi, ainsi que celui de tous les autres spectateurs autour de nous qui tournent la tête pour voir ce que peut bien regarder Lachlan McGregor, le héros du match.

C'est moi.

Je suis toujours là pour lui.

Il est toujours là pour moi.

Impossible de nous détacher l'un de l'autre.

Et puis il se met à écrire quelque chose.

Il me regarde à nouveau en plaçant le papier devant la caméra. Je comprends que les écrans montrent son message, parce que les gens poussent des cris de surprise, mais je ne peux détacher mes yeux de lui. Son regard me retient aussi fort que ses mains.

– Kayla, oh mon Dieu, chuchote Amara en m'attrapant le bras.

Je finis par regarder les écrans. Et le papier que Lachlan tient toujours, mais un peu nerveusement à présent. Il tremble légèrement.

Je lis : *Kayla Moore, acceptes-tu de m'épouser ?*

Signé : *Lachlan McGregor*

Et le bloc-notes tombe, la caméra zoome sur le gazon.

Je regarde à nouveau dans sa direction, mais il est déjà parti, il court sur la pelouse, grimpe les escaliers des gradins, arrive à notre rangée et s'arrête devant moi.

Je suis toujours assise, je n'ai pas bougé. Je n'arrive pas à avoir la moindre pensée cohérente. Honnêtement, je ne peux pas comprendre ce qui m'arrive. Est-ce vraiment mon Lachlan, si réservé, si introverti ? Est-ce que c'est un jeu ou quoi ?

Il se met à genoux pour être à mon niveau. Ses cheveux humides lui tombent sur les sourcils, ses yeux vert clair me sondent.

– Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande, complètement abasourdie.

Il me tend une main.

Elle tient une bague entre ses doigts. Une bague en argent, somptueuse, avec une émeraude.

– Oh mon Dieu, je m'écrie, du moins je crois, le souffle court.

– Je voulais faire de ma demande un truc super- romantique, mais ça n'a pas marché comme je l'espérais. Il y a eu des problèmes techniques.

La façon qu'il a de me regarder fait disparaître le reste du monde, comme si je portais des œillères. Je me raccroche à chacune de ses paroles et à son visage.

– Il paraît qu'il faut toujours faire quelque chose qui vous fait peur, qui vous fait sortir de votre zone de confort. Tu l'as fait plusieurs fois pour moi. Chaque fois que tu es venue en Écosse, tu as tout laissé derrière toi. Tu as été très courageuse. Tu as pris de nombreux risques. Je sais que la chose la plus sûre que je puisse faire, c'est de te demander en mariage, parce que je sais que je suis censé être avec toi, comme toi avec moi. Je l'ai su dès l'instant où je t'ai demandé de venir, mais je ne savais pas comment faire. Maintenant, je le fais. Maintenant je sais. Alors je le fais comme ça, parce que ça me fout vraiment les jetons.

Ses yeux papillonnent de tous côtés, vers tous ces gens, tous ses fans qui écoutent tout ce qu'il dit et qui nous regardent comme si nous faisons partie d'une émission de télé.

– Parmi tous ces gens, je ne connais personne. Mais je sais une chose, c'est que je veux qu'ils sachent combien je t'aime. Sans toi, sans Kayla Moore, je ne serais pas là aujourd'hui. Je ne serais pas l'homme que je suis à présent. Un homme meilleur. Eh oui, un homme terrifié à l'idée que tu puisses lui dire non devant tout le monde. Mais je suis prêt à prendre le risque, en espérant que tu accepteras.

Il avale sa salive en me fixant droit dans les yeux.

– Veux-tu m'épouser ?

– Tu es sérieux ? je murmure, en pensant que je suis toujours dans une sorte de rêve, comme si quelqu'un allait me faire rouvrir les yeux sur la réalité.

Mais je suppose que lui aussi doit ressentir la même chose. À chaque seconde qui passe, alors qu'il tient toujours la bague dans sa main, en attendant ma réponse et mon doigt, il doit mourir à petit feu.

Mais qu'est-ce que je peux bien attendre comme ça, bordel ?

Comme si j'avais besoin de réfléchir.

– Oui, dis-je joyusement.

Et je réalise enfin.

Seigneur, il vient de me demander en mariage.

Seigneur, je vais épouser mon amour, mon compagnon, l'homme de mes rêves.

– Oui, je répète plus fort cette fois, avec un sourire si grand qu'il me fait mal. Oui je veux t'épouser, Lachlan. Je t'aime. Je t'aime.

Il me sourit, il a l'air tellement heureux que j'en ai le souffle coupé.

– Tu es sûre ?

– Oui, oui, oui, et je lui tends mon annulaire. Vas-y, enfile-moi cette foutue bague.

Il se met à rire, les yeux humides, et passe la splendide bague à mon doigt. Ses mains tremblent. Cet instant adorable, si fragile, nous le partageons avec tout un stade. Mais cela n'a aucune importance. C'est notre moment à nous.

Je baisse les yeux sur ma main. C'est si beau. Pas parce que c'est une belle bague, mais parce que cela vient de lui. Parce que c'est lui qui l'a choisie pour moi, quand il a décidé de me demander ma main. Je regarde mon futur époux, je n'arrive toujours pas à y croire.

– J'ai tellement de chance, dis-je, rayonnante, le rouge aux joues.

– Oui, répond-il d'un air taquin, mais moi aussi, alors.

Les heures qui suivent passent comme dans un rêve. Je ne peux pas croire que c'est vraiment arrivé. Nous posons pour les paparazzis qui sont tous comme des fous, la famille de Lachlan déboule pour nous féliciter, et je devine alors qu'ils étaient au courant de ce qui allait se passer. Je suis la seule à avoir été prise au dépourvu, et plutôt deux fois qu'une !

Finalement, nous parvenons à nous échapper de toute cette cohue et nous nous retrouvons enfin seuls dans un taxi qui nous ramène chez nous. Nous ne parlons pas beaucoup pendant le trajet. Je regarde fixement ma bague, et lui regarde dehors, tout en me tenant la main. Je persiste à trouver cette journée complètement surréaliste. D'abord, il fait gagner son équipe de façon magistrale, puis il me demande en mariage devant des milliers de personnes. Il m'a demandée en mariage, c'est dingue ! À genoux, et tout le tralala. Je vais vraiment me marier !

En entrant dans l'appartement, je suis saisie par l'idée qu'à présent, c'est vraiment, réellement ma maison. Toutes ces belles fioritures, ces corniches sculptées sont mon chez-moi.

Et plus encore, c'est lui qui est mon chez-moi.

Il le sera toujours, où que nous soyons.

Emily et Lionel nous accueillent à la porte. Comme d'habitude, ils veulent retenir notre attention, peut-être veulent-ils participer à notre bonheur, mais Lachlan m'entraîne rapidement dans notre chambre à coucher. Il referme la porte derrière lui, ôte sa chemise,

découvrant ainsi ses tatouages et ses abdos. L'un de ses derniers tatouages, c'est le mot « Amour » qu'il a fait inscrire sur sa poitrine.

Cet amour est pour moi.

Il traverse la chambre, m'attrape et me jette un regard si intense que je crains de prendre feu sur-le-champ.

– Je t'aime, me dit-il, en me détaillant avec avidité. Et nous, c'est pour la vie.

Je chuchote :

– Tu me le promets ?

– Pour toujours.

Il m'embrasse, d'un long baiser intense. C'est beau. Nos lèvres sont pleines d'amour. Nous tombons à la renverse sur le lit. Et nous nous retrouvons, encore et encore.

FIN

REMERCIEMENTS

Ce n'est pas trahir un secret d'avouer que mon modèle pour le personnage de Lachlan n'est autre que Tom Hardy, ce merveilleux comédien. Mais Monsieur Hardy ne m'a pas uniquement inspiré l'écriture de ce livre. En effet, il se sert de sa notoriété pour essayer d'éduquer le public à propos des refuges pour chiens et de la stigmatisation injuste que subissent les pitbulls. Et bien que ma notoriété soit, quant elle, minuscule, surtout comparée à un génie comme lui, il m'a réellement poussée à m'engager et en faire plus pour cette cause à laquelle je crois profondément.

J'ai contribué à sauver plusieurs pitbulls d'une mort certaine à San Bernardino, en Californie, ou devrais-je plutôt dire que les dames charmantes de l'association Flirting with Fido de l'île de Vancouver ont organisé leur sauvetage, en récupérant les chiens dans différents refuges pour les emmener au Canada où elles leur ont trouvé des familles d'accueil. La plupart de ces chiens sont des pitbulls ou des croisements de pit', ils appartiennent à une de ces races qui sont incomprises et généralement rejetées. Ce sont les premiers à être euthanasiés, avec les animaux âgés et les malades. Comme ces chiens ont une très mauvaise réputation, l'association tente de les faire adopter en priorité, pour que les adoptants se rendent compte si ces chiens leur conviennent. Tous les chiens ne sont pas bons pour tous les hommes, surtout les chiens des refuges qui ont parfois été maltraités et qui ont des problèmes de comportement. En outre, posséder un chien est un engagement à long terme. Ce n'est pas parce que vous aurez un bébé que vous pourrez décider que vous ne voulez plus de votre chien. Ce n'est pas parce que vous déménagez que vous ne devez pas vous préoccuper de trouver un nouveau logement qui accepte les chiens. Ce n'est pas parce que votre chien devient vieux, qu'il est moins joueur et qu'il n'est plus aussi mignon qu'avant qu'il faut l'abandonner. Un foyer pour la vie, c'est un foyer pour la vie.

Mon mari et moi avons emmené chez nous Bruce, un petit bâtard de pitbull terrifié. Ce n'a pas toujours été facile. À certains moments, j'ai bien cru que je n'y arriverais pas. Bruce ne ressemblait pas aux chiens avec lesquels j'avais grandi. Il avait peur de tout et de tout le monde. La queue toujours entre les pattes, il tremblait comme une feuille. Il n'aboyait pas, il ne faisait aucun bruit. Il ne désirait qu'une chose, s'enfuir et rester tout seul, loin des mains des hommes qui, pensait-il, allaient lui faire du mal.

Mais nous avons persévéré. Je voulais représenter ce « foyer pour la vie » pour Bruce. J'avais peur qu'en d'autres mains, il ne soit jamais heureux, qu'on ne lui fasse jamais confiance, qu'il ne sorte jamais de sa coquille.

Lentement mais sûrement pourtant, il a réussi. Avec beaucoup de patience, beaucoup d'amour, et aussi beaucoup de frustration, Bruce a appris à nous faire confiance. Il a appris à nous obéir. Il a si bien appris à être un bon gros toutou que je pense qu'il n'avait jamais eu l'opportunité d'en être un quand il était un jeune chien errant. À présent, Bruce est un chien totalement différent. Il aboie quand des inconnus entrent chez nous, ce qui est bien parce que ça signifie qu'il a pris confiance en lui, et mal parce que c'est embêtant pour les gens. Il nous protège, et nous le protégeons. Il est plus à l'aise avec les autres aussi, dès qu'il a compris qu'il n'a pas à en avoir peur. Et, bien entendu, il adore la compagnie des autres chiens. Bientôt, nous allons récupérer un autre chien dans le besoin, comme ça il pourra avoir un compagnon de jeu.

Bien entendu je ne peux pas remercier uniquement mes généreuses lectrices, Bruce et Tom Hardy, sans ajouter également Scott McKenzie. Pardon d'avoir passé tout mon temps à écrire pendant notre voyage à Hong Kong, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Qui aurait pu penser que ce livre serait aussi gros ? Qui aurait cru que je puisse écrire quelque 150 000 mots pendant que nous campions ? Bon, je ne sais pas si c'est un bien ou un mal. Est-ce que nos vacances seront systématiquement gâchées à présent ? D'abord, j'écris *The Pact* à Hawaï, après je termine la moitié de *The Play* pendant que nous visitons la Nouvelle-Zélande en camping-car. Et ensuite ? Tu sais quoi ? Ne réponds pas. Mais je te promets de faire ce que tu voudras. (Clin d'œil.)

Mille mercis à mes parents, Kara Malinczak, Laura Helseth, Stephanie Sandra Brown, Sandra Cortez, Kelly St-Laurent, Dani Sanchez, Taylor Haggerty, K.A. Tucker, Mark Coker, tout le monde chez Hallelwood pour leur enthousiasme, leurs retours et leur talent, Instagram (c'est là que ça se passe), et bien sûr ma bande loyale d'Anti-Heroes. Vous êtes les meilleures lectrices du monde. Je suis vraiment, vraiment chanceuse et extrêmement reconnaissante de vous avoir. En avant pour les « Parties de Tom Hardy » !